UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04335 2020

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

MÉDITATIONS

A L'USAGE

DES ÉLÈVES DES GRANDS SÉMINAIRES

ET DES PRÊTRES

—

TOME III

VII 10

BIBLIOTHECA
C.SS.R.
ad Stos. Ang.
MARIANOPOLI
TRANSFERRED

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Droit de traduction et de reproduction réservé.

IMP. GEORGES JACOB, — ORLÉANS.

MÉDITATIONS

A L'USAGE

DES ÉLÈVES DES GRANDS SÉMINAIRES

ET DES PRÊTRES

Par L. BRANCHEREAU

SUPÉRIEUR DU GRAND SÉMINAIRE D'ORLÉANS

TOME TROISIÈME

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

PARIS

VIC ET AMAT, ÉDITEURS

11, RUE CASSETTE, 11

1890

PRIÈRE DU MATIN

In nomine Patris, etc.

Benedicta sit sancta et individua Trinitas, nunc et semper, et per infinita sæcula sæculorum. Amen.

Je vous adore, auguste majesté; j'adore vos grandeurs incompréhensibles aux hommes et aux anges, connues de vous seul, louées par votre Verbe et aimées dignement par votre seul Esprit.

N'étant rien en moi-même, Père éternel, pour vous honorer comme il faut, je vous offre tous les devoirs de votre Verbe incarné sur la terre; j'adhère à tous les sentiments d'honneur et de louange que Jésus-Christ vous rend dans le ciel, et je m'unis de cœur à tout ce que le Saint-Esprit opère à votre gloire dans ses membres.

Très sainte et très adorable Trinité, un seul Dieu en trois personnes, souffrez qu'en Jésus-Christ, notre médiateur envers vous, et en la grâce de son Esprit, je vous rende mes devoirs.

Adorons le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Père éternel, je vous adore comme mon créateur; je révère l'amour et la bonté immense qui ont porté votre majesté à regarder ce pauvre néant et à vous y appliquer pour former mon être.

TRANSCRIBE
HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

Verbe éternel, je vous adore comme mon rédempteur, qui, étant égal à votre Père, vous êtes fait, en votre Mère, semblable à nous, prenant la forme de serviteur pour vivre pauvrement, mourir ignominieusement, mais pour ressusciter en la gloire, semblable à votre Père; afin de nous apprendre à vivre en pénitents, à mourir en criminels pleinement soumis à leur arrêt de mort, pour passer ensuite, par la résurrection, dans la gloire des enfants de Dieu.

Esprit divin, je vous adore comme mon sanctificateur, qui avez consumé le péché dans mon cœur par le feu de votre saint amour, et qui descendez, à toute heure, dans cet abîme d'iniquités, pour y répandre la vie de sainteté que vous puisez dans le sein du Père et du Fils, pour m'élever à la société de leur gloire.

Remercions le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Père éternel, je vous remercie, après m'avoir créé avec tant d'amour, de m'avoir conservé avec tant de patience au milieu de mes crimes, de m'avoir en particulier conservé cette nuit, et de me donner ce jour pour vous servir et pour vous honorer.

Fils de Dieu, je vous remercie de m'avoir préservé mille fois de l'enfer, par les travaux de votre vie et par les souffrances de votre mort, et de m'avoir mérité tous les biens qui sont dans l'Église.

Esprit divin, je vous remercie d'avoir bien voulu répandre tant de dons et tant de grâces dans mon âme, et, nonobstant tout le mépris que j'en ai fait, d'avoir si souvent renouvelé en moi votre vie.

Demandons pardon au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Père éternel, je vous conjure de me pardonner le mauvais usage que j'ai fait du corps et de l'esprit que vous

m'avez donnés avec tant de bonté et conservés avec tant de miséricorde.

Fils de Dieu, je vous demande pardon du peu de fruit que j'ai tiré des saints exemples de votre vie, des conseils de votre saint Évangile et des grâces de tous vos Sacrements.

Esprit divin, pardonnez-moi tout le mépris que j'ai fait de vos inspirations, de vos lumières, et des remords qu'il vous a plu exciter dans ma conscience.

Offrons-nous au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Père éternel, je vous offre toutes les œuvres de ma journée, et je renonce à toute la complaisance que je pourrais y prendre.

Verbe éternel, je vous offre toutes mes pensées et toutes mes paroles, et je condamne d'avance toutes celles qui seraient vaines et inutiles.

Esprit de Dieu, je vous consacre toutes les affections de mon cœur, et je déteste le dérèglement de mes inclinations naturelles.

Abandonnons-nous au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Père éternel, je renonce à toute la confiance que j'ai en ma vertu, et je m'abandonne à vous pour m'établir dans la vôtre.

Fils de Dieu, je condamne toute la présomption de mon esprit, et je me donne à vous pour entrer en votre seule sagesse.

Esprit divin, je renonce à toutes mes inclinations, pour entrer dans les désirs de sainteté que vous donnez aux saintes âmes.

Père éternel, soyez la perfection de mon âme.

Fils de Dieu, soyez-en la lumière.

Esprit divin, soyez-en tout le mouvement.

Disons le Pater, *l'*Ave *et le* Credo.

Je vous offre encore une fois, ô mon Dieu, mes pensées, mes paroles et mes œuvres, avec celles de mon Seigneur Jésus, pour qu'elles méritent d'être reçues de vous, et je déteste toute autre intention que celle qu'il aurait s'il était sur la terre et s'il vivait en ma place.

Je m'unis, ô mon Dieu, à son divin Esprit, qui vous fait aimer et adorer par tous les Anges et par tous les saints et qui remplit le ciel et la terre de vos saintes louanges; afin de me rendre présent, par cet Esprit, à toutes les créatures qui vous honorent, et particulièrement à celles qui vous honorent dans l'oraison. Ainsi soit-il.

Prière après l'oraison mentale.

O Jesu vivens in Maria, veni, et vive in famulis tuis, in spiritu sanctitatis tuæ, in plenitudine virtutis tuæ, in perfectione viarum tuarum, in veritate virtutum tuarum, in communione mysteriorum tuorum : dominare omni adversæ potestati in Spiritu tuo, ad gloriam Patris. Amen.

Par rescrit du 14 octobre 1853, le Souverain-Pontife Pie IX a bien voulu accorder trois cents jours d'indulgence à tous ceux qui réciteront dévotement cette prière.

MÉDITATIONS

A L'USAGE

DES ÉLÈVES DES GRANDS SÉMINAIRES

ET DES PRÊTRES

QUATRIÈME PARTIE

L'ANNÉE LITURGIQUE

(Suite)

II. — TEMPS DE NOEL

XCVI

POUR LA FÊTE DE NOEL

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous prosternant aux pieds de l'Enfant Jésus, nous ferons un acte de foi au mystère de l'Incarnation. — Nous nous unirons à l'auguste Trinité qui se penche avec amour sur le berceau de Jésus ; aux anges témoins de ce mystère ; à la sainte Église qui, avec Marie et Joseph, ne cesse de redire et de chanter les louanges du Verbe incarné.

II. Nous verrons que Dieu, dans ce mystère, nous témoigne son amour en trois manières :

1° *Il se montre à nous.* Avant l'Incarnation, Dieu paraissait être dans un lointain immense, et nous éprouvions cependant le besoin de le voir. — Il a eu pitié de nous ; il s'est révélé dans la chair ; il n'a plus voulu se servir de la voix des prophètes ; il est descendu et il a habité parmi nous.

2° *Il se donne à nous.* Ce petit enfant est vraiment à nous, et nous avons sur lui les droits les plus absolus. — Il se fait, en naissant parmi nous, le compagnon de notre exil ; sur la croix il se donne comme victime, dans l'Eucharistie comme nourriture, dans le ciel comme récompense. — C'est un don complet, et le mystère de la crèche en est l'annonce et la promesse.

3° *Il s'unit à nous.* Jésus s'unit à nous pour nous associer à sa vie, pour que nous devenions les membres de son corps, et pour que, par nous, toute la création lui soit associée. — Cette union commence au jour de notre baptême, et se développe par la participation à la sainte Eucharistie.

III. Nous nous demanderons si nous reconnaissons assez le droit de Jésus à notre amour. — Nous le remercierons d'avoir bien voulu nous attirer, en prenant les traits d'un petit enfant et les livrées de la pauvreté. — Nous lui promettrons de lui donner tout notre cœur.

Résolutions : 1° Bannir toute attache qui déplairait à Notre-Seigneur ; 2° nous tenir fidèlement au pied de la crèche ; 3° demander à Jésus de nous embraser de son saint amour.

Bouquet spirituel : *Nos ergo diligamus Deum, quoniam ipse prior dilexit nos.*

I. — Adoration.

Prosternons-nous aux pieds de Jésus naissant. Faisons un acte de foi sur la réalité de sa double nature et sur l'unité de sa divine personne ; et, dans cet enfant qui gémit et qui pleure, n'hésitons pas à reconnaître et à adorer notre Roi, notre Rédempteur, notre Dieu, celui dont le monde attendait la venue, le Messie après lequel les patriarches et les prophètes ont soupiré : *Ecce*

Deus noster iste ; exspectavimus eum, et salvabit nos ; iste Dominus, sustinuimus eum ; exsultabimus et lætabimur in salutari ejus (1).

Pour nous exciter à rendre à l'Enfant Jésus des adorations plus profondes, des louanges plus étendues, à lui témoigner un amour plus généreux et plus fervent, prêtons l'oreille à l'admirable concert de bénédictions dont le ciel et la terre retentissent en son honneur.

C'est l'auguste Trinité qui s'incline et se penche avec un ineffable amour vers ce pauvre berceau, plus digne de ses complaisances que toutes les merveilles de la création.

Ce sont les Anges, témoins de ce mystère, et appelés, les premiers de toutes les créatures, à adorer Jésus naissant. Toutes leurs hiérarchies se prosternent à ses pieds, humilient l'excellence de leur nature angélique, devant l'infirmité de sa nature humaine, et le reconnaissent pour leur souverain Seigneur. Qui nous redira la suavité de leurs chants à l'apparition du grand mystère, par lequel, d'une part, le monde sanctifié va enfin rendre à Dieu des hommages dignes de lui, et de l'autre, les hommes recevront, de la bienveillance divine, la paix après laquelle, depuis quatre mille ans, ils soupiraient en vain : *Gloria in altissimis, Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis* (2) ?

Enfin, c'est l'Église dont la vie sur la terre est et sera, jusqu'à la fin des siècles, un hymne d'adoration et de louanges en l'honneur du Verbe incarné. Depuis les ineffables hommages que lui rendirent, dans son berceau, Marie et Joseph, les bergers et les Mages, jusqu'aux élans d'amour et de reconnaissance que le retour

(1) Is., xxv, 9.
(2) Luc, II, 14.

de la solennité de Noël provoque en ce moment dans l'âme des pieux chrétiens, de ceux surtout qui, bien préparés, auront le bonheur de s'approcher de la Table sainte, combien de saintes pensées, de douces affections, de pieux désirs, ce grand et touchant mystère n'a-t-il pas inspirés?

Réjouissons-nous de tous ces témoignages de respect et d'amour donnés à Jésus naissant. Unissons-y les nôtres; et laissons notre cœur s'épancher au pied de sa crèche, et se répandre pour le glorifier, et reconnaître le bienfait de sa venue sur la terre, en bénédictions, en louanges et en actions de grâces.

II. — Considérations.

Le mystère de l'Incarnation du Verbe, que l'Église présente à nos adorations dans la fête de Noël, est le grand mystère de l'amour de Dieu pour les hommes; c'est en ce sens que, selon plusieurs interprètes, saint Paul l'appelle *Magnum pietatis sacramentum* (1). Dieu, en effet, dans ce mystère, nous témoigne excellemment son amour en trois manières: 1° il se montre à nous; 2° il se donne à nous; 3° il s'unit à nous.

1° Dans le mystère de Noël, Dieu se montre à nous. Avant l'Incarnation, quoique présent en tout lieu par l'infinité de son être, Dieu semblait être, à l'égard de l'homme, dans une sorte de lointain immense. C'était dans les hauteurs des cieux, bien au-dessus du monde que nous habitons, que l'homme devait aller l'adorer. Il se dérobait à ses regards, et, selon une croyance répandue chez l'ancien peuple, nul ne pouvait le voir sans mourir.

(1) *I Tim.*, III, 16.

Cependant l'homme éprouve le besoin de voir Dieu. Un Dieu caché, que ses yeux ne peuvent atteindre, ne lui suffit pas. Pour donner satisfaction à ce besoin, le paganisme inventa les dieux de bois, de pierre et de métal, et prodigua son encens et ses adorations à de vaines idoles : divinités misérables, mais qui, du moins, avaient, pour l'homme charnel, l'avantage d'être visibles et tangibles.

Dieu a eu pitié d'une si profonde misère ; il s'est fait voir enfin. Par une invention admirable de son amour, franchissant l'espace qui nous séparait de lui, il est venu à nous ; il s'est revêtu de notre nature ; il a pris la forme d'un homme comme nous, afin que nos yeux pussent le contempler, et nos mains le toucher. « Il a été vu sur la terre, dit le prophète, et il a conversé avec les hommes : *In terris visus est, et cum hominibus conversatus est* (1). » — « Nous avons vu sa gloire, ajoute saint Jean, la gloire qui convient au Fils unique de Dieu : *Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre* (2). »

Le mystère de Noël est donc, en premier lieu, une apparition et une manifestation de Dieu dans la chair : *Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei* (3). Jusque-là Dieu ne s'était montré que par les Anges, auxquels il confiait ses messages ; c'est par leur entremise qu'il avait donné sa loi à l'ancien peuple : (*Lex*) *ordinata per Angelos in manu mediatoris* (4) ; maintenant, déchirant les voiles qui le cachent, il se montre lui-même. Jusque-là, il se servait, pour nous parler, de la voix des prophètes ; c'est maintenant sa voix elle-

(1) *Bar.*, III, 38.
(2) Joan , I, 14.
(3) *Tit.*, III, 4.
(4) *Gal.*, III, 19.

même que nous entendons : *Multifariam, multisque modis, olim Deus loquens patribus in prophetis, novissime diebus istis locutus est nobis in Filio* (1).

Douce et consolante pensée ! Autrefois, Moïse, parlant de cette Arche vénérable qui accompagnait le peuple d'Israël dans ses campements, et du sein de laquelle Dieu rendait ses oracles, félicitait les Juifs de la faveur que Dieu leur accordait. « Il n'y a pas, leur disait-il, de nation qui ait des dieux proche d'elle, comme notre Dieu est près de nous : *Nec est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster adest cunctis obsecrationibus nostris* (2). » Mais qu'était ce privilège, en comparaison de ceux que confère aux chrétiens le divin et adorable mystère de l'Incarnation ? Ce n'est plus seulement, en effet, dans une arche matérielle que Dieu se révèle à nos regards, mais dans son Verbe descendu parmi nous.

2° Ce qui est plus merveilleux encore, ce qui doit nous inspirer des sentiments plus vifs et plus tendres de reconnaissance et d'amour, c'est que Jésus, en se révélant, se donne. S'il vient parmi nous, ce n'est pas seulement pour recevoir nos hommages, c'est pour nous appartenir, se livrer à nous sans réserve, se dépenser tout entier, selon l'expression d'un pieux auteur, pour subvenir à tous nos besoins : *Totus in usus nostros impensus*. Oui, c'est pour nous que ce petit enfant est venu au monde : *Parvulus natus est nobis* (3). Il est vraiment à nous, et nous avons sur lui les droits les plus absolus.

En naissant parmi nous, et en se faisant homme

(1) *Hebr.*, I, 1.
(2) *Deut.*, IV, 7.
(3) Is., IX, 6.

comme nous, il est devenu le compagnon de notre exil, et désormais, jusqu'à la consommation des siècles, il ne quittera plus la terre, vivant pendant trente-trois ans de notre vie, puis continuant de demeurer avec nous sous les voiles de son sacrement : *Se nascens dedit socium* (1).

Par un don de lui-même, plus parfait et plus extraordinaire encore, il s'est fait notre nourriture. Rien n'est plus à nous que l'aliment qui, s'assimilant à nous, entretient et renouvelle nos forces; c'est à ce titre que le Verbe incarné veut nous appartenir : *Convescens in edulium* (2).

Sur la croix, il s'est fait notre victime. Pour nous racheter de la mort et du péché, il a versé tout son sang, et sacrifié sa vie, voulant être le prix de notre rançon : *Se moriens in pretium* (3).

Enfin, après s'être donné à nous en toutes ces manières, Jésus mettra le comble à ses bienfaits, en se donnant aux élus dans les splendeurs de la gloire, pour être éternellement leur récompense : *Se regnans dat in præmium* (4).

L'amour le plus ardent inspira-t-il jamais un don de soi-même comparable à celui-là? Don complet et absolu, dans lequel Jésus ne se réserve rien; don auquel tous sont appelés à avoir part; don infiniment précieux, puisqu'il a pour objet Dieu lui-même, avec tous ses trésors, toutes ses perfections, toutes les richesses de la grâce et de la gloire.

Le mystère de la crèche est l'annonce et la promesse de ce don divin. La forme de petit enfant, sous laquelle le Verbe incarné s'y montre à nos regards, n'exprime-t-elle pas bien qu'il se livre et s'abandonne à nous? Ce

(1) Hymn. S. Sacr.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*

qu'il nous promet en naissant, il le réalisera dans toute la suite de sa vie. Il ne fera pas une démarche ; il ne dira pas une parole dont notre salut ne soit le but et le terme : *Propter nos homines et propter nostram salutem* (1).

Oui, ô Jésus, vous êtes vraiment à nous. C'est pour nous que vous êtes né; pour nous, que vous avez vécu, que vous avez souffert, que vous êtes mort, que vous êtes ressuscité; pour nous enfin que vous régnez dans la gloire. Vous êtes tout à nous, et vous nous êtes toutes choses. Puissions-nous le comprendre et, vous considérant comme notre unique trésor, ne chercher et ne désirer aucun bien en dehors de vous !

3° Mais l'Incarnation du Verbe a un but plus élevé encore : Jésus vient sur la terre pour nous associer à sa vie, faire de nous les membres de son corps et nous rendre ainsi, en quelque façon, d'autres lui-même. « Je suis venu, dit-il, pour qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient abondamment : *Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant* (2). » Or, cette vie que Jésus veut nous communiquer, c'est la sienne, c'est la vie même de Dieu qui a été répandue sans mesure dans l'humanité du Sauveur par son union avec le Verbe, et que ce divin Messie veut nous communiquer, en s'unissant à nos âmes. L'union de Jésus à l'âme chrétienne est le fondement de tout l'ordre surnaturel. Par elle, l'homme s'élève jusqu'à la participation de la nature divine, et y élève la création tout entière. « Tout est à vous, dit saint Paul ; vous êtes à Jésus-Christ, et Jésus-Christ est à Dieu : *Omnia enim vestra sunt : vos autem Christi, Christus autem Dei* (3). » Parole admirable, qui nous révèle toute

(1) *Symb. Nic.*
(2) Joan, x, 10.
(3) *I Cor.*, III, 22-23.

l'économie de la religion. Unie au Verbe par l'Incarnation, l'humanité sainte de Jésus-Christ est devenue avec lui une seule personne Unis à Jésus-Christ par une union moins parfaite, il est vrai, mais pourtant très intime, nous sommes, par la participation que nous avons à sa vie, comme une extension de lui-même ; nous lui appartenons comme les membres appartiennent au corps : *Vos autem Christi*. Et, comme la création tout entière nous est unie et a en nous son unique raison d'être : *Omnia enim vestra sunt ;* elle est par nous associée à Jésus-Christ, et, en quelque façon, divinisée.

C'est ainsi que, selon la belle expression du *Martyrologe*, le Verbe, par son avènement, a *consacré* le monde : *Jesus Christus Dei Filius... mundum volens adventu suo piissimo consecrare... nascitur ex Maria Virgine* (1).

Cette mystérieuse union de nos âmes à Jésus-Christ, fruit le plus élevé et le plus précieux de l'Incarnation, a son point de départ dans le baptême, qui nous initie à la vie surnaturelle ; elle se complète et se développe par le moyen des communications multiples que Jésus nous fait de sa grâce, et surtout par la participation à la divine Eucharistie, dans laquelle Jésus, devenu notre nourriture, se donne à nous réellement et substantiellement ; elle se consommera dans la gloire où, comme le dit saint Paul, Dieu en Jésus-Christ sera tout en tous : *Ut sit Deus omnia in omnibus* (2).

Tel est le véritable fondement de l'éminente dignité du chrétien. C'est de là aussi que procède la valeur surnaturelle et méritoire de nos actes. Accomplis sous l'influence de Jésus-Christ vivant en nous, ils lui appartiennent en quelque sorte, et revêtent, à ce titre, une

(1) *Martyr. Rom.*, 25 *Xbris*.
(2) *I Cor.*, xv, 28.

forme divine. Saint Paul exprimait cette vérité, lorsqu'il disait que nous avons été créés en Jésus-Christ, afin d'accomplir les œuvres saintes que Dieu attend de nous : *Creati in Christo Jesu, in operibus bonis, quæ præparavit Deus, ut in illis ambulemus* (1). C'est en ce sens que saint Pierre a pu dire que Jésus-Christ nous a rendus participants de la nature divine : *Omnia nobis divinæ virtutis suæ... donata sunt..., ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ* (2).

III. — Affections et résolutions.

Dans le mystère de sa naissance, comme dans tous ses autres mystères, Jésus a droit à nos adorations et à nos hommages; mais il a surtout droit à notre amour. Il nous y donne, en effet, en se livrant à nous, le témoignage le plus touchant de sa tendresse; et comme l'amour appelle l'amour, il mérite, nous ayant aimés le premier, que nous l'aimions à notre tour : *Nos ergo diligamus Deum, quoniam ipse prior dilexit nos* (3).

Et n'est-ce pas, ô Jésus, pour provoquer en nous ce sentiment que vous paraissez au milieu de nous sous les traits d'un petit enfant, revêtu des livrées de la pauvreté et du dénuement ?

Vous auriez pu vous montrer au monde dans la plénitude de l'âge parfait; mais pour conquérir plus efficacement nos cœurs, vous avez voulu passer par les faiblesses et les infirmités de l'enfance. Quoi de plus touchant, en effet, quoi de plus aimable qu'un petit enfant; et combien saint Bernard avait raison de dire que si le Seigneur, dans Sa Majesté, mérite nos

(1) *Ephes.*, II, 10.
(2) *II Petr.*, I, 3-4.
(3) *I Joan.*, IV, 10.

louanges, il mérite, dans la petitesse où il s'est réduit, tout notre amour ! Vous êtes donc, ô divin Enfant Jésus, infiniment aimable dans cette forme d'enfant que vous avez voulu prendre.

Vous ne l'êtes pas moins dans l'appareil de pauvreté qui vous entoure. Cette étable, cette crèche, ces langes parlent à mon cœur plus éloquemment que ne le pourraient faire les plus touchants discours. Si vous étiez né dans un palais ; si vous m'apparaissiez environné de cet éclat, de la pompe, des richesses qui s'étalent autour du berceau des enfants des rois de la terre, vous me paraîtriez moins digne de mes adorations, et surtout de mon amour.

Je veux donc, ô Jésus, vous aimer autant que j'en suis capable. Vous me demandez mon cœur : je vous le livre pour qu'il soit désormais tout vôtre. Vous vous donnez à moi sans réserve, dans le touchant mystère de votre naissance ; n'est-il pas bien juste qu'en retour je me donne tout à vous, que je ne vive et ne respire que pour vous ?

Telle sera la résolution pratique de cette oraison.

1° Je bannirai de mon cœur toute affection, toute attache qui serait en opposition avec l'amour de Jésus ;

2° Je me tiendrai le plus fidèlement que je le pourrai au pied de la crèche, pour protester à l'Enfant Jésus du désir que j'ai de lui appartenir ;

3° Et comme je ne puis, sans sa grâce, l'aimer comme il mérite d'être aimé, je lui demanderai souvent d'embraser mon cœur de son saint amour.

Nos ergo diligamus Deum, quoniam ipse prior dilexit nos (1).

(2) *I Joan.*, IV, 10.

XCVII

LA DÉVOTION ENVERS JÉSUS NAISSANT

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous nous représenterons le spectacle de l'étable de Bethléem. — Nous reconnaîtrons et nous adorerons notre Rédempteur, malgré la pauvreté et le délaissement qui l'entourent. — Nous nous approcherons avec respect, et nous supplierons l'Enfant Jésus de nous faire goûter le mystère de sa naissance.

II. Nous verrons qu'il y a trois motifs de la dévotion envers Jésus naissant :

1° *Les invitations de Jésus.* C'est pour nous qu'il est venu sur la terre. — A peine né, il nous appelle. — Il fait venir les bergers et les Mages. — Que de fois il nous a invités d'une manière non moins pressante.

2° *Les amabilités de Jésus.* Le Verbe de Dieu fait chair possède tous les amabilités. — Il a des charmes divins dans tous ses mystères. — Mais nulle part, autant que dans le mystère de la crèche. — Ici tout nous attendrit et nous parle au cœur. — Si ce spectacle me laissait insensible, où serait ma foi chrétienne ?

3° *Les richesses de Jésus.* Pauvre en apparence, le divin enfant possède en réalité tous les trésors du ciel et de la terre. — Or, Notre-Seigneur désire nous communiquer tout ce qu'il a. — Le mystère de sa naissance étant le germe de tous les autres, on peut dire qu'il renferme toutes leurs grâces.

III. Nous nous humilierons de n'avoir pas assez profité des admirables Offices des fêtes de Noel. — Nous nous repentirons de n'avoir pas assez bien correspondu aux grâces qui nous ont été données, et aux communions que nous avons eu le bonheur de faire pendant ces mêmes jours. — Nous désirerons avoir en notre âme,

pour ce mystère, les élans d'amour que nous trouvons exprimés dans les écrits des saints.

Résolutions : 1° Exciter dans nos cœurs une dévotion tendre envers Jésus naissant ; 2° être fidèles à l'exercice du mois de la Sainte-Enfance ; 3° faire nos actions en présence de la crèche de Jésus.

Bouquet spirituel : *Sic nos amantem quis non redamaret.*

I. — Adoration.

Représentons-nous de nouveau le spectacle de l'étable de Bethléem. Rien n'égale la pauvreté de cette demeure, destinée jusque-là à servir de retraite aux animaux. Et pourtant tel est l'asile que se choisit le Verbe de Dieu fait chair, pour prendre naissance sur la terre. Contemplons-le couché dans la crèche ; et reconnaissons, au milieu des abaissements sous lesquels il se cache, et à travers les langes qui le couvrent, notre Rédempteur et notre Maître : *Ecce Deus noster iste* (1). Cet enfant si pauvre et si délaissé est celui qui, depuis quatre mille ans, tenait l'univers dans l'attente ; que tous les prophètes ont annoncé ; dont les justes ont si ardemment désiré la venue ; c'est l'enfant miraculeux prédit par Isaïe, dont une vierge sera la mère, et qui s'appellera : Dieu avec nous ; c'est le Verbe de Dieu fait chair : *Verbum caro factum* (2).

Que l'appareil étonnant de pauvreté qui l'environne ne soit donc pas pour nous un sujet de scandale. Écoutons l'Enfant Jésus nous adresser, du berceau où il repose, la douce parole qu'il fera entendre plus tard à ses Apôtres : « C'est moi, ne craignez point : *Ego sum, nolite timere* (3).

(1) *Is.*, xxv, 9.
(2) Joan., i, 14.
(3) Matth., xiv, 27.

Approchons-nous avec respect ; ranimons notre foi ; adorons Dieu anéanti dans la chair; accueillons, avec joie, amour et reconnaissance, cet enfant qui vient à nous, pour être notre ami et notre frère, pour nous appartenir sans réserve, pour nous donner son sang et sa vie ; offrons-nous à ce Sauveur aimable, qui descend sur la terre, et vient nous chercher dans notre exil, pour nous attirer à lui et nous conduire au ciel.

O Jésus, éclairez mon esprit et dilatez mon cœur, afin que je comprenne et que je goûte le saint mystère de votre naissance. Inspirez-moi l'amour de la crèche où vous vous révélez à moi; que je n'aie pas, durant ce temps de Noël, de plus douce consolation que de me tenir à vos pieds, de contempler votre divin visage, de méditer vos ineffables abaissements, et surtout d'épancher mon cœur dans le vôtre, pour vous exprimer et vous redire sans fin ma reconnaissance et mon amour.

II. — Considérations.

Il faut placer au premier rang des dispositions que doivent produire en nous les solennités de Noël, une dévotion tendre et affectueuse envers le saint Enfant Jésus. Elle consiste en un mouvement pieux, qui porte l'âme à s'unir au mystère de la naissance du Sauveur, pour le méditer, l'honorer, rendre nos devoirs au divin Enfant, et lui demander qu'il nous comble de ses bénédictions et de ses grâces. Afin d'exciter en nous le désir de cette dévotion, considérons qu'elle repose sur trois motifs principaux : 1° les invitations, 2° les amabilités, 3° les richesses de l'Enfant Jésus.

1° *Les invitations de l'Enfant Jésus.* — C'est pour nous que Jésus est venu sur la terre; il n'a eu d'autre but en

s'incarnant que de nous sanctifier et de nous sauver; c'est à cette unique fin que tendent tous les mystères de sa vie. Mais pour que nous profitions du bienfait de sa venue et de la rédemption qu'il nous a apportée, il faut que nous allions à lui.

Aussi, à peine né, il nous appelle. Le premier besoin de son cœur est de nous voir réunis autour de son berceau ; et déjà il nous presse, dans son muet langage, d'aller chercher auprès de lui le repos et le soulagement que nul autre que lui ne peut nous donner : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis; et ego reficiam vos* (1).

En attendant qu'il envoie ses Apôtres prêcher à tout l'univers la bonne nouvelle de sa venue, il signale par des prodiges sa bienheureuse naissance. Au fond de l'Orient, les Mages voient son étoile ; et tandis que leurs yeux contemplent cet astre miraculeux, un attrait tout-puissant les détermine à aller à la recherche du nouveau roi, dont il leur annonce la naissance. En même temps, les bergers de Bethléem entendent au milieu de la nuit des concerts célestes; et des Anges, rendus visibles à leurs regards, leur apprennent que le Sauveur est né, et les invitent à aller lui rendre leurs hommages.

C'est ainsi, ô Jésus, que vous attirez les âmes à votre crèche. Il vous faut des adorateurs. Vous voulez être connu, aimé, adoré; ou plutôt vous voulez vous communiquer et vous donner. Ce que vous fîtes d'une manière extérieure et sensible au moment de votre naissance, vous continuez de le faire au fond de nos cœurs, par la secrète opération de votre grâce. Nous ne voyons point l'étoile qui conduisit les Mages à vos

(1) Matth., xi, 28.

pieds; nous n'entendons point, comme les bergers, les divines invitations des Anges. Mais qui de nous ne se sent intérieurement porté, spécialement dans ces belles et touchantes solennités, à aller vous adorer et vous rendre ses hommages? Et cet attrait intérieur, quel est-il sinon votre voix qui nous appelle : *Vox dilecti mei, ecce iste venit* (1) ?

2° *Les amabilités de Jésus.* – Si la voix de Jésus nous invite à aller à la crèche, les charmes incomparables de cet enfant divin nous y attirent bien plus puissamment encore.

Le Verbe de Dieu fait chair, de quelque côté que nous l'envisagions, se présente à nous comme infiniment digne de notre amour. Toutes les beautés, toutes les amabilités divines et humaines se trouvent réunies en sa personne. Le rejaillissement des perfections de son âme qu'exprimaient les traits de son visage, son aspect extérieur, les paroles qu'il prononçait, attiraient à lui, pendant sa vie mortelle, les multitudes, bien plus efficacement que les prodiges qui se multipliaient sur son passage. Jésus est aimable dans tous les mystères de sa vie : sur le Calvaire, où il expie nos péchés, aussi bien qu'au Thabor, où il ravit les trois disciples, admis au bonheur de le contempler. Tous ses actes, en effet, n'ont-ils pas été un touchant témoignage et une vive expression de son amour pour nous ?

Mais c'est surtout dans le mystère de la crèche que les amabilités divines de Jésus se révèlent à nous. Partout ailleurs, si la douceur et la bonté m'attirent, la grandeur, la majesté, l'éclat de la puissance me pénètrent de respect et de crainte. En Jésus enfant, tout ce

(1) *Cant.*, II, 8.

que je vois m'attendrit et parle à mon cœur. En lui, la grandeur est voilée, la majesté se cache, la puissance est comme enchaînée. C'est un petit enfant : tout ce qu'il y a de plus faible et de plus humble, et en même temps tout ce qu'il y a de plus aimable : *Parvulus Dominus et amabilis nimis,* disait, en contemplant ce mystère, le dévot saint Bernard.

Aussi avec quelle force pleine de suavité l'âme chrétienne ne s'y sent-elle pas attirée? Quelle délicieuse émotion n'éprouve-t-elle pas en fixant ses regards sur cet enfant divin, qui, venant parmi nous, n'a trouvé pour abri qu'une étable, pour berceau qu'une crèche, pour lit qu'un peu de paille? Ah! si ce spectacle me laissait insensible; si je ne sentais pas le besoin de le contempler et de le contempler encore, de m'unir aux pieux adorateurs de l'Enfant Jésus, pour répandre mon âme en sa présence, et lui témoigner ma fidélité, où serait ma foi chrétienne, et pourrais-je, ô Jésus, me dire votre disciple?

3° *Les richesses de l'Enfant Jésus.* — Pauvre en apparence et dénué de tout, le divin Enfant de la crèche possède en réalité tous les trésors du ciel et de la terre. Mais dédaignant ceux-ci, il se montre surtout à nous riche de ceux-là. Nous l'avons vu, dit saint Jean, plein de grâce et de vérité : *Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis* (1). En lui, dit l'Apôtre saint Paul, sont tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ abscondili* (2).

Or cette plénitude de biens que Jésus, selon la

(1) Joan., I, 14.
(2) *Coloss.*, II, 3.

pensée de saint Bernard, possède sans nombre et sans mesure : *In Christo rerum plenitudo est sine numero et sine modo*, nous appartient aussi bien qu'à Jésus lui-même. Car tout ce qu'il a est à nous ; et en lui nous avons toutes choses. Il est venu sur la terre pour nous enrichir de ses dons divins, et c'est dans la crèche qu'il commence à le faire.

Le Sauveur n'a pas attendu pour opérer notre rédemption qu'il eût atteint la plénitude de l'âge parfait ; il y travaille efficacement dès le début de sa vie, et de tous les mystères dont se compose cette vie divine, il n'en est aucun qui ne soit pour nous une source de lumières et de grâces.

Bien plus, le mystère de la naissance de Jésus étant le germe d'où tous les autres sont sortis, on peut dire qu'il en renferme la grâce ; c'est un mystère dans lequel Jésus se donne à nous, ne doit-il pas en même temps nous y donner toutes choses ? Cette crèche où il repose est donc véritablement un trône de miséricorde et d'amour ; il nous y communique avec abondance la vie de Dieu ; et de ses mains divines s'échappent sans cesse des torrents de grâce et de sainteté. De là, il éclaire notre esprit de sa vérité ; il répand dans nos cœurs les ineffables consolations de sa paix ; il fortifie notre volonté contre ses faiblesses ; il opère enfin en nous cette merveilleuse transformation qui nous rendra, quand elle sera complète, participants de sa divine nature : *Per quem maxima et pretiosa nobis promissa donavit, ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ* (1).

Communications ineffables, dont le mystère de Noël nous enrichira d'autant plus que notre dévotion à Jésus

(1) *II Petr.*, I, 4.

naissant sera plus fervente, et que nous irons à sa crèche avec plus de confiance et d'amour.

III. — Affections et résolutions.

La dévotion à Jésus naissant a-t-elle été pour moi, comme elle le devait être, le fruit des grandes solennités auxquelles je viens de prendre part. L'Église m'a fait assister à d'admirables Offices, dans lesquels le mystère de Noël m'a été mis sous les yeux, et a, pour ainsi dire, passé par mes sens, pour pénétrer jusqu'à mon âme. Quelles impressions de piété en ai-je retirées?

Il m'a été donné de plus d'appliquer dans l'oraison mon esprit et mon cœur à une méditation plus intime et plus approfondie de ce grand mystère. Ai-je recueilli avec fidélité les lumières que l'Esprit de Dieu m'a données pour me le faire comprendre? et, après l'avoir compris, me suis-je senti pénétré pour Jésus d'un amour plus tendre et plus ardent?

Enfin je me suis uni d'une manière plus spéciale et plus parfaite encore au mystère de Jésus naissant par la sainte Communion que plusieurs fois, dans ces jours bénis, j'ai eu le bonheur de faire, et au moyen de laquelle le divin Enfant a pris réellement et corporellement naissance en moi. Ai-je correspondu, comme je le devais faire, à cette grâce insigne?

Et maintenant, l'amour de Jésus naissant est-il ardent dans mon cœur? Suis-je intérieurement attiré à la crèche, comme le sont, en ce saint temps, toutes les âmes pieuses? Éprouvé-je quelque consolation à me tenir aux pieds de l'Enfant-Dieu, à contempler son divin visage, à lui offrir mes hommages, à lui adresser mes prières? L'expression de ces élans d'amour si ardents et si naïfs que je trouve dans la liturgie de

l'Église et dans les écrits des saints, a-t-elle quelque écho dans mon âme, ou ne me trouve-t-elle pas, au contraire, froid et insensible ?

O Jésus, que je suis loin encore de cet amour que vous me demandez, et que vous avez droit d'attendre de moi. Mettez-le vous-même dans mon cœur, et faites que j'en sois de plus en plus consumé. Que je vous aime plus que toutes choses, plus que moi-même ; et puisque vous vous donnez tout à moi, que je me donne tout à vous.

Mes résolutions seront :

1° D'exciter dans mon cœur une dévotion tendre envers Jésus naissant ;

2° D'être fidèle chaque jour à la pieuse pratique du mois de la Sainte-Enfance ;

3° De faire toutes mes actions en pensant à la crèche de Jésus.

Sic nos amantem quis non redamaret (1).

XCVIII

LA CIRCONCISION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous nous prosternerons aux pieds de l'Enfant Jésus se soumettant à la loi de la circoncision. — Nous l'adorerons renouvelant alors l'offrande qu'il avait déjà faite

(1) Lit. de Noël.

de lui-même. — Plus Notre-Seigneur s'humilie, plus nous devons l'exalter par nos louanges.

II. Nous verrons que Jésus en se faisant circoncire :

1° *Couronne le règne de la loi.* La circoncision était la condition essentielle pour appartenir à la nation sainte, et pour être séparé des idolâtres. — En se faisant circoncire, Jésus se déclare fils d'Abraham et consacre les rites de la loi mosaïque. — Il rattache ainsi en sa personne la religion de Moïse à l'Évangile.

2° *Il inaugure le règne de la grâce.* Toute la doctrine de saint Paul sur la sainteté repose sur la circoncision prise au sens moral. — Elle signifie le renoncement absolu, et résume tout l'Évangile. — Jésus veut donc nous apprendre, en se faisant circoncire, à nous tenir en garde contre le mal, et à nous priver même du plaisir permis.

3° *Il prélude au règne de la gloire.* Par la circoncision, l'Hébreu, d'impur qu'il était, devenait saint aux yeux de la loi. — De même, au jour de la résurrection, notre corps sera glorifié par le retranchement de toute souillure. — Nous serons les véritables enfants d'Abraham, et nous recevrons un nom nouveau.

III. Nous rappelant une parole de saint Bernard, nous nous demanderons si nous avons assez aimé, admiré et imité Notre-Seigneur dans le mystère de sa Circoncision. — Nous demanderons au divin Maître d'opérer en nous la circoncision spirituelle.

Résolutions : 1° Attirer en nous, par la prière, la grâce de la circoncision spirituelle ; 2° correspondre à la grâce de la circoncision par la pratique du renoncement ; 3° nous renouveler dans le désir de la vie parfaite.

Bouquet spirituel : *Nos enim sumus circumcisio, qui spiritu servimus Deo.*

I. — Adoration.

A peine né, Jésus commence à parcourir la série des mystères par lesquels il doit opérer notre rédemption et remplir sa mission de Sauveur. Entre ces mystères, le premier, dans l'ordre des temps, est la Circoncision. Huit jours après sa naissance, il voulut, comme les

autres enfants, subir dans sa chair divine cette opération douloureuse qui fit couler son sang, et fut comme le prélude de l'immolation du Calvaire.

Prosternés aux pieds du divin Enfant, adorons-le se soumettant, par amour pour nous, à une loi à laquelle la dignité de sa personne semblait devoir le soustraire. Pour entrer plus parfaitement dans l'esprit du mystère, pénétrons par la pensée dans l'âme du Sauveur, et contemplons les dispositions saintes dont elle est pénétrée intérieurement, tandis que le rite extérieur s'accomplit. Jésus renouvelle alors l'offrande qu'il fit de lui-même à Dieu son Père, à son entrée dans le monde ; il se soumet à tout ce que son rôle de médiateur et de rédempteur exigera de lui, disant dès lors dans son cœur ce qu'il dira de bouche au temps de son baptême : « C'est ainsi qu'il faut que j'accomplisse toute justice : *Sic decet nos implere omnem justitiam* (1). » En versant les prémices de son sang, il accepte l'effusion plus complète qu'il lui en faudra faire un jour. Il reçoit avec une indicible joie le nom de Jésus, qui lui est imposé par la volonté de Dieu, et qui sera pour lui un mémorial perpétuel de l'engagement qu'il contracte.

Dans ce mystère, comme en tous les autres, Jésus est infiniment digne de recevoir l'hommage de nos adorations, de notre reconnaissance et de notre amour. Plus il s'humilie en voulant être circoncis, plus il mérite que nous l'exaltions par nos louanges. Unissons-nous aux devoirs que lui rendirent alors Marie et Joseph, témoins du douloureux mystère, et les Anges qui y assistèrent d'une manière invisible. Honorons spécialement le nom ineffable de Jésus que reçut le Sauveur au mo-

(1) Matth., III, 15.

ment où il fut circoncis, et sous lequel il nous sera désormais donné de l'invoquer.

II. — Considérations.

La cérémonie de la circoncision présente, au dire des interprètes, trois mystérieuses significations. Elle était la marque distinctive des descendants d'Abraham, et le signe de la sainteté légale; elle est le symbole de la sainteté chrétienne; enfin, elle exprime la sainteté consommée des bienheureux après la résurrection. Or, toutes ces significations se trouvent réalisées dans le mystère de la Circoncision de Jésus-Christ qui fut ainsi le couronnement du règne de la loi, l'inauguration du règne de la grâce, le prélude du règne de la gloire.

1° Jésus, en se faisant circoncire, couronne le règne de la loi, et en annonce la fin.

Toute la religion mosaïque reposait sur le rite vénérable de la circoncision. Ce rite était le sceau de l'alliance contractée par Dieu avec son peuple, la condition essentielle pour être admis à participer aux droits religieux et politiques de la nation sainte. Tout Israélite devait être circoncis; par là, il se séparait du gentil idolâtre et impur; il était saint et consacré à Dieu. La circoncision tenait ainsi le premier rang parmi les sacrements que possédait l'ancienne alliance, figure imparfaite de ceux qui, dans la loi nouvelle, sont pour nous les canaux de la grâce.

De cette importance du rite de la circoncision chez les Juifs nous pouvons déduire un premier motif pour lequel Jésus, huit jours après sa naissance, voulut être circoncis.

« Jésus-Christ, nous dit saint Paul, était la fin de la

loi : *Finis legis Christus* (1). » Il était la fin de la loi, et parce que la loi n'avait d'autre but que de préparer sa venue, et parce que tous les types et toutes les figures qu'elle contenait devaient avoir en lui leur réalisation, et parce qu'il était pour l'église judaïque ce qu'il est pour l'Église chrétienne, le fondement et le couronnement de l'édifice. Il fallait donc qu'en lui se résumât la loi, qu'il en accomplît toutes les prescriptions, qu'il en subît toutes les observances. Voilà pourquoi il se soumet aujourd'hui à la cérémonie de la Circoncision ; voilà pourquoi aussi, quarante jours après sa naissance, il se soumit à celle de la Présentation au Temple.

En se faisant circoncire, Jésus se déclare le fils d'Abraham, père des croyants. Il s'associe aux observateurs fidèles du culte mosaïque ; il en approuve, en consacre et en sanctifie les rites, et leur confère, en y participant, la valeur et l'efficacité dont par eux-mêmes ils étaient dépourvus. Ainsi cet édifice vénérable de la synagogue, qui va faire place à l'Église, trouve en Jésus-Christ sa perfection : *Finis legis Christus*.

L'Église n'est donc pas, à proprement parler, une société nouvelle ; mais la continuation d'une société religieuse qui remonte aux premiers âges du monde. Jésus, en recevant la circoncision, qui en était le rite fondamental, s'y associe. Il devient le trait d'union qui rattache celle-ci à l'Évangile. Le christianisme qu'il fonde n'est que le judaïsme dilaté, agrandi, complété par la fusion en un même peuple du juif et du gentil : *Qui fecit utraque unum* (2). Ainsi, il est très vrai de dire, selon la belle expression de saint Paul, que Jésus-Christ était hier exprimé dans les rites judaïques, aujourd'hui

(1) *Rom.*, x, 4.
(2) *Eph.*, II, 14.

dans l'Église qu'il a fondée, éternellement dans la société des saints composée des élus de l'Église et de la Synagogue : *Jesus Christus heri et hodie ; ipse et in secula* (1).

2° Si, dans sa signification première, la circoncision est le signe qui sert à distinguer le juif du gentil, elle est, d'après saint Paul, le symbole de la sainteté parfaite, dont le nouveau peuple doit faire profession ; et, en s'y soumettant, Jésus inaugure le règne de la grâce.

Toute la doctrine spirituelle de saint Paul, toutes les règles de vie chrétienne qu'il prescrit aux fidèles, toute sa théorie de la sainteté reposent sur ce symbolisme du rite antique imposé par Dieu à Abraham et à toute sa race. Selon lui, en effet, les devoirs du chrétien se résument dans une circoncision spirituelle : *Circumcisio non manu facta* (2), qui consiste, non dans un retranchement charnel, mais dans le renoncement à la concupiscence et aux désirs corrompus du cœur : *Circumcisio cordis in spiritu* (3).

La circoncision ainsi entendue est le résumé de l'Évangile. C'est l'esprit de pauvreté ou le retranchement de l'amour des richesses ; c'est l'esprit de mortification ou le retranchement de l'amour de la jouissance ; c'est l'esprit d'humilité ou le retranchement de l'orgueil et de la vaine gloire ; c'est toute la perfection chrétienne. L'Évangile n'est que le développement de ces saintes maximes. Jésus-Christ nous les a prêchées dans sa crèche ; les premières paroles qu'il fit entendre en commençant son ministère public, en furent la proclamation authentique. Telle est aussi l'instruction qu'il nous donne en se faisant circoncire.

(1) *Hebr.*, XIII, 8.
(2) *Coloss.*, II, 11.
(3) *Rom.*, II, 29.

Il nous apprend dans ce mystère que, si nous voulons être ses disciples, il faut, par la pratique du renoncement le plus universel, nous circoncire nous-mêmes spirituellement. Son sang, qui coule pour la première fois, nous fait entendre déjà, dans son muet mais éloquent langage, la solennelle parole dans laquelle, plus tard, le Sauveur résumera son enseignement : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam, et sequatur me* (1).

Cette circoncision spirituelle à laquelle Jésus condamne ses disciples, ne doit pas consister seulement à se tenir en garde contre le mal. L'état de désordre, dans lequel le péché nous a constitués, exige davantage. Il faut que le chrétien combatte, par la mortification, les mauvais penchants de sa nature rebelle, non seulement en les retenant dans de justes bornes, mais en leur refusant même ce qu'il pourrait leur accorder sans péché. C'est ainsi que tous les saints ont compris la pratique du renoncement.

En nous donnant cet enseignement dans le mystère de sa circoncision, Jésus, par le même mystère, nous a aussi mérité la grâce dont nous avons besoin pour nous y montrer fidèles. Grâce de force qui nous aidera à surmonter les faiblesses de la nature, et nous armera de courage dans le combat qu'il nous faut livrer à notre propre cœur.

Daignez, ô Jésus, nous accorder avec abondance ce précieux fruit du saint mystère que nous méditons ; revêtez-nous de votre force ; et combattez, en nous et avec nous des ennemis qui sont aussi les vôtres.

3° Le rite de la circoncision, auquel Jésus a voulu

(1) Matth., xvi, 24.

être soumis, présente, selon plusieurs interprètes et plusieurs saints docteurs, une signification mystique plus élevée que celle dont nous venons de parler. Origène, Rupert, d'autres encore y voient le symbole et l'annonce de l'état bienheureux de nos corps dans la gloire, fruit et récompense des privations auxquelles, par la pratique du renoncement, nous les aurons condamnés sur la terre.

Huit jours après sa naissance, l'enfant d'Abraham devait subir le retranchement charnel de la circoncision, et par là d'impur qu'il était, il devenait pur et saint aux yeux de la loi. De même le chrétien, au grand jour de la résurrection, après avoir subi la corruption de la tombe, entrera dans un état nouveau, où, débarrassé des éléments grossiers et impurs de la mortalité, il paraîtra environné de gloire et de sainteté. Son corps, transformé et glorifié par le retranchement de toute souillure, ne sera plus, pour l'âme, ce poids accablant, ce foyer de concupiscence, qui provoquait les gémissements des saints et arrachait à saint Paul ce cri d'inexprimable détresse : « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? *Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus* (1)? »

Par la circoncision charnelle, le nouveau-né était admis à faire partie du peuple de Dieu ; ainsi le chrétien, ressuscité dans la gloire, sera associé à la tribu sainte composée des véritables enfants d'Abraham.

En même temps qu'il subissait la mystérieuse cérémonie, l'Israélite recevait un nom qui servait à le désigner parmi ses frères. De même le chrétien, marqué du sceau des élus, recevra un nom nouveau qui le désignera éternellement dans l'assemblée des saints:

(1) *Rom.*, VII, 24.

Vincenti... dabo calculum candidum, et in calculo nomen novum (1). — *Servos suos vocabit nomine alieno* (2). — *Nominabitur tibi nomen tuum a Deo* (3).

Jésus, dans sa circoncision, n'inaugure donc pas seulement le règne de la grâce et de la perfection chrétiennes; selon le sens le plus sublime du mystère, il prélude encore au règne de la gloire. Nul sans lui n'eût pu y parvenir. Fermé par le péché, le ciel ne nous était plus accessible. Le nom de Sauveur donné à Jésus, au jour où il est circoncis, ranime nos espérances, nous montre un Rédempteur qui nous délivrera du péché et de ses suites malheureuses, et nous rendra nos droits à l'héritage céleste. Il entrera le premier dans cet héritage, et nous y fera entrer à sa suite; et alors s'accomplira dans toute sa perfection, et dans toute l'étendue de son mystérieux symbolisme, le rite de la circoncision. Le peuple de Dieu marqué du sceau divin qui le caractérise, délivré de la corruption du péché et des infirmités de la chair, sera mis en possession du repos éternel qui lui est promis : *Relinquitur sabbatismus populo Dei* (4).

III. — Affections et résolutions.

Une parole de saint Bernard nous fait connaître les conclusions pratiques qui découlent de cette méditation. *In circumcisione Domini*, dit-il, *habemus quod amemus, et admiremur; habemus et quod imitemur* (5).

Jésus-Christ, inspiré par son amour pour nous, se

(1) *Apoc.*, II, 17.
(2) Is., LXV, 15.
(3) *Baruch.*, V, 4.
(4) *Hebr.*, IV, 9.
(5) Serm. III, *in Circ. Domini.*

soumet à une cérémonie douloureuse, et inaugure, en recevant le nom de Jésus, sa mission de Sauveur. Nous devons donc l'aimer.

Il s'abaisse, lui si grand, jusqu'à se confondre avec les enfants ordinaires; supérieur à la loi, il y obéit avec une ponctualité parfaite. En cela, il est digne de toute notre admiration.

Enfin il se révèle à nous comme le type et le modèle de cette vie chrétienne, dont l'obligation s'impose à nous, et qui consiste surtout dans le retranchement des désirs mauvais, figuré par la circoncision charnelle. Nous devons donc l'imiter.

O Jésus, vous voulez qu'en vous et par vous nous soyons un peuple saint, séparé de tout ce qui est impur et profane, tout consacré à Dieu : *Vos genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis* (1). Nous y sommes obligés en vertu de notre régénération par le saint baptême; nous y sommes tenus plus strictement encore à raison du caractère sacré de l'ordination. C'est pour nous faire parvenir à ce but que vous avez parcouru tous vos mystères. Dans votre Circoncision, vous nous montrez la voie qui doit nous y faire parvenir; et vous nous méritez la grâce sans laquelle nous serions impuissants à l'atteindre. Faites que nous entrions dans vos adorables desseins; opérez en nous cette circoncision spirituelle dont celle que vous avez subie dans votre chair sacrée a été l'image, et, après avoir détruit dans notre âme la souillure du péché, imprimez-y le sceau de la divine charité.

Nos résolutions seront donc :

1° D'attirer en nous, par la prière, la grâce de la circoncision spirituelle;

(1) *I Petr.*, II, 9.

2° De correspondre à cette grâce par la pratique du renoncement et de la mortification ;

3° De nous renouveler dans le désir de la vie parfaite par l'imitation de Jésus-Christ et la participation à ses mystères.

Nos sumus circumcisio, qui spiritu servimus Deo (1).

XCIX

I. — POUR LE RENOUVELLEMENT DE L'ANNÉE

LE TEMPS

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons Notre-Seigneur qui, par sa nature humaine, a été soumis comme nous aux vicissitudes du temps. — Il a voulu subir tous les développements qui sont la condition nécessaire d'une existence temporelle. — Jésus est également beau dans tous ces états. — Nous honorerons en lui la fidélité parfaite avec laquelle il a employé le temps.

II. Nous verrons que le renouvellement de l'année nous invite à considérer un triple objet :

1° *La figure du monde qui passe.* C'est le mot de saint Paul, dont la vérité est démontrée par l'expérience de chaque jour. — Le monde physique, le monde moral, les sociétés politiques, tout change. — Nous ne sommes donc que des voyageurs, et nous devons user du monde comme n'en usant pas.

2° *La grâce qui nous poursuit* Cette grâce nous

(1) *Philip.*, III, 3.

accompagne, et nous est prodiguée sans mesure. — Elle revêt toutes les formes. — Il y a les grâces ordinaires qui sans cesse nous sollicitent ; et les grâces extraordinaires. — Cette année qui vient de finir en a renfermé pour nous un grand nombre.

3° *Le grand jour de l'éternité qui approche.* Le voyage de la vie présente aura son terme. Ce terme sera une vie éternelle de bonheur ou de malheur. — Les saints avaient sans cesse dans la pensée ce jour de l'éternité ; et ils méprisaient le monde qui passe.

III. Nous nous humilierons de savoir si peu profiter du renouvellement de chaque année. — Nous demanderons à Dieu la grâce d'envisager les choses à leur véritable point de vue.

Résolutions : 1° Détacher notre cœur de tout ce qui passe ; 2° être attentif à profiter des moindres grâces ; 3° penser souvent à l'éternité.

Bouquet spirituel : *Homo vanitati similis factus est ; dies ejus sicut umbra prætereunt.*

I. — Adoration.

Adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ, soumis comme nous, dans sa nature humaine, à la loi et aux vicissitudes du temps. Il a commencé d'être ; sa vie, ainsi que la nôtre, a été composée de jours, de semaines, de mois et d'années ; et après trente-trois ans passés sur la terre, dans la fatigue et le travail, il a voulu subir la condition commune de toute existence humaine, en terminant, par la mort, son pèlerinage terrestre. Sous ce rapport comme sous tous les autres, il s'est rendu semblable à nous : *Debuit per omnia fratribus similari* (1). Suivons et contemplons avec respect, admiration et amour les successions adorables de la vie de Jésus. Vivant dans le temps, il a voulu subir tous les développements qui sont la condition nécessaire d'une exis-

(1) *Hebr.*, II, 17.

tence temporelle. Né petit enfant, il a grandi et n'est parvenu à la plénitude de l'âge parfait que par les progrès insensibles qu'amenait avec elle la révolution des années. Bien que possédant dès le commencement de sa vie tous les trésors de la science, il a acquis peu à peu l'expérience des choses extérieures. Son existence a été le théâtre d'événements divers qui en ont marqué la durée. Il a connu la joie et la tristesse, les alternatives du repos et du travail. En un mot, il a vécu sur la terre d'une vie d'homme, en tout semblable à la nôtre.

Dans tous ces états que les successions du temps ont fait naître pour lui, Jésus est toujours également beau, également aimable, également digne de nos respects.

Pour nous apprendre, par son exemple, à profiter du temps, et nous en mériter la grâce, il a voulu que sa vie se composât d'une série d'instants. Il a été soumis comme nous aux lois et aux conditions de la durée.

Remercions-le de l'amour qu'il nous a témoigné en cela. Honorons aussi le saint usage qu'il a fait du temps et la fidélité avec laquelle il l'a employé à faire l'œuvre que son divin Père lui avait confiée. Depuis le premier instant de sa vie jusqu'à celui où il est entré dans le repos de l'éternité, il n'y en a pas eu un seul qui n'ait été employé d'une manière très sainte; et c'est avec une vérité parfaite qu'il a pu dire, en parlant de son Père céleste : *Quæ placita sunt ei facio semper* (1).

Enfin, demandons-lui sa lumière pour comprendre, comme il l'a compris lui-même, le prix du temps; afin de nous convaincre de l'obligation qui nous est imposée de l'employer selon la volonté de Dieu.

(1) Joan., VIII, 29.

II. — Considérations.

Au spectacle de ces années qui commencent, s'écoulent avec rapidité et, parvenues à leur terme, vont, les unes après les autres, s'engloutir dans le mystérieux abîme du passé, notre pensée doit tout particulièrement se porter sur trois objets : la figure du monde qui passe, s'éloigne et s'évanouit ; la grâce qui nous poursuit, à travers tous les changements et toutes les vicissitudes de la vie ; enfin le grand jour de Dieu qui approche.

« 1° La figure du monde passe, disait l'Apôtre saint Paul : *Præterit figura hujus mundi* (1). L'expérience de chaque jour démontre la vérité de cette parole, qui devient pour nous de plus en plus frappante, à mesure que les années, dont se compose notre vie, s'écoulent et s'évanouissent. Il n'y a rien de stable sur la terre. Le monde est un théâtre, dont la scène change sans cesse ; c'est comme une série de tableaux, qui se succèdent les uns aux autres, dans un mouvement sans fin. Un instant ils frappent nos regards, puis disparaissent ; d'autres prennent leur place, et disparaissent à leur tour. Cette loi du changement s'impose à tout. Le monde physique la subit, et y trouve la condition la plus essentielle de sa vie. Le monde moral y est également soumis. Les sociétés politiques sont : dans leurs limites, dans leurs institutions, dans la forme de leur gouvernement, livrées à de perpétuelles variations. Ainsi en est-il des familles et des individus qui les composent. Tout change, tout se meut, tout passe. C'est un fleuve rapide

(1) *I Cor.*, VII, 31.

dont les eaux se précipitent, sans que rien puisse en arrêter le cours. Semblables au mirage trompeur du désert, les biens que nous poursuivons nous échappent, et se dissipent comme un songe, au moment où nous croyons en jouir.

Il est donc vrai, comme l'a dit saint Paul, que nous n'avons point ici-bas de demeure fixe et permanente : *Non habemus hic manentem civitatem* (1). Nous sommes des voyageurs : *Peregrini et hospites super terram* (2). La route que nous parcourons offre à nos regards des objets de diverse nature, des paysages tantôt riants, tantôt sévères, au travers desquels nous poursuivons notre marche, poussés par une force invisible. Or, ce serait au voyageur une insigne folie de se passionner pour les objets qu'il rencontre sur le chemin, et d'y attacher son cœur. Serions-nous moins déraisonnables, si nous cherchions notre repos dans les biens passagers de la vie présente, dont nous jouissons un instant et qui nous échappent pour toujours ? Ce n'est pas pour de tels biens que notre cœur est fait ; nous aspirons à autre chose. Comme l'Israélite traversant le désert, nous voulons entrer en possession d'une terre où nous pourrons fixer notre demeure, où nous trouverons enfin le vrai repos et la stabilité.

Voilà pourquoi saint Paul conseillait aux chrétiens de son temps d'user du monde comme n'en usant pas : *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur* (3), c'est-à-dire, sans y attacher leur cœur ; considérant les biens de cette vie, non comme un terme dans lequel l'âme puisse se reposer, mais comme un milieu qu'il nous faut traverser, pour arriver au véritable terme.

(1) *Hebr.*, XIII, 14.
(2) *Hebr.*, XI, 13.
(3) *I Cor.*, VII, 31.

2° Mais au milieu de ces vicissitudes de la vie, de ce mouvement incessant qui nous emporte, il y a une chose qui demeure, qui nous poursuit dans toutes les situations où nous pouvons nous trouver, qui ne nous abandonne jamais, c'est la grâce. « Votre miséricorde, Seigneur, disait le Psalmiste, me suit et m'accompagne tous les jours de ma vie : *Misericordia tua subsequetur me, omnibus diebus vitæ meæ* (1) ». Pensée touchante, bien propre à exciter notre reconnaissance envers Dieu qui, non content de multiplier nos jours, multiplie encore les secours surnaturels dont nous avons besoin pour les sanctifier.

La grâce, en effet, fruit précieux de la rédemption de Jésus, nous est prodiguée sans mesure. Pour s'insinuer dans nos âmes et vaincre nos résistances, elle revêt toutes les formes, elle emprunte tous les visages, elle sait prendre tous les accents. Tantôt elle s'adresse à notre intelligence et tantôt à notre cœur. C'est un spectacle qui nous émeut, une parole qui nous épouvante ou nous attendrit, une secrète onction qui nous pénètre. Il y a des grâces ordinaires dont l'action est ininterrompue, et qui sans cesse nous sollicitent ; c'est le divin Maître se tenant à la porte de notre cœur et nous en demandant l'entrée : *Ecce sto ad ostium, et pulso* (2). Il y en a d'extraordinaires qui, semblables à des coups de tonnerre, nous ébranlent et nous terrassent ; telle, la grâce qui convertit saint Paul.

Souvent nous y sommes infidèles, et nous négligeons ou nous refusons de nous rendre aux sollicitations divines. Néanmoins, Dieu, dans son inépuisable bonté, continue de nous appeler sans se lasser de nos résistances.

(1) Ps. XXII, 6.
(2) *Apoc.*, III, 20.

Une année vient de finir. Parmi toutes les journées, je pourrais dire parmi toutes les heures dont elle s'est composée, y en a-t-il eu une seule qui n'ait été signalée par quelque grâce nouvelle; une seule, où la voix de Dieu ne se soit fait entendre, pour nous réveiller de notre torpeur, et nous inspirer le désir d'une vie plus parfaite?

A ce souvenir que fait naître en nos âmes le renouvellement de l'année, un triple sentiment doit se produire en nous. Sentiment de vive reconnaissance envers Dieu, pour ses grandes miséricordes ; sentiment de regret, pour les infidélités, dont nous nous sommes rendus coupables; volonté sincère et efficace de réparer ces infidélités, par une attention de plus en plus délicate à suivre les appels de Dieu, et à ne rien refuser à la grâce.

3° En même temps qu'il nous remet sous les yeux la vie qui s'écoule et la grâce que Dieu nous prodigue, le renouvellement de l'année nous rappelle le grand jour de l'éternité.

Le voyage de la vie présente ne se prolongera pas indéfiniment. Comme tout voyage, il aura un terme dont les années qui se succèdent nous rapprochent de plus en plus à mesure qu'elles disparaissent, dont aussi la perspective doit de plus en plus frapper nos regards et appeler notre attention. Or, ce terme auquel toute vie humaine aboutit nécessairement, n'est pas, comme le prétendent les impies, l'anéantissement, mais l'éternité, c'est-à-dire une vie d'une autre nature, qui ne se composera pas, comme celle-ci, de jours et d'années, mais qui consistera en un état immuable, dans lequel nous serons irrévocablement et éternellement fixés. État, si nous avons bien vécu sur la terre, de bonheur

et de joie, dans lequel la possession, désormais inadmissible, du souverain bien, satisfera tous les désirs de bonheur que notre âme ressent. Mais, état de malheur, de désespoir et d'inutiles regrets, si nous avons vécu dans le désordre, si nous avons abusé du temps et de la grâce. Ce sera le grand jour de Dieu, le jour des réparations et de la justice, où chacun recevra, selon les œuvres qu'il aura faites, le châtiment ou la récompense ; le jour des révélations, où tous les mystères seront expliqués, où les conduites pleines de sagesse et de bonté de la Providence, dans le gouvernement du monde présent, se manifesteront à nos regards.

Les saints, au milieu des événements et des vicissitudes de la vie, avaient sans cesse devant les yeux la perspective de ce jour à la fois consolant et terrible : et ils y puisaient le mépris du monde qui passe, la force et la patience pour supporter les peines, les souffrances, les persécutions auxquelles ils étaient en butte ; le courage pour se vaincre et pratiquer jusqu'au bout les vertus dont ils attendaient dans l'éternité la récompense. C'était l'œil sans cesse fixé sur ce bienheureux terme qu'ils parcouraient la vie, pleins de confiance et pleins de joie : et plus ils le voyaient proche, plus leur cœur se dilatait, plus leur ardeur se ranimait.

De quel précieux encouragement, dans la pratique de la vie chrétienne, la pensée de l'éternité ne serait-elle pas pour nous la source, si, à l'exemple des saints, nous étions fidèles à nous la rendre toujours présente ?

III. — Affections et résolutions.

Bien des fois déjà, depuis que je suis sur la terre, le renouvellement de l'année s'est produit pour moi. Quel

fruit jusqu'à présent en ai-je recueilli ? Y ai-je puisé quelques bonnes pensées ? En ai-je profité pour prendre des résolutions généreuses ? Ai-je compris qu'au renouvellement de l'année devait correspondre le renouvellement de ma vie ? Le monde irréfléchi et léger n'y voit qu'une occasion de divertissements et de fêtes ; la marche rapide du temps qui l'entraîne vers l'éternité ne renferme pour lui aucun enseignement salutaire. N'en a-t-il pas été ainsi de moi par le passé ?

Dissipez, ô mon Dieu, par votre grâce, cet aveuglement. Donnez-moi l'intelligence surnaturelle dont j'ai besoin pour envisager les choses à leur véritable point de vue, et les apprécier à leur juste valeur ; afin que je sache comprendre la grandeur des espérances que je puis concevoir, et l'héritage de gloire que vous réservez à vos saints : *Quæ sit spes vocationis ejus, et quæ divitiæ gloriæ hereditatis ejus in sanctis* (1). C'est ce que saint Paul appelait les yeux éclairés du cœur : *Illuminatos oculos cordis* (2). Détournez mes yeux des vanités qui m'environnent ; et faites-moi marcher dans la voie qui conduit à la vie. A mesure que les années s'écoulent et que le moment approche où l'éternité commencera pour moi, rendez-moi de jour en jour plus fidèle à votre grâce, et plus saintement attentif à me tenir prêt pour l'heure de votre visite.

Je prends donc la résolution :

1° De détacher entièrement mon cœur de tout ce qui passe ;

2° D'être à l'avenir, et spécialement dans le cours de l'année qui commence, plus attentif que par le passé à profiter des moindres grâces ;

(1) *Ephes.*, I, 18.
(2) *Ibid.*

3° De penser souvent à l'éternité.

Homo vanitati similis factus est; dies ejus sicut umbra prætereunt (1).

C

II. — POUR LE RENOUVELLEMENT DE L'ANNÉE

LA PENSÉE DE L'ÉTERNITÉ

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous nous rappellerons qu'en ce moment tout nous ramène à la grande pensée de l'éternité, qui est le terme suprême auquel notre vie doit aboutir. — Nous nous représenterons les créatures soumises à la mobilité du temps; et nous contemplerons Dieu dans l'immobile repos de son éternité. — Nous adorerons avec joie cette plénitude d'être que Dieu possède.

II. Nous verrons que notre vie, ici-bas, doit-être une image de la vie de Dieu dans l'éternité. Or :

1° *Dieu voit tout dans l'éternité.* De là il contemple et il juge tout ce qui se passe dans le monde. — C'est de ce point de vue surnaturel que nous devrions apprécier toutes choses : les biens de ce monde, nos devoirs et nos passions. — Ainsi faisaient les saints.

2° *Dieu rapporte tout à l'éternité.* Elle est le terme des opérations qui font sa vie intime, le terme de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel. — Tout nous fait un devoir de rapporter à cette même fin nos pensées, nos désirs, et l'usage que nous faisons des créatures.

3° *Dieu supporte tout, dans le sentiment de son éternité.* Il voit tous les désordres et il est patient, parce

(1) Ps. CXLIII, 4.

qu'il a pour lui l'éternité. — Ainsi devrions-nous être dans les perturbations politiques, dans les maux de l'Église, et dans nos épreuves particulières.

III. Nous nous renouvellerons dans la foi à l'éternité. — Nous demanderons à Dieu de faire que cette pensée ait une véritable influence sur notre conduite.

Résolutions : 1° Penser à l'éternité ; 2° ranimer notre courage dans les épreuves par cette même pensée ; 3° tout juger au point de vue de l'éternité.

Bouquet spirituel : *Habemus domum non manufactam, æternam, in cælis.*

I. — Adoration.

Ces années qui passent si vite, ce mouvement du temps que rien ne peut arrêter, ce passé qui n'est plus, ce présent, instant imperceptible qui est à peine, cet avenir qui n'est pas encore et qui peut-être ne sera jamais pour nous, toutes ces formes du temps que le renouvellement de l'année rappelle, nous ramène à la grande pensée de l'éternité.

L'éternité est la mesure de la vie de Dieu, comme le temps est la mesure de la vie des créatures. Elle est le centre immobile autour duquel tout se meut, le terme suprême auquel tout enfin doit aboutir, le dernier mot de l'avenir vers lequel nous nous dirigeons. Il est donc bien juste que nous en fassions, au commencement de cette nouvelle année, l'objet de nos méditations.

Représentons-nous le double spectacle : des créatures soumises dans leur existence à la mobilité du temps, entraînées dans le cours rapide des années et des siècles, paraissant un instant sur la scène du monde, pour disparaître bientôt, et faire place à d'autres générations qui disparaîtront à leur tour ; puis de Dieu, jouissant de sa vie bienheureuse dans l'immobile repos de son éternité, embrassant tous les temps dans son

infinie durée, et contemplant le mouvement incessant des créatures qui passent, sans être soumis lui-même à la succession et au changement : *Ipsi peribunt, tu autem permanes... Mutabis eos et mutabuntur ; tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient* (1).

Adorons avec un profond respect cette plénitude d'être que Dieu possède. Réjouissons-nous de ce qu'il est seul éternel, seul grand, seul immuable. Reconnaissons, en comparant notre fragile existence à la sienne, que, dans un sens très véritable, lui seul possède l'être. Du sein de notre néant, rendons avec l'Apôtre à ce roi immortel des siècles, à ce grand Dieu dont l'empire n'a point eu de commencement et n'aura point de fin, l'honneur et la gloire qui lui sont dus : *Regi seculorum immortali, invisibili, soli Deo honor et gloria in secula seculorum* (2).

II. — Considérations.

Il faut que notre vie, bien que soumise aux successions du temps, soit une expression et une image de la vie de Dieu dans l'éternité. Telle est la pensée qui fera le sujet de cette méditation.

1° *Dieu voit tout dans l'éternité.* C'est par rapport à l'éternité qu'il juge, estime et apprécie toutes choses. Fixe et immobile au sein de cette interminable durée dont il ne peut sortir, il contemple de là tout ce qui se passe dans le monde, créé par ses mains divines ; l'éternité est pour lui le point de départ et la mesure de toutes les existences, le terme suprême qu'il a sans cesse devant les yeux.

(1) Ps. CI, 27, 28.
(2) *I Tim.*, I, 17.

Que telle soit donc aussi la règle de nos jugements et de nos appréciations. Pénétrés de la pensée de l'éternité, continuellement appliqués, à l'exemple du Psalmiste, à la méditation des années éternelles : *Annos æternos in mente habui* (1), considérons tout de ce point de vue surnaturel ; ce sera le moyen de voir toujours et d'apprécier chaque chose selon la vérité. L'éternité est, au milieu des ténèbres qui nous environnent et qui obscurcissent trop souvent notre regard, comme un phare toujours allumé qui répand autour de lui, pour ceux qui n'en détournent pas les yeux, une éclatante lumière.

Pour savoir quelle idée nous devons nous former des biens de ce monde, quelle estime ils doivent nous inspirer, quel usage nous en devons faire ; pour connaître les devoirs que nous avons à remplir ; pour dissiper les préjugés et rectifier les erreurs que les passions font naître, tournons-nous vers ce phare, et ne jugeons des choses qu'à sa lumière. Considérons ce qu'elles sont par rapport à cette divine mesure. Demandons-nous comment Dieu les apprécie du sein de son éternité ; et comment nous les apprécierons nous-mêmes lorsque, dégagés des liens de la mortalité, et n'étant plus soumis aux lois du temps, nous verrons tout, comme Dieu, du point de vue de l'éternité. Alors aussi, comme Dieu, nous ne donnerons notre estime qu'à ce qui est estimable.

Oh ! que de ténèbres se dissiperaient, que d'illusions s'évanouiraient, que de faux jugements se rectifieraient, et quelle heureuse transformation subirait notre vie, si la pensée de l'éternité toujours présente à notre esprit, était la règle de nos appréciations !

C'est parce qu'ils ont fidèlement suivi cette divine

(1) Ps. LXVI, 6.

règle que les saints ont vécu si différemment du reste des hommes. Tandis que ceux-ci pensent, raisonnent, agissent dans la sphère du temps, au-delà de laquelle ils ne savent pas porter leurs regards; ceux-là, franchissant, par la foi, des limites de ce monde inférieur dans lequel s'écoule notre vie, se sont placés, pour juger des choses, en face de l'éternité.

2° *Dieu rapporte tout à l'éternité.* L'éternité est le terme des opérations que Dieu accomplit en lui-même et qui forment sa vie intime ; car, cette vie ineffable est entièrement soustraite aux lois du temps. Les œuvres extérieures elles-même qu'il accomplit dans le temps, tendent aussi et se rapportent à l'éternité. Nous savons en effet que, dans l'ordre naturel de la création, le but suprême que le Créateur s'est proposé a été de conduire les âmes au repos éternel dont il leur a donné la connaissance et imprimé le désir. Dans la pensée divine, le monde matériel tout entier est subordonné à ce but. Et lorsque, dans son infinie miséricorde, Dieu a envoyé son Fils sur la terre pour nous racheter, nous sanctifier, fonder sur la terre le royaume surnaturel des âmes, ç'a été encore notre glorification éternelle en Jésus-Christ qu'il a eu en vue. Ainsi tout ce que la Providence opère dans l'ordre de la création et dans l'ordre de la grâce, les merveilles du monde naturel et les merveilles plus admirables encore du monde surnaturel ne trouvent leur raison d'être que dans l'éternité.

Si telle est la loi que suit Dieu dans le gouvernement du monde, il faut donc aussi que cette loi soit la règle de notre vie. C'est pour l'éternité que Dieu m'a créé. Le temps et les choses du temps ne sont pour moi qu'un accident passager, qu'un milieu transitoire qu'il

me faut traverser pour parvenir à ce terme. C'est à lui que je dois nécessairement et irrévocablement aboutir ; et il dépend de ma volonté libre de fixer l'état immuable de bonheur ou de malheur qui m'y attend. Donc, tout me fait un devoir non seulement de travailler pour l'éternité, mais de me proposer, comme Dieu, dans toutes mes œuvres, cette unique fin. C'est là que doivent tendre toutes les pensées de mon esprit et tous les efforts de ma volonté ; c'est à cela que je dois faire servir toutes les créatures qui sont à mon usage, et que Dieu m'a données, pour m'y faire trouver un aide et un soutien dans ce voyage de la vie dont l'éternité est le but. Tout ce qui ne se rapporte pas à l'éternité est inutile et vain ; et je dois considérer comme perdus les moments dans lesquels je me propose une autre fin.

3° *Dieu supporte tout, dans le sentiment de son éternité.* Il voit les désordres auxquels le monde s'abandonne, et il les tolère ; il entend les blasphèmes des impies, et il se tait. Il permet que son Église, qu'il aime pourtant, soit humiliée et persécutée, que ses amis soient dans le mépris, que ses saints soient méconnus, tandis que ses ennemis triomphent et sont honorés. Il attend, pour faire succéder au règne de l'iniquité, celui de la justice, le jour et l'heure fixés par sa sagesse. Il est patient dans le temps, parce qu'il a pour lui l'éternité. Nous sommes étonnés, parfois attristés et presque scandalisés, en voyant les passions humaines se déchaîner sans que rien les arrête, les événements du monde livrés à la merci des volontés les plus perverses, et nous serions tentés de répéter les paroles du Psalmiste : *Mei autem pene moti sunt pedes, pene effusi sunt gressus mei, quia zelavi super iniquos, pacem pecca-*

torum videns (1). Ah ! c'est que nous n'avons point assez le sentiment de l'éternité.

Sachons nous en pénétrer, et, comme Dieu, quoi qu'il puisse arriver, nous serons patients et calmes ; appuyés sur la Providence, qui gouverne et dirige tout, nous ne perdrons jamais la confiance.

Nous ne serons donc troublés ni par les révolutions politiques qui ébranlent les États, ni par les calamités publiques qui désolent les cités et les campagnes, ni par les maux de l'Église et par les tempêtes auxquelles Dieu permet qu'elle soit exposée. A plus forte raison devrons-nous supporter sans nous plaindre les épreuves que nous aurons à traverser, les injures qui nous seront adressées, les injustices dont nous pourrons être victimes, les traitements immérités qu'on nous fera subir. Hommes de l'éternité, nous nous rappellerons que les désordres qui nous choquent n'auront qu'un temps. Que le grand jour de Dieu remettra tout dans l'ordre, qu'alors l'Église, glorieuse et triomphante, verra ses ennemis confondus ; et que Dieu récompensera au centuple ses serviteurs des tribulations qu'ils auront endurées pour son amour.

III. — Affections et résolutions.

Nous croyons tous à l'éternité. Nous savons qu'elle est le terme de la vie présente ; que c'est dans l'éternité que vont se précipiter les générations humaines, qui disparaissent successivement de la scène du monde ; et qu'elle sera à la fois le dénoûment du redoutable drame qui se déroule sous nos yeux, et la révélation du mystère de la vie. D'où vient qu'instruits de ces vérités,

(1) Ps. LXII, 2 et 3.

nous y pensons si peu, que nous en tenons si peu de compte, que dans nos déterminations et dans tout le gouvernement de notre vie, nous en avons à peine le sentiment pratique. Nous croyons à l'éternité ; et cependant ne devons-nous pas convenir que cette conviction n'exerce sur nos jugements, nos appréciations et toute notre conduite qu'une bien faible influence ?

Ne permettez pas, ô mon Dieu, que je tombe plus longtemps dans une telle inconséquence. Pénétrez-moi, plus fortement que par le passé, au commencement de cette nouvelle année, de la pensée de l'éternité. Que désormais l'éternité soit la règle de mes jugements, le but de mes efforts, l'inébranlable appui de ma confiance. Tandis que le temps emporte tout dans sa course, et détruit peu à peu mon existence terrestre, éclairez mon esprit de votre divine lumière, afin que, comme vous, je voie tout dans l'éternité, je rapporte tout à l'éternité, je supporte tout en vue de l'éternité.

Mes résolutions seront donc :

1° De penser souvent à l'éternité, me rappelant que c'est à elle que doit aboutir ma vie ;

2° De faire usage de cette pensée pour ranimer mon courage et fortifier ma confiance dans les épreuves de la vie ;

3° D'être fidèle à ne juger des choses qu'au point de vue et à la lumière de l'éternité.

Scimus enim quoniam si terrestris domus nostra hujus habitationis dissolvatur, quod ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam, æternam in cælis (1).

(1) *II Cor.*, v, 1.

CI

III. — POUR LE RENOUVELLEMENT DE L'ANNÉE

LE PRÊTRE EST L'HOMME DE L'ÉTERNITÉ

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous rappelant que, comme prêtres, nous devons avoir au renouvellement de l'année des sentiments plus élevés que le reste des hommes, nous adorerons la Majesté divine dans l'immuable repos de son éternité. — Nous adorerons en Notre-Seigneur l'impression sainte que produisait dans son âme le souvenir de l'éternité. — Nous honorerons les saints faisant des choses éternelles l'objet de leurs méditations.

II. Nous verrons que le prêtre est l'homme de l'éternité, parce que :

1° *Par sa vie, il est le représentant de l'éternité.* Il n'est fixé au sol de ce monde par aucune des trois racines qui y attachent les autres hommes. — Il ne doit fixer son cœur à rien sur la terre.

2° *Par ses enseignements, il est le prédicateur de l'éternité.* A côté des tribunes où se traitent les intérêts temporels, le prêtre a sa tribune, où il ne doit jamais être question que des intérêts éternels.

3° *Par son ministère, il est le négociateur des intérêts de l'éternité.* Dieu a donné une occupation à l'ouvrier, au médecin et au soldat. — La tâche du prêtre est bien plus glorieuse. — A l'autel, en chaire, au confessionnal, il ne poursuit qu'un seul but : l'éternité.

III. Nous nous demanderons si, hommes de l'éternité par le caractère et par les fonctions, nous le sommes par les pensées et les sentiments. — Nous remercierons Dieu de nous ramener à la pensée de l'éternité par toutes nos occupations — Nous nous humilierons de nous laisser absorber par les sollicitudes de la vie présente.

Résolutions : 1° Nous rappeler que le prêtre est l'homme de l'éternité ; 2° nous appliquer à faire tout en vue de l'éternité ; 3° avoir surtout une vue de plus en plus distincte de l'éternité dans l'exercice du saint ministère.

Bouquet spirituel : *Nostra conversatio in cælis est.*

I. — Adoration.

Le renouvellement de l'année va exciter dans le cœur des hommes des mouvements et des sentiments de diverse nature. En plusieurs, il réveillera des souvenirs de tristesse et de larmes ; d'autres n'y verront qu'une occasion de se livrer à la joie ; pour le plus grand nombre, cette circonstance passera, comme tant d'autres, à peu près inaperçue.

Pour nous, prêtres de Jésus-Christ, il faut qu'au spectacle de ce mouvement rapide du temps, qui emporte tout, nous nous recueillions en nous-mêmes, pour nous rappeler que nous ne sommes pas les hommes du temps, mais les hommes de l'éternité. Telle est la pensée grande et féconde qui va nous occuper dans notre méditation.

Adorons, au début, la majesté divine dans l'immuable repos de son éternité : *Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient* (1) ; et, résumant les pensées de la précédente méditation, rappelons-nous comment ce grand Dieu, soustrait aux fluctuations et aux successions du temps, voit tout dans l'éternité. Considérant ce repos divin où la foi nous le fait envisager, rendons-lui nos plus profonds hommages.

Adorons aussi l'impression que produit, dans l'âme sainte de Jésus-Christ, le souvenir de l'éternité. Bien que son existence s'écoulât dans le temps, comme celle

(1) Ps. ci, 28.

des autres hommes, il vivait dans l'éternité, par toutes les pensées de son esprit et par toutes les aspirations de son cœur. N'est-ce pas, en effet, pour nous mériter l'éternité bienheureuse, qu'il a parcouru tous les mystères de sa vie, qu'il est né, qu'il a souffert, qu'il est mort, qu'il est ressuscité, qu'il est monté au ciel? A quoi tendent les enseignements qu'il nous a donnés, sinon à nous montrer le chemin qui doit nous y conduire? Enfin l'éternité n'est-elle pas aussi la fin pour laquelle il a fondé l'Église, dans laquelle il continue de vivre? Honorons ce divin Maître enseignant, par son exemple, à ses disciples et surtout à ses prêtres, à vivre dans la pensée de l'éternité.

Fidèles à ces divins enseignements, les saints prêtres, comme Dieu, comme Jésus-Christ, ont toujours eu devant les yeux la perspective de l'éternité. Oubliant les choses du temps, ils faisaient des choses éternelles l'objet habituel de leurs méditations, disant, avec saint Paul : *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur; quæ enim videntur temporalia sunt, quæ autem non videntur æterna sunt* (1). Voilà pourquoi ils vivaient dans le monde comme n'y vivant pas, et usaient des choses de la terre comme n'en usant pas. Adorons l'Esprit-Saint produisant dans l'âme des saints prêtres ces dispositions excellentes, et prions-le de nous y faire participer.

II. — Considérations.

Le prêtre est, par excellence, l'homme de l'éternité. Pour nous en convaincre, considérons que, dans ce monde temporel où Dieu l'a placé pour être son délé-

(1) *II Cor.*, IV, 18.

gué, le prêtre est : 1° par sa vie, le représentant de l'éternité ; 2° par ses enseignements, le prédicateur de l'éternité ; 3° par son ministère, le négociateur des intérêts de l'éternité.

1° Le prêtre est, par sa vie, le représentant de l'éternité. N'est-ce pas, en effet, de lui qu'on peut dire avec bien plus de vérité que du reste des chrétiens qu'il n'est pas du monde ? L'Église veut qu'il vive dans la séparation de toutes choses ; elle lui impose des obligations qui lui créent, dans la société humaine, une existence à part, et l'isolent, en quelque sorte, de ses semblables.

Il y a trois racines par lesquelles l'homme se fixe, en quelque sorte, dans la vie présente, et y demeure attaché : le sol natal, une famille, un établissement temporel. Or, rien de semblable ne doit captiver le cœur du prêtre.

« Quitte ton pays, ta parenté, la maison de ton père, disait autrefois Dieu à Abraham, et viens dans la terre que je te montrerai, et tu deviendras le père d'un grand peuple, et je te bénirai : *Egredere de terra tua, et de cognatione tua, et de domo patris tui, et veni in terram quam monstrabo tibi ; faciamque te in gentem magnam, et benedicam tibi* (1). » La même parole est adressée au prêtre. Ce n'est pas dans son pays que la bénédiction de Dieu l'accompagnera ; il faut qu'il s'en éloigne. Dans les autres professions, le lieu de la naissance est d'ordinaire une condition favorable de succès ; il en est autrement du prêtre. Pour lui se réalise, dans toute sa vérité, la parole évangélique : *Nemo propheta in patria sua* (2). Plus il s'éloigne, plus il est

(1) *Gen.*, XII, 1 et 2.
(2) Luc, IV, 24.

prêtre, plus son ministère est fécond. Il aime son pays, sans doute, et il lui sacrifiera sa vie, s'il est nécessaire ; mais son cœur ne se renferme pas dans de si étroites limites : il embrasse le monde tout entier. L'amour du sol natal, si profondément enraciné dans le cœur de l'homme, ne doit pas l'empêcher d'être prêt, comme les Apôtres, à aller chercher les âmes jusqu'aux extrémités du monde.

En second lieu, tout homme éprouve le besoin de se créer un foyer domestique, autour duquel viendront se grouper des êtres qui seront comme une extension de lui-même, sur lesquels se concentreront toutes ses affections, et qui seront l'objet de sa plus tendre sollicitude. Le prêtre s'est volontairement privé de cette joie. La loi sévère du célibat, dont il a accepté le joug, lui interdit l'honneur de la paternité. Il passera sa vie, seul, isolé, sans autre famille que les âmes confiées à sa garde.

Enfin, l'Église ne veut pas, qu'à l'exemple des autres hommes, il se livre, pour se créer une fortune, aux spéculations du commerce ou de l'industrie. Il a pris Dieu pour son partage en recevant la tonsure ; et, comme le lévite de l'ancienne loi, il doit se contenter de ce partage. Grâce aux soins attentifs de la Providence, il trouvera, dans l'exercice de ses saintes fonctions, de quoi se vêtir et de quoi se nourrir ; il n'ambitionnera rien au-delà : *Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti sumus* (1).

Ainsi la vie du prêtre s'écoule dans des conditions toutes différentes de celle des gens du monde. Sans appui sur la terre, elle est toute fondée sur l'éternité, qui en est l'unique raison d'être. Le prêtre, par son

(1) *I Tim.*, VI, 8.

état, par son habit, par ses mœurs, rappelle aux hommes la pensée de l'éternité, dont il est comme une image vivante.

2° Il est encore, par ses enseignements, le prédicateur de l'éternité.

De toutes parts, aujourd'hui surtout, s'élèvent dans le monde des tribunes d'où la parole humaine se fait entendre. Parole, tantôt simple et familière, tantôt éloquente et sublime, mais toujours poursuivant un but, exposer ce qu'on croit être la vérité et faire partager aux autres hommes les convictions qu'on s'est faites à soi-même. Ici, c'est la tribune politique, où se traitent les hautes questions qui intéressent le gouvernement des États. Ailleurs, c'est le barreau, où l'avocat défend ses clients, et s'efforce, par toutes les ressources que fournit l'art de la parole, de faire triompher la cause confiée à sa sollicitude. Là, c'est la tribune académique, où l'orateur, négligeant les intérêts vulgaires de la politique ou de la fortune, s'élève dans les régions supérieures de l'idéal. Enfin, c'est la tribune de l'enseignement, où le maître s'applique à initier ses disciples aux éléments des lettres, à l'art de bien dire ou aux secrets de la science.

A côté de ces tribunes, le prêtre a la sienne. Elle s'élève dans nos villes et dans nos plus humbles campagnes, et là aussi une parole se fait entendre. Mais combien, par son objet, cette parole l'emporte sur celles qui descendent des autres chaires. Là, en effet, il ne s'agit ni de questions politiques à élucider, ni de procès à gagner, ni de problèmes scientifiques ou littéraires à résoudre, ni d'aucun objet temporel. Les enseignements du prêtre ont pour objet l'éternité. C'est dans cette région supérieure qu'il transporte ses auditeurs; c'est là

qu'il les invite à le suivre, pour méditer avec eux les vérités qui étaient hier et qui seront toujours. Dieu et ses divins attributs, ses droits à nos adorations et à notre amour, les mystères qu'il nous a révélés et que nous devons croire, la conscience et ses lois, les récompenses et les châtiments éternels de l'autre vie. Tel est le champ ouvert à l'éloquence du prêtre; quand il parle comme prêtre, il ne doit pas descendre de cette hauteur. Son but n'est pas d'apprendre aux hommes à réussir dans leurs affaires temporelles, mais de leur montrer le néant de ce qui, trop souvent, les captive, et de les exhorter à mériter, par une vie chrétienne, la possession d'un bonheur qui ne doit point finir. Voilà pourquoi l'éloquence du prêtre a un caractère qui la distingue de toute autre; ce n'est point une parole humaine, mais une parole divine; elle est vraiment un écho de l'éternité.

3° Le prêtre est, par son ministère, le négociateur des intérêts de l'éternité.

Dieu a donné à chaque homme, pour servir d'aliment à son activité et lui faire accomplir la grande loi du travail, un emploi, une occupation. L'ouvrier est à son chantier, l'homme d'affaires à son bureau, le médecin au lit de ses malades, le soldat à ses exercices. Dans cette division du travail, une part a été faite au prêtre. Dieu lui a assigné, comme au reste des hommes, une tâche à laquelle il doit consacrer sa vie, tâche infiniment glorieuse, et qui élève la profession qu'il exerce bien au-dessus de toutes les autres. Celles-ci, en effet, dans l'infinie variété des formes qu'elles revêtent, ont toutes finalement pour objet les intérêts du temps; celle-là ne s'occupe que des intérêts de l'éternité.

Suivons le prêtre dans tous les détails de sa vie : au

saint autel, en chaire, au confessionnal, dans l'administration des sacrements, dans l'enseignement du catéchisme, dans ses relations avec le monde, dans les œuvres qu'il entreprend, dans les charités qu'il exerce, dans les études auxquelles il se livre, dans les pratiques pieuses qui sanctifient ses journées. En tout cela, quel est son but ? que veut-il ? que se propose-t-il ? quel résultat a-t-il en vue ? L'éternité. Arracher les âmes de ses frères à l'enfer et les conduire au ciel, tel est le mobile qui le fait agir, l'objet unique de sa sollicitude ; telle est la pensée qui l'inspire dans toutes ses œuvres. C'est pour cela que, renonçant aux carrières mondaines, qui s'ouvraient devant lui, il s'est consacré à Dieu dans le sacerdoce ; et jamais, s'il est fidèle à sa vocation, il ne détournera sa vue de ce grand but. Les choses du monde, les affaires temporelles, les événements heureux ou malheureux, n'ont d'intérêt pour lui qu'autant qu'ils s'y rapportent ; c'est de ce point de vue qu'il envisage tous les incidents de la vie, pour s'en réjouir ou pour s'en attrister. Un prêtre qui, oubliant ces grands intérêts et descendant de ces hauteurs, absorberait sa vie dans des calculs d'ambition ou des recherches de bien-être temporel ; et qui, pour vaquer aux affaires du temps, cesserait de s'occuper de celles de l'éternité, n'agirait plus en prêtre. Le monde lui-même, tout passionné qu'il est pour les biens de la vie présente, le jugerait avec sévérité.

III. — Affections et résolutions.

Homme de l'éternité par le caractère sacerdotal dont je suis honoré, et par les saintes fonctions auxquelles je suis appliqué, le suis-je également par mes pensées, par mes sentiments, par tous les élans de mon âme ? Y

a-t-il une grande différence entre ma manière de voir, de juger, de raisonner, et celle des gens du monde; et, quand je descends au fond de mon âme, pour en interroger les plus secrets mouvements, ne dois-je pas reconnaître que, si je ne mets pas les intérêts du temps au-dessus de ceux de l'éternité, bien souvent du moins, j'oublie ces derniers, et que j'agis comme s'ils n'existaient pas, ou n'avaient qu'une importance secondaire?

Tout, dans ma vie sacerdotale, me ramène à la pensée de l'éternité. La messe, que je célèbre chaque jour, me rappelle le sacrifice éternel que Jésus offre à Dieu dans le ciel; le bréviaire que je récite me met en communion avec les saints en possession de l'éternité bienheureuse; les sacrements que j'administre, et dans lesquels je communique la grâce de Jésus-Christ, n'ont d'autre but que de rendre les âmes dignes du même bonheur; les vérités que je prêche, les études auxquelles je m'applique, me remettent sans cesse sous les yeux la pensée de l'éternité. L'éternité est le milieu dans lequel je respire, et je devrais pouvoir dire, avec saint Paul, que ma vie s'écoule dans le ciel: *Nostra conversatio in cælis est* (1).

Obligé, ô mon Dieu, de reconnaître qu'il n'en est pas ainsi, couvert de confusion de me trouver si souvent tout occupé de pensées terrestres, absorbé dans la sollicitude des intérêts de la vie présente et peu sensible à ceux de l'éternité, je viens vous demander d'éclairer mon esprit de votre lumière et de toucher mon cœur de votre grâce. Vous avez daigné m'appeler à la glorieuse mission de faire connaître à mes frères la vanité de ce qui passe, et de leur inspirer l'amour des biens éternels; faites que je sois pénétré moi-même des sen-

(1) *Philip*, III, 20.

timents que je dois leur inspirer, et que, si ma vie extérieure s'écoule au milieu du monde, ma vie intérieure soit toute absorbée dans la pensée de l'éternité.

Je prends la résolution :

1° De me rappeler souvent cette grande vérité, que je suis, comme prêtre, l'homme de l'éternité ;

2° Tirant de cette vérité les conséquences qu'elle renferme, de m'appliquer à faire toutes choses en vue de l'éternité,

3° D'avoir surtout la vue de l'éternité de plus en plus distincte dans l'esprit, en exerçant mon saint ministère.

Nostra conversatio in cælis est (1).

CII

I. — POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons l'empressement que Notre-Seigneur met à se manifester. — Il se révèle aux bergers, puis aux Mages, plus tard aux Apôtres, enfin à l'univers entier. — Nous honorerons les Mages comme nos précurseurs et nos modèles dans la foi. — Nous remercierons Notre-Seigneur de s'être révélé à nous plus parfaitement qu'aux simples fidèles.

II. Nous suivrons le récit évangélique et nous nous en ferons l'application :

1° Les Mages sont avertis par une étoile, et éclairés

(1) *Philip.*, III, 20.

par une grâce intérieure ; aussitôt, surmontant tous les obstacles, ils recherchent Notre-Seigneur. — Ainsi quand Jésus commence à se révéler à nous, nous devons aller à sa recherche, et ne craindre pour cela aucune difficulté.

2° Arrivés près de Jésus, les Mages l'adorèrent et lui offrirent de mystérieux présents. — De même l'âme, qui connaît Notre-Seigneur, doit lui offrir l'or de la charité, l'encens de la prière et la myrrhe de la mortification.

3° Les Mages retournèrent dans leur pays pour être les apôtres et les prédicateurs du Messie. — C'est en cela surtout que nous devons imiter les Mages, nous qui sommes appelés au sacerdoce. — Au Séminaire, nous sommes comme au berceau de Jésus ; plus tard, à l'exemple des Mages, nous le ferons connaître aux âmes.

III. Nous nous demanderons comment nous avons correspondu à la grâce, qui nous portait à étudier Notre-Seigneur, à nous consacrer à lui, et à le prêcher au monde. — Nous nous humilierons de nos infidélités sous ce triple rapport.

Résolutions : 1° Remercier le divin Maître de nous avoir appelés à la lumière de la foi ; 2° agir toujours d'une manière surnaturelle ; 3° développer en nous l'esprit de zèle.

Bouquet spirituel : *Sicut Magi... mysticas Domino munerum species obtulerunt ; ita et nos, de cordibus nostris, quæ Deo sunt digna promamus.*

I. — Adoration.

L'Épiphanie est la fête des manifestations du Verbe incarné. Mais, entre ces manifestations, il en est une qui domine toutes les autres, et que l'Église nous rappelle d'une façon spéciale dans l'Office de ce jour, c'est celle dont il daigna gratifier les Mages en les appelant à son berceau.

Prémices de la gentilité, et nos précurseurs dans la foi au Rédempteur, les Mages sont encore nos modèles par leur admirable fidélité à suivre la lumière qui les

conduisit à Bethléem. C'est à ce point de vue que nous les envisagerons dans cette oraison.

En la commençant, adorons Jésus-Christ dans l'empressement qu'il met à faire participer les hommes au bienfait de sa venue : *Christus apparuit nobis ; venite, adoremus* (1). A peine né, il se fait connaître aux bergers qui les premiers, invités par les anges, sont appelés à rendre leurs hommages à ce roi nouveau-né. Bientôt ce sont les Mages, des gentils, plongés dans les ténèbres de l'infidélité, qui leur succèdent, et viennent reconnaître et adorer en sa personne le Messie promis au monde. Plus tard, ce seront les Apôtres à qui Jésus révèlera sa divine mission, et qu'il invitera à marcher à sa suite. Enfin, ce sera l'univers entier qui, instruit par la prédication apostolique, verra se dissiper les ténèbres dans lesquelles jusque-là il avait été plongé, et viendra se ranger sous la loi de Jésus-Christ. Ainsi se continue la manifestation faite aux Mages. Elle se continuera jusqu'à la fin des siècles ; car l'Église, dans tout le cours de sa durée, n'est que le prolongement et le développement du mystère de l'Épiphanie. Commencé au berceau de Jésus, continué dans l'Église, ce mystère se consommera au ciel, où, les ombres étant dissipées, le Verbe incarné se révèlera aux élus dans tout l'éclat de sa gloire.

Mais cette manifestation du Verbe incarné, fondement de toute vie chrétienne, se fait, même en cette vie, à des degrés différents. Tous les chrétiens connaissent Jésus-Christ ; toutefois, combien ne le connaissent que d'une manière imparfaite, obscure, superficielle, comme si Jésus ne se montrait à eux que dans une sorte de lointain ! Quelles actions de grâce ne devons-

(1) Invit. de l'Épiph.

nous donc pas lui rendre, nous qui, appelés par notre vocation à être pour les âmes ce que l'étoile fut pour les Mages, avons le privilège insigne de connaître Jésus-Christ plus parfaitement que le reste des chrétiens !

Adorons, louons, bénissons ce divin Maître se révélant à nous, nous initiant à tous les secrets de sa vie, et réalisant très parfaitement à notre égard le mystère de l'Épiphanie.

II. — Considérations.

Pour entrer dans l'esprit du mystère que nous avons à méditer, et participer à la grâce qu'il renferme, suivons, dans la lumière de l'Esprit de Dieu, le récit évangélique.

1° Une étoile miraculeuse brille en Orient aux yeux des Mages. En même temps que leurs regards contemplent le prodige, une grâce intérieure les éclaire pour leur en découvrir le sens, et leur inspire le désir de voir et de connaître ce roi des Juifs dont la naissance leur est révélée. Fidèles à cette grâce, sans s'arrêter aux obstacles, nombreux cependant, qui semblaient devoir entraver l'exécution de leur pieux dessein, ils se mettent en route pour aller à la recherche du nouveau-né. Le voyage qu'ils accomplirent fut long, et ils eurent à y endurer des fatigues de plus d'une sorte. Mais rien ne put les rebuter. Dieu qui le leur avait inspiré, et qui les avait soutenus le long du chemin, récompensa leur constance, et ils eurent enfin le bonheur de découvrir l'Enfant divin qu'ils étaient venus chercher de si loin.

Cette conduite des Mages nous apprend ce que doit

faire l'âme chrétienne pour parvenir à la connaissance de Jésus-Christ.

Quand nous avons été initiés à la foi, Jésus s'est révélé à nous, mais d'une manière encore obscure. Il nous est, pour ainsi dire, apparu de loin et comme dans un nuage. C'était l'étoile qui brilla aux yeux des Mages pour leur annoncer la naissance du Sauveur, mais sans le leur montrer encore.

Cette première manifestation de Jésus à notre âme est précieuse, sans doute ; mais elle ne peut nous suffire. Jésus désire se révéler à nous plus complètement ; et pour cela il veut que, comme les Mages, nous le poursuivions en quelque sorte, que nous le cherchions par tous les moyens en notre pouvoir, que nous ne négligions rien pour le trouver et le connaître aussi parfaitement que nous le pourrons. Nous devons imiter l'épouse des saints Cantiques qui, ayant aperçu son époux, parcourt les rues et les places publiques pour le trouver : *Per vicos et plateas, quæram quem diligit anima mea* (1).

Pour approfondir les secrets des sciences humaines, nous voyons les hommes d'étude se livrer passionnément à de longues et pénibles recherches ; comment ne ferions-nous pas, pour connaître Jésus-Christ, ce qu'ils font pour parvenir à la connaissance d'objets bien moins importants?

Donc, à l'exemple des Mages, allons à la recherche de Jésus-Christ. Cherchons-le dans l'étude, dans la méditation, dans la prière. Demandons-lui qu'il se révèle à nous, qu'il nous découvre ses mystères ; et, comme les Mages, nous aurons enfin le bonheur de le trouver.

(1) *Cant.*, III, 2.

2° Parvenus au terme de leur voyage, les Mages se prosternèrent aux pieds de l'Enfant Jésus, l'adorèrent et lui offrirent leurs mystérieux présents : *Procidentes, adoraverunt eum ; et, apertis thesauris suis, obtulerunt ei munera, aurum, thus et myrrham* (1).

Ces paroles sont une expression touchante des devoirs de l'âme fidèle envers Jésus-Christ connu.

Quand Notre-Seigneur a daigné initier une âme à la connaissance intime de sa personne adorable, cette âme se sent pénétrée pour lui de l'amour le plus ardent et le plus tendre. Elle éprouve le besoin de se consumer en quelque sorte dans le sacrifice de toute elle-même. Elle veut être, par rapport à Jésus dont les amabilités lui sont connues, dans l'union la plus intime, dans la dépendance la plus absolue. Elle ne veut plus s'appartenir, mais appartenir à Jésus. Elle lui consacre non seulement ses biens extérieurs, mais tout son être.

Prosternée à ses pieds, elle l'adore, reconnaissant en lui le roi immortel des siècles, le grand Dieu à qui sont dus tous les hommages du ciel et de la terre, devant qui toutes les créatures doivent s'anéantir, l'objet de la religion de la sainte Église. Devoirs qu'exprime excellemment l'or que les Mages offrent à l'Enfant Jésus.

L'âme, en reconnaissant Jésus pour son Dieu et pour son roi, lui offre donc en premier lieu de l'or.

Elle lui offre en second lieu de l'encens. L'encens, qui s'élève vers le ciel sous la forme d'un nuage de fumée odorante, est, dans les saintes Écritures, le symbole de la prière qui monte de nos cœurs vers Dieu pour attirer sa grâce. *Dirigatur,* dit le Psalmiste, *oratio mea sicut incensum in conspectu tuo* (2).

(1) Matth., II, 11.
(2) Ps. CXL, 2.

Saint Jean, au livre de l'*Apocalypse,* dit dans le même sens : *Ascendit fumus incensorum de orationibus sanctorum de manu Angeli* (1).

L'âme offre donc de l'encens à Jésus lorsque, le reconnaissant comme la source de la grâce, comme le principe d'où procède toute lumière, toute force, tout secours, elle l'implore avec humilité, ferveur et confiance ; lui demandant : qu'il lui communique sa vie, son esprit, sa sainteté ; qu'il la fasse communier à ses mystères ; qu'il la transforme en lui. Ce mouvement de l'âme vers Jésus pour attirer sa grâce est, dans l'ordre spirituel, ce qu'est la respiration, dans l'ordre de la nature, c'est-à-dire la condition de la vie.

Enfin, pour couronner les devoirs qu'elle éprouve le besoin de rendre à Jésus, l'âme fidèle lui offre, avec les Mages, de la myrrhe. Offrir de la myrrhe au Sauveur, c'est faire profession de participer à son esprit de sacrifice, de mourir avec lui à toute créature, de vivre dans la pratique de la pénitence, et de marcher à sa suite en portant sa croix. En effet, la vie de Jésus-Christ a été une vie de souffrance et de mortification. Il faut qu'en cela nous lui devenions semblables ; c'est à cette condition que nous mériterons d'être appelés les disciples de ce Dieu crucifié ; et telle est la myrrhe qu'il demande de nous.

3° Après avoir adoré Jésus dans son berceau, et lui avoir offert leurs présents, les Mages ne demeurèrent pas avec lui ; leur pieux devoir accompli, ils retournèrent dans leur pays : *Reversi sunt in regionem suam* (1). Ce ne fut pas assurément de leur part indiffé-

(1) *Apoc.*, VIII, 4.
(2) Matth., II, 12.

rence ; il leur eût été doux de passer le reste de leur vie près de ce roi qu'ils étaient venus chercher de si loin, et volontiers ils auraient tout sacrifié pour jouir de sa société.

Mais ils durent renoncer à cette satisfaction pour accomplir un autre devoir. Ce n'était pas pour eux seuls qu'ils avaient été appelés au berceau du Messie ; Dieu voulait qu'ils en fussent les prédicateurs et les apôtres. En travaillant à le faire connaître, ils devaient lui témoigner leur dévoûment et leur amour beaucoup plus excellemment qu'en demeurant à Bethléem, pour goûter avec Jésus, Marie et Joseph, le repos de la contemplation. Ils retournèrent donc dans leur pays, où, non contents de pratiquer la religion du Verbe incarné, à laquelle ils avaient été miraculeusement initiés, ils la répandirent autour d'eux. La tradition chrétienne nous apprend, en effet, qu'ils consacrèrent leur vie à raconter à leurs concitoyens les grandes miséricordes dont Dieu les avait favorisés. Ils firent connaître Jésus-Christ, et préparèrent ainsi, dans la contrée qu'ils habitaient, les voies à la prédication de l'Évangile.

Imitable pour tous à un certain degré, ce dernier trait du mystère des Mages l'est surtout pour nous que Dieu appelle, comme ces saints rois, aux fonctions de l'apostolat. Belle mission que nous devrions avoir sans cesse en perspective, afin d'exciter notre reconnaissance envers Dieu qui nous la confie, et de nous préparer, par le travail, à la remplir dignement. Les exercices du Séminaire n'ont pas d'autre but que de nous tranformer en apôtres de Jésus-Christ. Ils nous donnent une connaissance approfondie de la personne adorable du Sauveur, afin que, le connaissant mieux, nous soyons plus à même de le faire connaître ; ils nous aident à nous perfectionner dans son amour, afin que, l'aimant très

parfaitement, nous le fassions aimer ; ils impriment en nous, par la participation à son intérieur sacré, sa ressemblance et son image, afin que les fidèles, le retrouvant en nous, l'imitent plus facilement.

Durant le temps du Séminaire, nous sommes comme les Mages au berceau de Jésus. Nous lui offrons nos présents ; et il nous comble en retour de ses lumières et de ses grâces. Pour nous aussi le moment viendra où il faudra quitter le repos de cette retraite et retourner dans notre contrée. Si nous avons été fidèles, nous y retournerons riches des dons célestes que Jésus nous aura prodigués ; et nous serons des instruments de choix, propres à étendre son règne dans les âmes de nos frères.

III. — Affections et résolutions.

La grâce du mystère de l'Épiphanie, à laquelle nous devons participer dans cette solennité, est donc : 1° une grâce d'application à chercher Jésus-Christ ; 2° une grâce de consécration de tout nous-mêmes à lui par l'adoration, la prière et le sacrifice ; 3° une grâce d'apostolat pour prêcher au monde les mystères du Verbe incarné.

Comment ai-je correspondu à cette grâce ?

Quelle application apporté-je à étudier Jésus-Christ, et à profiter des moyens sans nombre que la Providence met à ma disposition pour m'aider dans cette précieuse étude ? Jésus-Christ est-il vraiment le but que je poursuis en toute chose ? Ma vie est-elle un voyage entrepris pour trouver Jésus-Christ ? Suis-je un homme tout appliqué à la recherche de Jésus-Christ : *Jesum quærens ?*

Quelle est ma ferveur et ma fidélité dans l'accom-

plissement de mes devoirs religieux ? Suis-je fidèle à y offrir à Jésus-Christ cet or, cet encens, cette myrrhe que les Mages vinrent du fond de l'Orient lui offrir dans son berceau ; en l'adorant comme mon Dieu, l'invoquant comme mon Sauveur, l'imitant comme mon modèle ?

Enfin, mon ambition, comme celle des Mages, est-elle de conquérir des âmes à Jésus-Christ ? Le feu du zèle qui fait les apôtres s'allume-t-il de jour en jour dans mon cœur ?

Telles sont les dispositions qui doivent être dans l'âme d'un fervent séminariste le fruit du mystère de l'Épiphanie. Daignez, ô Jésus, les former en moi par votre grâce, si j'en suis dépourvu ; et, si je les possède, donnez-leur un nouvel accroissement.

Soutenu par ce divin secours, je prends la résolution :

1° De remercier souvent Notre-Seigneur de m'avoir appelé comme les Mages à la lumière de la foi ;

2° De suivre fidèlement en tout la voie qu'elle me trace, en agissant toujours d'une manière surnaturelle ;

3° De travailler chaque jour à développer en moi l'esprit de zèle, et surtout de le demander à Dieu.

Sicut Magi... mysticas Domino munerum species obtulerunt ; ita et nos, de cordibus nostris, quæ Deo sunt digna promamus (1).

(1) S. Leo, *Serm. II, de Epiph.*

CIII

II. — POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE

CONNAISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons Notre-Seigneur dans le désir qu'il a d'être connu. — Il se révéla aux bergers et aux Mages, et plus tard à tout le peuple par ses prédications et ses miracles. — Il continue cette révélation par l'Église, par les saintes Écritures et par les solennités de la liturgie. — Nous rendrons nos hommages à ceux d'entre les saints qui ont le mieux connu Notre-Seigneur.

II. Nous considèrerons le triple motif que nous avons d'étudier le divin Maître :

1° *L'excellence de l'objet.* Il n'en est pas de plus digne de fixer notre regard, soit que nous considérions le Sauveur en lui-même, dans les actes de sa vie, ou dans l'influence qu'il a toujours exercée en ce monde.

2° *Notre titre de chrétien.* Jésus est notre chef, notre maître, notre médiateur. — Il est le principe, le milieu et le terme des vertus théologales. — Pour toutes ces raisons, nous devons connaître Notre-Seigneur. — Et c'est là la seule science indispensable.

3° *Notre vocation sacerdotale.* Toutes les fonctions et tous les devoirs du prêtre se rapportent à Notre-Seigneur. — Si le prêtre ne le connaît qu'imparfaitement, comment pourra-t-il s'acquitter de sa mission ?

III. Nous remercierons le divin Maître d'avoir multiplié pour nous les moyens de le connaître. — Nous nous humilierons en pensant qu'ayant eu plus de lumières que les Mages, nous avons été moins fidèles.

Résolutions : 1° Demander à Jésus-Christ la grâce de le

connaître ; 2° être fidèle à le chercher dans les saintes Écritures ; 3° faire avec ferveur notre oraison.

Bouquet spirituel : *Summum igitur studium nostrum sit in vita Jesu-Christi meditari.*

I. — Adoration.

Adorons Notre-Seigneur dans le désir ardent qu'il a d'être connu de tous les hommes. Encore dans le sein de sa mère, il se révèle à Jean-Baptiste son précurseur. A peine né, il appelle à son berceau les bergers, puis les Mages ; et il leur découvre le secret de sa divine nature. Durant trois ans que dure son ministère public, il se manifeste à tout le peuple par ses prédications et par ses miracles. Enfin, l'Église qu'il a fondée est et sera, jusqu'à la fin des siècles, une révélation éclatante de ses mystères, de ses enseignements, de ses perfections adorables, des titres qu'il possède à nos adorations, à notre reconnaissance et à notre amour. Il se fait connaître à nous et par le moyen des Écritures sacrées dont l'Église est dépositaire, et où nous trouvons, avec le récit de sa vie, un exposé fidèle de sa doctrine et des dispositions intérieures de son âme ; et par les saintes solennités de la liturgie qui sont comme une reproduction de la vie du Sauveur ; et par les enseignements qui nous sont donnés et dont Jésus-Christ est le principal objet. Mais surtout il se révèle dans le secret et le silence de l'oraison à l'âme qui le cherche ; l'éclairant de sa lumière, et l'initiant à ce qu'il y a de plus intime, soit dans sa vie extérieure, soit dans sa vie intérieure. C'est de cette connaissance spéciale du Verbe incarné que parlait l'épouse des saints Cantiques lorsqu'elle disait : « Il m'a introduit dans ses celliers :

Introduxit me in cellam vinariam (1) »; telle est aussi celle à laquelle notre vocation nous appelle et que nous devons acquérir au Séminaire.

Remercions-en Notre-Seigneur. Rendons en même temps nos hommages à la divine science de Jésus communiquée avec abondance à Marie, sa sainte mère, au bienheureux saint Joseph, le gardien de son enfance et le témoin de sa vie à Nazareth, à saint Jean, l'Apôtre de la dilection, initié plus que tous les autres disciples aux mystères de Jésus, à saint Paul, le docteur des nations instruit par Jésus-Christ lui-même, à tant d'autres saints enfin auxquels Jésus a daigné se faire connaître. Dans cette science du Verbe incarné, communiquée aux âmes d'élite que Notre-Seigneur admet à une participation plus abondante de sa vie, reconnaissons et honorons un écoulement de celle que possède l'âme même de Jésus divinement initiée à la connaissance du mystère adorable de l'incarnation. Enfin, adorons Dieu contemplant, avec un ineffable amour, les perfections du Verbe dans la chair et prenant en lui ses plus douces complaisances : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui* (2).

II. — Considérations.

La grâce du mystère de l'Épiphanie est surtout une grâce de connaissance de Jésus-Christ qui, en appelant les Mages à son berceau, se révèle par eux au monde : *Ante luciferum genitus et ante secula, Dominus Salvator noster hodie mundo apparuit* (3). Pour y correspondre,

(1) *Cant.*, II, 4.
(2) Matth., XVII, 5.
(3) *I Ant. Vesp. Epiph.*

considérons les motifs que nous avons de nous appliquer de plus en plus à étudier Jésus-Christ, afin de le bien connaître.

1° Quand je ne serais inspiré que par cet amour de la science qui pousse tant d'hommes à se livrer à de longues recherches, à s'imposer des fatigues extraordinaires, afin d'étendre le cercle de leurs connaissances, je devrais m'appliquer avec ardeur à l'étude de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quelle science, en effet, plus digne de fixer le regard de mon intelligence que celle du Verbe incarné? Quoi de plus beau, de plus grand, de plus divin? Parcourons le ciel et la terre, le monde de la nature et le monde de la grâce, les splendeurs de la création où se révèlent à nous tant de perfections, et les beautés surnaturelles, plus admirables encore, des anges et des saints, nous n'y trouverons rien qui mérite au même degré d'être connu. Après l'ineffable mystère d'un Dieu en trois personnes, aucun objet d'étude ne présente un tel intérêt?

Si je considère d'abord le composé mystérieux que m'offre la personne sacrée de Jésus, que de merveilles s'offrent à mes regards! J'y découvre d'une part le Verbe de Dieu avec l'infinité de ses perfections et les majestueuses profondeurs de sa divine nature, ce Verbe qui était avant tous les temps, par qui tout a été fait, dans lequel Dieu se contemple et se connaît lui-même. J'y trouve, d'une autre part, la nature humaine, élevée au plus haut degré d'excellence auquel il lui soit donné d'atteindre : une intelligence éclairée des plus sublimes lumières, et douée de la claire vision de Dieu ; une volonté toujours droite et sainte ; une âme enrichie de tous les trésors de la grâce, et, par-dessus tout, de la prérogative insigne de l'union hypostatique.

Jetons un regard sur sa vie, et suivons-en tous les détails. Quel homme répandit jamais autour de lui un tel éclat de sainteté? Ses actions, ses miracles, sa doctrine, tout en lui est digne d'admiration; tout y dépasse les proportions ordinaires auxquelles est réduite la vie des autres hommes; tout y présente un caractère divin.

Enfin, nul n'a exercé une telle influence, nul n'a joui d'une telle puissance, nul n'a rempli dans le monde un rôle comparable a celui qu'a rempli le Sauveur. Les annales de l'humanité renferment le récit des actions d'hommes illustres auxquels la postérité a décerné le nom de grands; mais toute leur gloire s'éclipse, toute leur grandeur s'amoindrit, si on les place en regard de l'Homme-Dieu, que l'Église proclame avec raison seul saint, seul très-haut : *Tu solus Sanctus, tu solus Altissimus* (1). Son nom remplit tous les temps. Bien avant qu'il parût, les prophètes avaient annoncé sa venue, décrit son caractère, raconté sa vie, prédit sa mission. Il s'est, si l'on peut le dire, préexisté : et, jusqu'à la consommation des siècles, il se survivra dans l'Église qu'il a fondée et qu'il anime de sa présence. Objet, pendant sa vie mortelle, de l'admiration enthousiaste des foules qui ne pouvaient se lasser de l'entendre, il est encore, après plus de dix-huit cents ans, l'objet d'un amour qu'aucun amour sur la terre n'a jamais égalé.

Tel se montre à nous le Verbe fait chair. Combien, à tous ces titres, ne mérite-t-il pas que nous nous appliquions à le connaître?

2° Mais ce n'est pas seulement pour la satisfaction de mon intelligence que je dois étudier Jésus-Christ; la

(1) *Lit. Missæ.*

qualité de chrétien que je porte m'y oblige plus étroitement encore.

Comme chrétien, je suis intimement uni à Jésus-Christ. Il est à la fois le chef du corps mystique dont je suis membre, le type divin de perfection que je dois reproduire en moi-même, le maître auquel je dois obéir, la source de la grâce par laquelle je vis surnaturellement, le médiateur par lequel seul je puis parvenir au salut, l'arche sainte du Nouveau-Testament dans laquelle Dieu se révèle à moi, pour être l'objet de mon amour et recevoir mes hommages.

Nous avons donc tout en Jésus-Christ, et Jésus-Christ nous est toutes choses : *Omnia habemus in Christo; omnia nobis est Christus* (1). C'est en lui et par lui que nous devons croire, espérer, aimer ; car il est le principe, le milieu et le terme de ces trois actes fondamentaux de la vie chrétienne, comme de tous les actes surnaturels que nous pouvons accomplir.

Or tout cela suppose en nous la connaissance de Jésus-Christ, qui est ainsi, pour le chrétien, d'une rigoureuse obligation.

Pour être au nombre des brebis de ce divin Pasteur, il faut, avant tout, le connaître. « Je connais mes brebis, nous dit-il lui-même, et mes brebis me connaissent : *Cognosco [oves] meas, et cognoscunt me meæ* (2). » Sans cela, en effet, comment croire en lui, s'attacher à lui, l'aimer, l'adorer, l'invoquer, suivre ses exemples, vivre de sa vie.

Je puis, à la rigueur, ignorer tout le reste, demeurer étranger aux recherches curieuses qui, dans les innombrables domaines de la science, passionnent les intelligences avides de savoir ; pourvu que, comme l'Apôtre,

(1) S. Ambr., *De Virg.*, c. XVI.
(2) Joan., X, 14.

je sache Jésus-Christ, je suis assez savant ; car je possède la véritable science. Science indispensable que rien ne peut remplacer, qui est la condition de la vie éternelle. Tout chrétien doit donc travailler à l'acquérir, et à la perfectionner de jour en jour, en s'appliquant à étudier la vie et les mystères du Verbe de Dieu fait chair, et surtout en demandant à Notre-Seigneur la grâce de le connaître ; *Hæc est autem vita æterna : ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum* (1).

3° Enfin, nécessaire au chrétien, la connaissance de Jésus-Christ est encore plus nécessaire au prêtre.

Non seulement, en effet, les prêtres doivent être, comme le reste des chrétiens, et d'une manière plus parfaite encore, unis à Jésus-Christ; il faut de plus qu'ils en soient les prédicateurs et les apôtres. Tous leurs ministères, tous les devoirs de leur vie sacerdotale, dans l'innombrable variété des formes qu'ils revêtent, se rapportent à un objet unique, faire naître Jésus-Christ dans les âmes, en le leur faisant connaître, aimer et servir. En chaire, au saint tribunal, au lit des malades, que faisons-nous, sinon prêcher Jésus-Christ? Avec quelle perfection ne devons-nous donc pas posséder la connaissance de cet adorable Maître?

Si le prêtre ignore Jésus-Christ, ou s'il ne le connaît qu'imparfaitement, d'une manière vague, superficielle, toute extérieure; si Jésus-Christ est pour lui comme un étranger, qu'il n'a fait qu'entrevoir de loin, en passant, et dont les traits sont à peine gravés dans son souvenir; si ce divin Sauveur n'a pas été de sa part l'objet d'une étude longue, sérieuse, attentive ; comment sera-t-il en

(1) Joan., xvii, 3.

état d'initier les âmes aux secrets de la divine nature du Dieu fait homme, de leur expliquer ses mystères, de dérouler devant leurs yeux le tableau de ses amabilités infinies, d'imprimer en elles son image? La connaissance de Jésus-Christ, dans les prêtres, doit être plus éminente, plus universelle, plus approfondie que dans les simples fidèles. Il faut qu'ils aient mesuré souvent, selon l'expression de l'Apôtre, la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur de l'intérieur sacré de Jésus; qu'ils soient ainsi tout remplis de la science du Verbe incarné : *Comprehendere cum omnibus sanctis quæ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas, et profundum; scire etiam supereminentem scientiæ caritatem Christi, ut impleamini in omnem plenitudinem Dei* (1).

III. — Affections et résolutions.

Vous avez multiplié pour moi, ô Jésus, au-delà de toute mesure, les moyens de vous connaître. Vous vous révélez en mille manières à mon esprit et à mon cœur. Tout, au Séminaire, me parle de vous; et, sans cesse, votre douce image se dresse en quelque sorte devant moi. Les livres que je lis, les enseignements auxquels on m'initie, les exhortations que l'on m'adresse, me ramènent constamment à l'étude de vos mystères et de votre personne adorable. L'Office divin, que l'Église me fait réciter chaque jour, est une expression vive et touchante des actes religieux qui s'élèvent de votre divin cœur; et il me dévoile ainsi ce qu'il y a en vous de plus intime, et, en même temps, de plus excellent et de plus saint.

Pour aller à vous, les Mages n'eurent que la lumière d'une étoile; et, en la suivant fidèlement, ils parvinrent

(1) *Ephes.*, III, 18.

à cette connaissance parfaite de vous-même, que manifestent leurs mystérieux présents. Quel progrès n'aurais-je pas fait dans cette connaissance, si, imitant leur fidélité, j'avais profité des lumières plus abondantes et plus vives, dont vous m'avez inondé ! Quel sujet de confusion pour moi, ô mon Sauveur, de voir qu'avec tant de moyens de vous connaître, je vous connaisse si peu ! Je suis désireux d'apprendre; la science me passionne; j'orne chaque jour mon esprit de connaissances nouvelles. Comment se fait-il que je sois si peu empressé d'acquérir la plus importante, celle qui peut, elle seule, suppléer à toutes les autres, et sans laquelle celles-ci ne me seraient d'aucune utilité ? Délivrez-moi, ô Jésus, d'un tel aveuglement; et inspirez-moi de plus en plus le désir de vous connaître. Que, dans mes études, dans mes lectures, dans mes méditations, je vous aie sans cesse présent devant les yeux; que vous soyez l'objet principal de l'application de mon esprit, le centre lumineux qui éclaire tout le reste, le terme auquel se subordonnent toutes les connaissances que je puis acquérir !

Mes résolutions seront :

1° De demander souvent à Jésus-Christ la grâce de le bien connaître, lui disant avec saint Augustin : « Faites que je vous connaisse, ô Seigneur : *Noverim te, Domine;* »

2° D'être fidèle à le reconnaître, toutes les fois qu'il se révèlera à moi, spécialement dans la lecture des saintes Écritures;

3° De faire avec plus de ferveur mon oraison; puisque c'est surtout par le moyen de cet exercice que je parviendrai à la connaissance parfaite de Jésus-Christ.

Summum igitur studium nostrum sit in vita Jesu-Christi meditari (1).

(1) *Imit. Chr.*, l. I, c. 1, n. 1.

CIV

POUR LA FÊTE DU SAINT NOM DE JÉSUS

I. — EXCELLENCE DU NOM DE JÉSUS

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons l'auguste Trinité choisissant le nom de Jésus pour désigner à nos hommages le Verbe incarné. — Nous adorerons Notre-Seigneur acceptant toutes les obligations que ce nom lui impose. — Nous honorerons l'archange Gabriel apportant ce nom à la terre, Marie et Joseph l'imposant au divin Enfant.

II. Nous verrons que le nom de Jésus est excellent sous un triple rapport :

1° *Dans l'idée qu'il exprime.* Ce nom ne convient qu'à Dieu, parce que Dieu seul peut en réaliser la mystérieuse signification. — Il doit nous paraître plus saint et plus vénérable que le nom même de Jéhovah. — Il exprime une œuvre de restauration et de sanctification.

2° *Dans la personne qu'il rappelle.* Comme tous les noms, il s'identifie avec celui qui le porte. Il est le mémorial de la vie la plus belle, et des mystères les plus augustes. — Contrairement aux autres noms, celui-ci s'est vérifié dans toute son étendue en celui qui l'a porté.

3° *Dans les effets qu'il produit.* Ce nom possède une vertu analogue à celle des formules vénérables de la liturgie. — Notre-Seigneur a promis de donner tout ce qu'on demanderait en son nom. — Avec ce nom les Apôtres et tous les saints ont opéré des prodiges.

III. Nous nous demanderons si nous avons assez respecté le nom admirable de Jésus, et si nous avons eu assez de confiance en lui.

Résolutions : 1° Nous renouveler dans l'amour du saint nom de Jésus ; 2° incliner la tête quand il est prononcé dans le cours des Offices ; 3° nous servir souvent de ce nom comme d'oraison jaculatoire.

Bouquet spirituel : *Admirabile nomen Jesu quod est super omne nomen, venite, adoremus.*

I. — Adoration.

L'objet sur lequel l'Église nous invite à méditer aujourd'hui est le nom de Jésus. Nom divin qui fut donné au Verbe de Dieu fait chair, huit jours après sa naissance, par lequel il a voulu être désigné durant tout le cours de sa vie mortelle, et qui, après avoir partagé sur la terre l'humiliation de son sacrifice, est maintenant, dans le ciel, glorifié au-dessus de tout nom : *Donavit illi nomen, quod est super omne nomen ; ut in nomine Jesu, omne genu flectatur cælestium, terrestrium et infernorum ; et omnis lingua confiteatur quia Dominus Jesus-Christus in gloria est Dei Patris* (1).

Adorons, en commençant notre oraison, l'auguste Trinité dans le choix qu'elle fait du nom de Jésus pour désigner à nos hommages et à notre amour le Verbe incarné. Adorons aussi Notre-Seigneur acceptant ce saint nom, se soumettant à toutes les obligations renfermées dans sa mystérieuse signification, et les remplissant avec une fidélité parfaite. Enfin honorons les dispositions religieuses qu'inspira le nom de Jésus au saint archange Gabriel, le messager divin qui l'apporta à la terre ; celles de Marie et de Joseph quand ils l'imposèrent au divin Enfant ; celles des âmes pieuses qui ne peuvent le prononcer sans se sentir tout inondées de joie et de consolation ; celles enfin de la sainte

(1) *Philip.*, II, 9, 10, 11.

Église qui entoure de tant de respects le nom de Jésus, en l'honneur duquel elle a institué la fête que nous célébrons aujourd'hui, et auquel elle veut que nous rendions un hommage extérieur toutes les fois que, dans les saints Offices, il est prononcé.

Enfin efforçons-nous d'entrer nous-mêmes dans tous les sentiments de respect, d'amour et de confiance que ce nom doit nous inspirer. Reconnaissons qu'il mérite les adorations du ciel et de la terre ; demandons à notre divin Maître de nous en révéler toute l'excellence ; et désirons que ce nom divin soit pour nous, comme pour l'épouse des saints Cantiques, une huile précieuse qui nous éclaire, nous nourrisse, et répande dans notre âme sa divine onction : *Oleum effusum nomen tuum* (1).

II. — Considérations.

Les expressions dont se compose le langage des hommes, peuvent être envisagées sous le triple rapport : 1° de l'idée qu'elles traduisent ; 2° du fait ou de la personne dont elles rappellent le souvenir ; 3° des effets qu'elles peuvent avoir la puissance de produire. Envisagé sous ce triple aspect, le nom de Jésus possède une excellence qui le met véritablement au-dessus de tout nom : *Nomen quod est super omne nomen.*

1° Considéré dans l'idée qu'il traduit, le nom de Jésus est un nom divin qui ne convient qu'à Dieu, parce qu'il n'y a que Dieu qui puisse en réaliser la mystérieuse signification. Nous pouvons ajouter qu'à raison de cette signification, il est, de tous les noms que Dieu peut prendre, le plus auguste et surtout le plus touchant.

(1) *Cant.*, I, 2.

Quand Dieu voulut établir son culte dans le peuple juif, par le ministère de Moïse son envoyé, il se fit connaître sous le nom de Jéhovah. Jéhovah est l'être par excellence, la plénitude de laquelle tout découle ; celui qui, étant par lui-même, est l'auteur de tout ce qui existe. Il est le créateur du monde, et par conséquent le maître absolu de la vie et de la mort, le souverain Seigneur à qui tout appartient et à qui tout doit obéir. Le nom de Jéhovah exprime donc la grandeur, la majesté, la puissance. Nous savons de quel respect mêlé de terreur l'ancien peuple était pénétré pour ce nom vénérable ; il était réputé si saint, qu'aucune bouche humaine n'était jugée assez pure pour le prononcer.

Cependant, le nom de Jésus, qui s'est substitué pour nous au nom de Jéhovah, doit nous paraître plus saint et plus vénérable encore. Il veut dire *Sauveur*. Or, entre tous les attributs qui expriment ce que Dieu est par rapport à nous, en est-il un plus grand, un plus digne de nos respects et surtout de notre amour que celui de Sauveur ?

Il présuppose celui de créateur ; car il n'y a que celui qui a créé qui puisse racheter et sauver ; ce n'est qu'à l'ouvrier qu'il appartient de réformer l'œuvre sortie de ses mains. Mais il énonce quelque chose de bien plus excellent. D'une part, en effet, il exprime cette opération toute divine par laquelle la créature, rachetée de sa captivité et purifiée de son péché, est remise dans la voie qui doit la conduire à sa fin dernière ; œuvre de restauration et de résurrection qui nous réconcilie à Dieu. Il exprime l'opération, plus divine encore, par laquelle la créature, élevée à l'ordre surnaturel, est rendue participante de la vie de Dieu même ; œuvre de sanctification et, s'il était permis de le dire, de divinisation.

Tel est le sens élevé du nom de Jésus. C'est Dieu se révélant à nous par le plus grand de ses bienfaits ; justifiant et béatifiant nos âmes ; source du salut ; auteur de la grâce et de la gloire. Qui dit Jésus, c'est-à-dire Sauveur, dit tout cela. Donc, sous ce rapport, le nom de Jésus est bien véritablement au-dessus de tout nom : *Nomen super omne nomen.*

2° Grand et vénérable par le sens qu'il exprime, le nom de Jésus mérite encore le respect en ce qu'il est un mémorial divin qui, en nous rappelant la personne, la vie, les mystères du Verbe incarné, désigne à notre amour celui en qui nous reconnaissons notre Sauveur. En effet, ce n'est pas le salut envisagé d'une manière abstraite que le nom de Jésus exprime ; c'est le salut réel apporté au monde par Notre-Seigneur, et auquel il nous est donné de participer.

C'est le propre du nom de s'identifier en quelque façon avec celui qui le porte. Il le désigne pendant sa vie ; il perpétue après sa mort le souvenir de ses actions. Dans le nom se réfléchissent les qualités de la personne à qui il fut donné, l'illustration de sa naissance, l'éclat de son génie, la grandeur de ses œuvres, la sainteté de sa vie. Voilà pourquoi nous honorons les noms des saints ; quand on les prononce devant nous, le souvenir de la vie, dont ils sont comme le résumé et le mémorial, fait naître en nous un sentiment de respect.

Quelle ne doit donc pas être notre vénération pour le nom de Jésus, porté non par un homme mais par un Dieu, mémorial de la vie la plus belle et la plus sainte qui se soit épanouie sur la terre, des mystères les plus augustes, des témoignages les plus touchants de l'amour de Dieu pour les hommes !

Ce n'est pas tout. Il n'y a le plus souvent aucune re-

lation entre la vie des hommes et le nom que le hasard leur assigne. Quel est l'homme qui réalise par ses œuvres la signification de son nom ? Que de noms glorieux ou saints ne rappellent qu'une vie obscure ou criminelle !

Il n'en a pas été ainsi du divin nom de Jésus ; il a vérifié sa signification dans toute son étendue en celui qui, prenant place dans la société des hommes, a voulu comme eux être désigné par un nom, et s'est appelé Jésus. « En effet, dit saint Bernard, mon Jésus ne porte pas, comme ceux qui l'ont précédé, un nom vide et sans réalité. Ce n'est pas l'ombre d'un grand nom, mais une vérité : *Neque enim, ad instar priorum, meus iste Jesus nomen vacuum aut inane portat. Non est in eo magni nominis umbra, sed veritas* (1).

Le Verbe fait chair a voulu s'appeler Jésus c'est-à-dire Sauveur, et il a été réellement sauveur. C'est pour nous sauver qu'il est venu sur la terre, pour nous sauver qu'il a accompli tous ses mystères, pour nous sauver qu'il a prêché une doctrine toute céleste, opéré des miracles, fondé l'Église. Toute sa vie a été la traduction fidèle, l'expression exacte de son saint nom.

Donc, à ce titre encore, le nom de Jésus est digne de nos respects ; et c'est avec raison que l'Église lui décerne un culte religieux. Tous les sentiments que nous inspire la personne adorable du Sauveur doivent être reportés sur son nom. Nous devons adorer le nom de Jésus, comme Jésus lui-même ; l'aimer, comme nous aimons Jésus ; être pénétrés pour lui de reconnaissance, comme nous le sommes pour Jésus.

3° Enfin, le nom de Jésus possède une dernière pré-

(1) S Bern., *I Serm. de Circumcis.*

rogative qui lui donne la prééminence sur tout autre nom, il a une merveilleuse efficacité pour opérer ce qu'il exprime.

La liturgie de l'Église renferme des formules vénérables, dans lesquelles Dieu a déposé une vertu secrète pour la sanctification des âmes, souvent même pour le soulagement des corps. Prononcées par les ministres sacrés, les paroles sacramentelles effacent les péchés et produisent la grâce; les exorcismes chassent les démons; les bénédictions de l'Église sanctifient les objets auxquels elles s'appliquent; à certaines invocations sont attachées des indulgences que gagnent, pour eux-mêmes ou pour les âmes du Purgatoire, ceux qui les récitent.

Le divin nom de Jésus possède une vertu analogue. Il semble que le Verbe de Dieu, en l'adoptant comme le symbole de la mission qu'il venait remplir sur la terre, ait déposé en lui, comme dans une sorte de sacrement, les trésors de sa grâce. « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, nous dit Jésus-Christ, il vous l'accordera : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis* (1). Tel est l'engagement sacré contracté par le Sauveur. Pour savoir comment il a été rempli, et pour nous convaincre par les faits de l'efficacité du nom de Jésus; consultons les Livres saints et les annales de l'Église. C'est avec ce nom que les Apôtres opèrent les plus étonnants prodiges, qu'ils guérissent les malades, qu'ils chassent les démons, qu'ils ressuscitent les morts. Un jour, Pierre et Jean se rendent au Temple pour prier; un boiteux, qui mendiait à la porte, leur demande l'aumône : « Je n'ai ni or ni argent, lui dit saint Pierre; mais ce que, j'ai je te le donne; au nom de

(1) Joan., xvi, 23.

Jésus de Nazareth, lève-toi et marche. » Aussitôt le boiteux se lève, et suit dans le Temple ses bienfaiteurs, en bénissant Dieu.

Ce pouvoir du nom de Jésus était si notoire, à la naissance de l'Église, qu'au rapport des écrivains sacrés, les infidèles eux-mêmes essayaient parfois de s'en servir, pour opérer les œuvres merveilleuses qu'ils voyaient opérer aux Apôtres et à leurs disciples.

Et depuis, dans la suite des âges, que de miracles ont attesté la puissance de ce nom ? Que de fois, prononcé avec une foi vive, n'a-t-il pas guéri les malades et chassé les démons ? Mais qui pourrait énumérer surtout les prodiges de grâce qu'il a opérés dans le secret des âmes? C'est là principalement que Jésus aime à faire sentir la puissance de son nom, parce que c'est là surtout qu'il agit comme Sauveur. Que de tentations l'invocation de ce saint nom n'a-t-elle pas dissipées ; que de faveurs célestes n'a-t-elle pas obtenues ; que de lumières dans les obscurités ; que de vertus produites, entretenues, fortifiées ?

Comme l'huile, dit excellemment saint Bernard, ce nom est pour l'âme un rayon de lumière qui l'éclaire, une nourriture qui la soutient, un remède qui la guérit : *Lucet, pascit et ungit* (1).

Quelle confiance ce nom divin ne doit-il donc pas provoquer en nous ! Les saints, pénétrés de sa toute-puissante efficacité, l'avaient sans cesse dans le cœur et sur les lèvres et ; combien de fois n'ont-ils pas vu se réaliser la parole du Maître : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis?* Imitons leur exemple : soyons fidèles comme eux à recourir avec confiance au saint nom de Jésus ; et pour nous aussi il sera un nom de salut.

(1) *In Cant., Serm. XV.*

III. — Affections et résolutions.

« O Dieu, notre Maître, s'écriait autrefois le psalmiste, que votre nom est grand par toute la terre ; votre gloire est plus élevée que les cieux : *Domine, Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra ; quoniam elevata est magnificentia tua super cælos* (1). L'Église, dans sa liturgie, applique avec raison ces paroles au nom adorable de Jésus. Rien de plus grand en effet, rien de plus divin, rien de plus digne de nos respects et de notre amour que ce nom, mémorial sacré de la vie et des mystères du Sauveur. Devant lui, tout front doit s'incliner, tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers : *In nomine Jesu, omne genu flectatur cælestium, terrestrium, et infernorum* (2).

O Jésus ! pourquoi n'en est-il pas ainsi ? Pourquoi votre divin nom, que les anges ne prononcent qu'avec respect, et que tous les hommes devraient acclamer et bénir, est-il méconnu de la plupart d'entre eux ? Que dis-je ? comment se fait-il qu'il soit devenu pour plusieurs un objet de mépris et de haine ?

Je ne partage pas, il est vrai, un tel aveuglement. Vous m'avez fait comprendre la sainteté de votre nom ; et de bonne heure j'ai appris à l'honorer et à l'invoquer ; et pourtant que je suis loin d'avoir pour lui les sentiments de vénération, d'amour et de confiance dont je devrais être pénétré ! J'aime votre nom, ô mon Sauveur ; mais puis-je dire, comme le dévot saint Bernard, qu'il est un rayon de miel à ma bouche quand je le prononce ; une douce mélodie à mon

(1) Ps. VIII, 2.
(2) *Philip.*, II, 10.

oreille quand je l'entends prononcer; un transport de joie pour mon cœur, quand j'en médite l'excellence: *Jesus mel in ore, in aure melos, in corde jubilus* (1)?

Empruntant les paroles de la sainte Église, je vous demande, ô Jésus, la grâce d'être toujours pénétré pour votre nom de respect et d'amour: *Sancti nominis tui, Domine, timorem pariter et amorem fac nos habere perpetuum* (2); afin que ce nom divin soit pour moi, comme il l'est pour les âmes pieuses, une source de lumière dans mes ténèbres, de consolation dans mes peines, de force dans mes défaillances.

Je prends la résolution:

1° De me renouveler souvent dans l'amour et le respect du saint nom de Jésus;

2° D'être fidèle à observer la règle liturgique qui prescrit d'incliner la tête lorsqu'il est prononcé dans le cours des saints Offices;

3° De me servir fréquemment de ce nom divin comme d'oraison jaculatoire.

Admirabile nomen Jesu quod est super omne nomen, venite, adoremus (3).

(1) S. Bern., *In Cant., Serm. XV.*
(2) *Or. Eccl.*
(3) *Invit. Off. SS. N. Jesu.*

CV

POUR LA FÊTE DU SAINT NOM DE JÉSUS

II. — HISTOIRE DU NOM DE JÉSUS

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons le Verbe de Dieu qui a bien voulu prendre un nom dans la langue des hommes. — Nous remercierons l'Esprit Saint d'avoir inspiré l'établissement de la fête du saint nom de Jésus. — Nous nous unirons, aux âmes que la pensée seule de ce saint nom touche et embrase d'amour.

II. Nous verrons que le nom de Jésus, envisagé dans son histoire, est une expression touchante :

1° *Des mystères joyeux.* L'archange Gabriel fit connaître ce nom. — Et Jésus, comprenant toute l'étendue des obligations qu'il lui impose, acquiesce avec joie aux volontés adorables de son Père.

2° *Des mystères douloureux.* C'est sur le Calvaire que Jésus réalise la mystérieuse signification de son nom. — Ce nom est écrit sur la croix. — Notre-Seigneur, par les souffrances de sa passion, se montre vraiment *Sauveur* comme l'exige son nom béni.

3° *Des mystères glorieux.* Au ciel Jésus fait éclater la gloire et la majesté de son nom. — Au ciel Jésus est puissant ; il en est de même de son nom. — Il sera désormais l'objet de toutes les louanges au ciel et sur la terre.

III. Nous rappelant que, par notre vocation, nous sommes destinés à faire connaître et invoquer ce nom, nous nous demanderons si nous le portons gravé dans notre cœur, et si de notre cœur il jaillit sur nos lèvres.

Résolutions : 1° Prononcer avec respect le nom de Jésus ; 2° l'invoquer souvent.

Bouquet spirituel : *Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri.*

I. — Adoration.

Adorons le Verbe de Dieu qui, en venant sur la terre, et en s'unissant à la chair pour vivre de notre vie, a voulu prendre un nom dans la langue des hommes ; et être, sous ce rapport, comme sous tous les autres, semblable à nous. *Debuit per omnia fratribus similari* (1). Le nom qu'il porte dans l'éternité, et que lui a donné Dieu le Père en l'engendrant, est ineffable ; et nulle langue humaine ne saurait le prononcer : *Sanctum et terribile nomen ejus* (2). Sur la terre il s'appelle *Jésus*. Tel est le nom béni, qui désormais le désignera éternellement à notre amour, à nos adorations, à nos louanges.

L'Eglise, si pieusement attentive à honorer tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à la personne du Sauveur, n'a eu garde d'oublier dans son culte ce nom divin. Elle nous le fait prononcer souvent dans sa liturgie ; et elle veut que ce soit toujours avec un témoignage extérieur de vénération ; elle lui a consacré une fête spéciale ; et l'Office qu'elle nous fait réciter en son honneur est, sans contredit, l'un des plus touchants de l'année. Elle nous apprend par là de quelle dévotion nous devons être pénétrés pour ce nom, saint et vénérable entre tous les noms, pour ce nom que les Anges eux-mêmes ne prononcent qu'avec respect, et qui est à la fois la joie du ciel, la terreur de l'enfer, et la conso-

(1) *Hebr.*, II, 17.
(2) Ps. CX, 9.

lation de l'Église. Pénétrés de ces pensées, célébrons, avec toute la ferveur dont nos cœurs sont capables, la fête du nom de Jésus. Unissons-nous pour cela aux sentiments pieux, que le nom de Jésus inspire aux âmes véritablement embrasées de l'amour divin, à ces transports, à ces épanchements dont les hymnes de notre Office nous offrent une si belle expression, aimant à dire et à redire sans cesse : *Jesu dulcis memoria, Dans vera cordis gaudia ; Sed super mel et omnia, Ejus dulcis præsentia* (1). Surtout, demandons à l'auguste Marie qu'elle nous donne part aux élans d'amour que le nom adorable de Jésus produisait en elle, et qui se renouvelaient avec plus de force, toutes les fois qu'elle l'entendait prononcer, ou que, de son cœur, il passait sur ses lèvres.

II. — Considérations.

Le nom de Jésus veut dire *Sauveur*. Il se lie donc par sa signification aux mystères que le Verbe incarné a parcourus pour accomplir l'œuvre de notre rédemption ; il les exprime ; il nous les rappelle. Or, selon une conception familière à la piété des fidèles, ces mystères se divisent en trois groupes. Le premier comprend les mystères de la naissance et de l'enfance du Sauveur ; ce sont les mystères joyeux. Le second renferme ceux de sa passion et de sa mort ; ce sont les mystères douloureux. Le troisième ceux de sa vie ressuscitée ; ce sont les mystères glorieux.

De là les trois époques mémorables qui résument l'histoire du nom de Jésus.

A Bethléem, il est imposé au Sauveur, dans la joie,

(1) *Hymn. Eccl.*

huit jours après sa naissance : *Vocatum est nomen ejus Jesus* (1). Au calvaire, Jésus en réalise dans la douleur la mystérieuse signification : *Jesus, Nazarenus rex Judæorum* (2). Au ciel, Dieu en fait éclater, dans la gloire, la puissance et la majesté : *Donavit illi nomen quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur* (3).

1° C'est à Nazareth que commence l'histoire du nom adorable de Jésus. Ce fut là en effet que l'archange Gabriel, en annonçant à Marie qu'elle serait mère du Verbe incarné, lui fit connaître qu'il s'appellerait Jésus : *Paries Filium, et vocabis nomen ejus Jesum* (4). Mais c'est à Bethléem, lieu de la naissance du Sauveur, que ce nom lui fut donné : *Vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab angelo priusquam in utero conciperetur* (5).

L'imposition de ce nom divin n'eut sans doute rien d'extraordinaire et d'éclatant. Si l'on excepte Joseph et Marie surnaturellement initiés au secret du miraculeux enfantement, ceux qui en furent témoins n'y découvrirent aucun mystère. Peut-être même les circonstances dans lesquelles elle s'accomplit ne permirent pas de donner à la fête de famille, qui se célébra à cette occasion, toute la pompe que comportaient les traditions juives, et que l'Évangéliste mentionne à la circoncision de saint Jean-Baptiste.

Mais qui pourrait dire ce qui se passa dans le cœur du divin Enfant, quand le nom mystérieux de Jésus lui fut imposé ?

(1) Luc, II, 21.
(2) Joan., XIX, 19.
(3) *Philip.*, II, 9.
(4) Luc, I, 31.
(5) Luc, II, 21.

Il reçut ce nom béni, que lui avait assigné son Père céleste, avec un acquiescement parfait à ses volontés adorables, et avec un amour ineffable pour nous. Il comprit toute l'étendue des obligations que le nom de Jésus faisait peser sur lui, et il s'y soumit. D'autres l'avaient porté, sans en réaliser la signification Pour lui, il devait être Sauveur, et de nom et d'effet. Or, ce rôle divin de Sauveur exigeait qu'il parcourût une vie de travail et de souffrance, et qu'il se constituât pour nous victime de propitiation. Jésus accepta tout, et il le fit avec un sentiment de joie qui lui fit oublier la rigueur du sacrifice : *Exsultavit ut gigas ad currendam viam* (1).

L'allégresse qui se manifestait au dehors, pendant qu'on lui imposait le nom de Jésus, ne fut qu'une expression bien imparfaite de celle qu'il ressentit au fond de son cœur, à la pensée de la gloire qu'il rendrait à Dieu, et des fruits de salut qu'il procurerait aux hommes, en se livrant à l'immolation pour être Sauveur.

Une première fois déjà cette joie divine avait inondé son âme, au moment où s'accomplit l'auguste mystère de l'incarnation. Elle se renouvela et devint plus vive et plus pénétrante au moment où, recevant le nom de Jésus, il inaugura sa mission de Sauveur. C'est la pensée qu'exprime le Psalmiste lorsque, déclarant au nom de Jésus-Christ dont il est la figure, qu'il a pris Dieu pour son partage, il ajoute que son cœur en est dans la joie, et que tout son être tressaille d'allégresse : *Propter hoc lætatum est cor meum, et exsultavit lingua mea; insuper et caro mea requiescet in spe* (2).

(1) Ps. XVIII, 6.
(2) Ps. XV, 9.

2° Cependant Jésus grandit. Il a parcouru les mystères de sa vie publique, prêché son Évangile, et opéré les œuvres éclatantes qui doivent autoriser sa mission. Le moment est enfin venu de remplir l'engagement qu'il a contracté, et que son nom lui rappelle; de se montrer véritablement Sauveur. Il avait reçu le nom de Jésus dans la joie, mais il faut qu'il en réalise la signification dans la douleur. Il subit l'agonie du jardin des Oliviers et les ignominies du prétoire ; la croix enfin, sur laquelle il va commencer son sacrifice, se dresse sur le Calvaire. Et pour que nous comprenions bien que tous les détails de cette cruelle immolation ne sont qu'une sorte de commentaire en action du nom de Jésus, ce nom adorable est inscrit sur la croix où le Sauveur est attaché : *Erat scriptum : Jesus Nazarenus rex Judæorum* (1).

Jésus avait accepté au début de sa vie la mission de Sauveur ; il en remplit, avec tout le courage que l'amour inspire les douloureuses conditions. Il ne cessa, durant tout le cours de sa passion, de renouveler l'acceptation du sacrifice, et quelque amer que fut le calice présenté par son Père, il ne fit entendre aucune plainte : *Sicut agnus,* dit le prophète, *coram tondente se, obmutescet, et non aperiet os suum* (2). Pour supporter jusqu'au bout la sanglante épreuve, il lui suffit de se souvenir qu'il s'appelait Jésus, qu'il était notre Sauveur, et qu'en cette qualité, il devait souffrir et mourir.

Bien des fois nous avons suivi pieusement Jésus dans toutes les phases de son immolation ; il n'est pas dans toute la religion de mystère dont la méditation nous soit plus familière, et à laquelle notre esprit s'applique

(1) Joan., XIX, 19.
(2) Is., LIII, 7.

avec plus de consolation et de fruit. Méditons-le tout de nouveau dans la fête du saint nom de Jésus. Car ce nom, en nous remettant sous les yeux la qualité de Sauveur que le Verbe incarné a voulu prendre, nous révèle le motif et le secret de ses divines souffrances. Adorons donc, avec amour, en chacune d'elles, la réalisation du nom sacré de Jésus.

Oui, ô mon divin Rédempteur, si vous avez été flagellé, couronné d'épines, abreuvé d'ignominies et d'outrages, c'est que vous vous appeliez Jésus ; si vous avez gravi, chargé de votre croix, la montagne du Calvaire, si vous avez subi entre deux scélérats le plus douloureux supplice, c'est que vous vous appeliez Jésus. Quelle considération plus propre à m'inspirer, pour ce nom sacré, le plus profond respect et l'amour le plus tendre !

3° Mais à la douleur et à l'ignominie doit succéder enfin le triomphe. « Nous voyons, dit l'Apôtre, Jésus, en récompense des souffrances qu'il a endurées en mourant, couronné de gloire et d'honneur : *Videmus Jesum, propter passionem mortis, gloria et honore coronatum* (1).

Jésus ressuscité monte au ciel, où il est assis à la droite de son Père, et d'où il exerce sur le monde un empire qui n'aura point de fin. Or, cette gloire incomparable qui sera désormais son partage, il la possède parce qu'il a parfaitement accompli, durant son pèlerinage sur la terre, la signification du nom de Jésus. Aussi, il veut, et c'est justice, que ce nom participe à sa gloire; et qu'il soit, comme il l'est lui-même, éternellement, glorieux et triomphant. « Dieu, dit excellem-

(1) *Hebr.*, II, 9.

ment l'Apôtre, l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, au ciel, sur la terre et dans les enfers : *Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen ; ut in nomine Jesu, omne genu flectatur, cælestium, terrestrium et infernorum* (1).

Contemplons, avec admiration et avec amour, cette gloire incomparable que Jésus glorifié communique à son nom.

Jésus, dans la gloire, reçoit les hommages de toutes les créatures, qui le reconnaissent pour leur roi. Il est au ciel l'objet des adorations des anges et des saints, qui se prosternent devant son trône, et déposent à ses pieds leurs couronnes. Sur la terre, l'Église ne met pas moins d'empressement à l'honorer et à reconnaître les bienfaits dont elle lui est redevable. Il veut que son nom ait part à tous ces hommages, à toutes ces adorations, à toutes ces louanges; qu'il soit exalté et béni aussi bien que sa personne elle-même.

Jésus est, pour les âmes rachetées, par son sang l'objet d'un ardent amour. Quels transports, quelles extases, quels enivrements cet amour n'a-t-il pas produits, et ne produit-il pas encore dans les cœurs auxquels Jésus daigne révéler ses divines amabilités ! Or l'amour que les âmes ferventes portent à la personne adorable de Jésus, elles le portent aussi à son nom, qu'elles prononcent avec délices, et qui est pour elles la source d'ineffables consolations.

Enfin, Jésus glorifié possède la puissance : *Data est mihi omnis potestas in cælo et in terra* (2). Du haut du ciel où il règne, il répand sa grâce dans les âmes, et y

(1) *Philip.*, II, 9-10.
(2) Matth., XXVIII, 18.

produit la sainteté ; il combat le démon son ennemi, et il défend l'Église dans les luttes incessantes qu'elle doit soutenir. Le nom de Jésus est le dépositaire de cette puissance ; c'est par l'intermédiaire de son divin nom, invoqué avec confiance, que le Sauveur se plaît à la manifester.

III. — Affections et résolutions.

Le nom de Jésus, envisagé dans son histoire, est donc un mémorial touchant des mystères joyeux, douloureux, glorieux, par lesquels s'est opérée notre rédemption. A ce titre encore, il est infiniment digne de toute louange et de tout honneur.

Je suis appelé par ma vocation à en faire connaître l'excellence, et à porter les âmes à l'honorer, à l'aimer, à l'invoquer. Ne faut-il pas que pour m'acquitter de ce devoir, je sois moi-même rempli pour lui du plus profond respect, de l'amour le plus ardent, de la plus vive confiance ? Je veux, m'inspirant de l'exemple que me donne l'Église, me pénétrer de plus en plus de ces sentiments. Le culte du saint nom de Jésus sera pour moi inséparable de celui par lequel, ô mon Sauveur, j'honore votre humanité sainte.

Il est raconté que sainte Jeanne-Françoise de Chantal, dans un accès héroïque de ferveur, eut le courage de graver sur sa poitrine, en caractères sanglants, cet adorable nom. Elle voulait par là vous témoigner la disposition où elle était de vous demeurer indissolublement unie, et de ne vivre que pour vous. Si je n'ai pas la force de l'imiter en cela, que du moins, ô Jésus, je porte, moi aussi, votre nom gravé au fond de mon cœur ; que de là, selon la pensée de saint Bernard, il passe sur mes lèvres : *Veniat in cor Jesus, deinde*

saliat in os (1) ; et que pieusement invoqué, il me soit une lumière dans mes ténèbres, une consolation dans mes peines, une force dans mes défaillances, un aliment à ma ferveur.

Je renouvelle la résolution :

1° De ne prononcer jamais qu'avec un grand respect intérieur et extérieur le saint nom de Jésus ;

2° D'être fidèle à l'invoquer souvent.

Nec enim aliud nomen est sub cælo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri (2).

CVI

JÉSUS NOTRE VOIE : *EGO SUM VIA* (3)

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons Dieu comme l'idéal de perfection que nous devons réaliser pour atteindre notre fin. — Nous remercierons Notre-Seigneur d'avoir rendu sensible en sa personne cette règle de conduite. — En Lui, nous pouvons étudier la vie divine, réduite aux proportions d'une vie humaine.

II. Nous verrons que Notre-Seigneur est notre voie en trois manières :

1° *Par ses enseignements.* L'Évangile est le code le plus complet de la perfection. — Nos ennemis eux-mêmes louent la morale de Notre-Seigneur. — Quelle est, en effet, la vertu que Jésus ne nous enseigne pas ?

(1) *In Cant.*, Serm. XV.
(2) *Act.*, IV, 12.
(3) Joan., XIV, 6.

2° *Par ses exemples.* Quel beau modèle, en effet, que la vie intérieure et la vie extérieure de Notre-Seigneur. — Son âme est sainte, et le bon plaisir de Dieu en est l'unique régulateur. — Or, notre vie doit être modelée sur la vie de Jésus.

3° *Par ses inspirations.* Semblable au maître qui, prenant par la main le petit enfant, dirige ses mouvements, Notre-Seigneur, présent en nous, s'empare de nos puissances et en dirige l'exercice. — Il vit en nous, il habite en nous. — Les lumières intérieures, les bons mouvements, l'onction suave et pénétrante que Jésus nous fait sentir, sont autant d'indices de sa présence en nos âmes.

III. Nous nous demanderons si nous avons toujours suivi cette voie. — Nous nous humilierons de nos manquements.

Résolutions : 1° Étudier la vie de Notre-Seigneur ; 2° nous pénétrer de la pensée de Jésus présent en nous ; 3° nous demander souvent si nous imitons Notre-Seigneur

Bouquet spirituel : *Ego sum via.*

I. — Adoration.

Adorons Dieu se présentant à nous, et comme la fin dernière à laquelle nous devons tendre, et comme la voie par laquelle seule nous pouvons parvenir à cette fin. Il n'est pas seulement en effet le souverain bien, que nous cherchons, dont la possession comblera toutes les aspirations de notre âme, et en dehors duquel il ne peut y avoir pour nous que trouble et qu'agitation ; il est encore le type et l'idéal de perfection que nous devons nous efforcer de réaliser en nous-mêmes : *Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester cælestis perfectus est* (1).

Mais ce n'était pas assez qu'une règle de vie si sainte fût proposée à notre imitation. Il fallait qu'elle fût mise à la portée de tous les hommes ; qu'elle descendit du ciel sur la terre ; qu'elle se montrât à nous dans une

(1) Matth., v, 48

forme accessible à notre faiblesse ; que, tout en demeurant divine, elle fût humaine ; qu'elle devînt visible et palpable ; qu'elle se fît chair.

Ce bienfait nous a été accordé en Jésus-Christ, dans lequel, sous le voile de notre humanité, Dieu nous révèle sa sainteté et toutes ses perfections. En lui, nous pouvons étudier la vie divine, réduite aux proportions d'une vie humaine; telle par conséquent que chacun de nous doit s'efforcer de la reproduire en lui-même. C'est pour cela qu'il a pu dire : « Je suis la voie : *Ego sum via*. Il est, en effet, l'unique voie qui peut nous conduire à Dieu, et nul entre les élus n'en a suivi une autre.

Figuré par cette mystérieuse étoile, qui dirigea les Mages parmi les incertitudes et les dangers de leur long et pénible voyage, Jésus fait briller à nos yeux la lumière de ses enseignements et la perfection de ses exemples. Et si, comme les Mages, nous sommes fidèles à marcher à sa suite, et à conformer notre vie à la sienne, nous le trouverons comme eux, non plus dans l'obscurité et l'humilité de la pauvre demeure de Bethléem, mais dans les splendeurs de la gloire.

Offrons à ce divin Jésus l'hommage de nos adorations et de notre amour. Remercions-le de ce qu'il a bien voulu, en s'assujetissant à toutes les conditions et à toutes les exigences de la vie hmaine, devenir notre voie. Honorons-le en cette qualité, et conjurons sa bonté de ne pas permettre que nous nous écartions jamais de cette divine et sainte voie ; mais de nous faire la grâce de la suivre toujours avec fidélité.

II. — **Considérations.**

Notre-Seigneur Jésus-Christ peut être dit notre voie en trois manières : par les enseignements de son Évan-

gile, par les exemples de sa vie, par les inspirations de sa grâce.

1° La doctrine toute céleste, que le Verbe de Dieu fait chair a apportée sur la terre, et dont le saint Évangile nous offre le résumé, ne contient pas seulement le dogme que nous devons croire, mais encore la règle de vie que nous devons suivre. Nulle part nous ne trouverons un code de perfection plus sublime et plus complet. Les ennemis de la religion eux-mêmes sont contraints d'admirer les maximes si pures, si saintes, si élevées qui y sont enseignées. Dans leur orgueil, ils refusent d'admettre la vérité des miracles que l'Évangile raconte ; et ils repoussent les mystères qu'il impose à notre croyance. Mais ils rendent hommage à la beauté et à la pureté de sa morale, reconnaissant qu'elle surpasse en excellence toute autre morale, et que celui qui serait fidèle à en suivre les règles s'élèverait infailliblement au plus haut degré de perfection que l'homme puisse atteindre.

Quelles sublimes leçons, en effet, Notre-Seigneur ne nous donne-t-il pas dans cet admirable livre ? Tous les devoirs de la vie parfaite y ont leur expression. C'est l'humilité qui s'abaisse, se met à la dernière place, cache avec un tel soin le bien qu'elle fait, que la main gauche ignore les bonnes œuvres de la droite. C'est la douceur, qui se rend aimable à tous, qui ne s'irrite jamais et réprime la colère jusqu'à retenir la moindre parole blessante. C'est la patience, qui supporte les injures ; la charité, qui pardonne à ses ennemis, les aime et les comble de biens ; le renoncement, qui va jusqu'au dépouillement volontaire de tout ce qu'on possède ; la pureté, non-seulement d'action, mais encore de regard et de pensée. Enfin, pour couronner

toutes ces vertus, c'est la religion qui fait rechercher Dieu et sa justice préférablement à tout le reste, qui nous porte à prendre son adorable volonté pour règle de la nôtre, qui nous le fait adorer en esprit et en vérité, qui nous le fait reconnaître pour l'auteur de tous nos biens, qui nous inspire de recourir à lui avec confiance comme à notre père, dans nos nécessités et dans nos peines.

Combien d'autres maximes non moins excellentes, par lesquelles Notre-Seigneur nous montre le chemin que nous devons suivre pour être parfaits. Il est donc notre voie par ses enseignements. Voie infiniment droite et sainte, dans laquelle il nous est impossible de nous égarer et de nous perdre.

2° Il l'est encore par ses exemples : « Jésus-Christ, dit saint Luc au livre des *Actes,* a agi en même temps qu'il a enseigné : *Cœpit Jesus facere et docere* (1). » En lui, nous trouvons, à la fois, le maître qu'il faut écouter et le modèle qu'il faut imiter.

Nous avons étudié et attentivement médité la vie de Jésus. Les actes extérieurs dont elle se compose nous sont connus. Il nous a été donné même de pénétrer dans le plus intime de son âme ; et de nous initier à sa vie intérieure, à ses sentiments, à ses dispositions, aux mobiles qui l'ont fait agir. Sous ce double aspect, la vie de Notre-Seigneur nous est apparue comme un type inimitable de religion, de pureté, d'humilité, de charité, de zèle ; comme l'expression la plus pure et la plus belle de la perfection ; comme l'ensemble le plus complet des vertus portées au degré le plus élevé qu'elles puissent atteindre ; en un mot, comme l'exem-

(1) *Act.*, I, 1.

plaire même de la sainteté : *Exemplar sanctitatis, totius forma virtutis.*

Qui ne s'est pas senti pénétré d'admiration au spectacle de cette beauté morale qui reluit en Jésus ? Je ne découvre en lui aucune de ces faiblesses, par lesquelles les saints les plus illustres ont dû payer leur tribut à l'infirmité de notre nature. Ces troubles mêmes, ces agitations involontaires, ces mouvements indélibérés, que les passions font naître en nous, sont bannis de son âme. C'est une sérénité que rien n'altère, une possession de lui-même qui ne se dément jamais, une soumission complète des sens à la volonté, et de la volonté à Dieu. Le bon plaisir divin est le régulateur, dont il suit fidèlement la direction dans ses pensées, dans ses jugements, dans ses démarches ; en sorte qu'il a pu dire avec vérité, en parlant de son Père céleste : *Quæ placita sunt ei facio semper* (1).

Or, ne l'oublions pas, Dieu ne nous a donné en son Fils un modèle si achevé de perfection que pour qu'il nous serve de guide. Ce divin roi marche devant nous, et nous invite à le suivre : *Nunc rex graditur ante vos* (2). Il n'y a rien dans sa vie, depuis le moment où il s'est incarné dans le sein de Marie, jusqu'à celui où il est remonté triomphant dans le ciel, qui ne nous offre un objet d'imitation ; car toujours et dans tous ses états, il a eu en vue de nous donner l'exemple.

Notre vie doit donc être modelée sur la sienne. Le travail de sanctification, auquel nous oblige le caractère de chrétien, ne consiste qu'à en reproduire en nous les traits ; et l'Apôtre nous apprend, qu'au dernier jour,

(1) Joan., VIII, 29.
(2) *I Reg* , XII, 2.

Dieu n'admettra au nombre des élus que ceux dans lesquels il découvrira la ressemblance de Jésus.

3° Enfin, Notre-Seigneur est notre voie par les inspirations de sa grâce. Ce divin Maître, en effet, ne se contente pas de nous enseigner comme notre docteur, de marcher devant nous comme un chef magnanime ; il veut encore résider au milieu de notre cœur, pour nous éclairer, nous exciter, nous soutenir, nous encourager.

Après avoir donné, à l'enfant qu'il veut instruire, ses enseignements, après lui avoir montré par son exemple comment il doit les appliquer; le maître prend sa main, en dirige le mouvement, et confond en quelque sorte son action avec la sienne, pour lui faire tracer avec plus de fermeté et de netteté les caractères qu'il veut lui faire reproduire. Ainsi, ô Jésus, vous en usez à notre égard. Présent en nous par votre divin esprit, vous vous emparez de nos facultés et de nos puissances, vous les mettez en mouvement, vous en dirigez l'exercice, vous concourez avec elles, pour qu'elles opèrent plus sûrement et plus parfaitement le bien que vous demandez de nous.

Saint Paul en effet ne nous dit-il pas que Dieu a mis dans notre âme l'Esprit de son Fils ? « *Misit Deus Spiritum Filii sui in corda nostra* (1) : Que Jésus-Christ habite en nous ? *Christum habitare per fidem in cordibus vestris* (2) : Que ce maître adorable vit en lui ? *Vivit vero in me Christus* (3). » Notre-Seigneur lui-même nous enseigne cette vérité fondamentale, lorsqu'il nous assure qu'il fera, conjointement avec son Père céleste, sa demeure dans l'âme fidèle : *Ad eum*

(1) *Gal.*, IV, 6
(2) *Eph.*, III, 17.
(3) *Gal*, II, 20.

veniemus, et mansionem apud eum faciemus (1). Et ailleurs : *Qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum* (2).

Enfin, les lumières intérieures, les inspirations secrètes, les bons mouvements, cette douce et suave onction, qui pénètre parfois notre âme, ne sont-ils pas autant de précieux indices de la présence de Jésus en nous ? Jésus vivant et opérant dans l'âme chrétienne, telle est la condition essentielle de toute action vraiment surnaturelle et méritoire. Ainsi, quand nous agissons chrétiennement, non seulement nous nous conformons aux leçons et aux exemples de Jésus-Christ, mais nous agissons en lui, dans sa lumière, dans sa grâce, dans sa force ; il est donc, dans un sens très véritable, notre voie.

III. — Affections et résolutions.

O mon Dieu, le prophète vous demandait autrefois de lui faire connaître la voie qu'il devait parcourir : *Notam fac mihi viam, in qua ambulem* (3). Vous avez exaucé en ma faveur cette prière, en me donnant votre Fils qui est pour moi le chemin du salut et de la perfection. et qui nous dit à tous : « Je suis la voie : *Ego sum via.* » Soyez-en mille et mille fois béni !

C'est en suivant cette voie divine ; c'est en obéissant aux préceptes de Jésus, en étudiant et en imitant ses exemples, en se rendant dociles à ses inspirations que les saints ont traversé, sans y succomber, les périls de la vie, et qu'ils sont arrivés au terme bienheureux vers

(1) Joan., XIV, 23.
(2) Joan., XV, 5.
(3) Ps. CXLII, 8.

lequel nous nous dirigeons tous : *Hanc viam tenuere omnes sancti.*

En a-t-il été ainsi de moi ? Puis-je dire, ô Jésus, que vous avez été ma voie, que j'ai pensé, agi, parlé comme vous ? Combien de fois n'ai-je pas marché en dehors de vous, suivant d'autres sentiers que ceux où vous avez marché vous-même, refusant de vous obéir et de me conformer à vos divins exemples ? De là, tant de temps perdu dans ma vie ; de là, tant d'imperfections et de fautes auxquelles je me laisse aller chaque jour ; de là, cet éloignement où je me vois de la perfection chrétienne et sacerdotale. Combien peut-être dans ma vie, d'actions bonnes et vertueuses en elles-mêmes, mais dont je ne serai point récompensé, parce qu'elles n'ont pas été faites en Jésus-Christ, et qu'on peut leur appliquer la parole de saint Augustin : *Magni passus, sed extra viam* (1) !

Que j'entre enfin, Seigneur, dans cette voie de sainteté que vous ouvrez devant moi ! Que non content de ne pas m'en écarter, j'y coure à l'exemple du prophète dans la ferveur d'un cœur dilaté par l'amour ! Que je sois appliqué à vous suivre et à vous imiter en toutes choses, et que ma vie soit une copie fidèle de la vôtre !

Soutenez-moi, pour qu'il en soit ainsi, du secours de votre grâce. Qu'elle éclaire mon esprit, qu'elle fortifie ma volonté, qu'elle m'accompagne sans cesse pour que je ne m'écarte jamais de vos sentiers.

Mes résolutions seront :

1° D'étudier avec plus de soin la doctrine et la vie de Notre-Seigneur ;

2° De me pénétrer de plus en plus de la pensée de Jésus, présent dans mon cœur, pour y être un principe de sanctification ;

(1) S. Aug., *De Civit. Dei.*

3° De faire de temps en temps de l'imitation de Jésus-Christ l'objet de mes examens de conscience.

Ego sum via.

Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi... monstratum est (1).

CVII

JÉSUS SOUVERAINE VÉRITÉ : *EGO SUM VERITAS* (2)

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons le Verbe de Dieu, source première de la vérité. — En Lui Dieu connaît son être adorable, et contemple les exemplaires des mondes. — Nous avons été appelés à participer à ces lumières en Jésus-Christ. — C'est en Jésus-Christ que nous devons adorer la vérité divine rendue visible à tous.

II. Nous verrons que Notre-Seigneur a pu dire : *Je suis la vérité*, pour trois raisons. En effet, il est la vérité :

1° *Dans l'ordre de la science.* Il est le médiateur universel, et c'est par lui que nous possédons tout ce que nous avons. — De plus son âme possède la plénitude des sciences. — Enfin, la science étant le préambule de la foi, elle peut être considérée comme un don surnaturel que nous devons à la médiation de Jésus.

2° *Dans l'ordre de la foi.* Il est l'objet de notre foi, et en sa personne se résument tous les dogmes. — Il est le révélateur, le témoin et le garant de notre foi. — Il est le principe intérieur par lequel nous croyons.

(1) *Exod.*, XXV, 40.
(2) Joan., XIV, 6.

3° *Dans l'ordre de la gloire.* Auteur de la grâce, Notre-Seigneur l'est par là même de la gloire qui en est l'épanouissement. — C'est lui qui nous mettra en possession de la vérité sans nuage. Et enfin il sera le miroir sans tache dans lequel nous la contemplerons.

III. Nous remercierons Dieu du désir insatiable de connaître qu'il nous a donné. — Nous nous humilierons de n'avoir pas assez compris que Notre-Seigneur est cette vérité, pour laquelle nous sommes faits.

Résolutions : 1° Adorer Notre-Seigneur dans toutes les vérités ; 2° recourir à lui dans nos études ; 3° adhérer avec soumission aux vérités révélées.

Bouquet spirituel : *Ego sum veritas.*

I. — Adoration.

Adorons, dans le Verbe de Dieu, la source première de la vérité. C'est de lui comme de son principe que jaillit la lumière qui éclaire toute intelligence au ciel et sur la terre. Lumière parfaite et vraie, dont les clartés que les astres du firmament versent sur nous, ne sont qu'une grossière image.

En lui, comme en un miroir très pur, Dieu connaît son être adorable, l'excellence de ses perfections infinies, l'immensité de sa puissance. En lui aussi, il découvre et contemple éternellement les exemplaires de ces mondes innombrables qu'il peut faire sortir du néant par la création, les propriétés et les lois des êtres qui les composent, et surtout les règles immuables auxquelles les créatures intelligentes et libres sont soumises dans l'exercice de leur activité.

Dieu a fait briller à nos yeux, par son Verbe, au milieu des ténèbres qui nous environnent, quelques rayons de cette divine lumière : *Lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* (1). Or, c'est sur-

(1) Joan., I, 9.

tout en Jésus-Christ que nous sommes appelés à y participer. Il a paru dans le monde comme le témoin, l'interprète, le prédicateur de la vérité : « Nous l'avons vu, dit l'Évangéliste, plein de grâce et de vérité : *Vidimus gloriam ejus... plenum gratiæ et veritatis* (1). » — « Je suis né et je suis venu dans le monde, nous dit-il lui-même, pour rendre témoignage à la vérité : *Ego in hoc natus sum, et veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati* (2). » Après avoir puisé dans le sein de Dieu la science divine, que nul de nous ne pouvait connaître, il nous en a révélé les secrets dans la mesure qui convenait à l'ordre de sa Providence : *Deum nemo vidit unquam ; Unigenitus, qui est in sinu Patris, ipse enarravit* (3). Descendu parmi les hommes, il leur a enseigné tout ce que son divin Père lui avait appris pour eux : *Quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis* (4). Il peut donc nous dire avec raison qu'il est la vérité : *Ego sum veritas.*

Adorons en Jésus-Christ cette vérité divine, rendue visible et accessible à tous ; soumettons-nous avec amour à ses enseignements, humiliant notre raison devant la profondeur des mystères qu'il nous révèle. Remercions-le de ce qu'il a bien voulu être notre maître, et descendre du ciel pour dissiper nos ténèbres. Reconnaissons qu'en effet il est le seul maître à la parole duquel nous devions croire : *Magister vester unus est, Christus* (5) ; promettons-lui d'être toujours, à son égard, des disciples dociles.

(1) Joan., I, 14.
(2) Joan., XVIII, 37.
(3) Joan., I, 18.
(4) Joan., XV, 15.
(5) Matth., XXIII, 10.

II. — Considérations.

La vérité se révèle à l'intelligence humaine au moyen d'une triple lumière : la lumière de la science, la lumière de la foi, la lumière de la gloire. Considérons comment Notre-Seigneur a pu dire par rapport à ces trois sources de connaissance : « Je suis la vérité, *Ego sum veritas.* »

1° Jésus, le Verbe incarné, est pour nous la vérité dans l'ordre de la science, en ce sens que c'est en lui et par son secours qu'il nous est donné d'en pénétrer les secrets.

D'abord, il est le médiateur universel, en qui et pour qui tout a été fait : *Omnia per ipsum et in ipso creata sunt* (1). *Omnia... vestra sunt; vos autem Christi* (2). C'est donc en lui que nous possédons toutes choses : les dons de la nature aussi bien que ceux de la grâce, les dons de l'intelligence aussi bien que les vertus infuses ; et saint Ambroise a pu dire avec raison que nous avons tout en Jésus-Christ : *Omnia habemus in Christo* (3). Notre corps et ses merveilleux organes, la vie qui nous anime, la raison qui nous éclaire et nous distingue des animaux, sont autant de biens dont nous lui sommes redevables.

De plus l'âme du Sauveur, en vertu de son union avec le Verbe de Dieu, possède la plénitude des sciences. Aucune des vérités que l'esprit de l'homme peut connaître ne lui est cachée. Le ciel et la terre, le monde des esprits et le monde des corps, tous les êtres

(1) *Eph.*, I, 16.
(2) *I Cor.*, III, 23.
(3) *De Virg* , c. XVI.

que Dieu a tirés du néant par sa puissance sont l'objet de la science divine qu'il possède. Or tout ce que Jésus possède est à nous. Il est la source universelle à laquelle nous pouvons tous aller puiser. Nous allons y chercher la consolation et la joie pour notre cœur, la force pour notre volonté ; nous y trouverons aussi la lumière qui est l'aliment de notre intelligence.

Ajoutons que cette lumière peut être rangée parmi les dons surnaturels, que nous avons droit d'attendre de la médiation de Jésus. La science n'est pas pour le chrétien, et moins encore pour le prêtre, la satisfaction d'une curiosité vaine. Elle est le préambule de la foi, à laquelle elle ouvre, pour ainsi dire, les voies. Dans l'œuvre de la sanctification des âmes, à laquelle notre vie de prêtre est consacrée, elle est un précieux instrument de zèle, et souvent la condition indispensable du succès de notre ministère. Nous pouvons donc, nous devons même la demander à Dieu par Jésus-Christ, avec autant de confiance que la sainteté même. C'est par ce recours à l'esprit du Verbe incarné, source de vérité, que nous parviendrons, plus efficacement que par tous nos efforts, à en approfondir les secrets.

Ces efforts, il est vrai, sont légitimes, sont nécessaires ; le travail de l'étude est un devoir sacré que Dieu nous impose. Mais pour rendre ce travail fructueux, fécondons-le par la prière. Demandons à Jésus, qu'il nous dirige dans la recherche de la vérité, qu'il éclaire notre intelligence, qu'il nous initie aux trésors de la science qu'il possède : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ abscondîti* (1). La règle du Séminaire nous indique ce moyen de nous instruire ; les saints nous en ont donné l'exemple ; et, plus d'une

(1) *Coloss.*, II. 3.

fois sans doute, si nous avons été fidèles à l'employer, notre expérience nous en a démontré l'efficacité.

2° Source de vérité dans l'ordre de la science, Jésus l'est encore plus parfaitement dans l'ordre de la foi. Saint Paul l'appelle l'auteur et le consommateur de notre foi : *Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem, Jesum* (1) ; pour nous apprendre que c'est de lui que nous tenons ce don précieux, fondement de la vie surnaturelle.

En effet, Jésus le Verbe incarné est, en premier lieu, l'objet de notre foi, non seulement en ce sens que nous devons croire en lui ; mais encore parce que, dans sa personne adorable, se résument tous les dogmes et tous les mystères de la croyance chrétienne. Il en est comme le centre et l'abrégé. La foi des anciens justes consistait à croire au Messie qui devait venir ; la foi des justes de la loi nouvelle consiste à croire au Verbe fait chair, venu sur la terre pour nous racheter et nous sauver : *Omnis spiritus,* dit saint Jean, *qui confitetur Jesum-Christum in carne venisse, ex Deo est* (2). Au livre des *Actes*, saint Paul et saint Silas déclarent plus explicitement encore que c'est la foi en Jésus-Christ qui est le principe du salut : *Crede in Dominum Jesum ; et salvus eris tu, et domus tua* (3).

Objet de notre foi, Jésus en a été encore le révélateur, le témoin et le garant. Durant son séjour sur la terre, il a répandu dans le monde la lumière surnaturelle ; il a fait connaître aux hommes les vérités chrétiennes. consignées dans les saints Évangiles, ou transmises par une tradition orale, et dont l'Église conserve

(1) *Hebr.*, XII, 2.
(2) I Joan., IV, 2.
(3) *Act*., XVI, 31.

le dépôt ; il nous a initiés spécialement à la double connaissance de Dieu et de lui-même, condition essentielle du salut : *Cœpit Jesus... docere* (1).

Non content d'enseigner, il l'a fait avec autorité : *Sicut potestatem habens* (2) ; prouvant par de nombreux et d'éclatants miracles sa divine mission ; et rendant ainsi témoignage à la vérité de sa doctrine.

Remonté vers son père, il continue, par l'organe des pasteurs, qu'il assiste et qu'il remplit de son esprit, de faire entendre aux hommes sa parole, et d'être pour eux le maître de la vérité. Il conserve dans son Église le dépôt de la foi qu'il lui a confié ; il le garantit contre la contagion de l'erreur ; et par le ministère des hommes apostoliques, il en procure l'extension et l'épanouissement.

Enfin, pour consommer son œuvre, et être pour nous en toutes manières, source de vérité, il agit intérieurement dans les âmes, afin d'y produire cette adhésion surnaturelle aux vérités révélées, qui constitue l'acte de foi, et dont seul l'Esprit-Saint peut être le principe.

Jésus-Christ est donc en même temps l'objet auquel se termine l'acte de foi, l'autorité sur laquelle il s'appuie, le principe intérieur qui nous le fait produire.

3° Jésus enfin peut encore se dire la vérité dans l'ordre de la gloire. La gloire sera, avant tout, la manifestation de la vérité. Ici-bas, la vérité est pour nous énigmatique et voilée ; mais dans la lumière de gloire, nous la contemplons sans nuage, et sans qu'aucune ombre en vienne obscurcir l'éclat : *Videmus nunc per speculum, in ænigmate ; tunc autem facie ad faciem* (3). Or Jésus est le

(1) *Act*., I, 1.
(2) Matth., VII, 29.
(3) *I Cor*., XIII, 12.

milieu divin dans lequel se fera cette pleine et complète appréhension de la vérité, fondement de la béatitude des saints.

En premier lieu, auteur de la grâce par laquelle nous sommes rachetés et sanctifiés, le Verbe de Dieu fait chair est par là même l'auteur de la gloire, qui en sera l'épanouissement et le terme. C'est donc à lui que nous devons nous reconnaître redevables de l'une aussi bien que de l'autre.

Bien plus, après nous avoir mérité par sa grâce la lumière de gloire, Jésus nous en mettra en possession par la sentence favorable qu'il prononcera sur nous au dernier jour. Juge suprême des vivants et des morts, il est investi en cette qualité du droit de prononcer la sentence qui fixera notre sort pour l'éternité. C'est donc lui qui nous ouvrira les portes de la bienheureuse demeure où la vérité brillera à nos yeux dans toute sa plénitude, si nous nous en sommes rendus dignes par une sainte vie.

Disons enfin qu'il sera le miroir sans tache, dans lequel il nous sera donné de la contempler ; et tel sera le dernier terme et la consommation de cette médiation divine, que Jésus-Christ exerce et exercera éternellement par rapport à nous : *Mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus* (1).

Sur la terre, c'est par son Verbe incarné que Dieu se communique à nous ; par lui il se révèle à notre esprit dans les ombres de la foi ; par lui il agit sur notre volonté au moyen de sa grâce ; par lui il sanctifie nos âmes en y répandant sa charité ; par lui aussi il nous donnera de contempler son essence adorable. De même donc qu'en cette vie nous aurons connu Dieu en Jésus-Christ ; aimé et servi Dieu en Jésus-Christ ; de même

(1) *I Tim.*, II, 5.

dans le ciel, nous verrons Dieu en Jésus-Christ. Semblable au cristal que le rayon pénètre et traverse, sans s'affaiblir ou s'altérer, Jésus nous communiquera dans toute sa pureté la lumière divine qui, répandue d'abord sur son humanité sainte, rejaillira d'elle sur nous, sans rien perdre de son éclat. Alors surtout Jésus pourra nous dire : « Je suis la vérité, *Ego sum veritas.*

III. — Affections et résolutions.

Doué d'une intelligence capable de connaître, j'éprouve un désir insatiable de contempler la vérité, et de voir se déchirer les voiles qui la dérobent à mes regards. Mais ce que je n'ai point encore assez compris, c'est que vous êtes, ô Jésus, Verbe incarné, Dieu de Dieu, lumière de lumière, cette vérité pour laquelle je suis fait, que je poursuis par tous les efforts de mon esprit, et dont la possession dans le ciel doit me rendre heureux pour jamais. Soyez donc désormais, Seigneur, mon unique maître. « Que tous les docteurs se taisent, que toutes les créatures gardent le silence ; faites-moi seul entendre votre parole : *Taceant omnes doctores, sileant omnes creaturæ ; tu mihi loquere solus* (1). Seul en effet, ô divin Jésus, souveraine vérité, vous pouvez apporter la lumière à mon intelligence, seul vous pouvez m'enseigner la vérité sans mélange d'erreur. Si quelque autre maître que vous peut m'instruire, c'est qu'il a puisé en vous la vérité qu'il enseigne, et que, de plus, vous donnez à sa parole l'efficacité dont elle a besoin, pour pénétrer dans mon esprit, après avoir frappé mes oreilles.

Pardonnez-moi, ô Maître adorable, d'avoir été jusqu'à

(1) *Imit.*, l. I, c. III, n. 2.

présent un disciple si peu attentif à vos leçons, et si peu fidèle à les suivre. Que de peines je me serais épargnées, et que d'erreurs j'aurais évitées, si, au lieu de m'appuyer sur les trompeuses lueurs de ma raison, j'avais toujours cherché en vous la lumière qui me manquait.

Je prends, comme fruit de cette oraison, les résolutions suivantes :

1° J'adorerai Notre-Seigneur dans toutes les vérités que l'étude me découvrira, reconnaissant que c'est de lui qu'elles émanent ;

2° Je recourrai à lui dans mes études ; je le consulterai dans mes embarras et mes doutes, invoquant sur moi sa lumière ;

3° J'adhèrerai avec une foi soumise aux vérités révélées, remerciant Notre-Seigneur de nous avoir initiés, par sa parole, à des mystères que jamais la raison n'aurait pu nous faire connaître.

Ego sum veritas.

O veritas Deus, fac me unum tecum in caritate perpetua (1).

CVIII

JÉSUS NOTRE VIE : *EGO SUM VITA* (2)

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons en Dieu la plénitude de la vie. — Il vit en lui-même, et de lui procède toute vie. — Dieu nous

(1) *Imit.*, l. I, c. III, n. 2.
(2) Joan., XIV, 6.

a communiqué en Jésus Christ une vie qui est une participation à la nature divine. — Nous adorerons en Notre-Seigneur l'abondance de la vie de Dieu.

II. Nous verrons que Notre-Seigneur nous a fait connaître qu'il est la vie par trois paroles qu'il nous a dites :

1° *Je suis le bon Pasteur.* En cette qualité de pasteur, le divin Maître nous dispense la nourriture, nous conduit dans les pâturages les plus abondants, écarte les dangers, et nous défend contre nos ennemis. — C'est vraiment là être notre vie, car nous ne subsistons que grâce à sa vigilance.

2° *Je suis le pain de vie.* Le pasteur, à l'extérieur, veille à la conservation de la vie, mais le pain l'entretient à l'intérieur. — Or, Notre-Seigneur est notre pain dans la prière; et plus véritablement encore, dans la sainte Eucharistie.

3° *Je suis la vigne, vous êtes les branches.* Le pain ne nous donne pas la vie, il la suppose. — La comparaison de la vigne et des branches marque mieux la divine influence que Jésus exerce sur les âmes. — Nous sommes véritablement créés, greffés et enracinés en Notre-Seigneur.

III. Nous ferons un acte de foi à ces grandes vérités que nous aurons méditées. — Nous nous demanderons si nous nous sommes laissés diriger par notre Pasteur, nourrir par notre pain céleste et animer par le cep divin qui est Jésus-Christ.

Résolutions : 1° Demander à Notre-Seigneur de nous donner sa vie ; 2° aimer l'oraison et la communion, qui en sont les deux sources principales ; 3° agir en union avec Jésus-Christ.

Bouquet spirituel : *O Jesu, vivens in Maria, veni et vive in famulis tuis.*

I. — Adoration.

Adorons en Dieu la plénitude et la source de la vie. Non seulement il vit en lui-même par la double opération qu'il accomplit éternellement, et qui, se termine au Fils et au Saint-Esprit ; il vit encore dans la création, au sein de laquelle il ne cesse de

s'épancher, pour y verser à flots l'être et le mouvement. De lui seul procède toute vie : et celle par laquelle la plante croît, se développe, et étale aux regards la richesse de sa végétation ; et celle par laquelle l'animal sent et se meut ; et celle enfin qui donne à la créature raisonnable le pouvoir de comprendre la vérité et de se porter au bien.

Toutes ces manifestations de la vie, dans la diversité presque infinie de leurs formes, sont à la fois des expressions incomplètes de la vie de Dieu, et des effets de la prérogative qu'elle possède de donner de sa plénitude.

Mais ce n'est là encore qu'une image de la communication bien plus réelle et bien plus vraie, que Dieu nous fait de sa vie en Jésus-Christ, le divin Rédempteur. « Je suis venu, a dit le Sauveur, pour qu'ils aient la vie, et qu'ils en soient abondamment remplis : *Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant* (1). » Par cette communication, en effet, nous sommes élevés jusqu'à la participation de la nature divine ; l'être que nous avons reçu dans la création est transformé et contracte une dignité nouvelle ; c'est une sorte de déification, en vertu de laquelle nous sommes associés à la personne du Verbe incarné, et, en lui, à la sainte Trinité. Par quels admirables effets cette diffusion de la vie de Dieu dans le monde ne se révèle-t-elle pas à nous ? C'est l'Église, avec toutes les grandes choses dont elle nous offre le spectacle ; avec ses apôtres, ses martyrs, la multitude de ses saints ; avec son sacerdoce, ses ordres religieux, ses institutions, ses œuvres.

Rendons grâces à Jésus, l'auteur de toutes ces merveilles. Et, après avoir adoré en lui l'abondance de la vie de Dieu, qu'il puise en son Père : *Vivo propter Pa-*

(1) Joan., x, 10.

trem (1), adorons-le comme le principe de la vie de l'Église, pouvant dire, par conséquent, selon la plus parfaite vérité : « Je suis la vie : *Ego sum vita.* »

Demandons-lui de nous faire comprendre, plus parfaitement que nous ne l'avons fait jusqu'à présent, l'excellence de cette vie, principe de toute sainteté ; désirons d'y avoir part de plus en plus ; et attirons-en les effusions, par la pureté de notre cœur et la ferveur de nos prières.

II. — Considérations.

Trois paroles de Jésus-Christ, dans le saint Évangile, nous expliquent comment il est véritablement notre vie, et par combien de degrés il se donne à nous en cette qualité. Elles sont le commentaire que nous a laissé Jésus-Christ lui-même de celle qui doit être l'objet de notre méditation : *Ego sum vita.*

1° Première parole : « Je suis le bon pasteur : *Ego sum pastor bonus* (2). » Le troupeau ne vit et ne subsiste que grâce à la sollicitude et à la vigilance de son pasteur. Celui-ci peut donc dire, dans un sens véritable, qu'il est sa vie.

En effet, le pasteur donne au troupeau la nourriture sans laquelle il périrait ; il écarte de lui, par la direction qu'il lui donne, les dangers dont il est menacé ; il le défend, au besoin, au péril de sa vie, contre les ennemis qui veulent le détruire.

Jésus remplit excellemment à notre égard tous ces devoirs du bon pasteur. Il nous prépare et nous dis-

(1) Joan., VI, 58.
(2) *Ib.*, X, 14.

pense, avec un amour infini, la nourriture spirituelle dont notre âme a besoin pour entretenir sa vie. Par lui, nous sommes conduits dans les divins pâturages de l'Église, où l'Esprit-Saint entretient la fécondité et l'abondance, et où nous trouvons l'aliment dont nos âmes ont besoin. Il y a multiplié pour nous, comme à l'infini, les moyens de sanctification, en sorte que nous pouvons dire, avec plus de raison encore que le Psalmiste : « Le Seigneur est mon pasteur; je ne manque de rien ; il me conduit dans de fertiles pâturages; il me désaltère à des sources d'eau vive : *Dominus regit me et nihil mihi deerit; in loco pascuæ ibi me collocavit. Super aquas refectionis educavit me* (1). »

Quel pasteur, en effet, témoigna jamais à son troupeau plus de tendresse, et exerça sur lui une vigilance plus attentive? Sous sa conduite, nous n'avons rien à craindre. La lumière, qu'il fait briller à nos yeux, nous découvre les écueils que nous devons éviter ; sa main nous relève de nos chutes et guérit nos blessures ; ses consolations dissipent nos tristesses ; sa force soutient notre courage, et nous rend fermes dans le danger. Il combat avec nous les ennemis qui nous font la guerre. Il est à nos côtés dans les luttes que nous avons à soutenir; et, si nous nous confions fidèlement à lui, rien ne pourra nous ébranler : *A dextris est mihi ne commovear* (2).

Ainsi, Jésus, en remplissant envers nous les devoirs d'un bon pasteur, nous est véritablement un principe de vie; et, en cette qualité, il peut nous dire avec raison : « Je suis la vie : *Ego sum vita.* »

2° Seconde parole de Jésus : « Je suis le pain de vie :

(1) Ps., XXII, 1-2.
(2) Ps., XV, 8.

Ego sum panis vitæ (1). » Le pasteur conserve et protège la vie de ses brebis ; mais il ne la leur donne pas ; il n'a pas même le pouvoir de l'entretenir en elles. Il n'est pour elles un principe de vie, que d'une manière toute extérieure, par la protection dont il les environne. Il n'en est pas ainsi du pain. Assimilé à celui qui le mange, il lui communique la vertu vivifiante qu'il possède ; il répare ses forces épuisées, et opère en lui un renouvellement salutaire. Il est l'agent dont Dieu se sert pour entretenir et développer la vie ; on peut donc dire, dans un sens très véritable, qu'il est un principe de vie.

Or, ce que le pain est pour les êtres vivants dans l'ordre matériel, Jésus l'est pour les âmes dans l'ordre spirituel. Il nous assure qu'il est un pain vivant descendu du ciel, dont nous devons nous nourrir pour y puiser la vie de Dieu. *Panis Dei est qui de cælo descendit et dat vitam mundo* (2). Cette manducation de Jésus par l'âme chrétienne s'accomplit à chaque instant d'une manière spirituelle, par le moyen de la prière. Mais elle a lieu surtout par le moyen de l'Eucharistie, mystère adorable, dans lequel Notre-Seigneur remplit littéralement, et selon la plus stricte rigueur, la promesse qu'il nous a faite de se donner à nous en nourriture, et d'être pour nous le pain de vie. Là, en effet, ce divin Sauveur, réellement présent sous les apparences du pain, notre nourriture ordinaire, devient l'aliment de nos âmes. Mangé par le fidèle, et uni corporellement à lui par le moyen des espèces sacramentelles, il s'unit à son âme d'une manière plus ineffable encore, en lui communiquant la vie qu'il possède : *Qui manducat me*

(1) Joan., VI, 33.
(2) *Ib.*, VI, 41.

et ipse vivet propter me (1). Précieuse union, gage béni de la communion à la vie de Dieu, qui est le partage des saints dans la gloire : *Sacrum convivium in quo... futuræ gloriæ nobis pignus datur* (2) ; source ineffable de consolation et de joie ; objet des plus ardents désirs de l'âme qu'embrase l'amour de Jésus.

3° Troisième parole : « Je suis la vigne, vous êtes les branches : *Ego sum vitis, vos palmites* (3). » Plus parfaite que celle du pasteur, l'image du pain n'exprime pourtant que d'une manière incomplète la communication que Jésus nous fait de sa vie. Ce n'est pas encore l'entier accomplissement de la parole que nous méditons : *Ego sum vita*. Le pain ne nous donne pas la vie, mais la suppose. Il ne la contient pas ; il n'est que la condition au moyen de laquelle Dieu la conserve et l'augmente en nos âmes.

La comparaison de la vigne et des branches complète les deux autres images. C'est dans le cep que s'élabore la sève, qui est la vie de la plante. De là, elle se répand dans les branches auxquelles elle communique la fécondité. Isolées et séparées du tronc, celles-ci ne tarderaient pas à se dessécher et à périr, parce qu'elles n'ont point en elles le principe de la vie ; il faut donc qu'elles y adhèrent, et qu'elles y puisent incessamment cette vertu secrète qui les vivifie et les nourrit.

Telle est la salutaire et divine influence que Jésus, notre vie, exerce sur les âmes qui lui sont unies. Nous sommes les rameaux de cette vigne mystique. De même que, dans la vigne matérielle, il n'y a qu'une seule sève vivifiante, qui circule dans toutes les parties dont la

(1) Joan., VI, 58.
(2) *Hymn. Eccles.*
(3) Joan., XV, 5.

plante se compose, la couvre de feuilles, l'orne de fleurs, l'enrichit de fruits ; de même, en Jésus-Christ et en nous, il n'y a qu'une seule vie. Vie parfaite, vie excellente, dont la source est en Dieu, qui, de Dieu, se communique à Jésus-Christ, et, par l'intermédiaire de ce divin cep, vient en chacun de nous, pour nous faire opérer surnaturellement. L'instant où cette mystérieuse influence de Jésus en nous cesserait, la vie chrétienne s'éteindrait dans nos âmes ; et nous serions réduits à la condition du sarment qui n'adhère plus au cep : *Si quis in me non manserit,* dit Jésus-Christ, *mittetur foras sicut palmes, et arescet, et colligent eum et in ignem mittent, et ardet* (1).

Saint Paul a donc pu dire avec vérité que nous sommes créés en lui : *Creati in Christo Jesu* (2) ; greffés sur lui : *Insertus es... et socius radicis et pinguedinis olivæ factus es* (3) ; enracinés en lui : *Radicati in ipso* (4) ; unis à lui comme les membres à la tête : *Ipse est caput corporis Ecclesiæ* (5). De lui procède, à lui appartient tout l'être surnaturel par lequel nous sommes enfants de Dieu. Il est, dans le sens le plus complet et le plus véritable, la vie dont nous vivons : *Ego sum vita.*

III. — Affections et résolutions.

La vérité que je viens de méditer me découvre toute l'étendue de cet adorable mystère de l'Incarnation, que l'Apôtre saint Paul appelle avec raison le mystère de la

(1) Joan., xv, 6.
(2) *Eph.*, i, 10.
(3) *Rom.*, xi, 17.
(4) *Col.*, i, 27.
(5) *Col.*, i, 18.

piété par excellence : *Magnum pietatis sacramentum* (1). Accompli en Jésus-Christ par l'union personnelle de son humanité sainte avec le Verbe, il ne cesse de se dilater et de s'épanouir dans le monde, en vertu de l'assimilation ineffable, par laquelle Jésus s'unit les chrétiens, les élève à la dignité suréminente de membres d'un corps dont il est la tête, et les rend participants de sa vie.

Cette action du Verbe incarné attirant à lui et vivifiant les âmes, formant son corps mystique, et se développant, pour ainsi dire, de jour en jour dans l'Église, est assurément pour notre esprit un admirable sujet de contemplation ; pour notre cœur une source inépuisable de confiance et d'amour. L'économie de la religion s'y révèle à nous dans ce qu'elle a de plus élevé, de plus beau, de plus touchant.

Mais de là surtout découle pour nous une règle de vie infiniment sainte, que nous devrions avoir incessamment devant les yeux.

Jésus est le pasteur qui me garde, le pain qui me nourrit, le principe vivifiant qui m'anime ; en un mot, il est ma vie. Donc, je dois m'abandonner à lui, suivre fidèlement les mouvements qu'il m'imprime, renoncer à tout ce qui contrarierait son action en moi, me tenir constamment dans la disposition qu'exprimait l'Apôtre lorsqu'il disait : « Ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi : *Vivo autem jam non ego ; vivit vero in me Christus* (2). »

C'est là, en effet, ô Jésus, depuis que j'ai appris à vous connaître et à vous aimer, le but de mes efforts. C'est le terme auquel doivent me conduire tous les

(1) *I Tim.*, III, 16.
(2) *Gal.*, II, 20.

exercices du Séminaire. Toute la perfection du chrétien et du prêtre consiste à vivre de vous, en vous, pour vous.

Quelle ne doit donc pas être ma confusion de me voir encore si éloigné de ce but! Je ne devrais vivre que de la vie de Jésus-Christ, et je vis encore de la vie de la nature; cherchant à satisfaire mes sens, mes caprices, mon amour-propre. O Jésus! venez donc, et vivez en mon âme, pour y combattre et y détruire ces convoitises malheureuses, qui sont un obstacle à l'établissement complet de votre règne en moi; que je n'aie plus d'autre vie que la vôtre, et que mon être tout entier reçoive de vous cette sève vivifiante, qui me rendra participant de votre sainteté.

Je prends la résolution :

1° De demander souvent à Jésus-Christ qu'il me donne sa vie;

2° D'aimer l'oraison et la communion, qui sont les deux sources principales par lesquelles cette précieuse vie nous est communiquée;

3° D'agir le plus que je pourrai en union avec Jésus-Christ, dans l'abandon total à son esprit.

O Jesu vivens in Maria, veni et vive in famulis tuis.

CIX

L'ENFANCE CHRÉTIENNE

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons Notre-Seigneur aimant les enfants et nous exhortant à leur ressembler. — Nous l'adorerons aussi dans sa crèche, nous prêchant dès lors par son exemple ce qu'il devait enseigner plus tard.

II. Nous verrons que le chrétien doit pratiquer, par esprit de foi, les trois vertus que l'enfant pratique par nature, c'est-à-dire :

1° *Le détachement.* Le cœur des enfants est insensible à l'ambition, aux richesses, et à toutes nos attaches. — De même, le vrai chrétien doit user des biens de ce monde comme n'en usant pas.

2° *L'humilité.* Tout dans les enfants exprime l'oubli d'eux-mêmes : dans la société on agit en dehors d'eux. — Le vrai chrétien ne désire que l'obscurité et l'oubli.

3° *L'obéissance.* C'est la vertu propre de l'enfant. — L'enfant consulte et croit aisément tout ce qu'on lui dit. — Le vrai chrétien doit aussi renoncer à sa volonté propre. — Le prêtre doit plus que tout autre pratiquer l'obéissance.

III. Nous remercierons Notre-Seigneur de nous avoir fait connaître l'excellence de l'enfance chrétienne. — Nous lui demanderons la grace de nous rendre encore plus détachés, plus humbles et plus obéissants.

Résolution : 1° Nous appliquer à la pratique des trois vertus qui constituent l'enfance chrétienne ; 2° en puiser la grâce dans l'Enfant Jésus ; 3° nous proposer la participation à cette grâce, comme le principal fruit du mois de la Sainte Enfance.

Bouquet spirituel : *Nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cælorum.*

I. — Adoration.

La grâce la plus précieuse que renferment les mystères de Noël, est celle de l'enfance chrétienne qui nous fait devenir enfants en Jésus-Christ : *Sicut modo geniti infantes* (1).

L'enfance nous est représentée dans l'Évangile comme le type et l'emblème de la perfection. Plusieurs fois, dans le cours de sa vie mortelle, le divin Jésus fit connaître combien il aimait les enfants. Il leur permettait de s'approcher de lui, il les embrassait avec tendresse, il étendait sur eux ses mains sacrées pour les bénir. Et afin qu'on ne se méprit pas sur les motifs de cet amour de prédilection qu'il témoignait aux enfants, il déclarait à ses Apôtres que ce sont là les modèles dont ils doivent porter en eux la ressemblance, s'ils veulent avoir part a son royaume : *Nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cælorum* (2).

Recueillons avec un religieux respect ces paroles de notre divin Maître ; efforçons-nous de comprendre, dans la lumière de son Esprit, toute l'étendue de l'enseignement qu'elles renferment ; et adhérons-y avec une foi humble et soumise.

O Jésus, prosterné à vos pieds, j'adore, dans les sentiments d'un profond respect, l'amour que vous avez eu pour les enfants. Puissé-je mériter d'être moi-même l'objet du même amour en devenant semblable à eux. C'est la grâce que je veux m'appliquer à attirer en moi dans cette oraison. Pour me la mériter, et pour me

(1) *I Petr.*, II, 2.
(2) Matth., XVIII, 3.

donner, en votre personne, le modèle le plus accompli de l'enfance chrétienne, vous vous montrez à moi, au début de votre vie, sous la forme d'un petit enfant. C'est dans cet état d'abaissement et de faiblesse, où vous vous êtes réduit par amour pour nous, que je vous ai adoré au saint jour de Noël. Daignez, ô divin Enfant, agréer de nouveau l'hommage de ma soumission, de ma reconnaissance et de mon amour.

II. — Considérations.

L'enfance est le symbole et l'image de la vie chrétienne, c'est-à-dire qu'il faut que nous devenions spirituellement, et sous l'influence de la grâce, ce que les enfants sont corporellement et par nature. En effet, la vie chrétienne se résume dans le triple renoncement: aux affections désordonnées du cœur, par la pratique du détachement ; à l'enflure et à l'élévation de l'esprit, par l'humilité ; aux caprices de la volonté, par l'obéissance. Or, ces trois renoncements trouvent, dans les enfants, leur expression la plus vraie et la plus frappante.

1° Premier caractère de la vie chrétienne exprimé dans les enfants : le détachement.

Le cœur des enfants est étranger à ces attaches innombrables qui nous passionnent, et sont en nous la cause de tant d'agitations, de troubles, de désordres. Ils sont inaccessibles aux convoitises ardentes de l'ambition ; l'appât des richesses n'a rien qui les tente et les attire ; et le spectacle des plaisirs du monde s'étale à leurs yeux, sans les toucher ni les émouvoir. Tandis qu'autour d'eux les hommes s'agitent, s'empressent, s'inquiètent, ils demeurent en paix, indifférents aux

maux du présent et aux sollicitudes de l'avenir. Nulle corruption ne saurait les atteindre; à l'abri des orages que les passions soulèvent, ils conservent leur cœur dans la paix, la pureté et l'innocence.

A l'exemple des enfants, auxquels la grâce l'a rendu semblable, le vrai chrétien traverse le monde, et en use, sans y attacher son cœur. Il est indifférent à tout, détaché de tout. Il possède, selon l'expression de saint Paul, les biens extérieurs, comme ne les possédant pas; il en use, comme n'en usant pas: *Qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur* (1). Si Dieu les lui envoie, il n'en est pas plus joyeux ; s'il les lui enlève, il n'en est pas plus triste, disant avec Job, dans la parfaite tranquillité d'une âme qui ne tient à rien sur la terre: *Dominus dedit, Dominus abstulit :... sit nomen Domini benedictum* (2). Pénétré de la vanité de tout ce qui se passe, il ferme son cœur aux entraînements des passions, aux séductions du monde, aux illusions décevantes des sens ; et foulant aux pieds avec un généreux mépris tout ce qui captive, il conserve son âme libre de toute entrave.

État bienheureux, qui nous fait trouver le paradis sur la terre, en nous mettant à l'abri des chagrins, des tristesses et des ennuis que les vicissitudes des choses d'ici-bas font naître dans ceux qui les recherchent et qui les aiment. Mais surtout disposition éminemment favorable à l'union de l'âme à Dieu et à la vie d'oraison, auxquelles les attaches désordonnées du cœur apporteraient un obstacle insurmontable.

2° Second caractère de la vie chrétienne exprimé dans les enfants : l'humilité.

(1) *I Cor.*, VII, 31.
(2) *Job*, I, 21.

C'est là surtout, selon le commun sentiment des interprètes, ce que Notre-Seigneur avait en vue, lorsqu'il exhortait ses disciples à devenir semblables à de petits enfants.

Tout dans les enfants exprime d'une manière frappante cet abaissement, cette défiance et cet oubli de soi-même qui constituent l'humilité. Ils ont, et quant au corps et quant à l'âme, l'infériorilé en partage; et ils le sentent. Ils ne peuvent aller de pair avec les autres hommes; et ils n'occupent une place dans la société humaine qu'à raison de l'intérêt que la faiblesse inspire. On agit en dehors d'eux ; on ne prend point conseil de leur prudence; les affaires mêmes qui les regardent, et qui ont pour objet leurs intérêts, se traitent et se décident sans leur concours. Tel est l'oubli que l'on fait d'eux que l'on ne tient nul compte de leurs jugements, de leurs discours. Ils acceptent sans se plaindre la situation amoindrie qui leur est faite ; on dirait que, dans le sentiment de leur infériorité et de leur impuissance, ils comprennent qu'elle leur est due. Aussi n'ont-ils pas la pensée d'en ambitionner une autre.

Ainsi se comporte l'âme véritablement humble. Toute son application consiste à se cacher, à se faire oublier, à fuir l'éclat et les honneurs, à détourner d'elle les regards et l'estime des hommes. *Ama nesciri, et pro nihilo reputari* (1) ; voilà sa maxime favorite, le principe qui la dirige dans toutes ses démarches, la grande règle de sa vie. Si elle est contrainte de manifester les dons de sagesse et de science qu'elle possède, de découvrir les trésors de vertu et de sainteté dont la grâce l'a enrichie, ce n'est pas pour paraître et pour conquérir l'estime, mais uniquement pour que Dieu soit

(1) *Imit.*, l. I, c. II, 3.

glorifié, et le prochain édifié. Car elle ne désire pour elle-même que l'obscurité et l'oubli.

Aussi elle ne cherche point à briller. Elle accepte même sans se plaindre, et parfois avec joie, les mépris et les humiliations que la Providence lui envoie, et dans le sentiment qu'elle a de son néant et de sa misère, elle reconnaît qu'ils lui sont légitimement dus. Bien plus, en quelques âmes d'élite, l'héroïsme de l'humilité peut aller jusqu'à les désirer et les rechercher, comme le plus précieux de tous les biens. Quels admirables modèles de ce caractère de l'enfance chrétienne ne trouvons-nous pas dans les saints, en saint Vincent de Paul, par exemple, dont l'humilité a atteint des limites à peine croyables!

3º Troisième caractère de la vie chrétienne exprimée dans les enfants: l'obéissance.

On peut dire que l'obéissance est la vertu propre de l'enfant, celle qui lui tient lieu de toutes les autres. Ne trouvant pas dans sa raison, encore trop peu développée, les lumières dont il aurait besoin pour se conduire; dépourvu des connaissances pratiques que donne l'expérience; incapable de réfléchir et de combiner un plan de conduite, il faut, de toute nécessité, qu'il s'abandonne à une direction étrangère, et qu'à sa volonté propre, dont il doit faire le plus entier abandon, se substitue la volonté de ceux que la Providence a placés au-dessus de lui pour le diriger. Toute sa sagesse doit donc se borner à obéir. C'est, sans doute, ce que veut nous faire comprendre l'écrivain sacré lorsque, résumant toute la vie de l'Enfant Jésus, il se contente de nous dire qu'il obéissait: *Et erat subditus illis* (1). Aussi, la nature elle-même donne à l'enfant

(1) Luc, II, 51.

l'instinct de l'obéissance. Pénétré du sentiment de son inexpérience, et se reconnaissant incapable de se conduire lui-même, il éprouve le besoin de s'appuyer sur la prudence des autres. Il consulte, il interroge, il croit aisément tout ce qu'on lui dit, il ne sait ce que c'est que discuter et raisonner, il se soumet sans résistance aux conseils, et, à plus forte raison, aux ordres qu'il reçoit.

Devenu enfant pour l'amour de Jésus-Christ, le vrai chrétien doit aussi renoncer à sa volonté propre. C'est là, de tous les sacrifices que nous pouvons faire à Dieu, le plus excellent et le plus méritoire. Le plus excellent, puisque, en obéissant pour Dieu, nous faisons à ce divin Maître le sacrifice de ce qu'il y a de meilleur en nous, de notre volonté. Le plus méritoire, parce que, d'ordinaire, il n'est rien qui nous coûte davantage, rien qui suppose une plus complète abnégation, un renoncement plus entier à nous-mêmes. Voilà pourquoi la vie religieuse, qui est un état de perfection, renferme le vœu d'obéissance.

Nécessaire à tous les chrétiens qui aspirent à la vie parfaite, cette vertu est plus nécessaire encore aux prêtres, à qui l'Église en fait faire une promesse expresse au jour de leur ordination. De là le soin avec lequel nous devons nous y exercer dans le cours de notre noviciat au sacerdoce. Que l'obéissance soit donc maintenant la grande règle de notre vie, et que tout notre séminaire, comme les années de l'enfance de Jésus, puisse se résumer en cette seule parole : « Il était soumis : *Erat subditus.* »

III. — Affections et résolutions.

Qu'il y a peu d'âmes, ô mon Dieu, qui comprennent l'excellence de cet état d'enfance, auquel vous voulez

que vos disciples se réduisent ! C'est là un de ces mystères, que vous avez cachés aux prudents et aux sages de ce monde, et que vous avez révélés aux petits et aux humbles : *Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis* (1). Soyez béni, Seigneur, de ce que j'ai le bonheur d'être du nombre de ces âmes privilégiées, à qui vous avez fait connaître la nécessité de devenir petit enfant en Jésus-Christ. Grâce précieuse, à laquelle j'ai été, hélas, bien loin de correspondre comme je l'aurais dû faire.

Accordez-moi de m'y montrer plus fidèle que par le passé, et de m'appliquer, spécialement en ces jours consacrés à honorer votre adorable enfance, à devenir enfant comme vous. Que je sois, à votre exemple, détaché, humble, obéissant ; que je mérite ainsi d'avoir part aux bénédictions que vous répandiez avec tant d'abondance sur les enfants !

O Marie, divine mère du Verbe incarné, vous avez eu le bonheur insigne de contempler de vos yeux et d'étudier à loisir, en Jésus enfant, le modèle parfait de l'enfance chrétienne, et, plus qu'aucune autre créature, vous avez eu part aux vertus et aux dispositions excellentes que l'Esprit-Saint vous découvrait en lui. Daignez m'obtenir la grâce d'y participer avec vous, et d'exprimer comme vous en moi cette vie admirable, type divin de toute perfection et de toute sainteté.

Mes résolutions seront :

1° De m'appliquer à la pratique des trois vertus fondamentales de l'enfance chrétienne, que je viens de méditer ;

2° D'en puiser chaque jour la grâce dans le divin Enfant Jésus ;

(1) Matth., xi, 25.

3° De me proposer la participation à cette grâce comme le principal fruit de la dévotion à la Sainte Enfance.

Nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cælorum (1).

CX

LA SAINTE FAMILLE

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons Dieu préparant Marie et Joseph à leur mission, les enrichissant de ses grâces, et complétant leur société en leur donnant Jésus le Verbe incarné. — — Nous transportant en esprit dans leur demeure, nous nous représenterons cette Trinité de la terre. — Le monde ne la connaît pas ; mais les anges l'admirent. — Nous rendrons, en union avec ces bienheureux esprits, nos devoirs religieux à Jésus, à Marie et à Joseph.

II. Nous verrons que la sainte Famille réalise excellemment les trois conditions d'une famille parfaite :

1° *La charité.* Marie et Joseph étaient unis par l'amour le plus pur. — Ils aimaient l'Enfant Jésus de l'amour le plus tendre. — A son tour l'Enfant Jésus les aimait plus qu'on ne peut dire. — Combien il serait désirable que dans les communautés la même union existât entre tous les frères !

2° *La subordination.* Saint Joseph qui, au point de vue des qualités personnelles, occupe le troisième rang, a cependant reçu la mission de gouverner. — Après lui, c'est à Marie qu'il appartient de donner des ordres ; et Jésus ne fait qu'obéir. — La soumission est pour un séminariste la condition essentielle de tout progrès.

(1) Matth., XVIII, 3.

3° *L'édification.* Chacun, dans la sainte Famille, pratique toutes les vertus. — Puis tous ensemble servent Dieu et parlent de Dieu d'une manière admirable. — Ce devait être pour les anges un spectacle qu'ils n'avaient jamais contemplé. — Il faudrait que cette édification fût imitée au séminaire.

III. Nous remercierons Notre-Seigneur de nous faire vivre dans une nouvelle maison de Nazareth. — Nous examinerons notre conduite par rapport aux trois devoirs qui viennent de nous être rappelés.

Résolution : 1° Avoir une dévotion spéciale à la sainte Famille ; 2° étudier les vertus qu'elle pratiqua ; 3° nous réformer d'après ce modèle.

Bouquet spirituel : *Sancte Joseph, Jesu et Mariæ singulariter dilecte, ora pro nobis.*

I. — Adoration.

Adorons Dieu préparant l'avènement du Verbe incarné dans le monde. Marie et Joseph étaient prédestinés à être les instruments de la Providence dans l'accomplissement de ce grand dessein. Il les comble l'un et l'autre des bénédictions de sa douceur, les enrichit de ses grâces dans une mesure tout exceptionnelle, et les conduit, par des voies mystérieuses, mais admirables, jusqu'au jour où, élevé par leurs soins, le Messie accomplira sa mission de Rédempteur.

Marie, qui doit avoir une part plus intime et plus prochaine à l'œuvre divine, est, par un privilège unique, conçue sans péché, et passe dans le Temple, sous le regard de Dieu, les années de son enfance et de sa jeunesse.

Les prérogatives de saint Joseph et les circonstances qui marquèrent les premières années de sa vie ne nous sont pas connues ; mais nous ne pouvons douter qu'il n'ait été, lui aussi, de la part de Dieu, l'objet d'une pré-

dilection singulière, et que des trésors de sainteté et de pureté n'aient enrichi son âme.

Enfin Marie et Joseph s'unissent l'un à l'autre par le plus divin de tous les mariages; et ainsi se trouve fondée la famille au sein de laquelle Jésus doit naître et grandir.

Tout était donc préparé pour la consommation du grand mystère. Il s'accomplit à la voix de l'archange. Le Verbe s'incarne en Marie par l'opération du Saint-Esprit, et vient compléter la société la plus sainte dont la terre eut encore présenté le spectacle.

Transportons-nous en esprit dans la pauvre demeure qui lui sert d'asile; et contemplons, dans un sentiment de religieuse vénération, cette Trinité de la terre, objet de l'amour et des complaisances de la Trinité du ciel. Le monde ne la connait point; mais elle est pour les anges un objet d'admiration. Elle est dépourvue des richesses de la terre; elle a pour chef un pauvre artisan, qui gagne, par son travail, le pain de chaque jour; et plus d'une fois peut-être elle a eu à subir l'épreuve du besoin; mais elle est riche des dons de la grâce, et les consolations de l'Esprit de Dieu surabondent en elle. La vie qu'elle mène est humble, modeste, vulgaire en apparence; mais les moindres actes dont cette vie se compose ont, aux yeux de Dieu, une valeur incomparable.

Prosternés aux pieds de Jésus, de Marie, de Joseph, rendons-leur tous les hommages dont nous sommes capables.

Félicitons le bienheureux saint Joseph de l'honneur que Dieu lui a fait de l'associer à la divine Marie. Glorifions, en Marie, la prérogative ineffable d'avoir conçu et enfanté le Verbe de Dieu fait chair. Adorons enfin le saint Enfant-Jésus, le trésor et la joie de l'un et de l'autre, se donnant à nous par leur entremise.

II. — Considérations.

Les conditions d'une famille parfaite sont : la charité qui en unit les membres, la subordination qui y fait régner l'ordre, l'édification mutuelle qui en est le but final. Or, nous trouvons ces trois conditions complètement réalisées dans la sainte famille.

1° La charité en fut l'âme. Unis entre eux par l'amour le plus pur et en même temps le plus tendre, Joseph et Marie aimaient l'enfant divin, que la Providence leur avait confié, avec plus d'affection que les pères et les mères les plus dévoués n'en eurent jamais pour leurs enfants. Jésus était leur richesse, leur consolation et leur joie, et le monde entier n'était rien pour eux en comparaison de ce précieux dépôt.

Avec quel bonheur ne le voyaient-ils pas grandir au milieu d'eux, et manifester les trésors de science et de sagesse qui étaient en lui ! Quelles ineffables délices ne goûtaient-ils pas dans ces conversations intimes, où leurs cœurs s'épanchaient si suavement dans le sien !

Loin de leur être pénibles, les soins qu'ils lui donnaient, la sollicitude dont il était l'objet de leur part, les travaux et les fatigues qu'ils durent s'imposer pour subvenir à ses besoins, avaient pour eux un charme inexprimable. L'amour leur rendait tout facile et doux.

Aussi quelle ne fut pas leur tristesse, et que de larmes ne versèrent-ils pas, lorsque, un jour, par une disposition secrète de Dieu, le saint Enfant échappa à leur vigilance, et leur fut ravi pour quelque temps! « Que nous avez-vous fait, ô mon fils, s'écrie Marie en le retrouvant, nous étions, votre père et moi, plongés, en vous cherchant, dans l'affliction la plus vive. *Fili, quid*

fecisti nobis sic? ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te (1). »

Si Joseph et Marie aimaient tendrement Jésus, pouvons-nous croire que le cœur si aimant du Sauveur n'ait pas répondu à leur amour par un amour plus vif encore? Lui qui a aimé tous les hommes jusqu'à mourir pour eux, pouvait-il ne pas aimer ceux qui se dévouaient pour lui avec une si touchante affection?

La charité la plus parfaite régnait donc dans la sainte famille. C'était tout ce que la nature peut inspirer au cœur de l'homme de plus affectueux, rehaussé, agrandi, dilaté par la grâce. Si l'Esprit de Dieu produisit dans les premiers chrétiens une charité si parfaite qu'ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme, que ne dût pas opérer ce divin Esprit, qui est tout amour, dans des cœurs qu'il possédait si parfaitement?

Là, par conséquent, ne se produisirent jamais ni ces divisions qui éloignent, ni ces froissements qui blessent, ni ces froideurs qui resserrent les cœurs. La charité qui remplissait les âmes inspirait toutes les paroles, réglait tous les rapports, régnait dans tous les procédés, et faisait de la maison de Nazareth un paradis sur la terre.

Admirable modèle à imiter pour toutes les communautés chrétiennes. Ne sont-elles pas des familles dont tous les membres sont frères, et ont les plus pressants motifs de s'aimer les uns les autres? Quel bonheur on y goûterait, quelle paix y règnerait, si la charité, qui unissait entre eux Jésus, Marie et Joseph y unissait, les âmes; si, comme dans la maison de Nazareth, toute discorde, toute division, toute animosité, en était bannie; si, loin de se froisser les uns les autres, on

(1) Luc, II, 48.

n'avait, au contraire, rien plus à cœur que d'être agréable à ses frères !

2° Le second caractère que nous remarquons dans la sainte famille, c'est la subordination qui y maintient l'ordre et l'harmonie. Au point de vue de la dignité et des qualités personnelles, saint Joseph n'y occupe que le troisième rang. Toutefois, nonobstant cette infériorité relative, c'est lui qui a reçu de Dieu la mission de diriger et de gouverner. Il est, dans la sainte famille, le dépositaire de l'autorité souveraine du Père éternel; il le représente, et est, en quelque façon, l'expression visible de sa suprême majesté. Dieu lui transmet ses ordres pour qu'il les fasse exécuter. S'il faut fuir et aller en Égypte, c'est Joseph qui en est averti ; c'est à lui également qu'un Ange fait connaître le moment du retour. Il est le chef de la famille, il a le droit d'y commander en maître.

Après Joseph, et sous son autorité, c'est à Marie que revient le droit de donner des ordres et d'exiger l'obéissance.

Quant à Jésus, le Verbe incarné, la sagesse incréée, en qui sont renfermés tous les trésors de la science divine, source de toute lumière et de toute prudence, il n'a d'autre droit que celui de l'obéissance.

Tel est l'ordre de subordination établi par Dieu dans la sainte famille : et cet ordre est fidèlement et religieusement observé. Marie, sans se prévaloir de ses incomparables privilèges, est soumise à saint Joseph, et lui obéit avec fidélité, le reconnaissant pour son seigneur, et lui témoignant, en toute rencontre, respect et déférence. Jésus pratique envers l'un et envers l'autre la docilité la plus parfaite ; jamais l'enfant le plus soumis ne mit plus d'empressement à

accéder aux moindres désirs de ses parents qu'il n'en mit à se conformer en tout aux volontés de Joseph et de Marie. Et il faut que cette obéissance de Jésus ait été bien remarquable, puisque, de toutes les vertus qu'il pratiqua à Nazareth jusqu'à l'âge de trente ans, saint Luc ne fait mention que de celle-là : « Il descendit avec eux, dit-il, et vint à Nazareth, et il leur était soumis : *Descendit cum eis, et venit Nazareth ; et erat subditus illis* (1). »

« Ainsi, dit saint Augustin, Jésus-Christ, à qui le monde est soumis, se soumet lui-même à ses parents : *Christo mundus subditur ; et Christus tamen parentibus subditus fuit* (2). » Ce qui rend cette obéissance du Verbe incarné plus digne encore de notre admiration, c'est qu'elle s'applique à des choses indignes, ce semble, de son infinie majesté. « Les parents du Sauveur, dit saint Basile, étaient pieux et justes, mais pauvres et manquant des choses nécessaires ; ils devaient se les procurer par un travail assidu ; Jésus leur témoignait son obéissance en supportant les mêmes travaux (3). »

Toute société repose sur la subordination, ne subsiste que par elle ; et plus une société est sainte, plus la subordination doit y être en honneur. Avec elle, tout prospère et grandit ; sans elle, à la paix, qui est le fruit de l'ordre, se substitue le trouble et la confusion. Aussi, dans chaque famille religieuse établie dans l'Église, nous trouvons d'abord une règle qui en est la loi suprême, et, au-dessous de cette règle, une autorité vivante chargée de l'interpréter et de veiller à

(1) S. Luc, II, 51.
(2) S. Aug., Serm. VI, *De Diversis*.
(3) S. Bas , *Constit. Mon.*, c. IV.

ce qu'elle soit exécutée. Double expression de la volonté de Dieu, à laquelle il faut, de toute nécessité, que les volontés particulières, quelles que soient leurs lumières et leur sagesse, s'assujetissent et se conforment.

Telle est pour moi, je le sais, au Séminaire, la condition essentielle de tout progrès et de toute perfection, et telle sera plus tard, dans le sacerdoce, la condition du bien que je pourrai réaliser. L'Église est une hiérarchie formée sur le modèle de la hiérarchie céleste, et composée de pouvoirs qui se subordonnent les uns aux autres. Mon rôle dans cette hiérarchie est celui de l'Enfant-Jésus à Nazareth, c'est-à-dire que je dois pratiquer comme lui la soumission aux volontés de ceux qui sont, pour moi, les représentants de Dieu, et le respect de leur autorité.

3° Mais ce que nous devons surtout admirer dans la sainte famille, c'est la sainteté qui reluit en chacun de ses membres, et l'édification mutuelle qui en est la conséquence. Toutes les vertus semblent s'être donné rendez-vous dans ce sanctuaire. L'Esprit-Saint y opérait sans obstacle dans les âmes, pour les élever à une perfection dont rien n'approche. Jamais un tel parfum de sainteté ne s'était élevé de notre triste désert, jamais Dieu n'avait reçu parmi les hommes de tels hommages.

C'était l'humilité la plus profonde, la pureté la plus parfaite, le détachement des créatures le plus entier, la charité la plus enflammée, le zèle le plus ardent pour le salut des hommes, les désirs les plus vifs de l'avènement du règne de Dieu sur la terre.

A l'extérieur, rien qui frappât les regards, rien que de vil et de commun. Les hommes passaient indifférents devant la pauvre demeure de l'artisan Joseph; et cependant, aux yeux de Dieu et de ses Anges, les

trésors de grâce qui y étaient renfermés valaient mieux que le monde entier. Jésus, Marie, Joseph y menaient, dans le silence et l'obscurité, la vie du ciel sur la terre. Les moindres actes de leur volonté, les moindres élans de leur cœur glorifiaient Dieu, plus parfaitement que tous les travaux des apôtres, que le sang versé des martyrs, que les pénitences et les austérités des confesseurs. C'étaient trois hosties s'immolant sans cesse, et offrant à la divine majesté le plus saint de tous les sacrifices.

Qui pourrait exprimer la suavité des entretiens célestes qu'ils avaient ensemble? On parle de ce qu'on aime. Tout embrasés des flammes de l'amour divin, Jésus, Marie, Joseph pouvaient-ils s'entretenir d'autre chose que de Dieu et de ses amabilités infinies, de ses miséricordes sur le monde qu'il allait sauver, du malheur de ceux qui l'offensent, du bonheur de lui appartenir? Quelle joie surtout n'était-ce pas pour Joseph et pour Marie d'entendre le divin Enfant parler de son Père céleste, exprimer le désir qui le consumait d'accomplir la divine mission pour laquelle il était venu sur la terre, dépeindre la gloire et la félicité du ciel, dévoiler à leurs regards les beautés et les richesses de son intérieur sacré!

Ce fut ainsi que s'écoulèrent les trente années de la vie cachée de Jésus, dans la compagnie de Joseph et de Marie; c'est ainsi qu'il nous apprend comment doivent s'écouler pour nous les années bénies du Séminaire. Constitué sur le modèle de la sainte famille, destiné à nous faire grandir en Jésus-Christ, pour nous faire devenir un jour des représentants de ce divin Maître, le Séminaire ne devrait-il pas offrir aux anges le même spectacle d'édification que la maison de Nazareth? Là aussi, tous les cœurs doivent être à Dieu; là, il ne doit y

avoir que des exemples d'édification et des encouragements à la sainteté; là, jusque dans les détails les plus vulgaires de la vie, dans la tenue, le maintien, les conversations, les repas, il faut que l'on respire comme un parfum de piété et de perfection qui porte à Dieu. Cette édification mutuelle est sans contredit l'un des meilleurs fruits de la vie commune. Quel malheur si, au lieu de nous la donner les uns aux autres, nous étions pour nos frères une cause de scandale, si le Séminaire au lieu d'être une école de sainteté, de régularité, de modestie, offrait aux regards attristés le spectacle de la tiédeur et du relâchement!

III. — Affections et résolutions.

Que chacun de nous rentre en soi-même, et se demande s'il a fait tout ce qui dépendait de lui pour que le Séminaire soit véritablement sous le triple rapport de l'union des cœurs, d'une respectueuse subordination et de l'édification mutuelle, l'image et la copie fidèle de la sainte famille.

Quelle est ma charité pour mes frères? Leur suis-je uni de cœur, et ai-je pour eux tous une réelle affection? N'en est-il pas plusieurs pour lesquels je n'éprouve que froideur et qu'indifférence, auxquels j'évite de m'associer dans les récréations communes? N'y a-t-il au fond de mon âme aucun sentiment de rancune, d'aigreur, d'antipathie?...

Quelle est ma soumission à l'autorité? Ai-je un véritable respect pour la règle, et une entière déférence aux ordres et aux conseils des supérieurs qui me tiennent la place de Notre-Seigneur? Ne serai-je pas du nombre de ces séminaristes qui violent sans scrupule les prescriptions les plus saintes, quand ils le peuvent

faire impunément; qui n'observent ni le silence, ni la ponctualité; qui font même profession de n'attacher à toutes ces choses aucune importance?

Enfin ma vie au Séminaire est-elle édifiante? Puis-je croire qu'elle soit de nature à porter mes confrères à Dieu? Loin de les exciter à la ferveur par mes paroles et par mes exemples, ne les en ai-je pas quelquefois détournés, censurant leur fidélité ou les encourageant dans leur négligence, remplissant ainsi auprès d'eux le rôle odieux des mauvais anges, qui tentent les âmes, et les entraînent avec eux dans l'abîme?

Ne permettez pas, ô mon Dieu, que je méconnaisse à ce point les devoirs d'un bon séminariste. Afin d'être plus fidèle à les remplir, je me remettrai souvent devant les yeux le touchant spectacle de la sainte famille que je viens de méditer. Jésus, Marie et Joseph, formant ensemble dans la pauvre maison de Nazareth la plus sainte et la plus édifiante des communautés, seront les modèles que je m'efforcerai d'imiter; et je serai fidèle à les invoquer souvent, pour obtenir une participation abondante à leur esprit et à leur grâce.

Mes résolutions seront :

1° D'avoir une dévotion spéciale à la sainte famille;

2° D'étudier avec soin les vertus qui y furent pratiquées;

3° De réformer d'après ce modèle les défauts que je reconnais en moi.

Sancte Joseph, Jesu et Mariæ singulariter dilecte, ora pro nobis (1).

(1) Lit. S. Joseph.

III. — TEMPS DE LA SEPTUAGÉSIME, DU CARÊME ET DE LA PASSION

CXI

POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME

SUR LES OUVRIERS DE LA VIGNE

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons Dieu, nous imposant la loi du travail ; s'y astreignant lui-même le premier dans l'œuvre de la création ; et y appliquant son divin Fils. — Nous honorerons tous les saints comme autant d'ouvriers de Dieu.

II. Nous verrons que le prêtre doit posséder les trois qualités qui font le bon ouvrier.

1° *Le bon ouvrier ne choisit point sa tâche.* De même l'homme doit accepter la place que Dieu lui donne. — La nécessité de l'appel du Seigneur pour remplir une fonction s'impose surtout au prêtre de la manière la plus rigoureuse, et pour entrer dans le sacerdoce et pour y occuper tel ou tel poste.

2° *Le bon ouvrier ne néglige rien dans l'accomplissement de sa tâche.* Ainsi le prêtre doit travailler à l'œuvre divine et lui consacrer le double bien qu'il a reçu pour cela : le temps d'abord, et ensuite les dons de nature et de grâce qui lui ont été départis.

3° *Le bon ouvrier ne se réserve rien du fruit de son travail.* Content de la récompense que le Maître lui a promise, il ne s'approprie rien autre chose — Donc le prêtre ne doit pas substituer sa gloire à la gloire de Dieu.

III. Nous nous humilierons des infidélités que nous avons

commises par rapport à la triple obligation qui vient de nous être rappelée. — Nous nous interrogerons sur nos dispositions pour l'avenir.

Résolutions : 1° Remercier Notre-Seigneur de notre vocation au sacerdoce ; 2° nous offrir déjà à lui et lui promettre de travailler plus tard avec abnégation ; 3° dans cette intention, nous acquitter avec ferveur de nos devoirs de séminariste.

Bouquet spirituel : *Ite et vos in vineam meam, et quod justum fuerit dabo vobis.*

I. — Adoration.

Dans ce père de famille, qui confie à des mercenaires le soin de cultiver sa vigne, reconnaissons Dieu nous imposant à tous la loi du travail. A mon entrée dans le monde, une tâche, à l'accomplissement de laquelle ma vie tout entière doit être consacrée, m'a été assignée par le Créateur : *Creati... in operibus bonis quæ præparavit Deus, ut in illis ambulemus* (1). Comme homme, comme chrétien et surtout comme prêtre, je suis donc l'ouvrier de Dieu ; prérogative glorieuse, dont je dois, loin d'en rougir, me tenir d'autant plus honoré qu'elle me donne avec Dieu un nouveau trait de ressemblance.

Dieu, en effet, avant de condamner l'homme au travail, a voulu s'y astreindre le premier. Bien qu'il fût parfait et heureux en lui-même, il a voulu, inspiré par sa bonté, sortir de son repos éternel, et déployer à l'extérieur, dans la création du monde, sa puissance et sa sagesse. Adorons cet ouvrier divin faisant sortir, par une parole, les mondes du néant : *Dixit et facta sunt* (2) ; et les ornant de toutes les merveilles dont le spectacle s'étale devant nos yeux.

(1) *Eph.*, 2, 10.
(2) Ps. xxxii, 9.

Rendons aussi nos hommages d'adoration, d'admiration et d'amour à Jésus, le Verbe incarné, envoyé sur la terre par son divin Père pour y subir à son tour la loi du travail. Le péché avait déformé l'œuvre du Créateur, et y avait introduit la confusion et le désordre. Il est venu dans le monde pour en relever les ruines, pour y rétablir l'ordre et l'harmonie, pour faire rentrer le genre humain dans la voie dont la prévarication du premier homme l'avait fait sortir. Telle est l'œuvre à laquelle il s'est dévoué; et, pour l'accomplissement de cette tâche, non seulement il a répandu ses sueurs, mais il a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Vous avez donc été, ô Jésus, un ouvrier laborieux et fidèle : et vous avez pu légitimement, en quittant la terre, réclamer la récompense que vous aviez méritée, et dire avec confiance à votre divin Père : « Je vous ai glorifié sur la terre; j'ai accompli l'œuvre que vous m'aviez confiée ; et maintenant, ô mon Père, glorifiez-moi à votre tour : *Ego te clarificavi super terram ; opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam. Et nunc, clarifica me tu, Pater, apud temetipsum* (1). »

Enfin, honorons encore, en qualité d'ouvriers de Dieu, les saints Apôtres et les hommes apostoliques, leurs successeurs, qui ont continué et développé, dans la sainte Église, l'œuvre du Verbe incarné, les saints martyrs, les saints prêtres, tous les saints. Chargés par le père de famille du soin de cultiver sa vigne, ils s'y sont tous employés avec un zèle infatigable; tous, ils ont consumé leur vie dans le travail, et, à l'exemple de leur divin Maître, ils ont pu dire : « J'ai accompli ma tâche : *Opus consummavi.* »

Vous m'appelez, ô mon Dieu, à partager le même

(1) Joan., XVII, 5.

honneur. Je dois être, un jour, votre ouvrier, et bientôt vous me direz, comme le père de famille : « Allez à ma vigne : *Ite in vineam meam* (1). » C'est à me préparer à cette mission qu'est consacré le temps de mon séjour au Séminaire. Accordez-moi la grâce d'en profiter si fidèlement que je sois, un jour, un ouvrier infatigable : *Operarium inconfusibilem* (2).

II. — Considérations.

Considérons quelles sont les qualités qui constituent le bon ouvrier, qualités que doit posséder tout prêtre, désireux de répondre dignement à sa vocation.

1° Le bon onvrier ne choisit pas sa tâche; mais il accepte celle que son maître lui impose. Qu'elle soit facile ou difficile, agréable ou rebutante, honorable ou vulgaire, il s'en contente ; en cela, la volonté du maître est sa souveraine loi. C'est la première de ses obligations. Rien d'ailleurs de plus raisonnable; car, sans cela, aucune œuvre importante ne serait possible.

Tel est donc aussi le premier devoir que nous impose notre glorieux titre d'ouvriers de Dieu. Chaque homme a sa place dans le monde, et, dans cette place, il a une œuvre à faire, qui est pour lui l'œuvre de Dieu. Il faut qu'il l'accepte, qu'il s'en contente, qu'il l'aime, et qu'il s'y attache. C'est à Dieu seul qu'il appartient de distribuer à ses créatures le rôle qu'elles doivent remplir; il les met pour cela dans le milieu convenable, et leur communique les dons de nature et de grâce, dont elles ont besoin pour s'en bien acquitter. Cette distribution du travail a lieu dans toutes les condi-

(1) Matth., IV, 7.
(2) *II Tim* , II, 15.

tions ; et, si tous suivaient avec fidélité les indications providentielles qui leur tracent la voie dans laquelle ils doivent marcher, l'ordre et l'harmonie règneraient dans la société.

Toutefois, l'appel divin, dont nous parlons, est d'une nécessité bien plus rigoureuse pour le sacerdoce que pour toute autre profession. Il doit être plus distinct, plus précis, et, si on peut le dire, plus authentique. Entrer dans le sacerdoce sans cet appel serait une intrusion sacrilège ; par ce crime, au lieu de la bénédiction divine, nous attirerions sur nous les plus terribles malédictions.

Ce n'est pas tout. Dans le sacerdoce même, nonobstant l'unité du but, il y a des directions diverses, et, dans chacune de ces directions, des postes et des objets multiples. Ici encore l'appel de Dieu, manifesté par l'organe des supérieurs légitimes, assigne à chacun sa part de travail. C'est cet appel qui devra déterminer le lieu dans lequel s'exercera notre zèle, la portion de la vigne du père de famille sur laquelle il faudra que nous concentrions nos efforts.

Le bon prêtre, le véritable ouvrier de Dieu, est, à cet égard, dans la plus complète indifférence. Que le poste soit brillant ou qu'il soit modeste ; qu'il réponde à ses convenances ou qu'il les contrarie ; qu'il doive lui procurer des consolations ou être pour lui une cause de tristesses ; il ne s'en préoccupe pas. Le père de famille lui a dit : « Allez à ma vigne. » Il y va, sans s'inquiéter de savoir quelle est cette vigne qu'il a reçu la mission de défricher ; il y va, plein de confiance et de joie, appuyé sur la volonté de Dieu ; assuré, par conséquent, que la bénédiction divine l'accompagnera. Ce sera un tombeau, peut-être, où il devra ensevelir sa vie tout entière, sa jeunesse, ses talents, son activité. Qu'importe ? L'obéissance parle, c'est assez.

Donc, il ne se plaindra point. Il ne se livrera ni au chagrin ni au découragement; il ne portera point un œil jaloux sur la part échue à ses confrères; il aura horreur surtout de ces sollicitations et de ces intrigues que l'ambition inspire.

2° Une fois qu'il a reçu sa tâche, le bon ouvrier ne néglige rien pour l'accomplir à la satisfaction du maître qui l'emploie. Il s'y livre tout entier. Le mauvais ouvrier ne se fait aucun scrupule de perdre dans l'oisiveté une partie du temps qu'il devrait consacrer au travail; et ce travail même est accompli par lui négligemment, sans goût, sans ardeur, sans diligence. Au contraire, l'ouvrier consciencieux ne perd pas de temps; depuis le matin jusqu'au soir, il est à l'œuvre; et il consacre fidèlement, à l'accomplissement de sa tâche, tout ce qu'il a d'intelligence, d'activité et de force.

Belle image du chrétien, et surtout du séminariste et du prêtre.

Nous sommes les ouvriers de Dieu. Une tâche nous a été assignée; et, pour que nous puissions nous en acquitter, Dieu nous a accordé deux biens dont il exige que nous fassions un bon emploi : le temps d'abord, puis les dons de nature et de grâce que nous avons reçus de sa bonté. Ce sont là les deux talents confiés à notre diligence, que nous devons faire valoir, et dont il nous sera demandé un compte rigoureux.

Le temps. Bien souvent on nous en a montré le prix. Tous les moments dont il se compose sont à Dieu, qui nous les donne, comme tous les moments de la journée de l'ouvrier sont au maître à qui il s'est loué. Tous ces moments ont un emploi déterminé; ils doivent être consacrés à la portion de travail qui nous est échue en partage. En faire un autre usage est une sorte de larcin

dont nous nous rendons coupables envers Dieu. Obligation d'autant plus grave, et qui mérite d'autant plus de fixer notre attention, que ce temps est limité, qu'il est court, et qu'une fois passé, il ne reviendra plus Et, ce qui doit en augmenter encore le prix à nos yeux, c'est l'excellence des œuvres que nous pouvons y accomplir. Pour tout chrétien, des actes que Dieu récompensera, dans le ciel, par une éternité de gloire ; pour un séminariste, sa formation sacerdotale au triple point de vue de la science, de la piété et de la vertu ; pour un prêtre, des âmes à sauver.

Oh ! combien donc le temps doit nous sembler précieux, avec quel soin nous devons en employer tous les instants, et quelle diligence attentive nous devons apporter pour n'en perdre aucun ! Vérité, hélas ! bien peu comprise. Le temps est, de tous les biens, le plus précieux : et il n'en est aucun dont on fasse moins de cas. On le gaspille ; on le perd en mille manières ; on le dépense en futilités de toutes sortes ; souvent même, au lieu d'y faire l'œuvre de Dieu, on y fait l'œuvre du démon.

Au bienfait du temps, Dieu ajoute divers dons de nature et de grâce, qu'il nous demande aussi d'employer à son service. Nos forces corporelles, nos sens, nos organes, notre intelligence et toutes nos facultés, les lumières surnaturelles et les secours sans nombre que Dieu nous prodigue pour opérer le bien, ne doivent servir, si nous sommes vraiment pour Dieu des ouvriers fidèles et consciencieux, qu'à l'accomplissement de la tâche providentielle qui nous est assignée. Car tout cela appartient à Dieu ; il nous en demandera compte : et, plus nous aurons reçu, plus il exigera de nous : *Cui multum datum est, multum quærctur ab eo* (1). Et

(1) Luc, XII, 48.

ne faut-il pas reconnaître que, dans la répartition de ces dons, nous avons été les privilégiés de la Providence? Dieu, qui nous a assigné une tâche sublime, et qui nous destine à accomplir dans son Église la plus grande et la plus sainte de toutes les œuvres, nous a enrichis en proportion de ce qu'il demandait de nous. *Jam divites facti estis* (1), disait saint Paul aux fidèles de son temps; combien plus cette parole s'applique-t-elle aux séminaristes et aux prêtres?

Quand nous serons prêtres, nous devrons employer, au service de l'Église et des âmes, tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes; nous le devons employer maintenant à l'accomplissement de nos devoirs journaliers. Donc, comme de bons ouvriers, mettons au service du maître qui nous emploie toute notre bonne volonté; travaillons avec une ardeur infatigable à atteindre les divers buts qui nous sont proposés; et mettons fidèlement à profit, pour cela, tous les secours que Dieu nous donne.

3° Enfin, troisième caractère du bon ouvrier: il ne se réserve rien du fruit de son travail Il sait que ce fruit ne lui appartient pas, et qu'il doit tourner tout entier au profit de celui qui l'emploie. Il se montre donc, sous ce rapport, d'une délicatesse extrême; il aurait horreur de causer en cela le moindre dommage à son maître; ce qui serait à ses yeux une injustice d'autant plus odieuse qu'à la violation du droit d'autrui elle ajouterait un coupable abus de confiance. Le salaire qui lui a été promis, et qu'il sait lui devoir être fidèlement payé, est l'unique récompense qu'il attend pour la peine qu'il se donne.

(1) *I Corinth.*, IV, 8.

Ici encore, le bon ouvrier est notre modèle. Dieu, en nous envoyant travailler à sa vigne, nous a promis une récompense magnifique : *Ego... merces tua magna nimis* (1). *Quod justum fuerit dabo vobis* (2). Car, s'il doit récompenser généreusement, dans la gloire, tout chrétien qui aura observé fidèlement sa loi, que ne fera-t-il pas pour le prêtre qui aura travaillé constamment pour lui, qui lui aura sacrifié sa vie ? La récompense du prêtre sera donc belle. Il y a droit, et elle ne lui fera pas défaut.

C'est son salaire ; mais il faut qu'il s'en contente, et qu'il ne s'approprie rien de ce qui appartient à Dieu. Tel serait le désordre dans lequel tomberait le prêtre qui, négligeant de travailler pour Dieu, se chercherait lui-même dans son travail ; qui, à la gloire de Dieu, substituerait sa propre gloire ; qui, au lieu de se proposer d'établir le règne de Dieu dans les âmes, voudrait y régner lui-même, en conquérant leur estime et leur affection. Ah ! sans doute, nous avons besoin, pour le succès de nos œuvres, de l'estime et de l'affection, et nous pouvons sans crime les rechercher ; mais à la condition qu'elles ne seront pour nous qu'un moyen d'arriver à un but supérieur : conquérir à Dieu les âmes, et, par là, procurer la gloire dont il est jaloux : *Gloriam meam alteri non dabo* (3). Agir autrement serait une injustice, une violation des droits de Dieu, une coupable prévarication.

III. — Affections et résolutions.

Vous m'avez choisi, ô mon Dieu, pour être votre ouvrier ; et, dans la distribution des emplois que vous

(1) *Gen.*, XV, 1.
(2) Matth., XX, 4.
(3) Isai, XLII, 8.

confiez à vos créatures, vous m'avez assigné une tâche glorieuse. Soyez-en éternellement béni !

Mais quelle est ma fidélité à répondre à cet appel divin ? Comment me préparé-je à accomplir les desseins de Dieu sur moi ? Suis-je dans une indifférence parfaite relativement à la portion de la vigne qu'il me faudra un jour cultiver ?

En attendant que ce jour vienne, Dieu m'impose, au Séminaire, le travail de l'étude. Quelle application y ai-je apportée ? La négligence avec laquelle je m'acquitte de ce devoir n'est-elle pas un triste prélude de celle que je suis exposé à apporter plus tard dans le ministère sacré des âmes ?

Enfin n'ai-je en vue, dans mes perspectives d'avenir, que la plus grande gloire de Dieu ?

C'est, ô mon Dieu, votre grâce qui m'a appelé ; il n'y a non plus que votre grâce qui puisse faire de moi un ouvrier dévoué, laborieux, fidèle. Je vous la demande, Seigneur, convaincu que, sans ce secours, je ne puis rien. Donnez-moi donc ce que vous m'ordonnez, et ordonnez-moi ce que vous voudrez : *Da quod jubes, et jube quod vis.*

Mes résolutions seront :

1° De remercier souvent Notre-Seigneur de ma vocation au sacerdoce ;

2° De m'offrir à lui pour en remplir les obligations avec abnégation et dévoûment ;

3° De m'exciter à m'acquitter de mes devoirs de séminariste, en considérant qu'ils sont la préparation nécessaire à l'accomplissement de mes devoirs de prêtre.

Ite et vos in vineam meam, et quod justum fuerit dabo vobis (1).

(1) Matth., xx, 4.

CXII

POUR LE MARDI DE LA SEPTUAGÉSIME

SUR LA PRIÈRE DE JÉSUS-CHRIST

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous nous transporterons au Jardin des Oliviers pour y contempler et y adorer Jésus dans sa prière.

II. Nous verrons que la prière de Jésus produit pour nous trois fruits admirables :

1° *Elle nous obtient la grâce de la prière.* De nous-mêmes nous ne pouvons ni connaître nos besoins, ni demander le secours de Dieu. — En priant, Notre-Seigneur nous a donné un exemple à imiter, et nous a mérité la grâce qui nous est nécessaire pour nous connaître et pour nous porter à nous adresser à Dieu.

2° *Elle donne l'efficacité à notre prière.* Nous n'avons par nous-mêmes aucun titre à ce que Dieu nous exauce. — Mais Notre-Seigneur répand en nous son esprit ; et alors notre prière s'identifiant avec la sienne, a une efficacité qui nous permet de tout obtenir.

3° *Elle supplée à l'insuffisance de notre prière.* Nous ne savons pas ce qu'il faut demander, et le temps que nous passons à prier est bien court. — La prière de Jésus, au contraire, est universelle dans son objet et dans sa durée.

III. Nous remercierons Notre-Seigneur de l'obligation qu'il nous impose de prier souvent chaque jour. — Nous lui demanderons une participation à ses dispositions. — Nous nous humilierons de l'imperfection de nos prières.

Résolutions : 1° Honorer Notre-Seigneur dans sa prière ;

2° lui demander la grâce de bien prier ; 3° nous unir à son Esprit au commencement de nos prières.

Bouquet spirituel : *Jesum Christum in monte olivarum orantem, venite, adoremus.*

I. — Adoration.

Transportons-nous en esprit au jardin des Oliviers, pour y contempler Jésus dans sa prière. Le moment de consommer son sacrifice est arrivé. Il va être saisi, livré à ses ennemis, insulté, flagellé, couronné d'épines, condamné à mort, et enfin crucifié. Avant d'entrer dans cette voie douloureuse, qu'il voit s'ouvrir devant lui, il éprouve le besoin de se recueillir dans l'oraison, et d'aller chercher en Dieu la force de souffrir : *Factus in agonia, prolixius orabat* (1)

Sans doute, l'âme sainte du Sauveur n'avait pas attendu ce moment pour accomplir le grand devoir de la prière ; il commença à s'en acquitter dès le premier instant de sa vie. Mais au début de sa passion, en cet instant solennel où il se prépare à mourir pour nous, sa prière semble prendre un caractère inaccoutumé d'application et de ferveur. Il se retire dans un jardin, accompagné seulement de quelques disciples ; il se prosterne à deux genoux ; et, sous l'impression profonde de douleur et d'angoisse que cause à son âme la perspective du Calvaire, il épanche son âme devant Dieu, lui demandant pour lui et pour tous les hommes, qu'il devait racheter par sa mort, une grâce de parfait acquiescement aux ordres de la Providence : *Pater,... non mea voluntas, sed tua fiat* (2).

(1) Luc, xxii, 43.
(2) *Ib.*, 42.

Contemplons, avec un sentiment profond d'admiration, d'amour et de joie, l'excellence infinie de la prière de Jésus, et la perfection des devoirs religieux dont elle est l'expression. Adorons les complaisances que le Père éternel prend en son Fils, prosterné et anéanti devant lui, en qualité de suppliant universel de l'Église. Enfin, à l'exemple des bienheureux qui sont au ciel, et des justes qui vivent sur la terre, efforçons-nous, par une disposition très parfaite de correspondance et d'union, d'avoir part aux pensées et aux sentiments de Jésus dans sa prière.

II. — Considérations.

La prière de Jésus-Christ, indépendamment de la gloire qu'elle rend à Dieu, produit trois fruits admirables et infiniment précieux pour nous.

1° Elle nous obtient la grâce de la prière. Nous avons besoin, pour prier, du secours de Dieu ; car la prière est une œuvre surnaturelle que nous ne pourrions accomplir abandonnés à nous-mêmes, et réduits à nos seules forces. Dépourvus de ce secours, nous ne penserions pas même à prier ; nous n'aurions ni le sentiment de nos besoins, ni cet instinct qui porte l'âme chrétienne à s'adresser à Dieu, pour en obtenir le soulagement. Eussions-nous la pensée de prier, nous serions, par nous-mêmes, impuissants à le faire comme il faut ; car, ou nous ne demanderions pas ce qu'il faut demander, ou nous ne le demanderions pas comme il convient de le faire. *Quid oremus,* dit saint Paul, *sicut oportet, nescimus* (1). Il est donc nécessaire que la grâce, qui nous

(1) *Rom.*, VIII, 26.

porte à prier, nous éclaire aussi, nous dirige, nous inspire dans l'exercice de la prière.

Or cette grâce est le premier fruit que nous recueillons de la prière de Jésus-Christ.

En effet, dans les divers mystères que Jésus a parcourus pendant sa vie mortelle, ce divin Maître s'est surtout proposé deux choses : nous donner un exemple à imiter, et nous mériter la grâce de faire saintement les mêmes actions. Voilà pourquoi il a voulu que sa vie fût en tout semblable à la nôtre : *Debuit per omnia fratribus similari* (1) ; afin que dans ses moindres détails, cette vie divine fût pour nous un modèle et une source de grâces. Mais si cela est vrai de tout ce qu'a fait Jésus, combien plus en doit-il être ainsi de sa prière, l'acte, après l'oblation de son sacrifice, le plus saint qu'il ait accompli sur la terre.

De même donc qu'en obéissant, Jésus nous a appris à obéir, et nous en a mérité la grâce ; de même qu'en souffrant, il nous a éclairés sur le prix des souffrances, et nous a enseigné à rendre les nôtres méritoires ; de même en priant, il nous a montré comment nous devons prier, et nous a obtenu de Dieu la grâce dont nous avons besoin pour nous acquitter de ce devoir fondamental.

Ainsi, la prière de Jésus nous obtient en premier lieu la lumière qui nous fait connaître notre profonde misère, notre impuissance pour le bien, le besoin que nous avons du secours de Dieu pour vaincre nos passions et être vertueux. C'est elle encore qui fait naître en nos âmes le désir de la prière et produit en nous le mouvement pieux par lequel nous sommes portés à l'accomplissement de ce devoir. Enfin elle nous mérite le concours de l'Esprit-Saint qui, venant en nous, nous aide

(1) *Hebr.*, II, 17.

à prier comme il faut, ou plutôt, comme le dit saint Paul, prie lui-même en nous par des gémissements ineffables : *Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus* (1).

2° Le second fruit de la prière de Jésus est de rendre les nôtres efficaces.

Ce n'est pas assez de prier, il le faut faire efficacement. Il faut que, s'élevant de notre âme comme un encens d'agréable odeur, la prière pénètre jusqu'au ciel, ait la puissance de toucher le cœur de Dieu, et le porte à nous accorder ce que nous lui demandons. Que la prière ait une telle efficacité, nous n'en pouvons douter ; toutes les pages de la sainte Écriture, toutes les voix de la tradition en rendent témoignage. Mais où donc la prière chrétienne puise-t-elle une si miraculeuse prérogative ? Comment se peut-il faire qu'un simple désir formé dans le cœur d'une âme fidèle, produise de tels effets ? Cette merveille doit être attribuée à la prière de Jésus-Christ, fondement inébranlable de la confiance avec laquelle nous devons prier.

Pécheurs, créatures misérables, nous n'avons, par nous-mêmes, aucun titre à ce que Dieu nous exauce. Mais il n'en est pas ainsi de Jésus. La dignité de sa personne adorable, l'éminence de son sacerdoce, les titres qu'il possède de Médiateur et de Rédempteur, enfin la parfaite sainteté de sa vie lui donnent accès auprès de Dieu, et font que sa prière ne peut jamais être repoussée : *Exauditus est pro sua reverentia* (2). Tout ce qu'il demande, il l'obtient infailliblement de son divin Père

Or cette efficacité de la prière de Jésus-Christ se

(1) *Rom.*, VIII, 26.
(2) *Hebr.*, V, 7.

déverse en quelque façon sur la nôtre. Non seulement nous avons par Jésus-Christ la grâce de pouvoir prier, nous possédons encore l'incomparable privilège de le pouvoir faire en lui et avec lui. C'est son esprit répandu dans nos âmes qui est l'inspirateur et le principe de notre prière ; c'est lui qui, en réalité, prie dans tous les chrétiens.

Ainsi, lorsque, poussés par le mouvement surnaturel de la grâce, nous demandons à Dieu son secours, ce n'est pas notre voix que Dieu entend, mais la voix de son Fils, cette voix toute-puissante, à laquelle il ne peut rien refuser. Par cette union, ou plutôt par cette sorte d'identification avec la prière de Jésus, la prière chrétienne acquiert une efficacité à laquelle par elle-même elle n'aurait pu prétendre. Elle met, pour ainsi dire, à notre disposition les trésors de la grâce, et il n'y a rien que par elle nous ne puissions obtenir. De là cette parole du Sauveur : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis* (1). »

3° Enfin la prière de Jésus nous procure un troisième avantage : en même temps qu'elle donne à notre prière l'efficacité, dont par elle-même celle-ci serait dépourvue, elle la complète et supplée à son insuffisance.

Quelque parfaite, quelque fervente que soit notre prière, elle sera toujours disproportionnée à l'étendue de nos besoins. Elle l'est surtout en deux manières : par son objet et par sa durée.

Par son objet. « Nous ignorons, dit saint Paul, ce que nous devons demander à Dieu : *Quid oremus, sicut oportet, nescimus* (2). » Les besoins généraux de l'Église

(1) Joan., XVI, 23.
(2) *Hebr.*, VIII, 26.

nous échappent ; nos besoins personnels eux-mêmes ne nous sont connus que bien imparfaitement. Nous les ignorons, ou nous n'y faisons pas réflexion. Voilà pourquoi notre prière, quelque étendu qu'en soit l'objet, est toujours incomplète.

Par sa durée. Nous consacrons chaque jour quelque temps à la prière ; mais, même dans les âmes les plus contemplatives, ce temps est toujours renfermé dans des limites plus ou moins restreintes. Bientôt et comme malgré nous, les travaux, les soins de la vie, les relations nécessaires avec les créatures, les préoccupations, la faiblesse même de notre esprit nous obligent à interrompre ce saint exercice.

La prière de Notre-Seigneur est exempte de cette double imperfection.

Elle est universelle dans son objet. Éclairée par une lumière supérieure, l'âme sainte de Jésus-Christ connaît très parfaitement les besoins de son Église, et ceux de chacun des membres qui la composent ; et elle n'en omet aucun dans sa prière. Médiateur universel, Jésus intercède pour tous les hommes, pour les justes et pour les pécheurs, pour les vivants et pour les morts.

Elle est universelle dans sa durée, et embrasse tous les temps.

On peut dire que dès l'origine du monde, elle a commencé à se faire entendre, par l'immolation des victimes, dont le sang n'a cessé de couler et qui figuraient le Sauveur.

Puis, c'est de l'âme même de Jésus qu'au moment béni de l'incarnation elle s'élève vers Dieu, ce qu'elle continuera de faire, durant toute l'éternité, sans interruption et sans défaillance. En effet, la prière de Jésus n'a été interrompue, ni par le sommeil qui fait cesser

en nous l'exercice de la vie raisonnable, ni par les soins extérieurs qui nous absorbent, ni par ces distractions dont les plus saintes âmes ne sont pas exemptes. Comme à chaque instant elle intercède, à chaque instant aussi elle fait descendre la grâce dans nos âmes.

Ainsi la prière de Jésus est, en toutes manières, un digne supplément à l'imperfection de la nôtre.

III. — Affections et résolutions.

Vous m'appelez, ô divin Jésus, a être un jour dans l'Église l'écho de votre prière. A votre exemple, en vertu du sacerdoce dont je serai honoré, je devrai prier non seulement pour moi, mais pour toutes les âmes dont les intérêts me seront confiés. Persuadés de l'efficacité de mes prières et de mon crédit auprès de Dieu, les pieux fidèles viendront à moi pleins de confiance, afin que j'intercède pour eux. Je dois donc être comme vous, ô Jésus, l'homme de la prière.

Mais je ne puis remplir dignement cette sainte et toute divine mission, si je ne participe abondamment à votre esprit de prière; si je ne suis animé des dispositions de religion, d'amour, d'humilité, de confiance dont vous étiez pénétré sur la terre, lorsque, prosterné à deux genoux aux pieds de votre Père, vous intercédiez pour nous.

Daignez former vous-même en moi ces sentiments dont je suis si dépourvu. Je lis dans le saint Évangile qu'un de vos disciples, témoin de la ferveur de votre prière, vous adressa un jour cette demande : « Seigneur, apprenez-nous à prier : *Domine, doce nos orare* (1). » Pénétré comme ce disciple du besoin que j'ai d'une

(1) Luc, xi, 1.

grâce abondante de prière, je vous demande la même faveur. Je vaque, chaque jour, à de nombreux exercices de piété, et néanmoins c'est à peine si je puis dire que je prie, tant ma prière se trouve mêlée de défauts et d'imperfections de toute sorte. Dois-je après cela m'étonner que j'obtienne peu, priant si mal? Ne puis-je pas avec raison m'appliquer la parole de saint Jacques : *Petitis et non accipitis, eo quod male petatis* (1).

Répandez donc sur moi, Seigneur, cet esprit de grâce et de prière que vous promettez par votre prophète à vos serviteurs, et que vous nous avez mérité par la ferveur de vos supplications : *Effundam super domum David... Spiritum gratiæ et precum* (2). Rendez-moi surtout fidèle à suivre dans la prière les inspirations de votre esprit, à m'abandonner à lui pour qu'il prie lui-même en moi, et à faire toutes mes prières en union avec les vôtres.

Mes résolutions, en terminant cette oraison, seront :

1° D'honorer Notre-Seigneur dans sa prière, et de le remercier souvent des grâces qu'il nous a obtenues en priant ;

2° De lui demander souvent la grâce de bien prier ;

3° D'être fidèle à m'unir, au commencement de chacune de mes prières, à l'Esprit de Jésus-Christ.

Jesum Christum in monte Olivarum orantem, venite, adoremus (3).

(1) Jac., IV, 3.
(2) Zach., XII, 10.
(3) *Invit. Festi Orat. D. N. J.-C.*

CXIII

POUR LE DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME

SUR LA PAROLE DE DIEU

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons, dans l'âme sainte de Jésus, les dispositions d'amour et de fidélité envers la parole de Dieu, dont elle était animée. — Ce divin Maître nous apprend, par le Psalmiste, que cette parole est sa lumière, qu'il la médite et en fait ses délices. — Nous honorerons les mêmes sentiments, dans l'âme de la Très Sainte Vierge Marie.

II. Pour nous convaincre de l'excellence de la parole de Dieu, nous l'envisagerons à un triple point de vue :

1° *En elle même.* Elle est l'expression de la vie intime de Dieu. — Cette vie se résume dans une parole infinie dans sa durée, unique et renfermant tout, substantielle enfin, et ayant pour terme une personne divine. — Nous entendons cette parole dans les Livres saints et dans les enseignements de l'Église.

2° *Dans sa manifestation.* Dieu ne nous a pas parlé seulement par l'intermédiaire des créatures, il a envoyé sur la terre, pour nous instruire, son Verbe, sa parole substantielle. — Jésus-Christ, le Verbe de Dieu, après nous avoir parlé par les prophètes, nous a fait entendre par lui même la parole de vie, et c'est lui qui continue de nous parler. — Il se rend donc doublement présent parmi nous par l'Eucharistie et par sa parole.

3° *Dans ses effets.* La parole de Dieu est dogmatique et agit sur l'intelligence. — Elle est morale et préceptive, et exerce son action sur la volonté. — Elle est liturgique et sacramentelle, et, en cette qualité, elle produit la grâce.

III. Nous remercierons Notre-Seigneur d'avoir répandu en nous avec profusion la semence de sa parole. — Nous

nous demanderons si nous ne sommes pas le chemin battu ou le sol pierreux, ou le terrain couvert d'épines dont parle la parabole.

Résolutions : 1° Écouter toujours avec respect la parole de Dieu ; 2° Nous rappeler de temps en temps le compte que Notre-Seigneur nous en demandera ; 3° nous appliquer à en profiter.

Bouquet spirituel : *Christus docet : audiamus, timeamus, faciamus.*

I. — Adoration.

La parabole de la semence, que l'Église propose aujourd'hui à nos méditations, en nous montrant quels obstacles s'opposent le plus souvent aux effets de la parole de Dieu dans nos âmes, nous apprend avec quelles dispositions de respect, d'amour, de fidélité, nous devons écouter cette divine parole et la conserver en nous.

Pour nous établir dans ces dispositions, adorons-les d'abord dans l'âme sainte de Jésus, notre modèle en cela, comme en tout le reste.

La parole de Dieu est la règle unique de ses pensées, de ses jugements, de ses appréciations. « Votre parole, Seigneur, dit-il par la bouche du Psalmiste, est le flambeau qui éclaire mes pas, la lumière qui me dirige dans mes sentiers : *Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis* (1). » Il la médite avec amour; elle est sans cesse au milieu de son cœur : *Lex tua meditatio mea est* (2). *Legem tuam in medio cordis mei* (3). Elle fait ses délices, sa consolation et sa joie : *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua ; super mel ori meo* (4).

(1) Ps. CXVIII, 105.
(2) Ps. CXVIII, 77.
(3) Ps. XXXIX, 9
(4) Ps. CXVIII, 103.

Après avoir adoré dans le cœur de Jésus ces sentiments de religieux respect et de tendre amour, dont il est pénétré pour la parole de Dieu, honorons-en le reflet et comme le rejaillissement dans le cœur de Marie, sa divine mère. Avec quelle sainte avidité, durant le long séjour qu'elle fit dans le Temple, ne se livra-t-elle pas à l'étude de la loi de Dieu, aimant à en lire les textes vénérables, écoutant religieusement, pour les méditer, les explications qui lui en étaient données? Lorsque, plus tard, un message céleste lui découvrit les desseins de Dieu sur elle, sa réponse fut une adhésion pleine de docilité à la parole divine : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum* (1). Enfin deux fois l'Évangéliste signale la pieuse application de Marie à recueillir, à conserver, à méditer les paroles d'édification qu'elle entendait : *Maria conservabat omnia verba hæc conferens in corde suo* (2).

Non seulement Jésus et Marie ont aimé et respecté la parole de Dieu, ils l'ont, de plus, mise en pratique; en sorte que leur vie intérieure et extérieure n'a été que la traduction fidèle et l'accomplissement littéral de cette adorable parole.

Demandons à Dieu sa lumière et sa grâce, afin que, pénétrés pour la parole de Dieu des mêmes sentiments, nous en fassions, nous aussi, la règle de notre vie.

II. — Considérations.

Après la sainte Eucharistie, qui contient substantiellement le corps et le sang du Seigneur, il n'y a rien

(1) Luc, I, 38.
(2) Luc, II, 19-51.

dans le monde de plus vénérable et de plus digne de nos hommages que la parole de Dieu. Pour nous en convaincre, nous pouvons l'envisager : 1° en elle-même et dans sa nature intime; 2° dans sa manifestation; 3° dans ses effets.

1° L'écrivain sacré, voulant relever l'excellence de la sagesse, dit qu'il va rechercher ce qu'elle est et comment elle a été produite : *Quid est sapientia, et quemadmodum facta sit referam* (1). Essayons, à son exemple, de comprendre ce qu'est, dans son origine, cette parole de Dieu, qui se révèle à nous sous des formes si variées. C'est la pensée même par laquelle Dieu se connaît, et se dit à lui-même tout ce qu'il est, l'expression de sa vie intime, l'acte divin par lequel il se constitue, l'exercice de son intelligence infinie.

Représentons-nous, autant qu'il peut nous être donné de le faire, Dieu dans le silence de son éternité, séparé de toute créature, vivant en lui-même, souverainement parfait, souverainement heureux. Que fait-il, et qu'est-ce que cette vie dans laquelle il trouve sa béatitude et son repos? C'est une parole que Dieu prononce et par laquelle il devient Père, et engendre un Fils qui s'appelle son Verbe. Parole infinie dans sa durée, puisqu'elle se fait entendre éternellement, sans interruption et sans succesion. Parole unique, mais qui renferme tout; puisqu'elle dit toutes les perfections de Dieu, sa puissance, sa sagesse, sa sainteté; tout ce que Dieu connaît, tout ce qu'il ordonne, les lois immuables qui règlent les rapports des êtres. Parole substantielle, puisqu'elle a pour terme une personne divine.

Or, cette parole qui est Dieu même, il nous est

(1) *Sap.*, VI, 24.

donné de l'entendre. Les saintes Écritures, les enseignements de l'Église, les livres spirituels en sont des traductions, imparfaites, sans doute, mais qui ne laissent pas que d'en être une expression réelle et vraie. Dieu, par tous ces organes, nous révèle sa pensée, nous dit, dans le langage humain, ce qu'il se dit à lui-même d'une manière ineffable, dans les profondeurs de son être. Ainsi, quand la divine parole nous est adressée, c'est comme si l'adorable Trinité nous ouvrait son sein pour nous initier aux secrets de sa vie.

Quelle sublime idée cette considération ne nous donne-t-elle pas de la parole de Dieu, et quelle estime ne doit-elle pas nous inspirer pour elle! Toute parole est l'expression d'une pensée; et plus la pensée est auguste et sainte, plus la parole qui l'exprime a de grandeur. Que peut-il donc y avoir de plus grand qu'une parole qui est l'expression de la pensée de Dieu.

2° Excellente en elle-même, la parole de Dieu ne l'est pas moins, envisagée dans l'organe qui a servi à nous la transmettre.

Dieu, pour nous parler, ne s'est pas contenté de nous faire entendre le langage des créatures, intermédiaires imparfaits qui ne pouvaient nous transmettre que des échos affaiblis de sa parole. Pour nous instruire, il a envoyé sur la terre son Verbe même, sa parole substantielle, qui s'est incarnée parmi nous, et a fait entendre aux hommes, dans leur propre langage, les vérités célestes. Jésus-Christ, en effet, a été, en même temps que Sauveur, prédicateur de la doctrine du salut. Ce mystérieux semeur de notre parabole qui, dès le point du jour, sort de sa demeure pour répandre sa semence, c'est lui. Pendant trois ans, il a répandu

la semence de la doctrine. Il a ouvert sa bouche adorable et il a parlé; et les multitudes avides de l'entendre le suivaient en foule, pour recueillir ses enseignements.

Ainsi, selon l'expression du prophète, aux ténèbres qui enveloppaient le monde, a succédé une vive et éclatante lumière : *Populus qui ambulabat in tenebris vidit lucem magnam* (1); car, désormais, c'était le Fils de Dieu lui-même qui devait être notre maître, et nous apprendre ce qu'aucun homme ne pouvait savoir : *Deum nemo vidit unquam; unigenitus, qui est in sinu Patris, ipse enarravit* (2).

C'est donc de Jésus-Christ, le Verbe incarné, qu'émane principalement la doctrine révélée. L'ancien peuple ne la connaissait qu'imparfaitement, mais l'Église la possède en plénitude. Recueillie sur ses lèvres par des témoins fidèles, consignée dans les Écritures inspirées ou confiée à la tradition, elle forme un trésor d'un prix inappréciable que l'Église conserve avec un soin jaloux. Le Verbe de Dieu fait chair n'est donc pas seulement présent sur la terre par le moyen de l'Eucharistie, il y vit encore par sa parole, dans laquelle il s'est, en quelque sorte, incarné de nouveau, pour être notre lumière. Cette parole prend des formes diverses dans les livres, dans les prédications, dans les spéculations élevées de la théologie, et dans les enseignements élémentaires du catéchisme; mais sous toutes ces formes, c'est la parole de Jésus-Christ qui se fait entendre, c'est toujours lui qui nous enseigne. Nouveau titre que possède la parole de Dieu à notre vénération. Venant à nous par un canal si auguste et si divin, combien ne mérite-t-elle pas que nous l'écoutions avec un religieux respect?

(1) *Isai*, IX, 2.
(2) Joan, I, 18

3° Enfin, la parole de Dieu est encore excellente dans ses effets. « La parole de Dieu, a dit saint Paul, est efficace : *Vivus est sermo Dei et efficax* (1). » — « Ma parole, dit Dieu par son prophète, ne me reviendra pas vide et sans effet : *Verbum meum non revertetur ad me vacuum* (2). » Considérons cette divine efficacité de la parole de Dieu.

Parmi les hommes, la communication des pensées et des sentiments, qui se fait au moyen du langage, est la condition des relations, et, par conséquent, le fondement de la société. Dieu, ayant voulu établir une société entre lui et les hommes : *Ut... societas nostra sit cum Patre et cum Filio ejus Jesu Christo* (3), l'a également fondée sur la parole. Trois choses, en effet, constituent cette société : la manifestation que Dieu nous fait de lui-même et de ses vérités ; les ordres qu'il nous intime, la communication qu'il nous fait de sa vie. Or, tout cela se fait par le moyen de la parole révélée, qui revêt ainsi une triple forme.

Elle se présente d'abord à nous comme parole dogmatique. C'est le symbole, résumé des vérités que Dieu nous fait connaître, et que l'Église nous enseigne. En cette qualité, elle agit sur l'intelligence, pour l'éclairer, et produire dans l'âme, avec le concours de l'Esprit-Saint, l'acte de foi, premier mouvement de l'âme qui se porte à Dieu pour s'unir à lui.

Elle est en second lieu morale et préceptive. C'est le code sacré des prohibitions et des lois contenues dans le saint Évangile, dans les écrits des saints Apôtres et dans les canons de l'Église ; comme aussi le recueil des

(1) *Hebr.*, IV, 12.
(2) Is., LV, 11.
(3) I Joan, 1, 3.

maximes de perfection promulguées par Jésus-Christ Dans cette forme, la parole de Dieu exerce son action sur la volonté pour la détourner du mal, lui faire pratiquer le bien, l'établir dans la pratique des vertus chrétiennes, et l'élever, par la conformité parfaite à la volonté de Dieu, jusqu'au sommet de la sainteté la plus éminente.

Enfin la parole de Dieu est, en troisième lieu, liturgique et sacramentelle. Ce sont les formules vénérables que l'Église emploie dans l'administration des sacrements, dans ses exorcismes, dans ses bénédictions et dans les diverses fonctions dont se compose la liturgie sacrée, soit qu'elle les ait reçues de son divin fondateur, soit que l'Esprit de Dieu, qui la conduit, les lui ait suggérées à elle-même.

Nous devons reconnaître dans ces formules une double efficacité. Tantôt c'est une efficacité de prière, en vertu de laquelle elles attirent la grâce dans les âmes, et leur procurent ainsi le secours dont elles ont besoin pour se sanctifier. Tantôt, douées d'une efficacité plus puissante encore, elles opèrent directement la sainteté, et communiquent à l'âme la vie divine dont elles sont comme le véhicule.

Par cette mystérieuse action, la parole de Dieu nous élève et nous unit à Jésus-Christ, et fonde ainsi la société sainte qui, commencée sur la terre, se consommera dans le ciel.

III. — Affections et résolutions.

O Jésus, semblable au semeur, sous l'image duquel vous vous représentez, dans le texte évangélique proposé aujourd'hui à nos méditations, vous répandez avec profusion la semence de votre divine parole ; vous la

prodiguez en quelque façon sans mesure, l'offrant à toutes les âmes, la diversifiant à l'infini, pour la mettre à la portée, et l'accommoder aux besoins de chacun.

D'où vient donc qu'elle produit si peu de fruit en nous, et que, souvent même, elle demeure stérile?

La parabole de notre Évangile nous en indique la cause. Les uns, semblables au chemin battu où la semence fut dévorée par les oiseaux, ne prêtent aucune attention à la divine parole, distraits qu'ils sont par les préoccupations de la terre. D'autres l'écoutent et y adhèrent; mais ils sont inconstants et légers. De même que, tombant sur un sol pierreux, la semence fut bientôt desséchée; de même la parole de vie ne produit en eux que des résolutions passagères. D'autres enfin, figurés par le terrain où les épines arrêtent le développement de la semence, entretiennent en eux des attaches coupables, qui étouffent et rendent infructueux les bons désirs que la parole de Dieu leur avait inspirés.

N'est-ce pas là l'histoire de ma vie, et ne dois-je pas reconnaître que tels sont bien les obstacles qui, jusqu'à ce jour, ont empêché la bonne semence de produire dans mon âme des fruits de sainteté? Daignez, Seigneur, les écarter par votre grâce. Si, par le passé, j'ai été un sol ingrat et stérile, faites que, cultivé par vous, je devienne cette bonne terre qui reçoit la semence, la retient et lui fait produire des fruits au centuple.

Mes résolutions seront :

1° D'écouter toujours avec respect, avec empressement, avec amour, la parole de Dieu, sous quelque forme qu'elle me soit présentée : dans les Livres saints, dans les textes liturgiques, dans les canons de l'Église, dans les auteurs spirituels, dans les entretiens et les exhortations que j'entendrai;

2° De me rappeler de temps en temps le compte que

Dieu me demandera un jour de sa parole, afin d'entretenir en moi une crainte salutaire et de m'exciter à en profiter ;

3° De m'appliquer à tirer toujours quelque fruit particulier de chaque lecture que je ferai, de chaque sermon que j'entendrai.

Christus docet : Audiamus, timeamus, faciamus (1).

CXIV

POUR LE MARDI DE LA SEXAGÉSIME

I. — SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons Dieu instituant la grande loi de l'expiation. — L'homme ne fera et n'obtiendra rien qu'à la sueur de son front. — Toute religion vraie ou fausse repose sur le sacrifice. — Nous adorerons en Notre-Seigneur l'accomplissement le plus parfait de cette loi sainte mais rigoureuse.

II. Pour bien comprendre la vie d'hostie de Jésus nous en considèrerons :

1° *La source et le principe.* Nous les trouvons dans le cœur de Jésus. — A peine entré dans le monde il accepta la mission de victime, et il ne cessa de hâter de ses vœux le moment où il devait être attaché à la croix. — Le Sauveur souffrit depuis son incarnation jusqu'à sa mort.

2° *Son expression visible.* Elle nous apparaît dans

(1) S. Aug.

les souffrances du corps de Notre-Seigneur. — Nous connaissons le détail de ces souffrances. — Il n'est aucun mystère dont la méditation soit plus propre à nous éclairer et à nous toucher.

3° *Son complément*. Nous le trouvons dans les effets de pénitence que Jésus produit dans les chrétiens qui sont ses membres. — Jésus s'associe les âmes et leur inspire l'amour du sacrifice. — On peut dire que la passion de Notre-Seigneur se perpétuera ainsi jusqu'à la fin des siècles.

III. Nous nous humilierons en pensant que, futurs prêtres, nous ne sommes pas encore victimes, comme nous le recommandent les saints. — Nous demanderons à Notre-Seigneur une dévotion tendre pour le mystère de sa passion.

Résolutions : 1° Méditer souvent sur ce mystère ; 2° nous exercer à la patience ; 3° offrir à Dieu quelque sacrifice volontaire.

Bouquet spirituel : *Christum regem crucifixum, venite, adoremus*.

I. — Adoration.

Adorons Dieu instituant, après la chute de l'homme, la grande loi de l'expiation, par la souffrance et le sacrifice. Ce sera à la sueur de son front que l'homme pécheur devra gagner le pain, destiné à soutenir sa vie : *In sudore vultus tui vesceris pane* (1). Ce sera également à la sueur de son front qu'il réalisera tous les progrès ; et, désormais, rien de beau, rien d'excellent ne se produira dans le monde qu'au prix de laborieux et pénibles efforts. Ainsi en doit-il être surtout de l'œuvre par excellence de la sanctification. L'homme s'est perdu par la recherche désordonnée des satisfactions sensibles ; il ne peut être sauvé et sanctifié que par l'immolation de lui-même. Innocent, il pouvait aller à Dieu

(1) *Gen.*, III, 19.

par les créatures ; coupable, il ne le peut faire qu'à la condition de s'en séparer. Elles sont, en effet, devenues pour lui, depuis le péché, une amorce dangereuse.

Voilà pourquoi il n'y a jamais eu dans le monde de religion, vraie ou fausse, qui ne reposât sur le sacrifice. Toutes elles prescrivent à l'homme de se présenter à Dieu avec une victime : *Sine sanguinis effusione non fit remissio* (1). Partout, c'est une victime qui expie, une victime qui intercède, une victime qui rend grâces, une victime qui adore et attire sur la terre les bénédictions célestes. De là ces innombrables sacrifices que, de tout temps, les hommes sentirent le besoin d'offrir à Dieu, et par lesquels ils se reconnaissaient soumis à la loi de l'expiation par la souffrance.

Adorons en Notre-Seigneur Jésus-Christ, prêtre et victime, l'accomplissement le plus parfait de cette loi sainte mais rigoureuse. Il est l'agneau qui efface les péchés du monde : *Agnus Dei... qui tollit peccatum mundi* (2) ; l'hostie de propitiation seule capable d'apaiser la colère de Dieu ; le Médiateur par lequel toute prière monte à Dieu, et toute grâce descend sur la terre. Il a dû, en cette qualité, accepter l'immolation et en subir toutes les rigueurs : *Oportuit pati Christum* (3). Aussi la souffrance s'offre à nous comme le caractère distinctif du Sauveur. Le prophète Isaïe l'appelle l'homme des douleurs : *Virum dolorum* (4) ; et il nous déclare lui-même, par la bouche d'un autre prophète, qu'il n'a jamais été sans peine et sans travail : *In laboribus a juventute mea* (5).

(1) *Hebr.*, IX, 22.
(2) Joan., I, 29.
(3) Luc, XXIV, 26.
(4) Is., LIII, 3.
(5) Ps. LXXXVII, 16.

O Jésus, prosterné au pied de votre croix, j'adore vos divines souffrances. Donnez-moi d'en bien comprendre le mystère, et faites qu'en les méditant dans cette oraison, je sente naître dans mon cœur le désir d'y participer.

II. — Considérations.

Pour bien comprendre la vie d'hostie de Jésus, nous pourrons en considérer : 1° la source et le principe dans les dispositions de son cœur sacré ; 2° l'expression dans les souffrances de son corps ; 3° le complément dans les effets de pénitence que ce divin Maître produit dans les chrétiens, qui sont ses membres, et comme une extension de sa personne.

1° Il en a été de la vie d'hostie de Jésus comme des autres dispositions de son âme sainte ; elle a été bien plus étendue à l'intérieur qu'à l'extérieur ; les actes par lesquels elle s'est manifestée au dehors n'ont été qu'une faible expression de ce qu'elle était en réalité.

C'est donc dans le cœur de Jésus qu'il nous faut pénétrer pour comprendre toute la profondeur des impressions de pénitence, toute l'ardeur des désirs d'expiation qu'il ressentit.

A peine entré dans le monde, Jésus accepta la mission de victime que son divin Père lui offrit. Il en comprit toute la grandeur, et il s'y soumit avec une indicible joie. Cette disposition du cœur de Jésus nous est révélée dans les paroles du Psalmiste que le Sauveur, au témoignage de saint Paul, prononça en commençant sa vie : *Christus ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi : Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt, tunc dixi : Ecce*

venio (1). Non seulement son courage ne défaillit pas à la vue de la passion douloureuse qui devait être son partage, mais l'envisageant comme le moyen providentiel destiné à réparer l'injure faite à Dieu par le péché, et à établir dans le monde le règne de la sainteté, il ne vit plus rien en elle que de doux et d'aimable; il salua avec transport la croix qui lui était présentée; et il ne cessa de hâter de ses vœux le moment où il devait y être attaché : *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur* (2).

Il n'attendra pas même que ce moment soit venu, pour commencer à remplir son rôle de victime. Longtemps avant qu'il souffrit dans son corps, il souffrit dans son âme une passion non moins douloureuse. Le spectacle des innombrables péchés du monde, qu'il avait sans cesse devant les yeux, produisait en lui un sentiment d'ineffable tristesse, dont la componction et la douleur de tous les pénitents ne sauraient nous donner l'idée. Il permit, il est vrai, que ce sentiment se manifestât d'une manière plus vive la veille de sa passion dans la cruelle agonie du jardin, mais durant toute sa vie, il en eut l'impression; en sorte que, depuis son incarnation jusqu'à sa mort, le Sauveur ne fut pas un instant sans souffrir.

2° Mais, pour être en toutes manières l'homme de la douleur, Jésus devait aussi souffrir dans son corps.

Les évangélistes ont raconté, avec des détails infiniment touchants dans leur simplicité, ces divines souffrances de l'Homme-Dieu; et c'est avec une ineffable consolation que les âmes pieuses aiment à relire et à

(1) *Hebr.*, x, 5, 6, 7.
(2) Luc, xii, 50.

méditer les récits qu'ils nous en ont laissés. Bien des fois, guidés par eux, nous avons parcouru nous-mêmes, en esprit, la voie douloureuse du Calvaire; nous avons contemplé, avec un cœur touché et attendri, Jésus, l'auguste victime, subissant toutes les immolations auxquelles il s'était voué, semblable, selon l'expression du prophète, à l'agneau sous le couteau du sacrificateur: *Quasi agnus... qui portatur ad victimam* (1). Nous l'avons vu, après la sanglante agonie du jardin des Oliviers, déchiré par les verges de la flagellation, couronné d'épines, cruellement insulté, gravissant péniblement, sous le poids de sa croix, la montagne du Calvaire, crucifié enfin, et, après trois heures du plus douloureux supplice, consommant par la mort son sacrifice.

C'est ce spectacle que l'Église nous invite à nous remettre encore sous les yeux. Parcourons donc l'une après l'autre toutes les souffrances du Sauveur, nous arrêtant pieusement à chacune d'elles, honorant et baisant les plaies sacrées de Jésus; et, en même temps, adorant la justice de Dieu et son infinie sainteté, qui ne peuvent être satisfaites que par le sang d'une si auguste victime.

Entre tous les mystères de Notre-Seigneur, il n'en est aucun dont la méditation soit plus propre à éclairer notre esprit, à toucher notre cœur, à fortifier notre volonté. C'est au pied de leur crucifix, et dans la contemplation des souffrances de l'Homme-Dieu, que les saints ont senti s'allumer en eux ces ardeurs divines dont ils ont été consumés; qu'ils se sont généreusement déterminés à tout sacrifier, et à se sacrifier eux-mêmes pour Dieu et pour les âmes. Oh! si nous savions

(1) Jerem., XI, 19.

méditer comme eux ces mystères; si nous comprenions comme eux tout ce que disent à l'âme fidèle cette croix, cette couronne d'épines, ces clous, cette lance, ces plaies, ce sang! Si une bonne fois, le vœu du pieux auteur de l'*Imitation* se réalisait, et si Jésus crucifié venait dans notre cœur : *O si Jesus crucifixus in cor nostrum veniret* (1), quelle admirable transformation s'opèrerait en nous, et avec quelle ardeur nous travaillerions à la sanctification de notre âme, pour laquelle Jésus-Christ a tant souffert et a versé tout son sang!

3° Cependant, quelque grandes, quelque incompréhensibles qu'aient été les douleurs de Jésus dans sa passion, elles n'ont pu apaiser la soif d'expiation qui le consume. Ne pouvant plus souffrir en lui-même, il veut souffrir dans les membres vivants qu'il s'associe et qu'il remplit de son esprit. Jésus, présent aux âmes qui sont à lui, leur communique sa vie d'hostie. Il leur inspire l'amour du sacrifice, et leur donne l'attrait surnaturel de l'immolation et du martyre. Non seulement il leur communique, par sa grâce, la force de supporter avec courage les épreuves de la vie, il les porte encore à s'imposer des privations volontaires, à exercer sur elles-mêmes les rigueurs de la pénitence, et à faire de leur corps une victime qu'elles s'appliquent à mortifier et à immoler en toutes manières. Il n'est pas, en effet, une âme véritablement animée de l'esprit de Jésus-Christ qui ne sente en elle l'instinct et comme le besoin de la mortification volontaire.

Or, quand nous souffrons en union avec Jésus-Christ, nous pouvons dire comme saint Paul : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea, pro corpore ejus,*

(1) *Imit.*, l. I, c. xxv, 7.

quod est Ecclesia (1). Nous complétons en quelque sorte sa divine passion à laquelle, sans cela, il manquerait, ce semble, quelque chose. Alors, en effet, c'est Jésus-Christ qui souffre en nous, et qui par nous continue et dilate son sacrifice.

Ainsi, la passion de Jésus-Christ ne s'est pas terminée au moment où ce divin Sauveur expira sur la croix, elle se perpétue dans l'Église, et elle s'y perpétuera jusqu'à la fin des siècles. Les martyrs qui versent leur sang pour la foi ; les confesseurs qui consument leur vie dans les travaux de la pénitence ; les hommes apostoliques qui se dévouent au salut de leurs frères ; toutes les âmes justes que Dieu éprouve par la maladie, la persécution, la calomnie, sont autant de continuations vivantes de la passion de Jésus-Christ. Par là, d'un bout du monde à l'autre, Jésus continue de s'offrir à Dieu en qualité de victime. Il le fait d'une manière réelle à l'autel où se renouvelle, par le ministère des prêtres, le sacrifice de la croix. Il le fait spirituellement dans l'âme de chaque fidèle, lorsqu'il la trouve docile à ses inspirations.

III. — **Affections et résolutions.**

Divin Jésus, si le désir de votre cœur est de voir toutes les âmes, que votre grâce anime et vivifie, participer à la vie d'hostie, combien plus ne désirez-vous pas y voir participer vos prêtres, et ceux que vous appelez à le devenir. Ils sont d'autres vous-même ; ils doivent donc, plus parfaitement que les simples fidèles, être animés de votre esprit. D'ailleurs, l'oblation du divin sacrifice, qui est leur fonction principale, leur

(1) *Col.*, I, 24.

rappelle chaque jour que, s'ils sont sacrificateurs comme vous et avec vous, comme vous aussi et avec vous, ils doivent être victimes. L'Église le leur fait connaître, lorsqu'elle leur dit par la bouche du Pontife qui va les consacrer prêtres : *Imitamini quod tractatis; quatenus mortis dominicæ mysterium celebrantes, mortificare membra vestra a vitiis et concupiscentiis omnibus procuretis* (1). C'est donc aux prêtres surtout qu'il appartient de dire comme saint Paul : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea* (2).

Est-ce ainsi que j'ai, jusqu'à présent, envisagé le sacerdoce? L'attrait que je sens en moi pour cette dignité, et qui me porte à croire que Dieu m'y appelle, me porte-t-il aussi à la vie d'hostie? Ai-je pour le mystère de Jésus souffrant une dévotion tendre qui m'excite à le méditer souvent? Si je ne sens pas en moi cet amour passionné de la croix que la vue du crucifix produisait dans les saints, et qui leur faisait désirer et rechercher la souffrance, ai-je au moins assez de patience et de résignation pour la supporter quand elle se présente? Ne serais-je pas, au contraire, de ces ennemis de la croix, dont saint Paul ne parlait qu'en versant des larmes : *Nunc autem et flens dico, inimicos crucis Christi* (3)?

O Jésus, tout dans ma nature repousse la souffrance; il n'y a que votre grâce qui puisse m'en inspirer l'amour. Je vous demande, ô mon Dieu, cette grâce sans laquelle, je le reconnais, je ne puis être votre disciple, et pour l'attirer plus efficacement en moi, je prends la résolution :

(1) *Pontif. Rom.*
(2) *Col.*, I, 24.
(3) *Philip.* III, 18.

1° De faire souvent, d'ici à la fête de Pâques, de la passion de Jésus-Christ le sujet de mes méditations;

2° De m'exercer à la patience, pour imiter du moins par là Jésus crucifié;

3° D'offrir de temps en temps à Dieu quelque sacrifice volontaire.

Christum regem crucifixum, venite, adoremus (1).

Christo igitur passo in carne, et vos eadem cogitatione armamini (2).

CXV

POUR LE MARDI DE LA SEXAGÉSIME

II. — SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons Notre-Seigneur initiant ses apôtres à ce douloureux mystère de sa mort qui était l'objet continuel de ses pensées et le terme de ses aspirations. — Nous nous unirons à la sainte Église qui, dès le commencement du temps de la pénitence, nous applique à cette méditation.

II. Nous verrons que le mystère de la Passion nous apprend, suivant une parole de saint Augustin, l'éminence de notre dignité et la grandeur de notre dette:

1° *L'éminence de notre dignité.* Jésus qui, sur la croix, nous a aimés jusqu'à se livrer pour nous, nous apprend combien nous sommes grands dans notre nature humaine; combien nous le sommes au point de

(1) *Invit. Festi Passionis.*
(2) *I Petr.*, IV, 1.

vue chrétien, puisque nous avons tant coûté à Notre-Seigneur ; combien enfin nous le sommes par le sacerdoce, puisque, comme prêtres, nous devons reproduire tous les jours l'immolation du Calvaire et en appliquer l'efficacité aux âmes.

2° *La grandeur de notre dette.* La passion de Jésus-Christ nous impose plusieurs obligations importantes : obligation de la reconnaissance ; obligation de nous sanctifier ; obligation de profiter des grâces que Jésus nous a méritée ; obligation d'appartenir à Jésus-Christ qui nous a conquis ; enfin, obligation de prêcher Jésus crucifié par nos exemples et par nos paroles.

III. Nous nous demanderons si nous avons toujours entendu avec docilité ce double enseignement. — Nous nous humilierons de nos impardonnables négligences sous ce rapport.

Résolutions : 1° Méditer souvent la passion de Jésus-Christ ; 2° nous renouveler dans le désir de la vie parfaite ; 3° demander à Notre-Seigneur l'amour de la croix.

Bouquet spirituel : *Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum-Christum, et hunc crucifixum.*

I. — Adoration.

Adorons Notre-Seigneur, annonçant par avance à ses Apôtres, pour les prémunir contre le découragement, les douloureuses épreuves qui lui étaient préparées et que bientôt il allait subir : « Voici, leur dit-il, que nous montons à Jérusalem, et que tout ce qui a été annoncé du Fils de l'homme va recevoir son accomplissement. Il sera livré aux gentils, insulté, flagellé, conspué, mis à mort : *Ecce ascendimus Jerosolymam, et consummabuntur omnia quæ scripta sunt per prophetas de Filio hominis : tradetur enim gentibus, et illudetur, et flagellabitur, et conspuetur ; et postquam flagellaverint, occident eum* (1). »

Depuis le moment où il s'incarna en Marie, Jésus ne

(1) Luc., XVIII, 31, 32, 33.

perdit jamais de vue le souvenir de sa passion. Il eut toujours en perspective le calvaire et la croix ; et à chaque instant de sa vie, il renouvelait intérieurement son sacrifice, en acceptant le calice que son divin Père lui présentait.

Non content de faire de ce douloureux mystère l'objet de ses pensées, et le terme de ses aspirations, il veut y initier ses apôtres, en leur prédisant en détail ce que, dans quelques jours, ils lui verront souffrir. Il les prépare ainsi à l'épreuve qui les attend ; il s'efforce de les familiariser, en le leur présentant d'avance, avec le spectacle de son immolation ; et il nous apprend à tous combien il nous est utile de méditer souvent et attentivement le mystère de la croix.

Voilà pourquoi, dès le début de ce temps de pénitence, l'Église s'empresse de nous le mettre sous les yeux. Elle estime avec raison qu'aucun objet n'est plus propre à exciter dans notre cœur les sentiments de componction qui doivent nous animer présentement. Désirant nous préparer de loin aux saintes solennités qu'elle consacre chaque année aux souffrances du Sauveur, elle a institué pour le temps de la Septuagésime et du Carême des fêtes touchantes qui en sont la préparatiou et le prélude.

Unissons-nous à ce désir de la sainte Église ; imprimons fortement dans nos âmes le souvenir pieux des plaies sacrées de Jésus; faisons-en fréquemment le sujet de nos méditations; et, à l'exemple des fidèles amis du Sauveur, tenons-nous en esprit au pied de sa croix, répétant avec amour ces paroles de la liturgie : *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi ; quia per crucem tuam redemisti mundum* (1).

(1) *Lit. Eccl., in Off. crucis.*

II. — Considérations.

Une parole de saint Augustin que l'Église nous met à la bouche, dans l'Office de ce jour, nous fournira la matière de notre méditation. Le saint Docteur, après avoir exalté la Passion du Sauveur, conclut en s'écriant : « Reconnais donc, ô homme, quelle est l'éminence de ta dignité et la grandeur de ta dette : *Agnosce, homo, quantum valeas, et quantum debeas* (1). » Méditons ce double enseignement que la Passion nous donne.

1° *Agnosce quantum valeas.* — Par la création je suis homme, par le baptême je suis chrétien, par l'ordination je suis prêtre. Or, rien ne me révèle mieux l'excellence de cette triple dignité que la Passion de Jésus-Christ bien méditée.

L'excellence de ma dignité d'homme se déduit en premier lieu pour moi de la conscience de ma nature spirituelle. Quand je rentre en moi-même, je me sens intelligent et libre, capable de connaître la vérité et de m'attacher au bien, portant en moi un cœur plus grand que le monde, et que Dieu seul peut remplir et satisfaire. Dans le sentiment de ces nobles prérogatives, je me distingue des êtres inférieurs qui m'entourent, et je reconnais que je l'emporte sur eux en perfection et en grandeur.

Confirmant le témoignage de ma conscience, les Saints Livres me découvrent, dans l'homme, le couronnement de l'œuvre du Créateur. Ils me montrent Dieu se recueillant en quelque sorte pour façonner son corps. Son âme est un souffle émané de la poitrine de Dieu. Il est établi roi de la création tout entière.

(1) S. Aug., Serm. XLI, *De Pass. Dom.*

Mais c'est surtout au Calvaire que m'est révélée la grandeur de la nature humaine ; c'est sur la croix que je vois inscrits les véritables titres de ma noblesse. La croix m'apprend, en effet, que Dieu m'a aimé, et que, pour me racheter, il s'est livré et il est mort : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me* (1). Mieux que tout le reste, cette parole me fait comprendre ce que je suis aux yeux de Dieu.

Considérant, d'une part, la sanctification et le salut de mon âme, et de l'autre, les souffrances, les humiliations, le sang, la mort du Verbe de Dieu fait chair, la sagesse éternelle n'a pas jugé qu'il y eut disproportion entre ces deux choses ; elle n'a pas cru que, pour racheter l'homme, la mort d'un Dieu fût un prix trop élevé : *Proprio Filio suo non pepercit Deus, sed pro nobis omnibus tradidit illum* (2). Et ce que Jésus-Christ a fait pour tous les hommes, il l'eût fait pour moi seul. Quelle n'est donc pas, ô mon Dieu, l'excellence de mon âme, puisque vous l'estimez et l'aimez à ce point : *Agnosce, homo, quantum valeas !*

La croix me découvre quelle est ma dignité d'homme ; elle me découvre aussi ma dignité de chrétien.

Sans doute, de quelque côté que je l'envisage, la vie surnaturelle que le baptême a ajoutée en moi à la vie naturelle, et qui me fait enfant de Dieu, m'apparaît comme un trésor d'un prix inestimable. Rien, toutefois, ne m'en fait mieux apprécier la valeur que la méditation des souffrances de Jésus qui me l'ont méritée. « Vous nous avez rachetés, ô Seigneur, par votre sang, s'écrient les élus dans la gloire, et vous nous avez faits pour notre Dieu, rois et prêtres : *Redemisti nos Deo*

(1) *Gal.*, II, 20.
(2) *Rom.*, VIII, 32.

in sanguine tuo... et fecisti nos Deo nostro regnum et sacerdotes (1). Cette rédemption divine qui me délivre du péché et me sanctifie, cette royauté que je possède en qualité de chrétien, ce sacerdoce spirituel que la grâce me confère, et qui me donne le droit de m'offrir à Dieu comme une hostie d'agréable odeur, sont le fruit de la passion de Jésus-Christ. Pour me créer, il a suffi à Dieu de dire une parole, mais pour me conférer les sublimes prérogatives qu'entraine pour moi le caractère auguste du chrétien, il a dû souffrir et mourir. C'est sur la croix qu'il m'a enfanté à la vie chrétienne, et qu'il m'a mérité les grâces au moyen desquelles, si je suis fidèle, cette vie doit grandir et se développer en moi.

Si donc je suis grand dans ma nature humaine, je le suis bien plus encore par mon titre de chrétien, fruit précieux du sang de Jésus : *Agnosce quantum valeas.*

Enfin, le mystère de la croix me révèle encore l'éminence de ma dignité de prêtre. Comme chrétien, je suis engendré à la vie surnaturelle par le sang de Jésus-Christ ; comme prêtre, je suis investi, par rapport à ce sang divin, d'un pouvoir ineffable. En vertu de mon ordination, j'ai le droit : 1° D'en continuer et d'en reproduire chaque jour à l'autel l'immolation et l'offrande ; 2° d'en appliquer aux âmes l'efficacité par les sacrements dont je suis le ministre. Telle est la double prérogative à laquelle se ramènent toutes celles que le sacerdoce me confère ; tel est aussi le véritable fondement de la dignité sublime à laquelle il m'élève. Comme prêtre, je fais tous les jours dans l'Église ce que fit Jésus-Christ sur le Calvaire ; je renouvelle son sacrifice qui devient en quelque sorte le mien ; je dispose

(1) *Apoc.*, v, 9-10.

à mon gré de l'adorable victime qui y fut immolée. Il n'y a rien de plus grand dans la personne du Fils de Dieu fait homme que le pouvoir divin qu'il a possédé d'être le prêtre du sacrifice, seul capable de glorifier Dieu et de nous sanctifier. Or, par mon sacerdoce je partage avec lui ce pouvoir ineffable. Ne puis-je donc pas, ici encore, me dire à moi-même : *Agnosce quantum valeas?*

2° La Passion de Jésus-Christ, en me faisant connaître ce que je suis, me fait connaître aussi ce dont je suis redevable : *Agnosce quantum debeas.*

En premier lieu, Jésus-Christ m'a aimé. Poussé par son amour, il s'est livré pour moi ; et, en se livrant, il m'a comblé des dons les plus précieux. Donc, je dois être pénétré pour lui de la plus vive reconnaissance. Le bienfait le plus vulgaire exigerait de moi ce sentiment, combien plus en doit-il être ainsi de l'inestimable bienfait que m'a accordé Jésus, en mourant pour me racheter ! Le don que Jésus m'a fait sur le Calvaire surpasse tous ceux que j'ai reçus de la bonté divine ; plus que tous les autres aussi, il demande que je sois reconnaissant.

En second lieu, la croix, en me rappelant que Jésus-Christ a versé son sang et est mort pour me sanctifier et me sauver, m'apprend que je ne dois rien avoir plus à cœur que ma sanctification. Ce sera donc le principal objet de ma sollicitude et de mon zèle. Comprenant le prix de mon âme, pour laquelle Jésus-Christ a donné sa vie, je répéterai tous les jours, et surtout je mettrai en pratique cette parole d'un saint : « Je veux sauver mon âme : *Volo salvare animam meam.* » Mon salut sera la grande affaire à laquelle je subordonnerai toutes les autres.

En troisième lieu, la mort de Jésus-Christ a été le principe et la source de toutes les grâces que je reçois chaque jour. Ces grâces seront donc à mes yeux, depuis les plus petites jusqu'aux plus grandes, infiniment précieuses. Le sang d'un Dieu en est le prix, comment pourrais-je en abuser? Comment, au contraire, ne me montrerais-je pas attentif à y correspondre toujours avec une fidélité parfaite?

En quatrième lieu, Jésus, en mourant pour moi, m'a conquis et en quelque sorte acheté; je suis devenu sa propriété et son domaine; je ne m'appartiens plus à moi-même: *Non estis vestri; empti enim estis pretio magno* (1). Donc, je ferai profession de lui appartenir sans réserve: *Qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est* (2). Je serai, par rapport à ce divin Rédempteur, dans la disposition de l'abandon le plus entier de moi-même. Je lui sacrifierai mon cœur, dont je bannirai tout autre amour que le sien; ma volonté, qui lui sera soumise en toutes choses; mon corps et mes sens, qui seront uniquement employés à son divin service; ma vie même, que je serai prêt à lui donner s'il me la demande.

Enfin, à ces devoirs que la Passion de Jésus-Christ impose à tous les chrétiens vient s'en ajouter pour les prêtres un autre plus excellent encore. C'est celui que saint Paul se glorifiait d'accomplir lorsqu'il disait: « Quant à nous, nous prêchons Jésus crucifié: *Nos autem prædicamus Christum crucifixum* (3). » Associés en Jésus-Christ au mystère de la croix, consécrateurs de l'Eucharistie qui en est le renouvellement, il faut que

(1) *I Cor.*, VI, 19-20.
(2) *II Cor.*, V, 15.
(3) *I Cor.*, I, 23.

nous en soyons aussi les prédicateurs et les apôtres. Or, nous devons nous acquitter de cette prédication de la croix, d'abord par nos exemples, vivant de telle sorte que nous puissions dire, comme saint Paul, que la vie crucifiée de Jésus se manifeste en nos corps : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris* (1). Nous devons nous en acquitter aussi par nos paroles, faisant connaître aux fidèles Jésus crucifié, et leur expliquant la doctrine pratique de la croix, fondement de toute la religion.

Tels sont les grands devoirs que nous avons à remplir pour reconnaître le bienfait de notre rédemption par la croix : *Agnosce quantum debeas.* C'est ainsi que ce mystère, qui a été pour nous le principe de la justification et du salut, est en même temps comme un code sacré où nos obligations de chrétien et de prêtre nous sont sans cesse remises sous les yeux.

III. — Affections et résolutions.

Divin Sauveur, rendez-moi de plus en plus attentif aux enseignements que vous me donnez du haut de la croix ; accordez-moi surtout d'en faire la règle de ma vie. Faites qu'en vous contemplant dans les scènes douloureuses de votre Passion, je comprenne chaque jour plus parfaitement ce que je suis et à quel degré d'honneur vous m'avez élevé ; non pour m'enorgueillir dans le sentiment de ma grandeur, mais pour faire correspondre la sainteté de ma vie à l'éminence de mes prérogatives. Faites surtout que pénétré de l'excellence

(1) *II Cor.*, IV, 10.

du grand bienfait de votre sang répandu pour moi, j'accomplisse avec fidélité les devoirs que m'impose ce touchant témoignage de votre amour.

Pour y parvenir, je veux, selon le désir et l'esprit de la sainte Église, méditer en ces jours de pénitence, plus fréquemment qu'à l'ordinaire, le mystère de la croix. C'est là pour les chrétiens, et surtout pour les prêtres, le sujet de méditation le plus pieux, le plus pratique, le plus fécond en précieux enseignements, le plus propre à inspirer à l'âme des résolutions généreuses. En lisant et relisant ce divin livre, les saints ont appris à connaître, à aimer, à servir Jésus-Christ; ils s'y sont instruits des règles de la perfection chrétienne, en même temps qu'ils y ont puisé la force de les mettre en pratique. Je veux, à leur exemple, m'en rendre la lecture familière, me pénétrer des leçons que vous m'y donnez, afin de devenir un disciple fidèle de votre croix.

Je prends donc de nouveau la résolution :

1° De méditer souvent la passion de Jésus-Christ ;

2° De me renouveler dans le désir de la vie parfaite, à laquelle ce mystère m'oblige ;

3° De demander chaque jour à Notre-Seigneur l'amour de la croix.

Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum (1).

(1) *I Cor.*, II, 2.

CXVI

POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME

I. — SUR LES XL HEURES

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons la douleur profonde que cause à Jésus le désordre du péché. — Nous nous rappellerons qu'au Jardin des Olives il fut triste jusqu'à la mort. — En ces jours de joie coupable, Notre-Seigneur nous invite à compatir à sa peine. — Nous lui obéirons avec empressement et avec amour.

II. Nous verrons que la dévotion des XL heures nous invite à rendre à Notre-Seigneur trois devoirs principaux :

1° *L'amende honorable.* Nous devons désirer de réparer l'injure faite à Dieu. — Ce fut là une des intentions de Notre-Seigneur dans ses mystères douloureux. — Il veut que toutes les âmes s'acquittent de ce devoir avec lui. — C'est aux prêtres surtout qu'il appartient de répondre à son appel.

2° *La prière.* Nous ne maudirons pas les pécheurs, nous prierons pour eux. — Nous devons particulièrement remplir ce devoir pendant les jours des XL heures. — Nous prierons surtout pour les persécuteurs, pour les pécheurs de nos paroisses, pour ceux qui nous sont unis par les liens du sang.

3° *La reconnaissance.* Nous allons avoir sous les yeux les deux cités entre lesquelles se partagent le monde. — Nous ne devons qu'à la miséricorde de Notre-Seigneur d'appartenir à la cité de Dieu. — Nous devons donc le remercier vivement.

III. Nous nous humilierons d'avoir quelquefois désiré les joies du monde, et de n'avoir pas assez goûté le bonheur d'appartenir à Dieu.

Résolutions : 1° Passer ces trois jours dans une très

grande ferveur ; 2° éviter tout ce qui pourrait contrister le cœur de Notre-Seigneur ; 3° multiplier les actes d'amende honorable, de reconnaissance et de prière.

Bouquet spirituel : *Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes, ministri Domini, et dicent : Parce, Domine, parce populo tuo.*

I. — Adoration.

Adorons la douleur profonde que cause au cœur de Jésus le désordre du péché. Les Évangélistes nous en ont tracé un tableau touchant dans le récit du mystère de l'agonie au jardin des Oliviers. Ils nous montrent le Sauveur prosterné contre terre, livré à une tristesse si vive qu'elle fait couler une sueur de sang de son corps adorable, et qu'elle aurait été capable, comme il le déclare lui-même, de lui causer la mort : *Tristis est anima mea usque ad mortem* (1). Nous ne pouvons douter, en effet, que la cause de l'abattement, éprouvé alors par notre divin Rédempteur, n'ait été, moins encore la perspective de sa passion, que la vue de nos crimes, dont il se voyait chargé.

Il nous invite à compatir à sa peine ; et c'est pour répondre à ses désirs que l'Église a institué la touchante dévotion des Quarante Heures, à laquelle, en ce moment, nous allons prendre part. Les jours que nous traversons sont, pour le monde, des jours de joie, et, trop souvent, des jours de dissolution et de débauche. Or, Jésus-Christ a prescrit à ses disciples de s'attrister quand le monde se réjouit : *Mundus gaudebit, vos autem contristabimini* (2). C'est donc maintenant surtout qu'il

(1) Matth., xxvi, 38.
(2) Joan., xvi, 20.

convient de nous attrister, et nulle époque ne pouvait être mieux choisie pour la célébration des pieuses prières auxquelles l'Église nous convoque.

Rendons-nous, avec empressement et avec amour, à l'invitation qu'elle nous fait d'aller consoler le cœur de Jésus au pied de son tabernacle. C'est là que nous trouvons réunis les amis du Sauveur. Entrons dans tous les sentiments que l'Esprit-Saint leur inspire; et laissons notre cœur s'épancher avec eux, dans le cœur du divin Maître, offensé par les crimes des hommes; et se répandre en louanges, en bénédictions et en actions de grâces; nous offrant à Jésus-Christ, pour passer ces trois jours dans une union plus intime avec lui.

II. — **Considérations.**

Notre-Seigneur attend de nous, dans ces jours consacrés par l'Église aux supplications et aux larmes, trois devoirs principaux. 1° un devoir d'amende honorable; 2° un devoir de prière; 3° un devoir de reconnaissance.

1° *Devoir d'amende honorable.* — L'amende honorable est l'acte religieux par lequel une âme, divinement éclairée sur le désordre du péché, touchée de l'injure qu'il fait à Dieu et du déshonneur qu'il lui cause, désirant de réparer, autant qu'il est en elle, ce déshonneur et cette injure, multiplie, pour y parvenir, ses adorations et ses hommages; se tient devant Dieu dans un état d'hostie; et, par tous les hommages religieux dont elle est capable, s'efforce de rendre à la divine majesté autant de gloire que le péché lui en dérobe.

C'est là, sans contredit, le témoignage d'amour le

plus excellent et le plus méritoire qu'une créature raisonnable puisse donner à Dieu. C'est une association au sacrifice même de Jésus sur la croix, qui a été surtout un acte très parfait d'amende honorable.

Sans doute, Jésus-Christ a souffert et est mort pour nous racheter et pour nous sauver ; mais une fin plus haute l'inspirait et le soutenait dans ses souffrances, celle de la gloire qu'il procurait à son Père. Sa mort sur la croix fut, avant tout, un sacrifice ; or, le but principal du sacrifice est la gloire de Dieu.

Jésus voulut donc, en souffrant et en mourant, réparer l'injure que le péché faisait à son divin Père ; et tel est le grand devoir qu'il ne cesse d'accomplir dans le ciel et dans nos tabernacles, où il continue sa vie d'hostie. Il s'y consume en adorations, en louanges et en bénédictions ; il proclame et exalte la majesté infinie de Dieu, devant laquelle il s'abîme dans son néant ; et, par les hommages qu'il lui rend, il lui procure plus de gloire que tous les crimes des hommes ne peuvent lui en ravir. En effet, tous les actes que produit la sainte âme du Sauveur ayant, à raison de son union personnelle au Verbe de Dieu, une valeur infinie, le moindre devoir religieux qu'elle rend à Dieu a plus d'efficacité pour honorer Dieu que les péchés les plus énormes pour l'outrager.

Jésus, Hostie de Dieu, se présente ainsi à nous comme le modèle parfait, le type accompli de l'amende honorable. Rien de plus auguste, rien de plus saint, rien de plus agréable à Dieu au ciel et sur la terre.

Or, Jésus ne veut pas remplir seul ce grand devoir. Il invite les âmes qui l'aiment à s'en acquitter avec lui ; il les remplit pour cela de son esprit de religion, et leur inspire le zèle ardent pour la gloire de Dieu, dont il est consumé lui-même. Mais c'est aux prêtres surtout et aux ministres du sanctuaire qu'incombe le devoir de

l'amende honorable; et l'on peut dire que c'est à le rendre à Dieu que leur vie tout entière doit être consacrée. Associés, par leur sacerdoce, à la médiation du Verbe incarné, ils doivent, en lui, avec lui, par lui, se tenir, eux aussi, devant Dieu, dans la disposition d'une hostie immolée, et, en cette qualité, s'appliquer à faire à Dieu, par leurs hommages, réparation pour les péchés de leurs frères. C'est cette pensée qui doit les inspirer dans leurs pratiques pieuses, dans leurs oraisons, au saint autel, dans l'action de grâces, dans le Bréviaire, dans leurs visites au Très-Saint-Sacrement. C'est elle que l'Église nous rappelle dans les prières des Quarante Heures, établies spécialement pour cette fin.

Nous nous appliquerons donc, avant tout, durant ces trois jours, à faire à Dieu amende honorable.

Nous nous remettrons devant les yeux le spectacle douloureux des innombrables péchés, par lesquels les hommes outragent Dieu : les impiétés, les blasphèmes, les sacrilèges des méchants; l'oubli coupable des indifférents, qui vivent comme si Dieu n'était pas; la froideur et la négligence des âmes pieuses elles-mêmes dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux; nos propres offenses et celles de nos frères. Puis, entrant dans les sentiments du prophète, qui, au souvenir des péchés de son peuple, s'humiliait devant Dieu, comme s'il les eût commis lui-même, nous demanderons pardon à Dieu de tant d'offenses; et, pour les réparer, autant qu'il est en nous, nous rendrons à Notre-Seigneur nos hommages, le louant, le bénissant et ne nous lassant pas de redire les paroles de louange que l'Église nous met sur les lèvres : *Benedicimus te, adoramus te*, etc... Enfin nous ajouterons à ces pratiques quelques exercices de pénitence et d'expiation.

2° *Devoir de prière.* — En nous appliquant à rendre gloire à Dieu et à réparer, par nos amendes honorables, l'injure que le péché lui cause, nous n'oublierons pas les pécheurs. Nous nous souviendrons d'eux au pied des saints autels, non pour les détester et les maudire, mais pour exciter dans nos âmes un vif sentiment de compassion à la vue de leur déplorable aveuglement. Un jour, quand nous aurons l'honneur d'être prêtres, ce sentiment provoquera notre zèle sacerdotal à travailler avec courage, pour ramener à Dieu les âmes qui s'en éloignent. Aujourd'hui, le zèle doit revêtir en nous une autre forme; il doit se manifester par la prière.

Nous penserons donc souvent, devant Dieu, à la conversion des pécheurs, et nous conjurerons la divine majesté de les éclairer d'un rayon de sa grâce, de toucher leur cœur, et de les faire sortir de la voie de perdition où ils sont malheureusement engagés. Si nous négligions de le faire, si nous n'avions, pour l'infortune des âmes qui se perdent, que de l'indifférence, pourrions-nous nous flatter d'avoir au fond du cœur l'attrait sacerdotal?

Cette pensée doit nous être habituelle; mais elle doit être plus particulièrement présente à notre esprit dans les jours des Quarante Heures. Après l'honneur de Dieu que nous avons la mission de réparer, rien, dans les moments que nous passerons devant le Saint-Sacrement, durant ces jours de grâce, ne doit nous être plus à cœur que de prier pour les pécheurs. Aucune prière ne nous convient mieux, à nous que Dieu appelle à son divin sacerdoce; aucun acte pieux ne peut être plus agréable à Notre-Seigneur; aucun ne sera mieux accueilli par sa divine majesté.

Nous nous indignons au récit des projets abominables des ennemis de la sainte Église, et de leurs tentatives

impies pour déraciner la foi dans les âmes. Certes, cette indignation est légitime ; pourrions-nous, en effet, contempler sans émotion le douloureux spectacle que nous avons sous les yeux? Toutefois, si la persécution nous inspire une juste horreur, nous devons pratiquer la charité à l'égard des persécuteurs. Or, quelle meilleure preuve de charité pouvons-nous leur donner que de prier, non seulement pour que Dieu déjoue leurs complots, mais pour que, dans sa miséricorde infinie, il renouvelle à leur égard le miracle de Saul, devenu de persécuteur Apôtre. Des faits nous prouvent que ce n'est point là demander une chimère.

Il y a des pécheurs moins éloignés de nous, et qui, à ce titre, ont plus de droits encore à nos prières. Chaque jour, nous entendons les pasteurs de ces paroisses, qui, bientôt, seront confiées à notre sollicitude, nous faire le récit de leurs tristesses sacerdotales. De plus en plus, les églises se vident, et les sacrements sont abandonnés. Dans telle paroisse où le mal semble consommé sans ressource, il n'y a plus rien.

Ah! c'est là une situation douloureuse, mais non pourtant désespérée. Dieu, par sa grâce, peut réveiller ces morts, et leur rendre la vie.

En attendant qu'il nous emploie pour lui servir d'instruments dans l'accomplissement de cette grande œuvre de résurrection, commençons dès maintenant à y travailler par nos prières. Ce sera donc là encore une de nos intentions, dans les supplications que nous adresserons à Notre-Seigneur durant les Quarante Heures. Voici le temps du Carême, dans lequel les bons prêtres tenteront un effort suprême pour ranimer la foi dans les âmes. Demandons à Jésus-Christ qu'il féconde leur zèle, et qu'il ne permette pas que leur travail soit inutile, mais qu'il leur accorde la consolation de voir

au moins quelques âmes répondre à leur appel et revenir à la pratique de la religion.

Mais il y a des âmes pour lesquelles nous devons faire monter vers Dieu des prières plus ferventes encore, parce que nous leur sommes unis par des liens plus étroits. Au nombre de ces pauvres pécheurs, dont nous déplorons les égarements, qui oublient Dieu et leur salut, et qui ne sont plus guère chrétiens que de nom, combien peut-être n'en découvrons-nous pas dont l'âme nous est particulièrement chère? Quel est celui d'entre nous qui n'en compte pas quelques-uns parmi ses amis, dans sa famille même? Aujourd'hui, hélas! les familles les plus chrétiennes ont à gémir de ces tristesses, plus poignantes pour une âme qui aime Dieu que toutes les infortunes temporelles. Est-il besoin de dire que ces personnes, qui nous sont chères à tant de titres, doivent aussi occuper le premier rang dans les prières que nous adressons à Dieu, pour la conversion des pécheurs. Il y a là pour nous un devoir sacré à remplir, devoir que notre cœur doit souvent nous rappeler, et dont nous nous souviendrons surtout durant les prières des Quarante Heures.

3° *Devoir de reconnaissance.* — Le spectacle qu'offre le monde durant les jours qui précèdent le Carême nous rappelle, plus vivement qu'à l'ordinaire, le souvenir des deux cités entre lesquelles se partage l'humanité : la cité de Dieu et celle du démon. Tandis que les habitants de cette dernière vont se livrer à toutes leurs folies, et offenser Dieu, avec plus d'emportement que dans le reste de l'année ; ceux de la première, réunis au pied des saints autels, vaqueront, pour apaiser la colère de Dieu, à de saints exercices. C'est à la cité de Dieu que j'ai le bonheur d'appartenir, et Notre-Sei-

gneur me compte au nombre des âmes qui lui sont restées fidèles, et qui veulent, durant ces jours, consoler son cœur. Bien plus, dans ce groupe pieux de serviteurs, qui ont été préservés de la corruption générale, il m'a discerné, pour m'appeler à m'unir à lui d'une manière plus intime encore, pour que je sois, entre ses mains, un instrument de sanctification ; pour que, non content de le servir, je lui procure des serviteurs ; pour que, non seulement j'évite le péché, mais je consacre ma vie à le combattre.

Pourquoi en est-il ainsi ? Comment se fait-il que je n'aie pas été entraîné comme les autres par ce torrent d'iniquité, qui emporte tout, et exerce autour de nous de si terribles ravages ? Parmi les malheureuses victimes de l'impiété, de la corruption, de l'indifférence, pour lesquelles nous allons implorer la miséricorde de Dieu, je compte des amis, d'anciens condisciples plus dignes que moi peut-être de l'élection divine. J'aurais pu, comme eux, oublier Dieu, m'abandonner aux désirs corrompus de mon cœur, et, au lieu de me diriger vers le sanctuaire, me perdre, moi aussi, dans le tourbillon du monde. S'il n'en a pas été ainsi, à qui en suis-je redevable, sinon à la grande miséricorde que Dieu a daigné exercer à mon égard : *Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti* (1) ?

Quelle ne doit donc pas être ma reconnaissance envers Dieu, et avec quelle effusion de cœur ne dois-je pas le remercier, et reconnaître ses bontés ?

Tel est bien, en effet, ô mon Sauveur, le sentiment qui s'élève en moi, quand je compare la situation que vous me faites dans cette maison du Séminaire, avec celle des hommes du monde ; quand, d'une part,

(1) *Thren.*, III, 22.

je considère le trouble, l'agitation, le bruit, au milieu desquels s'écoule leur vie; et, de l'autre, la paix, le calme, la sérénité, dans lesquels s'écoule la mienne; la disette des biens spirituels qu'ils éprouvent et l'abondance avec laquelle ils me sont prodigués; les désordres et les scandales qu'ils ont sous les yeux et dont souvent ils sont les victimes, et le spectacle d'édification qui s'étale devant moi. Soyez donc béni, ô mon Dieu, de tout ce que vous avez fait, et de tout ce que vous faites pour moi; je veux spécialement, durant ces jours, qui me rappellent les grâces privilégiées dont j'ai été l'objet de votre part, célébrer vos miséricordes : *Misericordias Domini in æternum cantabo* (1).

III. — Affections et résolutions.

Quelles ont été jusqu'à présent, et quelles sont encore, en ce moment, les dispositions de mon âme, par rapport aux devoirs que je viens de méditer? Le monde passe ces jours dans la dissipation et souvent dans le crime; des multitudes d'insensés se précipitent dans les lieux de plaisir, sans songer à autre chose qu'à se livrer sans mesure aux amusements les plus frivoles, à tous les excès, à toutes les folies. Ces mêmes jours sont-ils pour moi, comme ils le sont pour les âmes fidèles, des jours de pénitence et de réparation?

Me suis-je associé avec une sainte joie aux pratiques pieuses instituées par l'Église?

Ai-je béni Dieu de m'avoir appelé à une vocation où je suis à l'abri des entraînements, qui sont, pour tant d'âmes, une occasion de chute?

Loin de là, n'aurais-je pas été assez malheureux pour

(1) Ps. LXXXVIII, 2.

ouvrir mon cœur à des sentiments tout contraires ? Les vaines satisfactions du monde, le bruit de ses fêtes, l'ivresse de ses joies, ne m'ont-ils pas semblé préférables à la solitude, au silence, aux pieux exercices du Séminaire ? N'ai-je pas, dans mon aveuglement, désiré, comme le prodigue, de substituer, aux pures et chastes délices que Dieu prodigue à ses enfants les grossières jouissances que le monde donne en partage à ses esclaves ? *Cupiebat implere ventrem suum de siliquis, quas porci manducabant* (1).

Daignez, ô Jésus, dissiper, par votre grâce, une si dangereuse illusion. Faites qu'à l'exemple du Psalmiste, je trouve plus de douceur à me tenir au pied des saints tabernacles dans la société de vos amis, qu'à goûter les joies des pécheurs : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum* (2).

Mes résolutions seront donc :

1° De passer ces trois jours dans une ferveur plus grande que de coutume ;

2° D'éviter avec plus de soin tout ce qui pourrait contrister le cœur de Notre-Seigneur ;

3° De multiplier, le plus que je pourrai, les actes d'amende honorable, de reconnaissance et de prière.

Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes, ministri Domini, et dicent : Parce, Domine, parce populo tuo (3).

(1) Luc, xv, 16.
(2) Ps. lxxxiii, 11.
(3) *Joel.*, ii, 17.

CXVII

POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME

II. — SUR LA TRISTESSE CHRÉTIENNE

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons Notre-Seigneur recommandant à ses apôtres de s'attrister quand le monde se réjouit. — Nous nous représenterons les ineffables tristesses de Jésus. — Il pleure à son entrée dans la vie. — Il pleure sur Jérusalem et sur Lazare. — Au jardin des Olives il a été triste jusqu'à la mort.

II. Nous verrons qu'il y a trois sortes de tristesses auxquelles nous devons prendre part :

1° *Les tristesses de l'exil.* David trouvait l'exil de cette vie trop long. — Saint Paul désirait la dissolution de son corps. — Nous ne trouvons pas sur la terre le bien que notre cœur désire. — Les âmes vulgaires ne comprennent pas ces tristesses ; mais les âmes élevées les éprouvent vivement.

2° *Les tristesses du zèle.* Quel cœur sacerdotal ne serait pas triste, en considérant que les hommes comptent pour rien le soin de leur salut. — Dieu n'est plus connu ; Dieu n'est plus aimé. — Ces désordres, de nos jours, se sont multipliés au delà de toute mesure.

3° *Les tristesses de la conscience.* Nous avons à gémir de nos péchés d'autrefois, qui ont été bien nombreux et peut-être bien graves. — Nous devons déplorer nos négligences de chaque jour, et cette lutte continuelle qui se livre en nous entre le bien et le mal.

III. Nous nous demanderons si nous avons compris ces vérités. — Nous nous humilierons d'avoir ouvert trop souvent notre cœur aux satisfactions de la vie présente. — Nous supplierons Notre-Seigneur de corriger ces déréglements.

Résolutions : 1° Demander à Dieu la grâce de la tris-

tesse chrétienne ; 2° en méditer les motifs ; 3° modérer les mouvements de joie mondaine qui s'éléveront en nous.

Bouquet spirituel : *Mundus gaudebit, vos autem contristabimini.*

I. — Adoration.

Adorons Notre-Seigneur dans la recommandation qu'il fait à ses apôtres de s'attrister quand le monde se réjouira : *Mundus gaudebit, vos autem contristabimini* (1). Cette parole s'applique, ce semble, tout particulièrement aux jours que nous traversons. Le monde se réjouit et, en se réjouissant, il offense Dieu et se perd lui-même ; il y a donc lieu, plus que jamais, de nous livrer à la tristesse.

Pour entrer dans ce sentiment, si convenable aux jours des Quarante-Heures, représentons-nous les adorables tristesses du cœur de Jésus.

Dès le début de sa vie, la perspective des douloureux mystères qui devaient la terminer produisit en lui une angoisse cruelle. Au soir de la Cène, la tristesse qu'il éprouvait fut telle que l'écrivain sacré l'appelle une agonie : *Factus in agonia* (2). La violence de la douleur fit couler de tout son corps une sueur de sang, dont la terre fut inondée, et lui arracha ce cri de désolation et de détresse : « Mon âme est triste à en mourir : *Tristis est anima mea usque ad mortem* (3). »

Que de larmes ce divin Sauveur n'a-t-il pas versées ! Il a pleuré à son entrée dans la vie, subissant la loi commune ; et il a pu dire, empruntant la voix du Sage : *Primam vocem similem omnibus emisi plorans* (4).

(1) Joan., xvi, 20.
(2) Luc, xxii, 43.
(3) Matth., xxvi, 38.
(4) *Sap.*, vii, 3.

Il a pleuré sur Jérusalem et sur ses malheureux habitants, dans la prévision des châtiments que devait attirer sur eux le crime affreux dont ils devaient se rendre coupables : *Videns civitatem flevit super illam* (1).

Il a pleuré sur le tombeau de Lazare ; et la cause de ses larmes, en cette circonstance, fut moins le trépas de son ami qu'il devait bientôt rendre à la vie, que celui des pécheurs dont Lazare était l'image : *Domine, veni et vide; et lacrymatus est Jesus* (2).

Quelles larmes enfin n'a pas dû faire verser à Jésus le reniement de saint Pierre, la trahison de Judas, la fuite de ses disciples, la vue de son sang inutilement répandu pour un grand nombre d'hommes !

Contemplons avec amour ces pleurs de Jésus, et honorons les saintes tristesses qui les firent couler.

Rendons aussi nos hommages aux désolations que l'Esprit de Dieu a fait naître dans les saints; aux torrents d'amertume qui inondèrent l'âme de Marie, la mère de douleur; aux larmes de repentir de Madeleine pénitente, et de saint Pierre converti par un regard de Jésus; aux incessantes douleurs que la perte des âmes inspire à saint Paul : *Continuus dolor cordi meo* (3). Chose digne de remarque, toujours les saints se sont plus sentis portés à la tristesse qu'à la joie. Essayons, dans la lumière divine, d'en comprendre les motifs.

II. — Considérations.

L'Esprit-Saint produit dans l'âme qu'il possède et qui s'abandonne à lui, trois sortes de tristesses : les tris-

(1) Luc, XIX, 41.
(2) Joan., XI, 35.
(3) *Rom.*, XI, 22.

tesses de l'exil, les tristesses du zèle, les tristesses de la conscience.

1° Les tristesses de l'exil. « Malheur à moi, s'écriait autrefois le Psalmiste, car je vois se prolonger le temps de mon exil : *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est* (1). » Combien de fois ce cri ne s'est-il pas trouvé sur les lèvres chrétiennes? « Je désire, dit saint Paul, la dissolution de mon corps, pour être avec Jésus-Christ : *Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo* (2). » — — « Plût à Dieu, s'écrie à son tour l'auteur de l'*Imitation,* interprète en cela de tous les saints, que le grand jour de l'éternité eût déjà lui pour moi, et que ce monde terrestre eût enfin cessé d'être : *O utinam dies illa illuxisset, et cuncta hæc temporalia finem accepissent* (3) ! »

En effet, la terre n'est pas une demeure où nous devions borner nos désirs : *Non habemus hic manentem civitatem* (4). Elle n'est pas la patrie, mais un lieu de passage que nous devons traverser pour arriver au terme qui est le ciel. Nous ne trouvons point ici-bas le bien que notre cœur désire; et quiconque l'y cherchera, et voudra se reposer dans les biens que le monde nous présente, ne recueillera qu'amertume et dégoût. De là, le malaise, l'agitation, l'inquiétude qui règnent partout sur la terre, que l'Église appelle une *vallée de larmes.* Elle l'est pour tous les hommes dont aucun n'est exempt de peines et d'ennuis. Elle l'est surtout pour les saints et les amis de Dieu qui, envisageant d'une part la vanité des biens terrestres et les tristes spectacles que le monde offre à leurs regards;

(1) Ps. CXIX, 5.
(2) *Philip.*, I, 23.
(3) *Imit.*, l. III, c. XLVIII, 1.
(4) *Hebr.*, XIII, 14.

et de l'autre, se représentant les joies pures et sans mélange de l'éternité bienheureuse, mènent ici-bas, où tout leur est à dégoût, une vie languissante et désolée. Le regard tourné vers le ciel, ils ne trouvent de consolation que dans la pensée que la prolongation de leur exil multiplie leurs mérites, et contribue à embellir la couronne qui les attend.

Les âmes vulgaires, aveuglées par la vanité, absorbées par les sollicitudes de la vie, ne sentent pas, ne comprennent pas même ces tristesses de l'exil. Elles s'imaginent follement trouver le bonheur sur la terre; et elles vont de déceptions en déceptions, semblables au voyageur qui, séduit par un mirage trompeur, s'épuise à la poursuite d'insaisissables fantômes. Mais les âmes que l'Esprit de Dieu possède ne partagent pas ces illusions. Elles soupirent après le ciel, où elles verront Dieu et jouiront de sa présence, avec plus d'ardeur que l'exilé ne soupire après le retour dans sa patrie, où il reverra ceux qu'il aime; elles ne demandent rien à Dieu avec plus d'instances que d'être bientôt mises en possession de ce suprême bonheur; et de leur cœur s'échappe sans cesse ce cri qu'un saint faisait entendre: « Que la terre me semble vile, lorsque je regarde le ciel : *Quam sordet tellus, quum cælum adspicio !* »

2° Les tristesses de zèle. Ce sont là, à proprement parler, les tristesses sacerdotales. Quel douloureux spectable en effet le monde ne présente-t-il pas au prêtre véritablement digne de ce nom ! Pour nous, prêtres de Jésus-Christ, il n'y a qu'une chose qui soit véritablement digne d'estime : le salut; il n'y a qu'un mal qui soit véritablement à craindre : le péché. Or, par un renversement étrange, le soin du salut est presque compté

pour rien par la plupart des hommes. Au contraire, de toutes parts le péché s'étale, et comme une sorte de déluge, inonde le monde entier, et précipite en enfer les âmes destinées à jouir de Dieu dans le ciel. « Il n'y a personne qui fasse le bien, s'écriait douloureusement le Psalmiste, il n'y en a pas même un seul : *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum* (1). » Tel est le cri de détresse qui devrait s'échapper de toute âme sacerdotale.

Dieu notre créateur, la beauté souveraine, la perfection infinie, la vérité sans nuage, notre premier principe et notre dernière fin, le milieu divin dans lequel nous avons la vie, le mouvement et l'être, Dieu n'est pas connu. Une multitude d'hommes naissent, vivent et meurent sans avoir de lui la moindre connaissance.

Dieu n'est pas aimé. Où sont, ô mon Dieu, les âmes qui vous aiment, qui, touchées de vos amabilités infinies et des innombrables bienfaits que vous répandez sur nous, comprenant d'ailleurs qu'en vous seul notre cœur peut trouver le repos qu'il cherche, se sont données à vous, ne vivent que pour vous, rapportent tout à vous? Il s'en trouve, il est vrai ; mais qu'elles sont rares, en comparaison du grand nombre de celles qui n'ont pour vous qu'indifférence, qui prostituent leur amour aux créatures, et ne songent pas que ce qui les attire et les séduit n'est qu'un pâle reflet de votre beauté, qu'une goutte de cet océan de perfection qui est en vous !

Il y a plus, Dieu est outragé, insulté, blasphémé, maudit. Des hommes, que l'esprit de Satan remplit et transporte, se dressent contre lui en ennemis et lui déclarent une guerre insensée.

(1) Ps. LII, 4.

Ces lamentables désordres ont de tout temps attristé l'âme des bons prêtres ; mais de nos jours, ils se sont multipliés au-delà de toute mesure. De plus en plus, les âmes pour lesquelles Jésus-Christ est mort se perdent misérablement ; et tous les efforts de notre zèle, pour les soustraire à cet affreux malheur, demeurent infructueux. Nous parlons, nous exhortons, nous menaçons, et on ne nous écoute pas ; et telle est l'indifférence universelle que nous pourrions nous croire arrivés à ces temps, prédits par le Sauveur, où la foi aura presque entièrement disparu de la terre.

Serions-nous prêtres, aurions-nous dans le cœur l'amour de Dieu et des âmes, si un tel spectacle nous laissait insensibles, si, à la vue de tant de désordres, à la pensée de tant d'âmes que le démon entraîne en enfer, nous ne répandions devant Dieu des larmes amères ?

3° Les tristesses de la conscience. Mais pour trouver des sujets de tristesse, je n'ai pas besoin de sortir de moi-même ; il me suffit de descendre dans mon cœur et d'interroger ma conscience.

De combien de misères en effet n'ai-je pas à gémir ? Si je jette un coup d'œil sur mon passé, et que, par le souvenir, je fasse revivre le temps qui n'est plus, j'aperçois des faiblesses sans nombre, et comme un déluge de péchés de toute sorte ; quelques-uns, bien graves peut-être. J'étais à peine un homme, selon le mot de saint Augustin, et déjà j'étais pécheur. Et ces fautes, les ai-je effacées par la pénitence, et puis-je croire que j'en ai obtenu de Dieu le pardon ? N'ai-je pas du moins lieu de craindre, quand je considère le peu que j'ai fait pour les expier, qu'il ne me reste

encore bien des dettes à acquitter envers la justice divine ?

L'état présent de mon âme ne m'offre pas de moindres sujets de tristesse.

Malgré les résolutions que je renouvelle sans cesse, je retombe chaque jour dans les mêmes négligences. Les penchants humiliants que je sens dans mon cœur m'exposent à un danger continuel d'offenser Dieu ; tout est pour moi piège et tentation ; et je suis réduit à m'écrier avec larmes comme saint Paul : « Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ! *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mórtis hujus* (1) ? »

Mon âme est le théâtre d'une lutte entre le bien et le mal, dans laquelle, hélas ! trop souvent c'est le mal qui l'emporte. L'idéal de la perfection me séduit et me captive, je voudrais le réaliser ; mais les efforts que je fais pour cela sont, le plus souvent, impuissants. Un attrait intérieur me porte à aimer Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'Église, les âmes ; et j'en suis détourné par mille attaches qui me captivent, m'enlacent et ôtent à mon âme sa liberté. Le sacrifice, le dévoûment me ravissent ; et je n'ai pas le courage d'entreprendre quoi que ce soit de grand et de généreux.

C'est ainsi que ma vie s'écoule dans une sorte d'insignifiance, caractérisée, sinon par de grands désordres, du moins par l'absence de grandes vertus. Vie d'infidélité à la grâce qui me sollicite, et par là même, vie stérile et vide, qui ne me contente pas, et m'établit au contraire dans un irrémédiable malaise.

Ne sont-ce pas là pour moi de grands sujets de tristesse, et mes jours, comme ceux du Psalmiste, ne

(1) *Rom.*, VII, 24.

devraient-ils pas s'écouler dans les gémissements? *Defecit in dolore vita mea, et anni mei in gemitibus* (1).

III. — Affections et résolutions.

Le pieux auteur de l'*Imitation* se plaint de ce que souvent nous nous livrons à une joie frivole, lorsque bien plutôt nous devrions verser des larmes : *Sæpe vane ridemus, quando merito flere deberemus* (2). Nous serait-il possible en effet de goûter un moment de joie, si nous avions toujours présents à l'esprit les innombrables sujets de tristesse qui nous environnent sur la terre?

Ai-je compris ces vérités? Ai-je ressenti les saintes tristesses sur lesquelles je viens de méditer ; ne dois-je pas avouer au contraire qu'elles ont à peine effleuré mon âme? N'ai-je pas ouvert avec trop d'empressement mon cœur aux joies et aux satisfactions de la vie présente?

Éclairé par votre grâce, ô mon Dieu, je n'ai que de l'horreur pour les voluptés coupables que goûtent les pécheurs et qui semblent résumer pour eux la vie tout entière : *Æstimaverunt lusum esse vitam nostram* (3). Leurs fêtes bruyantes, leurs assemblées tumultueuses, leurs folles réjouissances ne m'inspirent que du dégoût. Mais, tout en évitant ces excès, ne m'abandonné-je pas à bien des amusements inutiles, à bien des épanchements extérieurs? N'est-il pas vrai que, loin de présenter le caractère de sainte tristesse que m'offre la vie des saints, ma vie n'a pas

(1) Ps. xxx, 11.
(2) *Imit.*, l. I, c. xxi, 2.
(3) *Sap.*, xv, 12.

même le sérieux et la gravité que mon état réclame, et que le rire et l'enjoûment y occupent une place beaucoup trop considérable?

Il n'y a, ô Jésus, que votre Esprit qui puisse corriger ces déréglements. C'est lui qui, venant en moi, me communiquera, non pas la tristesse mondaine qui me rendrait à charge à moi-même et aux autres, et dont l'écrivain sacré a dit qu'elle cause la mort : *Multos occidit tristitia, et non est utilitas in illa* (1); mais la tristesse des saints, qui est une participation à celle que vous avez daigné éprouver vous-même au jardin des Oliviers; tristesse qui, loin d'abattre, soutient; qui, loin de décourager, donne la confiance.

Je prends la résolution :

1° De demander souvent à Dieu la grâce de la tristesse chrétienne;

2° D'en méditer de temps en temps les motifs;

3° De modérer, par quelque retour sur moi-même, les mouvements de joie mondaine que je pourrai éprouver.

Mundus gaudebit, vos autem contristabimini (2).

(1) *Eccli.*, XXX, 25.
(2) Joan., XVI, 20.

CXVIII

POUR LE MERCREDI DES CENDRES

SUR LES DISPOSITIONS AVEC LESQUELLES NOUS DEVONS RECEVOIR LES CENDRES

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons Dieu prononçant contre Adam cette sentence de mort que l'Église nous rappellera demain. — Nous adorerons Notre-Seigneur se constituant victime pour l'expiation de nos crimes. — Nous adorerons aussi le Saint-Esprit communiquant à l'Église, au commencement du Carême, une grâce abondante de compunction.

II. Nous verrons que l'Église veut nous rappeler dans la cérémonie des Cendres, le souvenir de trois sortes de morts :

1° *La mort à la vie de la grâce qui est le fruit du péché.* Le péché détruit en nous, en effet, la divine charité qui est la véritable vie de notre âme. — Il nous sépare de notre principe divin. — Il nous rend impuissants à produire quelque bien digne du ciel. — Ces vérités doivent nous inspirer un vif sentiment de douleur.

2° *La mort corporelle, châtiment du péché.* Cette loi, portée par Dieu, s'exécute tous les jours. — J'y serai soumis bientôt peut-être. — Puisque je dois mourir, pourquoi m'attacher aux biens de la terre?

3° *La mort à la vie sensuelle, réparation du péché.* Notre-Seigneur a proclamé la nécessité du renoncement. — Tous les saints ont entendu et mis en pratique cette parole divine. — La loi du renoncement s'applique à l'extérieur et à l'intérieur; nous devons réprimer tout ce que Dieu condamne.

III. Nous demanderons à Notre-Seigneur de nous rappeler souvent la parole de mort qui nous est adressée au commencement du Carême. — Nous nous interrogerons

sur les dispositions que nous avons eues par le passé, en recevant les Cendres.

Résolutions : 1° Nous renouveler dans la douleur de nos péchés ; 2° penser souvent à la mort ; 3° entrer avec joie et courage dans le saint temps du Carême.

Bouquet spirituel : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.*

I. — Adoration.

Adorons Dieu prononçant contre Adam, pécheur, la sentence mémorable que l'Église nous rappelle aujourd'hui par la bouche de ses ministres. « Tu es poussière, et tu retourneras en poussière : *Pulvis es, et in pulverem reverteris* (1). » Ainsi Dieu abaisse l'orgueil de l'homme, qui voulait s'élever jusqu'à lui devenir semblable ; il proclame le droit universel de vie et de mort, qui est son apanage ; enfin, en punissant avec sévérité le péché, dont une créature, comblée par lui de toutes sortes de biens, venait de se rendre coupable, il manifeste d'une manière éclatante sa justice et sa sainteté. Acceptons avec crainte, respect et amour, cette divine sentence ; soumettons-nous à la loi rigoureuse qu'elle nous impose ; et reconnaissons que la mort est le juste châtiment du péché.

Adorons en second lieu Notre-Seigneur, se constituant victime pour l'expiation de nos crimes ; et subissant, quoiqu'il fût le juste et l'innocent par excellence, le châtiment des coupables. Nous avons contemplé déjà les divines souffrances de Jésus ; il faut que nous les méditions encore, et que, durant tout le temps du Carême qu'inaugure aujourd'hui la cérémonie des Cendres, nous ayons sans cesse devant les yeux le spectacle de

(1) *Gen.*, III, 19.

Jésus sur la croix, modèle de la pénitence à laquelle nous devons nous livrer.

Enfin adorons l'Esprit-Saint communiquant à l'Église, au commencement de ce saint temps, une grâce de componction plus abondante qu'à l'ordinaire. Il veut nous enrôler dans la sainte milice des amis de la croix ; c'est pourquoi il inspire à l'Église la salutaire pensée de nous rappeler, en nous mettant des cendres sur la tête, l'état misérable où nous serons réduits un jour dans le tombeau. Laissons notre âme se pénétrer de ce double souvenir, et demandons à Dieu qu'il nous le rende profitable.

Voici que les jours de salut vont s'ouvrir. Dieu, par l'organe de l'Église, nous appelle tous aux saints exercices de la pénitence ; il veut nous voir à ses pieds, humiliés et contrits. En nous présentant aujourd'hui à lui, la tête couverte de cendres, efforçons-nous d'entrer dans les sentiments dont ces cendres sont le symbole ; et disons-lui, empruntant le langage des prophètes : *Peccavimus cum patribus nostris, injuste egimus, iniquitatem fecimus* (1). *Sed in animo contrito et spiritu humilitatis suscipiamur... Sic fiat sacrificium nostrum in conspectu tuo hodie* (2).

II. — Considérations.

La principale pensée, que réveille en nous la cérémonie des Cendres, est celle de la mort. Les cendres, en effet, dernier résultat de la destruction des êtres par le feu, sont un symbole de mort ; et les paroles que le prêtre prononce, en nous les imposant, précisent encore

(1) *Judith*, VII, 19.
(2) *Dan.*, III, 39, 40.

davantage cette signification. Or, il y a trois sortes de morts dont l'Église veut, à l'entrée du Carême nous rappeler le souvenir : 1° la mort à la vie de la grâce, fruit du péché ; 2° la mort à la vie corporelle, châtiment du péché ; 3° la mort à la vie sensuelle, réparation du péché.

1° La cérémonie des Cendres nous rappelle en premier lieu la mort à la vie de la grâce, fruit et conséquence du péché. La véritable vie de notre âme est la divine charité que l'Esprit-Saint lui communique, et au moyen de laquelle il la pénètre, l'anime, la sanctifie et la rend féconde. Sous l'influence de cette sève vivifiante, l'âme revêt une beauté incomparable, qui la rend l'objet des complaisances de Dieu ; elle produit des œuvres de sainteté qui multiplient à chaque instant ses mérites ; enfin elle possède en elle le germe de la vie et de la béatitude éternelle, qui ne sont que la grâce épanouie, développée, parvenue à sa plénitude.

Or, le péché porte atteinte en nous à cette précieuse vie.

Si c'est le péché véniel, il l'affaiblit et l'altère. Si c'est le péché mortel, il l'anéantit complètement, et produit dans notre âme ce que la mort physique produit dans notre corps. En la séparant du principe divin qui la vivifiait, il lui ôte son éclat, et la beauté qui resplendissait en elle ; il la paralyse et la rend inféconde par l'impuissance où il la met de produire aucune action digne du ciel ; mais surtout il dépose en elle un germe fatal, qui aboutira à l'éternelle réprobation, et aux épouvantables supplices de l'enfer. C'est ainsi que le péché donne la mort à l'âme. Mort funeste, bien plus à craindre que la mort corporelle ; mais dont l'horreur n'est pas assez comprise, et dans laquelle les

hommes se précipitent aveuglément, et comme en se jouant.

Il faut donc que le premier sentiment de notre cœur, en recevant les Cendres, soit un sentiment de componction et de douleur, au souvenir de cette triste mort du péché que, bien des fois peut-être, nous nous sommes donnée à nous-mêmes. Nous oublions trop nos péchés. Le Roi-Prophète, après même que Dieu lui eut pardonné le double crime dont il s'était rendu coupable, avait toujours devant les yeux le spectacle de cette lamentable chute : *Peccatum meum contra me est semper* (1). Imitons son exemple, et pour nous exciter à entreprendre avec plus de générosité le travail d'expiation, auquel le saint temps du Carême doit être consacré, humilions-nous devant Dieu, et déplorons tout de nouveau, dans l'amertume de notre âme, le malheur que nous avons eu de l'offenser.

2° La cérémonie des cendres est le symbole d'une autre mort, dont nous devons aussi méditer les enseignements pendant le Carême, la mort corporelle, peine infligée, par une juste sentence, à la prévarication de notre premier père : *In quocumque die comederis ex eo, morte morieris* (2). Tous les hommes, qui nous ont précédés sur la terre, ont subi cette sentence et sont morts ; un jour, nous n'en pouvons douter, bientôt peut-être, elle s'exécutera aussi sur nous ; et après un nombre plus ou moins considérable d'années passées sur la terre, nous mourrons. La vie est un voyage dont le terme nécessaire est la mort. A chaque instant nous nous rapprochons de ce terme, vers lequel nous sommes

(1) Ps. L, 5.
(2) *Gen.*, II, 17.

poussés par un mouvement que rien ne peut arrêter ni ralentir. Je suis sorti de la poussière, et il faut que je rentre dans la poussière : *Pulvis es, et in pulverem reverteris*. Pensée qui cause à la nature une horreur secrète ; mais pensée infiniment salutaire, qui, bien approfondie, sera pour mon intelligence comme un phare lumineux propre à éclairer ma route, et pour ma volonté, la plus éloquente et la plus persuasive des exhortations.

Je dois mourir, quelle folie ne serait-ce donc pas de m'attacher aux biens de la vie présente, que bientôt il me faudra quitter, et de sacrifier pour eux les biens de l'éternité ! Oh ! si j'étais fidèle à n'envisager ces biens que du point de vue de la mort et du tombeau, combien ils me paraîtraient vils et indignes de mon estime ! Je dois mourir, et la mort, en même temps qu'elle terminera ma vie sera pour moi, selon que j'aurai bien ou mal vécu, le commencement d'une éternité de bonheur ou de malheur. Donc, ma grande, mon unique préoccupation doit être de me préparer à bien mourir. La vie ne m'est donnée que pour cela ; et tel sera, si je suis sage, l'objet de toutes mes pensées et le terme de tous mes desseins.

3° Enfin la cérémonie des cendres me prêche une troisième sorte de mort, que je dois m'imposer à moi-même, la mort à la vie sensuelle.

Pour vivre à Dieu et de Dieu, pour établir en moi le règne de la grâce, pour parvenir à la perfection du pur amour que Dieu me demande, il faut que je meure à la vie de la nature, c'est-à-dire à ces innombrables penchants que je porte en moi-même, et qui ne cessent de me solliciter au mal. De là, la nécessité du renoncement à soi-même dont Notre-Seigneur a fait le premier article de sa loi : *Si quis vult post me venire, abneget*

semetipsum (1). Tous les saints l'ont pratiqué et, durant tout le Carême, l'Église ne cessera de nous en rappeler l'obligation. Les mortifications qu'elle va nous prescrire, le jeûne, l'abstinence, sont une des formes de ce renoncement ; mais l'obligation de mourir à nous-mêmes est bien plus étendue. Elle s'applique à tout, à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur ; elle règle et modère les pensées de l'esprit, les désirs et les affections de la volonté ; elle réprime et retranche tout ce que la loi de Dieu condamne, quelque attrait que la nature corrompue y éprouve. Loi dure et rigoureuse, mais à laquelle il faut absolument nous soumettre, si nous voulons être chrétiens. Car, sans cette mort à nous-mêmes, sans ce crucifiement de notre chair et de ses convoitises coupables, nous ne pouvons participer à la vie de Jésus-Christ : *Qui sunt Christi,* dit saint Paul, *carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis* (1).

III. — Affections et résolutions.

Daignez, ô Jésus, graver profondément dans mon cœur les divins enseignements que me donne votre Église dans la cérémonie des Cendres. C'est une parole de mort qui m'est adressée au commencement du Carême : *Responsum mortis* (2). Faites que cette parole pénètre dans mon cœur, que je la comprenne, que je la médite, que je la goûte, et que surtout, tirant avec courage les conséquences pratiques qu'elle renferme, j'en fasse désormais la règle de ma vie.

Un grand nombre de chrétiens, même parmi les

(1) Matth., xvi, 24.
(2) *Gal.*, v, 24.
(3) *II Cor.*, i, 9.

moins fidèles à leurs devoirs, vont se présenter aujourd'hui pour participer à la cérémonie des Cendres ; mais qu'il y en aura peu qui, en les recevant, se rappelleront qu'ils sont pécheurs, qu'ils sont condamnés comme tels à mourir un jour, et qu'ils doivent se condamner eux-mêmes à une mort volontaire par la pratique de la pénitence ! Ai-je eu moi-même ces salutaires pensées toutes les fois que j'ai reçu les Cendres ? N'est-il pas vrai, au contraire, que je n'ai le plus souvent pris part à cette pieuse cérémonie que par habitude, sans aucune disposition surnaturelle, et par là même sans fruit ?

Ne permettez pas, ô mon Dieu, que j'abuse plus longtemps de cette grâce, et que je rende inutile un moyen de sanctification si salutaire. Mettez vous-même en moi les sentiments que je dois avoir en recevant les Cendres. Puisse cette cérémonie me disposer à parcourir saintement la carrière de pénitence dont elle est l'inauguration !

Je prends donc la résolution :

1° De me renouveler aujourd'hui, et tous les jours du Carême, dans la douleur de mes péchés passés ;

2° D'avoir souvent devant les yeux la pensée de la mort, acceptant avec soumission l'arrêt qui m'y condamne, et faisant généreusement à Dieu le sacrifice de ma vie ;

3° D'entrer avec joie et avec courage dans le saint temps du Carême, et d'en pratiquer, autant que je le pourrai, toutes les observances.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

CXIX

POUR LE VENDREDI D'APRÈS LES CENDRES

FÊTE DE LA SAINTE COURONNE D'ÉPINES

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons Notre-Seigneur dans le supplice du couronnement d'épines, à la fois si cruel et si ignominieux. — Nous ferons amende honorable à Notre-Seigneur pour les insultes qu'il a reçues en ce mystère. — Nous nous rappellerons que pour nous cette couronne d'épines est le signe de la royauté du divin Maître.

II. Nous verrons que la couronne de Jésus rappelle au chrétien trois couronnes :

1° *La couronne d'innocence perdue par le péché.* L'homme sortit des mains de Dieu couronné de gloire et d'honneur. — Nous devons pleurer sur la perte de cette couronne, moins cependant encore que sur la perte de celle que le baptême nous avait donnée. — Nous pouvions la conserver et nous l'avons perdue. — Pleurons, comme l'ont fait les saints, sur cette perte que nous devons nous imputer.

2° *La couronne de l'expiation.* Jésus l'a portée le premier. — Portons-la nous-mêmes à sa suite en acceptant d'être tourmentés par toutes les épines qui peuvent nous faire souffrir, et qui sont nombreuses et parfois si cruelles.

3° *La couronne de la gloire.* Comme pour Notre-Seigneur notre couronne de souffrance, si nous savons bien la porter, se transformera en une couronne de béatitude. — Envisagées à ce point de vue, les peines de cette vie ne sont plus des maux véritables. — Aussi les saints les supportaient avec joie.

III. Nous remercierons Notre-Seigneur d'avoir inspiré à l'Église la fête de demain. — Nous lui promettrons de

porter courageusement à sa suite notre couronne d'épines. — Nous nous appliquerons même à la porter avec amour.

Résolutions : 1° Honorer le mystère du couronnement ; 2° nous soumettre à toutes les croix que Dieu nous enverra ; 3° puiser notre courage dans la pensée de la couronne du ciel.

Bouquet spirituel : *Christum regem spinis coronatum, venite, adoremus.*

I. — Adoration.

Adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le supplice, à la fois cruel et ignominieux, du couronnement d'épines. Ce divin Maître vient de subir une flagellation douloureuse. Sa chair adorable a été déchirée par les fouets; son sang coule à flots sur la terre. A ce supplice en succède un autre non moins douloureux. Les soldats tressent une couronne d'épines, la placent sur la tête du Sauveur, et l'y enfoncent à coups redoublés. Les épines pénètrent profondément dans la chair sacrée de Jésus, et font de nouveau couler son sang. Puis, il faut qu'ici encore à la douleur se joigne l'ignominie. La couronne, qui est le symbole glorieux du triomphe et de la royauté, est pour Jésus un symbole d'infamie et de dérision. Après avoir ceint son front de ce sanglant diadème, les soldats fléchissent par dérision le genou devant lui, insultent à sa royauté, et font de lui le sujet de leurs moqueries et de leurs blasphèmes.

Nous aussi, à ce spectacle, prosternons-nous en esprit aux pieds de notre divin Sauveur couronné d'épines, non pour l'insulter comme les soldats, mais pour l'adorer, compatir à ses souffrances, lui témoigner notre amour, épancher notre cœur en sa présence, et le remercier de tout ce qu'il a voulu endurer pour nous.

La couronne d'épines dont les Juifs, pour satisfaire leur haine impie, ont ceint son chef adorable, est, aux yeux de ses disciples fidèles, le signe auguste de la royauté qu'il exerce, et qu'il exercera éternellement au ciel, sur la terre et dans les enfers, royauté que tous doivent reconnaître, et devant laquelle tout genou doit fléchir : *In nomine Jesu, omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et infernorum* (1).

Acceptons avec respect et avec joie cette divine royauté, soumettons-nous à elle, reconnaissant Jésus pour notre véritable Roi, demandons-lui qu'il règne de plus en plus sur nous, afin de nous faire partager un jour la gloire de son triomphe ; prosternons-nous à ses pieds, et saluons-le comme notre Roi : *Ave, rex noster.*

II. — Considérations.

La couronne douloureuse, qui ceint le front de Jésus, peut être considérée comme le symbole de trois couronnes, dont la pensée devra nous accompagner durant tout le cours de cette sainte quarantaine : 1° la couronne de l'innocence que nous avons perdue, et que nous devons pleurer ; 2° la couronne de l'expiation que nous devons porter ; 3° la couronne de gloire que nous devons mériter.

1° La couronne d'épines nous rappelle en premier lieu la couronne de l'innocence que nous avons perdue.

Lorsque le premier homme sortit des mains de Dieu, il parut au milieu de la création comme un roi glorieux. La majesté de Dieu dont il était l'image reluisait sur son front. Il était, et nous devions être après lui, in-

(1) *Philip.*, II, 10.

vestis d'une souveraineté sans limites, à laquelle tout dans le monde était soumis. *Gloria et honore,* dit le Psalmiste, *coronasti eum, et constituisti eum super opera manuum tuarum. Omnia subjecisti sub pedibus ejus* (1).

La perte de cette couronne doit sans doute exciter nos regrets. Toutefois elle ne peut produire en nous le sentiment du repentir et de la pénitence, puisqu'elle doit être attribuée, non à notre volonté personnelle, mais à celle de notre premier père.

Il n'en est pas ainsi de la couronne de la seconde innocence que Dieu, dans sa miséricorde, avait substituée à celle que le péché d'Adam nous avait ravie. Le sacrement de la régénération avait purifié notre âme de la tache originelle, lui avait rendu sa beauté première, l'avait enrichie des dons les plus excellents; nous étions redevenus les enfants de Dieu et les héritiers du ciel. La couronne de la sainteté avait été replacée sur notre tête; et cette couronne, il dépendait de nous de la conserver. L'avons-nous fait? Qu'est devenue la grâce de notre baptême? Ne l'avons-nous pas perdue, en profanant notre caractère de chrétien, et ne devons-nous pas dire en gémissant avec le prophète : « La couronne qui ornait notre tête est tombée; malheur à nous, car nous avons péché : *Cecidit corona capitis nostri; væ nobis quia peccavimus* (2)? Que si nous avons eu le bonheur de la conserver, par combien de négligences et de péchés n'en avons-nous pas diminué l'éclat!

Voilà ce qui, en ce moment, doit être le sujet de notre repentir et de nos larmes. Ces fautes, il est vrai, ont été remises et pardonnées; mais nous n'en devons

(1) Ps. XIII, 6.
(2) *Thren.*, V, 16.

pas moins gémir devant Dieu. Les saints ont pleuré, toute leur vie, les fautes souvent légères, échappées à la fragilité de leur nature; et le Roi-Prophète déclare que son péché est sans cesse devant ses yeux. Comment donc oublions-nous si promptement les fautes peut-être si nombreuses et si graves dont nous nous sommes rendus coupables ? N'est-ce pas que nous n'apprécions point assez le prix de cette belle couronne dont le baptême nous avait ornés, et que le péché nous a fait perdre ?

2° Nous avons contemplé le premier Adam dans l'état d'innocence, revêtu de gloire et d'honneur, et le front ceint d'une couronne, symbole de sa royauté. Contemplons maintenant Jésus le second Adam portant en lui-même l'image de l'homme dans sa déchéance. Il est roi encore, car il porte une couronne; mais c'est une couronne d'épines, symbole de la pauvreté, de l'humiliation et de la souffrance, qui furent après le péché le triste apanage de l'humanité déchue.

A peine l'homme, en désobéissant à Dieu, se fut-il révolté contre la souveraineté divine, qu'il sentit sa propre souveraineté s'évanouir et disparaître. Désormais son front, dépouillé de son auréole, devra se couvrir de la sueur du travail : *In sudore vultus tui vesceris pane* (1). La terre, rendue stérile par la malédiction de Dieu, ne produira plus que des ronces et des épines : *Maledicta terra in opere tuo ; in laboribus comedes ex ea cunctis diebus vitæ tuæ. Spinas et tribulos germinabit tibi* (2). Était-il possible de dépeindre avec de plus vives couleurs le cortège d'afflictions et de

(1) *Gen.*, III, 19.
(2) *Gen.*, III, 17, 18.

misères dont l'homme est environné depuis sa chute, et qui ont changé le paradis de délices en une vallée de larmes. En punition du péché de notre premier père auquel tous nous participons, la couronne de notre royauté est devenue une couronne d'épines dont les pointes acérées ne cessent d'être pour nous la cause de cuisantes douleurs.

Quel triste et désolant spectacle la vie de l'homme sur la terre depuis le péché, ne nous offre-t-elle pas? De quelque côté que nous portions nos regards, partout se découvrent à nous des maux sans nombre. C'est l'indigence avec la hideuse suite de misères et d'angoisses qui l'accompagnent; l'innombrable multitude des maladies et des souffrances qui nous assaillent; les rigueurs et les fatigues du travail incessant et souvent ingrat auquel Dieu nous a condamnés; les peines, les sollicitudes, les tristesses qui empoisonnent notre vie, et dont nous trouvons l'intarissable source en nous et hors de nous : la douleur enfin revêtant toutes les formes et se diversifiant à l'infini, pour atteindre toutes les parties de notre être et tous les instants de notre existence. Telle est notre couronne d'épines figurée par celle de Jésus; nous devrons la porter tous les jours ; elle sera la condition nécessaire de l'expiation et du pardon.

3° Toutefois, quelque triste que soit ce tableau, il n'est pas sans consolation. Si le péché, en nous dépouillant de la couronne d'innocence, nous a couronnés d'épines, ces épines, sanctifiées par la pénitence, se changeront dans le ciel en une couronne de gloire.

Le diadème royal qui brille sur le front de Jésus ressuscité, n'est en réalité que sa couronne d'épines

transformée et glorifiée. C'est parce qu'il a porté celle-ci, qu'il a mérité de porter celui-là : *Oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam* (1).

Or ce qui s'est accompli en Jésus-Christ s'accomplira en chacun de nous, si nous sommes fidèles. Déchus dans le premier Adam, nous pouvons nous relever dans le second, à la condition de marcher à sa suite, c'est-à-dire de pratiquer sa doctrine et d'imiter sa vie. Si nous portons avec lui dans un esprit d'expiation et de pénitence la couronne de souffrance et d'ignominie, nous porterons un jour comme lui la couronne de béatitude et de gloire. Doctrine consolante sur laquelle repose toute l'économie de la vie chrétienne : *Si sustinebimus et conregnabimus* (2). *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur* (3).

A ce point de vue, tout se transforme et change d'aspect. Quelque amères, quelque accablantes qu'elles puissent être, les peines de cette vie ne sont plus des maux véritables. Pour le chrétien, qui les envisage dans la lumière de la foi, elles sont une semence précieuse qu'il faut jeter dans les larmes, mais d'où sortira la moisson la plus riche et la plus magnifique. En les acceptant, et en les supportant avec patience, l'âme se purifie, expie ses péchés, offre à Dieu le plus excellent de tous les sacrifices, assure ses droits au ciel, et multiplie les joyaux qui embelliront sa couronne : *Momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (4).

Voilà pourquoi les saints les ont non seulement supportées sans se plaindre, mais saluées et accueillies

(1) Luc, XXIV, 26.
(2) *II Tim.*, II, 12.
(3) *Rom.*, VIII, 17.
(4) *II Cor.*, IV, 17.

avec joie quand elles se présentaient ; les désirant même, allant au-devant d'elles, ajoutant, aux croix de providence que Dieu leur envoyait, les sacrifices volontaires par lesquels ils s'efforçaient de rendre leur ressemblance avec Jésus couronné d'épines de plus en plus parfaite. Rien sur la terre ne leur paraissait meilleur que de souffrir.

III. — Affections et résolutions.

Vous avez, ô mon Dieu, inspiré à votre Église de proposer à mes adorations, dès le commencement du Carême, la couronne d'épines de Jésus; vous m'apprenez ainsi quelle doit être, durant ce temps de pénitence, ma pensée dominante et la principale disposition de mon cœur.

Jésus marche devant moi portant sur sa tête la douloureuse couronne que mes péchés ont tressée par la main des soldats; et il m'invite à le suivre. O mon Sauveur, ce n'était pas à vous, l'innocent et le juste, que cette couronne était due, mais à moi qui ai si souvent profané et foulé aux pieds la couronne d'innocence dont vous aviez orné mon front. Je ne repousserai donc point la couronne de la souffrance. Loin de là, sous quelque forme qu'elle se présente à moi, et quelque acérées qu'en soient les épines, je la saluerai avec amour, comme si Jésus lui-même la tenait dans ses mains et me la présentait ; je la baiserai avec transport, j'en ceindrai mon front avec allégresse, et je la porterai jusqu'au bout sans me lasser et sans me plaindre. Et si parfois, la vue du sacrifice fait défaillir mon courage, je me fortifierai au souvenir de Jésus couronné d'épines, et à la pensée de la récompense éternelle à laquelle, en le suivant, je ne puis manquer de parvenir.

Il n'y a, ô Jésus, que votre grâce qui puisse inspirer à mon âme ces sentiments, et lui donner la force de les mettre en pratique. Daignez la répandre dans mon cœur. Inspirez-moi pour votre couronne d'épines un profond respect, un ardent amour, une confiance sans bornes. Faites que je sache la reconnaître dans les épreuves dont ma vie sera traversée; que jamais je n'en détourne la tête; et que je la porte comme vous sans défaillance et sans faiblesse.

Mes résolutions, en terminant cette oraison, seront :

1° D'honorer aujourd'hui avec ferveur le mystère du couronnement de Jésus;

2° De me soumettre sans murmure, dans la grâce de ce saint mystère, à toutes les croix de providence que Dieu m'enverra;

3° De puiser le courage dont j'aurai besoin pour les bien porter dans la pensée de la couronne du ciel qui sera la récompense de ma fidélité.

Christum Regem spinis coronatum, venite, adoremus (1).

(1) *Invit. Festi S. Cor. Spin.*

CXX

POUR LE Ier DIMANCHE DU CARÊME

SUR LE MYSTÈRE DE LA TENTATION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous transportant au désert, nous nous rappellerons les circonstances de la tentation de Notre-Seigneur. — Nous rendrons nos plus profonds hommages au divin Rédempteur qui a voulu se soumettre à toutes nos misères — Pour le louer nous nous unirons aux saints anges qui s'empressent de le servir.

II. Nous verrons que la résistance de Jésus, le nouvel Adam, aux suggestions du démon, produit trois effets tout contraires à ceux de la chute du premier Adam :

1° *Elle rend à Dieu son empire usurpé.* Dans ses réponses au démon Jésus s'applique à faire voir que Dieu est le créateur de toutes choses. — Qu'il a un droit inaliénable aux adorations et aux hommages de la créature. — Que sa Providence est sage et ne saurait permettre la présomption.

2° *Elle est pour Notre-Seigneur une source de gloire.* Elle le soustrait à l'empire du démon. — Elle est la prise de possession du règne glorieux du Christ. — Jésus s'était déjà consacré à Dieu, mais au désert il proclame et manifeste cette consécration accomplie au premier moment de son existence.

3° *Elle nous délivre de la servitude.* La défaite de Satan ne le dépouille pas du droit de nous tenter. — Mais désormais le démon n'est plus à craindre. — La puissance de la grâce contre lui se révèle, et dans l'ordre corporel et dans l'ordre spirituel. — Les vies des saints sont là pour l'attester.

III. Nous nous laisserons aller à trois sentiments : à la joie,

puisque l'honneur de Dieu est rétabli ; à l'amour de Notre-Seigneur qui triomphe ; à la confiance fondée sur la toute-puissance de la grâce.

Résolutions : 1° Ne pas nous étonner des tentations ; 2° être convaincus que la tentation augmentera nos mérites ; 3° nous confier à la grâce divine.

Bouquet spirituel : *Tentatus est Christus, ne vincatur a tentatore christianus.*

I. — Adoration.

Transportons-nous par la pensée dans le désert où Jésus, après son baptême, se prépare, dans le jeûne et la prière, à soutenir les assauts du tentateur : *Jesus ductus est in desertum à Spiritu, ut tentaretur a diabolo* (1).

Le premier homme, à peine sorti des mains du Créateur, rencontra au sein du paradis de délices l'épreuve de la tentation. Il n'eut pas la force de la supporter ; et, en cédant au démon, il attira sur lui et sur sa postérité les plus effroyables malheurs.

Jésus, le nouvel Adam, dut aussi être tenté. Fier de sa première victoire, Satan se présenta pour le séduire. Mais, cette fois, le tentateur vaincu se retira avec confusion, et Jésus supérieur à tous les artifices employés pour le vaincre, demeura inébranlable dans sa fidélité.

Tel est le mystère que l'Église propose aujourd'hui à nos méditations.

Deux évangélistes, saint Matthieu et saint Luc, nous en ont décrit minutieusement toutes les circonstances.

Depuis quarante jours Jésus jeûne et prie au désert. Le démon reçoit le pouvoir de s'approcher de lui, et

(1) Matth., iv, 1.

s'efforce de le séduire par ses suggestions perfides : *Accedens tentator dixit illi* (1). Jésus se montre supérieur à tout; le démon se retire; et les anges s'approchent avec respect de Jésus pour le servir : *Reliquit eum diabolus; et ecce Angeli accesserunt, et ministrabant ei* (2).

Avant de considérer les fruits que nous devons retirer de la méditation de cet étonnant mystère, où la foi nous découvre un Dieu tenté par le démon, rendons nos plus profonds hommages à Jésus le divin Rédempteur, le Pontife fidèle qui a voulu se soumettre à toutes nos misères, jusqu'à subir la plus humiliante de toutes, la tentation : *Debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret et fidelis pontifex... In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari* (3). Adorons-le dans son inébranlable fidélité, et unissons-nous aux devoirs religieux que lui rendirent les saints Anges qui, après avoir été les spectateurs de ses luttes et de sa victoire, accoururent et s'empressèrent de le servir, reconnaissant en lui leur souverain Seigneur.

II. — Considérations.

Adam, en succombant à la tentation, avait donné au démon une monstrueuse prééminence : 1° sur Dieu qu'il détrônait en méprisant ses ordres; 2° sur lui-même qui, par son péché, se soumettait honteusement à l'empire de cet ange de ténèbres; 3° sur sa postérité, devenue, par la déchéance originelle, l'esclave du démon. Or la résistance de Jésus le nouvel Adam, aux

(1) Matth., IV, 3.
(2) Matth., IV, 11.
(3) *Hebr.*, II, 17, 18.

suggestions de l'esprit tentateur, a produit trois effets tout contraires :

1° Elle a rendu à Dieu son empire usurpé ;

2° Elle a reconquis pour Jésus le rang d'honneur qu'occupait, avant la chute, l'homme innocent ;

3° Elle a délivré sa postérité spirituelle de la servitude à laquelle elle était condamnée.

1° Jésus-Christ, en résistant au démon, porte la première atteinte à l'empire tyrannique que cet esprit de ténèbres exerçait dans le monde depuis le péché d'Adam, et rétablit celui de Dieu le roi et le maître légitime de la création. En effet, en chacune de ses réponses au tentateur, il proclame les droits et les prérogatives du souverain être à qui est due toute gloire.

Par la première, il nous fait voir en Dieu le créateur de toutes choses, le premier principe d'où procède l'être et la vie, et de qui tout dépend. Le pain qui nous nourrit n'a pas par lui-même cette vertu merveilleuse. C'est Dieu qui la lui donne, et en fait l'instrument de sa puissance, pour entretenir notre vie. Il pourrait, pour le faire, se servir de toute autre chose ; car ce n'est pas nécessairement de pain que l'homme se nourrit ; tout ce que Dieu produit par sa puissance, peut, si c'est la volonté divine, lui servir d'aliment : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei* (1).

La seconde parole, dont Jésus se sert pour repousser le tentateur, établit le droit inaliénable de Dieu aux adorations et aux hommages de la créature raisonnable : *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies* (2).

(1) Matth., IV, 4.
(2) Matth., IV, 10.

Depuis le péché, ce droit de Dieu était partout méconnu. Le démon, sous le nom des fausses divinités substituées au Dieu véritable, voyait le monde entier prosterné devant lui; en sorte qu'il était devenu le Dieu et le prince de l'univers : *Princeps hujus mundi* (1). Jésus proteste contre cette usurpation sacrilège. Il déclare que Dieu est le souverain maître et le dominateur suprême à qui tout doit se soumettre, et devant qui il faut que tout genou fléchisse. A lui seul appartient la gloire; lui seul mérite d'être adoré.

Enfin, en affirmant, dans sa troisième réponse au démon, qu'il ne faut pas tenter Dieu : *Non tentabis Dominum Deum tuum* (2), Jésus-Christ justifie la Providence dans le gouvernement du monde, et montre de quelle manière, et dans quelle mesure, nous devons nous appuyer sur elle. Il trace la limite qui sépare la pieuse confiance du fidèle qui s'abandonne à Dieu, se confie à sa garde, l'invoque dans ses nécessités; soit de l'illusion aveugle de la superstition; soit de la présomption téméraire de l'orgueil qui croit avoir des droits à la protection divine, se révolte et murmure contre l'épreuve, et prétend obtenir de Dieu ce que Dieu n'a point promis.

Ainsi Jésus inaugure sa divine mission de réparateur des droits de Dieu méconnus, outragés, foulés aux pieds dans le monde. Il relève son trône que le péché du premier homme avait renversé; il lui rend dans le cœur de l'homme le rang qui lui appartient, et nous enseigne le véritable culte qui lui est dû.

2° La résistance que Jésus oppose à la tentation est, en second lieu, pour lui une source d'honneur et de

(1) Joan., XII, 31.
(2) Matth., IV, 7.

gloire. Elle le montre soustrait à l'empire que le démon avait acquis sur Adam pécheur. En lui donnant la victoire sur cet éternel ennemi de Dieu et des hommes, elle révèle, et fait éclater au grand jour, sa sainteté et sa puissance.

Le mystère de la tentation est ainsi l'inauguration et comme la prise de possession du règne glorieux promis au Christ, règne qui doit s'exercer éternellement sur toute créature.

Comme les Anges dans le Ciel, comme Adam dans le Paradis terrestre, Jésus-Christ dut être soumis à l'épreuve. Il fallut qu'il se donnât à Dieu, et qu'il se consacrât à son service par un acte de sa volonté libre, se constituant ainsi dans la justice et la sainteté, dont il devait être, pour le genre humain, le prédicateur, la source et le modèle.

Il est vrai, cette épreuve, dont d'ailleurs l'issue ne pouvait être douteuse, avait déjà eu lieu. L'âme sainte de Jésus, dès le premier instant de sa vie, avait dit plus parfaitement que tous ceux qui devaient plus tard imiter ses exemples : *Dominus pars hereditatis meæ* (1). Mais cette consécration libre de tout son être à Dieu, accomplie dans le secret, devait avoir une expression extérieure ; elle devait être proclamée et manifestée au grand jour. C'est ce qui eut lieu dans le mystère de la tentation au désert.

Jésus va commencer son ministère public. Le démon, usant du pouvoir qui lui est donné de le tenter, s'approche, lui livre successivement trois assauts, et s'adresse pour le séduire aux divers penchants qui entraînent l'homme au mal, et lui font oublier ce qu'il doit à Dieu. Jésus résiste, repousse victorieusement les sé-

(1) Ps. xv, 5.

ductions diaboliques, et force le tentateur à s'éloigner de lui. Ainsi le sauveur proteste d'une manière éclatante de sa dépendance de Dieu, de son inébranlable fidélité au service de ce souverain Maître, de sa soumission parfaite à la loi divine toujours gravée au milieu de son cœur. Il montre par sa résistance au tentateur qu'aucune force crée ne peut le séparer de Dieu, et qu'il est véritablement le juste, le saint, le pontife fidèle, le grand prophète, l'exemplaire de toute perfection, le chef et le modèle des âmes qui veulent être à Dieu.

Aussi dès que le démon s'est retiré, les Anges, pénétrés de respect, s'approchent de Jésus et se constituent ses serviteurs. Ces bienheureux esprits sont, à ce moment solennel, les premiers adorateurs du Verbe incarné, ils proclament les premiers la royauté qu'il vient de conquérir, par sa victoire sur le démon, et ils se soumettent avec amour à son empire.

3° Mais Jésus ne doit pas recueillir seul le prix de sa victoire; nous sommes appelés à y avoir part aussi. La faiblesse d'Adam, en présence de la tentation, nous avait entraînés dans une déplorable déchéance; la force victorieuse que le Sauveur déploie contre Satan nous relève. Adam, en succombant, nous avait tous soumis au démon; Jésus, en résistant, nous soustrait à cette honteuse servitude.

Pourtant, la défaite de Satan ne le dépouille pas du pouvoir de nous tenter. C'est ce que nous insinue l'Évangile quand il nous dit que le démon se retire pour un temps : *Usque ad tempus* (1). Il reviendra donc faire la guerre à Jésus, dans la personne de ses amis et de

(1) Luc, IV, 13.

ses serviteurs. L'Esprit-Saint nous apprend, en effet, que nous sommes tous appelés à combattre contre cet ennemi de notre salut : *Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principes... tenebrarum harum, contra spiritualia nequitiæ* (1). Et saint Pierre nous représente le démon sous la figure d'un lion cruel toujours prêt à nous dévorer : *Adversarius vester, diabolus, tanquam leo rugiens, circuit quærens quem devoret* (2).

Mais depuis que Jésus l'a vaincu, le démon n'est plus à craindre. L'Église possède, pour nous aider à nous soustraire à ses embûches, une grâce toute-puissante, qui nous rend en Jésus-Christ supérieurs à tous les efforts du tentateur.

Cette grâce se révèle, en premier lieu, par la cessation à peu près complète du pouvoir étrange que le démon, avant la prédication de l'Évangile, exerçait sur le corps des hommes, emblème de l'empire plus tyrannique encore qu'il exerçait sur les âmes.

Elle se révèle surtout dans l'ordre spirituel par la facilité avec laquelle le chrétien, s'il est fidèle, repousse les plus violents assauts de la tentation. Jésus-Christ, vainqueur de Satan, nous soutient dans ces périlleux moments; il est à nos côtés, et combat avec nous ; en sorte que, avec plus de vérité que le prophète, nous pouvons dire : *Dominus mecum est quasi bellator fortis; idcirco qui persequuntur me cadent* (3).

Toute l'histoire de l'Église atteste cette vérité. Sans parler de saint Paul, de saint Antoine, de tant d'autres saints qui ont eu des luttes ouvertes à soutenir contre

(1) *Eph.*, VI, 12.
(2) *I Petr.*, V, 8.
(3) Jér., XX, 11.

le démon, et qui, par la grâce de Jésus-Christ, en sont sortis victorieux, la vie de tous les élus qui sont au ciel n'est-elle pas une preuve éclatante de la faiblesse à laquelle Jésus-Christ a réduit le démon ? Cet ennemi de notre salut peut bien exciter en nous des tempêtes, soulever notre imagination et nos sens; mais il nous est aisé, si nous le voulons, de rendre vains tous ses efforts. Le démon, quelle que soit sa malice, est sans force contre l'âme qui se confie et s'abandonne à la grâce de Jésus-Christ.

Résultat précieux; fruit inestimable du triomphe remporté par le Sauveur sur Satan, dans le mystère de la tentation; motif touchant de l'inébranlable confiance du chrétien qui ne doit jamais faillir, au milieu même des plus rudes assauts.

III. — Affections et résolutions.

Trois sentiments doivent être le fruit pratique de cette méditation.

Un sentiment de joie à la pensée de l'honneur de Dieu rétabli, de son trône relevé dans le monde, de ses autels substitués aux autels du démon. Joignons-y un désir ardent de voir Dieu de plus en plus connu, aimé et servi, et tous ses ennemis dispersés devant sa face. Aujourd'hui encore, après tant de siècles de christianisme, ceux qui le méconnaissent, le haïssent et le blasphèment sont nombreux; qu'il se lève et qu'il les dissipe, ou plutôt qu'il les éclaire et les convertisse : *Exsurgat Deus, et dissipentur inimici ejus; et fugiant qui oderunt eum a facie ejus* (1).

Second sentiment que doit faire naître en nous la mé-

(1) Ps. LXVII, 2.

ditation du mystère de Jésus tenté au désert, l'amour et le respect pour ce divin triomphateur. Il a vaincu le démon et déjoué ses ruses; il mérite infiniment la gloire et l'honneur, dont le premier Adam s'était rendu indigne, par sa honteuse faiblesse. Qu'il soit donc loué, béni, aimé, exalté dans les siècles des siècles; et que tout genou fléchisse devant lui au ciel et sur la terre.

Enfin, il faut que le mystère de la tentation nous inspire une vive confiance en la grâce toute-puissante de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Non patietur [Deus]*, disait saint Paul, *vos tentari supra id quod potestis; sed faciet etiam cum tentatione proventum, ut possitis sustinere* (1). Hélas ! nous subissons tous la dure loi de la tentation. Il faut qu'il en soit ainsi; car la tentation est la voie qui conduit à Dieu. Mais n'oublions pas que le démon n'a conservé contre nous qu'une puissance restreinte. Il ne peut avoir d'empire sur une âme qu'autant que cette âme se livre à lui. Si nous voulons être à Jésus-Christ, il ne peut, malgré toute sa rage, nous séparer de ce bon Maître en nous portant à l'offenser.

Prenons la résolution :

1° De ne pas nous étonner, ni nous affliger des tentations qui nous surviennent, nous rappelant que Jésus-Christ lui-même a voulu passer par cette épreuve;

2° De nous pénétrer de cette vérité que, si nous sommes fidèles, la tentation, loin de souiller notre âme, la purifiera, augmentera nos mérites, embellira notre couronne, glorifiera en nous Dieu et Jésus-Christ;

3° De nous confier alors à la grâce divine, convaincus

(1) *I Cor.*, x, 13.

que si, sans elle, nous ne pouvons rien, avec elle, nous pouvons tout.

Tentatus est Christus ne vincatur à tentatore Christianus (1).

CXXI

POUR LE VENDREDI DE LA Ire SEMAINE DU CARÊME

FÊTE DE LA SAINTE LANCE ET DES SAINTS CLOUS

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons l'Esprit-Saint inspirant à l'Église d'honorer tout ce qui rappelle le souvenir de la passion. — Nous nous représenterons le touchant spectacle du crucifiement : Jésus saisi par les bourreaux, transpercé de clous, dévoré d'une soif mystérieuse, délaissé par son Père. — Puis, après son dernier soupir, un coup de lance ouvre son côté, et il en jaillit du sang et de l'eau.

II. Nous verrons que la Lance et les Clous méritent nos hommages à trois titres différents :

1° *Ils furent les instruments du sacrifice de Jésus.* Nous devons respecter tout ce qui a touché Notre-Seigneur ; or, à ce titre, la sainte Lance et les saints Clous sont vénérables. — Ils le sont plus encore à cause de la part qu'ils eurent à l'immolation du Fils de Dieu.

2° *Ils sont les monuments qui l'attestent.* Le sacrifice de la croix nous est attesté par les Évangélistes et par la tradition de l'Église. Mais il n'y a pas de témoignage plus saisissant qu'un monument identifié au fait auquel il se rattache. — Or, il en est ainsi des reliques dont nous parlons.

(1) S. Aug., *super* Ps. XCX.

3° *Ils en contiennent la grâce.* Jésus nous ayant rachetés par eux, nous applique par eux le fruit de sa rédemption. — Certes, leur pouvoir de purifier les âmes doit être plus efficace que celui des reliques des saints qui opèrent cependant tant de prodiges.

III. Nous nous réjouirons à la pensée que ces vénérables instruments de la Passion ont pu se conserver dans l'Église. — Nous les vénérerons par la foi, et les entourerons d'un saint respect.

Résolutions : 1° Penser souvent aux reliques de la Passion ; 2° avoir une grande dévotion aux souffrances du Sauveur ; 3° demander à Notre-Seigneur de nous faire participer aux grâces de son sacrifice.

Bouquet spirituel : *Christum lancea et clavis vulneratum, venite, adoremus.*

I. — Adoration.

Adorons l'Esprit-Saint inspirant à l'Église d'honorer, non seulement la Passion du Sauveur, mais encore tout ce qui se rattache à ce grand mystère, tout ce qui en rappelle le souvenir.

Elle met au premier rang la croix, autel sacré sur lequel l'auguste victime de notre salut fut immolée ; puis les clous qui y attachèrent les pieds et les mains de Jésus, et l'y tinrent fixé durant sa douloureuse immolation ; la lance enfin dont un soldat le transperça.

Dieu a permis que ces objets bénis aient été conservés à l'amour de la sainte Église, qui les propose aujourd'hui à notre vénération.

Pour entrer dans l'esprit de la fête qui leur est consacrée, et participer à la grâce qu'elle doit produire en nous, représentons-nous d'abord le touchant spectacle du crucifiement de Jésus. Les bourreaux se saisissent du Sauveur, l'étendent sur le bois de son sacrifice, enfoncent, à coups de marteau, de gros clous dans ses pieds et dans ses mains, puis élèvent la croix et la

fixent dans le sol. Jésus reste ainsi trois heures, suspendu entre le ciel et la terre, retenu à la croix par ces clous vénérables que nous honorons aujourd'hui.

Durant ce temps, Jésus pardonne à ses bourreaux ; il accorde sa grâce au bon larron ; il confie sa mère à saint Jean ; il manifeste la soif mystérieuse qui le dévore, et l'angoisse de son âme, dans le délaissement dont il est l'objet de la part de son Père, entre les mains duquel il s'abandonne ; et après avoir déclaré que toutes les prophéties sont accomplies, il expire en poussant un grand cri.

Puis, quand il a rendu le dernier soupir, un soldat, pour s'assurer qu'il est véritablement mort, lui donne un coup de lance, et pratique ainsi, dans le côté du Sauveur, cette ouverture sacrée si chère aux âmes pieuses, d'où, selon la remarque de l'Évangéliste saint Jean, il jaillit du sang et de l'eau : *Unus militum lancea latus ejus aperuit, et continuo exivit sanguis et aqua* (1). Circonstance mémorable, où les saints Pères ont vu le symbole de la naissance de l'Église, fruit précieux de la Rédemption de Jésus. Sous l'image du sang et de l'eau que fait sortir la lance du soldat, cette sainte épouse sort du côté entr'ouvert de Jésus son époux, endormi dans la mort, comme Ève, la première femme, fut tirée du côté d'Adam, plongé dans le sommeil.

Rendons nos devoirs à Jésus dans l'acte divin de son sacrifice. Adorons son âme sainte, accomplissant les devoirs du pontife, son corps livré à la souffrance, son sang qui coule de toutes parts. Honorons aussi ces clous et cette lance qu'il voulut associer à son immolation, et qu'il sanctifia par le divin contact de son corps adorable.

(1) Joan., XIX, 34.

II. — Considérations.

La Lance et les Clous qui transpercèrent le corps du Sauveur sur la croix méritent, à trois titres différents, les hommages de l'Église. Nous devons vénérer en eux : 1° les instruments du sacrifice sanglant du Calvaire; 2° les monuments qui en rendent témoignage et en conservent le souvenir; 3° les reliques sacrées qui en contiennent la grâce.

1° La Lance et les Clous qui transpercèrent sur la croix le corps adorable de Jésus ont été les instruments de son sacrifice, et ils méritent, à ce titre, les hommages de l'Église.

Tout ce qui, de près ou de loin, a appartenu à Jésus-Christ, tout ce qui surtout a été sanctifié par le contact de sa chair sacrée, est digne de nos respects. Ainsi, nous honorons la crèche dans laquelle il fut déposé en naissant, la tunique qui lui servit de vêtement, la colonne à laquelle il fut attaché pendant la flagellation, la couronne d'épines qui ceignit sa tête adorable, le suaire qui l'enveloppa dans le tombeau. A ce titre déjà la sainte Lance et les saints Clous sont vénérables. Mais la coopération directe et le concours qu'ils ont mérité d'avoir au mystère de la croix, c'est-à-dire à l'acte le plus auguste de la vie de Jésus, à son adorable sacrifice, doit nous les faire paraître plus vénérables encore et plus dignes de nos hommages.

Après la croix qui porta le corps du Sauveur et mérita d'être l'autel sur lequel il fut offert et immolé à Dieu, nul objet ne servit plus prochainement à cette immolation que les Clous qui fixèrent ses pieds et ses mains au bois sacré et l'y tinrent suspendu ; que la lance qui fit

jaillir de son côté le sang et l'eau, emblême de la grâce divine dont les eaux fécondantes répandent la vie dans l'Église. La Lance et les Clous ont donc concouru au sacrifice du Calvaire; ils en ont été les instruments et les agents; en sorte que l'on peut dire d'eux ce que l'on dit avec raison de la croix, que c'est par eux que Jésus-Christ nous a sauvés et rachetés. Élevés par Jésus-Christ à ce degré d'honneur, combien ne méritent-ils pas que nous les honorions!

2° Autre titre à nos hommages, la sainte Lance et les saints Clous, après avoir servi au sacrifice de Jésus-Christ, sont encore des monuments destinés à en rendre témoignage, et à en perpétuer le souvenir.

L'immolation de Jésus-Christ sur la croix nous est attestée de trois manières : par les Évangélistes, qui en ont raconté l'histoire; par la tradition de l'Église qui, sortie du côté entr'ouvert de Jésus, conserve fidèlement le souvenir d'une si noble et si divine origine : toute sa liturgie porte l'empreinte de ce souvenir. Enfin, à ce double témoignage vient se joindre celui des instruments bénis dont nous faisons aujourd'hui la fête. Dieu les a préservés, par sa Providence, de la destruction et de l'oubli, pour qu'ils soient dans l'Église un mémorial vivant et toujours subsistant de la bienheureuse mort de son Fils.

De tous les témoignages qui établissent un fait, il n'y en a point de plus saisissant que le monument qui, lié et identifié en quelque façon au fait qu'il atteste, en est comme le prolongement, et nous le rend, pour ainsi dire, présent. Ainsi en est-il des instruments vénérables de la passion de Jésus-Christ. Quand je lis les Évangélistes qui me la racontent; quand j'ai sous les yeux le spectacle des pompes sacrées de l'Église qui me les

rappellent, mon âme, au souvenir de cette preuve d'ineffable d'amour, est pénétrée des plus douces émotions de la piété. Mais combien plus vive serait l'émotion pieuse que j'éprouverais si je voyais de mes yeux, si je touchais de mes mains ces Clous sacrés qui attachèrent mon Sauveur à la croix et sur lesquels je pourrais encore reconnaître les traces de son sang; cette Lance qui, enfoncée par le soldat dans son côté, y a fait la blessure sur laquelle il m'est si doux de fixer mes regards, et dans laquelle les justes et les pécheurs trouvent un asile toujours ouvert pour les recevoir!

En présence de ces saintes reliques, l'âme chrétienne ne doit-elle pas ressentir quelque chose des transports d'amour qu'aurait produits en elle le spectacle du Calvaire, s'il lui eut été donné d'y assister? La scène sanglante se renouvelle en quelque sorte sous ses yeux; elle voit la divine victime suspendue entre le ciel et la terre sur le bois de son sacrifice, le sang qui s'échappe de ses plaies, sa tête qui se penche pour rendre le dernier soupir.

3° Enfin, troisième motif d'honorer d'un culte pieux la sainte Lance et les saints Clous, ils contiennent, à un certain degré, pour la communiquer à nos âmes, la grâce de l'auguste sacrifice, à l'oblation duquel ils ont eu l'honneur de servir.

En vertu du concours qu'ils ont apporté à l'immolation de Jésus, source et principe de toute grâce, ils sont devenus pour nous des instruments de sanctification. Jésus nous a rachetés par eux, il veut nous appliquer par eux le fruit de sa rédemption. Ils ont ouvert son corps sacré pour en faire sortir le sang, emblème de la grâce, ils continuent de remplir le même office; ou plutôt ils complètent l'œuvre sainte qu'ils ont com-

mencée sur le Calvaire, en faisant couler sur nos âmes le sang précieux dont ils ont ouvert la source.

Si les vêtements du Sauveur eurent assez de vertu pour guérir, par leur simple contact, une femme malade ; si l'ombre de saint Pierre eut une puissance plus merveilleuse encore ; si les reliques des saints, quelques parcelles de leurs ossements, les objets qui les ont touchés ou qui leur ont appartenu, opèrent tant de prodiges ; si une simple bénédiction de l'Église transforme un objet quelconque en un instrument de grâce : combien plus les reliques vénérables de la passion du Sauveur, que nous honorons aujourd'hui, auront-elles le pouvoir de guérir nos corps et de sanctifier nos âmes? Comme la croix, elles possèdent une puissance divine. Le contact du sang de Jésus, dont elles gardent la trace, leur a communiqué les vertus vivifiantes de ce sang précieux ; elles sont comme lui toutes pleines de grâce, et n'attendent, pour nous en communiquer les trésors, qu'une prière inspirée par la foi et la confiance.

Nous pouvons donc, en vénérant les Clous qui ont attaché à la croix Jésus-Christ, la Lance qui l'a transpercé, avoir part aux fruits de sa passion ; et tel est sans doute le but principal que l'Église a eu en vue en instituant la fête que nous célébrons aujourd'hui. Si elle s'est proposé par là de rendre hommage à Jésus souffrant, et de nous exciter à compatir à ses douleurs, elle a eu surtout en vue de nous enrichir et de nous sanctifier, en nous montrant, dans les instruments sacrés de la passion, comme autant de canaux propres à nous communiquer la grâce.

III. — Affections et résolutions.

Donnez-moi, ô Jésus, pour les instruments de votre bienheureuse passion, ce respect, cet amour, cette dé-

votion qu'ils ont excités dans l'âme des saints. Je n'ai pas le bonheur, il est vrai, de posséder ces précieuses reliques, de pouvoir fixer mes yeux sur elles, de les toucher de mes mains, d'y coller mes lèvres; mais elles sont dans votre Église qui les conserve avec amour comme un trésor d'un prix inestimable. Je puis donc dire qu'elles m'appartiennent, qu'elles sont un bien dont je puis disposer; car ce qui est à l'Église est à tous les enfants de l'Église. C'est pourquoi, présent d'esprit et de cœur dans les sanctuaires privilégiés qui les possèdent, et où elles sont exposées aux hommages des fidèles, je veux les honorer avec toute la religion dont je suis capable.

Soyez bénis, Clous vénérables, qui avez transpercé les pieds et les mains de mon Sauveur. Vous eûtes l'honneur de fixer l'auguste victime du Calvaire sur l'autel de son sacrifice; vous êtes ainsi à mes yeux les touchants symboles de l'amour, qui l'y tenait attaché bien plus fortement que vous ne l'avez pu faire. Faites que je sois, moi aussi, attaché à la croix de Jésus, que j'y adhère avec tant de force que rien ne puisse m'en séparer, et que je sois en droit de dire comme l'Apôtre: « Je suis cloué à la croix avec Jésus-Christ: *Christo confixus sum cruci* (1). »

Vous aussi soyez bénie, Lance sacrée, dont, à l'exemple des amis de Jésus, j'envie le bonheur. Vous avez ouvert le côté de mon divin Rédempteur, et vous m'avez ainsi montré le chemin qui conduit à son cœur adorable, tout brûlant d'amour pour moi. Oh! qu'il me soit donné d'entrer après vous dans cette mystérieuse blessure. C'est là que je trouverai mon repos; là que je parlerai librement et avec confiance au cœur de mon

(1) *Gal.*, II, 19.

maître; là que je lui demanderai et que j'obtiendrai tous les biens que je désire: *Ibi volo quiescere, ibi loquar ad cor ejus, et ab ipso quod voluero impetrabo* (1).

Mes résolutions seront :

1° De penser souvent aujourd'hui aux reliques de la passion; de me les représenter dans mes exercices de piété, de les baiser en esprit avec respect, et de m'abandonner aux sentiments pieux que leur souvenir doit m'inspirer;

2° De me renouveler, à l'occasion de la fête de la sainte Lance et des saints Clous, dans la dévotion aux souffrances du Sauveur, dévotion que je dois tout particulièrement pratiquer pendant le Carême;

3° De demander à Notre-Seigneur de me faire participer, par la vertu des saintes reliques proposées à ma vénération, aux grâces de son sacrifice.

Christum lancea et clavis vulneratum, venite, adoremus (2).

(1) S. Bonav. *De Stim. am.*
(2) *Invit. Off. de Lancea et Clavis.*

CXXII

POUR LE IIe DIMANCHE DU CARÊME

SUR LA TRANSFIGURATION

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous nous transporterons en esprit sur le Thabor, pour contempler par la foi le mystère qui s'y accomplit. — Nous écouterons avec respect la voix du Père céleste rendant témoignage à son divin Fils. — Enfin, après avoir adoré Jésus transfiguré, nous lui demanderons de nous faire participer à la grâce de sa transfiguration.

II. Nous considèrerons qu'au séminaire une triple transfiguration doit s'opérer en nous. Il faut :

1° Que d'enfants nous devenions hommes, par la pratique de la vie raisonnable.

2° Que d'hommes nous devenions chrétiens, par la participation à la vie surnaturelle, dont Jésus-Christ est la source.

3° Que de chrétiens nous devenions prêtres, par la pratique des vertus sacerdotales qui sont : la religion, le zèle et l'esprit de sacrifice.

Résolutions : 1° Nous dire au commencement de chaque action : cette action est-elle digne d'un homme, d'un chrétien, d'un prêtre ; 2° nous demander souvent quel progrès nous faisons sous ce triple rapport.

Bouquet spirituel : *Occurramus omnes in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi, ut jam non simus parvuli fluctuantes... Crescamus in illo per omnia qui est caput Christus.*

I. — Adoration.

L'Église propose aujourd'hui à nos méditations le mystère de la Transfiguration de Jésus sur le Thabor. C'est comme une apparition du ciel qui, au milieu des graves et sévères pensées du Carême, vient reposer un instant notre âme, pour nous aider à supporter avec plus de courage les saintes rigueurs de la pénitence. De plus, l'Église, en nous mettant sous les yeux le spectacle de Jésus transfiguré, a voulu nous offrir le modèle des transformations et des renouvellements que les exercices du Carême doivent opérer en nous. Jésus transfiguré n'est-il pas, en effet, l'exemplaire divin des âmes dans lesquelles la grâce a triomphé de la nature ; en sorte que, selon l'expression de l'Apôtre, tout ce qui en elles était humain et mortel, a été absorbé par la vie ?

En commençant notre oraison, transportons-nous en esprit sur la montagne où Jésus conduit ses trois disciples, Pierre, Jacques et Jean, pour les rendre témoins de sa gloire. Contemplons par la foi le grand et divin spectacle qu'ils eurent le bonheur de contempler de leurs yeux. Prosternés avec eux aux pieds du Sauveur, admirons l'éclat qui environne sa personne adorable, la blancheur de ses vêtements, la lumière resplendissante répandue sur son visage ; écoutons avec respect la voix du Père céleste qui le proclame son Fils et ordonne d'écouter sa parole. Reconnaissons Jésus pour notre Sauveur et notre Maître, et prions-le de nous rendre participants du mystère de sa transfiguration, et de réaliser en nous ce grand mystère, en détruisant dans nos âmes l'homme de péché avec ses convoitises, pour nous revêtir de l'homme nouveau.

II. — Considérations.

Considérons que, dans le cours de notre Séminaire, le mystère de la Transfiguration doit se reproduire en nous de trois manières. Il faut : 1° que d'enfants nous devenions des hommes ; 2° que d'hommes nous devenions des chrétiens ; 3° que de chrétiens nous devenions des prêtres. Triple transfiguration dans laquelle se résume tout le travail de notre formation.

1° Le moment de notre entrée au Séminaire a été le début d'une phase nouvelle dans notre vie. Jusque-là nous étions enfants par l'âge, par le caractère, par les goûts, par toutes nos habitudes ; nous le savions et nous ne trouvions pas mauvais qu'on nous traitât comme tels. *Cum essem parvulus,* dit saint Paul, *cogitabam ut parvulus, sapiebam ut parvulus, loquebar ut parvulus* (1).

Mais, désormais, il n'en peut plus être ainsi. Nous sommes parvenus à l'âge viril, à l'âge de la réflexion, où les pensées sérieuses doivent succéder en nous aux pensées légères. Le temps est venu de faire choix d'un état de vie qui nous donnera place dans la société des hommes. Le Séminaire qui s'est ouvert devant nous est une maison où tout est grave et recueilli ; où tous les moyens d'action, pour se maintenir dans la ligne du devoir, se bornent à un appel incessant fait à notre conscience ; où, par conséquent, on nous juge capables de nous diriger nous-mêmes. Tout, dans le séminaire, la nature de la règle qui s'y observe, les exercices qui

(1) *I Cor.*, XIII, 11.

s'y pratiquent, les études auxquelles on s'y livre, les exhortations qui s'y font entendre, supposent, non des enfants et des écoliers, mais des hommes.

Autant de motifs de nous dépouiller de tout ce qu'il pouvait y avoir en nous d'enfantin, de puéril, pour nous transformer en hommes : *Quando factus sum vir evacuavi quæ erant parvuli* (1).

L'enfant est léger ; il cède à tous les entraînements ; la sensibilité et l'imagination sont son unique mobile ; il éprouve un continuel besoin de bruit, de mouvement, de dissipation, d'amusement ; la règle lui pèse ; le silence lui est à charge ; impuissant à rentrer en lui-même, il faut qu'il s'épanche au dehors. On dirait que c'est sa loi, son élément, une des conditions de sa vie. Donc il faut que je devienne sérieux et grave, que je sache contenir les mouvements spontanés de ma nature, que ma raison se développe et devienne maîtresse en moi.

L'enfant est irréfléchi. Il ne se rend compte de rien. Il ne sait ni peser les motifs de ses démarches, ni en calculer les conséquences. Oublieux du passé dont il néglige de profiter, inattentif au présent qui passe pour lui presque inaperçu ; il est impuissant à prévoir l'avenir que d'autres doivent prévoir et préparer pour lui. Une application quelconque, un travail sérieux le fatigue. Il faut donc que, me dépouillant de ce défaut, je me forme à la réflexion ; que je m'instruise aux leçons de l'expérience ; que je sache diriger mes pensées, mes actes, ma vie tout entière vers un but utile ; que, non content d'envisager les choses à la surface, je sois capable d'en pénétrer le fond et la substance, afin de porter sur tout un jugement sage, et de me conduire avec prudence, discrétion et réserve.

(1) *I Cor.*, XIII, 11.

L'enfant est inconstant. Comme le caprice est sa loi, il passe, avec une étonnante rapidité, d'un extrême à un autre extrême : de la joie à la tristesse, du bien au mal. La mobilité préside à tous ses actes, dans lesquels rien de suivi, de constant, de stable. Ses résolutions les meilleures sont presque aussitôt oubliées que prises; il est incapable d'une détermination forte et généreuse. Si je veux devenir un homme, je dois donc m'appliquer à retrancher de ma vie le caprice, pour y faire régner la volonté raisonnable; mettre de la suite dans mes pensées, mes déterminations, mes actes; soumettre ma vie à une règle à laquelle je serai fidèle.

2° Il faut qu'au séminaire, après avoir formé en moi un homme, j'y forme encore un chrétien. Seconde transfiguration à laquelle la grâce doit me faire parvenir. En effet, au-dessus de la vie raisonnable, il y a la vie surnaturelle qui l'étend, la perfectionne, et de l'humain l'élève jusqu'au divin. Cette vie, par laquelle nous sommes chrétiens, a sa source et son principe en Jésus-Christ, et c'est d'elle que ce divin Sauveur parlait lorsqu'il disait : « Je suis le cep et vous êtes les branches ; de même que les branches ne peuvent porter de fruits, si elles ne sont adhérentes au cep, ainsi en sera-t-il de vous, si vous ne demeurez en moi. » Belle comparaison, qui nous fait bien comprendre quelle est cette vie chrétienne dont il faut que nous vivions. Il y a en Jésus-Christ, le Verbe incarné, une vie toute sainte qui a ses instincts, ses inclinations, ses lois. Or, cette vie, il veut nous la communiquer; c'est pour cela qu'il est venu sur la terre : *Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant* (1); et nous ne sommes

(1) Joan., x, 10.

vraiment chrétiens qu'autant que nous y avons pris part.

De là pour nous, deux obligations rigoureuses :

La première consiste à désirer ardemment que cette vie divine que nous avons déjà le bonheur de posséder, nous soit communiquée avec plus d'abondance ; à la demander sans cesse à Dieu ; à nous montrer attentifs à profiter de tous les moyens mis en notre pouvoir pour l'augmenter en nous, et perfectionner de jour en jour notre homme intérieur. Nombreuses pour tous les chrétiens, ces sources de la vie surnaturelle s'offrent à nous avec une abondance extraordinaire. C'est l'oraison et la prière sous toutes ses formes ; c'est le saint sacrifice auquel il nous est donné d'assister chaque jour ; ce sont les sacrements auxquels nous participons si souvent, l'Eucharistie surtout, où Jésus, principe de la vie chrétienne, se donne substantiellement à nous. Quel malheur si nous ne profitions pas, comme il faut, de tant de moyens que Dieu nous donne de grandir en Notre-Seigneur !

Mais ce n'est pas assez d'attirer en nous la vie surnaturelle, il faut en suivre les lois. Trois paroles qui nous sont familières les résument : vivre de la vie surnaturelle, c'est agir en tout *per Christum, cum Christo, in Christo*. Par Jésus-Christ, c'est-à-dire par l'influence et sous l'impulsion de sa grâce ; avec Jésus-Christ, c'est-à-dire en l'imitant dans sa vie intérieure et extérieure ; en Jésus-Christ, c'est-à-dire en union avec ce divin Maître, confondant notre action avec la sienne.

Est-il besoin de dire que tout au Séminaire nous impose et nous rappelle cette double obligation ; et que nous ne pouvons la négliger, sans abuser de la grâce, et sans compromettre notre vocation ?

3° Enfin, troisième transfiguration qui doit s'opérer au Séminaire : il faut qu'en nous le chrétien se transforme en prêtre. Nous nous sentons appelés au sacerdoce, nous y aspirons comme au but suprême de nos efforts. La fin du Séminaire et de tous les exercices qui s'y pratiquent est de nous rendre dignes de participer à cette éminente dignité.

Or, pour être véritablement prêtre, il ne suffit pas d'avoir le caractère que le sacrement de l'Ordre imprime à celui qui le reçoit, il faut aussi posséder l'esprit de Jésus souverain prêtre.

Cet esprit de Jésus souverain prêtre consiste en trois choses : une religion profonde envers Dieu, et un besoin immense de l'honorer et de procurer sa gloire ; un zèle ardent pour le salut des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ et appelées à glorifier Dieu dans le ciel pendant l'éternité ; enfin, la disposition de s'immoler, de se sacrifier, de se consumer en toutes manières, à l'exemple du Sauveur, pour atteindre ce double but.

Et en cela se révèle à nous le caractère propre de la vie sacerdotale, en tant qu'elle se distingue de la vie chrétienne. *Christianus propter te,* a dit un saint Père, *sacerdos propter alios.* Le chrétien travaille à son propre salut : il s'applique à déraciner de son âme tous les penchants mauvais, et à se perfectionner dans la pratique des vertus. Le prêtre n'a garde de négliger ce soin, car il doit être avant tout chrétien et chrétien parfait. Mais ce n'est pas assez pour lui : *Sacerdos propter alios.* Il faut qu'il se dévoue au salut de ses frères, qu'il consacre sa vie à cette grande œuvre, qu'il soit, par conséquent, consumé du feu sacré du zèle.

L'esprit de religion, l'amour des âmes, la vie de sacrifice : voilà ce que tout nous rappelle, ce que tout nous

prêche au Séminaire; en cela consiste cette forme sacerdotale que nous devons revêtir, sous peine d'être infidèles à notre vocation, de ne pas répondre aux desseins de Dieu sur nous, et de n'être un jour dans l'Église que des prêtres stériles.

III. — Affections et résolutions.

Rentrons en nous-mêmes, et demandons-nous où nous en sommes de la triple transfiguration sur laquelle nous venons de méditer. Tous, depuis un temps plus ou moins considérable, nous participons à la vie et aux exercices du Séminaire; quel fruit pratique en avons-nous recueilli à ce point de vue ?

Sommes-nous des hommes? Trouvons-nous dans notre vie intérieure et extérieure cette gravité, ce sérieux, cette réflexion, cette constance dans le bien, qui distinguent l'homme de l'enfant? Combien peut-être notre conduite, notre caractère, ne laissent-ils pas à désirer sous ce rapport?

Sommes-nous des chrétiens ? Vivons-nous de la vie de Jésus-Christ ? Lui sommes-nous unis? Nous appliquons-nous à reproduire en nous ses vertus, et à nous rendre conformes à cet inimitable exemplaire de toute perfection ? Sommes-nous fidèles à lui demander qu'il vive en nous? Et chaque jour, quand nous récitons notre admirable prière *O Jesu, vivens in Maria,* sentons-nous un vif désir de voir s'opérer en notre âme cette transformation merveilleuse qui fera de nous des membres vivants de Jésus-Christ?

Enfin, à mesure que nous avançons dans notre Séminaire, voyons-nous se réaliser peu à peu en nous l'idéal du prêtre ? Où en sommes-nous de l'esprit de religion? La vue de l'offense de Dieu nous cause-t-elle de la dou-

leur, et notre plus grand désir est-il de voir ce grand Dieu connu, aimé et glorifié par toutes les créatures? Quel est notre amour pour les âmes? Sommes-nous attristés à la pensée qu'il s'en perd chaque jour un si grand nombre? Et la perspective de consacrer notre vie à les arracher à l'enfer, et à les conduire au ciel nous comble-t-elle de joie?

Prenons la résolution:

1° De nous dire au commencement de nos principales actions: cette action est-elle digne d'un homme raisonnable, d'un chrétien, d'un prêtre?

2° De nous demander souvent quels progrès nous faisons au point de vue de cette transfiguration spirituelle, qui doit s'opérer en nous au Séminaire.

Occurramus omnes... in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi; ut jam non simus parvuli fluctuantes... Crescamus in illo per omnia, qui est caput Christus (1).

CXXIII

POUR LE VENDREDI DE LA IIe SEMAINE DU CARÊME

SUR LE SAINT-SUAIRE

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous contemplerons avec amour le mystère de la sépulture de Notre-Seigneur. — Nous nous prosternerons

(1) *Ephes.*, IV, 13, 14, 15.

devant le corps de Jésus, toujours digne de nos adorations. — Avec Marie, les saintes femmes, saint Jean et Joseph d'Arimathie, nous adorerons ce corps comme la victime de propitiation. — Nous baiserons avec amour le Saint-Suaire dans lequel il fut enseveli, et que l'Église propose aujourd'hui à notre vénération.

II. Nous verrons que nous avons un triple motif d'honorer le Saint-Suaire :

1° *Il est un mémorial.* Chacune des divines blessures de Notre-Seigneur y est représentée. — De tous les monuments de cette Passion, c'est le Saint-Suaire qui nous rappelle de la manière la plus complète le drame sanglant du prétoire et du Calvaire. Puissions-nous porter, nous aussi, l'empreinte des plaies sacrées de Jésus !

2° *Il est un témoin.* Les autres morts communiquent leur corruption à leur linceul. — Il n'en a pas été ainsi de Jésus. — La corruption n'a pu l'atteindre, et comme témoignage de sa victoire sur la mort, il nous a laissé son linceul. — Nous devons donc nous renouveler dans la foi en la Résurrection du Sauveur, et nous réjouir, en pensant à la gloire que Notre-Seigneur possède depuis sa sortie du tombeau.

3° *Il est un symbole.* Il représente les voiles des saintes espèces qui nous cachent la divine Eucharistie. — Jésus est présent au milieu de nous, mais nous ne pouvons le voir à découvert. — Il disparaît dans un véritable linceul. — Ainsi le Saint-Suaire nous rappelle la sainte Eucharistie.

III. Nous nous laisserons aller à un grand désir de contempler le Saint-Suaire. — Nous nous rappellerons la tendre dévotion de saint Charles et de saint François de Sales pour cette relique insigne.

Résolutions : 1° Honorer souvent demain le Saint-Suaire ; 2° prier Notre-Seigneur d'imprimer en nous la marque de ses plaies ; 3° aimer de plus en plus Jésus mourant, ressuscitant, présent au saint tabernacle.

Bouquet spirituel : *Christum Dominum, qui passionis suæ memoriam in sacro Sindone renovat, venite, adoremus.*

I. — Adoration.

Représentons-nous, par la foi, le mystère de la sépulture de Jésus-Christ. Le Sauveur vient de consommer sur la croix son grand sacrifice. Ses ennemis ont satisfait sur lui leur haine; et, le voyant sans vie, ils se retirent. Alors, de pieux amis s'approchent pour lui rendre les derniers devoirs. Son corps inanimé est descendu de la croix; cent livres de parfums sont employées à l'embaumer; et un linceul blanc, acheté par Joseph d'Arimathie, l'un de ses disciples, sert à l'ensevelir. Ainsi préparé, ce gage précieux est mis dans un sépulcre neuf creusé dans la pierre, où il doit reposer jusqu'au moment bienheureux de la Résurrection.

Après avoir contemplé, avec l'intérêt que l'amour inspire, toutes les circonstances de ce mystère, prosternons-nous, pénétrés de respect, devant le corps sacré de Jésus, sans mouvement et sans vie, depuis que sa sainte âme s'en est séparée; mais pourtant toujours digne de nos adorations. Unissons-nous aux devoirs que lui rendirent alors Marie, la divine Vierge, qui le reçut dans ses bras, Marie-Madeleine et les saintes femmes, saint Jean, le disciple bien aimé, Joseph d'Arimathie et les autres amis du Sauveur présents à cette scène. Adorons-le avec eux, comme la victime de propitiation immolée pour nous.

Honorons aussi ces pieux et fidèles disciples que nous voyons saintement empressés à rendre à Jésus-Christ les honneurs de la sépulture; admirons la force et la générosité de leur amour, qui les rend supérieurs à toute crainte; et reconnaissons en eux le premier germe de l'Église, qui vient de naître, au pied de la croix, dans le sang de Jésus.

Enfin, baisons, en esprit, le Suaire vénérable dans lequel le corps de Jésus fut enseveli. La Providence n'a pas permis qu'un objet si précieux fût soustrait à la piété des fidèles. Elle l'a conservé pour notre consolation. Et, puisque l'Église a voulu qu'une fête spéciale se célébrât en son honneur, unissons-nous à elle, et pénétrons-nous des sentiments qui l'animent, pour glorifier cette sainte relique, répétant avec amour les paroles de la liturgie : « Nous vénérons, Seigneur, votre Suaire, en souvenir de votre glorieuse passion : *Tuam Sindonem veneramur, Domine; tuam gloriosam recolimus passionem* (1). »

II. — Considérations.

Le Suaire dans lequel fut enseveli le corps du Sauveur nous rappelle les souffrances et la mort que ce divin Maître a endurées pour nous ; il nous atteste sa bienheureuse résurrection ; enfin, il nous représente, d'une manière vive et touchante, les voiles mystérieux sous lesquels Jésus cache à nos yeux sa vie eucharistique. Il est donc à la fois un *mémorial*, un *témoin*, un *symbole*.

1° Le saint Suaire est, en premier, pour le chrétien, un *mémorial* de la Passion. En enveloppant le corps de Jésus-Christ, auquel il a servi de vêtement dans le sépulcre, il a reçu l'empreinte de ses plaies sacrées, et il conserve la trace de son sang. On peut y lire en quelque sorte et y voir représentées les meurtrissures imprimées par la flagellation sur sa chair adorable, les blessures que lui fit la couronne d'épines, les plaies des pieds et des

(1) *Lit. in Festo SS. Sindonis.*

mains, l'ouverture du côté. Toutes les plaies du Sauveur y ont leur expression. C'est pourquoi, de tous les monuments de la Passion si pieusement honorés par l'Église, nul ne nous remet sous les yeux d'une manière aussi complète le drame sanglant du prétoire et du Calvaire.

La couronne d'épines nous rappelle ce que Jésus souffrit dans son chef adorable : la colonne, les douleurs cruelles de la flagellation ; les clous, son crucifiement ; la lance est un mémorial de la blessure qu'il reçut, après sa mort, de la part du soldat. Tous ces souvenirs, que l'âme chrétienne trouve tant de délices à méditer et à goûter, nous sont retracés à la fois dans le saint Suaire.

Je ne puis contempler ce divin linceul, sans me représenter aussitôt le corps de Jésus, qui y fut enseveli. Il m'apparaît tel que nous le dépeint le prophète, tout déchiré et tout meurtri : *Vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra* (1). *Non est species ei neque decor ; vidimus eum, et non erat aspectus* (2). A ce spectacle, mon âme, touchée et attendrie, se répand en sentiments pieux ; l'amour de Jésus souffrant se fait sentir plus vivement à mon cœur ; j'applique, en esprit, mes lèvres à chacune des plaies de mon Sauveur ; je voudrais, enviant le privilège du bienheureux linceul que nous honorons aujourd'hui, demeurer attaché aux plaies sacrées de Jésus, en recevoir l'empreinte, et puiser à ces sources augustes de la grâce un amour toujours plus enflammé, plus généreux et plus fidèle.

2° Mémorial touchant de la Passion du Sauveur, le saint Suaire est encore l'irrécusable *témoin* de sa Ré-

(1) Is., LIII, 5.
(2) Is., LIII, 2.

surrection. Il sentit les premiers tressaillements du corps de Jésus, au moment où ce corps adorable commença à sortir du sommeil de la mort, qui le retenait immobile et captif dans le tombeau. Le premier aussi, il éprouva les effets de la puissance invincible de Jésus ressuscité, qui, se dégageant par sa propre vertu des replis funèbres de son linceul, se dépouilla lui-même de ce vêtement de mort, et le laissa dans le sépulcre, d'où il sortait vivant et glorieux.

Les autres morts, en subissant la corruption, la communiquent à leur linceul, dont, bientôt, la poussière se confond avec celle de leur propre corps. Il n'en a pas été ainsi de Jésus. La corruption du tombeau n'a pu l'atteindre, et, en témoignage de sa victoire sur la mort, il nous a laissé son linceul, qui proclame sa Résurrection, et est, dans l'Église, comme un écho, prolongé d'âge en âge, de la parole que l'Ange prononça sur le sépulcre vide : « Il est ressuscité ; il n'est plus ici ; voici le lieu où on l'avait déposé : *Surrexit, non est hic ; ecce locus ubi posuerunt eum* (1). »

La seconde disposition que doit nous inspirer le saint Suaire est donc une foi vive en la Résurrection glorieuse du Sauveur. Le corps de mon divin Maître n'est plus dans le linceul qui l'enveloppait ; il est donc vraiment ressuscité ; ce linceul, que je vénère, m'atteste que la mort qui, jusque-là, régnait dans le monde en souveraine, a rencontré enfin une puissance supérieure à la sienne. Je le crois : *Surrexit Dominus vere* (2).

Que ce soit aussi un sentiment de joie et un transport d'amour, au souvenir de la gloire que le Sauveur possède depuis sa Résurrection : *Regnavit Dominus noster,*

(1) Matth., XXVIII, 6.
(2) Luc, XXIV, 34.

gaudeamus (1). Il s'est dépouillé de son linceul et l'a échangé pour un vêtement de gloire. Unissons-nous à la joie toute divine qui inonde son âme : *Conscidisti saccum meum et circumdedisti me lætitia, ut cantet tibi gloria mea* (2).

3° Enfin, le Suaire de Jésus est le symbole d'un autre vêtement sous lequel il se cache, comme pour continuer parmi nous le mystère de sa sépulture : ce sont les voiles des sacrées espèces qui le dérobent à nos regards dans le Sacrement de l'autel.

Jésus ressuscité se découvre sans nuage et sans voile aux bienheureux et aux anges, qui composent l'Église du ciel ; mais il se rend présent à l'Église de la terre sous une apparence étrangère, véritable linceul sous lequel il disparaît tout entier, et qui ne nous permet de contempler ni les traits de son visage, ni aucune des parties de son corps adorable. Il s'en revêt comme de celui dont le couvrit dans le tombeau Joseph d'Arimathie, chaque fois que la voix du prêtre, en renouvelant spirituellement sur l'autel l'immolation du Calvaire, met Jésus, sous nos yeux, dans un état de mort apparente. Il le garde, et, sous ce vêtement, il demeure caché dans la solitude silencieuse du tabernacle, image du tombeau où il fut déposé.

Enfin, de même qu'au jour de la Résurrection, rejetant le Suaire qui l'enveloppait, Notre-Seigneur parut aux yeux des anges dans toute la splendeur de sa divinité, ainsi, à la fin des temps, et lorsque le règne de la foi sera passé, ce divin Maître, sortant du linceul des voiles eucharistiques, se montrera à nos regards tel qu'il se montre aux bienheureux dans la gloire.

(1) *Apoc.*, XIX, 6.
(2) Ps. XXIX, 12.

Ainsi le Suaire où Jésus, descendu de la croix, est enseveli, nous conduit à la méditation du plus auguste de nos sacrements, de cette divine Eucharistie, dans laquelle nous adorons Jésus-Christ réellement présent sous les sacrées espèces, qui continue sur la terre et nous rend sensibles les mystères de la mort, de la sépulture et de la résurrection du Verbe incarné; et est à la fois l'objet le plus vénérable de la religion de l'Église, le gage le plus touchant de l'amour de Jésus pour nous, et la source la plus abondante des grâces.

III. — Affections et résolutions.

Rien donc, ô mon Sauveur, de plus saint, rien de plus digne de mes hommages, que votre suaire. Au souvenir de ce monument béni, sanctifié par le contact de votre divin corps, empreint des stigmates sanglants de votre douloureuse passion, mon esprit se remplit de saintes pensées, mon cœur des sentiments de la piété la plus vive. Je comprends de quelles délices doivent être inondées les âmes qui ont le bonheur de visiter le sanctuaire privilégié où se conserve ce précieux dépôt, de le contempler de leurs yeux, et d'y reconnaître, après tant de siècles, les traces de votre sang adorable. Saint Charles, le grand archevêque de Milan, eut plusieurs fois cette consolation; il aimait à passer de longues heures devant la sainte relique, pour laquelle il se sentait pénétré de la dévotion la plus tendre. Les historiens de saint François de Sales racontent qu'elle provoqua, de la part de ce saint Évêque, à qui il fut aussi donné de la voir et de la vénérer, les plus touchants épanchements de piété et d'amour.

Ce serait une grande joie pour mon cœur d'être admis, comme ces saints, à contempler le Suaire de Jésus

et à y coller mes lèvres. Ne pouvant jouir d'une telle faveur, je veux m'en dédommager, en me représentant souvent, par la pensée, ce gage sacré de votre amour, ô mon Dieu. Je veux le vénérer en esprit, méditant et honorant les mystères qui s'y rattachent, dont il réveille le souvenir, et dont il contient la grâce. L'image du saint Suaire, profondément gravée au plus intime de mon âme, me rappellera Jésus mourant sur la croix victime du péché, enseveli dans le tombeau, ressuscitant d'entre les morts, pour nous montrer le chemin de la véritable vie, enfin continuant, sous les voiles de son Sacrement, ces saints mystères. Ainsi, ma piété trouvera, dans le culte du saint Suaire, un aliment propre à la fortifier et à la renouveler.

Mes résolutions seront :

1° De multiplier aujourd'hui, le plus que je pourrai, les actes religieux en l'honneur du saint Suaire ;

2° De demander à Notre-Seigneur qu'il imprime dans mon cœur la marque de ses plaies sacrées ;

3° De me renouveler, en honorant le saint Suaire, dans le souvenir et dans l'amour de Jésus naissant, ressuscitant, présent au saint tabernacle.

Christum Dominum qui passionis suæ memoriam in sacra Sindone renovat, venite, adoremus (1).

(1) *Lit. Invit. Festi S. Sind.*

CXXIV

POUR LE IIIe DIMANCHE DU CARÊME

SUR LA RECHUTE

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons la fidélité constante de Notre-Seigneur à Dieu et à sa loi. — Cette loi était la règle immuable de ses actions. — Nous honorerons la même disposition en Marie et dans les saints. — Parmi ces derniers plusieurs ne vinrent pas à Dieu tout d'abord, mais une fois convertis ils ne reculèrent plus.

II. Nous ferons une triple considération et nous étudierons :

1° *La nature de la rechute.* Ce n'est pas une faute passagère, mais un état dans lequel on retombe après qu'on s'était relevé. — Il y a la rechute dans le péché mortel. — Il y a aussi la rechute dans le péché véniel et dans la tiédeur, et c'est celle que nous devons particulièrement craindre.

2° *Le malheur de la rechute.* Elle est un désordre grave et nous fait résister positivement à la grâce. — Elle nous expose aux plus terribles châtiments à cause de l'abus que nous faisons du don de Dieu. — Elle doit nous rendre inquiets pour l'avenir, car la vocation sacerdotale suppose une fermeté constante dans la pratique du bien.

3° *Les moyens à prendre contre le danger de la rechute.* Il faut demander à Dieu la ferveur de son amour. — Méditer les vérités chrétiennes qui nous firent sortir de l'état de tiédeur. — Être fidèles chaque jour à un examen de conscience très sérieux. — Enfin, nous tenir en garde contre les moindres symptômes de relâchement.

III. Nous nous humilierons de nos nombreuses rechutes. — Nous reconnaîtrons que nous ne pouvons rien que par la grâce de Notre-Seigneur.

Résolution : Employer fidèlement les moyens indiqués pour me prémunir contre toute rechute.

Bouquet spirituel : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

I. — Adoration.

Adorons Notre-Seigneur dans son inébranlable et constante fidélité à Dieu et à sa loi. Le premier acte de volonté libre qu'il produisit, à son entrée dans la vie, fut un acte d'obéissance et de soumission parfaite à cette divine loi. Non content de l'accomplir jusque dans les plus petits détails, il la grava religieusement au milieu de son cœur : *Legem tuam in medio cordis mei* (1). Elle fut la règle immuable de toutes ses actions, la fin de tous ses mystères, sa nourriture de chaque jour. Rien dans la vie du Sauveur qui ressemble à ces fluctuations incessantes dans le bien, à ces désolantes alternatives de fidélité et d'infidélité, à ces retours vers Dieu suivis bientôt de nouvelles défaillances qui se remarquent dans la nôtre. Entré, au début de sa vie, dans la carrière, il l'a parcourue avec courage, sans que rien ait pu arrêter son élan.

Honorons la même disposition de fidélité inébranlable à Dieu et à son service, en Marie, dans les apôtres, dans les martyrs, dans tous les saints.

Plusieurs, parmi ces bienheureux, n'ont pas eu le bonheur d'appartenir à Dieu dès le commencement de leur vie ; ils se sont plus ou moins écartés du droit chemin, pour s'égarer dans les voies du péché. Mais une fois que, vaincus par la grâce, ils se furent convertis, on ne les vit plus revenir en arrière, et leur vie ne fut

(1) Ps. xxxix, 9.

plus qu'une succession de progrès qui les rapprochaient sans cesse de la perfection. Ainsi en a-t-il été de saint Paul, de saint Augustin, de saint François d'Assise, de saint François-Xavier, de saint Ignace et d'une foule d'autres.

Demandons à Notre-Seigneur, par l'intercession de ces saints, une participation abondante à la même grâce ; remercions-le des précieux enseignements qu'il a bien voulu nous donner dans l'Évangile du IIIe Dimanche du Carême sur le danger de la rechute, et conjurons-le de nous en inspirer, dans cette oraison, une salutaire horreur.

II. — Considérations.

Considérons 1° ce qu'il faut entendre par la rechute ; 2° quel est le malheur de la rechute ; 3° quels moyens nous devons prendre pour nous prémunir contre la rechute.

1° Qu'est-ce que la rechute ? Dans la stricte rigueur des termes, il faudrait entendre par là toute faute grave commise après l'absolution. Toutefois, il y a ici une distinction à faire.

Une âme sincèrement convertie et repentante a le malheur, dans un moment d'oubli et de faiblesse, sous l'influence d'une tentation violente, en présence d'une occasion délicate, de commettre un péché même grave auquel la surprise et l'entraînement ont plus de part que la malice. Mais aussitôt, confuse de sa faiblesse, elle s'en humilie, s'en confesse, et reprend avec plus de ferveur ses bonnes résolutions. Évidemment, on ne peut voir là ce péché de rechute que Notre-Seigneur signale dans l'Évangile, et que les maîtres de la vie spirituelle condamnent si sévèrement. Ce n'est donc pas

une faute passagère qui constitue le péché de rechute, mais bien l'état malheureux d'une âme qui, après s'être réconciliée avec Dieu par la pénitence, retombe et croupit de nouveau dans ses anciens égarements.

Dans la rechute ainsi comprise, distinguons avec soin deux degrés.

Le premier est la rechute dans le péché mortel. Après de longues années passées dans le désordre, cette âme, touchée de la grâce, s'était convertie ; elle avait renoncé à ses dérèglements et, pendant quelque temps, sa vie avait été régulière. Mais bientôt elle s'est lassée de la contrainte qu'elle s'était imposée ; les passions un instant assoupies se sont réveillées ; et elle s'est abandonnée de nouveau à ses mauvais penchants.

Grâce à Dieu, ce n'est pas de la rechute ainsi entendue qu'il peut être question dans un Séminaire.

Mais il en est une autre que nous devons craindre, qui nous menace tous, contre laquelle par conséquent nous devons nous prémunir ; je veux parler de celle qui nous ferait déchoir de l'état de ferveur dans lequel la grâce nous avait fait entrer, pour nous ramener à l'état de négligence et de tiédeur d'où nous étions sortis. Envisagée à ce point de vue, la rechute est partout possible ; et les communautés les plus saintes en ont offert souvent le triste spectacle.

Durant une période plus ou moins longue, la communauté du Séminaire avait vu avec douleur un de ses membres donner à ses confrères le triste spectacle de la tiédeur. Piété, étude, régularité, tout avait été négligé. Cependant la grâce parlait, le remords se faisait sentir, la vue de condisciples fervents était un continuel reproche ; le directeur ne se lassait pas d'exhorter et de reprendre. Or, un jour, ces voix accusatrices retentirent plus fortement à l'oreille, jusque-là obstinément fermée,

de ce séminariste négligent. Une retraite, une fête, peut-être un reproche, une humiliation, une leçon méritée, furent la circonstance ménagée par la Providence pour opérer le retour. Il eut lieu en effet. Tout changea de face ; l'édification succéda au mauvais exemple donné jusque-là ; directeurs et condisciples ne pouvaient assez bénir Dieu qui, par sa grâce, avait ramené dans le bon chemin cette âme dévoyée. Mais cette joie fut de courte durée. La lassitude ne tarda pas à se produire ; peu à peu, la nature, un instant comprimée, reprit le dessus ; on vit bientôt reparaître les négligences d'autrefois. Le démon de la paresse, de la dissipation, de la lâcheté dans le service de Dieu revint visiter cette demeure qu'il trouva ouverte et sans défense. Il y entra et en prit possession. Voilà la rechute telle que nous devons la redouter.

2° Rien en effet de plus redoutable : *Fiunt,* nous dit Notre-Seigneur, *novissima hominis illius pejora prioribus* (1).

En premier lieu, le péché de rechute renferme un désordre grave. L'âme, qui déchoit ainsi, ferme volontairement les yeux à la lumière qui l'éclairait, et que Dieu avait fait briller à ses regards d'une manière tout particulièrement vive. Il y a eu de sa part résistance positive à la grâce. Elle avait, selon l'expression de saint Paul, goûté le don de Dieu, et elle y a renoncé pour suivre les instincts de sa mauvaise nature. Elle n'a pu le faire sans se rendre bien coupable. Notre-Seigneur avait été, pour le séminariste dont nous parlions tout à l'heure, riche en miséricorde. Il lui avait fait comprendre le désordre de sa vie ; il l'avait entouré de sa grâce ; il

(1) Matth., XII, 45.

lui avait fait goûter la joie et la consolation que l'on trouve à son service. Le retour à la vie tiède est donc ici sans excuse, aucune circonstance n'en atténue la culpabilité, toutes les circonstances au contraire sont aggravantes. L'enfant prodigue avait été bien coupable ; qu'eût-ce donc été si, après le pardon qui lui fut accordé, après l'accueil qui lui fut fait à son retour, il était revenu à ses anciens désordres, et avait de nouveau contristé le cœur de son père ?

Autre conséquence du péché de rechute qui doit nous le rendre tout particulièrement à craindre, il expose l'âme qui s'y abandonne aux plus terribles châtiments. Dieu, quelque bon et patient qu'il soit, se lasse enfin. La rechute, nous l'avons dit, suppose un abus de grâce d'une nature grave. Or, l'âme qui abuse de la grâce, mérite que Dieu lui retire ce don précieux. Il le lui retire en effet, non pas sans doute entièrement, mais en partie. La lumière est moins vive, les touches intérieures moins fortes et moins pénétrantes. Dieu cesse de frapper aussi fortement à la porte de ce cœur ; il l'abandonne et s'éloigne : *Curavimus Babylonem et non est sanata ; derelinquamus eam* (1).

Une nouvelle conversion devient alors beaucoup plus difficile, et, le plus souvent, elle n'a pas lieu.

Signalons un dernier motif qui doit nous faire craindre le péché de rechute : il est, dans l'âme qui s'y laisse aller, le symptôme d'une disposition malheureuse, de nature à donner pour l'avenir les plus graves inquiétudes. Que dénote en effet cette facilité déplorable à s'écarter du droit chemin, après y être rentré, sinon un fonds souvent irrémédiable d'inconstance et de mobilité qui ne sait se fixer à rien, et qui expose à de perpé-

(1) Jér., LI, 9.

tuelles variations? La première qualité qu'exige la vocation sacerdotale, c'est la fermeté dans le bien : *Ego dedi te... in columnam ferream, et in murum æreum* (1). Comment parviendra-t-il à réaliser cette condition d'une vie vraiment sacerdotale ce séminariste qui peut à peine persévérer quelques semaines dans ses bonnes résolutions? Aujourd'hui fervent, demain la tiédeur même; oscillant sans cesse entre le bien et le mal, sans pouvoir se tenir dans un état stable? Que peut-on attendre de lui pour l'avenir? Hélas! selon toutes les apparences, il sera dans le sacerdoce ce qu'il est au Séminaire; Dieu veuille qu'il ne soit pas pire encore,

3° Il faut donc absolument nous prémunir contre le danger de la rechute, en prenant les moyens de marcher avec fermeté et constance dans la bonne voie où la grâce nous a fait entrer.

Le premier de ces moyens est de demander souvent à Dieu de nous conserver dans la ferveur de son amour, et de ne pas permettre que nous venions à déchoir. C'est la grâce de Dieu qui nous a convertis; seule aussi la grâce peut rendre notre conversion stable et exempte de variations. Il faut donc, par une fervente prière, demander cette divine grâce : *Confirma hoc Deus, quod operatus es in nobis* (2). O mon Dieu, confirmez en moi et affermissez l'œuvre que vous y avez faite, et ne permettez pas que je me montre de nouveau infidèle et négligent dans votre service.

Le second moyen de nous prémunir contre le danger d'une rechute consiste à entretenir en nous par une méditation sérieuse, de temps en temps renouvelée, le

(1) Jér., I, 18.
(2) Ps. LXVII, 29.

souvenir des vérités qui nous ont déterminé à quitter la voie de la tiédeur, et à entrer dans celle de la ferveur. Pour que la volonté se porte au bien, il faut avant tout que l'esprit soit éclairé et que l'on ait une conviction intime et profonde des motifs qui en imposent le devoir. Ces motifs nous sont rappelés dans les retraites, et nous en sommes alors vivement frappés. Mais trop souvent l'impression salutaire qu'ils avaient produite en nous s'efface peu à peu, et finirait par disparaître si nous n'étions fidèles à la ranimer.

Un troisième moyen consiste à faire chaque jour un examen sérieux et approfondi de notre conscience, pour voir où nous en sommes avec Dieu. Le relâchement qui aboutit à la tiédeur ne se produit pas d'ordinaire tout d'un coup. Il procède par de faibles commencements qu'il importe de discerner à leur apparition. L'âme, fidèle à s'examiner chaque jour, ne peut s'y laisser aller, sans qu'aussitôt elle s'en aperçoive. Attentive sur elle-même et sur les moindres mouvements de son cœur, elle découvre sans peine et reconnaît les premiers envahissements du mal. Celle au contraire, qui se néglige sous ce rapport, s'enfonce peu à peu dans l'abîme, sans qu'elle le remarque, et souvent elle ne se réveille de sa torpeur que quand elle est tombée.

Un quatrième moyen, qui n'est que le complément du précédent, consiste dans une fidélité délicate à se tenir en garde contre les moindres symptômes du relâchement, et à les combattre dès qu'on en a constaté la présence. Grâce à cette vigilance attentive, le mal, étouffé dans son germe, ne peut prendre racine en nous ; fermes à réprimer les plus légers manquements, nous nous prémunissons efficacement contre des manque-

ments plus notables : *Dum parvus est hostis interfice; ut nequitia elidatur in semine; allide parvulos ad petram* (1).

Enfin si nous voulons nous prémunir plus efficacement encore contre la rechute, efforçons-nous non seulement de ne pas déchoir, mais de monter ; non seulement de ne pas reculer, mais d'avancer ; non seulement de ne pas perdre, mais, par un progrès incessant, d'acquérir et de nous perfectionner.

III. — Affections et résolutions.

O mon Dieu, quand je jette un regard sur ma vie passée, quel sujet n'ai-je pas de m'humilier devant vous? Qu'ont été ces années dans lesquelles j'aurais dû, par un progrès incessant, croître de jour en jour en sainteté et en ferveur, sinon une alternative continuelle de conversions et de rechutes, de résolutions généreuses et d'impardonnables lâchetés? Au sortir d'une retraite, d'une bonne communion, d'une fervente oraison, d'une exhortation touchante, je suis plein d'ardeur; il me semble que désormais je ne retomberai plus dans mes faiblesses passées, et que rien ne pourra m'ébranler : *Ego dixi in abundantia mea : Non movebor in æternum* (2). Quelques jours s'écoulent, parfois seulement quelques heures, et tout est oublié; et je me retrouve avec mes légèretés, ma dissipation, mes négligences sans nombre. Voilà ma vie.

Daignez, ô Jésus, venir à mon aide ; et apporter un remède efficace à ce désordre dont je gémis. Vous voyez quelle est la faiblesse et l'inconstance de ma

(1) *Petr. Bles., in* Ps. XL.
(2) Ps. XXIX, 7.

volonté dans le bien ; le roseau que le moindre souffle fait incliner tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, est une image trop fidèle des fluctuations dont mon âme est le théâtre. Revêtez-moi donc, Seigneur, de votre force ; donnez-moi cette inébranlable fermeté dans le bien qui est le caractère de vos élus, cette constance qui, seule, peut mettre mon salut en assurance. Ne permettez pas que je sois plus longtemps du nombre de ceux qui, après avoir mis la main à la charrue, regardent en arrière, et se montrent par là indignes d'être admis dans le royaume de Dieu ; mais que plutôt j'imite ces âmes fidèles qui avancent toujours sans jamais reculer, et dont la voie, selon la belle expression des saints Livres, est comme une lumière resplendissante, qui va grandissant jusqu'à la plénitude du jour parfait.

Ma résolution, en terminant cette oraison, sera donc de me tenir en garde contre toute rechute, et pour cela d'être attentif à employer les moyens sur lesquels je viens de méditer.

Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus (1).

(1) Matth., XII, 4, 5.

CXXV

POUR LE VENDREDI DE LA IIIe SEMAINE DU CARÊME

SUR LES CINQ PLAIES DE NOTRE-SEIGNEUR

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous contemplerons avec amour les cinq blessures de Jésus. — Pour les honorer, nous nous unirons : aux prophètes qui les contemplèrent de loin, à Marie et aux pieux témoins du crucifiement, aux apôtres qui reconnurent leur Maître à la vue et au contact de ses plaies sacrées, à toutes les âmes enfin qui trouvent un indicible attrait à méditer sur ce divin objet.

II. Nous verrons que les cinq plaies sont et seront à jamais sur le corps de Notre-Seigneur :

1° *Les stigmates de la victime.* Le sacrifice de Jésus est éternel. — Il faut donc que l'état d'hostie ait toujours son expression dans le corps du Sauveur. — Ces plaies sacrées, Notre-Seigneur les montre à son Père pour implorer notre pardon, et à nous-mêmes pour nous exciter au repentir.

2° *Les insignes du triomphateur.* La passion de Jésus fut un combat contre la mort, le péché et l'enfer. — Comme un guerrier fier de ses blessures, Notre-Seigneur aime à tirer sa gloire des plaies qu'il a reçues. Saint Jean a vu l'Agneau comme immolé, objet de toutes les adorations.

3° *Les fontaines vives et jaillissantes du Sauveur.* C'est ce qu'avaient annoncé les prophètes. — Ces sources demeurent toujours ouvertes, et la grâce qui en jaillit féconde l'Église. — La vue de ces plaies doit donc nous inspirer une grande confiance.

III. Nous aimerons à habiter, tour à tour, en esprit dans chacune de ces blessures. — Nous demanderons à Notre-Seigneur de graver profondément en notre âme le souvenir de ses plaies sacrées.

Résolutions : 1° Méditer souvent ce mystère ; 2° baiser de temps en temps notre crucifix ; 3° honorer les saints qui ont eu une grande dévotion pour les plaies de Jésus.

Bouquet spirituel : *Christum in cruce confixum, quinque plagis vulneratum, venite, adoremus.*

I. — Adoration.

Contemplons avec respect et avec amour les cinq blessures que Jésus reçut sur la croix, dans ses mains, dans ses pieds, dans son côté. Pour honorer, comme il convient, ces divines plaies, unissons-nous tour à tour :

Aux saints Prophètes qui eurent le privilège de les contempler de loin, d'en comprendre le mystère et de les adorer : *Putavimus eum quasi leprosum et percussum à Deo* (1). *Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras* (2), *Foderunt manus meas et pedes meos* (3). *Aspicient ad me quem confixerunt* (4). *Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum* (5) ?

A Marie et aux pieux témoins du crucifiement de Jésus auxquels il fut donné d'entendre les coups de marteau qui enfoncèrent les clous meurtriers dans les pieds et dans les mains du Sauveur, de voir s'ouvrir ses plaies sacrées, et de recevoir le sang qui en jaillissait.

Aux apôtres qui, après la résurrection de leur Maître, le reconnurent à la vue et au contact de ses blessures.

Aux bienheureux et aux anges qui en vénèrent, avec amour, les cicatrices devenues glorieuses.

Enfin à toutes les âmes pieuses qui éprouvent un in-

(1) Is., LIII, 4.
(2) *Ibid.*, 5.
(3) Ps. XXI, 17.
(4) Zach., XII, 10.
(5) Zach., XIII, 6.

dicible attrait à contempler et à méditer le mystère adorable des plaies de Jésus crucifié. Ces marques vénérables de l'amour du Sauveur pour nous, les pénètrent de la dévotion la plus vive et la plus tendre. Elles trouvent leur bonheur à les méditer l'une après l'autre; à y appliquer leurs lèvres ; à témoigner tour à tour à chacune d'elles leur respect et leur confiance par des paroles ardentes ; à s'y cacher comme dans le plus sûr et le plus doux de tous les asiles.

Entrons dans ces sentiments ; et, après avoir adoré avec l'Église, la couronne d'épines qui ceignit le front du Sauveur, la lance et les clous qui transpercèrent ses pieds, ses mains et son côté, le suaire qui l'enveloppa dans le tombeau, adorons aujourd'hui ses plaies objet infiniment plus digne encore de nos plus profonds hommages.

Prosternés aux pieds du divin crucifié, considérons-le nous montrant, comme autrefois à ses apôtres, ses pieds, ses mains et son côté percés, et nous invitant à y fixer nos regards : *Videte manus meas et pedes* (1). A ce spectacle, disons-lui avec le disciple, un instant incrédule : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu : *Dominus meus et Deus meus* (2). » Enfin, aimons à répéter, en nous unissant au sentiment qu'elles expriment, les paroles que l'Église nous met aujourd'hui dans la bouche : *Christum in cruce confixum, quinque plagis vulneratum, venite, adoremus* (3).

II. — Considérations.

Dans la divine transformation qu'a opérée en son humanité le mystère de la Résurrection, Jésus-Christ a

(1) Luc, XXIV, 39.
(2) Joan, XX, 28.
(3) *Invit. Festi V Plag.*

voulu, il est vrai, que les meurtrissures sans nombre imprimées à sa chair par les fouets de la flagellation, que les blessures faites à son front par la couronne d'épines, disparussent sans laisser aucune trace. Mais il n'en a pas été ainsi des cinq plaies faites par les clous et la lance à ses pieds, à ses mains et à son côté. Elles subsistent, et toujours elles subsisteront en Jésus ressuscité et glorieux. Éternellement elles seront sur son corps : 1° les stigmates vénérables de la victime ; 2° les insignes glorieux du triomphateur ; 3° les fontaines vives et jaillissantes du Sauveur.

1° Les plaies sacrées de Jésus conservées dans son corps glorifié sont, en premier lieu, les *stigmates de la victime*, c'est-à-dire les marques ineffaçables de l'immolation qu'il a subie, et en vertu de laquelle il est devenu l'hostie de Dieu.

Le sacrifice de Jésus-Christ est éternel ; il doit se continuer sans interruption sur la terre et dans le ciel. C'est par ce sacrifice que Dieu veut être à jamais glorifié, et recevoir, au nom de toutes les créatures, les adorations, les expiations, les prières et les actions de grâce. Il faut donc que Jésus se tienne éternellement devant Dieu son Père comme prêtre et comme victime, comme sacrificateur et comme sacrifié, et que ce double état ait son expression non-seulement dans l'âme, mais aussi dans le corps du Sauveur.

Le pontife de l'ancienne loi ne pouvait se présenter à Dieu dans le Saint des saints, sans se faire précéder du sang d'une victime qu'il portait dans ses mains. Jésus, le pontife véritable a réalisé en sa personne ce mystérieux symbole. Il est entré dans le ciel marqué du sceau de la victime ; c'est avec ce caractère auguste qu'il paraît devant son Père. Voilà pourquoi saint Jean

le vit, dans ses révélations, sur l'autel du ciel, sous la forme d'un agneau immolé : *Vidi agnum... tanquam occisum* (1).

Or, l'état de victime sacrifiée, dans lequel Jésus doit demeurer, afin d'être éternellement notre propitiation et notre salut, a surtout son expression dans les plaies dont il conserve les cicatrices. Imprimées dans sa chair, elles sont un témoignage éclatant de son immolation, ou plutôt elles en sont la continuation mystique. Par elles, comme par autant de bouches, Jésus, le divin Médiateur, glorifie Dieu et proclame sa grandeur infinie ; par elles, il fait monter vers lui les accents d'une prière toujours efficace; par elles enfin, il implore, pour les pécheurs, la miséricorde et le pardon.

Ces plaies sacrées que vous ne cessez de montrer à votre Père, ô Jésus, vous me les montrez aussi. C'est à cette marque que vous voulez être reconnu et adoré par moi, comme l'hostie sans tache, dont l'immolation a effacé mes péchés et m'a ouvert le ciel. Qu'il en soit ainsi, ô mon Sauveur ! Qu'à la vue de ces précieuses cicatrices, me rappelant tout ce que vous avez souffert pour moi, je m'abandonne sans mesure aux sentiments les plus vifs de douleur pour mes péchés, aux mouvements les plus tendres d'amour et de reconnaissance envers vous, aux désirs les plus ardents d'unir mes souffrances aux vôtres, afin de ne faire avec vous qu'une seule et même hostie et de pouvoir dire comme saint Paul : *Stigmata Domini Jesu in corpore meo porto* (2).

2° Les plaies de Jésus sont en second lieu, dans son corps glorifié, les *insignes du triomphateur*.

(1) *Apoc.*, v, 6.
(2) *Gal.*, vi, 17.

La passion de Notre-Seigneur nous est représentée dans les saintes Écritures sous l'image d'un combat dans lequel Jésus, comme un guerrier intrépide, a déployé un invincible courage : *Accingere gladio tuo super femur tuum, potentissime* (1). *Exivit vincens ut vinceret* (2). Il a remporté dans ce combat une victoire éclatante, et après les luttes douloureuses du jardin de l'agonie, du prétoire et du Calvaire, est venu le triomphe de la Résurrection. Jésus-Christ est sorti du tombeau vainqueur de ses ennemis et des nôtres : de la mort, du péché, de l'enfer et de ses puissances : *Exspolians*, dit saint Paul, *principatus et potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso* (3). Témoins de sa victoire, les anges l'ont acclamée et célébrée en s'écriant avec transport : *Ecce vicit leo de tribu Juda, radix David* (4).

Or, de même que le guerrier, après la bataille où il a vaillamment combattu, est justement fier des blessures dont il porte les glorieuses cicatrices ; ainsi Jésus, le divin triomphateur, aime à tirer sa gloire des plaies qu'il a reçues dans son admirable combat. Elles ont été pour lui au Calvaire, douloureuses et ignominieuses ; mais aujourd'hui son divin cœur y trouve une source inépuisable de gloire et de joie. Elles brillent sur sa chair sacrée, et donnent à son humanité une beauté incomparable. Les bienheureux, qui les contemplent avec admiration, exaltent à l'envi le triomphe de Jésus, et appellent mille bénédictions sur l'Agneau immolé, qui, par l'effusion de son sang, s'échappant à flots de ses divines plaies, nous a rachetés, enrichis, glorifiés.

(1) Ps. XLIV, 4.
(2) *Apoc.*, VI, 2.
(3) *Coloss.*, II, 15.
(4) *Apoc.*, V, 5.

C'est ce qu'il fut donné à saint Jean de contempler, lorsque le Sauveur daigna lui révéler sa gloire. Il vit sur un trône l'Agneau debout comme immolé : *Vidi... in medio throni... agnum stantem tanquam occisum* (1). Autour du trône, la troupe des bienheureux et des anges, puis la multitude innombrable des créatures qui peuplent le ciel, la terre et la mer, se prosternaient la face contre terre, adoraient Jésus dans sa gloire, célébraient sa victoire par d'ineffables accents, et proclamaient que l'Agneau qui a été immolé, et qui, en mourant, nous a sauvés, est digne de toute louange, de toute bénédiction et de tout honneur : *Dignus est Agnus qui occisus est, accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem* (2).

Ainsi, ô mon Sauveur, vos divines blessures sont devenues pour vous aux yeux des bienheureux, un titre de gloire et d'honneur. Elles sont les insignes de votre triomphe, les trophées de votre victoire, les titres de votre grandeur. Nous aurons, Seigneur, le bonheur de les contempler un jour, lorsque vous vous révèlerez à nous dans tout l'éclat de votre majesté. Dès maintenant, je veux vous exalter et vous bénir dans ces plaies adorables. Lorsque je les considère sur la croix, elles excitent ma compassion et mes larmes ; mais lorsque je les envisage dans votre humanité glorifiée, elles font naître en moi des transports de joie.

3° Disons enfin que les plaies sacrées de Jésus sont les *fontaines vives et toujours jaillissantes du Sauveur,* On peut, à bon droit, leur appliquer les paroles d'Isaïe :

(1) *Apoc.*, v, 6.
(2) *Apoc.*, v, 12.

Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris (1). Ne sont-elles pas en effet les canaux par lesquels la grâce descend sur la terre, et, comme une eau fécondante, se répand dans nos âmes? Touchant symbole de la charité de Jésus pour nous! Il a voulu que, sur la croix, son sang prix adorable de notre rachat, coulât de son corps par cinq blessures, nous marquant ainsi combien, selon l'expression du Psalmiste, sa Rédemption est abondante, puisqu'il nous donne à flots ce sang dont une seule goutte suffisait pour sauver et purifier le monde.

Or, ces sources divines demeurent toujours ouvertes; sans cesse, la grâce du Rédempteur en jaillit pour sanctifier et féconder l'Église. De là surtout naissent ces sacrements qui, comme autant de ruisseaux, la distribuent aux âmes, pour les rendre participantes des mérites du Sauveur.

Saint Bernard compare les blessures des pieds et des mains de Jésus-Christ aux quatre fleuves du paradis terrestre : la cinquième, celle de son côté, lui représente cette fontaine que le Sauveur promit à la Samaritaine, et dont les eaux vivifiantes jaillissent jusque dans la vie éternelle.

La vue de ces saintes plaies doit donc nous inspirer une douce confiance, et nous porter à y recourir pour y puiser la grâce que Dieu veut nous communiquer par elles. « L'âme, dit saint Bonaventure, y trouve abondamment tout ce qui lui est utile et nécessaire; elle n'a besoin d'aucun autre secours : *Omnia utilia et necessaria abundanter invenit, nec opus est ut extra aliquid quærat* (2). — « Nulle part, dit saint Augustin, je

(1) Is., XII, 3.
(2) *Collat.*, 7.

n'ai trouvé un remède plus efficace pour guérir tous les maux que les plaies de Jésus-Christ : *In omnibus non inveni tam efficax remedium quam vulnera Christi* (1). » — « Où l'infirme, dit saint Bernard, trouvera-t-il la sécurité et le repos, si ce n'est dans les plaies de Jésus-Christ : *Ubi infirmis requies et securitas, nisi in vulneribus Christi* (2). » — « Faites, dit l'auteur de l'*Imitation,* votre demeure dans les plaies de Jésus ; car si vous avez recours, avec une vraie dévotion, aux blessures et aux stigmates du Sauveur, vous y trouverez une grande force dans vos tribulations : *In sacris vulneribus Christi libenter habita ; si enim ad vulnera et pretiosa stigmata Jesu devote confugis, magnam in tribulatione confortationem senties* (3).

III. — Affections et résolutions.

Les plaies de Jésus renferment donc un mystère infiniment précieux, et digne d'intéresser notre piété. Nous devons avoir pour elles une tendre dévotion ; et c'est pour l'exciter plus efficacement dans nos cœurs que l'Église nous fait célébrer aujourd'hui la fête des Cinq-Plaies. Faites, ô Jésus, par votre grâce, que j'en sois désormais pénétré, et que j'aie part aux pieux sentiments que le souvenir de ces gages sacrés de votre amour a produits dans l'âme des saints, qui n'avaient pas de consolation plus douce que de les méditer.

Saint Pierre, ravi au spectacle de votre gloire, dont un rayon venait de briller à ses yeux, voulait dresser sa tente sur la montagne du Thabor. J'aime mieux, avec le séraphique saint Bonaventure dresser la mienne

(1) *Manuale,* c. XII.
(2) *In Cant.*
(3) *Imit.*, l. II, c. I, n. 4.

dans vos divines plaies. Je veux, à l'exemple de ce saint, séjourner tour à tour dans vos pieds, dans vos mains, mais surtout dans votre côté. Que ce soit là, ô Jésus, le lieu de mon repos, pour le temps et pour l'éternité : *Non volo amplius, a Jesu separari... et in ipso volo tria tabernacula facere, unum in pedibus, unum in manibus; sed aliud continuum in latere* (1). C'est par ces trois demeures que je m'élèverai successivement, et comme par degrés jusqu'à la perfection de la sainteté.

Il y a eu des saints qui ont mérité de recevoir sur leur chair l'impression visible des cinq plaies de Jésus, et d'être ainsi des images vivantes du Sauveur crucifié. Faveur insigne, par laquelle Notre-Seigneur voulut manifester l'amour tout extraordinaire qu'ils avaient pour la croix, et le désir ardent qui les consumait de participer à ses divines souffrances. Je ne puis, ô mon Dieu, prétendre à une telle grâce. Mais je vous demande avec l'Église, par l'intercession de Marie votre Mère, debout sur le Calvaire, tandis qu'on transperçait vos pieds, vos mains, votre côté, de graver profondément dans mon cœur le souvenir de vos plaies; que je m'y tienne fidèlement uni, que je les médite sans cesse, et que je trouve dans ces plaies sacrées la force contre les tentations, la consolation dans les peines de la vie, la perfection du saint amour. *Sancta Mater istud agas, crucifixi fige plagas, cordi meo valide* (2).

Mes résolutions seront :

1° De méditer souvent le mystère des plaies de Jésus;

2° De me renouveler dans la pieuse pratique de baiser de temps en temps mon crucifix ;

3° D'avoir une dévotion spéciale pour les saints qui

(1) S Bon., *De Stim. Am.*, p. I, c. I.
(2) Lit.

ont plus particulièrement honoré les plaies de Jésus-Christ.

Christum in cruce confixum, quinque plagis vulneratum, venite, adoremus (1).

CXXVI

POUR LE IVe DIMANCHE DU CARÊME

SUR LE MIRACLE DE LA MULTIPLICATION DES PAINS

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons Notre-Seigneur qui nous ayant invités à la componction au début du Carême, nous invite demain à la consolation. — La pénitence ne doit pas cesser encore, mais le divin Maître veut en tempérer la tristesse par un rayon de joie. — Tout, en effet, dans l'office du quatrième dimanche du Carême exprime ce sentiment. — Nous remercierons Notre-Seigneur de ce repos qu'il nous permet de goûter au milieu de la sainte Quarantaine.

II. Nous verrons que cette joie spirituelle à laquelle l'Église nous invite est fondée sur trois motifs que nous pouvons tirer de l'Évangile de demain :

1° De même que les Israélites s'attachant aux pas de Jésus l'avaient suivi jusque dans le désert, de même le chrétien, pendant le Carême, s'est attaché plus fortement à Notre-Seigneur. — Il a lutté contre lui-même ; il s'est soumis aux lois de la pénitence. — Comment ne pas se réjouir de ces efforts dans la pratique de la vertu ?

2° La foule qui avait suivi Jésus mérita que Notre-Seigneur fît pour elle un grand miracle. — La multi-

(1) *Invit. Festi V plag.*

plication des pains est le symbole des trésors de grâce qui sont pour nous le fruit de la pénitence. — Notre cœur a été purifié ; nos passions ont été assujéties ; nous avons réprimé l'égarement de nos sens intérieurs et extérieurs. — Il y a là pour nous un légitime sujet de joie.

3° Notre-Seigneur promet aux Israélites une nourriture bien supérieure à celle qu'il leur avait procurée. — Ainsi ce que nous avons déjà reçu n'est que le prélude des grâces plus abondantes que nous donneront les dernières semaines du Carême. — Nous y contemplerons les plus grands mystères, auxquels nous aurons le bonheur de prendre part.

III. Humilions-nous en pensant que si nous goûtons peu de consolations, c'est que nous n'avons pas eu la ferveur des dispositions qui les préparent.

Résolutions : Entrer, pour tout le détail de notre vie, dans la voie d'une salutaire réforme.

Bouquet spirituel : *Concede quæsumus.. ut... gratiæ tuæ consolatione respiremus.*

I. — Adoration.

Adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ, présentant à l'âme fidèle tantôt le calice de la componction et des larmes, tantôt celui de la joie et de la consolation.

Au début du Carême, il nous invitait, par la bouche de l'Église, à le suivre au désert, pour y vaquer avec lui, dans la solitude, au jeûne et aux saintes tristesses de la pénitence. Aujourd'hui, c'est à nous réjouir qu'il nous convie.

Les exercices sanctifiants de la pénitence ne doivent pas, il est vrai, cesser encore. C'est toujours la sainte tristesse du Carême; mais un rayon de joie la tempère, et l'abondance des consolations divines que le chrétien est appelé à goûter, en adoucit la rigueur. Il est impossible de n'être pas frappé de cette expression inaccoutumée d'allégresse qu'offrent aujourd'hui les saints

Offices. Les ministres sacrés sont revêtus de leurs ornements de fête ; des fleurs ornent l'autel ; l'orgue, jusque-là silencieux, se fait entendre ; les paroles de la liturgie sont, elles aussi, une invitation à la joie : *Lætare, Jerusalem, et conventum facite, omnes qui diligitis eam ; gaudete cum lætitia qui in tristitia fuistis, ut exsultetis et satiemini ab uberibus consolationis vestræ* (1).

Déjà, la première moitié de la sainte Quarantaine s'est écoulée. Pour nous aider à parcourir l'autre moitié avec plus de courage, la sainte Église nous permet de nous reposer un peu. C'est, dans la carrière de la pénitence, comme une halte destinée à renouveler nos forces, et à nous inspirer un nouveau zèle pour l'achèvement de l'œuvre commencée.

Entrons dans cette pieuse pensée ; remercions Notre-Seigneur, qui l'a inspirée à son Église, de la bonté qu'il nous témoigne ; et demandons-lui qu'à l'amertume de la pénitence, il fasse succéder en ce moment, dans nos âmes, l'abondance de ses divines consolations : *Concede quæsumus, omnipotens Deus, ut qui ex merito nostræ actionis affligimur, gratiæ tuæ consolatione respiremus* (2).

II. — Considérations.

Cette joie spirituelle à laquelle l'Église veut que ses enfants se livrent au milieu du Carême est fondée sur trois motifs que nous pouvons tirer de l'Évangile du IV^e^ dimanche.

1° Nous y lisons en premier lieu que Jésus s'étant retiré au-delà de la mer de Galilée, une grande foule

(1) *Introit.*
(2) *Orat. Missæ.*

de peuple, frappée des miracles qu'il accomplissait, et avide d'entendre sa parole, le suivit jusque dans le désert, oubliant, pour satisfaire le désir qui la poussait de le voir et de l'entendre, les nécessités corporelles.

Ces pieux israélites s'attachant aux pas de Jésus ne sont-ils pas la vive image du chrétien qui, fidèle à l'invitation de l'Église, a, depuis le commencement du Carême suivi, lui aussi, Jésus-Christ au désert, par la pratique de la mortification, et par une assiduité plus grande aux exercices de la piété?

Et tel est le premier motif de la joie à laquelle Dieu nous permet de nous livrer en ce moment.

Il y a eu dans toute l'Église, dès le commencement du Carême, comme un élan de foi et de piété, qui a porté les âmes à s'attacher plus fidèlement qu'à l'ordinaire à Notre-Seigneur, et à le mieux servir. « Voici le temps favorable, nous a dit la Liturgie sacrée, empruntant le langage de l'Apôtre, voici les jours de salut : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis* (1). » Cette parole, malgré l'assoupissement dans lequel tant de chrétiens sont ensevelis, a pourtant été entendue par un grand nombre d'âmes.

Nous avons, nous en particulier, eu le bonheur de la recevoir dans un cœur docile et bien préparé. En recevant les Cendres, nous nous sommes voués et consacrés à la pénitence, et nous nous sommes résolus à réformer notre vie. Telles étaient nos résolutions, et nous pouvons nous rendre le témoignage qu'elles n'ont pas été vaines.

Il y a eu des efforts; nous avons lutté contre le démon et contre nous-mêmes; nous avons donné à Dieu des preuves nouvelles de notre bonne volonté. Nous nous

(1) *II Cor.*, VI, 2.

sommes soumis, dans la limite de nos forces, aux saintes lois de l'Église, heureux d'offrir par là à Dieu une compensation pour nos nombreux péchés. Surtout, nous nous sommes appliqués à pratiquer la plus sainte de toutes les pénitences, celle que Dieu nous demande, de préférence à toute autre, et qui consiste dans l'accomplissement consciencieux de nos devoirs journaliers : exercices de piété jamais omis et plus fervents, régularité plus complète et plus sévère, travail plus assidu, fidélité plus délicate et plus attentive aux inspirations de la grâce, actes des vertus chrétiennes plus fréquents, application à combattre en nous le défaut dominant, l'orgueil, la sensualité, la colère, etc.

Certes celui-là serait bien malheureux qui, éclairé de tant de lumières, prévenu de tant de secours, serait parvenu au milieu de la sainte quarantaine sans avoir réalisé dans sa vie une réforme sérieuse, sans avoir fait du moins quelques efforts généreux. Il n'en est aucun parmi nous, nous devons en avoir la confiance, qui ait à se reprocher une pareille infidélité ; tous nous avons fait quelque chose pour Dieu, et les grâces du Carême ne nous ont pas été offertes en vain.

Or, il y a en cela pour nous un précieux sujet de joie, et d'une joie assurément bien légitime. C'est la joie du travailleur qui a rempli sa tâche, du soldat qui a bien combattu, du voyageur qui a parcouru une longue route, et se voit près du terme, de quiconque a noblement et généreusement fait son devoir. L'Église nous invite à nous y abandonner ; ouvrons donc notre cœur à ce sentiment, et bénissons Dieu qui nous permet de le goûter.

2° La foule qui, selon le récit de notre Évangile, avait suivi si courageusement Jésus au désert, reçut une pré-

cieuse récompense de sa fidélité. Le Sauveur, touché de compassion à la vue du dénuement auquel elle s'est réduite pour s'attacher à ses pas, fait en sa faveur l'un de ses plus grands miracles. Cinq pains, multipliés par sa toute-puissance, suffisent et au-delà à rassasier cinq mille hommes.

Ce que Jésus fit corporellement, en cette circonstance, pour la multitude qui le suivait, il ne cesse de le faire spirituellement pour l'âme qui lui est fidèle. Comment ne pas voir, en effet, dans ce pain qu'il multiplie avec tant d'abondance, le symbole des trésors de grâce par lesquels Notre-Seigneur nous récompense de ce que nous faisons pour lui?

Nouveau sujet de joie pour nous en ce moment.

Nous avons témoigné à Jésus notre bonne volonté; nous avons fait des efforts. Cette bonne volonté et ces efforts, fécondés par la grâce, n'ont pas été infructueux. Le pain céleste s'est multiplié pour nous, et notre âme en a été abondamment nourrie.

La méthode d'oraison nous signale trois obstacles qui s'opposent au règne de Dieu en nous et nous empêchent de goûter la douceur de sa présence : la souillure du péché, l'agitation que nos passions immortifiées font naître en notre âme, la dissipation qui résulte de l'épanchement sur les créatures par le moyen des sens.

Or, les saints exercices du Carême, fidèlement pratiqués, ont dû faire disparaître, ou du moins amoindrir ce triple désordre.

Dieu, touché de notre repentir et de notre pénitence, nous a pardonné nos fautes, a purifié notre cœur, et nous a rendu sa grâce et son amitié. Premier résultat, premier fruit des exercices de la pénitence. Nous avons dit à Dieu comme le prophète : *Miserere mei Deus,* etc.;

Asperges me hyssopo... ; Redde mihi lætitiam salutaris tui (1). Ce cri de notre cœur est monté jusqu'à Dieu et a fait descendre de son trône la grâce, la miséricorde et le pardon. Notre âme est donc dégagée du péché ; plus pure, et, par là même, plus riche des dons de Dieu, et plus affermie dans la charité qu'elle ne l'était au commencement du Carême.

Autre résultat non moins précieux, les progrès que nous avons faits dans la répression et l'assujetissement de nos passions. Si, dociles aux injonctions de la sainte Église, nous avons été fidèles à les combattre, si, non contents de quelques pratiques extérieures de pénitence, nous nous sommes appliqués, avec l'aide de Dieu, à lutter contre ces ennemis domestiques, en réprimant leurs saillies, en résistant à leurs attaques, en leur refusant même ce que nous aurions pu légitimement leur accorder ; si nous avons fait tout cela, il est impossible qu'elles n'aient pas perdu de leur violence, et que, par tous ces triomphes, nous n'ayons pas réussi à les dompter et à en devenir les maîtres, au moins en partie. Les tentations, que nous avions à subir au début, sont donc moins fortes et moins fréquentes ; notre âme est moins troublée, moins agitée par tous ces mouvements inquiets auxquelles nous étions en proie. Le calme a succédé aux tempêtes, la paix à la guerre.

Enfin, nous pouvons constater un dernier fruit de nos efforts dans la facilité plus grande que nous avons à retenir nos sens, à garder le silence, à contenir les écarts de notre imagination ; et, par suite, à nous tenir dans ce recueillement habituel que réclame de nous notre vie d'étude et de prière.

Ce sont-là, incontestablement, des résultats peu con-

(1) Ps L.

sidérables, et si nous pouvons les reconnaître en nous, il y a lieu de remercier Dieu et de nous en réjouir; car nous avons été largement récompensés de nos efforts, et ce n'est pas en vain que nous avons suivi Jésus-Christ au désert.

3° La suite du récit évangélique nous fournit la matière d'une nouvelle application que nous ne devons pas omettre.

Par la multiplication miraculeuse des cinq pains, le Sauveur voulut inspirer à ceux qu'il avait nourris le désir d'un autre pain, qu'il devait multiplier dans l'Église d'une manière plus miraculeuse encore. Après avoir distribué à la foule qui le suivait le pain matériel, il lui promet de se donner à elle en nourriture : *Panis, quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita* (1).

Les grâces et les progrès dans la vie chrétienne, qui ont été pour nous le fruit des exercices du Carême, ne sont aussi que le prélude et l'annonce de biens plus précieux encore et plus abondants. Ce doit être pour nous, en ce moment, un nouveau motif de joie.

En effet, les dernières semaines du Carême sont, sans contredit, le temps le plus saint de l'année. C'est le temps où toutes les sources du Sauveur, pour emprunter le langage d'un prophète, vont s'ouvrir et s'épancher sur nous, pour nous inonder des eaux de la grâce.

L'étendard de la croix va se déployer à nos yeux; et Jésus marche à notre tête, portant cet étendard sacré pour nous inviter à le suivre, non plus seulement au désert ou sur le Thabor, mais au Cénacle, au jardin des Oliviers, au prétoire, au Calvaire, et pour nous y faire

(1) Joan., VI, 52.

contempler, adorer, méditer, les plus touchants mystères de la religion. Puis il nous apparaîtra ressuscité et glorieux, confirmant, par ce grand miracle, la foi de ses disciples. Et non seulement nous serons appelés à voir se dérouler devant nous ces saints mystères, il nous sera donné d'y prendre part, de nous y associer, et de compléter ainsi, si nous sommes fidèles, cette transformation bienheureuse en Jésus-Christ, qui nous est montrée comme le terme de nos efforts. Ce sera le fruit du mystère pascal, dont la participation nous fera vivre excellemment de la vie de Jésus-Christ.

N'y a-t-il pas, dans cette perspective que l'Église nous présente, de quoi nous réjouir, et, en même temps, de quoi nous inspirer un nouveau courage et une nouvelle ardeur pour achever de parcourir la sainte carrière de la pénitence?

III. — Affections et résolutions.

Tous aujourd'hui sont invités à la joie, mais tous n'y participeront pas au même degré, parce que tous n'ont pas été également fidèles à la grâce du Carême. Dieu, en effet, répand sa consolation dans les âmes, et leur donne sa paix, en proportion de la ferveur de leurs dispositions. Plus l'âme est pure, plus elle est dégagée de l'amour des créatures et embrasée des flammes du saint amour, plus aussi la joie intérieure abonde en elle : *Si est gaudium in mundo,* dit l'*Imitation, hoc utique possidet puri cordis homo* (1). O mon Dieu, si je ne goûte pas à votre service la joie que vous faites éprouver à vos amis, n'est-ce pas que je ne vous sers pas avec

(1) *Imit.*, l. II, c. IV, n. 2.

toute la ferveur que vous me demandez? N'est-ce pas que mon cœur partagé ne se repose pas encore pleinement en vous?

Ma résolution sera donc, en commençant cette seconde moitié du Carême :

1° De remercier Dieu des grâces reçues dans les semaines qui ont précédé;

2° De m'humilier, aux pieds de Notre-Seigneur, de mon peu de fidélité à y correspondre;

3° De mettre enfin sérieusement la main à l'œuvre et d'entrer, par tout le détail de ma vie, dans la voie d'une salutaire réforme.

Concede, quæsumus, omnipotens et misericors Deus, ut qui ex merito nostræ actionis affligimur, gratiæ tuæ consolatione respiremus (1).

CXXVII

POUR LE VENDREDI DE LA IVe SEMAINE DU CARÊME

LE PRÉCIEUX SANG

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons l'Esprit-Saint inspirant à l'Église de nous faire honorer d'un culte spécial le corps du Verbe incarné, et tout particulièrement le cœur, le sang et les

(1) *Orat. Missæ.*

plaies. — Au ciel les élus exaltent le sang du Rédempteur. — Sur la terre nous l'invoquons avec confiance. — Dans le purgatoire les âmes lavent de plus en plus leurs robes dans ce sang adorable. — Nous nous unirons aux hommages que ces trois Églises rendent au sang de Jésus.

II. Nous contemplerons et nous adorerons le sang de Jésus dans les trois états dans lesquels il se présente à nous :

1° *Il coule dans les veines du Verbe Incarné.* Il fait partie de la sainte humanité. Il est ce qu'il y a de plus noble dans le corps du Sauveur. — Nous devons l'adorer comme l'élément principal de cette vie consacrée tout entière à l'œuvre de notre Rédemption.

2° *Il s'échappe à flots des plaies du Sauveur.* Notre-Seigneur a subi sept effusions de son sang : à la circoncision, dans son agonie, à la flagellation, dans le couronnement d'épines, sur le chemin du Calvaire, dans le crucifiement, et lorsque la lance pénétra dans son côté. — Nous aimerons à nous rappeler toutes ces circonstances, et nous dirons à Jésus notre reconnaissance.

3° *Il se répand dans l'Église au moyen des sacrements.* En effet, comme autant de canaux, les sacrements distribuent le sang du Rédempteur. — Chaque sacrement l'épanche en nous d'une manière particulière. — Nous devons avoir par conséquent une grande confiance en ce sang divin.

III. Nous nous réjouirons à la pensée que plus tard nous répandrons le précieux sang sur les âmes ; et nous nous renouvellerons dans l'estime de notre vocation.

Résolutions : 1° A la sainte Messe multiplier les actes de religion envers le précieux sang ; 2° honorer les mystères dans lesquels il a été répandu ; 3° être attentif à ne négliger aucune grâce.

Bouquet spirituel : *Te ergo, quæsumus, tuis famulis subveni, quos pretioso sanguine redemisti.*

I. — Adoration.

L'Église ne se contente pas de proposer la personne adorable du Verbe incarné, considérée dans son ensemble, à nos hommages. Elle veut que nous honorions

d'un culte spécial le corps sacré par lequel cette divine personne s'est rendue accessible à nos sens, et dans lequel s'est accomplie l'immolation salutaire qui nous a sauvés.

De plus, dans le corps de Jésus, le cœur, le sang et les plaies sont plus particulièrement l'objet de l'amour et de la vénération de l'Église. Nous célébrions, il y a peu de jours, la fête des plaies de Jésus; dans quelques semaines, nous en célébrerons une autre plus solennelle encore en l'honneur de son cœur; aujourd'hui, c'est son sang précieux que nous devons honorer.

Entrant dans la pensée de la sainte Église, adorons avec elle ce sang divin, par lequel nous avons été rachetés et sanctifiés.

De toutes parts, au ciel, sur la terre et dans le purgatoire, le sang de Jésus est béni, exalté, glorifié.

Reconnaissant en lui le principe de leur béatitude, les élus s'écrient avec transport : « C'est par votre sang, Seigneur, que vous nous avez rachetés de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, de toute nation, que vous nous avez faits rois et prêtres, et que nous régnerons : *Redemisti nos Deo in sanguine tuo, ex omni tribu et lingua et populo et natione, et fecisti nos Deo nostro regnum et sacerdotes, et regnabimus* (1). »

L'Église militante, prosternée au pied des saints autels, sur lesquels l'Agneau sans tache renouvelle son sacrifice, adore avec amour et invoque avec confiance ce sang qui la vivifie. « Venez, dit-elle à Jésus-Christ, nous vous en conjurons, au secours de vos serviteurs, que vous avez rachetés par votre sang précieux : *Te ergo, quæsumus, tuis famulis subveni, quos pretioso sanguine redemisti* (2). »

(1) *Apoc.*, v, 9-10.
(2) Hym. *Te Deum.*

Enfin, les âmes saintes, qui expient dans le purgatoire les restes de leurs péchés, tournent aussi leurs regards vers le sang de Jésus. C'est à lui qu'elles se reconnaissent redevables des soulagements qu'elles éprouvent, de lui qu'elles attendent leur délivrance. Aussi, avec quelle ardeur elles soupirent après le bonheur de ceux qui ont lavé et blanchi leurs robes dans ce sang adorable : *Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni* (1).

Prêtons l'oreille à cet admirable concert de louanges, de bénédictions et de prières ; et, en union avec les trois Églises du ciel, de la terre et du purgatoire, honorons le sang de Jésus. Remercions Notre-Seigneur de l'avoir répandu pour nous avec une si généreuse profusion ; et conjurons-le de ne pas permettre que, par nos infidélités, ce sang divin soit pour nous sans vertu.

II. — Considérations.

Le sang de Jésus-Christ se présente à nos adorations en trois états, qui forment, pour ainsi dire, son histoire, et en chacun desquels nous allons successivement le contempler et l'honorer. Je le vois d'abord circulant dans les veines du Verbe incarné, dont il entretient la vie ; puis il s'échappe à flots des plaies du Sauveur, et devient le prix de notre rédemption ; enfin il se répand dans l'Église au moyen des sacrements, et il devient une source inépuisable de grâce et de sanctification.

1° En premier lieu, le précieux sang, après avoir pris sa source dans le cœur très pur de Marie, pénètre

(1) *Apoc.*, XXII, 14.

dans le corps du Sauveur, et en parcourt tous les organes. Il est donc partie intégrante de l'humanité que le Verbe de Dieu s'est unie dans le mystère de l'Incarnation. Ajoutons que, de tous les éléments dont cette sainte humanité se compose, le précieux sang est, après le Sacré-Cœur, le plus digne de nos hommages.

Le sang est ce qu'il y a de plus noble dans le corps de l'homme. Il en pénètre toutes les parties, les renouvelle et y entretient la vigueur. Il est l'agent mystérieux de la vie. Placé sur la limite des deux substances qui forment la personne humaine, et participant, en quelque façon, de l'une et de l'autre, il est le point de contact et le lien qui les rapproche et les unit. La vie corporelle et la vie spirituelle s'y reflètent et y impriment leur image. Les altérations et les vicissitudes de la première, les mouvements et les passions de la seconde, ont, dans le sang, leur écho et leur retentissement.

Aussi c'est à lui que, parmi les hommes, on attribue l'illustration de la race; par lui que la noblesse des aïeux se transmet comme un héritage.

Tel est en nous le rôle du sang, tel il est en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nous devons donc reconnaître dans le précieux sang l'élément principal de cette vie à la fois divine et humaine, de cette vie *théandrique,* selon l'expression de l'École, la plus belle, la plus sainte, que la toute-puissance divine ait produite, et sur laquelle repose toute l'économie de notre salut. Les docteurs en étudient avec admiration les merveilleuses profondeurs; les âmes pieuses trouvent un charme inexprimable à en méditer les beautés et les amabilités; les saints, dans le ciel, en contempleront éternellement la gloire. Puisque le sang de Jésus a été la source où elle s'alimentait,

en même temps que l'agent par lequel elle se manifestait, n'était-il pas bien juste que l'Église distinguât ce sang divin dans l'humanité du Sauveur, pour en faire l'objet spécial de son culte et de sa vénération ? Pouvait-elle proposer à notre dévotion un objet plus digne de recevoir nos hommages, plus propre à exciter notre piété ?

2° Mais voici que le sang de Jésus se présente à nous sous un autre aspect. Après avoir vivifié le corps de l'Homme-Dieu et circulé dans ses veines, il s'en échappe par l'ouverture des plaies faites à Jésus-Christ, et se répand sur la terre.

Il y a eu sept effusions successives du précieux sang. Il coula, pour la première fois, huit jours après la naissance de Jésus, sous le couteau de la circoncision ; dans l'agonie, la violence de la douleur que ressentit le Sauveur le fit de nouveau jaillir de ses veines : *Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram* (1) ; les fouets de la flagellation, en déchirant la chair sacrée de Jésus, fit couler son sang en abondance ; il inonda son chef adorable dans le cruel supplice du couronnement d'épines ; il se répandit sur le chemin du Calvaire ; puis à la croix, quand les clous y fixèrent les pieds et les mains du Sauveur ; enfin le coup de lance du soldat fit jaillir les dernières gouttes de ce sang adorable, qui devait être répandu tout entier pour nous.

Les âmes intérieures méditent avec d'ineffables consolations et de touchants élans d'amour ces diverses effusions du sang de Jésus ; elles les adorent ; elles voudraient recueillir les moindres gouttes du sang divin, plus précieuses pour elles que tous les trésors de la terre.

(1) Luc, XXII, 44.

Ainsi répandu, le sang du Sauveur ne s'offre plus seulement à nos adorations comme l'agent vénérable de la vie corporelle du Verbe incarné, mais comme l'hostie de propitiation pour le péché. Dans la plupart des anciens sacrifices, c'était par l'effusion du sang que se faisait l'immolation de la victime; c'était par elle que Dieu était honoré, que le péché était effacé : *Sine sanguinis effusione non fit remissio* (1).

Jésus, la véritable hostie, dut subir la même loi ; il fallut qu'il versât son sang. Et avec quelle charité ne l'a-t-il pas fait ? Une goutte de ce sang aurait suffi pour racheter le monde. Mais, pour nous témoigner l'immensité de son amour, Notre-Seigneur a voulu le répandre sans mesure ; il en a été prodigue. Image touchante de la surabondance de bénédictions et de grâces qu'il nous a méritées par sa mort.

Le sang de Jésus, renfermé dans ses veines, mérite surtout nos adorations ; répandu au dehors, il mérite plus particulièrement notre reconnaissance et notre amour, puisque c'est l'amour qui a porté le divin Maître à répandre son sang pour nous purifier : *Dilexit nos et lavit nos in sanguine suo* (2).

3° Ce n'était pas assez que le sang de Jésus eût été versé pour nous; il fallait encore qu'il nous fût appliqué. Il fallait que, sorti du corps du Sauveur, où il entretenait la vie, il fût communiqué à l'Église, qui est le corps mystique de Jésus, pour y opérer de la même manière, y produire les mêmes effets, y être aussi un principe de vie. Dieu opère ce nouveau prodige par le moyen des sacrements.

(1) *Hebr.*, IX, 22.
(2) *Apoc.*, I, 5.

Les sacrements, en effet, comme autant de canaux, distribuent à toutes les parties de l'Église le sang du Rédempteur. Multiplié, en quelque sorte, au-delà de toute mesure, plus abondant et plus fécond que les eaux du fleuve qui arrosait le Paradis terrestre, ce sang divin inonde tout, vivifie tout, répand partout la vie et la fertilité. C'est ce fleuve dont les eaux jaillissantes réjouissent la cité de Dieu : *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei* (1).

Appliqué à l'enfant qui vient de naître, le précieux sang, sous le symbole de l'eau régénératrice, l'incorpore à Jésus-Christ et l'élève à la vie surnaturelle. Il est, pour l'âme pénitente, un bain de salut dans lequel elle se purifie de ses souillures, et recouvre, avec la grâce et la charité, la beauté intérieure qu'elle avait perdue en commettant le péché. A la table sainte, il devient un breuvage salutaire, qui apaise la soif de l'âme altérée, qui la réjouit et lui communique une vigueur nouvelle.

Toute opération surnaturelle qui s'accomplit dans les membres de l'Église a pour agent principal le sang de Jésus. Par lui, les âmes sont sanctifiées; par lui se forme sur la terre cette cité de Dieu, dont la beauté et la magnificence, maintenant cachées, se révéleront à nos yeux dans la gloire.

Source et principe de la grâce qui sanctifie, le sang de Jésus doit donc nous inspirer la confiance la plus vive. C'est à lui et à sa divine efficacité que nous devons recourir sans cesse, demandant au Sauveur qu'il nous en applique le prix et les mérites, et que, par lui, il nous communique sa vie et sa sainteté.

(1) Ps. XLV, 5.

III. — Affections et résolutions.

Après m'avoir, ô Jésus, racheté et sanctifié par votre sang, vous m'appelez à l'honneur d'en être un jour le ministre et le dispensateur. Bientôt, en effet, si j'en suis jugé digne, par la vertu des paroles que je prononcerai, ce sang adorable remplira le calice soutenu par mes mains ; je me désaltérerai à cette coupe salutaire, et je pourrai dire, avec bien plus de vérité que le Psalmiste : *Calix meus inebrians quam præclarus est* (1) ! Oui, ce calice sera véritablement à moi ; car j'y pourrai boire à longs traits le sang de la nouvelle alliance, et faire participer les âmes à ce breuvage salutaire.

Uni d'une manière si intime au précieux sang, sanctifié par lui et appelé à être moi-même, en lui et dans sa vertu, sanctificateur et sauveur, n'est-il pas bien juste que je l'honore, et qu'il soit de ma part l'objet d'un culte spécial ? La dévotion au précieux sang n'est-elle pas une dévotion éminemment sacerdotale ?

Je prends donc la résolution de lui donner place parmi mes dévotions les plus chères.

En conséquence :

1° Je serai fidèle, de temps en temps, et surtout lorsque j'assisterai au divin Sacrifice, à multiplier les actes de religion, d'amour, de reconnaissance et de confiance envers le précieux sang ;

2° J'honorerai spécialement les mystères dans lesquels il a été répandu ; j'aimerai à les méditer, et je m'efforcerai d'en attirer en moi la grâce ;

3° Considérant que chaque grâce que je reçois est comme une goutte de ce sang adorable qui tombe sur

(1) Ps. xxii, 5.

mon âme, je serai attentif à n'en négliger aucune et à correspondre à chacune d'elles très parfaitement.

Te ergo, quæsumus, tuis famulis subveni, quos pretioso sanguine redemisti (1).

CXXVIII

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION

L'ÉTENDARD DE LA CROIX

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons Notre-Seigneur recevant la croix et la portant du prétoire jusqu'au Calvaire; puis nous le contemplerons cloué à cette croix, où Il est immolé pour le salut du monde. — Nous adorerons aussi sa croix, qui fut le cruel instrument de son supplice, et qui maintenant est resplendissante de gloire.

II. Nous verrons dans une triple considération que Notre-Seigneur :

1° *Nous réunit autour de l'étendard de la croix.* Il s'y est laissé attacher sur le Calvaire. — Il nous appelle auprès de lui. — Il veut même que nous aussi, nous portions notre croix. — Cette croix exerce un attrait divin par lequel Jésus s'associe les âmes. — La croix est donc vraiment pour nous le signe du ralliement.

2° *Il veut que nous combattions sous l'étendard de la croix.* Dans nos luttes la force nous viendra de Jésus par la croix. — Au milieu du combat, le soldat contemple l'étendard de son chef; ainsi doit faire le chrétien. — Notre-Seigneur a triomphé par la croix; de même, l'Église et chaque fidèle en particulier.

(1) Hymn. *Te Deum.*

3° *Il nous fera triompher à la suite de ce glorieux étendard.* Au dernier jour, Jésus, précédé de la croix, viendra exercer son jugement. — Pour lui et pour les saints, la croix sera dans le ciel une source intarissable de consolation. — Elle sera, dans l'éternité, la gloire de ceux qui l'aiment ici-bas, et l'opprobre de ceux qui refusent de la porter.

III. Nous dirons à Notre-Seigneur que nous voulons faire triompher cette croix dans notre cœur. — Nous concevrons un grand désir de fixer notre demeure au pied de ce signe vénérable.

Résolutions : 1° Penser souvent à la croix ; 2° aimer la croix en elle-même et dans tout ce qui la symbolise ; 3° avoir confiance en la croix ; 4° honorer la croix intérieurement et extérieurement.

Bouquet spirituel : *O Crux, ave, spes unica.*

I. — Adoration.

Les enseignes du Roi sont déployées, le mystère de la croix brille de tout son éclat : *Vexilla Regis prodeunt ; Fulget crucis mysterium* (1). C'est par ce magnifique début que l'Église nous annonce aujourd'hui l'ouverture des grandes solennités pascales.

Nous inspirant de cette pensée, contemplons et adorons Jésus-Christ recevant sur ses épaules meurtries la croix qu'on lui a préparée, et sur laquelle il va consommer son sacrifice. Suivons-le parcourant péniblement, sous le poids de ce lourd fardeau, l'intervalle qui sépare le prétoire du Calvaire. Parvenus avec lui sur le sommet de la montagne, soyons attentifs au douloureux spectacle qui s'y découvre à nos regards. Jésus est étendu sur la croix qu'on élève ; et, suspendu entre le ciel et la terre, il expire, après avoir bu jus-

(1) *Hymnus Passionis.*

qu'à la lie le calice d'amertume et d'ignominie que son Père lui présentait. Enfin, du Calvaire, où s'est consommée la sanglante immolation, transportons-nous dans le ciel, où Jésus, triomphant, est entré en possession de la royauté, qu'il a conquise par ses souffrances : *Oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam* (1).

Adorons Jésus, le divin Rédempteur, en ces divers états. Prosternés à ses pieds, reconnaissons-le pour le chef dont nous sommes les soldats, pour le roi dont nous sommes les sujets, pour le maître dont nous sommes les disciples. Témoignons-lui notre inviolable fidélité, et disons-lui comme autrefois Ethaï à David : « En quelque lieu que vous soyez, ô mon maître et mon roi, soit dans la vie, soit dans la mort, là aussi sera votre serviteur : *In quocumque loco fueris, Domine mi rex, sive in morte, sive in vita, ibi erit servus tuus* (2). »

Mais Jésus veut qu'en l'honorant nous honorions aussi sa croix. Elle est à ses côtés toute resplendissante de gloire. Autrefois instrument du supplice de l'Homme-Dieu, elle est devenue son étendard : *Signum Filii hominis* (3) ; elle a partagé sa confusion, elle partage aujourd'hui son triomphe. Adorons donc cette sainte croix comme le mémorial sacré de la passion et de la mort du Sauveur. Disons-lui avec un cœur tout pénétré de respect et d'amour : « Je vous salue, croix auguste et vénérable, qui fûtes enivrée du sang de Jésus répandu sur vous par torrents; qui avez été le témoin fidèle de ses douleurs; qui avez entendu ses der-

(1) Luc, XXIV, 26.
(2) *II Reg.*, XV, 21.
(3) Matth., XXIV, 30.

nières paroles et reçu son dernier soupir : *Crux alma, salve, crux venerabilis, Torrente Christi sanguinis ebria, Testis dolorum, tu suprema Verba Dei morientis audis* (1). »

II. — Considérations.

Il y a surtout trois circonstances mémorables dans lesquelles un chef de guerre déploie son étendard : 1° au début de l'expédition, pour réunir autour de lui ses soldats ; 2° dans la chaleur du combat, pour entretenir et au besoin ranimer leur courage ; 3° après la victoire, lorsqu'il les ramène en triomphe dans leurs foyers. Tels sont aussi les trois moments dans lesquels Jésus, le divin roi des âmes, fait principalement briller à nos yeux l'étendard de sa croix.

1° La croix est, en premier lieu, le signe auguste dont Jésus-Christ se sert pour réunir autour de lui ses soldats.

Il l'a dressée sur le Calvaire ; il s'y est laissé attacher ; c'est là qu'il nous convoque, là qu'il nous attend ; c'est autour de la croix qu'il faut nous ranger, si nous voulons être les disciples et les soldats de Jésus-Christ.

En effet, elle est le signe par lequel il se révèle à nous, la marque distinctive à laquelle il veut qu'on le reconnaisse. Les rois, les princes, les grands du monde, étalent avec fierté leurs armoiries, titres authentiques de leur noblesse. Jésus ne veut avoir d'autre insigne de sa royauté que la croix sur laquelle il est mort. Le mystère de la croix est son mystère par excellence, le point culminant de sa vie, le centre vers lequel con-

(1) *Hymn. Eccl.*

vergent tous les autres mystères, le fondement de toute la religion. Aussi c'est dans ce mystère que l'Église le propose de préférence à la piété des fidèles, multipliant sous toutes les formes et plaçant partout sous nos yeux l'image de Jésus crucifié.

Mais quand Jésus s'offre à nous armé de sa croix, ce n'est pas seulement pour recevoir nos hommages, c'est surtout pour que nous prenions de ses mains divines cet étendard sacré, et que nous le portions à sa suite et à son exemple. « Si quelqu'un, dit-il, veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, tollat crucem suam, et sequatur me* (1). »

Jésus est entré dans sa gloire par la croix, c'est-à-dire par les souffrances et les humiliations qu'il a subies et qui se résument dans la croix. Il ne peut y avoir pour les disciples de ce divin Maître, s'ils veulent parvenir au même terme, d'autre voie que celle-là.

Envisagée à ce point de vue, la croix est le symbole de la vie chrétienne. Elle signifie le travail pénible, la souffrance, la persécution, les mépris, les peines de toutes sortes qui sont l'apanage de l'homme sur la terre, toutes les tribulations que nous devons supporter pour parvenir au royaume de Dieu. En même temps qu'elle est le signe par lequel Jésus se fait connaître à nous, elle est donc aussi le résumé de la loi qu'il nous a donnée.

Il y a plus, elle est l'attrait divin par lequel Jésus s'unit et s'associe les âmes. « Lorsque je serai élevé de terre, avait-il dit, j'attirerai tout à moi : *Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum* (2). »

(1) Matth., XVI, 24.
(2) Joan., XII, 32.

Cette parole du Sauveur n'a pas cessé d'avoir son accomplissement. Avec quelle puissance la croix n'exerce-t-elle pas dans le monde la mystérieuse attraction qui lui a été promise ? Malgré sa dureté apparente, elle possède un charme inexprimable, je ne sais quelle onction secrète, que le monde aveugle ne sent pas, mais que les âmes inspirées par la grâce goûtent avec délices, onction qui les attire, et les porte à se ranger sous ce divin étendard, à la suite de Jésus.

La croix est donc vraiment le signe de ralliement au moyen duquel Jésus réunit ses soldats.

Pénétrés de cette vérité, les Apôtres ne prêchent pas aux Juifs et aux Gentils autre chose que le mystère de la croix : *Nos autem prædicamus Christum crucifixum* (1) ; ils ne se glorifient que dans la croix : *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi* (2) ; ils ne veulent savoir autre chose que Jésus crucifié : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum* (3).

Et aujourd'hui encore que font les missionnaires qui vont prêcher la foi dans les pays infidèles ? Ils y portent la croix ; et c'est par elle que l'Évangile prend possession des contrées nouvelles où il est annoncé.

2° Mais si Jésus nous réunit autour de lui sous l'étendard de la croix, c'est pour que nous combattions comme lui et avec lui. Car, sur la terre, la vie de chacun des membres de l'Église, aussi bien que celle de l'Église elle-même, se passe dans la lutte.

Or, d'où nous viendra la force dont nous avons

(1) *I Cor.*, I, 23.
(2) *Gal.*, VI, 14.
(3) *I Cor.*, II, 2.

besoin pour soutenir cette lutte avec succès? De Jésus, sans doute, mais de Jésus par la croix. « Dans la croix, dit l'*Imitation*, se trouve le salut, la vie, la protection contre nos ennemis, et la force de nos âmes : *In cruce salus, in cruce vita, in cruce protectio ab hostibus, in cruce robur mentis* (1). »

Dans le feu de la mêlée, les soldats contemplent l'étendard de leur chef, porté au milieu du champ de bataille, et cette vue les ranime quand ils faiblissent. On dirait que de ce drapeau émane une vertu qui pénètre les âmes, les électrise, décuple les courages, et répand partout la confiance.

Tels, et plus merveilleux encore, sont les effets que produit dans les chrétiens la vue de l'étendard sacré de la croix. Jésus, en l'associant à son sacrifice, a voulu qu'il fût aussi le dépositaire de sa puissance. Qui de nous n'en a fait l'expérience? Combien de fois un simple regard, jeté avec amour sur la croix, n'a-t-il pas suffi pour nous soutenir quand nous étions languissants, pour nous consoler quand nous étions tristes, pour nous rendre victorieux quand nous étions tentés?

Jésus-Christ a triomphé par la croix de ses ennemis et des nôtres ; elle est aussi l'instrument des triomphes de l'Église. Les apôtres, les martyrs, les saints, tous les élus qui sont au ciel, sont parvenus à ce bienheureux terme par la vertu de la croix ; cette vertu toute-puissante nous y conduira de même si nous sommes fidèles.

Ah! je comprends la pieuse et chrétienne pensée qui a porté l'Église à mettre partout sous nos yeux l'image de la croix, et à nous exhorter à en tracer fréquemment sur nous le signe. Il fallait que partout et toujours

(1) L. II, c. XII, n. 2.

l'étendard sacré de Jésus nous fût présent, parce que partout et toujours nous avons des luttes à soutenir, et qu'ainsi partout et toujours nous avons besoin d'aller chercher dans la croix secours et assistance.

3° Enfin, après avoir combattu sur la terre sous la protection et dans la force de la croix, nous aurons la consolation de la voir dans le ciel triomphante et glorieuse. C'est, en effet, précédé de sa croix que Jésus viendra au dernier jour exercer son jugement : *Tunc parebit signum Filii hominis in cælo* (1). C'est à la suite de ce glorieux étendard que les élus de Dieu exécuteront, au milieu des cantiques de réjouissance, la marche triomphale qui les conduira de la terre au ciel. Enfin, éternellement placée devant leurs yeux, la croix sera pour eux, dans la patrie céleste, une source intarissable de consolation et de joie.

Saint Pierre Damien décrit en termes magnifiques ce triomphe de la croix.

« Vous ne devez pas ignorer, mes frères, dit-il, que, dans le redoutable jugement de Dieu, la bienheureuse croix sera portée par la main des Anges, et resplendira aux yeux de tous les hommes. Elle n'empruntera plus alors l'éclat de l'or et des pierreries ; mais la vertu divine qui la pénétrera, la rendra plus brillante que le soleil et les étoiles. Elle paraîtra pour la gloire de ceux qui l'auront aimée et embrassée, en même temps que pour l'opprobre de ceux qui auront refusé de la porter à la suite du Sauveur. Ceux, en effet, qui, ayant imité Jésus-Christ dans ses souffrances, se trouveront alors marqués du sceau divin de la croix, seront appelés à partager la gloire du Souverain Juge... Le juge-

(1) Matth., XXIV, 30.

ment terminé, les justes, précédés de la croix, iront dans le royaume éternel. Là, revêtus d'une gloire immortelle et d'un bonheur sans fin, ils contempleront avec une joie ineffable cette croix, signe divin qui les a rachetés, et par la vertu de laquelle ils ont vaincu le monde (1). »

La croix, au dernier jour, triomphera donc en Jésus-Christ et dans l'Église : en Jésus-Christ, qui la rendra participante de sa gloire ; dans l'Église, qui, se reconnaissant redevable de sa délivrance à ce signe sacré, ne cessera, durant toute l'éternité, de lui en faire hommage, le saluant avec transport et lui rendant des honneurs infiniment plus magnifiques que ceux qu'elle lui rendit sur la terre.

III. — Affections et résolutions.

En attendant, ô Jésus, ce jour béni du triomphe de votre croix, je veux que, par votre grâce, cette divine croix triomphe dès maintenant dans mon cœur. Tous les saints, pieusement appliqués à suivre vos divins exemples, l'ont ardemment aimée, se sont attachés à elle, et se sont hautement déclarés ses disciples. Que je sois, ô Jésus, de cette troupe choisie des disciples de la croix ! Le monde, il est vrai, la méprise, et la chair la repousse : *Judæis scandalum, gentibus stultitiam* (2). Mais la lumière de votre grâce me découvre en elle l'expression de votre infinie sagesse et le symbole de votre puissance : *Dei virtutem, et Dei sapientiam* (3). C'est donc au pied de cette croix que je veux fixer ma demeure. Vous y convoquez vos amis. Là je

(1) S. Petr. Dam., Serm. XLVIII, *De Exalt. S. Crucis.*
(2) *I Cor.*, I, 23.
(3) *I Cor.*, I, 24.

trouve votre divine mère, saint Jean l'Apôtre bien-aimé, Madeleine la bienheureuse pénitente. Spécialement dans ces saints jours, vous nous invitez à nous réunir autour de votre croix, pour compatir à vos souffrances. Et qui pourrait exprimer l'abondance de lumières, de grâces, de consolations, que vous répandrez sur les âmes qui se rendront fidèlement à votre appel ?

Je prends donc la résolution :

1° De penser souvent à la croix, et d'en imprimer profondément le souvenir dans mon cœur ;

2° D'aimer la croix que Jésus a tant aimée : je l'aimerai en elle-même ; je l'aimerai aussi en tout ce qu'elle symbolise ; et, sous quelque aspect qu'elle se présente, je l'accueillerai avec joie ;

3° D'avoir confiance en la croix, recourant à elle dans mes tentations et dans mes peines ;

4° D'honorer la croix : intérieurement, par les hommages que je lui rendrai dans mon cœur ; extérieurement, la saluant avec respect, la baisant, en faisant sur moi le signe.

O Crux, ave, spes unica (1).

(1) *Hymn. Pass.*

CXXIX

POUR LE VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION

FÊTE DES SEPT DOULEURS DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE *

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous nous transporterons au Calvaire et nous contemplerons le mystère qui s'y accomplit. Jésus est sur la croix ; à ses côtés, deux larrons ; au pied de la croix, les ennemis qui triomphent et qui se moquent, mais aussi les amis qui compatissent ; entre ces derniers, personne ne souffre autant et n'aime plus parfaitement que la Bienheureuse Vierge Marie.

II. Nous verrons qu'au pied de la croix la Très Sainte Vierge prend part en trois manières au mystère de Jésus crucifié :

1° *Elle s'associe aux décrets de Dieu le Père.* Appelée à l'honneur d'engendrer un Dieu, Marie dut coopérer à l'œuvre de la Rédemption, et consentir à l'immolation de son Fils. — Elle le fit, et, pour le salut des pécheurs, elle voulut, comme Dieu le Père, la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

2° *Elle s'associe aux dispositions de Dieu le Fils.* Entre Jésus et Marie il y eut toujours communauté parfaite de sentiments. — Au pied de la croix cette union fut plus intime encore. — Victime, Marie souffrit toutes les douleurs. — Prêtre comme Jésus, elle sacrifia son Fils unique.

3° *Elle s'associe aux pieux devoirs de l'Église.* L'Église reconnaît qu'elle doit tous les biens surnaturels à Jésus crucifié ; aussi de quel culte n'entoure-t elle pas la croix ? — Marie a pratiqué le culte de la croix plus parfaitement que les saints mêmes qui l'ont le plus excellemment pratiqué.

III. Nous rappelant que, comme la Très Sainte Vierge, nous devons immoler Jésus, l'offrir à Dieu, et l'honorer pour toute l'Église, nous demanderons à Marie de nous rendre participants de ses douleurs et de sa tendre compassion.

Résolutions : 1° Penser souvent au mystère des douleurs de la Bienheureuse Vierge; 2° la supplier de nous en donner l'intelligence; 3° nous unir à Jésus crucifié.

Bouquet spirituel :

Sancta Mater, istud agas,
Crucifixi fige plagas
Cordi meo valide.

I. — Adoration.

La présence de Marie au pied de la croix, la douleur dont son âme fut alors transpercée, les paroles par lesquelles Jésus mourant lui légua son disciple bien-aimé, pour qu'il tint sa place auprès d'elle, forment une des circonstances les plus touchantes de la passion de Jésus-Christ.

Au début de la grande semaine, et pour nous y préparer, l'Église propose ce mystère à nos méditations. Elle veut que la fête des Sept-Douleurs de Marie soit comme le vestibule du sanctuaire auguste où elle va nous introduire et que Marie, sur le Calvaire, soit à la fois notre initiatrice dans la contemplation religieuse des souffrances de Jésus, et le modèle des sentiments pieux qu'elles doivent nous inspirer.

Pour entrer dans cette pensée, transportons-nous de nouveau sur le Calvaire, et soyons attentifs au mystère adorable qui s'y accomplit.

Jésus est sur la croix offrant à Dieu, pour notre rédemption, les douleurs qu'il endure et la mort qu'il va subir. A sa gauche, un des malfaiteurs crucifiés avec lui, profère des paroles de blasphème; tandis que, à sa droite, le larron pénitent s'humilie et implore son par-

don. Au pied de la croix, on entend, au milieu des cris confus de la multitude, les insultes et les moqueries des ennemis du Sauveur, qui, s'applaudissant de leur triomphe, vomissent contre lui mille imprécations.

Toutefois, dans cette foule indifférente ou hostile, Jésus compte quelques amis, qu'il voit près de sa croix, abîmés dans la douleur. C'est Marie-Madeleine et les femmes pieuses qui avaient suivi le Sauveur et l'assistaient pendant sa vie dans ses nécessités ; c'est saint Jean, l'apôtre de la dilection, et peut-être quelques autres disciples demeurés fidèles, au milieu du délaissement général que Jésus-Christ avait eu à supporter.

Mais c'est surtout sa mère, qui, dans ce moment solennel, se tient debout, immobile et silencieuse, le regard fixé sur son adorable Fils. La majesté sublime de sa douleur la fait aisément reconnaître au milieu du groupe pieux et recueilli des amis de Jésus. Son visage est abattu, mais calme et résigné ; ses yeux, élevés vers Jésus en croix, ont une expression d'ineffable tendresse; ses traits sont empreints de douleur et de dignité, de tristesse et de grandeur, de désolation profonde et de noble fermeté.

Contemplons cette divine mère de Jésus dans le mystère de ses douleurs ; représentons-nous, autant que nous en serons capables, le torrent d'amertume qui inonde son âme; unissons-nous aux dispositions admirables que l'Esprit-Saint forme dans son cœur, et demandons-lui qu'elle nous obtienne de son divin Fils la grâce d'y participer.

II. — Considérations.

Ne voyons pas dans la douleur de Marie au pied de la croix la douleur vulgaire et commune d'une

mère qui pleure la perte d'un fils tendrement aimé. Pénétrons plus avant dans le mystère proposé à nos méditations ; élevons nos esprits ; dilatons nos cœurs ; et, nous rappelant la place assignée à la divine mère de Jésus dans l'économie de notre rédemption, tâchons de comprendre la grandeur du rôle qu'elle remplit au Calvaire.

Marie au pied de la croix s'associe : 1° au Père éternel, qui dévoue son Fils à la mort ; 2° à Jésus-Christ, qui se soumet à cet arrêt, accepte le sacrifice, et s'offre à Dieu en qualité d'hostie ; 3° enfin aux âmes, qui, rachetées et sanctifiées par ce sacrifice, entourent, pénétrées de respect et de confiance, l'autel sur lequel il est offert.

1° Unie par des liens ineffables au Père éternel, élevée par le saint mystère de l'Incarnation à la dignité de son épouse, partageant avec lui l'honneur d'avoir engendré un Dieu, elle ne peut vouloir que ce qu'il veut ; elle est avec lui en communion parfaite de pensées, de désirs, de volontés.

En appelant Marie à coopérer à l'œuvre de notre rédemption, Dieu lui révéla toute l'étendue du plan divin qu'il avait conçu, et à la réalisation duquel elle devait concourir. Il lui découvrit que l'Enfant qu'elle aurait la joie de mettre au monde était une victime vouée par avance à l'immolation, et qu'à cette condition, le péché serait effacé et le monde sauvé.

Marie comprit tout cela ; et elle accepta la part de coopération que Dieu lui offrait dans l'exécution des desseins de miséricorde qu'il avait sur nous. En consentant à devenir la mère du Messie, elle consentit à le voir expirer dans la souffrance et l'ignominie. Et ce consentement à la mort de son fils ne fut pas seulement en

elle, comme dans le patriarche Abraham, un acte d'obéissance et de résignation, ce fut un acquiescement d'un ordre infiniment plus élevé, par lequel Marie, associée d'une manière très parfaite à Dieu dans son amour pour les pécheurs, décréta avec lui que Jésus devait mourir pour les racheter.

« Dieu, dit saint Jean, a tellement aimé le monde qu'il a donné pour lui son Fils unique : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (1). » Cette parole s'est également vérifiée en Marie. Le Sauveur était à elle comme il était au Père céleste, et elle l'a donné. Usant des droits que lui conférait son titre de mère, elle l'a voué à l'immolation. L'Écriture exalte la magnanimité de la mère des Machabées, qui, loin de se laisser abattre par le spectacle du supplice de ses enfants, les exhortait à mourir courageusement : *Supra modum autem mater mirabilis... quæ, pereuntes septem filios sub unius diei tempore conspiciens... singulos illorum hortabatur* (2). Toutefois, combien la générosité de Marie, prononçant pour ainsi dire l'arrêt de mort de son fils pour sauver les pécheurs, ne l'emporte-t-elle pas sur le courage de cette mère héroïque !

2° Associée aux décrets du Père, Marie ne l'est pas moins intimement aux pensées et aux dispositions du Fils.

Il y eut toujours en effet entre Jésus et sa mère communauté parfaite de sentiments. L'âme de Jésus se reflétait dans l'âme de Marie et y imprimait son image. C'étaient deux vies toutes semblables qu'unissait le plus

(1) Joan., III, 16.
(2) *II Mac.*, VII, 21.

harmonieux accord, et dont l'une était un écho fidèle de l'autre.

Mais nulle part cette divine union, formée par la nature et la grâce, ne se révèle à nous plus parfaitement qu'au pied de la croix. Tandis que le Verbe de Dieu fait chair consommait son sacrifice, sa mère l'offrait aussi, et s'offrait avec lui à Dieu en holocauste. « Jésus-Christ et Marie, dit un pieux auteur, n'avaient qu'une seule et même volonté ; ils offraient l'un et l'autre à Dieu le même holocauste, Jésus sur l'autel de la croix, Marie sur celui de son cœur : *Una erat Christi et Mariæ voluntas ; unum ambo pariter holocaustum offerebant, hic in ara crucis, hæc in ara cordis* (1). »

Jésus, en qualité de victime, souffre dans sa passion les douleurs les plus cruelles ; l'immolation l'atteint dans toutes les parties de son être. Son corps est déchiré, son âme est dans l'angoisse ; il est vraiment l'homme de douleurs.

Marie victime d'amour reçoit le contre-coup de toutes ces souffrances. Tout ce qu'endure son Fils, elle l'endure pareillement. Divinement éclairée sur cet océan de tristesse amère dans lequel Jésus est plongé, elle s'y plonge ; il n'y a pas dans le corps du Sauveur une seule souffrance dont Marie n'ait le sentiment ; il n'y a pas dans son âme une confusion, une angoisse, qu'elle ne partage.

Mais Jésus dans sa passion n'est pas seulement victime, il est aussi sacrificateur et pontife. Comme tel, prosterné en esprit devant Dieu son Père, il s'offre à lui pour lui rendre, au nom du genre humain, tout honneur et toute gloire. Marie au pied de la croix s'unit à cette offrande ; et c'est là surtout qu'elle mérite

(1) Arn. Carn., *De Laud. B. M. V.*

le glorieux titre de *vierge-prêtre*. Entrant dans toutes les dispositions religieuses et sacerdotales du divin Médiateur, elle y adhère, elle s'y associe, elle les reproduit dans son cœur. Elle offre à Dieu son fils immolé ; et en lui, avec lui, par lui, elle adore la majesté divine, s'anéantit devant elle, la remercie de ses dons, et intercède pour les pécheurs.

Comme Jésus, Marie est donc à la fois au Calvaire victime et prêtre : *Victima sacerdotii sui, et sacerdos suæ victimæ* (1). Elle n'est pas seulement témoin et spectatrice de la passion du Sauveur, elle en est encore la coopératrice.

3° Enfin, Marie, dans le mystère de ses douleurs, représente et résume en elle l'Église dans les devoirs pieux qu'elle rend à Jésus crucifié.

L'Église se reconnaît redevable de tous les biens qu'elle possède à la sanglante immolation du Calvaire. C'est par le sang de Jésus répandu sur la croix qu'elle a été lavée et purifiée, par lui qu'elle est sanctifiée et enrichie de tous les trésors de la grâce, par lui enfin qu'elle sera un jour glorifiée. Pénétrée de reconnaissance pour un si grand bienfait, elle prodigue au Sauveur souffrant et mourant les plus touchants hommages, ne pouvant se lasser de redire, dans les transports de son amour : « Nous vous adorons, ô Christ, et nous vous bénissons, parce que, en mourant sur la croix, vous avez racheté le monde : *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi, quia per crucem tuam redemisti mundum* (2). »

Rien, dans l'Église, si l'on excepte le culte de l'Eu-

(1) *Præf. Miss. sacerdotii.*
(2) *Lit. Eccl.*

charistie, n'égale les honneurs rendus au mystère de la croix. Ils se révèlent à nous extérieurement dans les nombreuses fêtes et dans les solennités liturgiques qui en sont l'expression. Mais il a sa vérité et sa vie dans les sentiments d'amour et de tendre compassion pour Jésus crucifié que l'Esprit de Dieu fait naître dans les âmes, surtout dans les âmes les plus élevées et les plus pures.

Or, la première, Marie a pratiqué le culte de la croix; et elle l'a pratiqué bien mieux et bien plus parfaitement que ne l'a pu faire et que ne le fera jamais l'Église tout entière. Représentons-nous tout ce que le souvenir de la passion de Jésus-Christ a fait ressentir de mouvements affectueux, d'impressions douloureuses, de tendre compassion, aux âmes les plus embrasées des flammes du saint amour: à saint Jean, à sainte Madeleine, à saint Augustin, à saint François d'Assise, à sainte Thérèse, à ce pieux Thomas de Jésus dont le cœur, au spectacle des souffrances de Jésus, se livre à des épanchements si tendres. Nous aurons sous les yeux une admirable expression de compassion religieuse pour le Sauveur souffrant. Cependant, l'âme de Marie, au pied de la croix, s'élève plus haut encore.

Les souffrances dont nous avons le spectacle sous les yeux excitent d'autant plus vivement notre compassion que nous en apprécions mieux l'étendue, et que la personne qui les endure est pour nous l'objet d'un amour plus tendre. Or qui, mieux que Marie, connut les souffrances de Jésus, et qui resssentit jamais pour ce divin Maître un amour plus ardent? Aussi, ce qu'elle éprouva d'amertume et d'angoisse surpasse tout ce que nous pouvons imaginer. C'est pourquoi l'Église, empruntant les paroles par lesquelles le prophète Jérémie exhale sa douleur sur la désolation de Jérusalem, et les appli-

quant à Marie, ne craint pas de s'écrier : « Votre affliction, ô Vierge, égale en étendue et en profondeur l'immensité des mers : *Magna est velut mare contritio tua* (1). » Il n'y a pas d'exagération à dire que nulle douleur, après celle qu'endura Jésus sur la croix, n'égala la douleur compatissante dont sa sainte Mère fut accablée ; et c'est avec raison que Marie, bien qu'elle n'ait pas, comme les martyrs, souffert en son corps, est néanmoins appelée la *Reine des Martyrs*.

III. — Affections et résolutions.

En vertu de ma vocation sacerdotale, je suis appelé à faire, tous les jours de ma vie, ce que Marie a fait au pied de la croix.

Vous serez, ô Vierge sainte, mon modèle dans l'accomplissement de ce grand devoir. Quand j'aurai le bonheur de monter au saint autel, et dès maintenant toutes les fois que j'assisterai au saint sacrifice, je me rappellerai votre présence sur le Calvaire au moment où Jésus expirait ; je me représenterai les impressions que vous avez ressenties alors et la part que vous avez prise à la douloureuse immolation qui s'accomplissait sous vos yeux ; et je puiserai dans ce souvenir une religion plus profonde, un amour plus ardent pour Jésus, un désir plus vif et plus généreux de m'unir à ses souffrances, non seulement en y compatissant, mais en portant courageusement ma croix à sa suite.

Obtenez-moi, ô mère de douleur, de votre divin Fils, la grâce dont j'ai besoin pour comprendre comme vous le mystère du Calvaire ; que j'apprenne de vous à le

(1) Thren., II, 13.

méditer, à le goûter, à en sentir la divine onction. Gravez dans mon cœur les plaies sacrées de Jésus, et que toujours elles me soient un mémorial sacré de son amour pour moi.

Comme conclusion pratique de cette méditation, je prends la résolution :

1° De penser souvent aujourd'hui au mystère des douleurs de Marie ;

2° De demander à cette divine mère de m'en donner l'intelligence ;

3° De me tenir de plus en plus, jusqu'à la fête de Pâques, uni à Jésus crucifié.

Sancta mater, istud agas,
Crucifixi fige plagas
Cordi meo valide (1).

CXXX

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX

JÉSUS NOTRE ROI

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous nous représenterons le spectacle de l'entrée de Jésus à Jérusalem. — La foule est nombreuse et enthousiaste. — Les acclamations se font entendre de toutes parts. — Notre-Seigneur permet ainsi que ceux-là

(1) Prose *Stabat.*

mêmes reconnaissent sa mission divine qui, dans quelques jours, demanderont sa mort.

II. Nous méditerons cette parole : *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.*

1° *Ecce rex tuus.* Les prophètes avaient annoncé un Messie-Roi. — L'archange Gabriel avait dit à Marie que Jésus serait assis sur le trône de David. — Jésus en effet est roi par la majesté, par l'autorité et par la puissance.

2° *Rex tuus venit tibi.* A la différence des rois de la terre, Jésus vient à nous. — Il est venu dans la personne des prophètes ; puis il est venu lui-même. — Remonté au ciel, il nous visite par son Église et par la sainte Eucharistie ; il vient, par sa grâce, au-devant de chacun de nous.

3° *Venit tibi mansuetus.* Jésus n'est pas comme les rois de la terre, il veut se faire aimer plutôt que se faire craindre. — Il est doux dans sa crèche, pendant sa vie publique, dans sa passion, au Saint-Sacrement et dans le ciel.

III. Nous nous demanderons si nous honorons assez ce divin Roi ; — si nous accueillons ses visites avec reconnaissance ; — enfin si nous avons pour lui un amour et une confiance sans bornes.

Résolutions : 1° Nous prosterner souvent aux pieds de Notre-Seigneur ; 2° être fidèles à nos moindres devoirs ; 3° recevoir les inspirations de la grâce comme autant de visites de Notre-Seigneur.

Bouquet spirituel : *Domine, qui rex noster es solus, adjuva me.*

I. — Adoration.

L'Église, au début de la seconde semaine du Carême, nous a montré Jésus transfiguré sur le Thabor, et inondant de joie, par l'éclat de son visage, ses disciples étonnés et ravis. C'est l'image des premiers fruits de la pénitence dans l'âme fidèle. Notre-Seigneur se révèle à elle, et, pour ainsi dire, se transfigure devant ses yeux. Au milieu de la sainte quarantaine, un fruit plus précieux encore de ce temps salutaire nous est apparu

dans le miracle de la multiplication des pains ; non seulement Notre-Seigneur se révèle à l'âme pénitente, mais il la console et la rassasie. Aujourd'hui, dans le fait de son entrée triomphante à Jérusalem, Jésus nous découvre le mystère de sa venue dans nos âmes, où il veut demeurer et régner comme un roi dans son palais. C'est le terme le plus élevé des opérations divines en nous, la récompense la plus consolante et la plus précieuse de notre persévérance et de notre fidélité.

En commençant notre oraison, représentons-nous le spectacle de l'entrée de Jésus à Jérusalem, décrite dans le saint Évangile. Jamais encore pareille ovation n'avait été décernée au Sauveur. Il s'avance au milieu d'une foule nombreuse qui se prosterne sur son passage. Des rameaux de palmier et d'olivier jonchent la voie qu'il parcourt. Plusieurs, dans le transport de leur enthousiasme, lui font un tapis de leurs vêtements. Des cris de joie, des acclamations de triomphe, se font entendre de toutes parts. Tous s'empressent de reconnaître en Jésus le Fils de David, le Messie qui doit venir au nom du Seigneur : *Hosanna Filio David; benedictus qui venit in nomine Domini* (1).

Jésus, qui naguère s'était enfui lorsque, après le grand miracle de la multiplication des pains, le peuple nourri par lui voulait le faire roi, accepte maintenant ces honneurs, et consent à être proclamé Roi et Messie. Au moment où son sacrifice va se consommer, dans l'humiliation et dans la souffrance, il veut que sa divine mission soit authentiquement reconnue par ceux-là mêmes qui, dans quelques jours, demanderont sa mort.

Joignons-nous en esprit à la foule pieuse qui forme le

(1) Matth., xxi, 9.

cortège du Sauveur. Réjouissons-nous du glorieux triomphe qui lui est décerné. Rendons-lui tous nos devoirs de respect, d'amour et de reconnaissance. Adorons-le, comme notre Dieu, notre Rédempteur, notre Messie, notre Roi.

II. — Considérations.

L'évangéliste saint Matthieu, dans le récit qu'il fait de l'entrée triomphale du Sauveur, nous y fait voir l'accomplissement d'une prophétie dont Jésus était l'objet : *Hoc autem totum factum est, ut adimpleretur quod dictum est per prophetam, dicentem : Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus* (1). Nous ferons de ces dernières paroles le sujet de nos considérations.

1° « *Ecce rex tuus :* Voici ton roi. » Lorsque Pilate présenta aux Juifs Jésus couronné d'épines en leur disant : « Voici votre roi : *Ecce rex vester* (2), » ces malheureux, aveuglés par la passion, refusèrent de reconnaître la royauté de Jésus, et poussèrent ce cri insensé : *Non habemus regem, nisi Cæsarem* (3). Pour protester contre un si horrible blasphème, reconnaissons Jésus pour notre unique et véritable roi, pour celui qui seul a le droit d'exercer sur nous son empire, et à qui nous devons obéissance et respect.

Jésus est, en effet, notre roi : tel est le titre sous lequel il se présente à nous. C'est aussi celui sous lequel les prophètes l'ont annoncé au monde, et l'idée du Messie-Roi était tellement familière aux Juifs que, ne pouvant comprendre la royauté toute spirituelle

(1) Matth., XXI, 4-5.
(2) Joan., XIX, 14.
(3) *Ib.*, 15.

qu'il devait exercer, ils se le représentaient comme un conquérant, qui devait donner à leur nation l'empire du monde.

Lorsque l'Archange remplit auprès de Marie son divin message, il lui fit connaître que l'enfant qu'elle devait mettre au monde régnerait éternellement en Israël, assis sur le trône de David. Les Mages, par leurs mystérieux présents, reconnurent cette royauté; et l'Esprit-Saint, dirigeant la main de Pilate, à l'insu de ce gentil, en fit inscrire le titre authentique sur la croix, où Jésus consomma, par sa mort, l'œuvre de notre rédemption.

Jésus-Christ est donc roi. Trois choses, en effet, constituent la royauté : la majesté, qui commande le respect, et qui a pour symbole la couronne; l'autorité, qui porte des lois et rend la justice, le sceptre en est le signe; enfin, la puissance, symbolisée par le glaive, devant laquelle toute résistance doit fléchir. Or Jésus possède éminemment cette triple prérogative.

Il est roi par la majesté. Son front est ceint du diadème de gloire; il a reçu un nom devant lequel tout s'incline; il est assis sur un trône à la droite de Dieu. Au ciel, les bienheureux l'entourent de leurs hommages; sur la terre, l'Église lui rend des honneurs divins; l'enfer même est contraint de le reconnaître pour son maître. Rien n'égale la grandeur de ce divin roi. Devant sa majesté, toute majesté s'efface : toute gloire s'éclipse devant la sienne.

Il a l'autorité. Investi par son Père du droit de commander, il est le législateur suprême, à qui tout doit obéissance. Il s'impose aux intelligences, dont, par ses enseignements, il règle la croyance, et qui doivent incliner leur raison devant sa parole. Il s'impose par ses préceptes aux volontés, dont il exige la soumission la

plus entière. Et cette double soumission, le roi Jésus l'obtient de ses sujets, comme ne l'obtinrent jamais les plus grands monarques.

Il possède la puissance. Les rois temporels, pour se faire respecter et obéir, ont des armées redoutables ; ils commandent et se maintiennent par la force. Le roi Jésus n'a point d'armée, et néanmoins sa puissance est sans bornes. Il l'a manifestée pendant sa vie mortelle par les miracles qu'il a opérés. Il la manifeste d'une manière plus éclatante encore par la protection invisible qu'il exerce sur son Église, contre laquelle toutes les puissances de l'enfer déploient en vain leur rage. Défendue par le glaive de ce divin roi, l'Église poursuit en paix sa marche à travers les siècles. Elle brave les efforts de ses ennemis, qui jamais ne prévaudront contre elle.

2° *Rex tuus venit tibi.* Ce grand roi vient à nous. Sur la terre, ce ne sont pas les rois qui vont à leurs sujets; ce sont les sujets qui vont aux rois. Ceux-ci croiraient déroger à leur dignité s'ils descendaient du trône pour se mêler à la foule. Renfermés dans leurs palais, ils estiment que tout ce qu'on a le droit d'attendre de leur bienveillance, c'est qu'ils se montrent d'un accès facile, et qu'ils accueillent avec bonté ceux qui viennent implorer leur assistance ou réclamer leur protection.

Il n'en est pas ainsi du roi Jésus. Non seulement il nous attend, toujours prêt à recevoir nos hommages, à écouter nos prières et à les exaucer; mais encore il vient à nous : *Rex tuus venit tibi.*

Il est d'abord venu dans la personne des saints prophètes, ses envoyés, qu'il a remplis de son Esprit, et dont il s'est servi comme d'autant d'organes pour nous faire entendre sa parole, se faire connaître d'avance aux hommes, et préparer le monde à son avènement.

Puis, au temps marqué par sa providence, il est venu lui-même. Par amour pour nous, il est descendu du ciel sur cette triste terre, il s'est revêtu de notre nature, et s'est fait semblable à nous. Durant trente-trois ans, il a vécu de notre vie, il a conversé avec nous, il a enseigné une doctrine toute céleste, il a répandu sur son passage des bienfaits sans nombre. Bon et charitable pour tous, il l'a été surtout pour les pécheurs, qu'il a recherchés avec tendresse, afin de les ramener à lui. C'est ainsi que ce roi débonnaire est venu à nous, et nous a visités : *Visitavit nos oriens ex alto* (1).

Remonté au ciel, il n'a pas interrompu ses charitables visites. Il vient toujours à nous. Il y vient par son Église, dont il est l'âme, et dans laquelle il continue sa vie; il y vient surtout par l'Eucharistie, merveilleuse invention de son amour pour les hommes, au moyen de laquelle, sans cesse présent au milieu de nous, il est le pain qui nourrit nos âmes.

Et ce n'est pas seulement d'une manière générale et en quelque sorte collectivement qu'il nous visite, il vient en particulier au-devant de chacun de nous. Ne nous dit-il pas, dans l'*Apocalypse*, qu'il est toujours à la porte de notre cœur, et qu'il frappe pour que nous lui ouvrions : *Ecce sto ad ostium, et pulso* (2)? Que sont, en effet, les lumières et les inspirations de la grâce, sinon des appels de Jésus qui vient à nous? Il vient à nous quand nous sommes pécheurs, pour nous convertir; quand nous sommes justes, pour nous consoler par sa présence; même quand nous ne l'appelons pas, même quand nous le fuyons. Ainsi est-il venu au-

(1) Luc, I, 78.
(2) *Apoc.*, III, 20.

devant de saint Paul, qui le persécutait, de saint Augustin, qui lui résistait.

3° *Rex tuus venit tibi mansuetus.* Le roi Jésus vient à nous plein de douceur. Ce qui caractérise les rois et les puissants du siècle, c'est la grandeur qui effraie et éloigne, beaucoup plus que la bonté qui attire. Il semble qu'ils aient beaucoup plus l'ambition de se faire craindre que celle de se faire aimer. Tout au contraire, ce qui caractérise Jésus le divin roi des âmes, c'est la mansuétude. Lorsqu'il nous invite à nous ranger parmi ses disciples, il allègue surtout, pour nous y engager, sa douceur : « Venez à moi, dit-il, prenez mon joug, recevez mes enseignements ; car je suis un Maître doux et débonnaire. Mon joug est suave et le fardeau que j'impose est léger : *Venite ad me omnes... Tollite jugum meum super vos, et discite a me quia mitis sum et humilis corde... Jugum enim meum suave est, et onus meum leve* (1). »

Quelle n'est pas, en effet, la douceur de Jésus ?

Il est doux dans sa crèche, où il se montre à nous sous les traits d'un petit enfant, type le plus touchant de la douceur.

Il a été doux pendant sa vie. Quelle bonté, en effet, quelle condescendance, quelle tendre compassion pour nos misères, quel empressement charitable à les soulager ! S'il adresse des paroles sévères aux pharisiens hypocrites, dont il veut démasquer la malice, il n'a pour les pécheurs repentants que des entrailles de miséricorde ; il n'en rebute aucun, et tous trouvent auprès de lui l'encouragement et le pardon.

Il a été doux dans sa passion. « Je suis, dit-il lui-

(1) Matth., xi, 28, 29, 30.

même par son prophète, comme un agneau plein de mansuétude que l'on conduit à la boucherie : *Et ego quasi agnus mansuetus qui portatur ad victimam* (1). » Il manifeste cette mansuétude par son silence au milieu des indignes traitements qu'on lui fait subir : *Jesus autem tacebat* (2); par les paroles de pardon pour ses bourreaux qu'il adresse à son Père : *Pater, dimitte illis* (3); par la résignation toute divine et le calme adorable qu'il fait paraître au prétoire et à la croix.

Il est doux dans son sacrement, où il s'épanche si suavement en faveur des âmes pieuses, qui vont l'y adorer, ou qui le reçoivent avec un cœur bien préparé.

Il est doux dans le ciel, où il réjouit les anges et les saints, auxquels il se donne sans mesure, et pour lesquels il est une source inépuisable de joie et de félicité.

Touchée de cette mansuétude incomparable du divin Jésus, son époux et son roi, l'Église l'exalte avec transport dans ses hymnes sacrées. « Le souvenir de Jésus, dit-elle, est plein de douceur; il donne au cœur la joie véritable; mais sa douce présence est au-dessus de toute suavité. Il n'y a rien qu'il soit plus doux de chanter, rien qu'il soit plus délicieux d'entendre, rien qu'il soit plus agréable de méditer, que Jésus, le Fils de Dieu : *Jesu dulcis memoria, Dans vera cordis gaudia; Sed super mel et omnia, Ejus dulcis præsentia. Nil canitur suavius, Nil auditur jucundius, Nil cogitatur dulcius, Quam Jesus Dei Filius* (4).

(1) Jér., XI, 19.
(2) Matth., XXVI, 63.
(3) Luc, XXIII, 34.
(4) *Hymn. Eccl., in Off. SS. Nom. Jesu.*

III. — Affections et résolutions.

Jésus est le roi de mon cœur. Il l'est par la dignité de sa personne ; il l'est par le droit qu'il a acquis sur moi en me rachetant ; il l'est par l'autorité que lui a conférée son divin Père ; il l'est enfin par le choix libre de ma volonté. Je dois donc honorer ce divin roi, lui obéir, lui faire hommage de tout ce que j'ai et de tout ce que je suis, me soumettre entièrement à son empire.

Ce grand roi vient à moi pour me combler de ses richesses. Je dois donc accueillir ses visites avec reconnaissance, répondre avec une fidélité parfaite aux avances qu'il daigne me faire, lui ouvrir mon cœur, dont il me demande l'entrée.

Enfin, il est un roi plein de mansuétude et de bonté, toujours prêt à compatir à mes faiblesses et à écouter mes prières. Je dois donc avoir pour lui un amour et une confiance sans bornes.

Est-ce ainsi, ô Jésus, que j'ai reconnu et honoré votre royauté ? Il est vrai, Seigneur, je ne suis pas du nombre de ceux qui la repoussent, qui secouent votre joug, et disent avec hauteur : *Nolumus hunc regnare super nos* (1) ; mais n'est-il pas vrai aussi que, tout en rendant hommage à ce titre de roi que vous portez, tout en reconnaissant qu'il n'est rien de plus légitime, je ne l'ai pas glorifié comme je l'aurais dû faire, n'accomplissant que bien imparfaitement à votre égard les devoirs d'un sujet envers son roi ?

Qu'il n'en soit plus ainsi, ô mon Dieu ! Soyez vraiment le roi de mon âme ; que tout en moi vous honore

(1) Luc, XIX, 14.

et vous soit soumis. Régnez et dominez en mon âme, et que vos moindres volontés soient pour moi des ordres.

Comme conclusion des considérations que je viens de faire, je prends la résolution :

1° De me prosterner de temps en temps en esprit, durant la journée, aux pieds de Notre-Seigneur, le reconnaissant pour mon véritable roi ;

2° De me montrer très fidèle à mes moindres devoirs, y voyant des ordres du divin roi Jésus ;

3° De reconnaître dans les bonnes pensées que l'Esprit-Saint me suggérera autant de visites de Jésus le divin roi qui vient à moi.

Domine,... qui rex noster es solus, adjuva me (1).

CXXXI

POUR LE LUNDI DE LA SEMAINE SAINTE

JÉSUS AU JARDIN

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous nous représenterons les diverses circonstances de l'agonie de Notre-Seigneur. Jésus se retire au Jardin des Oliviers ; — il s'éloigne de ses Apôtres ; — son âme s'abandonne à la tristesse la plus amère ; — une sueur de sang coule de tous ses membres. — Nous compatirons à tant de douleurs.

II. Nous verrons que Jésus, en ce mystère, est le modèle des âmes qui se livrent à l'esprit de pénitence :

(1) *Esth.*, XIV, 3.

1° Il voit comme dans un immense tableau les péchés de tous les hommes. — Le livre des consciences est ouvert devant lui. — Nous devons nous efforcer de connaître et le nombre et la grièveté de nos fautes.

2° A la vue des péchés du monde, Jésus éprouva un profond sentiment de tristesse. — Sa douleur eut pour objet et les crimes énormes et les moindres fautes. — Si notre pénitence est sincère comme celle des saints, nous aurons part à la douleur de Notre-Seigneur.

3° Jésus accepta d'être la victime pour l'expiation des péchés, et il se dévoua à un douloureux sacrifice. — L'âme que possède l'esprit de pénitence, à l'exemple de Jésus, accepte avec joie les expiations que la Providence lui impose.

III. Nous nous demanderons si nous avons ces trois dispositions, et nous reconnaîtrons que nous devons les puiser en Notre-Seigneur.

Résolutions : 1° Être fidèles à notre examen de conscience ; 2° entretenir en nous la contrition ; 3° accepter toutes les mortifications de providence qui se présenteront.

Bouquet spirituel : *Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum.*

I. — Adoration.

Représentons-nous par la foi les diverses circonstances de la douloureuse agonie que Jésus voulut subir au début de sa passion. Il vient de terminer le repas où, pour la dernière fois, il a laissé aux siens, comme gage de sa tendresse, le sacrement de l'Eucharistie, où enfin, en leur annonçant de nouveau l'épreuve qu'il allait traverser, il les a prémunis contre le scandale dont cette épreuve aurait pu être pour eux la cause.

Il se retire alors avec ses disciples dans le jardin des Oliviers. C'est là, il le sait, que, dans quelques heures, ses ennemis, mettant à profit la puissance qui leur est accordée, vont se saisir de lui, et assouvir sur sa personne adorable leur haine sacrilège. Afin de se pré-

parer à boire le calice que son Père lui présente, il s'éloigne de ses apôtres, ne gardant avec lui que Pierre, Jacques et Jean, pour que les trois témoins de sa gloire sur le Thabor fussent aussi les témoins de son agonie ; et pendant qu'il prie à deux genoux, son âme, prévenant en quelque sorte, par un acte libre de sa volonté, les maux que les hommes vont lui faire subir, s'abandonne à la tristesse la plus amère. *Tristis est*, dit-il, *anima mea usque ad mortem* (1). La terreur, l'abattement et un ennui mortel se succèdent en lui. *Cœpit pavere, tædere* (2), *contristari et mœstus esse* (3).

Telle est la véhémence du sentiment qui l'oppresse que, dans l'accablement dont il est saisi, une sueur de sang coule de tous ses membres, et inonde la terre : *Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram* (4). Il est réduit à une véritable agonie : *Factus in agonia* (5). Et il faut qu'un ange vienne du ciel soutenir son courage : *Apparuit autem illi angelus de cælo, confortans eum* (6).

Qui de nous pourrait contempler ces cruelles angoisses de l'âme du Sauveur sans en partager l'amertume ? Ah ! gardons-nous d'imiter l'insensibilité des apôtres qui, témoins de l'agonie de leur divin maître, et initiés par lui au secret de sa tristesse, se laissent aller au sommeil, en attendant le moment où, saisis de crainte, ils l'abandonneront sans défense aux mains de ses ennemis. Jésus agonisant nous invite à veiller, à pleurer et à prier avec lui : *Vigilate, et orate* (7). Désirons ar-

(1) Matth., XXVI, 38.
(2) Marc., XIV, 33
(3) Matth., XXVI, 37.
(4) Luc, XXII, 44.
(5) *Ibid.*, 43.
(6) *Ibid.*
(7) Matth., XXVI, 41.

demment de répondre à l'invitation qu'il nous adresse ; et, nous tenant humblement à ses pieds, demandons-lui de nous donner part à ses larmes et à sa pénitence.

II. — Considérations.

Dans le mystère de son agonie au jardin, par lequel s'ouvre la série des mystères de la passion, Jésus se présente à nous comme le modèle des âmes qui, au début de leur conversion, se livrent aux exercices de la pénitence, travaillent à expier et à laver dans leurs larmes les péchés de leur vie passée, et parcourent ce que les maîtres de la vie spirituelle appellent la *voie purgative*.

Entrons par la foi dans l'intérieur de ce divin pénitent, et considérons attentivement les impressions qu'y produit l'esprit de pénitence.

1° Ce fut d'abord dans son intelligence une lumière très vive, qui lui découvrit tous les péchés dont les hommes s'étaient rendus coupables, depuis le péché d'Adam, source de tous les autres, jusqu'à celui du traître Judas et des juifs déicides, jusqu'à ceux qui devaient être commis encore jusqu'à la fin du monde. Il les vit et les discerna tous, depuis les plus énormes jusqu'aux plus légers, depuis ces crimes monstrueux qui semblent le dernier effort de la corruption et de la scélératesse, jusqu'à ces imperfections et ces faiblesses dont les plus saintes âmes elles-mêmes ne sont pas exemptes. Par une sorte d'anticipation du dernier jugement, dans lequel le livre des consciences sera ouvert aux yeux du monde entier, l'effrayante série des désordres et des abominations qui ont été et qui seront la triste conséquence, et

comme le lugubre épanouissement du péché d'origine, se déroula aux yeux de Jésus. Les enflures de l'orgueil, les dépravations honteuses de la sensualité, les cruautés de la vengeance, les blasphèmes et les sacrilèges de l'impiété, se présentèrent à lui avec leurs espèces, leurs circonstances et leur nombre. Ainsi, l'âme sainte de Jésus put apprécier toute l'étendue des ravages que le péché avait causés dans le monde, et que ses souffrances devaient expier.

Le premier effet de la grâce de la pénitence dans une âme est aussi de lui faire connaître le nombre et la grièveté de ses péchés. Jusque-là, sa conscience avait été enveloppée de ténèbres; une nuit profonde y régnait, et l'empêchait d'en pénétrer les replis. Elle ne se connaissait pas elle-même ; et les péchés, en se multipliant en elle, rendaient de jour en jour plus profond son aveuglement. Mais voilà que tout à coup, éclairée d'un rayon de la grâce, elle a mesuré la profondeur de l'abîme où elle est tombée. Elle se voit avec effroi comme accablée sous le poids des péchés qu'elle a commis ; et elle ne peut que s'écrier avec le prophète : *Peccavimus, injuste egimus, iniquitatem fecimus* (1). *Iniquitates meæ supergressæ sunt super caput meum* (2).

Plus une âme est pénétrée de l'esprit de pénitence, plus elle possède cette vue claire et distincte de ses péchés. Voilà pourquoi les saints, qui en étaient remplis, se connaissaient si parfaitement eux-mêmes, et découvraient dans leur conscience, avec une si merveilleuse délicatesse, les moindres taches et les plus légères imperfections.

(1) Ps. CV, 6.
(2) Ps. XXXVII, 5.

2° A la lumière qui éclaira l'intelligence de Jésus pour lui faire connaître les péchés du monde succéda dans son cœur un sentiment de douleur très vif et très profond. La tristesse qu'il éprouva alors fut telle qu'elle eût été capable de lui donner la mort si une force divine ne l'eût soutenu : *Tristis est,* dit-il, *anima mea usque ad mortem* (1). Tout péché, quelque léger qu'on le suppose, est pour le cœur de Jésus, à raison du désordre qu'il renferme, de l'outrage qu'il fait à Dieu, des maux sans nombre qu'il entraîne pour celui qui s'en rend coupable, une cause de peine et de chagrin. Il est vrai qu'aujourd'hui, dans son état bienheureux de vie ressuscitée et glorieuse, l'âme du Sauveur est inaccessible à ces sentiments. Mais au jardin des Oliviers elle s'y livra sans réserve et en fut comme inondée.

Sa douleur eut pour objet non seulement les crimes qui donnent la mort à l'âme et entraînent la réprobation, mais ces immortifications, ces légèretés, ces caprices, ces distractions et ces négligences volontaires dans la prière, ces attaches désordonnées, ces froideurs, ces inimitiés, qui se rencontrent si fréquemment dans notre vie, et dont nous tenons si peu de compte. Notre-Seigneur, comprenant, par sa science divine, la grièveté de ces péchés, les pleura tous; tous ils contribuèrent à produire en lui cette tristesse mortelle qui fit couler des larmes de ses yeux et du sang de tout son corps.

Il faut, si notre pénitence est sincère, que nous ayons part à la douleur que le péché cause à Jésus. Cet adorable maître n'avait point commis les fautes qu'il pleurait : son âme était pure et sainte. Nous, au contraire, nous avons multiplié nos offenses. Comment donc

(1) Matth., xxvi, 38.

pourrions-nous envisager ces désordres si nombreux sans être pénétrés du regret de nous en être rendus coupables? C'est là le sacrifice par excellence que Dieu demande de nous : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus* (1). Tous les vrais pénitents ont été fidèles à l'offrir à Dieu. David, saint Pierre, la Madeleine, saint Augustin, ont eu le cœur percé de douleur, et ont versé des larmes abondantes au souvenir de leurs péchés ; et, jusqu'à la fin de leur vie, ils ont déploré amèrement le malheur d'avoir offensé Dieu. Imitons-les ; et, puisque comme eux nous avons péché, comme eux aussi présentons-nous devant Dieu avec ce cœur contrit et humilié qui trouve toujours grâce devant la divine majesté. *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies* (2).

3° Mais le Sauveur, au spectacle du péché qu'il eut sous les yeux, ne se contenta pas de livrer son cœur à la tristesse ; il accepta la mission que son divin Père lui imposait d'être la victime de propitiation destinée à expier nos offenses. Quoique innocent, il se soumit au châtiment que méritaient les coupables ; et il prit avec empressement le calice de l'humiliation et de la souffrance, pour le boire jusqu'à la lie. Il est vrai qu'à la perspective des expiations douloureuses dont il va subir la rigueur, il permet à sa nature humaine de sentir le trouble et l'effroi. *Pater mi,* dit-il, *si possibile est, transeat a me calix iste* (3). Mais bientôt, par un acte sublime de charité, il se dévoue au sacrifice, et déclare adhérer pleinement aux volontés de son Père, pour souffrir et

(1) Ps. L, 19.
(2) *Ibid.*
(3) Matth., XXVI, 39.

pour mourir : *Verumtamen, non sicut ego volo, sed sicut tu* (1).

L'âme que possède l'esprit de pénitence éprouve comme Jésus le besoin de l'expiation et du sacrifice. Elle comprend que la privation et la souffrance sont pour elle l'unique moyen de se dégager complètement et efficacement des liens du péché, d'effacer la souillure qu'il lui a imprimée, de se guérir de ses blessures, de réparer ses forces, de recouvrer la plénitude de la grâce, et d'offrir à Dieu la satisfaction à laquelle il a droit. C'est pourquoi, sans écouter les répugnances de la nature, qui se révolte contre tout ce qui la fait souffrir, elle accepte avec joie les expiations que la Providence lui impose ; elle se laisse, à l'exemple du Sauveur, insulter, flageller, couronner d'épines. Bien plus : se considérant comme une victime vouée à l'immolation, elle ne se contente pas des souffrances que Dieu lui envoie ; mais animée d'un saint zèle contre elle-même, elle devient son propre sacrificateur. Hostie volontaire, elle se consume par la pratique de la mortification, et saisit avec joie toutes les occasions de s'imposer quelque violence et de faire triompher en elle l'esprit sur la chair.

III. — Affections et résolutions.

La pénitence est le premier mouvement de l'âme qui veut s'élever à Dieu et s'unir à lui. C'est sur ce fondement que toute vraie sainteté doit s'appuyer. « Faites pénitence, disait aux foules, qui accouraient pour recevoir son baptême, le saint Précurseur ; car le royaume du ciel est proche : *Pœnitentiam agite ; appropinquavit*

(1) Matth., xxvi, 39.

enim regnum cælorum (1). » C'est ce que d'ailleurs me démontre péremptoirement l'exemple de Notre-Seigneur et des saints.

S'il en est ainsi, puis-je croire que je sois dans la voie de la sainteté? Où en suis-je de l'esprit de pénitence? Ai-je, par un examen attentif, approfondi les mystères de ma conscience? Ne dois-je pas craindre au contraire de m'être fait sous ce rapport de tristes illusions? Trouvé-je au fond de mon cœur cette détestation du péché, cette douleur vraie que la grâce produit dans l'âme pénitente, et qui seule peut m'obtenir de Dieu pardon et miséricorde? Mais surtout suis-je généreux dans l'expiation du péché? Embrassé-je avec courage les pratiques de la pénitence? Ai-je au moins été fidèle à accepter celles que le devoir m'impose?

O Jésus, c'est en vous que je dois aller puiser ces dispositions. Vous êtes appelé avec raison le pénitent universel de l'Église. Vous avez par vos souffrances expié nos péchés; et, en les expiant, vous ne nous avez pas seulement donné le modèle de l'expiation à laquelle nous devons nous soumettre nous-mêmes; vous nous avez encore mérité la grâce dont nous avons besoin pour vous imiter. Répandez en moi, ô mon Dieu, cette grâce précieuse. Donnez à mon esprit la lumière pour connaître mes péchés, à mon cœur, la douleur pour les détester, à ma volonté, une détermination généreuse de les expier.

Soutenu et fortifié par cette grâce de pénitence, je prends la résolution :

1° D'être plus attentif et plus fidèle à faire mon examen de conscience;

2° D'entretenir en moi la contrition de mes fautes

(1) Matth., III, 2.

passées, et de me renouveler dans cette disposition par la méditation fréquente des vérités propres à la produire dans mon âme ;

3° D'accepter en esprit d'expiation toutes les mortifications de providence qui s'offriront à moi.

Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum (1).

CXXXII

POUR LE MARDI DE LA SEMAINE SAINTE

JÉSUS SUR LE CHEMIN DU CALVAIRE

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous nous rappellerons les principales circonstances de la passion de Notre-Seigneur. — Nous contemplerons tout le détail de ces scènes douloureuses. — Arrêtant nos regards sur le divin Sauveur, nous adorerons sa douceur, sa patience, son esprit d'obéissance et de sacrifice.

II. Nous verrons que Jésus marchant au Calvaire est le modèle de l'âme qui parcourt la voie de la perfection ; trois circonstances fixeront notre attention :

1° *La croix que Notre-Seigneur reçoit sur ses épaules.* A la vue de cet instrument de mort, Jésus tressaillit de joie. — Il vit dans la croix l'autel de son sacrifice et le trophée de sa victoire. — A l'exemple du Maître, le chrétien reçoit toutes les croix que Dieu lui présente, et les porte généreusement.

2° *Le chemin qu'Il parcourt.* Jésus ne s'arrête point

(1) *I Petr.*, II, 21.

et gravit la montagne du sacrifice. — A son exemple le chrétien marche dans la voie des épreuves et du sacrifice avec patience et sans découragement.

3° *Les incidents de ce voyage douloureux.* Par trois fois Jésus, épuisé de fatigue, tomba la face contre terre. — D'un autre côté, quelques rencontres consolèrent le Sauveur. — Ainsi le chrétien connaît d'une part les faiblesses de la nature; et d'autre part la grâce le console dans ses épreuves.

III. Nous nous souviendrons qu'il y a comme deux exercices du chemin de la croix : le premier consiste dans la méditation du mystère, l'autre dans la participation active à ce même mystère ; nous concevrons le désir d'imiter les saints, qui ont si bien suivi Notre-Seigneur dans la voie royale de la croix.

Résolutions : 1° Demander l'amour de la croix ; 2° reconnaître, dans le travail qu'impose la vertu une participation au mystère de Jésus portant sa croix ; 3° être fidèle au pieux exercice du Chemin de la croix.

Bouquet spirituel : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me.*

I. — Adoration.

Le mystère de l'agonie, symbole de la vie pénitente imposée à tout chrétien, s'est accompli au sein des ténèbres de la nuit, et dans la silencieuse solitude du jardin de Gethsémani. Voici, maintenant, un autre mystère qui doit s'accomplir dans la pleine lumière du jour, en présence d'un grand nombre de spectateurs, au milieu du tumulte et du bruit. Jésus vient d'être livré, par la trahison de Judas, aux mains de ses ennemis. Il est chargé de chaînes, traîné de tribunal en tribunal, d'Anne à Caïphe, de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, d'Hérode à Pilate. Il est insulté, flagellé, couronné d'épines, et enfin il entend prononcer contre lui une sentence de mort. Il reçoit alors sur ses épaules ensanglantées la croix sur laquelle il doit mourir ; et il

se dirige chargé de ce fardeau, au milieu des malédictions et des blasphèmes que, de toutes parts, on vomit contre lui, vers la montagne du Calvaire, où il va être crucifié.

Considérons attentivement les détails et les moindres circonstances de ces scènes douloureuses. Toutes les souffrances de Jésus méritent d'être méditées; il n'en est aucune qui ne renferme une lumière, un modèle, une exhortation, une grâce. Que nos oreilles et nos yeux soient donc ouverts, que notre esprit soit attentif, surtout que notre cœur recueille avec amour tout ce que l'esprit de Dieu daignera nous révéler des douleurs et des ignominies du Sauveur.

Mais dans cet adorable mystère, quel plus digne objet de méditation que le Sauveur lui-même, qui s'y révèle à nous, plus complètement que dans les autres circonstances de sa vie mortelle, comme le modèle accompli de toute perfection! A l'extérieur, quelle douceur dans ses paroles! Quelle patience dans son silence! quel calme et quelle résignation sur son visage! A l'intérieur, qui pourrait dire avec quelle joie, quel amour, quel esprit d'obéissance, de religion et de sacrifice, quelle charité pour nous, il supporte les souffrances que lui impose sa qualité de Rédempteur!

Adorons ces dispositions de Jésus souffrant. Compatissons de nouveau aux douleurs qu'il endure, mais surtout suivons-le dans ce chemin du Calvaire qu'il parcourt avec tant de courage.

II. — **Considérations.**

Après que le chrétien a purifié son cœur par la pénitence, une nouvelle carrière s'ouvre devant lui. Il faut que, par un long et laborieux exercice, il forme dans

son cœur l'habitude des vertus chrétiennes, et qu'ainsi il s'élève peu à peu, dans la mesure de sa grâce, à la perfection de la sainteté. C'est ce que les maîtres de la vie spirituelle appellent la *voie illuminative*. Jésus marchant au Calvaire est le modèle de l'âme qui suit cette voie.

Trois circonstances doivent ici fixer notre attention : 1° la croix que Jésus reçoit sur ses épaules; 2° le chemin qu'il parcourt, chargé de ce pesant fardeau ; 3° les divers incidents de son douloureux voyage.

1° L'arrêt de mort ayant été prononcé contre Jésus-Christ, la croix, qui avait été préparée d'avance, lui fut présentée pour qu'il la prît et la portât jusqu'au lieu du supplice. L'âme du Sauveur tressaillit alors d'une joie toute sainte. La croix lui apparut entourée de cet éclat divin qu'il devait lui communiquer par son immolation. Il vit en elle, non le gibet infamant des criminels, mais l'autel de son sacrifice, le trophée de sa victoire, le sceptre de sa royauté, l'étendard sacré destiné à rallier ses élus. Aussi se la laissa-t-il imposer sans résistance, ou plutôt, la prenant de ses mains divines, avec l'empressement de l'amour, il se l'imposa lui-même : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem* (1).

Depuis que Jésus-Christ a adopté la croix pour son signe : *Signum Filii hominis* (2), et l'a sanctifiée par le contact de sa chair sacrée et l'effusion de son sang, elle est devenue le signe du chrétien et la condition indispensable de la sainteté. Comme Jésus quittant le prétoire pour aller au Calvaire, le chrétien, en entrant dans la vie, reçoit une croix qu'il n'a point choisie,

(1) *Hebr.*, XII, 2.
(2) Matth., XXIV, 30.

mais dont la Providence a fait choix pour lui. Cette croix l'accompagnera jusqu'à sa mort et il y trouvera, s'il est fidèle, la perle précieuse du royaume de Dieu.

Elle se compose de tout ce que la vie renferme de dur et d'amer, des douleurs et des tristesses de l'âme aussi bien que des souffrances du corps, des peines inhérentes à la personne, et qu'elle porte partout avec elle ; et de celles qui résultent du milieu dans lequel la vie s'écoule, des liens qui nous unissent aux autres hommes, des devoirs plus ou moins pénibles que notre vocation nous impose. Variée à l'infini dans ses formes, elle est tantôt extérieure et apparente, tantôt intime et secrète. Quelquefois, elle se fait sentir comme un poids qui écrase; d'autres fois, c'est une pointe acérée qui pénètre jusqu'aux dernières profondeurs de l'âme, pour y atteindre ce qu'il y a de plus délicat et de plus sensible.

Mais chaque homme a la sienne, sous laquelle il lui faut courber les épaules, sans qu'il lui soit possible de s'y soustraire. C'est à porter courageusement cette croix que le chrétien doit avant tout s'appliquer; là se trouve pour lui la première, on pourrait presque dire l'unique loi de la perfection. Secouer ce joug ou s'en plaindre, et chercher ailleurs des pratiques de sanctification, serait une illusion manifeste. Notre-Seigneur nous le fait assez entendre lorsque, résumant en quelque sorte son Évangile, il le ramène tout entier à l'obligation de porter sa croix.

2° Chargé de ce fardeau, Jésus se met en marche et s'avance dans le chemin qui doit aboutir au Calvaire. Il ne lui sera pas permis de s'arrêter dans cette voie sanglante. Malgré l'épuisement de ses forces, il gravit, nouvel Isaac, la montagne du sacrifice; et, soutenu par

la vertu divine, qui empêche en lui la nature de défaillir, il parvient enfin à ce sommet où la croix doit être dressée, et où il découvre la consommation de son épreuve et le terme de sa course.

Après avoir reçu, comme Jésus-Christ, la croix sur ses épaules, le chrétien doit aussi accomplir un pénible voyage. La perfection à laquelle Dieu l'appelle est placée au sommet d'une montagne, nouveau Calvaire qu'il lui faut gravir au prix de fatigues sans nombre. Chaque action vertueuse qu'il accomplit, chaque renoncement qu'il pratique, chaque sacrifice qu'il offre à Dieu, le rapproche de ce terme que la foi lui montre de loin comme but de ses efforts.

En effet, ce n'est pas subitement que les habitudes surnaturelles des vertus chrétiennes se forment dans notre âme. Elles y croissent et s'y fortifient lentement, à travers bien des difficultés et bien des obstacles. Elles sont le résultat d'une élaboration longue et pénible par laquelle la vie des sens est peu à peu comprimée et détruite, en même temps que la vie de la grâce s'étend, se développe, et devient enfin reine et maîtresse. C'est par la patience que se produisent en nous les fruits de la sainteté : *Fructum afferunt in patientia* (1). Il est donc vrai que, pour parvenir à la perfection, il faut parcourir une route escarpée, c'est-à-dire s'imposer de nombreux sacrifices, travailler, lutter, souffrir ; et Jésus gravissant, péniblement chargé de sa lourde croix, la montagne du Calvaire est bien, dans le travail de transformation surnaturelle que nous voulons opérer en nous, le plus parfait modèle que nous puissions avoir devant les yeux.

(1) Luc, VIII, 15.

3° Enfin, le voyage du Sauveur au Calvaire présente divers incidents dignes de fixer notre attention. Ils sont de deux sortes, les chutes et les rencontres.

La tradition nous apprend que trois fois, en parcourant l'intervalle qui séparait le prétoire du Calvaire, Jésus, épuisé de fatigue, tomba la face contre terre sous l'accablant fardeau de sa croix. Nous savons aussi que, dans le cours de ce pénible trajet, quelques rencontres ménagées par la Providence vinrent soutenir le Sauveur dans son accablement, et répandirent en son âme un peu de consolation parmi tant d'amertumes. Dieu, qui lui avait envoyé un ange au jardin, plaça sur son chemin, quand il se rendit au Calvaire, Marie, sa divine mère, Simon, le Cyrénéen, qui l'aida à porter sa croix, la pieuse femme qui, touchée de compassion, essuya son visage, tout baigné de sueur et de sang, les filles d'Israël, qui le suivaient et répandaient des larmes sur ses souffrances. Précieux soulagements que Jésus accepte avec reconnaissance.

Cette double circonstance du voyage de Jésus se retrouve dans la voie mystique que parcourt le chrétien. Ne pouvons-nous pas y reconnaître la double action de la nature et de la grâce qui ne cesse de s'y faire sentir?

D'une part, c'est la nature avec ses innombrables faiblesses, la nature, qui ne peut que défaillir sous le poids de la croix, et qui, en succombant, nous entraîne avec elle dans les chutes dont la vie du chrétien offre trop souvent le spectacle. Tantôt la tristesse, le découragement, la défiance; tantôt une tiédeur désolante qui nous rend lâches et apathiques; tantôt le péché, que nous commettons de mille manières : tels sont les tristes incidents qui, dans la vie du chrétien, répondent aux chutes de Jésus. Le Sauveur a voulu éprouver ces défaillances et ces faiblesses afin de nous apprendre à ne

pas nous laisser aller à l'abattement quand nous tombons, mais à nous relever pour continuer notre voyage avec une ardeur nouvelle.

D'autre part, pour nous aider et nous soutenir, nous avons la grâce, qui ne nous abandonne jamais, et qui se fait sentir avec plus de force dans les tentations et les épreuves. Ce sont les consolantes et fortifiantes rencontres qui furent ménagées à Jésus sur le chemin du Calvaire. La grâce allège le poids de la croix, essuie nos larmes, nous fait entendre au fond du cœur des paroles propres à ranimer notre courage. Elle emprunte, pour nous faire sentir sa divine action, toutes les formes et tous les langages. Ici la sainte Église nous prodigue les secours de sa charité ; là, Marie, la douce mère de Jésus, vient à nous ; ou bien ce sont les saints et les amis de Dieu qui nous font entendre des paroles d'encouragement, et nous soutiennent par leur pieux concours. Ainsi appuyés et corroborés, nous pouvons parcourir toutes les stations du pèlerinage de la vie, porter jusqu'au bout notre croix, et parvenir à cette consommation de la perfection chrétienne qui ne se trouve qu'au sommet du Calvaire.

III. — Affections et résolutions.

Vous m'avez appris depuis longtemps, ô mon Dieu, à aimer et à pratiquer le pieux et touchant exercice du Chemin de la croix ; de toutes les pratiques de dévotion recommandées par l'Église, il n'en est aucune qui ait plus de charmes pour ma piété, et qui procure à mon âme plus de consolation. Mais, en ce moment, la lumière de votre grâce me découvre un autre exercice du chemin de la croix encore plus sanctifiant pour moi. Le premier ne dure qu'un assez court espace de temps, le

second doit embrasser ma vie tout entière; le premier ne consiste que dans la méditation affective du mystère de Jésus portant sa croix, le second est une participation active et réelle à ce saint mystère; le premier se fait par le cœur, le second par les œuvres; le premier attire en moi la grâce dont j'ai besoin pour devenir semblable à Jésus souffrant, le second me fait coopérer à cette grâce. Je veux, ô mon Dieu, continuer de m'unir en ces deux manières à votre douloureuse passion. Ouvrez et touchez mon cœur, pour que je sache, comme les saints, méditer et goûter le mystère de la croix. Mais surtout fortifiez ma volonté et renouvelez mon courage, pour que je vous suive persévéramment dans la voie que vous avez parcourue.

Jusqu'à présent, je dois le reconnaître, au souvenir de ce que vous avez souffert pour moi, je n'ai guère su que produire quelques affections pieuses; et quand vous m'avez invité à boire à votre calice, je me suis trouvé tiède et lâche, sans énergie et sans force. Je veux être désormais plus généreux et plus fidèle. Tous les saints ont marché après vous dans le chemin du Calvaire, et ce serait en vain que je prétendrais aller au ciel par une autre voie. J'y marcherai donc, appuyé comme eux sur votre grâce, soutenu et encouragé par votre exemple, excité par la grandeur de la récompense que vous promettez aux vrais disciples de la croix.

Je prends la résolution :

1° De demander souvent à Notre-Seigneur l'amour pratique de la croix;

2° De savoir reconnaître, dans le travail qu'il faut m'imposer pour devenir vertueux, une participation au mystère de Jésus s'avançant chargé de sa croix vers le Calvaire;

3° D'être de plus en plus fidèle au pieux exercice du Chemin de la croix.

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me (1).

CXXXIII

POUR LE MERCREDI DE LA SEMAINE SAINTE

JÉSUS SUR LA CROIX

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous nous rappellerons toutes les circonstances du crucifiement, et nous contemplerons Notre-Seigneur accomplissant sa mission de victime dans les douleurs de la croix. — Dieu le Père et les Anges au ciel, Marie et les saintes femmes sur la terre, adorent Jésus sur l'autel de son immolation. — Nous nous unirons à ces sentiments.

II. Nous verrons que Jésus sur la croix est le modèle de l'ame parvenue à la sainteté :

1° Jésus crucifié est dans l'état absolu de dépouillement. — On lui a enlevé ses habits. — Il ne touche plus à la terre. — Il laisse sa Mère à son disciple. — A l'exemple de Notre-Seigneur, le chrétien parfait doit être dans un état de séparation complète des choses créées.

2° Jésus est attaché et cloué à la croix. — Il est la victime liée pour l'immolation. — A son exemple, l'ame parfaite ne se contente plus de porter la croix, elle s'y laisse attacher. — La croix consiste pour elle dans les sacrifices qui sont la condition indispensable de la pratique des vertus.

(1) Matth., xvi, 24.

3° Jésus a les bras étendus et élevés vers le ciel. — Ce symbolisme nous révèle le double amour de Notre-Seigneur pour Dieu et pour les hommes. — A son exemple, l'âme parfaite a un ardent amour pour Dieu et elle désire se consumer au service du prochain.

III. Nous nous rappellerons les nombreuses raisons que nous avons de mener une vie parfaite. — Nous reconnaîtrons que seule la grâce de Dieu peut opérer en nous ce prodige.

Résolutions : 1° Concevoir un grand désir de la vie parfaite ; 2° nous humilier de notre lâcheté ; 3° avoir une tendre dévotion pour le mystère du crucifiement de Jésus-Christ.

Bouquet spirituel : *Christo confixus sum cruci.*

I. — Adoration.

Nous avons contemplé avec amour Jésus portant sa croix ; aujourd'hui, c'est Jésus attaché à la croix qui va se présenter à nos regards. Spectacle tout à la fois de tristesse et de joie, d'ignominie et de grandeur, de faiblesse et de force, de mort et de vie.

Le lugubre cortège qui gravit avec le Sauveur la montagne du Calvaire est arrivé au terme. Jésus est dépouillé de ses vêtements ; puis, après l'opération cruelle du crucifiement, la croix est fixée en terre et présente à tous les regards l'auguste Victime qui doit y consommer son sacrifice. Le jour est à sa sixième heure. Jusqu'à la neuvième, notre divin Sauveur, en proie aux douleurs les plus aiguës, accomplit sa double mission de prêtre et d'hostie, et offre pour nous à Dieu les souffrances qu'il endure et la mort qui, bientôt, viendra y mettre un terme. Enfin, voyant que sa mission est remplie, et que tout est consommé, il pousse un grand cri, remet son âme entre les mains de son Père, et, inclinant la tête, il expire.

Ainsi s'achève la grande immolation que le genre humain attendait depuis si longtemps, que les prophètes avaient annoncée et décrite dans tous ses détails, que figuraient les rites mystérieux de la Loi, et dans laquelle désormais doit se résumer toute la religion. Dieu contemple du haut du ciel cette immolation, et prend en elle ses complaisances ; les esprits bienheureux entourent avec étonnement et respect l'autel sur lequel elle s'accomplit ; l'Église de la terre, représentée sur le Calvaire par l'auguste Marie, saint Jean, les saintes femmes et quelques fidèles amis de Jésus, considère, dans un religieux silence, toutes les circonstances du grand mystère de l'Homme-Dieu mourant pour nous.

En union avec ces saintes âmes, rendons nos devoirs d'adoration, de reconnaissance et d'amour à Jésus notre divin Rédempteur ; demandons-lui de nous faire pénétrer de plus en plus, par une méditation attentive, dans le secret de ses ineffables souffrances ; surtout efforçons-nous d'en attirer sur nous la grâce.

II. — Considérations.

Jésus consommant son sacrifice sur la croix est spécialement le modèle du chrétien qui, après s'être exercé longtemps à la pratique des vertus surnaturelles par de laborieux efforts, arrive enfin, dans l'union avec Dieu que produit l'amour parfait, à la consommation de la sainteté. C'est l'état que les maîtres de la vie spirituelle désignent par le nom de *voie unitive*.

1° Ce qui me frappe d'abord en Jésus crucifié, c'est l'état d'absolu dépouillement où je le vois réduit. Toujours il a pratiqué la pauvreté ; sa naissance et sa vie

nous présentent l'image de la plus complète indigence ; il a pu dire avec vérité à ses premiers disciples : « Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête : *Filius hominis non habet ubi caput reclinet* (1). »

Mais c'est surtout au Calvaire que se révèle à nous, dans toute sa perfection, le détachement absolu des créatures, dont Jésus-Christ a voulu nous donner l'exemple, et dans lequel il a placé la première condition de la sainteté. Les habits qui le couvraient lui ont été enlevés ; élevé sur la croix, entre le ciel et la terre, il ne touche pas même le sol de ses pieds, et témoigne ainsi qu'il n'a plus de lieu ni d'habitation dans la société des hommes. Le seul bien qui lui reste, dans ce dénûment universel, c'est sa mère, qu'il aperçoit debout au pied de la croix. Il s'en sépare, comme de tous les autres, en abdiquant, pour ainsi dire, ses droits de fils en faveur de saint Jean, qu'il se substitue. Il peut dire alors, dans un sens très véritable, qu'il ne possède rien sur la terre, et il exprime excellemment l'état de la victime entièrement séparée du profane, toute pure et toute sainte.

Le chrétien parvenu à ce degré de la vie parfaite, qui est la consommation de la sainteté, doit être, comme Jésus sur la croix, dans un état de séparation entière de toutes les choses créées. Il vit encore extérieurement au milieu des créatures ; il converse avec les hommes ; il use des biens temporels. Mais, quant à l'intérieur, il ne tient plus à rien, et les liens qui l'attachaient au monde sont rompus. Il méprise les richesses ; les plaisirs lui sont à dégoût ; les honneurs n'ont aucun empire sur son âme. Les pensées de son esprit, les affections de son cœur, s'élèvent plus haut, et dépassent de beau-

(1) Matth., VIII, 20.

coup la sphère inférieure dans laquelle se concentre la vie des autres hommes. Ainsi son âme est libre, de cette liberté bienheureuse que les enfants de Dieu sont seuls appelés à posséder.

Toutes les âmes, quelle que soit leur condition extérieure, peuvent pratiquer intérieurement ce dépouillement; mais il en est que Dieu appelle à le pratiquer d'une manière extérieure, par le renoncement effectif aux biens de ce monde, et à être ainsi des images vivantes de Jésus crucifié. Élite sainte, destinée à donner au monde le spectacle de la sainteté et à protester, par l'exemple d'une vie toute céleste, contre les envahissements de la cupidité.

2° Lorsqu'il s'avançait péniblement vers la montagne du Calvaire, Jésus portait la croix sur les épaules. Maintenant, il n'en est plus ainsi. Ses pieds et ses mains, cruellement transpercés, sont fixés par des clous à l'instrument de son supplice. Il y est donc attaché et y demeure dans un état d'immobilité complète. C'est la victime liée pour l'immolation sur l'autel du sacrifice, et qui n'a plus d'action ni de mouvement.

Image sublime de l'âme parfaite consommée dans l'amour. Elle est, comme le Sauveur, attachée, et fixée à la croix, non par des clous matériels, mais par ceux de la divine charité. Qu'est-ce, en effet, que la croix, au sens chrétien, sinon l'ensemble des vertus que l'Évangile nous impose, avec les sacrifices qui en sont la condition indispensable, le symbole de la sainteté parfaite à laquelle nous devons tous prétendre? Au début de la carrière, le disciple de Jésus-Christ la porte sur ses épaules, et, chargé de ce fardeau, il marche lentement et péniblement sur les pas de son divin Maître. C'est le temps

du combat de la grâce contre la nature, le temps de la tentation et de l'épreuve, où les périls sont continuels, les chutes et les faiblesses toujours à craindre; le temps du travail, où chaque progrès est le résultat d'un effort, où nous devons féconder le sol de notre âme à la sueur de notre front, où l'action incessante ne laisse aucune place au repos. Mais, au sommet du Calvaire, il n'en est plus ainsi. L'âme ne porte plus la croix ; elle y est attachée. Aux mouvements, aux agitations, aux luttes de la nature, a succédé le calme ; la grâce a triomphé et tient tout sous sa domination. Ce n'est pas encore le repos de la patrie ; il ne faut pas songer à le goûter sur la terre. Mais c'est une action presque insensible, dont l'amour pur est le principe et le régulateur, que rien de violent n'accompagne, tellement paisible qu'elle ressemble presque à l'immobilité. En cet état, l'âme revêtue de la force de Dieu supporte, sans murmure et sans être ébranlée, les injures, les humiliations, les souffrances. Elle conserve, au milieu des plus rudes épreuves, une paix inaltérable. Heureux état, douce récompense accordée aux âmes que Dieu a trouvées généreuses à son service.

3° Enfin, Jésus, attaché à la croix, a les bras étendus et élevés vers le ciel. Par là se révèle à nous la disposition fondamentale de son âme dans l'acte du sacrifice, l'amour qui, par un double mouvement, se porte à la fois à Dieu et aux hommes : à Dieu qu'il contemple, qu'il adore, et dont, par son immolation, il apaise la justice; aux hommes, qu'il veut sauver, et auxquels il tend les bras, comme pour les embrasser. Tel est le dernier terme, le but suprême du sacrifice; tel est aussi le sommet le plus élevé, et comme le couronnement de la perfection : *Super omnia autem hæc,* dit

saint Paul, *charitatem habete, quod est vinculum perfectionis* (1).

Le repos que paraît goûter, et que goûte en effet, l'âme fidèle, parvenue à la plénitude de la perfection surnaturelle, à cette vie unitive, sorte d'anticipation du bonheur céleste, n'est pas l'inertie de la mort. C'est un repos plein d'activité, dans lequel l'âme opère avec d'autant plus d'énergie qu'elle est plus libre et plus dégagée de toute entrave.

Devenue, comme Jésus, victime d'amour, elle s'unit à Dieu par la contemplation de ses perfections infinies. L'âme imparfaite ne connaît, pour ainsi dire, Dieu que de loin. L'âme parfaite le sent et le touche ; elle en est toute investie. Inondée de l'éclat de sa lumière, comme imprégnée de l'onction de sa grâce, elle ne peut presque détourner de lui ses regards. Il lui faut faire un effort pour descendre de la pensée de Dieu à la pensée des créatures, et volontiers elle passerait sa vie à considérer les beautés, les amabilités, du Souverain Être, qui possède son cœur. Elle trouve en lui sa quiétude, ses délices, le terme de toutes ses aspirations.

Cependant, sans rien perdre de son ardeur, l'amour qu'elle a pour Dieu fait naître en elle un autre besoin, celui de se consumer au service du prochain. Elle embrasse le monde entier dans son immense charité ; et, quand il s'agit de soulager ses frères, de sécher leurs larmes, de subvenir à leur détresse, et surtout de leur communiquer la divine flamme de l'amour dont elle est embrasée, il n'est rien qu'elle ne soit capable d'entreprendre ; elle ne reculera devant aucun sacrifice.

(1) *Col.*, III, 14.

III. — Affections et résolutions.

Le tableau devant lequel je viens de me placer n'est point une vaine chimère, ni une spéculation de l'esprit, belle sans doute, mais irréalisable. Bien peu d'âmes, il est vrai, ont le bonheur d'atteindre à ce degré de perfection, parce que beaucoup ne correspondent pas à la grâce avec une fidélité parfaite. Mais toutes sont appelées à s'en rapprocher, et à exprimer au moins en elles quelques traits de l'exemplaire divin que nous offre en sa personne Jésus attaché à la croix. Je ne puis douter, en particulier, qu'il n'en soit ainsi de moi. Soit que je considère l'éminente dignité du sacerdoce à laquelle j'aspire, soit que j'envisage la mission que j'aurai à remplir un jour auprès des âmes, soit que je réfléchisse aux grâces que je reçois, aux lumières que Dieu me donne, aux attraits surnaturels que je découvre au fond de mon cœur, ma vocation à la vie parfaite se montre à moi avec la plus complète évidence.

Jésus crucifié est donc le modèle que je dois étudier. Il faut que je lui devienne semblable, et que je puisse dire, comme le grand apôtre : « Je suis crucifié avec Jésus-Christ : *Christo confixus sum cruci* (1). »

Par moi-même, ô mon Sauveur, je ne puis réaliser ce prodige, car je suis la faiblesse même. Mais votre grâce toute-puissante, cette grâce que vous m'avez méritée en mourant, et que vous me prodiguez chaque jour avec tant d'abondance, peut l'opérer; elle peut détruire dans mon âme l'horreur que je ressens pour la croix, et me faire parvenir efficacement à cette consommation dont le mystère de votre crucifiement m'offre l'image.

(1) *Gal.*, II, 19.

Je veux me rendre de plus en plus fidèle à cette grâce ; et, en devenant, ô Jésus, le disciple fidèle de votre croix, je m'efforcerai de mériter d'en être un jour le prédicateur et l'apôtre.

Mes résolutions seront donc :

1° De concevoir un désir de plus en plus vif de la vie parfaite ;

2° De m'humilier de ma négligence et de ma lâcheté, en considérant les sacrifices qu'ont faits les saints pour parvenir à ce terme ;

3° D'avoir une tendre dévotion pour le mystère du crucifiement de Jésus-Christ.

Christo confixus sum cruci (1).

CXXXIV

POUR LE JEUDI SAINT

LE MYSTÈRE EUCHARISTIQUE

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous nous transporterons au Cénacle. — Nous nous rappellerons les principales circonstances de l'institution de la sainte Eucharistie. — Nous assisterons à la première ordination, à la première messe, à la première communion.

II. Nous verrons que l'Eucharistie résume la religion, puisqu'elle remet sans cesse sous nos yeux Jésus se révélant et se donnant par l'Église.

(1) *Gal.*, II, 19.

1° Ce mystère contient la personne de Jésus-Christ avec ses deux natures et avec ses perfections infinies. — Notre-Seigneur y accomplit tous ses mystères. — Il y est dans les dispositions les plus parfaites de l'hostie consommée.

2° Les apparences dont Jésus se revêt sont l'image de l'Église. — En effet, le froment et le raisin sont le produit le plus précieux de la terre, l'Église est la portion choisie de l'humanité. — Le pain et le vin sont formés par la réunion de grains isolés, l'Église se forme de membres dispersés dans le monde. — Les grains de blé et de raisin sont broyés, le chrétien doit être mortifié.

3° Les relations des saintes espèces avec le corps de Notre-Seigneur figurent celles qui unissent Notre-Seigneur et la sainte Église. — En effet, Jésus soutient la sainte Église ; il se manifeste au monde par elle ; par elle il exerce son action sanctifiante. — Tout cela est figuré dans l'Eucharistie.

III. Nous nous rappellerons les grands respects dont l'Église entoure le Très-Saint-Sacrement. — Nous nous demanderons si nous avons répondu aux désirs qu'elle a de voir l'Eucharistie très honorée.

Résolutions : 1° Nous rappeler souvent la dernière Cène ; 2° nous préparer d'une manière spéciale à la communion de demain ; 3° assister avec attention au saint sacrifice de la Messe.

Bouquet spirituel : *Miserator Dominus escam dedit timentibus se, in memoriam suorum mirabilium.*

I. — Adoration.

Cæna Dominica, quando Christus Jesus, pridie quam pro nostra salute crucifigeretur, mysteria corporis et sanguinis sui discipulis tradidit celebranda (1). Par cette formule, à la fois grande et simple, l'Église annonce la solennité du Jeudi saint. C'est en ce jour qu'eut lieu l'institution du plus auguste de nos sacrements, si intimement lié au sacrifice que le lendemain

(1) *Martyr. Rom.*

le Sauveur allait offrir en sa personne sur la croix. Admirable début des scènes douloureuses qui vont se dérouler sous nos yeux. L'Eucharistie, tel doit donc être aujourd'hui le sujet de notre méditation.

En la commençant, transportons-nous en esprit dans le Cénacle où le grand mystère va s'accomplir. Jésus est à table entouré de ses apôtres; il mange avec eux l'Agneau pascal. C'est la loi ancienne qui reçoit son couronnement et va céder la place à une loi plus auguste et plus sainte.

Bientôt, en effet, le spectacle change, et à la manducation de l'agneau pascal succède le repas divin de l'Eucharistie.

Jésus se lève de table; il se ceint d'un linge, et se met en devoir de laver les pieds à ses Apôtres. Il veut leur faire comprendre avec quelle pureté de cœur ils doivent participer au banquet qu'il leur prépare. Cet acte d'humilité accompli, il se remet à table; son visage prend un aspect inaccoutumé de dignité. Les Apôtres le contemplent en silence, comme dans l'attente de quelque chose de grand. Jésus prend successivement du pain et une coupe de vin, les bénit en levant les yeux au ciel, prononce sur eux de mystérieuses paroles qui transforment le pain en son corps et le vin en son sang. Puis, il les distribue à ses disciples en leur prescrivant de faire la même chose en mémoire de lui. Ainsi se trouvent institués à la fois le sacerdoce chrétien, le sacrifice de l'autel et le sacrement de l'Eucharistie, c'est-à-dire tout ce que l'Église possède de plus grand et de plus divin.

Contemplons, avec tout le recueillement et toute la religion dont nous sommes capables, cette scène auguste, dans laquelle la foi nous découvre la première ordination, la première messe, la première communion,

et rendons à Jésus, pour cet incomparable bienfait, nos devoirs de reconnaissance et d'amour.

II. — Considérations.

L'Eucharistie n'est pas seulement le don le plus parfait que Jésus-Christ ait fait aux hommes, on peut dire qu'en elle se résume la religion tout entière. En effet, la religion, c'est Jésus, le Verbe incarné, se révélant à notre foi et à notre amour, et se donnant à nous par l'entremise de la sainte Église. Or, voilà ce que le mystère eucharistique ne cesse de réaliser.

1° Ce mystère contient réellement et substantiellement la personne adorable de Jésus-Christ. Quand le prêtre a prononcé sur le pain et le vin les paroles sacramentelles, ce que mes yeux voient, ce que mon palais goûte, ce n'est plus du pain ni du vin, c'est Jésus-Christ. Comment s'opère un tel prodige? Comment Jésus, sans quitter le ciel, peut-il se rendre présent en tant de lieux? Quelle est la nature, quelles sont les conditions de cette vie eucharistique, que la foi chrétienne m'oblige de reconnaître? Je l'ignore; mais, malgré les obscurités qui l'environnent, la réalité de la présence de Jésus dans le sacrement n'en est pas moins une incontestable vérité.

Jésus est dans nos tabernacles aussi réellement présent qu'il l'est au ciel, où il se montre aux élus dans tout l'éclat de sa gloire et dans toute la splendeur de sa divinité.

Il y est avec les deux natures qui s'unissent pour former en lui une seule personne. Sous ces apparences qui frappent seules mes regards, je reconnais et j'adore le Verbe divin et ses perfections infinies; l'âme sainte du

Sauveur, sanctuaire auguste où sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science, où l'Esprit-Saint habite et opère en plénitude ; son corps, victime du péché ; son sang, prix de ma rédemption.

Il y est accomplissant tous ses mystères reproduits sans se confondre dans ce divin sacrement. Là, son enfance et sa virilité, sa vie souffrante et sa vie bienheureuse, ses états d'humiliation et ses états de gloire, sa mort et sa résurrection, se trouvent réunis. Incompatibles dans son être naturel, ces mystères ne le sont plus dans son être eucharistique, qui les renferme tous à la fois d'une façon miraculeuse.

Il y est enfin dans les dispositions les plus parfaites de l'hostie consommée. D'une part, en effet, il y rend à Dieu toutes sortes d'hommages et de devoirs, l'adoration, la louange, la prière, l'action de grâces. De l'autre, il s'épanche dans l'Église, dont il est l'âme, en bénédictions et en grâces sans nombre.

Depuis longtemps, ô Jésus, toutes ces merveilles me sont connues ; elles sont le plus doux aliment de ma piété. Mais pour les croire plus fermement, pour les goûter plus suavement, j'éprouve le besoin de les méditer souvent. Et quand le pourrai-je faire avec plus de fruit qu'au jour béni où, pour la consolation de vos fidèles, vous avez inauguré cette admirable vie eucharistique qui, dans les tristesses de l'exil, nous fait participer aux joies de la patrie.

2° Jésus se rend présent dans l'Eucharistie par la transsubstantiation, en vertu de laquelle ce qui était du pain et du vin devient le corps et le sang du Seigneur. Toutefois, les apparences demeurent et enveloppent comme d'un voile la réalité nouvelle, dans laquelle la première a été convertie.

Or, ces apparences dont se revêt Jésus dans sa vie eucharistique sont une image frappante et vive de l'Église, dans laquelle et par laquelle il se révèle et se donne à nous.

En effet, de même que le froment et le raisin, éléments premiers du pain et du vin, sont le produit le plus précieux, le fruit le plus excellent de la terre, et exigent de la part de l'homme une culture délicate et attentive, ainsi la sainte Église est la portion choisie et comme la fleur de l'humanité. Objet de la part de Dieu d'une prédilection spéciale, elle est le champ, la vigne qu'il cultive avec le plus d'amour. Il la féconde par sa grâce, et lui fait produire des fruits excellents de sainteté.

De plus, ce pain et ce vin, dont les apparences voilent à nos yeux le mystère eucharistique, sont formés de grains qui, isolés d'abord, se réunissent, s'agrègent et forment par leur fusion une substance nouvelle. De même les membres de l'Église, dispersés dans le monde et isolés les uns des autres, comme les grains du froment et du raisin, se réunissent sous l'action de la grâce, se fondent pour ainsi dire ensemble, en vertu de la communion des saints, et deviennent, par leur union, un corps que Jésus-Christ anime de son esprit. Ainsi se constitue cette admirable société de l'Église, où la charité unit les âmes, dont elle fait en Jésus-Christ une famille de frères : *Unus panis, unum corpus multi sumus,* dit saint Paul (1).

Mais pour que les grains de blé et de raisin deviennent du pain et du vin, il faut qu'ils subissent une transformation, qu'ils soient broyés sous la meule ou écrasés dans le pressoir. Ainsi en doit-il être des élé-

(1) *I Cor.*, x, 17.

ments qui entrent dans le corps mystique de Jésus-Christ. Après les avoir discernés, choisis et séparés, la grâce les transforme ; il faut qu'en eux la nature, avec ses mauvais penchants, soit détruite par la pratique du renoncement, qu'un être nouveau leur soit communiqué, et que, selon l'expression de l'Apôtre, ce qui est mortel en eux soit absorbé par la vie : *Absorbeatur quod mortale est a vita* (1).

Les espèces eucharistiques envisagées en elles-mêmes sont donc un symbole de l'Église.

3° Ces mêmes espèces, considérées dans leurs relations avec le corps de Jésus-Christ qu'elles dérobent à nos yeux, sont la figure des relations de Notre-Seigneur avec son Église.

On peut distinguer une triple relation du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie aux espèces sacramentelles.

En premier lieu, il les soutient. Dépourvues de la substance qui, dans l'ordre naturel, leur sert d'appui, ces espèces ne subsistent que par la vertu du corps de Jésus-Christ, qui est leur unique raison d'être et sans lequel elles s'évanouiraient.

En second lieu, il se manifeste par elles. Invisible en lui-même à nos regards dans l'état présent, il prend, dans les espèces sacramentelles, une apparence sensible qui nous sert à constater sa présence.

En troisième lieu, elles sont la condition de son action sacramentelle, et, si l'on peut le dire, le véhicule par lequel sa grâce se communique à nos âmes.

Or, telles sont aussi les relations mystérieuses qui unissent Jésus-Christ à l'Église, et font que l'Église

(1) *II Cor.*, v, 4.

est appelée avec raison le corps mystique du Sauveur.

Il la soutient et la fait subsister. L'existence de l'Église dans le monde n'est pas moins miraculeuse que celle des espèces sacramentelles privées de leur substance. Elle vit et subsiste en dehors des conditions qui assurent le maintien des sociétés ordinaires. Elle s'est établie, elle s'est répandue dans le monde, elle a surmonté des obstacles inouïs, sans le secours d'aucun appui humain. C'est Jésus, son divin chef, qui la défend, qui la protège, qui la préserve de l'erreur, qui rend inutiles et vaines toutes les tentatives de l'enfer pour la renverser.

En même temps que Jésus soutient l'Église par la force de son bras, il se manifeste par elle au monde. L'Église, en effet, considérée soit dans son ensemble, soit dans ses détails, est une expression vivante du Verbe incarné. Sa constitution hiérarchique, ses pompes liturgiques, ses fêtes, ses édifices sacrés, les vertus de ses saints, toutes les manifestations de sa vie, révèlent Jésus-Christ, et nous remettent sous les yeux sa personne adorable et ses mystères.

Enfin, c'est aussi par l'Église que Jésus-Christ exerce son action sanctifiante. En lui seul est la vie; il est l'unique source de la grâce et de la sainteté; c'est lui qui purifie les âmes, qui les éclaire, qui les enrichit surnaturellement, qui les conduit au ciel. Mais pour que ces merveilleux effets se produisent, il faut que l'Église intervienne. Elle est le milieu dans lequel et par lequel Jésus opère. Il cache son action sous la sienne. C'est par l'intermédiaire du ministre de l'Église qu'à l'autel il s'offre en sacrifice, qu'au saint tribunal il remet les péchés, que du haut de la chaire il enseigne la vérité, qu'il répand ses bénédictions sur les personnes et sur les choses.

Il est donc vrai de dire que l'Église est, par rapport à Jésus-Christ, ce que sont les espèces sacramentelles par rapport au corps et au sang du Sauveur dans la sainte Eucharistie.

III. — Affections et résolutions.

Le Psalmiste voyait, dans la nourriture miraculeuse que Dieu fit pleuvoir du ciel en faveur de son peuple, un abrégé des merveilles du Seigneur : *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus ; escam dedit timentibus se* (1) ; et la liturgie applique avec raison ces paroles à la sainte Eucharistie. Ce mystère est bien, en effet, l'abrégé des merveilles de Dieu, le résumé de ses bienfaits, le monument le plus touchant et le plus mémorable de sa bonté pour les hommes.

Pénétrée de cette pensée, l'Église entoure de toutes sortes de respects la divine Eucharistie. Elle n'a rien dans toute sa liturgie de plus vénérable et de plus sacré que l'oblation du sacrifice où elle est consacrée. Elle célèbre pieusement chaque année l'anniversaire du jour où Jésus-Christ, près de verser son sang pour elle, l'enrichit de ce don précieux. Elle a voulu que chaque année une fête solennelle fût spécialement destinée à honorer la présence de Jésus sous les sacrées espèces. Dans cette fête, pour rendre plus authentique sa dévotion envers ce grand mystère, elle fait porter en triomphe le corps du Seigneur avec une pompe extraordinaire. Pouvait-elle mieux nous faire comprendre combien elle désire que l'Eucharistie soit honorée ?

Ai-je répondu jusqu'à présent, comme il convenait,

(1) Ps. cx, 4.

à ce désir de la sainte Église? Quelle a été ma reconnaissance pour le bienfait incomparable de l'Eucharistie, et comment me suis-je acquitté des grands devoirs qu'il exige de moi? Hélas! que de manquements, que de négligences j'ai à me reprocher à cet égard! N'est-il pas vrai que j'ai bien mal répondu à l'amour que Jésus me témoigne dans son sacrement, et que je n'ai pas su reconnaître la grandeur du bienfait qu'il m'a accordé? Ranimez ma foi, ô mon Dieu, renouvelez ma ferveur; inspirez-moi pour la sainte Eucharistie un respect profond, un amour ardent, une confiance sans bornes; et ne permettez pas que, par ma négligence, je me ferme cette source de tout bien.

Je prends la résolution:

1° De me rappeler souvent pendant la journée la dernière Cène, pour remercier Notre-Seigneur du grand bienfait qu'il nous y a accordé;

2° De me préparer aujourd'hui d'une manière toute spéciale à la sainte communion;

3° D'assister avec plus d'attention au saint sacrifice de la messe, où se renouvelle le miracle de la Cène.

Miserator Dominus escam dedit timentibus se in memoriam suorum mirabilium (1).

(1) Ant. II, *Off. corp Christi.*

CXXXV

POUR LE VENDREDI SAINT

LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST OBJET PRINCIPAL DE LA MÉDITATION DES PRÊTRES

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons Notre-Seigneur tout pénétré de la pensée de son sacrifice. — Il le fait annoncer par les prophètes. — Il veut que dans tous ses mystères la croix soit remise devant ses yeux. — Même sur le Thabor il pense à sa passion. — Nous rendrons nos devoirs à Jésus, victime pour nous.

II. Nous verrons que le prêtre doit méditer sans cesse la passion de Notre-Seigneur, parce qu'il est le ministre de cette passion, et cela en trois manières :

1° *A l'autel, il est le continuateur de la passion.* Le sacrifice de la Messe, en effet, est le renouvellement de celui du Calvaire. — Or, le prêtre est le ministre par lequel s'offre ce sacrifice. — Il faut donc qu'il ait un souvenir fréquent des souffrances du Sauveur.

2° *En chaire, il est le prédicateur de la passion.* Saint Paul l'affirme. — D'ailleurs, pour faire connaître la religion, pour exposer les rites de l'Église, pour exhorter les fidèles à la perfection, il faut toujours en revenir au mystère de la passion. — Combien donc le prêtre doit le méditer !

3° *Dans tous ses ministères, il est le dispensateur des fruits de la passion.* Le sang que Jésus a versé a produit la grâce ; la grâce coule en nos âmes par les sacrements ; or, c'est le prêtre qui est le ministre des sacrements.

III. Nous nous rappellerons que le prêtre qui sait méditer le crucifix est nécessairement un saint prêtre. — Nous

nous humilierons de sentir si peu d'attrait pour ce mystère.

Résolutions : 1° Relire souvent le récit si touchant de la passion ; 2° méditer de temps en temps sur ce mystère ; 3° célébrer avec dévotion les fêtes de la croix ; 4° nous unir en priant à Jésus crucifié.

Bouquet spirituel : *Non judicavi me scire aliquid inter eos nisi Jesum Christum et hunc crucifixum.*

I. — Adoration.

Adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ, le prêtre éternel, venu dans le monde pour y offrir sur la croix son divin sacrifice. C'était la grande œuvre, l'œuvre capitale qu'il devait accomplir durant le cours de sa vie terrestre ; ce fut aussi le but vers lequel il ne cessa de se diriger, l'objet sur lequel se concentrèrent toutes les pensées de son esprit, et toutes les aspirations de son cœur : *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur* (1).

Toute l'ancienne loi dans ses types, ses figures, ses symboles, en est une vive représentation. Les écrits des prophètes et les Psaumes, tableau anticipé, mais fidèle, des mystères du Verbe incarné, nous en offrent à chaque page la description et le récit.

A peine incarné dans le sein de Marie, le Verbe de Dieu fait chair porte son regard sur la croix, et désormais cette image ne sortira plus de sa pensée. La croix est cette loi sainte que Dieu son Père lui a imposée, et et qu'il porte gravée au plus intime de son âme : *Legem tuam in medio cordis mei* (2). Il veut que dans tous les mystères de sa vie, elle lui soit remise devant les

(1) Luc, XII, 50.
(2) Ps. XXXIX, 9.

yeux. Le nom de Jésus qu'il reçoit au jour de sa circoncision, la myrrhe que lui offrent les mages, les paroles prophétiques que Siméon adresse à sa Mère, le titre d'Agneau de Dieu que lui donne le saint Précurseur, lui rappellent l'immolation qui doit terminer sa vie. Il en parle souvent à ses disciples et aux foules réunies pour l'entendre. Sur le Thabor, elle est le sujet de ses entretiens mystérieux avec Moïse et Élie : *Dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem* (1).

Ainsi la pensée du sacrifice que Jésus devait offrir à Dieu pour notre salut remplit sa vie tout entière. Contemplons l'âme du Sauveur appliquée à ce mystère, s'offrant à Dieu en qualité de victime, et acceptant d'avance l'immolation. Rendons à Notre-Seigneur dans cette divine occupation nos plus profonds hommages ; témoignons-lui notre amour et notre reconnaissance : et conjurons-le de nous accorder la grâce de nous tenir unis d'esprit et de cœur au mystère de ses souffrances par une méditation attentive et dévote.

II. — Considérations.

La passion de Jésus-Christ est la source du salut ; tout chrétien est donc obligé d'en faire de temps en temps le sujet de ses réflexions. Mais le prêtre y est obligé bien plus strictement encore. Jésus, en nous communiquant son sacerdoce, nous associe à sa vie de victime et de sacrificateur. C'est à cette double vie que se rapportent tous nos ministères ; c'est là que tout nous ramène ; ce doit donc être là le centre de nos pensées, l'objet le plus habituel de nos méditations. Il n'y en a

(1) Luc, IX, 31.

pas pour le prêtre de plus convenable, de plus propre à entretenir et à renouveler sa ferveur sacerdotale.

Suivons en effet le prêtre dans les principales fonctions qu'il remplit ; partout il nous apparaît comme le ministre de la passion de Jésus-Christ. Il est à l'autel le continuateur de la passion ; en chaire, le prédicateur de la passion ; au saint tribunal, le dispensateur des fruits de la passion.

1° Le prêtre à l'autel est le continuateur de la passion de Jésus-Christ.

La foi nous apprend en effet que le sacrifice qu'il y offre à Dieu est réellement et substantiellement le même que celui du Calvaire. C'est la passion de Jésus-Christ qui s'y déroule aux yeux des fidèles par le ministère des prêtres, non en image et en figure, mais en vérité.

Par un prodige de sa puissance, ce divin Sauveur se rend présent à la fois spirituellement dans son prêtre, dont il emprunte la voix et les organes, et corporellement sous les espèces sacramentelles. Grâce à cette double présence, il fait de nouveau, d'une manière non sanglante, ce qu'il fit sur le Calvaire, en répandant son sang. Comme prêtre, il s'offre et il s'immole ; comme victime, il est offert et immolé.

Ainsi Jésus-Christ a trouvé dans son amour pour nous le secret de renouveler sans fin, au sein de l'Église, le mystère de sa passion ; et il le fait par le ministère des prêtres. Ceux-ci n'ont pas seulement sous les yeux, comme les simples fidèles qui assistent au saint sacrifice, le spectacle de l'immolation du Calvaire mystiquement reproduite sur l'autel, ils en sont les agents et les ministres. Ils opèrent ce miracle par les paroles que la liturgie leur met dans la bouche ; et quand, à leur voix, Jésus, victime immolée, s'est rendu présent

sous les sacrées espèces, ce sont eux encore qui, tenant dans leurs mains cette hostie immaculée, l'offrent à Dieu le Père, afin de lui rendre en elle et par elle tout honneur et toute gloire; ce sont eux enfin qui la présentent à l'adoration des fidèles, et leur donnent en nourriture ce mémorial auguste de la passion.

Le prêtre à l'autel continue donc et renouvelle la passion de Jésus-Christ, et la fonction qu'il remplit alors, la plus sainte de toutes celles que son ministère lui donne le droit d'exercer, l'unit intimement à Jésus prêtre et victime. Mais qui ne voit que cette union extérieure en exige une autre plus intime encore que doit produire en lui la méditation attentive des souffrances de Jésus? Appelé à l'honneur de reproduire chaque jour l'immolation du Calvaire, n'est-ce pas vers cet objet que doivent se porter habituellement les pensées de son esprit et les mouvements de son cœur? Rien donc pour le prêtre, ministre de l'autel, de plus convenable, rien de mieux approprié à l'auguste fonction de sacrificateur qu'il exerce au nom de Jésus-Christ, que le souvenir fréquent et la méditation des souffrances du Sauveur.

2° Autre motif qu'a le prêtre de méditer ce mystère : il en est le prédicateur.

Le grand Apôtre se glorifiait autrefois, quand il parlait aux fidèles, de ne savoir autre chose que Jésus crucifié : *Non judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum* (1). Et ailleurs, résumant l'objet de ses prédications : « Nous prêchons, dit-il, Jésus crucifié : *Prædicamus Christum crucifixum* (2). »

(1) *I Cor.*, II, 2.
(2) *I Cor.*, I, 23.

Tel est en effet le mystère dont la chaire chrétienne doit surtout retentir. Quelque sujet que traite le prédicateur de la parole sainte, il est ramené sans cesse à cette vérité fondamentale. De même que la croix dont il fait religieusement le signe avant de commencer son discours est le centre de la religion, la pierre angulaire sur laquelle tout repose dans l'ordre du salut, de même les enseignements qu'elle nous fait entendre se trouvent à la base de tous ceux dont le salut est l'objet.

Le prêtre en chaire se propose-t-il de faire envisager aux fidèles la religion dans son histoire, il faut qu'il en montre au Calvaire le début et la nécessaire explication. Veut-il exposer les dogmes chrétiens, la rédemption, fruit de la passion de Jésus, en est comme la clef de voûte. A-t-il en vue d'expliquer les rites et les symboles dont se compose la liturgie, le mystère du Calvaire se présente à lui comme l'objet auquel ils se rapportent, comme le mystère qu'ils représentent. Si son but est d'exhorter les chrétiens à l'amour de Jésus-Christ, à la haine du péché, au zèle pour travailler à leur salut, n'est-ce pas dans le tableau de la passion qu'il trouvera, pour atteindre ce but, les considérations les plus puissantes et les plus persuasives? Enfin Jésus crucifié s'offre à l'orateur sacré comme le modèle et l'exemplaire de toute perfection, puisque, comme il nous l'apprend lui-même, tous les devoirs de la vie chrétienne se résument dans l'obligation de porter la croix à sa suite.

La passion est donc l'objet fondamental de la prédication chrétienne; et tout prêtre, en paraissant dans la chaire, doit, comme saint Paul, pouvoir dire aux fidèles: *Prædicamus Christum crucifixum.*

Il suit de là que rien ne doit être plus familier au prêtre que la passion de Jésus; il faut qu'il l'étudie,

qu'il la médite, qu'il en pénètre toutes les profondeurs, qu'elle soit le livre où il ira s'instruire de la science du salut. Plus il puisera à cette source, plus sa prédication aura le caractère qui lui convient, plus elle portera la lumière dans les esprits, l'onction dans les cœurs, la conviction et les résolutions généreuses dans les volontés. C'est au pied de la croix bien plus que dans les livres, dans la méditation des plaies de Jésus bien plus que dans les spéculations de leur raison, que les hommes apostoliques trouvent ces accents d'une éloquence vraiment chrétienne qui ébranlent les âmes et les convertissent.

3° Enfin, dernier motif pour les prêtres de méditer assidûment la passion de Jésus-Christ, ils sont, dans l'administration des sacrements, et spécialement au saint tribunal, les dispensateurs des grâces dont ce mystère est la source.

Le but final que Jésus-Christ s'est proposé en répandant son sang sur la croix a été le salut du monde. C'est pour délivrer les âmes de la souillure du péché en même temps que pour leur communiquer la vie de Dieu qu'il a offert son divin sacrifice. La grâce est le fruit de sa mort. Mais pour que ce fruit vivifiant soit profitable aux âmes, il faut que, par l'application qui leur en est faite, le sang du Rédempteur coule sur elles et les purifie.

Tel est le sublime ministère que remplit le prêtre en administrant les sacrements, mais surtout au saint tribunal.

Rendu en quelque sorte maître du sang de Jésus-Christ par le droit qu'il a de le consacrer, il en communique aux pénitents qui ont recours à lui l'efficacité. Il reçoit l'aveu de leurs fautes, et, quand il les voit

repentants, il prononce sur eux la mystérieuse sentence ; au même instant, la vertu toute-puissante du sang de Jésus-Christ efface leurs péchés, les réconcilie avec Dieu, et les fait rentrer dans le chemin du ciel.

Pour qu'il s'acquitte dignement de cette fonction, le ministre sacré doit être animé, en la remplissant, d'un profond respect pour le don divin qu'il est chargé de dispenser, d'un vif sentiment de l'énormité du péché qu'il est appelé à détruire, d'un ardent amour pour les âmes dont il est le sauveur. Or, cette triple condition ne sera parfaitement remplie que par le confesseur qui se sera rendu familier le souvenir de la passion.

Ce n'est en effet qu'en présence et aux pieds de Jésus souffrant et crucifié, contemplé avec les yeux de la foi, que l'on comprend bien la divine excellence de la grâce, qui a été le prix de tant de douleurs et d'ignominies, et le désordre du péché, pour l'expiation duquel il a fallu qu'un Dieu souffrît et mourût. Mais surtout ce n'est qu'en se plaçant dans le cœur de Jésus, l'auguste victime du Calvaire, que l'on peut concevoir pour les âmes cet amour passionné dont il a été consumé et qui devrait consumer le cœur de tous les prêtres.

III. — **Affections et résolutions.**

Vos souffrances, ô Jésus, doivent donc être l'objet habituel et le plus cher de mes méditations. C'est au pied de votre croix que le mouvement de mon cœur doit me ramener sans cesse. C'est là que ma piété sacerdotale trouvera l'aliment spécial dont elle a besoin, pour se conserver et se développer ; là que je trouverai la lumière qui l'éclairera, la chaleur qui la fécondera,

la grâce qui la vivifiera ; là que mon zèle trouvera les inspirations qui le rendront ardent, généreux, efficace. Un prêtre qui sait méditer le crucifix ne peut manquer d'être un saint prêtre.

Gravez profondément, ô mon Dieu, cette vérité dans mon âme ; et puisque vous m'appelez à l'honneur du sacerdoce, attirez-moi dès maintenant à la méditation du mystère de la croix. Que je participe à la grâce de tant de saints prêtres qui en ont fait leurs délices, qui avaient établi leur demeure dans vos plaies sacrées, et qui ne trouvaient point de plus doux repos sur la terre que de s'y cacher pour y contempler à loisir les merveilles de votre amour ! Oh ! combien je dois m'humilier en voyant qu'appelé par ma vocation à m'unir si intimement à votre état de victime, et à passer avec vous ma vie sur le Calvaire, je sens à peine cet attrait si éminemment sacerdotal, je médite si peu et si mal vos mystères douloureux, ne le faisant bien souvent qu'avec un esprit distrait et un cœur glacé !

L'Église me remet aujourd'hui sous les yeux ce grand mystère, et m'invite avec plus d'instance qu'à l'ordinaire à fixer mes yeux sur la croix, et à compatir aux douleurs de Jésus. Fidèle à ses invitations, et touché de votre grâce, ô mon Dieu, je veux faire désormais du mystère du Calvaire le principal aliment de ma piété.

En conséquence :

1° Je relirai souvent le récit si touchant de la passion ; et, dans mes lectures pieuses, je donnerai la préférence aux livres qui ont décrit les douleurs de Jésus souffrant ;

2° Je ferai de temps en temps mon oraison sur ce mystère ;

3° Je célébrerai avec une dévotion particulière les fêtes de la croix, et celles qui s'y rapportent ;

3° J'aimerai à faire mes exercices de piété en union avec Jésus crucifié.

Non judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum (1).

CXXXVI

POUR LE SAMEDI SAINT

LA SÉPULTURE DE JÉSUS-CHRIST

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons le corps inanimé de Notre-Seigneur suspendu à la croix. — Puis nous assisterons en esprit à la scène touchante de l'ensevelissement. — Nous compatirons à la grande souffrance de Marie ; nous honorerons enfin les amis de Jésus qui prirent soin de sa sépulture.

II. Nous verrons que les devoirs que Joseph, Nicodème et les autres disciples rendirent au corps de Notre-Seigneur sont un modèle des devoirs que nous devons à la sainte Eucharistie.

1° Leur foi ne fut point ébranlée. — Ils reconnurent ce corps pour celui de leur Sauveur et de leur Dieu. — Ainsi, bien que rien ne nous révèle la présence de Notre-Seigneur, nous devons faire un acte de foi sur cette divine présence.

2° Ils ensevelirent le corps de Jésus avec magnificence. — L'Église nous donne le précepte et l'exemple de la majesté que nous devons donner au culte du Saint-Sacrement. Elle en impose surtout l'obligation aux prêtres.

(1) *I Cor.*, II, 2.

3° Ils déposèrent le corps de Notre-Seigneur : dans un sépulcre neuf : ainsi l'âme du chrétien qui reçoit Jésus doit être pur ; — dans un sépulcre creusé dans la pierre : ainsi les dispositions de l'âme doivent être fortes, généreuses, constantes ; — dans un sépulcre qui fut fermé avec une grosse pierre : ainsi l'âme qui reçoit Jésus doit être fermée à toute créature.

III. Nous nous interrogerons sur notre fidélité à nous acquitter de tous ces devoirs, et nous nous humilierons de nos nombreuses négligences.

Résolutions : 1° Faire un acte de foi à la présence réelle en entrant dans les églises ; 2° honorer et faire honorer la sainte Eucharistie ; 3° nous appliquer à rendre nos communions plus ferventes.

Bouquet spirituel : *Domine, dilexi decorem domûs tuæ, et locum habitationis gloriæ tuæ.*

I. — Adoration.

Le Sauveur, après trois heures de cruelles souffrances, venait d'expirer. Tandis que sa sainte âme, selon la croyance de l'Église, était allée visiter et consoler, dans les limbes, les justes de l'ancienne alliance, pour lesquels l'heure de la délivrance allait bientôt sonner, son corps demeurait toujours suspendu sur l'arbre de la croix. Dieu, selon la remarque de saint Jean, ne permit pas qu'on lui rompît les jambes, comme aux deux malfaiteurs crucifiés avec lui. Ainsi fut accompli un des rites symboliques et prophétiques de l'Agneau pascal. Mais un soldat, pour s'assurer qu'il était bien mort, lui perça le côté d'un coup de lance ; et de la blessure, dit l'Évangéliste, il sortit du sang et de l'eau.

La mort alors étant parfaitement constatée, les amis de Jésus obtinrent du gouverneur romain la permission de détacher le saint corps et de l'ensevelir. Il fut descendu de la croix. Marie le reçut dans ses bras et l'inonda de ses larmes ; puis Joseph et Nicodème,

deux fidèles disciples de Jésus, aidés sans doute dans ce pieux ministère par quelques autres disciples, entourèrent le corps du Sauveur d'aromates précieux, l'enveloppèrent d'un linceul blanc, et le déposèrent dans un sépulcre neuf creusé dans le rocher, dont ils fermèrent l'entrée avec une grosse pierre. Ce devoir accompli, ils se retirèrent. Seule, Marie-Madeleine, retenue par son amour pour Jésus, et une autre femme appelée aussi Marie, demeurèrent assises près du sépulcre où le divin corps avait été déposé : *Erat autem ibi Maria Magdalene, et altera Maria, sedentes contra sepulcrum* (1).

Après avoir contemplé toutes les circonstances de ce saint mystère, et surtout fixé des regards pleins d'amour sur le corps sans vie de notre divin Maître, prosternons-nous, en esprit, devant lui, et rendons-lui nos hommages. L'âme, il est vrai, s'en est séparée; mais le Verbe y est toujours uni; il n'a pas cessé d'être le corps d'un Dieu; il mérite donc, après sa mort comme pendant sa vie, nos adorations.

Rendons aussi nos devoirs à la Très Sainte Vierge. Compatissons de nouveau à la douleur qu'elle dut ressentir lorsqu'elle reçut dans ses bras le corps inanimé de Jésus. Elle croyait, à la vérité, d'une foi ferme, que bientôt elle le verrait ressuscité; mais son âme n'en fut pas moins, à cette heure déchirante, plongée dans une mer de tristesse.

Enfin, honorons d'un souvenir pieux les amis de Jésus qui prirent soin de sa sépulture, et félicitons-les du religieux empressement qu'ils mirent à lui rendre les derniers devoirs.

(1) Matth., XXVII, 61.

II. — Considérations.

Le corps de Jésus-Christ, auquel les disciples rendirent les honneurs de la sépulture, est encore présent au milieu de nous ; nous le possédons dans l'Eucharistie ; et, dans cet adorable sacrement, il demande de nous des devoirs analogues à ceux dont s'acquittèrent envers lui Joseph, Nicodème et les saintes femmes. Ce sera donc encore sur le divin sacrement de nos autels que vont se porter nos réflexions dans cette méditation.

1° Quand les disciples détachèrent de la croix le corps de Jésus, et qu'ils virent ce divin corps meurtri et sanglant, étendu par terre sans mouvement et sans vie, leur foi n'en fut point ébranlée. Éclairés d'un rayon de cette lumière, qui fit proclamer, sur la croix, au bon larron, la divinité de Jésus-Christ, ils le reconnurent pour le corps de leur Sauveur et de leur Dieu. Ils se prosternèrent devant lui et l'adorèrent; et qui pourrait dire avec quelle ferveur d'amour, avec quelle religion, ils rendirent à Jésus cet hommage ?

Le premier devoir du chrétien et du prêtre, par rapport au corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, est aussi de croire et d'adorer. Ce divin corps, bien que ressuscité et vivant, se présente alors à nous comme aux disciples, avec toutes les apparences de la mort. Bien plus, rien ne nous révèle sa présence, sinon les espèces du pain et du vin, sous lesquelles il se cache entièrement à nos regards, ne se manifestant qu'à notre foi. Mais cette manifestation doit nous suffire. Donc, imitant la foi des disciples, qui, dans le corps inanimé de Jésus, reconnurent et adorèrent le corps d'un Dieu, reconnaissons et adorons, sous les espèces sacramen-

telles, ce même corps miraculeusement multiplié pour recevoir nos hommages. Prosternés devant ce divin sacrement, croyons d'une foi inébranlable que, sous les apparences grossières qui frappent nos sens, est caché le Dieu de majesté que les anges adorent dans le ciel; adorons-le avec eux, et soyons pénétrés en sa présence des sentiments d'un religieux respect.

2° Après avoir vénéré le corps de Jésus, les disciples se mirent en devoir de l'ensevelir. Ils le firent avec magnificence, et n'épargnèrent rien pour témoigner en cette circonstance au Sauveur leur religion. Cent livres de parfums précieux y furent employées; un linceul blanc, acheté tout exprès par Joseph d'Arimathie, servit à l'envelopper: *Joseph autem mercatus sindonem, et deponens eum, involvit sindone* (1).

Ah! sans doute, si nous avions été présents sur le Calvaire au moment où le corps de Jésus fut enseveli, nous aurions été saintement empressés de nous associer aux disciples pour lui rendre ce dernier devoir; et c'eût été pour nous un grand bonheur de donner à Notre-Seigneur ce témoignage de respect et d'amour. Or, Notre-Seigneur, en se rendant présent au milieu de nous dans son sacrement, nous fournit chaque jour le moyen de satisfaire en cela notre piété. En effet, ce n'est pas seulement par un culte intérieur que nous devons honorer le mystère de l'autel; mais il faut que ce culte se manifeste au dehors. L'Église nous en donne à la fois le précepte et l'exemple. Elle détermine, dans les plus minutieux détails, les règles à y observer, et ces règles sont une expression admirable de convenance, de dignité et de respect. Elle

(1) Marc, xv, 46.

autorise et encourage les pieuses profusions qui ont pour objet de donner plus de magnificence aux honneurs rendus à l'Eucharistie : les fleurs, les lumières, les ornements précieux, les riches tentures. Surtout elle exige cette sorte de luxe pour les vases qui contiennent le divin Sacrement, pour les linges qui le touchent, pour le tabernacle où il est renfermé.

Tous les fidèles sont invités, dans une certaine mesure, à honorer de cette manière la sainte Eucharistie ; mais c'est surtout aux prêtres que s'impose le devoir dont il s'agit. Ils sont, par rapport aux soins religieux que réclame l'Eucharistie, ce que furent Joseph et Nicodème par rapport à la sépulture de Jésus. Ils doivent donc veiller à ce que tout ce qui sert au culte eucharistique soit, sinon riche, du moins propre et décent. La sollicitude en ce point est un des principaux caractères et un des signes les moins douteux de la piété sacerdotale.

3° Le dernier devoir qu'accomplirent les disciples de Jésus à l'égard de son saint corps fut de le déposer dans le tombeau. Les évangélistes ont pris soin de nous décrire ce tombeau. Il était taillé dans la pierre : *Joseph... posuit eum in monumento, quod erat excisum de petra* (1). Il était neuf : *Monumentum novum, in quo nondum quisquam positus erat* (2). Enfin, une grosse pierre en fermait l'entrée : *Joseph... advolvit saxum magnum ad ostium monumenti* (3).

Ce tombeau, où le corps de Jésus reposa jusqu'au jour de la Résurrection, est l'image du chrétien qui

(1) Marc, xv, 46.
(2) Joan., xix, 41.
(3) Matth., xxvii, 60.

reçoit le corps de Jésus-Christ dans la sainte Communion.

En premier lieu, c'est un tombeau neuf, dans lequel aucun autre corps n'a reposé, et qui est exempt de toute souillure : *Monumentum novum.* Image de la pureté parfaite qui doit orner une âme, pour qu'elle soit digne de devenir le sanctuaire de Jésus. Si elle n'a pas eu le bonheur de conserver l'innocence de son baptême, que, du moins, elle l'ait recouvrée par une sérieuse pénitence. Qu'elle ait renoncé au péché : au péché mortel d'abord, dont la présence la rendrait coupable, si elle communiait en cet état, de la profanation du corps de Jésus-Christ ; même au péché véniel, qui, surtout s'il est voulu délibérément, partage le cœur et affaiblit la charité. Telle est la première condition que la communion, pour être pleinement fructueuse, demande de nous. Jésus est la pureté même ; il veut la voir dans les âmes qu'il visite ; et il se communique d'autant plus à elles qu'il les trouve plus pures et plus dégagées du péché.

Le tombeau de Jésus était creusé dans la pierre : *Quod excíderat de petra.* Ce n'était donc pas une construction légère et fragile ; les parois en étaient solides ; c'était un rocher capable de résister à tout.

De même, pour que la visite de Jésus à notre âme par la sainte Communion nous soit pleinement profitable, ce n'est pas assez d'éprouver, au moment de la recevoir, quelques mouvements plus ou moins vifs de cette ferveur sensible, qui émeut un instant, fait couler quelques larmes, et disparaît presque aussitôt. Jésus demande à l'âme qu'il visite un amour fort, généreux, constant, qui ait son siège, non dans la sensibilité, dont le changement est le propre caractère, mais dans une détermination ferme de la volonté d'appartenir à Dieu. Quel abondant trésor de grâces, quelles précieuses bé-

nédictions Jésus nous apporterait en venant à nous, si nous le recevions dans cette disposition !

Après que le corps du Sauveur eut été déposé dans le tombeau, l'entrée du sépulcre fut fermée avec une grosse pierre : *Advolvit saxum magnum ad ostium monumenti.*

Quand Jésus est entré dans une âme, il faut aussi que l'entrée de cette âme soit fermée. C'est-à-dire que, tout entière au trésor qu'elle possède, elle doit être recueillie. Qu'elle soit fidèle à écarter de son esprit toutes les pensées, de son cœur toutes les affections, qui, en la dissipant et la jetant, pour ainsi dire, en dehors d'elle-même, lui feraient oublier la présence de Jésus en elle. Combien d'âmes manquent à ce devoir ! Après quelques instants d'action de grâces, elles ne pensent plus au grand acte qu'elles viennent d'accomplir, ni à Jésus, qu'elles ont le bonheur de posséder. A peine sorties du lieu saint, elles se jettent sans retenue dans le tourbillon de leurs affaires, de leurs études, quelquefois de leurs amusements. Faut-il s'étonner que la sainte communion produise en elles si peu de fruits?

III. — Affections et résolutions.

La méditation que je viens de faire me présente un résumé des principaux devoirs que j'ai à remplir envers l'Eucharistie. Comment m'en suis-je acquitté jusqu'à présent? Me suis-je montré, par ma fidélité à cet égard, l'imitateur des pieux disciples qui prirent soin de la sépulture du Sauveur?

Pénétré d'une foi vive en présence de l'Eucharistie, l'ai-je adorée avec respect, comme renfermant la personne même du Verbe incarné? Lui ai-je rendu extérieurement les hommages qui lui sont dus; et, à

l'exemple de tous les bons prêtres, me suis-je fait un devoir sacré de religion de veiller avec sollicitude à ce que tout ce qui sert au culte de l'Eucharistie fût, sinon riche et magnifique, au moins propre et digne? Mais surtout, dans quelles dispositions ai-je reçu le corps de Jésus-Christ, lorsque ce divin Sauveur est venu me visiter par la sainte Communion? Avec quelle pureté de cœur, quelle ferveur d'amour, quel recueillement, ai-je participé à ce grand Sacrement?

Que de négligences, ô Jésus, n'ai-je pas à me reprocher sur tous ces points, et combien je dois m'humilier en reconnaissant que j'ai si mal répondu à cet incomparable témoignage de votre amour! Je vous en demande pardon, et je vous conjure de renouveler dans mon âme la religion de l'Eucharistie, si chère à tous les saints prêtres.

Éclairé et soutenu par votre grâce, je prends la résolution :

1° Toutes les fois que j'entrerai dans une église où se trouve le Saint-Sacrement, de faire, du fond de mon cœur, un acte de foi à la présence réelle;

2° De mettre un grand zèle à honorer et à faire honorer Jésus-Christ dans ce mystère;

3° De m'appliquer spécialement à rendre mes communions de plus en plus saintes.

Domine, dilexi decorem domus tuæ, et locum habitationis gloriæ tuæ (1).

(1) Ps. xxv, 8.

IV. — TEMPS PASCAL

CXXXVII

POUR LE SAINT JOUR DE PAQUES

LE MYSTÈRE PASCAL

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous nous rappellerons les principales circonstances du mystère de la Résurrection : les précautions des Pharisiens, l'empressement des saintes femmes, et, avant leur arrivée au tombeau, la sortie glorieuse de Jésus de son sépulcre. — Unis aux Anges, nous adorerons le divin Ressuscité.

II. Nous considèrerons le mystère pascal à un triple point de vue :

1° *Par rapport à Jésus-Christ.* Ce miracle manifeste plus que tout autre la puissance de Notre-Seigneur, le fait triompher de ses ennemis, et établit sa mission divine. — De plus, la résurrection fait entrer Notre-Seigneur dans une vie nouvelle toute de gloire et de béatitude.

2° *Par rapport à l'Église.* L'Église est la continuation de la vie de Jésus. — Elle a ses persécutions et sa passion ; mais elle a aussi ses jours de triomphe et de résurrection. — Cette assurance doit nous consoler.

3° *Par rapport à chacun de nous.* Le mystère pascal est le gage de notre résurrection, car nous sommes les membres du corps dont Notre-Seigneur est le chef. — De plus, ce mystère renferme le modèle et la grâce de la résurrection spirituelle, qui consiste dans le renoncement au péché et dans la recherche des biens célestes.

III. Nous nous demanderons si nous avons envisagé ainsi

ce mystère pascal, et si nous avons mis en pratique les enseignements qui s'en dégagent.

Résolutions : 1° Faire des actes de foi au mystère de la Résurrection de Notre-Seigneur ; 2° rendre nos hommages à Jésus ressuscité en union avec les Anges ; 3° nous appliquer à agir d'une manière surnaturelle.

Bouquet spirituel : *Surrexit Christus, spes mea.*

I. — Adoration.

Contemplons par la foi le grand et saint mystère que l'Église nous fait honorer aujourd'hui. Les Juifs avaient assouvi la haine impie qu'ils portaient à Jésus-Christ. Ils l'avaient vu expirer sur la croix ; et, croyant n'avoir plus rien à craindre de lui, ils s'étaient retirés. Toutefois, de peur que ses disciples n'enlevassent le corps de leur maître, et ne fissent croire faussement au peuple, toujours facile à séduire, que Jésus était ressuscité, les princes des prêtres et les Pharisiens exigèrent que les sceaux de l'autorité publique fussent apposés sur la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre ; et ils placèrent des gardes tout autour. Grâce à ces précautions, toute soustraction frauduleuse était impossible ; et la synagogue triomphante pouvait se reposer en paix.

Cependant, le troisième jour depuis que Jésus avait été déposé dans le tombeau venait de commencer. Les saintes femmes, empressées d'honorer la sépulture du Sauveur, accourent au sépulcre dès l'aurore, pour ajouter aux parfums de Nicodème de nouveaux parfums, ce que la solennité du sabbat ne leur avait pas permis de faire la veille. Elles se préoccupaient de l'obstacle qu'allait opposer à l'accomplissement de leur pieux dessein la difficulté de soulever la pierre qui fermait l'entrée du tombeau : *Quis revolvet nobis lapi-*

dem ab ostio monumenti (1)? Mais quelle n'est pas leur surprise quand elles voient, à leur arrivée, le sépulcre ouvert et vide! Les gardes avaient disparu; ils s'étaient dispersés saisis de crainte à la vue d'un ange tout éclatant de lumière qui, descendant du ciel, avait enlevé la pierre du sépulcre, et s'y tenait assis. « Pour vous, dit aux saintes femmes l'envoyé céleste, n'ayez aucune crainte. Je sais que vous venez chercher Jésus qui a été crucifié. Il n'est plus ici, car il est ressuscité selon qu'il l'avait prédit. Venez et voyez le lieu où le Seigneur avait été placé : *Nolite timere, vos. Scio enim quod Jesum... quæritis. Non est hic; surrexit enim, sicut dixit. Venite, et videte locum ubi positus erat Dominus* (2).

Le grand mystère était donc consommé. Fidèle à sa promesse, Jésus, aux premières lueurs du jour, était sorti glorieux de son tombeau. Il était vraiment ressuscité : *Surrexit Dominus vere* (3).

Unissons-nous aux anges, les heureux témoins de ce prodige, pour rendre avec eux à Jésus, vainqueur de la mort, les hommages et les adorations qu'ils lui rendirent alors : *Cum iterum introducit primogenitum in orbem terræ dicit : Et adorent eum omnes angeli Dei* (4). Nous avons partagé les douleurs de Jésus dans sa passion, n'est-il pas juste que nous prenions part maintenant à la joie de son triomphe?

II. — Considérations.

Pour comprendre, dans toute son étendue, le mystère pascal, il faut le considérer : 1° par rapport à Jésus-

(1) Marc, XVI, 3.
(2) Matth., XXVIII, 5-8.
(3) Luc, XXIV, 34.
(4) *Hebr.*, I, 6.

Christ; 2° par rapport à l'Église; 3° par rapport à chacun de nous.

1° Le miracle de la Résurrection que l'Église nous fait honorer aujourd'hui a été, en premier lieu, la plus haute manifestation de la puissance divine de Jésus-Christ. Les nombreux miracles qu'il avait opérés n'en étaient pour ainsi dire que des essais. Mais, en se ressuscitant lui-même, Jésus la déploie tout entière; il montre qu'il est vraiment le maître de la vie et de la mort, et que tout lui est soumis. Par là, il confond ses ennemis, il établit péremptoirement sa mission divine, et il ôte tout prétexte à l'incertitude et au doute. Aussi, saint Thomas, d'abord incrédule, le reconnaît à ce signe pour son Seigneur et son Dieu; et lorsque les Apôtres, après leur sortie du Cénacle, voudront faire voir en lui le Messie promis au monde, ils s'appuieront surtout sur le miracle de sa résurrection.

Sanction divine de son autorité, le miracle de la résurrection est encore pour le Sauveur le commencement d'une vie nouvelle. Non seulement, en effet, en ressuscitant, Jésus reprend la vie que la mort lui avait enlevée; il en revêt une autre infiniment plus parfaite. Jusque-là, il avait voulu, afin de remplir son rôle de victime de propitiation, participer à toutes nos faiblesses, sauf le péché : *Debuit per omnia fratribus similari* (1). *Tentatum per omnia pro similitudine absque peccato* (2). Son corps subissait la nécessité du sommeil et des repas; il était exposé à la fatigue; et ce qu'il a souffert de la part des bourreaux montre qu'il n'était pas impassible. Son âme, bien que douée

(1) *Hebr.*, II, 17.
(2) *Ibid.*, IV, 15.

de la vision béatifique, était sujette à la tristesse et à la douleur.

Mais, après la résurrection, cet état de faiblesse et d'infirmité a disparu. Jésus, en sortant du tombeau, y a laissé, avec les linceuls qui l'enveloppaient, tout ce qu'il y avait dans son humanité de mortel et d'imparfait. Son corps, glorifié et désormais exempt de toute altération, participe à la subtilité des esprits. Il sort du tombeau en traversant, sans la remuer, la pierre qui en ferme l'entrée, comme bientôt il entrera, les portes closes, dans le lieu où les Apôtres étaient réunis. Sa chair sacrée n'est plus dans la ressemblance du péché; ce qui était mortel en elle a été absorbé par la vie nouvelle qui la pénètre. Aux tristesses et aux ennuis de l'agonie, aux douleurs cruelles de la flagellation et du crucifiement, a succédé la joie pure et sans mélange : *Conscidisti saccum meum et circumdedisti me lætitia, ut cantet tibi gloria mea* (1), dit-il par la bouche du Psalmiste.

La résurrection fut donc pour Jésus un mystère de triomphe, de gloire et d'allégresse.

2° Considérons en second lieu ce qu'elle est pour l'Église. Nous le savons, l'Église est la continuation et l'extension dans le monde de la vie de Jésus; et il faut que tous les mystères du Sauveur se reproduisent en elle. Jésus a été persécuté, l'Église le sera aussi. Jésus a subi les douleurs de la passion, l'Église les subira également.

Mais Jésus est sorti vainqueur de l'épreuve, et tous les efforts de ses ennemis sont venus se briser contre la pierre de son sépulcre. Ainsi en doit-il être de

(1) Ps. xxix, 12.

l'Église. Son divin fondateur lui a promis que les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais contre elle. Depuis que les Apôtres, fidèles à la mission qui leur a été assignée et confiants aux promesses de leur divin maître, ont fondé l'Église, cette parole n'a cessé d'avoir son accomplissement. La vie de l'Église a été une vie de lutte incessante contre la violence des tyrans, contre les séductions des schismes et des hérésies, contre les entraînements plus dangereux encore des passions corruptrices. Elle a traversé des crises formidables où tout semblait conjuré contre elle; plus d'une fois ses ennemis ont annoncé que le moment était venu où elle allait disparaître, et, humainement parlant, il en devait être ainsi. Mais toujours elle est sortie glorieuse et triomphante de l'épreuve où elle semblait devoir succomber. La vérité des promesses de Jésus-Christ a donc été confirmée par les faits.

Ces promesses, sans nul doute, se vérifieront de même dans la suite des siècles, et toujours, pour l'Église comme pour Jésus-Christ, au mystère douloureux de la passion succédera le mystère glorieux de la résurrection.

Pensée pleine de consolation, que nous ne devrions jamais perdre de vue; source et fondement d'une inébranlable confiance pour les vrais enfants de l'Église, au milieu des persécutions qu'elle subit, des tempêtes qui l'agitent. Ces épreuves ne doivent pas, il est vrai, nous laisser insensibles; notre amour pour l'Église nous fait un devoir d'y prendre part, comme, il y a quelques jours, nous prenions part aux douleurs de Jésus; mais la tristesse qu'elles nous causent ne sera jamais du découragement, comme si tout était perdu sans ressource. Le monde fût-il bouleversé de fond en comble, l'Église, nouvelle arche portée sur les eaux du déluge, échap-

pera à tous les naufrages ; édifice construit sur la pierre de la main de Dieu, elle demeurera debout au milieu des ruines accumulées autour d'elle.

3° Enfin il faut que le mystère de la résurrection, incessamment réalisé dans l'Église, se reproduise aussi en chacun de nous. Saint Paul nous apprend que nous devons participer en deux manières à ce saint mystère.

En premier lieu, de même que Jésus-Christ est ressuscité, nous ressusciterons un jour. Comme lui nous subirons la mort ; mais comme lui aussi nous sortirons de notre tombe, pour entrer en possession d'une vie infiniment plus parfaite que celle de la terre. Jésus-Christ est appelé par l'Apôtre le premier-né d'entre les morts : *Primogenitus ex mortuis* (1) ; donc, après ce divin maître, d'autres encore participeront au bienfait de la résurrection. Il est le chef d'un corps dont nous sommes les membres. Or, les membres ne peuvent vivre d'une vie différente de celle de leur chef. Cette vie nouvelle, cette gloire que Jésus possède, nous appartiennent ; nous y avons droit ; la résurrection de Jésus nous en assure la possession.

C'est dans cette espérance que le chrétien puise la force dont il a besoin pour supporter les épreuves présentes. « Si tout notre espoir, dit l'Apôtre, se bornait à la vie présente, nous serions les plus malheureux des hommes : *Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus* (2). » — « Mais, ajoute-t-il, le Christ, prémices de ceux qui sommeillent parmi les morts, est ressuscité... Et de même que tous meurent en Adam, tous aussi seront rendus à la vie en Jésus-Christ : *Nunc autem Christus resurrexit a*

(1) *Col.*, I, 18.
(2) *Ibid.*, XV, 19.

mortuis, primitiæ dormientium... Et sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur (1). »

Gage de notre résurrection future, le mystère que nous méditons est encore le symbole de la résurrection spirituelle, dont il nous offre à la fois le modèle et la grâce. C'est toujours la doctrine de saint Paul. « De même, dit-il, que Jésus-Christ est ressuscité pour la gloire de son Père, il faut aussi que nous menions une vie nouvelle... Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus,... mais il vit désormais d'une vie toute divine. Ainsi vous devez vous considérer comme morts au péché, et vivre uniquement pour Dieu, en Jésus-Christ Notre-Seigneur : *Quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus... Christus resurgens ex mortuis jam non moritur... Ita et vos existimate vos mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo in Christo Jesu Domino nostro* (2). Toute la liturgie de l'Église, dans la fête pascale, n'est qu'une exhortation, reproduite sous toutes les formes, à cette vie nouvelle, participation à la vie de Jésus ressuscité. Elle consiste, d'une part, dans le renoncement au péché et aux convoitises qui y conduisent : *Mortuos peccato;* de l'autre dans la recherche des biens supérieurs dont Dieu est la source : *Viventes Deo.* Tel est le principal fruit que doit produire en nous la fête de la Résurrection.

III. — Affections et résolutions.

La résurrection a été le triomphe de Jésus-Christ sur la mort et l'enfer. L'Église, pour célébrer ce triomphe, se livre aux transports de la joie la plus vive. Elle loue,

(1) *Ibid.*, xv, 19-22.
(2) *Rom.*, vi, 4-11.

elle glorifie, elle exalte par ses chants Jésus ressuscité. Toutes les âmes pieuses sont pénétrées des mêmes sentiments; n'est-il pas bien juste que j'y entre aussi, et qu'en contemplant Jésus sortant glorieux du tombeau, mon cœur s'abandonne à l'allégresse? Aimerais-je Notre-Seigneur si la méditation de cet adorable mystère me laissait insensible?

La résurrection de Jésus-Christ est, en second lieu, pour l'Église, la garantie assurée des victoires qu'elle remportera sur ses ennemis. Je dois donc, quelles que soient les tempêtes qui, par la permission de Dieu, s'élèveront contre elle, conserver une inébranlable confiance, être convaincu qu'elle ne saurait périr, et, appuyé sur les promesses divines, me tenir en paix.

Enfin la résurrection de Jésus est à la fois le gage de ma résurrection future et le modèle du renouvellement intérieur qui doit être l'objet de mes incessants efforts. Pour opérer ce saint renouvellement, la fête de Pâques m'offre une grâce précieuse, à laquelle il y a pour moi obligation de correspondre, en m'appliquant à imiter, autant que le comporte l'infirmité de l'état présent, la vie toute divine de Jésus-Christ ressuscité.

Est-ce ainsi que, jusqu'à présent, j'ai sanctifié la solennité pascale? Est-ce à ce point de vue élevé que je l'ai envisagée? et n'en a-t-il pas été de moi comme de tant de chrétiens qui ne voient dans cette solennité que la fin des privations du carême?

O Jésus, divin triomphateur, humblement prosterné à vos pieds, je vous demande de me donner une intelligence de plus en plus parfaite du grand mystère que la sainte Église présente en ce moment à mes adorations, de mettre dans mon cœur les sentiments qu'il doit y faire naître, d'inspirer à ma volonté les résolutions qui doivent en être le fruit.

Éclairé et soutenu par votre grâce, je me propose spécialement :

1° De faire de temps en temps un acte de foi sur la vérité de votre résurrection ;

2° De vous rendre, en union avec les anges, mes hommages dans ce mystère ;

3° De m'appliquer à agir en toute chose d'une manière plus surnaturelle et plus conforme à l'esprit de renouvellement que me prêche le mystère pascal.

Surrexit Christus, spes mea (1).

CXXXVIII

LES APPARITIONS DE JÉSUS RESSUSCITÉ

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons Notre-Seigneur, qui, pendant quarante jours après sa résurrection, mena une vie à la fois céleste et terrestre. — Nous le remercierons d'enseigner ainsi aux prêtres qu'ils doivent vivre au milieu du monde, sans être du monde.

II. Nous remarquerons trois caractères dans les apparitions de Notre-Seigneur :

1° Leur fin est sainte. — Jésus y parle à ses Apôtres du royaume de Dieu, il affermit leur foi, les console et leur redonne la confiance. — Le prêtre ne doit aller dans le monde que dans ces mêmes intentions.

2° Dans les apparitions de Jésus tout est grave et saint. Jésus se montre avec les stigmates sacrés de sa passion. — Ainsi le prêtre ne doit paraître dans le

(1) *Prosa paschalis.*

monde que revêtu de gravité; et il doit représenter Notre-Seigneur dans son état d'hostie.

3° Les apparitions de Jésus furent rares et de courte durée. — Les Évangélistes n'en mentionnent que dix, et nous insinuent que les entretiens du Sauveur étaient courts. — Rares et courtes, telles doivent être les apparitions du prêtre dans le monde.

III. Nous rappelant que Notre-Seigneur n'est ressuscité qu'après avoir été enseveli, nous nous dirons que nous devons, au Séminaire, demeurer ensevelis comme dans un tombeau, nous y dépouiller de notre mauvaise nature, et nous y transformer.

Résolutions : 1° Nous détacher de l'amour du monde; 2° contracter la précieuse habitude de la prière et du travail; 3° ne nous proposer dès maintenant que la gloire de Dieu et le bien des âmes.

Bouquet spirituel : *Mortui estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo.*

I. — Adoration.

Adorons Notre-Seigneur, nous offrant en sa personne adorable l'expression la plus parfaite de la vie chrétienne, mais surtout de la vie sacerdotale. Modèle des prêtres dans tous ses mystères, Jésus l'est spécialement dans la période de sa vie qui s'écoula entre sa bienheureuse résurrection et sa glorieuse ascension. La vie de Jésus, durant ces quarante jours, est à la fois céleste et terrestre. Céleste, puisque déjà en possession de son état de gloire, il n'est plus soumis aux faiblesses et aux infirmités de la nature humaine, qui est en lui comme divinisée : *Per omnia Deus* (1). Terrestre, puisque, de temps à autre, il se montre à ses apôtres et à ses disciples, il converse avec eux, il prend part à leurs repas : *Apparens eis, loquens, convescens* (2).

(1) S. Ambr.
(2) *Act. apost.*, I, 3-4.

Belle et touchante image de la vie des prêtres au milieu du monde. Eux aussi, à l'exemple de leur divin Maître ressuscité, mais non encore pleinement glorifié, vivent et ne vivent pas sur la terre. Ils sont tout à la fois les hommes du temps et les hommes de l'éternité. D'une part, ils font partie de la société humaine; ils en suivent les lois, et participent à la vie qui l'anime. De l'autre, ils y sont étrangers, et s'en séparent. Ils puisent ailleurs leurs inspirations; ils ont d'autres maximes, d'autres pensées, d'autres sollicitudes, d'autres intérêts. Contemplons la vie de tous les saints prêtres : n'est-il pas vrai qu'on peut dire de chacun d'eux que, vivant au milieu du monde, ils ne sont pourtant pas du monde?

Remercions Notre-Seigneur de nous avoir appelés, en nous élevant au sacerdoce, à continuer dans l'Église sa vie ressuscitée. Demandons-lui la grâce de remplir fidèlement un jour cette glorieuse mission, et de vivre au milieu du monde, quand nous serons prêtres, de cette vie toute sainte dont il vécut lui-même après sa résurrection.

II. — Considérations.

Nous pouvons remarquer, dans les apparitions de Jésus ressuscité, trois caractères qui doivent se retrouver également dans les apparitions du prêtre au milieu du monde.

1° La fin qu'il s'y propose est toujours sainte et surnaturelle. Ce n'est par aucun motif humain que Jésus se fait voir à ses disciples. Il n'y est pas même déterminé par la pensée de satisfaire, dans les épanchements pourtant si légitimes de l'amitié, le tendre attachement qu'il leur portait. Dans les apparitions

miraculeuses dont il les gratifie, il n'a eu en vue que de les entretenir de la mission qu'il leur a donnée, de fonder dans le monde le royaume de Dieu, à laquelle il veut achever de les préparer : *Loquens de regno Dei.*

La foi des apôtres avait été ébranlée par les humiliations du prétoire et du Calvaire; il fallait l'affermir. Ils doutaient encore, malgré les nombreux témoignages qui l'attestaient, de la vérité de la résurrection; il fallait la leur rendre palpable. Ils étaient tristes et abattus en voyant toutes leurs espérances anéanties par la mort de Jésus; il fallait remettre la paix et la joie dans leur âme. Le souvenir des traitements infligés à leur maître, et qu'ils pouvaient craindre pour eux-mêmes, les avait rendus timides et les contraignait à se cacher; il fallait leur rendre la confiance et ranimer leur courage. Enfin, ils étaient ignorants; il fallait les instruire.

C'est pour élever les apôtres à la hauteur du grand et divin ministère qui va leur être confié que Jésus ressuscité se montre à eux. Par là, il apprend excellemment à ses prêtres quels motifs doivent les diriger dans leurs rapports avec le monde.

Loin de nous la pensée de le fréquenter, pour jouir de ses spectacles, de ses fêtes, de toutes les vanités qu'il étale aux regards, pour en goûter les plaisirs, pour en partager les préoccupations. Seuls, les intérêts de Dieu, de l'Église, des âmes, doivent nous déterminer à y paraître. Comme le Sauveur, nous avons à remplir, à l'égard des hommes, une mission toute divine. Nous sommes prêtres, pour fortifier leur foi, leur donner, dans leurs tristesses, les solides consolations dont la religion est la source, les soutenir dans leurs abattements et dans leurs faiblesses, éclairer leurs ténèbres, les purifier de leurs souillures, fonder dans le

monde le royaume de Dieu. Toutes nos relations, tous nos entretiens doivent, de près ou de loin, se rapporter à ce grand but. Si, par malheur, nous le perdions de vue, ne cherchant dans nos rapports extérieurs que notre satisfaction personnelle, ces rapports manqueraient du caractère sacerdotal qui leur convient.

2° Dans les apparitions de Jésus ressuscité, il n'y a rien qui ne soit digne de la fin qui les inspire. Tout y est sérieux, tout y est pur, tout y est divin. Depuis la Résurrection, les relations du Sauveur avec ses disciples ont pris un aspect plus grave encore, s'il est possible, et plus saint qu'auparavant. La majesté qui l'environne, et qui reluit dans tout son extérieur, les pénètre de respect, en même temps que sa vue les remplit de joie. C'est avec les stigmates sacrés de sa passion empreints sur sa chair adorable, c'est-à-dire sous l'image d'une victime immolée, qu'il se présente à eux. Il veut par là les ramener au souvenir austère de la croix, le mystère chrétien par excellence, qu'ils devront reproduire en leurs personnes, en même temps qu'ils en répandront partout la connaissance et l'amour.

En cela encore Jésus se montre excellemment le modèle du prêtre dans la conduite qu'il doit tenir au milieu du monde. Il faut qu'il y paraisse toujours, non avec un extérieur léger, dissipé, sans retenue, mais avec cette gravité douce, cette majesté, cette décence modeste, qui conviennent à la dignité de son caractère. Dans le monde, en effet, comme à l'autel, comme en chaire, comme dans tous les exercices de ses sacrés ministères, il est l'ambassadeur, le représentant, l'organe de Dieu. Il faut que sa présence soit, en quelque façon, une apparition du ciel; qu'elle produise dans les âmes une impression religieuse;

qu'elle les porte moins encore à la vénération du prêtre qu'à celle de Dieu, dont elle réveille le souvenir. Ainsi que Jésus ressuscité, dans ses divines manifestations, le prêtre, s'il a l'esprit de son état, s'appliquera à offrir aux hommes, en sa personne, le spectacle de l'immolation et du sacrifice. Il est, par ses exhortations, le prédicateur de la croix ; il faut qu'il le soit aussi par son extérieur et par tous les détails de sa vie. C'est ce qu'exprime la couleur sombre et la forme sévère du vêtement que l'Église lui impose l'obligation de porter. Le prêtre, sous cet habit, qui le distingue du reste des hommes, représente, aux yeux du monde, Jésus dans son état d'hostie. Il doit donc pouvoir dire, comme le grand apôtre : « Je porte sur mon corps les stigmates de Jésus : *Stigmata Domini Jesu in corpore meo porto* (1). »

3° Dernier caractère des apparitions de Jésus ressuscité, elles sont rares et de courte durée. Jusque-là, le Sauveur avait passé sa vie avec ses disciples ; il formait avec eux une société de tous les instants ; il voulait que partout ils l'accompagnassent ; il se livrait à eux sans réserve. Mais une fois en possession de la vie nouvelle dont il s'est revêtu en sortant du tombeau, il en agit tout autrement. Les Évangélistes ne font mention que de dix apparitions de Jésus durant les quarante jours qui s'écoulèrent entre la résurrection et l'ascension. Il se montrait à ses disciples autant qu'il était nécessaire pour leur instruction ; puis, après un court entretien, il rentrait dans le repos et le silence de la contemplation. C'était là que, séparé extérieurement des créatures, caché au monde, et vivant d'une vie toute divine, il préludait à cette consommation en

(1) *Gal.*, VI, 17.

Dieu, qui devait être le fruit de son ascension, et rendre plus parfaite encore sa séparation de tout le créé.

Ce n'est point non plus dans la conversation des hommes, dans la tumulte et la dissipation des sociétés mondaines, dans les agitations du dehors, que le prêtre doit passer sa vie. Si la gloire de Dieu et l'intérêt de son ministère demandent qu'il ne se tienne pas, comme le religieux, dans un isolement absolu ; si, parfois, à l'exemple de Jésus ressuscité, il est contraint de sortir de sa demeure et de se montrer au monde, il faut que ces apparitions soient rares et courtes, et que, le but atteint, il rentre dans sa solitude. C'est là que le besoin de son cœur doit le ramener ; là que, vaquant tour à tour aux fonctions augustes de son ministère, à l'étude des vérités divines, à la méditation et à la prière, il trouve Dieu et s'unit à lui. S'il est fidèle à cette règle, quoique sur la terre, il vivra de la vie du ciel. Caché en Dieu avec Jésus-Christ, il donnera au monde, qui l'admirera et le vénèrera d'autant plus qu'il le verra de plus loin, le plus beau, le plus touchant et le plus édifiant de tous les spectacles.

III. — **Affections et résolutions.**

Entre le mystère de la vie mortelle du Sauveur et celui de sa vie ressuscitée que je viens de méditer, se place un troisième mystère qui les relie en quelque sorte l'un à l'autre, celui de son séjour dans le tombeau. Ce n'est qu'après avoir été enseveli pendant trois jours que Jésus ressuscite et se révèle au monde, pour commencer une existence nouvelle ; comme s'il avait eu besoin de ce temps pour déposer dans son sépulcre les faiblesses et les imperfections de la na-

ture d'Adam, et se débarrasser de ce qu'il y avait de mortel en lui. Ne puis-je pas voir dans ce mystère une image de ce qui s'accomplit en moi?

En attendant que le sacerdoce auquel j'aspire m'impose le devoir de reproduire au milieu du monde la vie ressuscitée de Jésus, il faut que je demeure, comme ce divin Maître, enseveli dans le tombeau, afin de me dépouiller de ma mauvaise nature et de me transformer en un homme nouveau. Si je suis fidèle, ce travail de grâce s'opérera en moi durant les années de mon séminaire, tombeau spirituel qui me sépare du monde extérieur, et dans lequel je dois demeurer caché, me tenant comme dans un état de mort, pour ressusciter bientôt avec Jésus-Christ, portant aussi sur ma tête une couronne de gloire, la couronne sacerdotale, marqué d'un caractère divin, en possession des plus éminentes prérogatives.

Ne permettez pas, ô mon Dieu, que j'abuse de ce temps, et que, dans le cours des années de mon séminaire, je mette obstacle à l'action de votre grâce en moi. Donnez-moi d'y travailler chaque jour à mourir au monde, aux créatures et à moi-même, afin que je ne vive plus que de vous. A cette condition seulement, je pourrai un jour paraître comme Jésus, pour porter aux hommes la parole du salut, sans m'exposer à subir la funeste influence des séductions que le monde présente.

Je prends donc la résolution :

1° De me détacher de plus en plus de l'amour du monde ;

2° De contracter la précieuse habitude de la prière et de l'étude, qui sont la garantie essentielle de la vertu sacerdotale ;

3° De ne me proposer, dès maintenant, dans mes

relations avec le dehors, que la gloire de Dieu et le bien des âmes.

Mortui estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo (1).

CXXXIX

POUR LE DIMANCHE DE QUASIMODO

SUR L'ÉVANGILE DE LA MESSE

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons encore une fois Notre-Seigneur dans le mystère de sa Résurrection. — Nous le contemplerons avec amour tout resplendissant d'une clarté céleste. — Nous baiserons en esprit les cicatrices de ses plaies. — Nous nous unirons à la joie et aux hommages des Apôtres.

II. Nous nous rappellerons que le Séminaire est, comme le Cénacle, le lieu des apparitions de Jésus ressuscité, et nous considérerons :

1° *Les conditions de ces apparitions.* Nous savons par l'Évangile que la demeure où Jésus se montre est fermée, et que les Apôtres y sont tous réunis. — De même Notre-Seigneur ne se montrera à nous que si nous vivons dans le recueillement et dans la charité fraternelle.

2° *Les apparitions elles-mêmes.* Jésus vint au milieu de ses disciples et il les remplit de joie. — De même il a promis de venir au milieu de nous, et si nous y pensions, ce serait là un grand motif d'allégresse pour nos âmes.

3° *Les biens qu'elles nous procurent.* Jésus donna

(1) *Coloss.*, III, 3.

la paix à ses Apôtres, les confirma dans la foi, et leur communiqua des pouvoirs divins. — Le but du Séminaire est aussi de nous donner une paix inaltérable, une foi très vive, et des pouvoirs surnaturels.

III. Nous remercierons Notre-Seigneur des nombreuses apparitions dont déjà il nous a gratifiés. — Nous nous humilierons d'en avoir si peu profité jusqu'à présent.

Résolutions : 1° Vivre dans le recueillement; 3° pratiquer la charité; 3° demander la paix à Notre-Seigneur.

Bouquet spirituel : *Etenim benedictionem dabit legislator, ibunt de virtute in virtutem; videbitur Deus deorum in Sion.*

I. — Adoration.

L'Évangile du dimanche de Quasimodo renferme le récit d'une des apparitions les plus remarquables de Jésus à ses apôtres après sa résurrection. Les apôtres, nous dit le texte sacré, étant réunis dans un même lieu, les portes closes, Jésus parut tout à coup au milieu d'eux, et les salua en disant : « La paix soit avec vous. » Puis, en preuve de sa résurrection, il leur montra ses mains percées et son côté ouvert. Enfin, il les confirma dans leur mission, leur donna le Saint-Esprit, et leur communiqua le pouvoir divin de remettre les péchés.

Adorons de nouveau Notre-Seigneur dans le glorieux mystère de sa résurrection. Contemplons-le avec amour tout resplendissant d'une clarté céleste, qu'il tempère néanmoins pour se montrer à ses Apôtres; car leurs yeux ne pourraient en supporter l'éclat. Affranchi des infirmités de notre nature, et soustrait désormais à la loi de la douleur, il garde pourtant sur son corps les cicatrices de ses plaies, mémorial sacré de son immolation. Baisons-les en esprit avec respect, et demandons à Notre-Seigneur de vouloir bien les imprimer dans notre cœur.

Dans cet état divin, Notre-Seigneur ne se laisse plus voir comme autrefois indistinctement par tous, mais seulement par ses disciples : *Non omni populo, sed testibus præordinatis à Deo* (1). Il les avait choisis pour qu'ils fussent les prédicateurs de sa doctrine ; il les avait formés à la vie apostolique ; il les avait instruits, et les avait rendus témoins de ses miracles et de ses mystères. Mais avant de les quitter et de remonter au ciel, il veut les visiter encore pour leur donner ses derniers enseignements et leur faire ses derniers adieux.

Unissons-nous à ces bienheureux disciples. Entrons dans les sentiments de joie que leur inspire la vue de Jésus ressuscité ; faisons un acte de foi sur ce grand mystère, et disons du fond du cœur à Jésus-Christ, avec saint Thomas redevenu fidèle, après avoir été un instant incrédule : « Vous êtes vraiment mon Seigneur et mon Dieu : *Dominus meus, et Deus meus* (2). »

II. — Considérations.

Le Séminaire, où s'écoule notre vie, doit être, ainsi que la demeure où les Apôtres sont réunis, le lieu des apparitions de Jésus. Considérons à quelles conditions Jésus s'y montrera à nous, et quels seront, si nous sommes fidèles, les bienfaits de sa venue parmi nous.

1° En premier lieu, la demeure où Jésus se montre est fermée : *Cum fores essent clausæ*. Jésus, dit un pieux commentateur s'inspirant d'une pensée de saint Grégoire, se montre à ceux qui ferment les portes de

(1) *Act*, x, 41.
(2) Joan., xx, 28.

leur cœur au monde et à la chair : au monde, en s'en séparant ; à la chair, en réprimant leurs convoitises, et en gardant leurs sens contre la dissipation. Et il leur apporte, par sa présence, la paix la plus douce. Cette demeure aux portes fermées est donc l'image de l'âme silencieuse, recueillie et mortifiée. N'est-elle pas spécialement l'image du Séminaire ?

Le Séminaire, en effet, est une demeure fermée. Ceux qui l'habitent y vivent entièrement séparés du monde extérieur. Ils n'ont avec lui que les rapports nécessaires ; ses préoccupations, ses affaires, ses parties de plaisir, ses fêtes, leur sont étrangères ; les bruits, les rumeurs du dehors, ne parviennent qu'à peine jusqu'à leurs oreilles. Bien plus, non content de cette solitude extérieure qui s'impose à lui, le bon séminariste s'en crée une autre plus intime et plus profonde encore dans le secret de son cœur. C'est là qu'indifférent à tout, il passe sa vie sous le regard de Dieu, fidèle à mortifier ses sens, sa langue, son imagination, préservant son cœur de toute attache désordonnée, afin de goûter en paix le don de Dieu !

Telle est la première condition nécessaire pour avoir part aux communications que Jésus ressuscité veut nous faire.

La seconde est que nous soyons unis dans la charité : *Ubi erant discipuli congregati*. Ce petit troupeau que Jésus avait rassemblé n'avait pas toujours vu la concorde régner dans son sein. Du vivant de Jésus-Christ, des querelles, des compétitions ambitieuses, en avaient parfois divisé les membres ; et le Sauveur leur avait fait à cet égard, avec tristesse, de doux reproches. Mais aujourd'hui il n'en est plus ainsi. Désormais, ils n'ont qu'une pensée, celle de leur Maître ; qu'un sentiment, le regret amer de l'avoir perdu et le désir de le revoir.

C'est de lui qu'ils parlent, il est le lien qui les unit, et, s'il est permis de le dire, l'âme de leur société. Ils vivent donc en paix, comme une famille de frères, rassemblés non seulement par le rapprochement des corps, mais par la fusion des âmes, réalisant déjà le *cor unum et anima una* dont plus tard l'Église naissante devait donner au monde le touchant spectacle.

Formé d'une réunion d'âmes toutes consacrées à Jésus-Christ, et uniquement désireuses de vivre pour lui, le Séminaire, pour atteindre sa fin, doit présenter aux regards le même spectacle d'édification. Pour que Jésus y manifeste sa présence, il faut que la charité y règne, que les cœurs y soient réunis; que les divisions, les querelles, les animosités, les jalousies, n'y trouvent aucune place; que tout ce qui aigrit et sépare en soit banni. Il faut qu'en aimant Jésus-Christ, tous les membres de la communauté s'aiment les uns les autres; se supportent dans leurs défauts et leurs imperfections; et forment ainsi, non une de ces réunions fortuites qui résultent uniquement de l'habitation dans le même lieu, mais une vraie communauté, constituée bien plus par l'union des âmes que par la juxtaposition des corps.

2° Tandis que la pieuse assemblée des disciples réunis dans une même demeure s'entretient de la mort du Maître, tout à coup le Sauveur se présente : *Venit Jesus et stetit in medio* (1). Il venait consoler ses disciples, dissiper par sa présence leur tristesse, ranimer leur confiance, leur donner, en leur témoignant qu'il ne les oubliait pas, un nouveau gage de son amour. Aussi furent-ils, en le voyant, pénétrés de la joie la plus vive : *Gavisi sunt ergo discipuli, viso Domino* (2).

(1) Joan., xx, 19.
(2) *Ib*, 20.

Or, cette faveur insigne, que Jésus ressuscité accorda à ses apôtres en se rendant au milieu d'eux, nous sera aussi accordée si, comme les apôtres, nous sommes recueillis et unis dans la charité. Alors, en effet, Jésus-Christ résidera dans la communauté du Séminaire. Il est vrai que nous ne le verrons pas de nos yeux, mais la foi nous le fera reconnaître d'une manière plus certaine encore. Sans parler de sa présence eucharistique, en vertu de laquelle, du fond de son tabernacle, il nous suit du regard dans tous les détails de notre vie, il sera encore au milieu de nous par sa grâce, qui fera de tous nos cœurs autant de tabernacles ; il y sera en vertu de cette présence spéciale qu'il a promise à ses amis, toutes les fois qu'ils seraient réunis en son nom : *Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum* (1). Jésus-Christ sera donc véritablement ici, et nous pourrons dire : *Vere Dominus est in loco isto* (2).

Le Séminaire est une demeure où il veut habiter. C'est lui qui nous y a réunis, c'est lui aussi qui veut en présider tous les exercices. Le séminariste fidèle le trouve partout : à la chapelle, au réfectoire, dans les salles communes, dans le lieu de la récréation, dans le secret de sa cellule. Quoi que nous fassions, quelque part que nous allions, Jésus est là : *Venit Jesus et stetit in medio.*

Douce pensée qui devrait nous remplir comme les apôtres d'une joie toute sainte : *Gavisi sunt discipuli, viso Domino.* Comment se fait-il que nous y pensions si peu ? Quelle force, quelle efficacité n'aurait pas le souvenir de Jésus présent, pour nous tenir dans le

(1) Matth., XVIII, 20.
(2) *Gen.*, XXVIII, 16.

silence, écarter la dissipation, nous prémunir contre la légèreté, nous faire éviter tant de manquements, tant d'infidélités, tant de défauts auxquels notre faiblesse nous entraîne !

3° La présence de Jésus-Christ au milieu de ses apôtres ne fut pas une présence stérile. Ce divin maître, en se montrant à eux, leur apporta un triple bienfait : il leur donna sa paix : *Dixit eis : Pax vobis* (1) ; pour les confirmer dans la foi en sa résurrection, il leur découvrit ses plaies sacrées : *Ostendit eis manus et latus* (2) ; enfin, il leur communiqua les pouvoirs divins de l'apostolat : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos* (3).

Le premier fruit de la présence de Jésus au milieu de ses apôtres fut donc la paix. C'était la coutume des Juifs de se saluer en se souhaitant la paix. Mais dans la bouche du Sauveur ce souhait ne fut pas une vaine formule. Il eut, nous n'en pouvons douter, une merveilleuse efficacité pour calmer les émotions pénibles dont l'âme des apôtres était agitée et bouleversée. A la tristesse et au trouble succédèrent tout à coup en eux, à la voix de Jésus, une douce paix, un sentiment d'ineffable consolation. Ce torrent de voluptés célestes qui inondait le cœur de Jésus ressuscité s'épancha délicieusement sur eux, et leur fit oublier, en un instant, les angoisses des jours précédents.

Tel est aussi, pour le séminariste fidèle, le premier fruit de la présence de Jésus. En possédant Jésus, il possède le plus précieux des biens que l'homme puisse posséder sur la terre, la paix. Si parfois, à la surface, son âme est inquiète et troublée, elle est toujours, dans

(1) Joan., xx, 19.
(2) *Ibid.*, 20.
(3) *Ibid.*, 21.

sa partie la plus intime, calme et sereine. Le sentiment de Jésus présent, de Jésus qu'il aime, et dont il est aimé, de Jésus dont il est assuré d'accomplir la volonté, suffit pour dissiper tous les nuages, pour apaiser toutes les tempêtes, pour adoucir toutes les peines. Il éprouve la vérité de la parole de l'*Imitation* : « Être avec Jésus est un doux paradis : *Esse cum Jesu dulcis paradisus* (1). »

Après avoir donné sa paix aux apôtres, Jésus leur montre ses plaies. Les disciples n'avaient encore qu'une foi bien languissante. Malgré les témoignages qu'ils avaient reçus, ils ne croyaient encore que faiblement au grand miracle de la résurrection. La vue des cicatrices de Jésus dissipe tous leurs doutes; ils croient d'une foi ferme que leur maître est vraiment ressuscité; ils comprennent l'admirable économie de ses mystères douloureux, condition nécessaire de ses mystères glorieux.

Ce que fit alors Jésus-Christ pour ses apôtres, il ne cesse de le faire pour nous au Séminaire. A nous aussi il montre ses blessures, c'est-à-dire qu'il nous initie à la connaissance intime de ses mystères. Ce n'est pas assez, en effet, que nous ayons de la personne adorable du Sauveur cette connaissance incomplète et en quelque façon superficielle qui peut suffire au commun des chrétiens; il faut que la science du Verbe incarné soit possédée par nous à un degré éminent. Or, cette science, la plus importante de toutes, ne cesse de nous être prodiguée. Partout et sous toutes les formes, Jésus, au Séminaire, se révèle à nous, se fait connaître à nous. Il nous découvre l'économie de ses mystères, dans les saintes Écritures que nous lisons chaque jour,

(1) *Imit.*, l. II, c. VIII, n. 2.

et où, sous l'écorce des lettres, il se montre à nos regards; dans les sciences sacrées, qui toutes parlent de lui; dans les pieux exercices que nous pratiquons, et qui tous nous ramènent à la contemplation de sa vie, de ses grandeurs, de ses titres à notre amour. Ainsi, pour le bon séminariste, le Séminaire est une continuelle apparition, dans laquelle Jésus lui montre, comme aux Apôtres, les cicatrices de ses blessures, c'est-à-dire ses mystères : *Ostendit eis manus et latus.*

Enfin, avant de se séparer d'eux, Jésus confirme les Apôtres dans leur mission : il les envoie; il leur confère le pouvoir de remettre les péchés; et, pour les rendre capables de s'acquitter des grands devoirs qu'il leur impose, il leur donne le Saint-Esprit : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos. Hæc cum dixisset, insufflavit et dixit eis : Accipite Spiritum Sanctum; quorum remiseritis peccata remittuntur eis, et quorum retinueritis retenta sunt* (1).

Tel est aussi le dessein pour lequel Notre-Seigneur nous réunit au Séminaire; tel est le but de tous nos exercices. Jésus-Christ veut nous conférer des pouvoirs divins; il veut nous associer à son sacerdoce, faire de nous les prédicateurs de sa parole et les dispensateurs de ses mystères. Bientôt le moment viendra où il nous dira : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos* (2). » Déjà, dans le cours de notre noviciat sacerdotal, il se fait en nous, à des intervalles déterminés, des effusions partielles de l'Esprit-Saint; peu à peu le sacré caractère qui doit faire de nous des prêtres s'imprime en notre âme, et ainsi nous nous élevons par degrés

(1) Joan., xx, 21.
(2) *Ibid.*

jusqu'au sommet de cette éminente dignité qui nous communiquera la plénitude des pouvoirs de Jésus souverain prêtre.

III. — Affections et résolutions.

Soyez béni, Seigneur, pour toutes vos miséricordes ; soyez béni surtout pour la grande bonté avec laquelle vous daignez vous révéler à moi dans la solitude du Séminaire, où je vis avec vous dans une si douce société. Usant envers moi de la condescendance dont vous avez usé pour rendre la foi à votre apôtre incrédule, vous me rendez pour ainsi dire palpable la vérité de vos mystères, tant est vive la lumière qui me les découvre. En même temps que vous éclairez mon intelligence, vous me donnez votre paix ; et, pour m'aider à accomplir la mission à laquelle vous m'appelez, vous répandez en moi les trésors de votre grâce.

Ai-je compris ces choses ? Ai-je apprécié, comme je le devais faire, les biens sans nombre dont le Séminaire est pour moi la source ? Le Séminaire est-il vraiment à mes yeux une incessante apparition de Jésus ressuscité ? Surtout me suis-je appliqué, par la pratique du recueillement et de la charité, à rendre plus intimes les communications de Jésus à mon âme ?

O mon Sauveur, combien je dois m'humilier devant vous, en voyant que je corresponds si mal aux divines prévenances de votre grâce ! Je vous demande pardon de tous les manquements et de toutes les infidélités dont je me suis rendu coupable, et je prends à vos pieds les résolutions suivantes :

1° Vivre de plus en plus dans le recueillement et le silence ;

2° Pratiquer la charité à l'égard de mes frères ;

3° Demander souvent à Notre-Seigneur sa paix.

Etenim benedictionem dabit legislator, ibunt de virtute in virtutem ; videbitur Deus deorum in Sion (1).

CXL

POUR LA IIe SEMAINE APRÈS PAQUES

SUR LA VIE INTÉRIEURE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous pénétrerons par la foi dans l'intérieur de Jésus. — Nous contemplerons l'excellence de la religion de Notre-Seigneur, dont un seul acte rend plus de gloire à Dieu que l'univers entier. — Nous nous unirons aux complaisances adorables de la Très-Sainte Trinité pour l'intérieur sacré de Jésus.

II. Nous verrons que trois raisons principales nous obligent à avoir une dévotion particulière pour la vie intérieure de Notre-Seigneur :

1° *Rien n'est plus élevé.* En Jésus, comme en nous, l'âme est plus excellente que le corps. — Dans l'âme rien n'est plus parfait que les actes de la volonté. — Or, l'ensemble de ces actes constitue la vie intérieure. — Ces actes furent comme la source d'où jaillirent tous les mystères de Notre-Seigneur.

2° *Rien ne nous est plus connu.* Les évangélistes n'ont fait connaître de la vie extérieure du Sauveur que quelques miracles et quelques discours. — Mais sa vie

(1) Ps. LXXXIII, 8.

intérieure nous est pleinement manifestée dans les prophètes, dans les évangiles, et dans les vies des saints.

3° *Rien n'est plus accessible à notre imitation.* Nous ne pouvons pas tout imiter dans la vie extérieure de Notre-Seigneur. — Mais dans sa vie intérieure, tout est imitable. — Si nous ne pouvons arriver au degré qu'il a atteint, nous pouvons du moins imiter, dans une certaine mesure, toutes les vertus qu'il a pratiquées.

III. Nous nous rappellerons l'obligation plus spéciale que nous avons, comme séminaristes, d'imiter la vie intérieure de Jésus. — Nous admirerons comment Dieu a voulu que tout au Séminaire nous ramenât à cette vie.

Résolutions : 1° Étudier Notre-Seigneur dans sa vie intérieure; 2° honorer cette vie d'un culte spécial; 3° aimer particulièrement les saints qui y ont participé; 4° réciter pieusement la prière *O Jesu, vivens in Maria.*

Bouquet spirituel : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.*

1. — Adoration.

Pénétrons par la foi dans l'intérieur sacré de Jésus; contemplons-en la beauté; essayons, selon l'expression de saint Paul, d'en mesurer la hauteur, la profondeur, la largeur et la longueur; adorons-le comme le plus saint et le plus divin des sanctuaires dans lesquels Dieu ait jamais été honoré.

Au centre de ce sanctuaire auguste réside, dans la plénitude de sa gloire, la très sainte Trinité, le remplissant de la splendeur de sa majesté, et recevant avec complaisance les bénédictions et les louanges que l'âme sainte de Jésus ne cesse de faire monter vers le trône de Dieu. Qui pourrait dire l'excellence de cette religion de Jésus et en raconter les merveilles? Parcourons le ciel et la terre, et représentons-nous les adorations, les hommages, les bénédictions qui, du sein de la création, montent incessamment vers Dieu. Écoutons l'hymne de

louanges que font entendre les astres du firmament proclamant la gloire du créateur, les chants sacrés de la sainte Église, les mélodies plus belles encore des esprits bienheureux : *Cæli enarrant gloriam Dei* (1). *Te per orbem terrarum sancta confitetur Ecclesia* (2). *Tibi Cherubim et Seraphim incessabili voce proclamant : Sanctus* (3). Toutes ces voix forment en l'honneur de Dieu un concert d'une beauté et d'une grandeur incomparables. Et cependant, un seul acte de la religion de Jésus rend encore plus de gloire à Dieu. Disons mieux : tous les devoirs religieux qui, depuis le commencement du monde, ont été rendus à la majesté divine, et qui lui seront rendus dans la suite des siècles, n'ont eu et n'auront de valeur que par leur union aux actes religieux que produit l'âme de Jésus. Ce n'est que dans ce sanctuaire que Dieu reçoit des hommages dignes de lui.

Contemplons avec admiration les merveilles que l'Esprit-Saint y opère. Unissons-nous aux complaisances adorables que prennent dans l'intérieur sacré de Jésus les trois personnes de la sainte Trinité, complaisances dont nous trouvons l'expression et le témoignage dans la parole descendue du ciel au Jourdain et au Thabor : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui* (4). Enfin, pleins de reconnaissance envers Jésus, qui daigne nous en révéler les mystères, conjurons-le de nous y faire pénétrer de plus en plus.

(1) Ps. XVIII, 2.
(2) Hymn., *Te Deum.*
(3) *Ibid.*
(4) Matth., III, 17; XVII, 5.

II. — Considérations.

Nous devons avoir une dévotion particulière à la vie intérieure de Jésus. En effet, dans l'humanité sainte de Jésus-Christ, il n'y a : 1° rien de plus élevé; 2° rien qui nous soit plus connu; 3° rien qui soit plus accessible à notre imitation.

1° Rien de plus élevé. Tout est divin en Jésus-Christ : le corps et tous ses organes, l'âme et toutes ses puissances, contractent, par leur union personnelle avec le Verbe, une dignité suréminente. Mais pourtant, dans les éléments dont se compose l'humanité sainte de Jésus, on peut distinguer des degrés d'excellence.

En effet, en Jésus, comme en nous, le corps, considéré en lui-même et dans sa substance, n'a pas la même excellence que l'âme. Dans l'âme elle-même, rien n'égale en excellence les actes de la volonté libre par lesquels, sous la direction de l'Esprit-Saint, Jésus rendait gloire à Dieu, s'anéantissait devant lui, se consumait dans les flammes les plus pures du saint amour, s'offrait en holocauste pour le salut des hommes. Or, c'est l'ensemble de ces actes qui forme la vie intérieure de Jésus. Nous avons donc pu dire avec vérité qu'il n'y a rien dans l'humanité de Jésus de plus élevé et de plus digne de nos hommages.

Cette vie, parfaite en elle-même, est la source d'où tout le reste découle : c'est elle qui donne à tout sa valeur et son prix. Si toutes les actions du Sauveur, si toutes ses démarches ont été saintes, c'est que, dans le sanctuaire intérieur de son âme, sa volonté s'y portait avec une perfection inimitable. Si toutes les paroles sorties de sa bouche étaient des paroles de

grâce dont le charme séduisait et transportait les foules, c'est qu'elles étaient l'expression des pensées divines émanées de son intérieur. Cette sainteté qui resplendissait en Jésus, cette humilité, cette douceur, cette patience, cette charité, toutes ces vertus, qui font du Verbe incarné un exemplaire incomparable de perfection, en jaillissaient comme la flamme jaillit de son foyer.

Le Sauveur a parcouru, depuis le moment de son incarnation en Marie jusqu'à celui de son Ascension dans le ciel, une série de mystères qui furent, si l'on peut s'exprimer ainsi, comme les diverses étapes de l'œuvre rédemptrice, ou comme les phases du sacrifice dans lequel elle se résume. Or, tandis que ces mystères s'accomplissaient au dehors en Jésus-Christ, qu'il s'incarnait en Marie, qu'il naissait dans la crèche, qu'on l'offrait dans le temple, qu'il se transfigurait sur le Thabor, qu'il mourait dans les tourments, qu'il ressuscitait plein de gloire, et qu'il montait triomphant dans le ciel, ils s'accomplissaient d'une manière plus parfaite encore dans son intérieur, par les dispositions religieuses que le Saint-Esprit produisait en lui, et dont les états extérieurs, par lesquels il a voulu passer, n'étaient que la manifestation.

Rien donc en Jésus de plus excellent, rien de plus glorieux à Dieu, rien de plus digne de nos hommages que la vie intérieure.

2° Rien qui nous soit plus connu. Il semble, à première vue, que c'est tout le contraire. La vie extérieure de Jésus nous est connue par les récits des Évangélistes; nous en avons souvent parcouru tous les détails. Mais sa vie intérieure paraît se dérober à nos regards; en sorte que la plupart des chrétiens, incapables de

sonder les mystérieuses profondeurs dans lesquelles elle se cache, ne savent pas même en quoi elle consiste.

Et cependant, si nous y faisons réflexion, nous comprendrons que cet aspect de la vie du Verbe incarné nous est beaucoup plus connu que l'autre.

En réalité, Jésus, quant à l'extérieur, ne nous est connu que d'une manière bien vague et bien incomplète. Il ne nous a jamais été donné de contempler les traits de son visage ni d'entendre sa voix. Le détail de ses actions nous échappe; et les récits des Évangélistes, quelque précieux qu'ils soient, sont loin de satisfaire notre légitime curiosité. Saint Luc, après nous l'avoir montré, dans un court récit, étonnant les docteurs par la sagesse de ses paroles, résume en trois mots l'histoire des trente premières années de sa vie, sur laquelle les autres se taisent. Et dans ce qu'ils nous apprennent de sa vie publique, que de lacunes, que de réticences! Quelques miracles, quelques traits épars, quelques discours, voilà tout. Ils nous déclarent eux-mêmes, par la plume de saint Jean, qu'ils sont bien loin d'avoir tout dit. « Jésus, dit cet Évangéliste, a fait encore beaucoup d'autres choses : *Sunt autem et alia multa quæ fecit Jesus* (1). »

L'intérieur de Jésus, au contraire, se révèle et se découvre à nous en toutes manières.

L'Ancien Testament est, pour qui sait en pénétrer le sens, comme un vivant tableau dans lequel, au moyen des types, des figures, des rites sacrés qui forment l'histoire et la religion d'Israël, l'intérieur de Jésus s'offre à nos regards. Les Prophètes, les Livres sapientiaux, les Psaumes surtout, décrivent en détail les dispositions, les pensées, les sentiments les plus intimes

(1) Joan., XXI, 25.

du Verbe incarné. Car, selon l'expression de saint Ambroise : « Tous parlent de lui : *Omnia Christum loquuntur* (1). »

Les récits des Évangélistes, dans leur concision, nous initient d'une manière plus parfaite encore à la vie intérieure du Sauveur. Cette admirable vie s'y manifeste dans les discours que Jésus prononce, et dans les miracles qu'il opère. Souvent un seul mot, tombé comme au hasard de la plume de l'écrivain sacré, nous ouvre sur l'intérieur du Verbe incarné d'incomparables aperçus, qui permettent aux âmes pieuses d'y pénétrer, et d'en contempler à loisir les beautés. Quelle admirable révélation de l'intérieur de Jésus enfant ne nous fournit pas la parole de saint Luc : *Erat subditus illis* (2)? Et que ne nous dit pas de l'intérieur de Jésus souffrant le mot de saint Matthieu : *Jesus autem tacebat* (3)?

Enfin, toutes ces lumières sur la vie intérieure du Sauveur trouvent leur complément dans la vie des saints. Les saints sont comme une extension de la personne adorable du Sauveur, qui les remplit de son esprit, qui opère en eux, et révèle par eux au monde les trésors de sainteté qu'il possède. Ce que les bornes restreintes de sa vie mortelle ne lui ont pas permis de faire, il le fait dans les saints. Et grâce à la diversité de condition, de situation, d'emplois, d'états, dans lesquels ceux-ci ont vécu, grâce aussi à leur innombrable multitude, Jésus, par eux, nous révèle, d'une manière très complète, toute l'étendue et toute la perfection de ses dispositions.

Nous pouvons donc connaître parfaitement l'intérieur

(1) S. Ambr., *De Virg.*
(2) S. Luc, II, 51.
(3) Matth., XXVI, 63.

de Jésus-Christ : savoir ce qu'il pensait, ce qu'il aimait, quels jugements il portait, pour quelles fins il agissait, quelles lois il suivait dans ses actes, quelles vertus il pratiquait.

3° Rien de plus accessible à notre imitation. Jésus-Christ est notre modèle; en lui nous trouvons l'idéal divin que nous devons reproduire en nous-mêmes; et tout le travail de la vie chrétienne consiste à retracer dans notre âme les traits de ce parfait exemplaire de sainteté.

Or, ce que nous devons surtout nous appliquer à imiter en Jésus, c'est son intérieur.

Si, dans sa vie extérieure, il y a des actions qui sont pour nous un objet d'imitation, il y en a beaucoup aussi auxquelles nous ne pouvons atteindre, et qui ne peuvent que provoquer notre respect et notre admiration.

Il n'en est pas ainsi de sa vie intérieure. Là tout est imitable. A la vérité, quelques efforts que nous fassions, nous ne parviendrons jamais à reproduire en nous toute la perfection de cet intérieur sacré; mais pourtant nous n'y découvrons aucun détail qui ne puisse nous être proposé comme modèle. Jésus a pratiqué les vertus dans un degré éminent, auquel seul il a pu s'élever; mais, parmi les vertus qu'il a pratiquées, il n'y en a pas une que nous ne puissions pratiquer nous-mêmes. Comme Jésus, nous pouvons être humbles, patients, charitables, obéissants, mortifiés; comme Jésus, nous pouvons rendre à Dieu les devoirs que la religion nous prescrit; comme Jésus, nous pouvons apporter dans nos actes une pureté d'intention parfaite.

Au fond, la vie intérieure de Jésus, c'est la vie surnaturelle dans ce qu'elle a de plus éminent; ce sont les sentiments qui doivent animer toute âme chré-

tienne. Le Sauveur a été pénétré de ces sentiments au degré le plus élevé : tout chrétien, pour être digne de ce nom, doit les posséder au moins à quelque degré. L'intérieur de Jésus est donc le véritable exemplaire de sainteté que nous avons tous l'obligation d'étudier et d'imiter; c'est ce qu'exprime saint Paul lorsqu'il nous dit que nous devons avoir en nous-mêmes des sentiments conformes à ceux de Jésus-Christ : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu* (1).

III. — Affections et résolutions.

Vous appelez, ô Jésus, tous les chrétiens à l'imitation de votre vie intérieure; car l'Apôtre m'apprend qu'il n'y aura d'admis dans la gloire que ceux qui présenteront avec vous des traits de ressemblance : *Quos præscivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui,... hos et justificavit,... illos et glorificavit* (2). Mais je dois reconnaître que cette obligation s'impose à moi d'une manière bien plus rigoureuse encore, à raison de ma vocation sacerdotale. Cette vocation exige que je sois non seulement le dispensateur de vos mystères, mais une expression vivante de votre sainteté. Il faut que votre vie intérieure communiquée à mon âme se révèle dans tout mon extérieur, en sorte que je sois aux yeux des fidèles comme un autre vous-même, et que, par moi, cette vie divine, inaccessible par elle-même à leurs regards, leur soit connue, et devienne pour eux un objet d'imitation.

Voilà pourquoi tout au Séminaire me ramène à la pensée de cette admirable vie; voilà pourquoi tous les

(1) *Philip.*, II, 5.
(2) *Rom.*, VIII, 29-30.

jours, dans une prière qui m'est chère, je m'efforce de l'attirer en moi.

Vivre intérieurement de la vie de Jésus, et manifester cette vie dans tous mes actes, tel doit donc être l'idéal que je dois poursuivre au Séminaire, et à la réalisation duquel doivent me conduire tous les exercices qui s'y pratiquent : *Hæc erit,* dit le *Pietas Seminarii, una spes omnium, una meditatio, unicum exercitium, vita vivere Christi interius, quæ tamen exterius manifestetur in nostro mortali corpore* (1).

Donnez-moi, ô Jésus, de comprendre ainsi le Séminaire. Qu'il soit pour moi une école, où j'apprenne à vous connaître, afin de vous imiter ! Que je sache me servir de tout ce que je vois, de tout ce que je lis, de tout ce que j'entends, pour pénétrer de plus en plus dans les mystérieuses profondeurs de votre vie intérieure ! Que surtout j'aie le bonheur d'y participer, et de pouvoir dire comme l'Apôtre que c'est vous qui vivez en moi.

Mes résolutions seront donc :

1° De m'appliquer à l'étude de Jésus-Christ, considéré surtout dans sa vie intérieure ;

2° D'honorer par un culte spécial cette vie sainte ;

3° D'avoir une dévotion particulière pour les saints qui y ont le plus abondamment participé ;

4° De réciter chaque jour avec une grande piété la prière *O Jesu, vivens in Maria.*

Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu (2).

(1) *Pietas Sem.*, I.
(2) *Philip.*, II, 15.

CXLI

POUR LA IIIe SEMAINE APRÈS PAQUES

SUR LES CONSOLATIONS SPIRITUELLES

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons la joie ineffable que Dieu goûte en lui-même. — Nous adorerons la joie que la sainte âme de Notre-Seigneur a ressentie pendant toute sa vie, mais surtout au moment de sa résurrection. — Enfin, nous honorerons les joies divines communiquées par Jésus à l'âme des saints.

II. Nous considérerons les consolations spirituelles à un triple point de vue, et nous verrons qu'elles sont :

1° *Un fruit précieux de la Passion.* Le péché nous empêchait de goûter les consolations ; or, la Passion de Jésus-Christ a détruit le péché. — Les délices que goûtent les âmes ferventes sont le sentiment de la grâce, fruit de cette divine Passion.

2° *Une participation à la grâce de la Résurrection.* Au jour de la résurrection, l'âme de Jésus fut inondée de joie. — Jésus fit partager à sa Mère et à ses disciples la joie de son triomphe. — Nous en sommes rendus participants quand Jésus répand en nous l'onction de sa grâce.

3° *Un avant-goût des délices de l'Ascension.* De même que la résurrection ne fut pas pour Notre-Seigneur la consommation parfaite, de même nos joies ne sont pas encore le ciel. — Mais elles en sont le prélude, et elles ravivent nos espérances.

III. Nous remercierons Notre-Seigneur des consolations qu'il nous a données. — Nous nous humilierons en pensant que nos dispositions imparfaites ont empêché des dons plus abondants.

Résolutions : 1° Ne pas nous rendre indignes des con-

solations spirituelles ; 2° en profiter pour notre avancement dans la perfection ; 3° en supporter la privation avec humilité.

Bouquet spirituel : *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te!*

I. — Adoration.

Le temps pascal est pour les fidèles un temps de joie. C'est le sentiment auquel l'Église nous convie spécialement dans l'Office du IIIe dimanche. L'Introït de la messe est une invitation, adressée à toute la terre, de faire entendre en l'honneur de Dieu des chants d'allégresse : *Jubilate Deo, omnis terra* (1) ; et l'Évangile que nous y récitons nous rappelle la promesse faite par Notre-Seigneur à ses Apôtres, et à nous en leurs personnes, de changer leur tristesse en joie : *Tristitia vestra vertetur in gaudium* (2). Par cette joie, il faut entendre, non les satisfactions des sens que le monde nous offre, mais les consolations spirituelles que Dieu fait goûter aux âmes qui le servent. Nous en ferons aujourd'hui l'objet de notre méditation.

Adorons, en la commençant, la joie ineffable que Dieu goûte en lui-même de toute éternité. C'est d'elle que découlent, comme de leur source, toutes celles que nous pouvons goûter nous-mêmes. Elle est, selon l'expression du Psalmiste, comme un torrent de volupté qui, s'échappant du sein de Dieu, s'épanche sur la création tout entière : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, et torrente voluptatis tuæ potabis eos* (3).

Dès le premier instant de sa vie, l'âme sainte de

(1) Ps. LXV, 1.
(2) Joan., XVI, 20.
(3) Ps XXXV, 9.

Jésus a ressenti cette joie; et ni les inexprimables angoisses de l'agonie, ni les tortures du prétoire, ni les délaissements du Calvaire, ne purent la lui ravir entièrement.

Mais ce fut surtout à l'instant bienheureux de sa résurrection que l'océan des consolations divines inonda le cœur adorable de Jésus. « Vous avez changé, s'écrie-t-il par la bouche du Psalmiste, mes lamentations en transports d'allégresse, et vous m'avez environné de joie : *Convertisti planctum meum in gaudium mihi, et circumdedisti me lætitia* (1). » Unissons-nous à Jésus ressuscité pour nous réjouir avec lui et partager les ineffables consolations de son triomphe.

Enfin, nous devons aussi considérer et honorer la joie de Dieu communiquée par Jésus à l'âme des saints. Tous ils peuvent nous dire, empruntant le langage du grand Apôtre: *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra* (2). En quelques-uns, cette joie a été tellement vive que, ne la pouvant plus supporter, ils conjuraient Notre-Seigneur d'en diminuer la force, lui demandant de réserver pour une autre vie des transports trop au-dessus de l'infirmité de l'état présent. Remercions le divin Maître de ces faveurs précieuses, qu'il daigne accorder dès cette vie à ses amis, comme gages de celles qu'il leur prodiguera dans l'autre; et disons, pleins de reconnaissance, avec le Psalmiste: « Quelle n'est pas, Seigneur, l'abondance des douceurs dont vous comblez ceux qui vous craignent? *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te* (3)? »

(1) Ps. XXIX, 12.
(2) *II Cor.*, VII, 4.
(3) Ps XXX, 20

II. — Considérations.

Les consolations spirituelles que Dieu fait goûter aux âmes qui le cherchent ne sont pas l'essence même de la piété ; mais elles en sont la fleur et le parfum. Quand elles s'éloignent, il convient d'en supporter la privation avec humilité et patience ; quand Dieu nous les envoie, nous devons les accepter avec reconnaissance, et vivre de manière à nous en montrer toujours dignes. En effet, elles se présentent à nous comme un fruit précieux de la passion de Jésus, comme une participation à la grâce de sa résurrection, comme un avant-goût des délices de son ascension.

1° Les consolations spirituelles sont, en premier lieu, un fruit précieux de la passion de Jésus. C'est, en effet, par ce mystère que le péché, qui nous empêchait de les goûter, a été détruit et effacé. L'âme qui s'abandonne au péché est indigne de toute joie, de toute consolation, de tout bonheur. L'enfer avec ses supplices est le partage qui lui est justement réservé, et le remords qui suit le crime est déjà pour elle comme un enfer anticipé. Mais elle est surtout absolument incapable de goûter Dieu et de participer aux consolations qu'il fait éprouver à l'âme qui le possède.

Or, la passion de Jésus-Christ a renversé cet obstacle à la joie spirituelle. En souffrant et en mourant, le Sauveur a détruit en nous le règne du péché, pour y substituer celui de la grâce et de la charité. C'est ainsi que les souffrances qu'il a endurées sont devenues pour nous une source de joie. Que sont, en effet, ces pures délices que goûtent les âmes ferventes, sinon le sentiment de la grâce divine qui remplit leur cœur et le pénètre de suavité? Elles sont

l'impression consolante que leur fait éprouver la présence de l'Esprit-Saint en elles, le témoignage qu'elles peuvent se rendre à elles-mêmes d'être dans la charité. Précieux avantages, dont nous sommes redevables aux mérites de Jésus-Christ, qui sont, par conséquent, le fruit de sa passion.

2° Les consolations spirituelles sont, en second lieu, une participation à la grâce de la résurrection. L'âme de Jésus dans ce mystère est inondée de joie. Les tristesses et les angoisses ont disparu ; et autant elles ont été longues et poignantes, autant les consolations qui leur succèdent sont vives et abondantes. *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam* (1).

Or, cette félicité ineffable que Jésus ressent dans le mystère de sa résurrection, il ne veut pas en jouir seul. Il veut que sa sainte mère, que ses disciples bien-aimés, que tous ceux qui ont compati à ses souffrances partagent la joie de son triomphe. « Les disciples, dit le saint Évangile, furent remplis de joie en voyant le Seigneur : *Gavisi sunt discipuli, viso Domino* (2). »

Ce que fit alors Notre-Seigneur pour Marie sa mère, et pour ses apôtres, il ne cesse de le renouveler en faveur des membres de l'Église, par la participation qu'il leur donne aux joies de sa résurrection. Nous avons part à ces joies saintes toutes les fois que dans la prière, au cours d'une pieuse oraison, d'une fervente visite au Saint-Sacrement, d'une bonne action de grâces après la communion, Jésus répand en nous l'onction de sa grâce, et nous fait sentir sa présence en

(1) Ps. XCIII, 19.
(2) Joan., XX, 20.

notre cœur. Mais nous y avons part surtout et plus abondamment dans le temps consacré à honorer le mystère de Jésus ressuscité. En effet, la grâce propre du mystère pascal est une grâce de joie. Dans la fête de Pâques plus qu'en aucune autre fête, l'Église se réjouit. Partout, dans les paroles et les chants qu'elle nous met sur les lèvres pour célébrer le triomphe de Jésus ressuscité, nous retrouvons l'expression de l'allégresse dont son cœur d'épouse et de mère surabonde. Elle nous témoigne par là le désir qu'elle a de voir tous ses enfants se réjouir avec elle : *Hæc dies quam fecit Dominus, exsultemus et lætemur in ea.*

Ainsi, les divines consolations dont l'âme du Sauveur fut inondée au jour de sa résurrection débordent de son cœur sacré, s'épanchent avec abondance, et, en se communiquant aux âmes, les remplissent d'une suavité que toutes les satisfactions des sens ne sauraient égaler.

3° Enfin, ce qui rend les consolations spirituelles plus précieuses encore pour l'âme fervente à qui il est donné de les goûter, c'est qu'elles sont un prélude et un avant-goût de la félicité consommée que Jésus ressuscité trouvera dans le mystère de son ascension, et qui sera, pour nous comme pour lui, le terme des travaux et des luttes de cette vie.

Les joies, quelque douces qu'elles soient, que Dieu nous fait éprouver sur la terre, ne sont pas encore le ciel, de même que le mystère de la résurrection n'est pas pour Jésus-Christ le terme et la consommation parfaite. Mais elles nous en font jouir par anticipation. Elles sont au bonheur de l'autre vie ce que le crépuscule du matin est à la plénitude du jour. Bien plus, elles nous en donnent un précieux gage ; elles nous le font entrevoir,

et, en quelque sorte, pressentir ; il nous est permis d'y voir comme des arrhes de la félicité céleste.

Jésus ressuscité est encore sur la terre ; mais il touche au moment où il remontera vers son Père, et déjà il commence à goûter les délices de sa droite : *Delectationes in dextera tua usque in finem* (1). De même l'âme fidèle, quelque unie à Dieu, quelque dégagée des créatures qu'elle puisse être, est pourtant toujours soumise aux épreuves de la vie présente. Mais la suavité intérieure que Dieu lui fait sentir, le bonheur pur qu'elle éprouve quand il daigne la visiter, lui montrent en perspective la fin de ses travaux et la magnifique récompense qui en sera le prix. Cette espérance soutient son courage, prévient les défaillances auxquelles l'expose la fragilité de la nature, et donne à sa volonté une énergie toute nouvelle pour l'aider à porter sa croix à la suite de Jésus.

III. — Affections et résolutions.

Vous dispensez, ô mon Dieu, à toutes vos créatures les joies et les consolations naturelles ; les bons et les méchants, vos amis et vos ennemis, y ont également part. Il n'en est pas ainsi des joies et des consolations spirituelles. Vous voulez qu'elles soient le partage exclusif des âmes qui vous aiment, et qui, pour vous posséder plus parfaitement, renoncent aux satisfactions mondaines. Elles sont, en effet, dans ces âmes, d'autant plus vives et plus abondantes que vous y régnez d'une manière plus absolue et qu'elles vous sont plus fidèles. Que si, parfois, pour les éprouver, et par une conduite secrète de votre providence, vous permettez qu'elles

(1) Ps xv, 11.

soient dans la tristesse et la désolation, vous les en dédommagez en répandant en elles plus magnifiquement les trésors de votre grâce. Elles le savent, et si, à la surface, elles sont dans le trouble et l'angoisse, elles ne perdent jamais entièrement la joie de votre présence.

Plus d'une fois, Seigneur, il m'a été donné d'avoir part à ces gages touchants de votre amitié pour mon âme. Mais puis-je douter que je n'en eusse été gratifié plus libéralement encore si l'imperfection de mes dispositions, si des attaches que je n'ai pas le courage de rompre, des faiblesses que je ne sais pas surmonter, n'y mettaient obstacle ?

Je m'appliquerai donc à m'en rendre désormais plus digne par le détachement des créatures, le renoncement aux fausses joies qu'elles me présentent, et une fidélité plus entière à votre grâce. Quand vous me les enverrez, je les recevrai avec gratitude, comme un moyen efficace que votre bonté me procure de m'affermir dans votre amour ; mais je ne me laisserai point abattre quand j'en sentirai la privation, et je n'en continuerai pas moins de vous servir et de me montrer fidèle à tous mes exercices.

Je prends donc la résolution :

1° De ne rien faire qui me rende indigne des consolations spirituelles :

2° D'en profiter, quand elles me seront accordées, pour mon avancement dans la perfection ;

3° D'en supporter la privation avec humilité quand Dieu me les retirera.

Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te (1) !

(1) Ps. xxx, 20.

CXLII

POUR LA IVe SEMAINE APRÈS PAQUES

SUR LA JOIE EXTÉRIEURE ET SENSIBLE

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous contemplerons avec admiration et amour en Jésus-Christ l'éloignement qu'il ressent de tout plaisir sensible. — Nous l'adorerons inspirant les mêmes sentiments à ses disciples. — Nous rendrons nos devoirs à l'Esprit de Dieu, poussant les âmes intérieures à fuir avec horreur toutes les satisfactions grossières, pour être en état de goûter les joies spirituelles.

II. Nous verrons que la joie extérieure produit trois désordres opposés aux fruits de la joie intérieure :

1° La joie intérieure nous recueille et nous dispose à la méditation. — Au contraire, la joie mondaine nous fait sortir de nous-mêmes. — Sous son influence, l'âme se dissipe et se dessèche.

2° La joie spirituelle donne à la volonté une énergie nouvelle. — Au contraire la joie mondaine nous amollit et nous énerve. — Jamais l'amour du plaisir n'a inspiré d'énergiques résolutions. — Aussi les saints étaient-ils des hommes mortifiés.

3° La joie spirituelle nous rend plus purs. — Au contraire, la joie sensible entraîne presque toujours quelque souillure. — De là vient le remords que nous éprouvons après nous y être livrés. — Aussi les âmes intérieures n'ont pour elle que de l'éloignement.

III. Nous nous humilierons de n'avoir pas toujours su résister à l'attrait de la joie mondaine. — Nous demanderons une grâce puissante pour nous défendre de cet ennemi.

Résolutions : 1° Ne pas trop nous livrer à la joie extérieure ; 2° rapporter à Dieu les satisfactions permises ;

3° nous en priver de temps en temps par mortification.

Bouquet spirituel : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt.*

I. — Adoration.

Adorons la pureté et la sainteté de la joie que l'âme de Notre-Seigneur éprouve dans le mystère de la résurrection. Cette joie n'a rien de commun avec celle qui résulte en nous du commerce des créatures. En effet, le caractère propre de la vie ressuscitée de Jésus est la séparation du monde extérieur. Uni à son divin Père, qu'il doit bientôt aller rejoindre, il ne se délecte qu'en lui ; ce n'est qu'en lui qu'il prend son repos et ses complaisances. La joie qu'il goûte est toute céleste : c'est déjà la joie du Paradis.

Contemplons avec admiration et avec amour en Jésus-Christ cet éloignement de tout plaisir sensible, qui lui fait repousser avec horreur, et les vaines satisfactions de l'amour-propre, et les enivrements des sens, et les épanchements extérieurs, et ces innombrables contentements que la nature nous porte à nous procurer : *Christus non sibi placuit* (1).

En même temps que Notre-Seigneur refuse de livrer son cœur à la joie des sens, il en inspire à ses disciples l'aversion et le dégoût. L'évangile que nous lisons à la messe du IVe dimanche nous en offre un remarquable exemple. Jésus y déclare à ses Apôtres que s'il ne se sépare pas d'eux, le Paraclet ne leur sera point envoyé : *Si non abiero, Paraclitus non veniet ad vos* (2). Or, selon le sentiment commun des Pères et des interprètes, si

(1) *Rom.*, xv, 3.
(2) Joan., xvi, 7.

l'éloignement du Sauveur était la condition nécessaire de la venue du Saint-Esprit et des effets qu'il devait opérer, c'est que les Apôtres avaient pour la société de leur divin Maître une attache, bien légitime assurément, mais pourtant trop humaine : *Nimis addicti humanæ conversationi et colloquiis cum Christo, ejusque præsentiæ corporali, non erant capaces Spiritus sancti ejusque donorum spiritualium* (1).

Non seulement les âmes initiées aux secrets de la vie spirituelle ne recherchent point les plaisirs sensibles ; mais sachant qu'ils sont un obstacle aux communications de l'Esprit de Dieu, elles les fuient avec une sorte d'horreur ; un instinct secret les en éloigne ; et, s'il les leur faut subir, elles s'en tiennent toujours intérieurement éloignées. Voilà pourquoi, aux yeux du monde, qui ne juge que par les apparences, leur vie paraît triste et sombre. Mais en réalité, pour quelques satisfactions grossières dont ils se privent, les saints goûtent au fond de leur cœur des délices infiniment plus douces que toutes celles que les créatures pourraient leur procurer.

Remercions Notre-Seigneur de nous avoir révélé ce divin secret, que si peu d'âmes sont capables de comprendre ; et conjurons-le de nous détacher de plus en plus des fausses joies du monde, afin de nous disposer à goûter plus parfaitement celles dont son cœur est la source, et qu'il désire nous communiquer.

II. — Considérations.

La joie extérieure et sensible produit dans l'âme qui s'y abandonne trois désordres diamétralement opposés aux fruits de sanctification qui naissent de la joie intérieure.

(1) *Corn. a Lapide, in* c. XVI, Joan.

1° La joie intérieure, en nous séparant des créatures, nous recueille et nous dispose excellemment à la méditation. L'âme qui la possède, toute concentrée en elle-même, se sent doucement attirée vers Dieu, et le contemple sans effort. Elle y trouve, pour la sainte oraison, la meilleure de toutes les préparations et le préservatif le plus efficace contre les distractions qui nous y poursuivent trop souvent.

La joie mondaine produit en nous un effet tout contraire. Au lieu de nous concentrer en nous-mêmes, elle nous en fait sortir. Au lieu du calme des sens, du repos de l'esprit, du silence intérieur, elle répand dans l'âme le trouble, la dissipation et le bruit. De cette fausse joie naissent dans l'imagination mille représentations vaines; dans l'esprit, des distractions sans nombre; dans le cœur, des mouvements tumultueux. De là, une sorte d'impuissance à nous recueillir en la présence de Dieu, à nous entretenir avec lui, à entendre et à goûter sa parole. Sous cette funeste influence, l'âme se dissipe et se dessèche. Elle est sans attrait pour la prière et les exercices de piété, distraite et aride dans la méditation, froide et sans ferveur dans la sainte communion. Livrée aux entraînements des sens et aux satisfactions qu'elle trouve dans les créatures, elle est incapable de goûter les consolations de Dieu.

2° La joie spirituelle, en même temps qu'elle recueille l'esprit, donne à la volonté une force et une énergie nouvelles. Pénétrée du sentiment divin qui l'anime et la transporte, l'âme se sent capable des plus grandes choses, et aucun sacrifice ne lui semble difficile. Quand est-ce que nous nous sentons plus fervents, plus fidèles au service de Dieu, plus généreux dans l'accomplissement de nos devoirs? N'est-ce pas au sortir de ces

bienheureux et trop courts moments où Dieu nous a fait éprouver la suavité de ses consolations ?

Il en est tout autrement de la joie extérieure et sensible. Au lieu de fortifier la volonté, elle l'amollit, l'énerve, la rend incapable des efforts généreux que la vertu exige. Plus l'âme s'y livre, plus elle sent son ardeur pour le bien s'affaiblir et s'éteindre, moins elle a de courage dans le service de Dieu, moins surtout elle trouve en elle l'énergie nécessaire pour surmonter les obstacles qui se dressent devant elle dans l'accomplissement du devoir, pour lutter contre les tentations, pour supporter sans faiblir les épreuves dont la vie est semée. Toute vraie vertu a pour fondement nécessaire le sacrifice ; or, le sacrifice, à quelque degré qu'on le suppose, implique essentiellement le renoncement à la jouissance.

La sagesse du monde elle-même reconnaît que jamais l'amour du plaisir n'a inspiré de grandes et énergiques résolutions. Et n'est-ce pas ce que confirme l'expérience de tous les jours ? Les saints, qui ont porté la vertu jusqu'à l'héroïsme, ont tous été des hommes mortifiés, c'est-à-dire des hommes qui, loin de rechercher les satisfactions des sens, les ont généreusement méprisées et foulées aux pieds. Les hommes de plaisir, au contraire, ne se sont jamais élevés à la hauteur de la vraie vertu. Si, de nos jours, on rencontre si peu d'âmes fortement trempées, si les nobles et grands caractères sont devenus si rares, n'est-ce pas que les recherches sensuelles et l'amour du bien-être ont tout envahi ?

3° Enfin, la joie spirituelle qui est le fruit de la présence de l'Esprit-Saint en nous, et, s'il est permis de le dire, la résultante du sentiment intime que Dieu nous

donne de l'union de notre âme avec lui, nous confère un nouveau degré de pureté.

Au contraire, la joie extérieure et sensible, résultat de l'union de l'âme avec les créatures, dans lesquelles elle se repose et se délecte, entraîne presque toujours quelque impureté et quelque souillure. Telle est, depuis le péché, la dépravation de notre nature, que le plaisir sensible n'est jamais pour nous sans quelque péril. Il est l'amorce qui nous sollicite et nous entraîne au mal. Rarement il nous est possible de le goûter sans qu'il nous arrive tantôt de sortir des bornes de la modération et de tomber dans un excès coupable, tantôt de n'avoir pas une vue assez pure et surtout assez surnaturelle. De là le remords que nous éprouvons presque toujours après nous y être livrés. Qui de nous n'en a pas fait en mille occasions l'expérience? La recherche trop vive d'un plaisir même légitime, la participation à une fête mondaine, la vue d'un spectacle propre à exciter la curiosité, l'entraînement d'une conversation intéressante, n'ont-ils pas laissé le plus souvent dans notre âme je ne sais quel malaise, indice de la présence de quelque léger désordre?

Aussi le besoin de se séparer des choses extérieures ne manque-t-il jamais de se faire sentir lorsque nous voulons maintenir notre cœur dans une pureté plus parfaite, par exemple, avant une communion. C'est ce qui nous explique l'éloignement que les âmes attirées à la vie parfaite ont toujours ressenti pour les jouissances, même permises, que les créatures nous procurent. Elles savent qu'elles ne peuvent que bien difficilement s'y abandonner sans que l'innocence de leur cœur en souffre quelque atteinte.

III. — Affections et résolutions.

Bien des fois, ô mon Dieu, mon expérience m'a démontré la vérité des considérations que je viens de faire, et m'a fait sentir à combien de périls je m'expose en ouvrant mon cœur à la joie mondaine. Mais elle m'a appris en même temps combien il m'est difficile de résister à l'attrait violent qui m'y porte, et qui est devenu comme une loi de ma nature. Il n'y a, ô Jésus, que votre grâce qui puisse me soutenir dans le combat qu'il me faut livrer contre cet ennemi. Ne me la refusez pas, Seigneur; soutenez ma volonté, toujours si faible en présence du sacrifice. Et pour me dégoûter des vaines satisfactions, que la nature recherche avec tant d'empressement, daignez me faire sentir de plus en plus la douceur toujours pure de vos divines consolations.

Les résolutions, fruit pratique de cette oraison, seront donc :

1° De ne pas me livrer avec trop d'ardeur à la joie extérieure ;

2° D'élever mon cœur à Dieu, dans les satisfactions permises que je pourrai goûter, pour les lui rapporter;

3° De me priver de temps en temps, à l'exemple des saints, de ces satisfactions, en esprit de mortification.

Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt (1).

(1) *I Joan.*, II, 15.

CXLIII

POUR LA Ve SEMAINE APRÈS PAQUES

LES ROGATIONS

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons Notre Seigneur, qui sur la terre et au ciel est le modèle parfait de la prière. — Nous adorerons l'Esprit Saint produisant dans l'Église une prière continuelle. — Nous penserons avec regret que les jours des Rogations ne sont plus, pour les fidèles, un temps de prières plus vives et plus instantes.

II. Nous considérerons trois raisons qui doivent nous donner la conviction de l'efficacité de la prière chrétienne :

1° *Le témoignage des Livres saints.* L'Ancien Testament proclame à chaque page l'efficacité de la prière. — L'exemple de Moïse, d'Aaron, de Josué, etc., confirme la même doctrine. — Les passages du Nouveau Testament ne sont pas moins nombreux, et énoncent d'une manière plus formelle encore l'efficacité de la prière.

2° *L'histoire ecclésiastique.* L'Église ne vit que par la prière. — La prière féconde les travaux apostoliques, triomphe des persécutions, et obtient toutes les grâces dans l'ordre temporel et spirituel. — Les récits d'autrefois et les faits contemporains sont les preuves de l'efficacité de la prière.

3° *La nature de la prière.* La prière est le cri d'une âme en détresse. Dieu, la bonté même, pourrait-il y rester sourd ? — De plus, en vertu de la communion des saints, quand nous prions, toutes les âmes justes prient avec nous. — Il y a plus encore : quand nous prions, Jésus prie en nous ; or, la prière de Jésus est toujours efficace.

III. Nous nous humilierons de n'avoir pas toujours compris la puissance de la prière. — Nous verrons l'obligation où nous sommes de regarder la prière comme le plus grand moyen d'action, dans l'ordre surnaturel.

Résolutions : 1° Demander à Notre-Seigneur l'esprit de prière ; 2° recourir à la prière dans nos tentations ; 3° réciter le saint Bréviaire avec un grand esprit de foi.

Bouquet spirituel : *Nos vero orationi... instantes erimus.*

I. — Adoration.

Adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ, modèle parfait de la prière chrétienne. Jésus-Christ a prié pendant sa vie mortelle : *Qui in diebus carnis suæ, preces supplicationesque ad eum qui possit illum salvum facere a morte, cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia* (1) ; il prie dans le ciel : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (2) ; enfin il prie dans l'Église : *Misit Deus spiritum Filii sui in corda vestra clamantem : Abba, Pater* (3).

Sous l'action de l'Esprit de Dieu, l'Église, elle aussi, ne cesse de prier. La prière est pour elle ce que la respiration est pour notre corps, la condition essentielle de la vie et du mouvement. Elle prie par la bouche de tous les fidèles, qui forment une société sainte, dont la prière est le principal lien. Elle prie dans ces innombrables familles religieuses, dont les membres, voués par état et par l'attrait de leur cœur à la contemplation, mènent sur la terre une vie tout angélique, image de la vie du ciel, et qui, dégagés des sollicitudes du siècle, n'ont d'autre occupation, et le jour et la nuit, que de faire monter vers Dieu l'encens de la prière. Mais surtout elle prie par le clergé, spécialement établi pour s'acquitter, au nom de l'Église, des devoirs religieux imposés à tous les chrétiens.

(1) *Hebr.*, v, 7.
(2) *Hebr.*, vii, 25.
(3) *Gal.*, iv, 6.

La prière de l'Église n'est donc jamais interrompue. Toutefois, il y a des temps où elle devient plus vive et plus instante. Tels sont les jours des Rogations. Dans ces jours, l'Église invite ses enfants à s'unir à elle, pour implorer, par de solennelles supplications, la protection divine; elle met sur les lèvres de ses ministres des prières plus nombreuses et plus ferventes; elle prescrit des processions, dans lesquelles sont chantées les Litanies des saints, expression touchante des liens qui unissent la terre au ciel; enfin elle veut que, pour rendre nos prières plus efficaces, nous y joignions des pratiques de pénitence.

Dans les siècles de foi, et à une époque encore peu éloignée de nous, ces invitations de l'Église étaient entendues et comprises. Les Rogations étaient des prières populaires, auxquelles tous les fidèles s'empressaient de s'associer et de prendre part. Ils y voyaient la condition des bénédictions temporelles et spirituelles qu'ils attendaient de la divine bonté.

Tout cela, il faut le dire avec tristesse, n'est plus guère qu'un souvenir. Cependant, si la foi s'est affaiblie, si la piété a diminué, l'esprit de l'Église est toujours le même. Aujourd'hui, comme par le passé, les Rogations sont pour elle des jours de prière. Il faut donc qu'ils le soient aussi pour nous, et qu'avec plus de ferveur que jamais, nous nous appliquions à l'accomplissement de ce grand devoir. Demandons-en la grâce à Notre-Seigneur, et conjurons-le de répandre sur nous, comme il l'a promis par son prophète, son esprit de prière : *Effundam super domum David, et super habitatores Jerusalem, spiritum gratiæ et precum* (1).

(1) Zach., xii, 10.

II. — Considérations.

Le plus souvent, ce qui manque à nos prières, c'est la confiance. Nous ne croyons pas assez à l'efficacité des demandes que nous adressons à Dieu ; nous avons peine à nous persuader qu'un cri échappé de notre cœur puisse monter jusqu'au ciel, et en faire descendre la grâce et le secours. Ce sera donc à établir fortement dans notre esprit la conviction de l'efficacité de la prière chrétienne que sera consacrée aujourd'hui notre méditation.

1° Cette efficacité repose, en premier lieu, sur le témoignage de nos saints Livres. Il n'est peut-être pas dans toute la Bible une vérité que l'Esprit-Saint ait pris à tâche de nous inculquer plus fortement.

L'Ancien Testament la proclame presque à chaque page.

« La prière de celui qui s'humilie, dit l'Ecclésiastique, pénétrera les cieux, et il ne se retirera pas jusqu'à ce que le Très-Haut ait tourné vers lui ses regards : *Oratio humiliantis se nubes penetrabit... et non discedet donec Altissimus aspiciat* (1). »

« Le Seigneur, dit le Psalmiste, m'exaucera lorsque je crierai vers lui : *Dominus exaudiet me cum clamavero ad eum* (2). »

« Ils ont crié vers le Seigneur, dit-il encore, lorsqu'ils étaient dans la tribulation, et le Seigneur les a délivrés : *Clamaverunt ad Dominum cum tribularentur, et de necessitatibus eorum liberavit eos* (3). »

« Sachez, est-il dit ailleurs, que le Seigneur exaucera

(1) *Eccli*, XXXV, 21.
(2) Ps. IV, 4.
(3) Ps. CVI, 13.

vos demandes, si vous persévérez dans le jeûne et la prière : *Scitote quoniam exaudiet Dominus preces vestras, si manentes permanseritis in jejuniis et orationibus, in conspectu Domini* (1). »

Ces textes, qu'il serait aisé de multiplier, sont confirmés par les faits.

Nous lisons, au livre de l'Exode, le récit mémorable de la victoire que remporta sur Dieu irrité contre Israël la prière de Moïse : *Moyses orabat Dominum... Placatusque est Dominus ne faceret malum quod locutus fuerat adversus populum suum* (2).

Ailleurs, c'est Aaron obtenant, par sa prière, la même grâce en faveur de son peuple : *Aaron... obtulit thymiama ; et stans inter mortuos et viventes, pro populo deprecatus est, et plaga cessavit* (3).

La plupart des miracles de délivrance accordés par Dieu aux Juifs, dans toute la suite de leur histoire, notamment ceux qu'ils obtinrent par le ministère de Josué, de Samuel, de Judith, d'Esther, de Daniel, des Machabées, sont dus à la prière.

Les prodiges opérés par les prières d'Élie sont célèbres dans les annales du peuple de Dieu. « Élie, dit l'apôtre saint Jacques, était un homme semblable à nous. Il pria pour que la pluie n'arrosât plus la terre, et elle ne tomba plus durant trois ans et six mois. Il pria de nouveau, et le ciel s'ouvrit pour féconder la terre : *Elias homo erat similis nobis passibilis ; et oratione oravit ut non pluveret super terram, et non pluit, annos tres et menses sex. Et rursum oravit, et cælum dedit pluviam* (4). »

(1) *Judith*, IV, 12.
(2) *Ex.* XXXII, 11-14.
(3) *Num.* XVI, 47-49.
(4) Jac., V, 17-18.

Le Nouveau Testament est plus explicite encore et plus formel. Ici, c'est Jésus-Christ lui-même, la vérité infaillible, qui affirme, non une fois, mais dix fois, de la manière la plus nette et la plus absolue, l'efficacité et l'espèce de toute-puissance de la prière.

« Demandez, dit-il, et vous recevrez; cherchez et vous trouverez; frappez et l'on vous ouvrira : *Petite et dabitur vobis; quærite et invenietis; pulsate et aperietur vobis* (1). »

« Croyez, dit-il encore, que vous obtiendrez tout ce que vous demanderez par la prière : *Quæcumque orantes petitis, credite quia accipietis* (2). »

Les Apôtres confirment ces enseignements.

« Nous recevrons de Dieu, dit saint Jean, tout ce que nous lui demanderons : *Quidquid petierimus, accipiemus ab eo* (3). »

« Nous savons, dit le même apôtre, qu'il nous entend, quelque chose que nous lui demandions : *Scimus quia audit nos, quidquid petierimus* (4). »

Quelle est la vérité de foi que l'on pourrait appuyer sur des témoignages plus formels et plus nombreux ?

2° L'histoire de l'Église est une admirable réalisation de ces divins oracles, et nous offre, en faveur de la toute-puissance de la prière, une nouvelle démonstration.

C'est la prière des apôtres au Cénacle qui fit descendre l'Esprit-Saint, par la vertu duquel l'Église fut fondée ; la prière qui délivre saint Pierre, son chef visible,

(1) Matth., VII, 7.
(2) Marc, XI, 24.
(3) *I Joan.*, III, 22.
(4) *Ibid.*, V, 15.

de la prison où la tyrannie d'Hérode le retient captif; la prière enfin qui féconde les travaux apostoliques des disciples du Sauveur, et attire sur eux les bénédictions divines.

Si l'Église a triomphé des persécutions, des hérésies, de toutes les attaques auxquelles elle n'a cessé d'être en butte depuis son origine, nous ne pouvons douter qu'elle n'en soit redevable à la prière qu'elle fait incessamment monter vers le trône de Dieu.

Il serait impossible d'énumérer toutes les grâces particulières obtenues par le secours de la prière, soit dans l'ordre spirituel, soit dans l'ordre temporel. Les vies des saints et les livres de piété en renferment d'innombrables récits, dont la vérité ne peut être révoquée en doute. La plupart des faits surnaturels d'assistance divine qui en remplissent les pages : résurrections de morts, guérisons, délivrances miraculeuses, conversions souvent plus miraculeuses encore, ont été le fruit de la prière.

C'est par la ferveur de leurs supplications que les saints, pendant qu'ils étaient sur la terre, sont devenus, pour ainsi dire, les dépositaires de la puissance de Dieu. Ils le sont plus parfaitement encore, aujourd'hui qu'ils règnent dans la gloire, en faveur de ceux qui, priant avec la même ferveur et la même confiance, implorent leur intercession. Les innombrables *ex-voto* suspendus aux murs des sanctuaires, où reposent leurs reliques, sont un monument toujours subsistant des grâces reçues par leur entremise, et un témoignage authentique de l'efficacité de leur intercession

Mais ce n'est pas seulement dans les récits d'autrefois que nous trouvons les preuves de cette efficacité. Les faits contemporains l'attestent d'une manière plus saisissante encore.

Ainsi Notre-Seigneur ne cesse de réaliser dans l'Église la promesse qu'il a faite à ses apôtres de tout accorder à la prière. Il la réalise par les faits miraculeux, qui sont des manifestations éclatantes de sa protection; et surtout par les grâces cachées, invisibles aux regards, mais non moins certaines et infiniment plus précieuses, qu'il accorde à la prière.

3° Enfin, nous trouvons, dans la nature même de la prière chrétienne, un nouveau motif de la confiance sans bornes avec laquelle nous devons y avoir recours.

Quand même la prière ne serait que le cri d'une âme qui, dans sa détresse, implore le secours de Dieu, pourrait-elle ne pas être efficace? Dieu, qui entend ce cri, est la bonté même; il aime les âmes; il veille sur elles; il veut leur salut. Comment refuserait-il de leur venir en aide quand elles l'implorent, et demeurerait-il sourd à leurs supplications?

Mais la prière chrétienne n'est pas seulement le cri isolé d'une âme tentée ou affligée. Le dogme consolant de la communion des saints nous apprend que toutes les âmes unies à Dieu par la charité, au ciel et sur la terre, forment une société dans laquelle, quand une âme prie, toutes prient avec elle.

La prière chrétienne est un immense concert qui se fait entendre en tous lieux, et auquel tous les saints, les anges, la Sainte-Vierge elle-même, prennent part. Quand, pressé par les besoins de mon âme et par l'attrait de la grâce, je me recueille pour prier, je m'unis à ce saint concert, et j'y mêle ma voix. Ce que je demande à Dieu, toute l'Église militante et triomphante le demande avec moi, comme, de mon côté, en priant, je m'associe aux vœux et aux supplications qu'elle adresse à Dieu. C'est ce que nous insi-

nuent les derniers mots de la Préface : *Cum quibus et nostras voces ut admitti jubeas deprecamur.* Quelle magnifique idée cette considération ne nous donne-t-elle pas de la prière chrétienne, et quoi de plus propre à nous inspirer, quand nous prions, une confiance sans bornes !

Cependant, il y a plus encore. Cette société sainte que forme l'Église, c'est Jésus qui en est l'âme : ce concert de prières qu'elle ne cesse de faire entendre, et dans lequel entrent, pour se confondre dans une harmonieuse unité, les prières individuelles que nous adressons à Dieu, c'est lui qui le dirige. Quand je prie, l'Église prie avec moi. Or, la prière de l'Église est la prière de Jésus-Christ même, qui se dilate, pour ainsi dire, dans cette sainte Épouse. Car l'Église ne prie qu'en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Non seulement c'est au nom de ce Médiateur adorable qu'elle sollicite la protection divine ; mais elle n'est qu'un instrument dont les cordes résonnent sous les doigts de cet artiste divin pour reproduire sa prière. Or, peut-il se faire que Jésus-Christ, quand il prie, ne soit pas exaucé ? Ne sommes-nous pas, au contraire, pleinement assurés que, priant avec Jésus-Christ, nous le ferons toujours efficacement ?

III. — Affections et résolutions.

La puissance de la prière est donc une vérité incontestable. Cependant elle n'est comprise que d'un petit nombre d'âmes. Combien de prêtres, même parmi ceux qui ont à cœur la gloire de Dieu et la sanctification des âmes, faute de s'être profondément convaincus de l'efficacité de la prière, n'ont pas, pour cette partie du mi-

nistère sacré, toute l'estime qu'elle mérite, n'attachent pas assez d'importance à la prière, et ne lui donnent pas, entre les pieuses industries que le zèle leur inspire, une assez large part! Il n'y a que les prêtres vraiment saints qui comprennent que c'est là le premier devoir de la vie sacerdotale; et c'est parce qu'ils le comprennent qu'ils sont de saints prêtres.

Ai-je le sentiment pratique de cette vérité fondamentale? Suis-je bien convaincu qu'il n'y a rien de plus excellent, rien de plus fécond, rien de plus utile, que la prière, et surtout que la prière d'un bon prêtre; qu'un prêtre pieux travaille plus utilement pour l'Église, et glorifie Dieu plus efficacement par une sainte oraison, par une récitation dévote de son Bréviaire, par une action de grâces ou une visite bien fervente au Très-Saint Sacrement, que par une prédication éloquente ou les œuvres de zèle les mieux conçues?

Suis-je, dès maintenant, fidèle à ce grand devoir? Ma vie au Séminaire est-elle une vie de prière? Ai-je recours à la prière pour dissiper les ténèbres de mon esprit, et pour fortifier ma volonté contre ses faiblesses? Sous l'inspiration du zèle sacerdotal, me considéré-je déjà comme obligé par état à prier non seulement pour moi, mais aussi pour les autres? Suis-je fidèle, dans mes exercices pieux, à me pénétrer des intentions que je dois y porter, spécialement à prier pour ceux qui se recommandent à mes prières, et auxquels j'ai promis un souvenir devant Dieu?

Daignez, ô mon Sauveur, pénétrer de plus en plus mon âme de ce besoin de la prière que ressentent si vivement les âmes qui sont à vous. Que la prière soit comme l'élément dans lequel s'écoulera ma vie; que j'y voie moins un devoir qu'un repos, moins un assujétissement qu'une consolation; et que, par votre grâce, j'y

apporte toujours un esprit recueilli, un cœur fervent et surtout une inébranlable confiance.

Mes résolutions seront :

1° De demander souvent à Notre-Seigneur l'esprit de prière ;

2° De recourir à la prière avec confiance dans mes tentations, mes obscurités, mes défaillances ;

3° De réciter toutes mes prières, surtout le saint Bréviaire, la prière sacerdotale par excellence, avec un grand esprit de foi et de religion.

Nos vero orationi... instantes erimus (1).

CXLIV

POUR LA FÊTE DE L'ASCENSION

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous nous rappellerons les principales circonstances du mystère de l'Ascension. — Nous nous unirons aux sentiments des spectateurs de ce mystère. — Nous contemplerons la marche triomphale de Jésus ; et nous ferons monter vers son trône nos bénédictions et nos louanges.

II. Nous méditerons trois paroles qui marquent les circonstances principales de ce mystère :

1° *Elevatus est.* Par là Notre-Seigneur nous enseigne la voie à suivre. — Il détache ses pieds de la terre : ainsi l'âme doit se dégager des sens. — Jésus s'élève de plus en plus : ainsi l'âme monte les différents degrés de

(1) *Act.*, VI, 4.

la perfection. — Jésus pénètre dans le ciel : ainsi l'âme finit par goûter le repos en Dieu.

2° *Sedet a dextris Dei.* Jésus ne nous abandonne pas. — Tandis que nous combattons sur la terre, du haut du ciel, il nous regarde, nous soutient, nous prépare la récompense.

3° *Sic veniet quemadmodum vidistis eum euntem in cælum.* Il ne suffit pas que Jésus monte au ciel, il faut que nous y montions avec lui. — Viendra le jour où il nous dira : Venez, les bénis de mon Père. — Alors nous comprendrons le plan divin de la Providence.

III. Nous nous rappellerons que l'Apôtre saint Paul exhortait les fidèles à se servir de la pensée de Jésus régnant au ciel pour soutenir leur courage, au milieu des épreuves de la vie.

Résolutions : 1° Penser souvent au mystère de l'Ascension ; 2° recourir à Jésus glorifié quand nous sommes tentés ; 3° nous encourager à la pratique de la vertu, par la perspective de la récompense céleste.

Bouquet spirituel : *Qui vicerit, dabo illi sedere mecum in throno meo.*

I. — Adoration.

L'Ascension est le dernier des mystères que le Verbe incarné voulut accomplir sur la terre, pour opérer la grande œuvre de notre rédemption. La mission qui lui avait été confiée était remplie ; et au moment d'expirer sur la croix, parcourant du regard toutes les prophéties qui le concernaient, et qui lui traçaient d'avance la voie douloureuse qu'il devait parcourir, il avait pu dire : « Tout est consommé : *Consummatum est* (1). » Le moment était donc venu, pour lui, de remonter au ciel.

Quarante jours s'étaient écoulés depuis sa résurrection. Il les avait employés à confirmer la foi encore chancelante de ses disciples, et à leur inculquer de

(1) Joan., xix, 30.

nouveau les enseignements que, depuis trois ans, il n'avait cessé de leur donner. Enfin, après avoir pris avec eux un dernier repas, il les conduisit sur la montagne des Oliviers, leur fit ses adieux, et étendit ses mains pour les bénir. Tandis qu'il les bénissait, il s'éleva dans les airs, et bientôt il disparut à leurs yeux dans un nuage. *Elevatis manibus suis, benedixit eis. Et factum est dum benediceret illis, recessit ab eis, et ferebatur in cælum* (1). *Et nubes suscepit eum ab oculis eorum* (2).

Saisis d'admiration à la vue de ce spectacle, les disciples tiennent leurs regards fixés sur Jésus montant au ciel; quand il a disparu, ils le cherchent encore; et il faut qu'un ange vienne les tirer de leur extase, et leur expliquer le mystère dont ils viennent d'être témoins.

Unissons-nous aux sentiments dont fut pénétrée l'âme de ces heureux spectateurs de l'Ascension du Sauveur; mélange de tristesse et de joie que produisaient en eux, d'une part, l'éloignement de leur divin Maître, de l'autre, la gloire dont il entrait en possession.

Prosternés en esprit avec eux sur la sainte montagne, contemplons la marche triomphale de Jésus; suivons-le franchissant les espaces, escorté par les anges et par les âmes qu'il a délivrées de leur captivité, entrant dans le ciel aux acclamations de toute la cour céleste : *Ascendens in altum, captivam duxit captivitatem* (3); *Assumptus est in cælum* (4). Faisons monter vers le trône où il est assis nos bénédictions et nos louanges, et disons avec les bienheureux : « Vous êtes digne, ô Seigneur notre Dieu, de recevoir la gloire,

(1) Luc, XXIV, 50-51.
(2) *Act.*, I, 9.
(3) *Eph.*, IV, 8.
(4) Marc, XVI, 19.

l'honneur et la puissance : *Dignus es, Domine Deus noster, accipere gloriam et honorem et virtutem* (1). »

II. — Considérations.

Dans le récit que le saint Évangile, complété par le livre des *Actes*, nous fait du mystère de l'Ascension, il nous apprend : 1° que Jésus s'est élevé : *Elevatus est ;* 2° qu'il règne au ciel, où il siège à la droite de Dieu : *Sedet a dextris Dei ;* 3° qu'il reviendra un jour sur la terre : *Sic veniet quemadmodum vidistis eum euntem in cælum.*

De là se dégagent trois pensées qui nous fourniront la matière de notre méditation.

1° Jésus, dans le mystère de l'Ascension, quitte la terre pour remonter au ciel : *Elevatus est.* Par là, il nous enseigne la voie dans laquelle nous devons marcher à sa suite ; c'est donc alors surtout qu'il se montre notre modèle. Étudions, en considérant cette divine Ascension, les divers degrés que l'âme qui veut être parfaite doit parcourir pour suivre Jésus montant au ciel.

En premier lieu, Jésus détache ses pieds de la terre, et il ne s'y appuie plus. Image de l'âme qui s'est dégagée de la vie des sens, pour vivre entièrement de la vie de l'esprit. Autrefois, elle était attachée à la terre. C'était comme un poids qui la fixait au sol. Des liens nombreux la retenaient captive ; l'amour des créatures exerçait en elle son empire, et était un obstacle au règne complet de la charité dans son

(1) *Apoc.*, IV, 11.

cœur. Mais éclairée et touchée par la grâce, elle rompt ses liens, elle se dégage, elle s'élève. Dieu a voulu nous donner quelquefois dans les saints une image sensible de cette élévation. Ne les a-t-on pas vus, en effet, au moment de l'extase, s'élever corporellement, et demeurer ainsi miraculeusement suspendus entre le ciel et la terre ?

En second lieu, détaché du sol, Jésus monte peu à peu dans les régions supérieures ; il s'éloigne graduellement de cette terre que depuis trente-trois ans il honorait de sa présence, jusqu'à ce que, enfin, un nuage le dérobe aux yeux de ses disciples. C'est ainsi que l'âme convertie à Dieu s'élève par degrés dans les régions supérieures de la perfection chrétienne. Elle monte sans cesse, allant de vertu en vertu, de sacrifice en sacrifice, s'éloignant de plus en plus de ce monde auquel elle a renoncé, et, par une fidèle correspondance à la grâce, croissant de jour en jour dans la vie intérieure.

Enfin, Jésus, parvenu au terme de sa miraculeuse ascension, pénètre dans le ciel : *Penetravit cælos.* Il entre en possession de la gloire conquise par tant de travaux et de souffrances. Il est désormais, selon l'expression de saint Ambroise, Dieu en toutes choses : *Per omnia Deus ;* la vie ressuscitée qu'il avait conquise, et dont il s'était revêtu au sortir du tombeau, reçoit tout son développement. Il règne, et son empire subsistera éternellement. Jésus, dans cet état bienheureux, est l'image de l'âme parfaite, parvenue à la pratique de l'amour consommé dans lequel tout est stable, et que ni les tristesses ni les joies de la vie, ni les tentations ni les épreuves, ne peuvent ébranler. C'est pourquoi l'Évangile nous dit que Jésus au ciel est assis : *Sedet.* On peut dire de même que l'âme qui a le bonheur de participer

à la grâce de ce mystère est assise. Pour elle, en effet, les luttes ont cessé, et elle commence déjà à goûter le repos du ciel. L'Évangile ajoute que Jésus est à la droite de Dieu. De même l'âme parvenue à la perfection vit avec Dieu dans une douce et suave union.

Il est donc vrai de dire que Jésus montant au ciel est le modèle de la perfection à laquelle tous nous devons tendre.

2° Mais Jésus montant et régnant au ciel n'est pas seulement pour nous un modèle de vie parfaite ; il nous offre encore dans ce mystère le secours qui nous aide à la pratiquer. Il avait dit à ses apôtres qu'en les quittant il ne les abandonnerait pas : *Non relinquam vos orphanos* (1). *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus* (2). Cette promesse s'est réalisée, et se réalisera jusqu'à la fin des temps. Même au sein de la gloire, Jésus ne nous oublie pas ; du haut du ciel, où il règne, il est à la fois le spectateur, le coopérateur, le rémunérateur, des luttes que nous soutenons pour lui : *Ipse enim certantem spectat, deficientem sublevat, vincentem coronat* (3).

Le *spectateur*. La vie de l'Église et des membres qui la composent est une lutte incessante, lutte quelquefois éclatante, plus souvent obscure et cachée aux regards des hommes, parce qu'elle se livre dans le sanctuaire secret de la conscience. Mais toujours, quelles qu'en soient les conditions, cette lutte a un témoin. Jésus, du haut du ciel, suit du regard ses soldats qui combattent pour lui. Il a vu les résistances héroïques des martyrs, les pénitences rigoureuses des anachorètes,

(1) Joan., XIV, 18.
(2) Matth., XXVIII, 20.
(3) S. Aug., *in* Ps. XXXII

le zèle apostolique des saints évêques et des saints prêtres. Il voit le pieux séminariste étudiant et priant dans le secret et le silence de sa cellule, observant sa règle, fidèle à tous ses exercices. Rien n'échappe aux regards de ce divin témoin. Il apprécie la force des tentations dont nous sommes assaillis, les difficultés qu'il nous faut surmonter, la générosité de nos sacrifices.

Quel puissant encouragement cette pensée ne doit-elle pas nous donner ? La valeur du soldat qui combat sous les yeux de son roi est décuplée. Nous combattons sous les yeux de Jésus-Christ : pourrions-nous, ayant un tel chef pour témoin de nos luttes, manquer de courage et fléchir ?

Le *coopérateur*. Jésus régnant au ciel combat avec nous. Sans lui que pourrions-nous, pour résister à tant d'ennemis acharnés à notre perte, nous qui sommes la faiblesse même ? « Le Seigneur, dit le prophète, est avec moi, comme un guerrier puissant ; c'est pourquoi ceux qui me poursuivent tomberont, et seront sans force : *Dominus mecum est quasi bellator fortis ; ideirco qui persequuntur me cadent, et infirmi erunt* (1). » Cette parole ne cesse d'avoir son accomplissement pour l'Église en général, et pour chaque fidèle en particulier. La grâce de Jésus-Christ ne nous fait jamais défaut ; elle nous suit et nous accompagne dans toutes nos voies ; elle est notre lumière dans nos ténèbres, notre secours dans nos tentations, notre soutien dans nos défaillances. Si toujours elle trouvait en nous un cœur docile, nul ennemi ne pourrait nous vaincre, et nous serions capables de tous les héroïsmes. Et à qui, sinon à Jésus combattant dans ses saints, pouvons-nous attri-

(1) Jér., xx, 11.

buer ces miracles de sainteté dont l'Église a donné et donne encore le spectacle au monde?

Le *rémunérateur*. Pensée pleine de consolation; au service de ce divin Maître rien n'est perdu. Quelque minime que soit l'œuvre que sa grâce nous fait accomplir, il la recueille et l'inscrit au livre de vie. Ainsi s'orne et s'embellit chaque jour la couronne qui, au ciel, ornera notre front; ainsi se forme et s'enrichit sans cesse le trésor de mérites que nous retrouverons dans la patrie. Ne nous déclare-t-il pas lui-même qu'un verre d'eau froide, donné à un pauvre en son nom, ne perdra point sa récompense?

3° Commencé au moment où Jésus quitta la terre pour s'élever au ciel, continué dans la suite des âges au sein de l'Église que Jésus glorifie, protège et gouverne, le mystère de l'Ascension se consommera à la fin des temps, lorsque Jésus viendra recueillir ses élus, et les conduire avec lui dans la gloire: *Sic veniet, quemadmodum vidistis eum euntem in cœlum.*

En effet, pour que ce mystère soit complet, ce n'est pas assez que Jésus soit monté au ciel, il faut que nous y montions avec lui. Nous sommes les membres d'un corps dont il est le chef; nous ne pouvons être séparés de lui; il faut que nous soyons là où il est lui-même.

Le mystère de l'Ascension se réalisera donc un jour en nous dans toute sa vérité. Lorsque le nombre des élus sera complet, et que le moment de la consommation finale sera venu, Jésus reparaîtra sur la terre, entouré de gloire et de majesté, pour exercer son jugement: *Iterum venturus est cum gloria judicare vivos et mortuos* (1). C'est alors que les bons, séparés des mé-

(1) *Symb. Nic.*

chants, entendront sortir de sa bouche ces douces paroles : « Venez, les bénis de mon Père, entrez en possession du royaume qui vous a été préparé depuis l'origine du monde. *Venite, benedicti Patris mei ; possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi* (1). » Puis Jésus, s'élevant de nouveau, entraînera avec lui la troupe bienheureuse des saints, qui le suivra, en chantant des hymnes de triomphe, pour partager éternellement sa félicité, après avoir partagé ses épreuves.

Ce sera le complément de tous les mystères, en même temps que la révélation éclatante du plan suivi par Dieu dans le gouvernement du monde. En l'état présent des choses, nous n'en pouvons comprendre ni la beauté ni la sagesse. Mais, au dernier jour, l'œuvre divine nous apparaîtra dans toute sa perfection : et nous ne pourrons que nous écrier avec le Psalmiste, dans le transport de notre admiration et de notre reconnaissance : « Je chanterai à jamais les miséricordes du Seigneur : *Misericordias Domini in æternum cantabo* (2). »

III. — Affections et résolutions.

Les considérations que je viens de faire me découvrent, dans le mystère de l'Ascension, le plus instructif, le plus encourageant, le plus consolant de tous les mystères. J'y trouve à la fois le modèle de la vie parfaite que je dois pratiquer, la promesse du secours surnaturel dont j'ai besoin pour réaliser ce modèle, enfin le gage certain de la récompense qui sera le prix de mes efforts.

Voilà pourquoi saint Paul exhortait, avec tant d'ins-

(1) Matth., xxv, 34.
(2) Ps. lxxxviii, 2.

tance, les fidèles à en faire le sujet habituel de leurs méditations, et à se servir de la pensée de Jésus régnant au ciel pour soutenir leur courage au milieu des épreuves de la vie, et ranimer leur ferveur quand elle viendrait à s'affaiblir. « Si vous êtes, leur disait-il, ressuscités avec Jésus-Christ, recherchez ce qui est dans le ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu ; n'ayez de goût que pour les choses du ciel, et non pour celles de la terre : *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est in dextera Dei sedens ; quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram* (1). » Et ailleurs : « Pour nous, nous vivons dans le ciel, d'où nous attendons le Sauveur, Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Nostra autem conversatio in cælis est ; unde etiam Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum* (2). »

Tel, en effet, devrait être l'objet le plus fréquent de mes pensées, le terme de mes aspirations. Jésus montant au ciel m'a montré le chemin que je dois parcourir après lui, le grand but auquel tout me ramène, et que je dois sans cesse avoir en perspective. Comment donc se fait-il que le souvenir de ce mystère occupe si peu de place dans ma vie, que j'en sois si peu touché, et qu'au lieu de vivre en esprit uni à Jésus-Christ régnant au ciel, je me laisse absorber par les désirs et les préoccupations de la terre ?

Vos apôtres, ô Jésus, après avoir été témoins de votre glorieuse Ascension, continuent de tenir leurs regards fixés vers le ciel : *Cumque intuerentur in cælum euntem illum* (3). La méditation que je viens de faire m'a per-

(1) *Col.*, III, 1-2.
(2) *Philip.*, III, 20.
(3) *Act.*, I, 10.

mis d'assister au même spectacle ; accordez-moi la grâce d'en conserver une impression durable ; que mes yeux, comme ceux de ces bienheureux disciples, continuent de se porter vers vous, que je n'aime que vous, que je ne cherche que vous, que je ne vive que pour vous.

Je prends donc la résolution :

1° De penser souvent au saint Mystère de Jésus montant au ciel ;

2° Dans mes tentations, dans mes peines, dans mes défaillances, de demander avec confiance à Jésus glorifié sa protection et son secours ;

3° De m'encourager et de m'animer par la perspective de la récompense que Jésus me promet si je suis fidèle.

Qui vicerit, dabo illi sedere mecum in throno meo (1).

CXLV

POUR L'OCTAVE DE L'ASCENSION

LA RETRAITE DES APOTRES AU CÉNACLE

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons Notre-Seigneur dans la conduite qu'il tient à l'égard des apôtres. — Il vit avec eux pendant trois ans. — Après sa résurrection, il leur apparaît du-

(1) *Apoc.*, III, 21.

rant quarante jours. — Enfin, en les quittant, il leur ordonne de vivre dans la retraite. — Nous adorerons l'Esprit-Saint inspirant à l'Église de tenir la même conduite envers les élèves du sanctuaire.

II. Nous considérerons la triple signification de la parole : *Sedete in civitate.*

1° Par cette parole, le divin Maître prescrit à ses apôtres de ne pas devancer les temps marqués par Dieu. — Ainsi nos âmes doivent s'abandonner à la conduite divine. — N'imitons pas les séminaristes qui trouvent trop long le temps de l'épreuve, ni ceux qui se découragent quand ils ne sont pas appelés, ni les prêtres qui ne savent pas attendre le moment de Dieu.

2° Cette parole nous invite à avoir confiance en Dieu. — Les apôtres avaient grandement besoin que Notre-Seigneur leur dît de ne pas s'inquiéter. — Comme eux, nous devons mener une vie de renoncement, et nous appliquer à un ministère pénible; comme eux aussi, nous devons avoir confiance.

3° Cette parole signifie enfin qu'il faut se tenir dans la solitude et le silence. — Seule, l'âme recueillie peut entendre et méditer la parole de Dieu pour s'y conformer ensuite. — Les apôtres ont dû se placer dans ces conditions. — Nous devons les imiter.

III. Nous nous rappellerons que la retraite des apôtres a eu pour couronnement les grâces de la Pentecôte. — Les mêmes faveurs divines nous attendent.

Résolutions : 1° Ne pas trouver trop long le temps du séminaire ; 2° nous reposer en Dieu avec confiance ; 3° nous tenir dans la solitude intérieure et extérieure.

Bouquet spirituel : *Sedete in civitate, quoadusque induamini virtute ex alto.*

I. — Adoration.

Adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans la conduite toute mystérieuse qu'il tient à l'égard de ses apôtres. Il avait assez de puissance pour les rendre en un instant capables de remplir le ministère auquel il les destinait, comme il le fit plus tard pour saint Paul. Mais telle n'est pas la conduite ordinaire de sa provi-

dence. Les œuvres de la grâce, comme celles de la nature, doivent s'accomplir lentement : elles ne parviennent régulièrement à leur complet développement que par des progrès insensibles.

Après donc avoir appelé ses apôtres, et leur avoir manifesté, quoique d'une manière obscure, les desseins qu'il avait sur eux, il les retient trois ans auprès de lui ; il veut qu'ils l'accompagnent dans ses voyages, qu'ils soient témoins de ses miracles, qu'ils entendent ses enseignements, qu'ils soient initiés aux détails les plus intimes de sa vie. Ainsi, peu à peu, il les forme à l'apostolat qu'ils devront exercer un jour.

Il reste encore avec eux quarante jours après sa résurrection, non seulement pour établir solidement dans leur esprit la foi de ce mystère, mais pour achever de les instruire : *Loquens de regno Dei* (1).

Enfin, quand il remonte au ciel, au lieu de leur ordonner d'aller sans retard annoncer l'Évangile et faire connaître au monde les merveilles dont ils ont été les témoins, il leur prescrit de se retirer à Jérusalem, et d'y demeurer en paix et en silence, jusqu'à ce que, par l'opération de l'Esprit-Saint, ils soient revêtus de la vertu d'en haut : *Sedete in civitate, quoadusque induamini virtute ex alto* (2). Dix jours se passeront pour eux dans cette retraite ; et ce ne sera qu'après tous ces délais qu'enfin, changés en d'autres hommes, éclairés et fortifiés par le divin Paraclet, ils commenceront leur laborieux ministère.

C'est ainsi que Jésus trace à son Église la règle qu'elle doit suivre dans la formation et la préparation de ceux qui aspirent au sacerdoce. Ce n'est qu'après

(1) *Act.*, I, 3.
(2) Luc, XXIV, 49.

une longue et sérieuse épreuve qu'elle doit les admettre au rang de ses ministres. Il faut les séparer du monde, cultiver dans la solitude leur esprit et leur cœur, leur inculquer les maximes de la perfection sacerdotale, et, par une initiation lente et graduelle aux pouvoirs sacrés des Ordres, s'assurer de la solidité de leur vertu.

Telle est, en effet, la conduite de l'Église à l'égard de ses clercs. Bénissons et remercions l'Esprit-Saint, qui, en cela comme en tout le reste, l'éclaire et la dirige.

II. — Considérations.

Sedete in civitate. Ces paroles, par lesquelles le divin Maître, au moment de remonter vers son Père, indique à ses apôtres ce qu'ils ont à faire pour se préparer à la venue de l'Esprit-Saint, résument bien les dispositions dans lesquelles doit se mettre un jeune clerc dans le cours de son Séminaire, et surtout aux approches des ordinations. Elles renferment pour lui un triple enseignement.

1° *Sedete,* c'est-à-dire, demeurez en repos jusqu'au moment de la visite de l'Esprit de Dieu, et ne devancez pas, par un empressement indiscret, les temps marqués par sa sagesse.

Encore peu éclairés, n'ayant qu'une idée bien imparfaite de leur vocation, et mêlant à leur amour pour Jésus-Christ des idées ambitieuses, les apôtres lui avaient demandé s'il ne rétablirait pas bientôt le royaume d'Israël, et si enfin le moment n'était pas venu de réaliser ses promesses. Ils avaient hâte de voir enfin se dénouer ce drame mystérieux auquel ils devaient avoir une si grande part. « Il ne vous appartient pas, leur répond le Sauveur, de connaître les temps et les

moments que le Père céleste a déterminés dans sa puissance : *Non est vestrum nosse tempora vel momenta quæ Pater posuit in sua potestate* (1). »

Le premier devoir d'une âme sur laquelle Dieu a formé quelque grand dessein et dont il veut faire un instrument de sa gloire est de s'abandonner docilement à sa conduite, de suivre pas à pas ses ordres, sans devancer jamais les moments qu'il a marqués. L'instrument suit la main de l'ouvrier, et n'opère que sous l'impulsion qui lui est donnée. Ainsi en doit-il être des instruments spirituels dont Dieu se sert pour faire ses œuvres.

Attendre les moments de Dieu, règle importante qui s'impose à tous, mais tout particulièrement à ceux que Dieu appelle à son sacerdoce.

Il y a des séminaristes qui, sous prétexte de zèle, voudraient voir abréger le temps de leur épreuve, et qui trouvent trop longues les années du Séminaire. Il leur tarde, disent-ils, de se livrer aux travaux du ministère, de venir au secours des âmes qui se perdent. Ils hâtent de leurs vœux le moment où il leur sera donné de satisfaire le besoin qu'ils éprouvent de se dépenser pour accomplir l'œuvre de Dieu. Illusion. Ce n'est pas à nous, mais à la sainte Église qu'il appartient de régler la durée de notre formation : *Non est vestrum nosse tempora vel momenta.*

D'autres, voyant différer leur appel aux Ordres, et ne pouvant y participer, selon leur désir, aux époques ordinaires, se plaignent, murmurent, tombent dans le découragement. Ils oublient que ces délais sont providentiels. Qu'ils se tiennent donc en paix, attendant l'appel du Seigneur : *Sedete in civitate.*

(1) *Act.*, I, 7.

Cet empressement indiscret qu'on voit parfois se produire au Séminaire se révèle sous une autre forme dans le sacerdoce. On ne sait pas attendre. Le laboureur attend le moment et les circonstances favorables pour répandre la semence ; et, quand elle est répandue, il attend encore avec patience que le temps de la moisson soit arrivé. Imitons cet exemple. N'ayons pas un zèle intempestif et précipité ; mais, avant d'entreprendre une œuvre, attendons les indications providentielles qui nous feront connaître que le moment est venu. L'œuvre commencée dans ces conditions, attendons en paix que Dieu y donne sa bénédiction ; ne soyons pas impatients de la voir réussir ; ne nous abandonnons pas au découragement parce que le succès tarde à venir et ne se produit pas au gré de nos désirs.

2° En prescrivant à ses apôtres de demeurer en paix à Jérusalem, Notre-Seigneur leur donnait encore, et nous donnait à nous-mêmes une leçon de confiance en Dieu. Il leur enseignait qu'ils devaient bannir de leur cœur toute inquiétude, et croire sans hésiter à la réalisation de ses promesses et à l'efficacité du secours qu'il leur avait promis : *Sedete.*

N'était-il pas naturel que, se voyant si faibles, et ne disposant que de ressources infiniment disproportionnées à la grandeur de la tâche qu'ils avaient à remplir, la frayeur les saisît ? De quoi s'agissait-il en effet ? De la conversion du monde, qu'il fallait faire sortir des ténèbres de l'idolâtrie, pour lui faire embrasser la doctrine de Jésus-Christ avec tous les renoncements qu'elle entraîne. Cependant Notre-Seigneur leur interdit de s'inquiéter ; il ne veut pas même qu'ils s'ingénient pour trouver quelques moyens de succès,

qu'ils travaillent à se procurer des protections et des ressources, qu'ils songent aux préparatifs nécessaires pour une telle entreprise. Il leur ordonne de se tenir en paix : *Sedete*. L'œuvre qu'ils vont faire est l'œuvre de Dieu ; c'est à Dieu, qui les envoie, de venir à leur aide. Au temps marqué, sa force les revêtira et les rendra capables de tout : *Induamini virtute ex alto* (1). Pour eux, ils n'ont qu'une chose à faire : attendre en paix le secours promis.

Grande et importante leçon pour les clercs du Séminaire. A eux, comme aux apôtres, s'offre une perspective propre à effrayer leur faiblesse. C'est le sacerdoce avec ses grands devoirs. D'une part, des engagements redoutables, le renoncement à tout ce que la nature convoite, une vie toute pure et toute angélique ; de l'autre, un ministère laborieux, pénible, peu consolant, qui devra s'adresser peut-être à des populations dans lesquelles la vie chrétienne est éteinte, ou du moins notablement affaiblie, et qu'il nous sera aussi difficile de ramener à Dieu qu'il le fut, aux apôtres, de convertir les idolâtres.

Mais Dieu nous a appelés comme les apôtres ; comme à eux il nous a promis son secours et sa grâce. Nous devons y compter, et être pleins de confiance, assurés que l'œuvre divine se fera. Il serait donc superflu de nous inquiéter : *Sedete in civitate*. Soyons seulement fidèles à Dieu et à son appel ; le secours d'en haut viendra en son temps, et il sera d'autant plus abondant que nous aurons compté sur lui avec plus de confiance : *Mensuram bonam, et confertam, et coagitatam, et supereffluentem dabunt in sinum vestrum* (2). Le miracle de

(1) Luc, XXIV, 49.
(2) Luc, VI, 38.

la Pentecôte se renouvellera pour nous, et opérera dans nos âmes cette transformation merveilleuse qu'il opéra dans les apôtres. Ainsi, quelle que soit notre faiblesse, Dieu accomplira, en nous et par nous, les desseins de sa miséricorde.

3° Recueillons de la parole que nous méditons un dernier enseignement. Elle nous fait connaître que, pour participer aux dons de Dieu et recevoir les communications surnaturelles de l'Esprit-Saint, il faut se tenir dans la solitude et le silence. Ce n'est pas au milieu du tumulte que Dieu accomplit dans les âmes ses divines opérations. L'âme distraite et jetée hors d'elle-même par le bruit qui se fait autour d'elle est incapable d'entendre Dieu, dont la parole est comme un léger souffle ; elle est plus incapable encore d'appliquer son esprit à cette divine parole pour la goûter à loisir, s'en pénétrer, se l'assimiler en quelque sorte comme un aliment divin ; enfin, ce ne sera jamais dans le bruit et l'agitation d'une vie dissipée que la volonté se déterminera aux grands dévoûments, aux déterminations généreuses, aux fortes résolutions.

Voilà pourquoi Dieu, qui voulait faire des apôtres les instruments de sa puissance dans la conversion du monde, exige que, pour se préparer à recevoir l'Esprit-Saint qui doit les revêtir de force, ils se tiennent dans la retraite : *Sedete*. Et les apôtres, fidèles à cette prescription, se retirent dans le Cénacle, et y demeurent jusqu'à la Pentecôte, occupés à de pieux exercices dans la société de Marie : *Erant perseverantes unanimiter in oratione... cum Maria Matre Jesu* (1).

Tel est aussi le motif pour lequel l'Église, au lieu de

(1) *Act.*, I, 14.

nous laisser au milieu du monde, qui est le théâtre de l'agitation et du bruit, nous a conduits dans le Séminaire, où nous trouvons la solitude, le calme, le silence. Et lorsque le moment approche où l'Esprit de Dieu doit descendre en nous pour nous communiquer les pouvoirs divins de l'ordination, notre solitude devient plus complète, le silence que nous devons garder plus profond, la paix de notre âme plus sereine. On nous répète alors, avec plus d'insistance qu'à l'ordinaire, la parole dite aux apôtres par Jésus-Christ : *Sedete... quoadusque induamini virtute ex alto.* Puissions-nous la comprendre comme eux, et nous montrer fidèles à la mettre en pratique !

III. — Affections et résolutions.

Le livre des *Actes,* après nous avoir décrit la retraite des apôtres au Cénacle, nous fait connaître, en termes magnifiques, quel en fut le couronnement. Tel sera aussi, si je suis fidèle, le fruit de ma retraite au Séminaire. En éclairant mon esprit sur les devoirs que m'imposera le sacerdoce, en détachant mon cœur des vanités qui le captivaient, en rendant ma volonté capable d'une vertu solide, la vie de solitude et de silence à laquelle je suis soumis me préparera admirablement aux communications ineffables que Dieu daignera me faire. Ce ne sera pas, comme au Cénacle, une transformation subite et complète, miraculeusement opérée dans mon âme en un instant. Mais, aux époques bénies des ordinations, la vertu d'en haut descendra en moi par degrés, pour faire peu à peu de mon âme une âme de prêtre, et quand je sortirai du Cénacle où se sera opérée cette merveille, je pourrai, à l'imitation des apôtres, dont j'aurai reçu la grâce, entre-

prendre avec confiance la grande œuvre pour laquelle, ô mon Dieu, vous m'avez appelé à l'honneur de votre sacerdoce.

Je prends donc la résolution :

1° D'écarter comme une tentation et une illusion la pensée, qui pourrait naître en moi, de trouver trop long le temps de mon épreuve, et le désir de le voir bientôt finir ;

2° De me reposer avec confiance et sans inquiétude en Dieu qui m'appelle, et dont le secours ne me fera pas défaut ;

3° De me tenir, le plus qu'il me sera possible, dans la solitude, soit intérieure, soit extérieure.

Sedete in civitate, quoadusque induamini virtute ex alto (1).

CXLVI

POUR LA FÊTE DE L'INVENTION DE LA SAINTE-CROIX

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous nous rappellerons le fait mémorable qui a fait instituer la fête de demain : la croix cachée pendant trois siècles, recherchée par sainte Hélène, trouvée, et dès lors apparaissant glorieuse. — Nous remercierons Notre-Seigneur de ce don, et nous rendrons tous nos hommages à la croix.

(1) Luc, XXIV, 49.

II. Nous nous souviendrons que la souffrance est une croix, et que tous nos devoirs envers elle se résument en trois mots prononcés par un saint prêtre à son lit de mort :

1° *Adorare*. Nous adorons les parcelles de la vraie croix. — Nous devons adorer dans la souffrance Dieu qui nous l'envoie, et ne pas ressembler aux ames pour lesquelles l'épreuve n'a rien que de vulgaire. — Pour le chrétien, l'épreuve est une chose divine.

2° *Tacere*. Notre-Seigneur, pendant sa Passion, a gardé le silence ; nous devons l'imiter. — Il y a deux degrés dans ce silence de l'ame : les uns sont résignés, mais cherchent un allègement à leur peine ; les ames parfaites se privent même de cette consolation.

3° *Gaudere*. Pour les ames élevées, la croix est quelque chose de désirable. — C'est le plus précieux héritage de Notre-Seigneur; et par elle nous devenons semblables à Jésus-Christ.

III. Nous nous humilierons de n'avoir pas toujours eu ces dispositions dans nos épreuves.

Résolutions : 1° Penser, quand nous souffrons, que Notre-Seigneur nous présente sa croix ; 2° ne jamais nous plaindre ; 3° nous efforcer de nous réjouir dans nos épreuves.

Bouquet spirituel : *Adorare, tacere, gaudere.*

I. — Adoration.

En commençant cette oraison, remettons-nous en mémoire le fait mémorable à l'occasion duquel a été instituée la fête que nous célébrons aujourd'hui.

Pendant trois cents ans, la croix sur laquelle Jésus avait consommé son sacrifice fut soustraite aux adorations et à l'amour de l'Église. Enfouie au sein de la terre, elle y reposait sans honneur ; et, comme pour la mieux dérober aux regards, le paganisme avait élevé au même lieu une honteuse idole. C'était le temps où les martyrs versaient leur sang pour Jésus-Christ, où le nom chrétien était partout un objet de mépris et de

haine, où la persécution contre la religion du vrai Dieu sévissait avec fureur.

Vint enfin le moment où la foi triompha de ses ennemis, et se montra, de toutes parts, victorieuse. L'ère des persécutions était close, et les disciples de Jésus-Christ pouvaient vivre et respirer en paix. Assise, avec Constantin converti, sur le trône des Césars, l'Église s'étend, se développe, s'affermit, et s'élève sur les ruines de l'idolâtrie.

C'est alors que Jésus fait triompher sa croix. Il inspire à la mère du premier empereur chrétien de se mettre à la recherche de cet inestimable trésor; et sainte Hélène, fidèle à la grâce qui la sollicite, entreprend avec courage l'œuvre sainte. Ses efforts sont couronnés de succès. Le monument païen sous lequel est enfoui le sacré dépôt est renversé; l'épaisse couche de terre qui le recouvre est enlevée; la croix se montre aux regards de la pieuse impératrice, et des prodiges éclatants la lui font reconnaître pour celle sur laquelle Jésus-Christ a versé son sang et opéré notre salut.

A partir de ce moment, le culte de la croix prend un développement extraordinaire. Jusque-là renfermé dans le secret des catacombes, il se produit maintenant au grand jour. La croix n'est plus un instrument de supplice, mais un symbole de gloire et de triomphe; des temples magnifiques se construisent en son honneur; les moindres parcelles de ce bois sacré sont recueillies avec un religieux respect, et conservées dans de riches reliquaires; et en mémoire de l'heureux événement qui l'a rendue dépositaire de ce trésor, l'Église a institué la fête de l'Invention de la Sainte-Croix, témoignage toujours subsistant de sa reconnaissance envers Dieu, et de son amour pour l'instrument vénérable de notre rédemption.

Remercions Notre-Seigneur de nous avoir laissé sa croix, de nous permettre de voir de nos yeux, de toucher de nos mains, de couvrir de nos baisers le bois sacré sur lequel il a voulu être attaché et mourir pour nous. Honorons aussi cette divine croix, et disons-lui avec la sainte Église : « Je vous salue, ô croix, notre unique espérance! *O crux ave, spes unica!* »

II. — Considérations.

Le fait mémorable dont nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire ne cesse de se renouveler spirituellement dans l'Église, et tous nous pouvons avoir part à la faveur insigne accordée à sainte Hélène, lorsqu'elle eut le bonheur de découvrir la croix de Jésus. En effet, au sens spirituel, la croix de Jésus, c'est la souffrance, ce sont toutes les peines de la vie, c'est le devoir qui toujours se présente à nous comme un joug plus ou moins pesant. La croix ainsi entendue est le partage de tous ; il n'est aucun homme qui, à chaque instant, ne la rencontre sur son chemin. Tous sont contraints de la porter; mais qu'ils sont en petit nombre, ceux qui la portent d'une manière chrétienne, et pour lesquels elle est un principe de sanctification et de mérite! Que dois-je faire pour avoir part à cette grâce qui est la grâce spéciale des fidèles amis de Jésus?

Un saint prêtre de ce siècle était étendu sur son lit de mort, en proie à la souffrance. Il aperçut ses amis qui l'entouraient, la tristesse peinte sur le visage et les larmes aux yeux, exprimant au vénérable malade le regret qu'ils avaient de le perdre. Le prêtre alors, recueillant un reste de forces, prononça ces trois paroles : « *Adorare, tacere, gaudere :* Adorer, se taire, se réjouir. » Admirable formule de la résignation chré-

tienne, expression sublime des sentiments que l'âme doit éprouver en présence de la croix. Je ne puis rien méditer de plus pieux, de plus touchant, de plus salutaire que ces trois mots.

1° Lorsque la croix se montra aux yeux de sainte Hélène, la pieuse impératrice se prosterna devant elle et l'adora. Nous le faisons aussi lorsque l'on nous présente quelques parcelles du bois de la vraie croix ; bien plus, nous rendons les mêmes honneurs aux images de ce signe auguste de notre rédemption.

Tel est aussi le premier devoir qui s'impose à nous lorsque la croix nous est présentée, non plus seulement dans ses images, ou dans sa substance matérielle, mais dans sa réalité vivante et spirituelle : *Adorare.*

Placée en face de l'épreuve, l'âme que n'éclaire pas le rayon de la lumière surnaturelle n'y voit que l'action des causes naturelles qui se déploie pour la faire souffrir ; à ses yeux, la douleur n'a rien que de vulgaire. Il en est tout autrement de celui que la foi inspire. Pour lui, l'épreuve, sous toutes ses formes, qu'elle afflige le corps ou qu'elle ait son siège dans les profondeurs de l'âme, est une chose sainte. C'est Jésus-Christ qui se présente chargé de sa croix, et l'invite à en partager le fardeau avec lui. A cette vue, le chrétien, reconnaissant la croix, se prosterne en esprit devant elle ; et, pénétré d'un religieux respect, il adore à la fois, et la croix qui lui est offerte, et le Sauveur qui, en la lui offrant, veut le rendre participant de sa passion.

Acceptées et endurées de cette manière, les souffrances ont la valeur d'un acte religieux. Elles sont un sacrifice, par lequel l'âme qui souffre honore et glorifie Dieu, reconnaît son souverain domaine, se soumet à lui,

et s'offre à sa divine majesté en qualité d'hostie vouée à l'immolation..

C'est pourquoi, au point de vue de la foi, il n'y a rien sur la terre de plus grand et de plus auguste, rien de plus digne de vénération que l'âme qui souffre, quand elle le fait chrétiennement. Elle est la fidèle image de Jésus, recevant avec un respect religieux la croix qui lui était présentée, et adorant en elle la volonté de son Père céleste.

2° Après avoir reconnu et adoré la croix que nous offre Jésus, il faut la prendre de ses mains divines, et la porter avec résignation et en silence : *Tacere.*

Il est dit de Notre-Seigneur que, dans le cours de sa douloureuse passion, en présence des accusations et des faux témoignages, il se taisait : *Jesus autem tacebat* (1). Il s'est tu au prétoire ; il s'est tu sur le chemin du Calvaire; il s'est tu à la croix. Quelque cruelles que fussent ses souffrances, il ne fit entendre aucune plainte, aucun murmure : « Je me suis tu, et je n'ai pas ouvert la bouche, dit en son nom le Psalmiste, parce que c'est vous, ô mon Dieu, qui avez tout fait : *Obmutui, et non aperui os meum, quoniam tu fecisti* (2). » Et il faut que ce silence de Jésus ait été tout particulièrement remarquable, puisque le prophète Isaïe, dans le tableau anticipé qu'il a tracé de la passion du Sauveur, prend soin de le signaler : *Quasi agnus coram tondente se obmutescet, et non aperiet os suum* (3).

Non contente d'admirer en cela Notre-Seigneur, l'âme fidèle s'efforce de suivre son exemple. Comme lui, elle

(1) Matth., XXVI, 63.
(2) Ps. XXXVIII, 10.
(3) Is., LIII, 7.

se tait quand Dieu la frappe, et elle n'oppose que la soumission la plus humble et la plus parfaite aux coups de la divine justice.

Dans ce silence du chrétien, qui porte la croix à la suite de Jésus, on peut distinguer deux degrés :

Le premier est celui de la résignation soumise. L'âme accepte la croix que Jésus lui présente ; et, quoiqu'elle en sente la pesanteur, elle ne fait entendre aucun murmure ; elle réprime toute parole de récrimination et de plainte ; elle bannit même de son cœur les mouvements d'impatience, d'amertume et d'aigreur qui tenteraient de s'y produire. Mais elle ne s'interdit pas de gémir, et ne croit pas que Dieu lui défende de chercher, dans les épanchements de l'amitié, un allègement à sa peine. En effet, tout en se résignant, l'âme qui souffre a besoin de dire ce qu'elle souffre. La douleur concentrée au dedans de nous-mêmes est plus poignante ; elle est, dit le Psalmiste, comme un feu qui dévore et consume : *Concaluit cor meum intra me; et in meditatione mea exardescet ignis* (1). Communiquée au dehors et confiée à des cœurs amis, elle est plus facile à supporter.

Cette consolation est, à la vérité, légitime ; on peut la rechercher, sans que la croix cesse d'être méritoire. Toutefois, les âmes parfaites sont fidèles à s'en priver. Non contentes du silence de la résignation soumise qui ne murmure point, elles pratiquent le silence de la résignation amoureuse, qui ne fait pas même entendre un gémissement. Quelque douloureuse, quelque lourde que soit leur croix, elles ne veulent avoir que Dieu pour confident de ce qu'elles endurent ; elles croiraient, en partageant leur peine avec un autre, ôter à l'immolation qu'elles subissent quelque chose de sa valeur ;

(1) Ps. XXXVIII, 4.

ce ne serait plus, à leurs yeux, l'holocauste tout entier consumé par les flammes. En conséquence, elles se taisent : *Tacere.*

3° Pratiquée à ce degré, l'acceptation de la croix est sans doute bien parfaite ; elle peut cependant être portée plus haut encore. Au-dessus du silence, il y a la joie : *Gaudere.*

« Appelés à prendre part aux souffrances de Jésus-Christ, disait saint Pierre aux fidèles de son temps, réjouissez-vous : *Communicantes Christi passionibus, gaudete* (1). »

Pour l'âme qui a compris la doctrine du salut, la croix n'est pas seulement sainte et digne de respect ; elle est encore salutaire, douce et désirable ; et l'on peut dire d'elle ce que le Sage a dit de la sagesse, qu'elle est un trésor d'une valeur infinie : *Infinitus enim thesaurus est hominibus* (2). Jésus-Christ, dans son amour pour nous, n'a pas cru qu'il pût nous laisser un meilleur héritage. En elle sont renfermées toutes les richesses du ciel et de la terre ; et celui qui la possède, fût-il dépourvu de tout autre bien, doit s'estimer assez riche.

En effet, la croix bien supportée nous rend semblables à Jésus-Christ, qui, après l'avoir portée sur ses épaules, a voulu y être attaché ; elle attire sur nous l'abondance des grâces et des consolations célestes ; elle est la voie assurée qui conduit au salut.

Les hommes charnels, qui ne jugent que par les sens, ne comprennent pas ces choses : *Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc* (3). Aussi la croix les

(1) *I Petr.*, IV, 13.
(2) *Sap.*, VII, 14.
(3) Ps. XCI, 7.

épouvante ; ils en ont horreur ; ils sont saisis d'effroi à ses seules approches ; ils font tout ce qui est en leur pouvoir pour l'écarter.

Au contraire, les vrais disciples de Jésus-Christ aiment la croix. L'Esprit de Dieu qui les éclaire leur fait découvrir en elle des charmes inexprimables. Si, pour ne pas tenter Dieu, ils ne vont pas au-devant d'elle, ils n'ont garde du moins de s'en détourner lorsqu'elle s'offre à eux. Ils la reçoivent avec bonheur, l'embrassent avec tendresse, la portent avec allégresse. Ils se réjouissent véritablement dans la croix, et peuvent dire comme le grand Apôtre, ce parfait modèle des amis de la croix : *Gaudeo in passionibus* (1). *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra* (2).

N'oublions pas, toutefois, que se réjouir dans la croix, ce n'est pas n'y trouver aucune amertume ; s'il en était ainsi, la croix ne serait plus la croix. Mais c'est trouver, dans cette amertume même, un sujet de contentement, en se rappelant que si la croix est douloureuse tandis qu'elle est portée, elle renferme pour l'autre vie des trésors de félicité et de joie.

III. — **Affections et résolutions.**

Il est donc vrai, ô Jésus, bien des fois, dans ma vie, j'ai rencontré la croix ; bien des fois, vous avez renouvelé spirituellement en ma faveur la grâce insigne accordée autrefois à sainte Hélène. Ou plutôt, cette grâce se reproduit en quelque façon pour moi sans interruption ; car quel est l'instant de ma vie où je n'aie pas à supporter quelque épreuve ?

(1) *Coloss.*, I, 24.
(2) *II Cor.*, VII, 4.

La pieuse impératrice chercha longtemps le bois sacré de la croix; l'ayant enfin trouvé, elle le reconnut, lui rendit hommage, et lui procura le plus magnifique triomphe. Ai-je imité son exemple? Si je n'ai pas eu le courage d'aller au-devant de la croix et de la chercher, si même je n'ai pas été assez généreux pour me réjouir lorsqu'il m'a fallu la porter, l'ai-je au moins acceptée avec résignation? Ai-je évité de murmurer et de me plaindre? Ai-je adoré en elle un ordre de Providence, considérant que c'est Jésus-Christ lui-même qui me la présente?

Que je suis loin, ô mon Dieu, d'avoir en cela marché sur les pas de vos fidèles disciples, qui tous ont aimé la croix! Faites-moi participer à leur grâce, et donnez-moi l'intelligence pratique de la parole sortie de votre bouche adorable : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me* (1).

Mes résolutions seront :

1° D'être fidèle, quand j'aurai quelque chose à souffrir, à élever ma pensée à Jésus-Christ qui me présente sa croix;

2° De ne jamais murmurer ni me plaindre;

2° De m'efforcer même d'avoir part à la joie que la croix a fait éprouver aux saints.

Adorare, tacere, gaudere.

(1) Luc, IX, 23.

V. — TEMPS DE LA PENTECOTE

CXLVII

I. — POUR LA FÊTE DE LA PENTECOTE

L'ESPRIT-SAINT DESCEND SUR LES APOTRES

Sommaire pour la veille au soir.

. Nous nous rappellerons les principales circonstances du mystère : les apôtres renfermés dans le Cénacle, les Juifs venus nombreux à Jérusalem, le vent violent qui ébranle la sainte demeure, et à côté de ces faits extérieurs, l'admirable action du Saint-Esprit sur l'âme des apôtres. — Nous adorerons et nous remercierons l'Esprit de Dieu.

II. Nous verrons que pour fonder l'apostolat, l'Esprit-Saint a produit trois effets remarquables dans les apôtres :

1° *Il leur révéla la nature de leur vocation.* Jésus les avait choisis, instruits et consacrés prêtres. — Cependant leur vocation apostolique était encore pour eux un mystère. — Ils reçoivent le Saint-Esprit ; aussitôt ils connaissent et l'étendue et les devoirs de cette vocation.

2° *Il leur donna la générosité pour suivre leur vocation.* Autrefois, les apôtres étaient timides et faibles. — Sous l'action de l'Esprit-Saint ils sont devenus des héros. — Ils savent les persécutions qui les attendent, mais rien ne saurait ébranler leur courage.

3° *Il leur donna la constance dans leur vocation.* Les apôtres accomplirent leur mission jusqu'au bout et sans défaillance. Et cependant que de fatigues à supporter, et que de persécutions à subir ! — C'est l'Esprit-Saint qui leur donna cette constance surhumaine.

III. Nous nous rappellerons que nous avons besoin des mêmes grâces. — Nous nous humilierons d'avoir souvent oublié cette vérité.

Résolutions : 1° Invoquer l'Esprit-Saint sur nous et sur l'Église ; 2° nous montrer fidèles à ses inspirations ; 3° nous abandonner à lui comme des instruments dociles.

Bouquet spirituel : *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto, et coeperunt loqui.*

I. — Adoration.

Représentons-nous la scène merveilleuse décrite par saint Luc au Livre des *Actes*. Dix jours se sont écoulés depuis l'Ascension du divin Maître. Fidèles aux prescriptions qu'il leur a faites, les apôtres, après être descendus de la montagne d'où Notre-Seigneur s'était dérobé à leurs regards, se sont retirés à Jérusalem, attendant la venue du consolateur promis. Ils sont tous réunis dans le Cénacle, demeure sainte et consacrée, qui leur rappelle de si touchants souvenirs. C'est là qu'ils ont été ordonnés prêtres, au moment solennel de l'institution de l'Eucharistie ; c'est là aussi qu'ils doivent recevoir, par la visite de l'Esprit-Saint, le complément de la grâce sacerdotale, et que bientôt s'opérera en eux cette transformation miraculeuse qui en fera non seulement des prêtres, mais des apôtres.

Le moment est venu où le prodige va s'accomplir, où les paroles de Jésus-Christ, encore si pleines de mystères, n'auront plus d'obscurité pour leurs esprits divinement éclairés.

On est au matin de la grande fête de la Pentecôte, et une foule inaccoutumée, accourue de tous côtés pour la célébrer, encombre les rues de la ville sainte. Tout à coup, tandis que les apôtres, unis à la Sainte-Vierge, qui préside leur pieuse assemblée, sont en prière, un

grand bruit se fait entendre : *Factus est repente de cælo sonus, tanquam advenientis spiritus vehementis* (1); un vent violent ébranle leur demeure : *Replevit totam domum ubi erant sedentes* (2).

A ce bruit, les Juifs, frappés de stupeur, se réunissent en foule autour du Cénacle. Mais tandis qu'ils admirent le prodige du dehors, il s'en accomplit au-dedans un autre plus étonnant encore. Le Saint-Esprit, sous la forme de langues de feu, descend sur les disciples en prière, les inonde de ses clartés, pénètre dans le plus intime de leur âme, et leur communique la plénitude de ses dons divins. Transportés, hors d'eux-mêmes, ils sortent du Cénacle ; saint Pierre, devenu éloquent sous l'action de l'Esprit-Saint qui le remplit, adresse la parole à la multitude assemblée ; et trois mille personnes, touchées de la grâce, se convertissent, et forment le premier noyau de cette Église qui bientôt remplira le monde entier.

Tel est le mystère proposé à nos méditations dans la fête de la Pentecôte. C'est l'Esprit-Saint prenant, en quelque façon, possession du monde, en la personne des apôtres, afin de se répandre par eux dans les âmes, et de fonder sur la terre la sainte Église. Jésus-Christ avait posé les premières assises de l'édifice, l'Esprit-Saint vient y mettre le couronnement.

Adorons cet Esprit divin ; remercions-le des communications qu'il daigne nous faire, et abandonnons-nous à lui pour agir en tout dans sa lumière et dans sa force. Adorons aussi et remercions Jésus-Christ, qui nous l'envoie du haut du ciel, où il règne dans la gloire. Enfin rendons nos plus profonds hommages aux saints

(1) *Act.*, II, 2.
(2) *Ibid.*

apôtres, nos pères et nos modèles ; mettons-nous sous leur protection; demandons-leur de nous obtenir de Dieu d'apporter aux communications que l'Esprit-Saint veut nous faire des dispositions aussi parfaites que celles qu'ils y ont eux-mêmes apportées.

II. — Considérations.

Pour fonder l'apostolat et, par l'apostolat, l'Église, l'Esprit-Saint a produit dans les apôtres trois effets remarquables.

1° Il leur révéla, en premier lieu, la nature, l'étendue, les devoirs de leur vocation.

Jésus-Christ les avait choisis et appelés pour qu'ils fussent ses évangélistes et ses témoins : *Eritis mihi testes,* leur avait-il dit (1). Il les avait instruits de ses desseins sur eux. Aux derniers moments de sa vie, il les avait consacrés prêtres, et avait imprimé dans leur âme le caractère auguste du sacerdoce. Cependant, chose étrange et à peine explicable, leur vocation apostolique est encore pour eux un mystère. Ils savent bien qu'un rôle important doit leur être confié; mais que d'obscurités encore sur la nature de ce rôle! Qu'était ce royaume de Dieu dont Jésus leur avait si souvent parlé, et dont l'établissement était le principal but de sa mission ? Quel concours auraient-ils à apporter dans la fondation de ce royaume ? quelle place leur y serait-elle réservée ? Imbus des idées grossières de leur nation sur le règne du Messie, ils ne s'élevaient pas au-dessus de la conception d'un empire terrestre, dont Jésus serait le roi, et dont ils seraient les principaux officiers.

(1) *Act* , I, 8.

Mais à peine le Saint-Esprit leur a-t-il été communiqué qu'aussitôt ils ont tout compris. Le nuage qui leur dérobait la vérité se dissipe; ce qu'il y avait pour eux d'énigmatique dans les paroles qu'ils avaient entendues sortir de la bouche de Jésus-Christ, sans les comprendre, s'éclaircit. Pour eux plus de mystères, plus d'obscurités, plus de ténèbres. La lumière de l'Esprit-Saint leur a tout découvert.

Ils savent que ce royaume, dont Jésus-Christ veut qu'ils soient les apôtres, est un royaume tout spirituel, qui ne ressemblera en rien aux royaumes de la terre; ce sera le royaume des âmes. Ils en seront les princes; mais cette principauté, qui doit être pour eux une source de gloire dans l'éternité, ne leur procurera sur la terre que des tribulations. Leur vie s'écoulera dans un labeur pénible et ingrat. La parole de vie qu'ils sèmeront dans le monde sera le plus souvent repoussée; elle leur attirera des persécutions de toute sorte; ils seront en butte aux injures, aux mépris, à la calomnie; on les traînera devant les tribunaux; ils seront emprisonnés, battus de verge; et, après une vie de tribulation et de souffrance, il leur faudra subir un douloureux martyre.

C'est sous cet aspect que se présente aux apôtres, après la descente du Saint-Esprit, la vocation apostolique. Ils en apprécient l'excellence, mais en même temps ils en mesurent les périls et les difficultés. Pour eux plus d'illusion possible; ils voient ce que Jésus-Christ demande d'eux, et au prix de quels sacrifices ils auront l'honneur de lui être associés dans son royaume.

La connaissance nette et claire de leur vocation, telle fut donc, pour les apôtres, le premier fruit de la venue de l'Esprit-Saint.

2° Mais ce n'est pas assez de connaître sa vocation ; il faut encore avoir la générosité de la suivre, quelque rigoureux que soient les devoirs qu'elle entraîne, quelque difficiles que puissent être les sacrifices qu'elle exige. Le Saint-Esprit, qui a dévoilé aux apôtres le mystère de leur sublime vocation, leur communique en même temps cette générosité.

Ces hommes, naguère si timides et si faibles, que la crainte des Juifs contraignait à se cacher, qui, tous, avaient abandonné leur maître entre les mains de ses ennemis, sont tout à coup devenus, sous l'action de l'Esprit-Saint, des héros.

Quand, pour la première fois, Jésus les appela et les invita à le suivre, ils le suivirent en effet et s'attachèrent à ses pas, entraînés, sans doute, comme le dit saint Jérôme, par une sorte de prestige divin qu'exerça sur eux la personne du Verbe incarné. Mais ils ignoraient ce que le Maître voulait d'eux ; et peut-être, s'ils l'avaient connu, n'auraient-ils pas été alors capables d'une telle abnégation.

Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. La perspective des destinées auxquelles Jésus les appelle, loin de les ébranler, affermit leur courage. Fortifiés par l'Esprit de Dieu, ils s'élancent avec transport dans la voie de sacrifices qui s'ouvre devant eux ; ils en acceptent toutes les difficultés, toutes les croix, toutes les rigueurs. Déjà ils disent de cœur ce que plus tard dira saint Paul : *Vincula et tribulationes Jerosolymis me manent ; sed nihil horum vereor, nec facio animam meam pretiosiorem quam me, dummodo consummem cursum meum, et ministerium verbi, quod accepi a Domino Jesu* (1). Sous l'action du feu divin qui les

(1) *Act.*, xx, 23-24.

pénètre et les consume, ils ne craignent rien, et se sentent prêts à tout faire et à tout souffrir pour le nom et pour la gloire de leur Maître. Ils n'ont plus qu'une ambition, celle de le faire connaître, en répandant partout la parole de vie dont ils sont les dépositaires, et dont ils doivent être les évangélistes.

Aussi, à peine l'Esprit de Dieu s'est-il donné à eux qu'ils ouvrent les portes de la demeure où ils étaient cachés. Ils se présentent avec une sainte hardiesse devant la multitude, et ils commencent à remplir leur sublime mission, en prêchant la résurrection de Jésus-Christ à ceux-là mêmes qui, quelques jours auparavant, l'avaient crucifié.

3° Ce fut là, sans doute, un effet merveilleux de la descente du Saint-Esprit dans la demeure du Cénacle. Toutefois, nous devons en signaler un autre plus merveilleux encore, c'est la constance inébranlable avec laquelle les apôtres, soutenus et fortifiés par l'Esprit-Saint, demeurèrent fermes jusqu'au bout dans l'accomplissement de leur mission, sans qu'aucun obstacle fût capable de leur causer la moindre défaillance. Oui, c'est en cela surtout que l'action de l'esprit de Dieu sur les apôtres fut vraiment admirable. L'homme, quand il possède une nature généreuse, quand surtout il est exalté par l'enthousiasme, est capable de concevoir les plus grands desseins; mais bien souvent c'est une flamme qui brille un instant, et ne tarde pas à s'éteindre. Saint Pierre eut un de ces élans généreux quand il protesta à son Maître qu'il mourrait avec lui plutôt que de l'abandonner; et cependant, quelques heures après cette protestation solennelle, il le reniait honteusement jusqu'à trois fois. Et nous-mêmes, que de fois n'avons-nous pas vu s'évanouir nos plus belles ré-

solutions ? Dans les moments de ferveur, rien ne nous coûte ; mais quand il faut en venir à l'exécution, le courage nous fait défaut.

Il n'en fut pas ainsi des saints apôtres, après le miracle de la Pentecôte. L'Esprit-Saint, qui leur inspira le courage d'accepter la mission qui leur était proposée, leur donna celui de l'accomplir jusqu'au bout sans défaillance.

Et cependant que de fatigues n'eurent-ils pas à supporter, que de difficultés à surmonter, que de dangers à courir, que de persécutions à subir ? En lisant le récit des travaux de nos missionnaires chez les nations infidèles, nous sommes pénétrés d'admiration pour le courage de ces hommes apostoliques; et pourtant la mission des apôtres ne fut-elle pas plus pénible et plus dure encore ?

Nous pourrons en avoir une idée par la peinture que saint Paul nous fait, dans une de ses Épîtres, de son laborieux ministère. « Je lui montrerai, avait dit Jésus, tout ce qu'il lui faudra souffrir pour la gloire de mon nom. » Ce qu'il souffrit, en effet, surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Pour gagner des âmes à Jésus-Christ, il parcourt le monde à travers des dangers sans nombre : il est mis en prison, battu de verges, exposé aux bêtes dans les amphithéâtres; il ne se donne de repos ni le jour ni la nuit. Et enfin cette laborieuse carrière est couronnée par le martyre souffert pour Jésus-Christ.

Si les travaux accomplis par les autres apôtres nous sont moins connus, nous savons néanmoins que tous ils ont consacré leur vie à la prédication de l'Évangile, qu'ils ont subi avec constance l'épreuve de la persécution, et qu'ils ont confirmé leur parole par l'effusion de leur sang.

Qui pourrait douter que cette constance surhumaine des apôtres, dans l'accomplissement du mandat divin qui leur avait été donné, n'ait été en eux l'œuvre de l'Esprit-Saint? C'est lui qui les prémunit contre les défaillances et les découragements et les rendit supérieurs à tous les obstacles; en sorte qu'ils purent tous dire comme saint Paul : *In his omnibus superamus.*

III. — Affections et résolutions.

La triple grâce que reçurent les apôtres au Cénacle ne nous est pas moins nécessaire qu'à eux.

Peut-être nous sommes fixés sur notre vocation; mais la comprenons-nous bien? Nous rendons-nous bien compte des devoirs qu'elle nous impose? L'idée que nous nous faisons du sacerdoce est-elle celle que s'en firent les apôtres après la Pentecôte? Ne se rapproche-t-elle pas plutôt de celle qu'ils s'en faisaient, avant d'avoir été divinement éclairés par le Saint-Esprit?

L'intelligence parfaite de notre vocation est la première grâce que nous devons demander à l'Esprit-Saint dans cette grande fête. La seconde est celle d'une correspondance généreuse à la voix de Jésus-Christ, qui nous appelle. Acceptons-nous sans réserve et sans hésitation la glorieuse mission qui nous est offerte? Sommes-nous dans la disposition d'en remplir fidèlement tous les devoirs, et d'être un jour de véritables prêtres?

Il n'y a que l'Esprit de Dieu qui puisse former dans notre âme cette disposition. Mais surtout il n'y a que lui qui, après nous avoir inspiré le désir d'être prêtres et la détermination de vivre toujours en prêtres, puisse nous rendre jusqu'à la fin fidèles à cette détermination.

O Jésus, cette demeure où, à votre appel, nous nous sommes réunis, est un nouveau Cénacle. L'action vivifiante de votre Esprit ne cesse de s'y faire sentir, pour y communiquer à nos âmes la grâce de l'apostolat. Ne permettez pas que cette grâce devienne, par notre infidélité, infructueuse et stérile. Faites qu'à l'exemple des saints apôtres, nous la recevions dans un cœur docile, et que, par une correspondance généreuse à notre belle vocation, nous devenions de dignes continuateurs de leurs travaux, des héritiers de leur zèle, des imitateurs de leurs vertus.

Nos résolutions seront :

1° D'invoquer beaucoup pendant toute cette Octave l'Esprit-Saint sur nous, sur le Séminaire, sur le clergé, sur l'Église;

2° De nous montrer très délicatement fidèles à suivre ses inspirations;

3° De nous abandonner de plus en plus à lui pour être entre ses mains des instruments dociles et propres à tout bien.

Repleti sunt omnes Spiritu Sancto, et cœperunt loqui (1).

(1) *Act.*, II, 4.

CXLVIII

II. — POUR LA FÊTE DE LA PENTECOTE

TABLEAU DE L'ÉGLISE PRIMITIVE

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons le Saint-Esprit se communiquant par les apôtres aux premiers fidèles. — Nous admirerons comment ces communications divines n'ont jamais cessé depuis dans l'Église. — Nous adorerons et remercierons Notre-Seigneur qui nous a envoyé son Esprit, et par lui nous enrichit des biens surnaturels de la grâce.

II. Saint Luc résume en trois principaux traits le tableau de l'Église primitive :

1° *L'unité de la doctrine.* Les apôtres parlent au nom de Jésus ; aussi leur parole est écoutée avec respect et acceptée partout. — Cette parole, fondement de l'unité doctrinale de l'Église, n'a cessé de retentir, et est toujours la même ; nous lui devons le même respect, afin de garder l'unité parfaite des premiers jours.

2° *La charité.* Notre-Seigneur avait recommandé cette vertu à ses apôtres — Or, l'établissement de l'Église fut comme l'inauguration du règne de la charité. — Les fidèles aimaient à se trouver ensemble ; ils mirent leurs biens en commun ; ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme.

3° *La sainteté.* Tout était corrompu dans le monde ; mais tout, dans les premiers fidèles, respirait la sainteté. — Ils passaient de longues heures dans le temple : ils faisaient leurs délices de la sainte Eucharistie. — Aussi le peuple les admirait.

III. Nous nous rappellerons que si les fidèles et le clergé doivent retracer ce pieux tableau, les séminaires plus que tous les autres doivent être un reflet de la primitive

Eglise. — Nous demanderons à l'Esprit-Saint de nous porter à cette perfection.

Résolutions : 1° Pratiquer la soumission à nos règles ; 2° être unis par les liens de la charité ; 3° être assidus aux pratiques pieuses qui font le saint prêtre.

Bouquet spirituel : *Multitudinis autem credentium erat cor unum, et anima una.*

I. — Adoration.

A la scène de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, si admirablement décrite par saint Luc, succéda une autre merveille non moins intéressante à méditer, et dont le même évangéliste nous a également retracé le tableau ; je veux parler de l'Église chrétienne à sa naissance.

Sortis du Cénacle, les apôtres commencent à prêcher l'Évangile. Ils parlent ; et, par un nouveau miracle, les peuples divers à qui ils s'adressent les entendent chacun dans sa langue. Saint Pierre, prenant la parole, leur explique le prodige, et saisit l'occasion qui lui est offerte d'annoncer Jésus ressuscité. A cette première prédication apostolique, trois mille personnes se convertissent. Bientôt cinq mille autres viennent grossir le petit troupeau. Ainsi prit naissance l'Église catholique, qui, d'abord concentrée à Jérusalem, puis renfermée dans les bornes étroites de la Judée, ne tardera pas à envahir le monde entier.

Adorons le Saint-Esprit, l'auteur de ce prodige. C'est lui qui, répandu d'abord dans l'âme des apôtres, se communique par eux aux fidèles, pour donner naissance à l'Église. Première application de la loi mystérieuse en vertu de laquelle les prêtres seront, jusqu'à la fin des siècles, les intermédiaires entre Dieu et les âmes, les canaux de la grâce, les instruments de choix

destinés par Jésus-Christ à porter son nom adorable jusqu'aux extrémités de la terre. En vertu de cette divine loi, il y aura toujours dans le monde un sacerdoce apostolique pour donner le Saint-Esprit ; toujours aussi, il y aura des âmes fidèles, auxquelles, par lui, le Saint-Esprit se communiquera.

Ainsi se trouve constituée l'Église de Jésus-Christ, dont l'Esprit-Saint est l'âme. C'est lui qui l'a fondée ; c'est lui qui continue de la féconder et de la vivifier. Il en a pris possession au jour de la Pentecôte, et, jusqu'à la fin des temps, il ne cessera de lui être uni, pour opérer en elle des œuvres de sainteté. Rien de plus beau, rien de plus digne de nos adorations et de nos hommages, que cette vie de l'Esprit de Dieu dans l'Église. Toutefois le spectacle qu'elle nous offre a quelque chose de plus ravissant encore, et de plus suave, aux premiers jours de l'Église naissante, alors que, sous le souffle du Saint-Esprit, la foi et les vertus chrétiennes commencèrent à répandre dans le monde leur parfum.

Nous allons, dans notre oraison, nous en remettre sous les yeux les principaux traits. Mais auparavant, prosternons-nous de nouveau, en esprit, aux pieds de Jesus-Christ régnant au ciel ; remercions-le de ce que, du sein de la gloire, dont il a pris possession en quittant la terre, il pense toujours à nous, et veille sur nous. Du trône où il est assis, il nous envoie le divin Paraclet : *Rogabo Patrem et alium Paracletum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum* (1).

Adorons aussi cet envoyé divin ; conjurons-le de se communiquer de plus en plus à nos âmes, et livrons-nous à lui, pour qu'il opère en nous dans la plénitude de sa force.

(1) Joan., XIV, 16.

II. — Considérations.

L'auteur du Livre des *Actes* résume en trois principaux traits le tableau de l'Église primitive fondée à Jérusalem par le Saint-Esprit.

1° *Erant perseverantes in doctrina apostolorum* (1). Le premier caractère que présentent les membres de la société nouvelle, c'est une docilité parfaite à suivre l'enseignement des apôtres, dont l'autorité, solennellement établie par le miracle de la Pentecôte, est reconnue par tous. Les apôtres, au sortir du Cénacle, se montrent au peuple comme les envoyés de Jésus-Christ, qui les a choisis, les a rendus témoins de ses miracles, leur a confié le dépôt des vérités saintes qu'il est venu apporter sur la terre, leur a ordonné de prêcher son Évangile.

Ce n'est donc point en leur nom qu'ils parlent, mais au nom de Jésus: ce n'est point leur doctrine qu'ils enseignent, mais la doctrine de Jésus.

Aussi leur parole est écoutée avec le même respect que la parole de Dieu lui-même. Soit qu'elle proclame des dogmes à croire, soit qu'elle promulgue des lois, elle est accueillie avec une égale soumission. De là l'unité parfaite dont la société nouvelle offre au monde le spectacle, inouï jusque-là. Elle est une dans son symbole, une dans ses sacrements, une dans les règles disciplinaires qui la régissent, et l'autorité apostolique est le centre et le lien de cette belle unité.

La parole que firent entendre alors les apôtres, et qui eut, pour réunir les esprits dans une croyance commune, une puissance supérieure à celle des plus

(1) *Act.*, II, 42.

grands philosophes, n'a point cessé et ne cessera jamais de retentir dans le monde. Elle se fera entendre jusqu'à la fin des siècles, dans les décrets des Conciles, dans les oracles émanés de la chaire de Pierre, dans tous les monuments de la tradition chrétienne ; par elle sera maintenue dans le monde la doctrine apostolique ; et ceux-là seuls appartiendront à la véritable Église qui, à l'exemple des premiers fidèles, persévéreront invariablement dans la foi à cette doctrine : *Perseverantes in doctrina apostolorum.* Appuyée sur cette parole comme sur un inébranlable fondement, l'Église de Jésus-Christ conservera toujours l'unité, qui sera l'un de ses caractères distinctifs, l'un des signes qui aideront à la reconnaître entre les mille sectes auxquelles l'esprit d'indépendance et d'orgueil donnera naissance.

Dès son début, l'Église se présenta avec cette marque de sa divine origine. Jamais même son unité ne se révéla au monde d'une manière plus frappante. Tandis que le petit troupeau des fidèles reconnait, dans les apôtres, ses maîtres et ses guides et fait profession de leur obéir, sans qu'aucune tentative de révolte ou de schisme ose encore se produire, les apôtres, de leur côté, reconnaissent saint Pierre pour le chef vénéré dans lequel se concentre l'autorité, et sur lequel, selon la parole du Maître, doit reposer l'édifice qu'il s'agit d'élever. Tous respectent cette autorité, et s'y soumettent avec amour. L'Église primitive eut donc en partage l'unité la plus parfaite, premier caractère qui la distingue de toutes les sociétés philosophiques, religieuses ou politiques, qui avaient existé jusqu'à elle.

2° *Omnes etiam, qui credebant, erant pariter, et habe-*

bant omnia communia (1). *Multitudinis autem credentium erat cor unum, et anima una* (2). Second caractère de l'Église primitive : la charité. Subordonnés et soumis aux apôtres par l'obéissance, les membres qui la composent sont unis entre eux par les liens d'une affection toute fraternelle.

Rien de plus touchant que le tableau tracé par saint Luc de cette fraternité. Dans les adieux que Jésus-Christ adressa à ses apôtres après la Cène, il leur avait dit : « La charité que vous aurez les uns pour les autres sera le signe auquel on reconnaîtra que vous êtes mes disciples : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem* (3). » Pénétrés de cet enseignement divin, que le Saint-Esprit leur inculquait au fond du cœur, en même temps que les apôtres le faisaient retentir à leurs oreilles, les premiers chrétiens donnèrent au monde le plus admirable exemple de l'union qui doit régner entre les frères. Ce fut comme l'inauguration du règne de la charité sur la terre.

Avant que l'Esprit-Saint, qui est amour, fût descendu du ciel, cette vertu était presque inconnue ; en dehors du sanctuaire très restreint de la famille, les hommes ne s'aimaient pas. Les païens ne connaissaient guère d'autre règle de vie que l'amour d'eux-mêmes ; et, quoique l'obligation de l'amour du prochain fût inscrite dans la loi des Juifs, c'était un commandement bien peu compris, et bien peu pratiqué. C'est à l'Église chrétienne, animée par l'Esprit-Saint, qu'il était réservé d'apprendre aux hommes à s'aimer comme le doivent faire des frères.

(1) *Act.*, II, 44.
(2) *Act.*, IV, 32.
(3) Joan., XIII, 35.

Les premiers disciples des apôtres se donnent, en effet, les uns aux autres le nom de frères; et jamais dénomination ne fut mieux fondée, puisque la plus douce fraternité les unissait. C'était moins une société qu'une famille où tout était commun.

En premier lieu, ils aiment à se trouver les uns avec les autres : *Erant pariter*. Ils se réunissent avec bonheur, sous la présidence des saints apôtres, pour la prière qu'ils font tous ensemble dans le temple, pour recevoir les instructions qui doivent les affermir dans la foi, pour s'animer mutuellement par de pieux entretiens, pour prendre part à de fraternelles agapes.

En second lieu, comme rien ne contribue tant à refroidir la charité entre les hommes que l'opposition des intérêts, ils renoncent aux biens qu'ils possèdent; ils en déposent le prix aux pieds des apôtres, chargés de pourvoir, comme les pères de la famille, aux besoins de tous : *Quotquot possessores agrorum aut domorum erant, vendentes afferebant pretia eorum quæ vendebant, et ponebant ante pedes apostolorum. Dividebatur autem singulis prout cuique opus erat* (1). Ainsi la communauté la plus touchante régnait parmi eux ; ils ne possédaient rien qui ne fût la propriété de tous : *Nec quisquam eorum quæ possidebat aliquid suum esse dicebat; sed erant illis omnia communia* (2).

Sans doute, un pareil dépouillement ne put se perpétuer longtemps dans l'Eglise ; il ne fut possible qu'au début, lorsque les fidèles, peu nombreux encore, demeuraient renfermés dans l'enceinte de Jérusalem. Mais il fut une manifestation éclatante de l'esprit de charité qui animait les premiers chrétiens. Ajoutons que cette tradi-

(1) *Act.*, IV, 34-35.
(2) *Act.*, IV, 32.

tion du dépouillement absolu ne s'est point perdue dans l'Église. Elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans ces familles religieuses, dans lesquelles le monde peut admirer encore la ferveur et la charité de la primitive Église

Enfin, pour résumer d'un seul mot tout ce qu'il voulait nous faire connaître de la charité qui unissait ces vrais disciples de Jésus-Christ, l'écrivain sacré ne craint pas de dire qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme : *Multitudinis credentium erat cor unum, et anima una.*

Ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, parce qu'en les unissant, la charité avait établi entre eux une concorde parfaite de pensées et de sentiments.

Ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, parce que l'Esprit-Saint vivait en eux, était, pour ainsi dire, l'âme de leur âme et le cœur de leur cœur, et les identifiait en lui.

Ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, parce que toutes les pensées de leur esprit et tous les mouvements de leur volonté n'avaient qu'un même objet et tendaient au même but : servir et aimer Jésus-Christ.

3° Enfin, de l'Église naissante s'exhale un parfum de sainteté qui embaume tous ceux qui le respirent, troisième caractère par lequel elle se révèle à nous. *Quotidie quoque,* dit saint Luc, *perdurantes unanimiter in templo... sumebant cibum cum exsultatione et simplicitate cordis, collaudantes Deum, et habentes gratiam ad omnem plebem* (1).

Rien de plus saint, de plus pieux, de plus pur, de plus édifiant, que ce petit troupeau dirigé et conduit par l'Esprit-Saint. On eût dit une colonie du ciel trans-

(1) *Act.*, II, 46-47.

portée sur la terre. Tout, dans le monde, était corrompu. La volupté, l'orgueil, l'impiété, s'étalaient partout au grand jour. Les pharisiens eux-mêmes, qui affectaient l'austérité, n'étaient, au témoignage de Notre-Seigneur, que des sépulcres blanchis, purs au dehors, mais remplis au dedans de corruption.

Mais voici que, sous le souffle créateur de l'Esprit-Saint, apparaît une société nouvelle, dont les membres présentent au monde étonné l'idéal de la plus éminente sainteté.

Ce sont des hommes appliqués avec ferveur à la prière, et qui, pour vaquer à ce saint exercice, passent chaque jour de longues heures dans le temple de Dieu : *Quotidie perdurantes in Templo.* Leur bonheur est de louer et de bénir Dieu, qui a fait briller à leurs yeux sa divine lumière : *Collaudantes Deum.* Ils font leurs délices de la participation à la divine Eucharistie, dont ils s'approchent avec la pureté d'un cœur simple et droit : *Frangentes circa domos panem, sumebant cibum cum exsultatione et simplicitate cordis.*

Aussi le peuple, témoin des vertus qu'ils pratiquent, de leur piété, de leur charité, de leur modestie, de leur désintéressement, de leur obéissance, ne peut, à ce spectacle si nouveau, contenir son admiration. Il est pénétré pour eux de l'amour le plus tendre, de la sympathie la plus vive : *Habentes gratiam ad omnem plebem.* Leur éloge est dans toutes les bouches; et l'on ne peut se lasser de louer et d'exalter une vie si sainte et si parfaite : *Magnificabat eos populus* (1). Le respect qu'ils inspirent est tel que nul n'ose se joindre à eux, chacun se croyant indigne de prendre part à leurs pieux exercices ; mais on se contente de les contempler de loin,

(1) *Act.*, v, 13.

vaquant à la prière dans les portiques du Temple : *Ceterorum autem nemo audebat se conjungere illis* (1).

Les magistrats et les principaux de la nation, qui voient avec dépit l'établissement de la nouvelle Église, et qui voudraient l'étouffer dans son berceau, n'osent pourtant se porter à aucune violence contre les apôtres et leurs disciples, craignant de soulever le peuple, qu'ils savent leur être tout dévoué : *Abiit magistratus cum ministris, et adduxit illos sine vi ; timebant enim populum, ne lapidarentur* (2).

III. — Affections et résolutions.

Cette merveilleuse efflorescence de vie chrétienne, qui se montre à nous dans l'Église à son berceau, ne doit-elle être pour nous qu'un beau spectacle, propre à exciter notre admiration ; et n'y a-t-il aucune conclusion pratique à tirer des considérations que nous venons de faire ? Non, certes, et le tableau de l'Église primitive doit avoir, aujourd'hui encore, du moins en partie, sa réalisation.

Les fidèles doivent s'en inspirer, et l'avoir devant les yeux, pour s'humilier, en comparant le peu qu'ils font, à ce que la grâce de Jésus-Christ fit faire aux premiers chrétiens.

Le clergé, société sainte, où l'esprit de Jésus-Christ réside en plénitude, et qui doit être pour toute l'Église un exemplaire de perfection, a une obligation plus étroite encore de se rapprocher de ce modèle. Il faut donc que, comme l'Église naissante, il donne au monde l'exemple d'une entière subordination aux autorités qui

(1) *Act.*, v, 13.
(2) *Act.*, v, 26.

le régissent, d'une charité toute fraternelle entre ses membres, enfin d'une sainteté parfaite.

Mais ne sont ce pas surtout les Séminaires qui devraient être un reflet de l'Église primitive? Nous y trouvons représentée, dans notre règle, cette autorité apostolique à laquelle les premiers chrétiens obéissaient avec une si parfaite docilité. Ce sont des familles de frères participant à la même vie, assis à la même table, prenant part aux mêmes exercices, tendant au même but, animés du même esprit; obligés, par conséquent, plus étroitement que le reste des chrétiens de s'aimer les uns les autres, de n'avoir entre eux, comme les premiers fidèles, qu'un cœur et qu'une âme, enfin de se donner mutuellement, et de donner au monde, l'exemple de la sainteté.

Est-ce là l'idéal que je m'efforce de réaliser? L'obéissance, la charité, l'édification, forment-elles les traits caractéristiques de ma vie de séminariste, comme elles caractérisent l'Église apostolique?

Esprit divin, le spectacle incomparable d'édification que les premiers chrétiens donnèrent au monde a été le fruit de votre présence en eux et de l'action que vous exerciez dans leur âme. Opérez en nous le même prodige. Que le Séminaire, inspiré, dirigé, animé par vous, soit la reproduction fidèle de l'Église à son berceau, et qu'il forme vraiment, comme elle, une famille de frères vivant dans l'obéissance, la charité et la ferveur de la piété.

Nos résolutions seront donc :

1° De pratiquer une soumission parfaite à nos règles ;

2° D'être unis les uns aux autres par les liens d'une vraie charité ;

3° D'être de plus en plus assidus aux pratiques

pieuses qui doivent faire de nous des prêtres selon le cœur de Dieu.

Multitudinis autem credentium erat cor unum, et anima una (1).

CXLIX

III. — POUR LA FÊTE DE LA PENTECOTE

LUTTES DE L'ÉGLISE NAISSANTE

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous nous rappellerons que l'Église, dès son berceau, eut des ennemis à combattre. — Nous adorerons l'Esprit-Saint, qui la défend et protège. — Nous remercierons cet esprit de force de tous les triomphes que, dans le cours des siècles, il lui a fait remporter.

II. Nous verrons que l'Église, dès les premiers temps, a eu à soutenir une triple lutte :

1° *Contre la fausse science.* Il y eut la science superficielle et railleuse, et la science qui se prétendait sérieuse. — Nous verrons comment saint Pierre répondit à la raillerie, et saint Étienne aux faux raisonnements.

2° *Contre la force brutale.* Les princes des prêtres veulent interdire aux apôtres de prêcher au nom de Jésus. Leur haine va jusqu'à lapider saint Étienne. Bien plus, une persécution générale est organisée. — Mais Dieu se sert de la persécution pour étendre la prédication de l'Évangile.

3° *Contre la corruption.* Ananie et Saphire d'abord, puis Simon le Magicien, nous apparaissent comme les

(1) *Act.*, IV, 32.

ancêtres de ces fils indignes de l'Église qui feront tant de mal à leur mère, en essayant de répandre la corruption dans les âmes.

III. Nous nous rappellerons que, pour défendre l'Église, l'Esprit de Dieu se sert d'intermédiaires et d'instruments ; or notre vocation nous désigne pour une si noble mission. — Avons-nous tout ce qu'il faut pour résister aux trois ennemis dont nous venons de parler?

Résolutions : 1° Demander à Dieu l'esprit de force ; 2° profiter de tous les moyens pour former en nous une âme vraiment sacerdotale ; 3° croire que toutes les luttes de l'Église seront suivies de la victoire.

Bouquet spirituel : *Estote fortes in bello, et pugnate cum antiquo serpente, et accipietis regnum æternum.*

I. — Adoration.

Dans notre précédente oraison, nous avons adoré le Saint-Esprit vivant dans l'Église comme un esprit d'amour, pour y unir les volontés dans la soumission, les cœurs dans la charité, les âmes dans la ferveur et la sainteté. Aujourd'hui nous devons adorer en lui l'esprit de force, qui soutient l'Église dans ses luttes, et veille nuit et jour sur les remparts de cette cité mystique, pour les protéger et les défendre.

Œuvre et création miraculeuse de Dieu, expression la plus pure et la plus belle de la vérité et de la charité, l'Église, au moment où elle se révélait au monde, aurait dû recevoir les hommages de toutes les intelligences et de tous les cœurs.

Il en fut autrement.

Dieu, qui voulait qu'elle fût sur la terre une société militante, permit que, dès son berceau, elle rencontrât des ennemis contre lesquels il lui fallut combattre. Mais l'Esprit-Saint, qui l'avait fondée, ne l'abandonna point dans cette épreuve. Il fut son défenseur et son

appui, et lui fit surmonter toutes les oppositions, franchir tous les obstacles.

Ce qu'il fut alors pour l'Église, le Saint-Esprit l'est encore aujourd'hui. Il est et sera jusqu'à la fin le défenseur de cette société sainte. Il donne aux martyrs la force de verser leur sang pour la foi ; aux apologistes, la lumière pour combattre l'erreur et la démasquer ; aux pasteurs, la vigilance pour apporter un remède aux désordres. Il donne à la pierre, sur laquelle l'Église de Jésus-Christ est bâtie, l'inébranlable fermeté qui la rendra éternellement victorieuse des attaques de l'enfer.

Rendons nos devoirs à cet Esprit de force. Remercions-le de tous les triomphes qu'il a fait remporter à la sainte Église, et aussi de ceux qu'il nous a fait remporter sur nous-mêmes et sur le tentateur, dans les luttes intérieures que nous avons eu à soutenir. C'est surtout comme principe de force que l'Esprit-Saint nous sera donné dans l'ordination, afin qu'un jour l'Église trouve en nous de généreux défenseurs, de véritables successeurs des apôtres et de leurs premiers disciples. Puissions-nous le recevoir avec des dispositions si saintes qu'il se donne à nous sans mesure !

II. — Considérations.

Nous savons que la vie extérieure de l'Église se résume en trois luttes formidables qu'elle a dû soutenir par le passé, et qu'elle soutiendra jusqu'à la fin des siècles : la lutte contre la fausse science, qui nie sa divine origine et ses prérogatives surnaturelles ; la lutte contre la force brutale, qui veut comprimer par la violence l'expansion de sa foi et l'élan de sa charité ; enfin, la lutte contre la corruption, qui, comme un poison

subtil, s'efforce de pénétrer en elle pour détruire peu à peu jusque dans sa racine la vie qui l'anime.

Or, Dieu a voulu que, dès son berceau, l'Église eût à soutenir cette triple lutte, à se défendre contre ce triple péril.

1° Le premier ennemi qui s'éleva contre l'Église naissante fut la fausse science, ennemi dangereux qui revêt toutes les formes, change sans cesse d'armure, et, repoussé cent fois, ne se lasse pas de renouveler ses attaques.

Ce fut d'abord la science superficielle et railleuse, qui ne discute pas d'une manière sérieuse, mais qui ricane et plaisante. Pour appuyer ses négations les plus téméraires, elle n'allègue d'autre raison que le sarcasme. Afin de détruire nos dogmes et nos mystères, elle les dénature, les rapetisse, les réduit à des proportions mesquines, ou bien donne aux miracles sur lesquels repose la religion des explications qui les ramènent à des faits purement naturels, ou même les rendent ridicules.

Nous connaissons cette triste école. Elle eut, au dernier siècle, pour représentant Voltaire; aujourd'hui encore elle a ses adeptes.

Pour la première fois, elle se révéla et s'insurgea contre l'Église, lorsque, au spectacle de l'enthousiasme divin que produisit dans les apôtres la présence de l'Esprit-Saint, il se trouva des hommes qui, dans l'impuissance où ils étaient d'expliquer le prodige, au lieu d'y reconnaître la vertu de Dieu, ne rougirent pas de l'attribuer à l'ivresse: *Alii autem irridentes dicebant quia musto pleni sunt isti* (1).

(1) *Act.*, II, 13.

C'est, en second lieu, la science sérieuse, ou soi-disant telle, qui, dédaignant la plaisanterie, s'efforça de renverser la société nouvelle, en employant contre elle la force du raisonnement et des déductions savantes, en accumulant les sophismes contre la vérité.

Voilà qu'en effet, des diverses synagogues où la loi est enseignée à Jérusalem, les Docteurs les plus habiles se réunissent et jettent à saint Étienne le défi d'une dispute en règle, dans laquelle ils épuisent, pour confondre le saint diacre, et en sa personne l'Église tout entière, toutes les ressources de leur science, toutes les astuces d'une polémique subtile : *Surrexerunt quidam de synagoga quæ appellatur Libertinorum, et Cyrenensium, et Alexandrinorum, et eorum qui erant a Cilicia et Asia, disputantes cum Stephano* (1). Ainsi s'ouvrit l'ère de ces controverses religieuses où, si souvent depuis, la vérité fut débattue, et dont jamais l'Église n'a refusé l'épreuve.

L'écrivain sacré, en rapportant cette double attaque de la raillerie et du raisonnement contre la vérité révélée, n'oublie pas de nous faire connaître comment elle fut repoussée.

A l'affirmation téméraire qui nie la réalité du miracle de la Pentecôte saint Pierre oppose une affirmation contraire. Il réfute, par une raison péremptoire, l'explication que la mauvaise foi avait pu suggérer, et il montre dans ce qui se passe, non l'effet d'une ivresse vulgaire, mais l'accomplissement des prophéties qui, bien des siècles auparavant, avaient annoncé l'enivrement sublime des apôtres sous l'action du Saint-Esprit.

(1) *Act.*, VI, 9.

Saint Étienne, le noble diacre, ne réfute pas avec moins de force les adversaires que lui opposait la Synagogue. A la science des Écritures, qu'il avait apprise dans les plus célèbres écoles, se joignait en lui celle que l'Esprit-Saint lui avait enseignée, science toute divine qui lui révélait, bien mieux que ne l'avaient pu faire les leçons de tous les docteurs, le véritable sens des livres inspirés. La vérité jaillissait de ses lèvres avec une telle force et une telle abondance de lumières que ses adversaires, confondus et réduits au silence, sont contraints d'avouer leur défaite : *Et non poterant resistere sapientiæ et Spiritui qui loquebatur* (1).

2° A la lutte de la science succéda pour l'Église celle de la force brutale et de la violence.

Divinement fécondée par l'Esprit-Saint, la société nouvelle, si faible à son début, grandissait et croissait de plus en plus : *Dominus augebat qui salvi fierent quotidie in idipsum* (2). — *Magis autem augebatur credentium in Domino multitudo virorum ac mulierum* (3). Tout faisait donc pressentir en elle une force indéfinie d'expansion qui bientôt allait transformer ce petit germe en un grand arbre, dont les branches couvriraient la terre.

A cette vue, les puissances s'émurent ; les princes des prêtres entrevirent avec effroi la chute de la Synagogue supplantée par l'Église. En attendant que Rome, effrayée à son tour, déployât contre cette sainte Église l'appareil de sa puissance, le sanhédrin s'arma de toutes ses ressources pour en arrêter les progrès.

Nous voyons d'abord les apôtres traduits devant ce

(1) *Act.*, VI, 10.
(2) *Ibid.*, II, 47.
(3) *Ibid.*, V, 14.

tribunal, mis en prison, battus de verges, menacés de châtiments plus rigoureux encore, s'ils ne consentent à garder le silence. Mais, dès cette première violence, la synagogue dut comprendre qu'elle allait se briser contre une force supérieure à la sienne. Loin de se rendre, les apôtres opposent à la violence la parole sublime que tous les martyrs répétèrent après eux : *Non possumus* (1).

Bientôt une nouvelle violence est pour l'Église l'occasion d'une nouvelle victoire. C'est saint Étienne qui en est le héros. Après avoir établi par des arguments invincibles la divine mission de Jésus-Christ et la nécessité de se soumettre à sa loi, il cimente courageusement de son sang le témoignage qu'il lui a rendu. Le premier, il entre dans la carrière du martyre souffert pour le nom de Jésus-Christ, et, loin de fléchir en face de la mort cruelle à laquelle il est condamné, il expire en confessant le nom de Jésus : *Lapidabant Stephanum invocantem et dicentem : Domine Jesu, suscipe spiritum meum* (2).

Cependant, ce n'était là encore que le prélude des assauts que l'Église allait avoir à soutenir. Le martyre de saint Étienne est l'occasion et comme le signal d'une persécution sanglante. Le petit troupeau, si laborieusement réuni, est contraint de quitter Jérusalem, et de se disperser dans les régions environnantes. Seuls les apôtres demeurent dans la ville sainte, attendant la fin de la tempête : *Facta est autem in illa die persecutio magna in Ecclesia quæ erat Jerosolymis, et omnes dispersi sunt, per regiones Judææ et Samariæ, præter apostolos* (3).

Saul est à la tête des persécuteurs. Il a concouru

(1) *Act.*, IV, 20.
(2) *Ibid.*, VII, 59.
(3) *Ibid.*, VIII, 1.

au martyre d'Étienne, et il dévaste avec fureur l'Église de Dieu : *Saulus autem devastabat Ecclesiam* (1).

Cette fois tout semble perdu ; l'Église ne pourra, sans doute, résister à cette violente attaque ; c'en est fait de l'œuvre tentée par les apôtres.

Mais la Providence sait faire tourner au profit de la vérité les efforts dirigés contre elle. Pendant que la violence sévit contre les disciples de Jésus-Christ, les disperse et verse leur sang, la grâce en multiplie le nombre. « La parole de Dieu, dit saint Luc, croissait et se multipliait : *Verbum Domini crescebat, et multiplicabatur* (2). » Bien plus, la dispersion même des fidèles, que la persécution entraîne, est le moyen providentiel ménagé par Dieu pour dilater l'Église, jusque-là concentrée à Jérusalem, et faire participer un plus grand nombre de villes et de contrées à la prédication de l'Évangile : *Igitur qui dispersi erant pertransibant evangelizantes Verbum Dei* (3). Semblable au vent qui, en poussant au loin les semences, favorise la multiplication des plantes dont ces semences contiennent le germe, la persécution, en dispersant les fidèles, propage la foi. C'est ainsi que, chassé de Jérusalem, le diacre Philippe porte l'Évangile aux habitants de Samarie, puis baptise l'eunuque de la reine d'Éthiopie, et va, jusque dans la Pentapole, annoncer le royaume de Dieu.

3° Nous avons dit que l'Église devait rencontrer, dans la suite des siècles, un troisième ennemi plus redoutable encore que les deux premiers : la corruption qui s'efforcerait de l'envahir, et ne cesserait de menacer à la fois et le clergé et les fidèles, et la tête et les

(1) *Act.*, VIII, 3.
(2) *Ibid.*, XII, 24.
(3) *Ibid.*, VIII, 4.

membres du corps mystique de Jésus-Christ. Ce n'est plus la violence qui tue, c'est la séduction qui, en s'insinuant comme un poison subtil, arrive au même résultat avec encore plus d'efficacité.

Dès son berceau, l'Église se trouva en face de cet ennemi.

Déjà quelques scandales, qui pouvaient être contagieux, en altérant la simplicité et la droiture des mœurs primitives, se sont produits. Saint Pierre, par un terrible mais nécessaire exemple, coupe énergiquement le mal dans sa racine.

Bientôt c'est aux chefs du troupeau, aux apôtres eux-mêmes, que la séduction s'attaque. Un faux frère, inspiré par l'esprit de ténèbres, ose bien tenter, par l'appât d'un gain sordide, leur fidélité. Frappé des prodiges qu'ils opèrent en donnant le Saint-Esprit, et désireux de participer à une puissance si supérieure à tous ses prestiges, Simon le magicien, extérieurement converti à la foi, mais toujours livré au mal, offre aux saints apôtres de l'argent pour qu'ils lui communiquent leur merveilleuse prérogative : *Obtulit eis pecuniam, dicens : Date et mihi hanc potestatem, ut cuicumque imposuero manus, accipiat Spiritum sanctum* (1).

Ainsi se produit, pour la première fois, le sacrilège désordre de la simonie. Lèpre hideuse, contre laquelle l'Église s'est débattue pendant tant de siècles, et qui, malgré tous les anathèmes, malgré l'indomptable et énergique persévérance des Souverains Pontifes, a exercé de si affreux ravages dans le troupeau du Seigneur; danger le plus grand peut-être que l'Église ait couru, puisque la simonie ne tendait à rien de moins qu'à avilir et à dégrader le sacerdoce, en rendant vé-

(1) *Act.*, VIII, 19.

nales les dignités ecclésiastiques et en transformant l'Église de Dieu en un honteux mercantilisme.

Mais la tentative audacieuse de Simon devait échouer contre le généreux désintéressement des apôtres. « Que ton argent périsse avec toi : *Pecunia tua tecum sit in perditionem* (1), » répondit avec énergie le prince des apôtres. Et il trace ainsi à ses successeurs dans le pontificat, aux évêques, aux prêtres, avec quelle noble indépendance et quel parfait détachement de toutes choses ils doivent exercer leurs saintes fonctions, donnant gratuitement ce qu'ils ont reçu gratuitement.

III. — Affections et résolutions.

Ce fut l'Esprit de Dieu, descendu en elle le jour de la Pentecôte, qui rendit l'Église victorieuse des ennemis qu'elle rencontra à son apparition dans le monde ; c'est lui qui l'a soutenue contre les efforts de ceux qu'elle n'a cessé de rencontrer sur sa route, lui qui, jusqu'à la fin, sera son invincible défenseur. Mais, pour protéger l'Église, il se sert d'intermédiaires et d'instruments. Au début, ce furent d'abord les apôtres, en qui résidait la plénitude de la puissance sacerdotale; puis les diacres, représentés par saint Étienne, qui déployèrent avec tant d'héroïsme l'esprit de force qu'ils avaient reçu dans leur ordination. Aujourd'hui ce sont les évêques et les prêtres qui forment l'armée de défense de l'Église. Ah ! plus que jamais elle a besoin de cette vaillante armée, car, plus que jamais, les ennemis qu'elle a à combattre sont nombreux et redoutables.

Je suis du nombre de ceux que la vocation divine a désignés pour une si noble et si sainte mission. Je dois

(1) *Act.*, VIII, 20.

être le soldat de l'Église; et bientôt il me faudra entrer dans l'arène, et en venir aux mains. Suis-je armé, comme je le devrais être, pour cette lutte ? Le soldat de l'Église ne peut combattre efficacement la fausse science s'il n'est savant ; je dois donc être attentif à profiter des nombreuses ressources que je trouve au Séminaire pour le devenir. L'ai-je fait ?

Il faut que la sainteté de sa vie soit la confirmation de sa doctrine ; et que, puissant en paroles, il le soit aussi en œuvres. Mes progrès dans la piété, et dans la pratique des vertus qui font les saints prêtres, me permettent-ils d'espérer que je serai un jour, à cet égard, ce que l'Église exige de ses défenseurs ? Enfin, le soldat de l'Église doit avoir un courage à toute épreuve; être, selon l'expression de nos saints Livres, comme une colonne de fer et un mur d'airain, capable de résister à toutes les violences et à toutes les séductions. Suis-je du nombre de ces âmes fortement trempées, que rien ne peut ébranler ? Ne trouvé-je pas, au contraire, en moi des faiblesses, présages pour l'avenir de tristes défaillances ?

Dans le sentiment de tout ce qui me manque, ô mon Dieu, pour répondre dignement à votre appel, j'implore humblement le secours de votre grâce. Renouvelez, pour moi et pour mes frères, le miracle de la Pentecôte ; que votre Esprit soit avec nous ; et que, fidèles à ses inspirations, nous soyons un jour, au sortir du Séminaire, ce que furent les apôtres au sortir du Cénacle, éclairés comme eux, comme eux prédicateurs intrépides de vos vérités saintes.

Mes résolutions seront donc :

1° De demander souvent à Dieu l'esprit de force, dont j'aurai surtout besoin pour m'acquitter dignement du ministère qui doit m'être confié ;

2° De profiter de tous les moyens que me fournit le Séminaire pour former en moi une âme vraiment sacerdotale ;

3° Au souvenir des luttes de l'Église primitive et de toutes celles qui ont suivi, d'être plein de confiance sur l'issue de celles qu'elle peut être appelée à soutenir encore.

Estote fortes in bello, et pugnate cum antiquo serpente, et accipietis regnum æternum (1).

CL

IV. — POUR LA FÊTE DE LA PENTECOTE

ACTION DE L'ESPRIT-SAINT PAR RAPPORT AUX VOCATIONS SACERDOTALES

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous nous rappellerons de nouveau les différentes circonstances du mystère de la Pentecôte. — Nous rendrons au Saint-Esprit, protégeant l'Église à son berceau, nos devoirs d'adoration et de louange. — Nous admirerons comment, par le sacerdoce, il continue dans l'Église les merveilles des premiers jours, et nous l'adorerons comme le principe des vocations ecclésiastiques.

II. Nous verrons comment le Saint-Esprit produit dans l'Église trois effets, qui sont la raison de la perpétuité du sacerdoce :

1° *Il a déposé dans certaines âmes le germe de la*

(1) *Off. Apost.*

vocation. Jamais l'Église n'a manqué de prêtres. — Le sacerdoce impose une vie d'immolation ; mais l'Esprit de Dieu donne aux âmes l'attrait et le courage nécessaires. — Ainsi s'expliquent toutes les vocations.

2° *Il place ces âmes dans un milieu convenable*. Sans doute, quelques germes se perdent ; mais il en reste toujours un nombre suffisant qui se développent — L'Esprit-Saint accomplit ce miracle, le plus souvent d'une manière invisible, mais toujours réelle. — Il donne aux futurs prêtres une famille chrétienne et les abrite dans les Séminaires.

3° *Il fait accomplir aux prêtres leur grande mission*. Le clergé catholique est fidèle à ses devoirs. Cependant les dangers sont grands, les séductions nombreuses. — Tout s'explique par l'action de l'Esprit-Saint.

III. Nous nous représenterons avec attendrissement l'enchaînement mystérieux des grâces que nous avons reçues à raison de notre vocation, et nous nous livrerons à de grands sentiments de reconnaissance.

Résolutions : 1° Remercier l'Esprit-Saint de nous avoir appelés au sacerdoce ; 2° lui demander sa protection pour le temps du Séminaire et pour le ministère ; 3° le conjurer de multiplier les vocations sacerdotales.

Bouquet spirituel : *Accipietis virtutem Spiritus Sancti in vos, et eritis mihi testes.*

I. — Adoration.

Résumant les pensées qui nous ont occupés dans nos précédentes oraisons, adorons le Saint-Esprit dans l'action toute miraculeuse qu'il a exercée sur l'Église à son berceau. Remettons-nous sous les yeux la tempête et les langues de feu de la Pentecôte, les apôtres envahis, s'il est permis de le dire, par l'Esprit de Dieu, éclairés de sa lumière, fortifiés par sa vertu, transformés en d'autres hommes, et inaugurant, avec une magnanime intrépidité, leur grand ministère. Puis représentons-nous de nouveau les débuts de l'Église,

fruit de la prédication apostolique ; la vie intérieure qui l'anime, vie de docilité aux enseignements apostoliques, vie de charité, vie de sainteté ; sa vie extérieure dans les luttes qu'elle a à soutenir, et dont, par la force de l'Esprit-Saint, qui inspire et anime ses défenseurs, elle sort victorieuse.

Après avoir rappelé à notre esprit ces grands et touchants souvenirs, et avoir rendu au divin Paraclet, fondant l'Église et protégeant son berceau, nos devoirs d'adoration, de louange et d'action de grâces, plaçons-nous en présence d'un autre spectacle.

L'Église a grandi. Ce n'est plus le petit troupeau, perdu dans un coin de la terre ; c'est une société immense qui remplit le monde entier. Ce n'est plus la plante faible et délicate qui sort de son germe, et que l'œil aperçoit à peine. C'est un grand arbre qui s'élève jusqu'au ciel, et couvre de ses branches toute la terre. Mais c'est toujours la société sortie du Cénacle, émanée du souffle de l'Esprit-Saint, animée et vivifiée par lui. En effet, l'Esprit de Dieu n'a point abandonné l'Église qu'il a fondée, il vit toujours en elle, et le mystère de la Pentecôte continue de s'opérer.

Que de merveilles se dérouleraient sous nos yeux si nous pouvions parcourir le détail de tout ce que l'Esprit-Saint a fait dans l'Église et pour l'Église, dans toute la durée des siècles, depuis le jour où elle sortit du Cénacle : les prodiges de sainteté qu'il a opérés en elle, l'admirable fécondité dont il l'a douée, les grandes œuvres qu'il lui a fait accomplir, les triomphes qu'il lui a fait remporter, les conquêtes par lesquelles il a étendu son domaine, les admirables institutions dont il l'a enrichie, les bienfaits sans nombre que par elle il a répandus sur le genre humain !

Or, toutes ces grandes choses, c'est surtout par le

sacerdoce constitué dans le Cénacle, et perpétué dans l'Église, que l'Esprit-Saint les a opérées. Tel est l'objet qui va tout particulièrement fixer en ce moment notre attention. Il n'en est point qui doive nous intéresser davantage, et qui mérite d'être plus sérieusement médité par nous.

En commençant cette méditation, adorons le Saint-Esprit, principe des vocations ecclésiastiques. Remercions-le d'avoir déposé dans notre âme le germe précieux de cette vocation. Désirons ardemment de correspondre à son appel, et de devenir, sous l'influence de la divine grâce, de dignes coopérateurs des mystères de Jésus-Christ.

II. — Considérations.

Pour la perpétuité du sacerdoce, d'où dépend la vie même de l'Église, trois choses sont nécessaires : 1° que, dans tous les temps, le germe de la vocation sacerdotale soit déposé dans certaines âmes, destinées par Dieu au ministère des saints autels ; 2° que les âmes dans lesquelles ce germe a été déposé soient placées dans un milieu convenable à son développement ; 3° que ces âmes, devenues des âmes sacerdotales, conservent et appliquent la grâce de leur ordination, et accomplissent jusqu'au bout, à l'exemple des apôtres, leur grande et sainte mission.

Or, l'Esprit-Saint, continuant dans l'Église le miracle de la Pentecôte, n'a cessé et ne cessera de produire, jusqu'à la fin des temps, ces trois effets.

1° La première condition, pour que le sacerdoce se perpétue, c'est que les germes de la vocation sacerdotale soient déposés dans certaines âmes, prédestinées

par Dieu au saint ministère. Il est manifeste en effet que si la production de ces germes venait à s'interrompre, la source même du sacerdoce serait par là même tarie.

Or, grâce à la protection de l'Esprit-Saint sur l'Église, cette condition n'a jamais fait défaut. Jamais l'Église, même aux époques les plus difficiles, n'a manqué de prêtres. Dès les temps apostoliques, le clergé se recrute. Aux siècles troublés des persécutions, où le sacerdoce conduisait presque certainement au martyre, les rangs de la milice sainte se remplissent, comme dans les temps les plus calmes.

Rien peut-être ne démontre mieux la protection de l'Esprit-Saint sur l'Église. Le sacerdoce juif se transmettait dans la famille d'Aaron comme un héritage ; la perpétuité en était ainsi assurée. Dans l'Église, il n'en est pas ainsi. Il ne s'impose pas, il est accepté librement par ceux qui se sentent le courage d'en remplir les devoirs, et, sauf des exceptions, grâce à Dieu peu nombreuses, les avantages temporels qu'il présente ne sont pas de nature à faire préférer le sanctuaire au monde. Il impose au contraire des sacrifices durs et pénibles, une vie d'immolation et de renoncement. Il faut donc que l'Esprit de Dieu se charge lui-même d'assurer la succession du sacerdoce, en inspirant aux âmes qu'il y appelle l'attrait et le courage nécessaires pour en assumer le fardeau et la responsabilité.

Parfois cachée et dissimulée sous l'influence des agents secondaires qui déterminent les vocations, cette action de l'Esprit-Saint se révèle souvent par des indices frappants.

D'où vient que cet enfant, dans lequel la raison commence à peine à répandre ses premières lueurs, se sent pourtant déjà attiré vers le sacerdoce, est pénétré de

respect pour la personne, l'habit, les fonctions du prêtre, déclare, comme s'il avait deviné déjà le prix de l'héritage des clercs, qu'il ne veut autre chose en ce monde que le sanctuaire, et sollicite avec ardeur la réalisation de ce désir ? Ce ne sont point les influences extérieures qui le déterminent. Souvent la famille, effrayée des sacrifices qu'elle devra s'imposer pour le conduire au but, ou préoccupée des rudes épreuves auxquelles son enfant sera soumis dans la carrière sacerdotale, le détournerait du sacerdoce plutôt qu'elle ne l'y pousserait. Souvent même l'enfant n'ignore pas que le monde lui offre des partis plus brillants et un sort plus heureux selon la nature que ceux qu'il trouvera dans l'état ecclésiastique.

Comment donc expliquer l'attrait qui se révèle en lui avec tant de force? Ah ! c'est que sur l'âme de cet enfant une des langues de feu du Cénacle est venue se reposer.

L'Esprit-Saint, dès avant sa naissance, l'a marqué du sceau divin du sacerdoce. Opération mystérieuse que l'œil ne voit pas, que les sens ne sauraient atteindre, mais dont il est impossible de méconnaître la réalité. Elle est à la perpétuité du sacerdoce ce que la génération est à la propagation du genre humain. Grâce à cette action vivifiante, la race sacerdotale, malgré les efforts des hommes et les entraves qu'ils susciteront, ne s'éteindra jamais. Si chaque jour la mort nous moissonne et éclaircit nos rangs, chaque jour aussi l'Esprit-Saint dépose en de nouvelles âmes le germe sacré de l'apostolat, et prépare à ceux qui disparaissent des héritiers et des successeurs.

2° Mais un germe périrait s'il n'était placé dans un milieu favorable à son développement. Hélas ! combien de vocations sacerdotales ont été perdues, et comme

étouffées, pour n'avoir pas trouvé le sol béni de Dieu, où elles auraient grandi et se seraient développées !

Ici encore, il faut reconnaître et admirer l'action de l'Esprit-Saint. S'il permet, par un dessein secret de Providence, que beaucoup de germes de vocation n'arrivent pas au complet développement, il veille avec un soin jaloux à ce qu'il s'en développe un nombre assez grand pour suffire aux besoins de l'Église. Il les entoure de sa protection, écarte les obstacles qui pourraient les détruire, leur procure les moyens de grandir, et les conduit avec force et douceur au terme désiré.

La vie de chacun de nous pourrait être une démonstration frappante de cette vérité.

Combien de précieuses ressources l'Esprit-Saint ne nous a-t-il pas prodiguées, pour nous aider à suivre notre vocation sacerdotale et nous empêcher de nous écarter de la voie que l'attrait divin nous indiquait! Il a renouvelé pour nous le miracle qu'il opéra autrefois en faveur des Israélites au désert : nous envoyant comme à eux ses anges, pour qu'ils nous servissent de guides et de protecteurs, à travers tous les détours et tous les sentiers de notre vie d'enfant, d'adolescent et de jeune homme, jusqu'à ce sacerdoce auquel il nous appelait.

C'est une famille chrétienne où nous avons puisé la foi avec la vie, surtout une mère pieuse qui, la première peut-être, a reconnu en nous l'attrait providentiel, et l'a cultivé avec amour. C'est un pasteur zélé qui, par son dévoûment et sa prudence, nous a ménagé les moyens de suivre notre vocation, et a voulu commencer lui-même notre éducation sacerdotale. Ce sont ces maisons bénies, ces Séminaires, où de bonne heure nous avons été recueillis, et où nous avons grandi. Nouveaux

cénacles, dans lesquels l'Esprit-Saint ne cesse de descendre, asiles disposés par Dieu pour la formation de l'esprit et du cœur des aspirants au sacerdoce.

Placée dans un milieu si favorable, notre vocation, loin de s'affaiblir et de s'éteindre, s'est fortifiée ; le petit germe est devenu une plante pleine de vie ; l'appel de Dieu a retenti plus distinctement de jour en jour à l'oreille de notre cœur, jusqu'à ce qu'enfin une déclaration solennelle et authentique est venue nous apprendre que nous serions prêtre.

Telle a été notre histoire ; telle est, avec des nuances, celle de toutes les vocations. C'est ainsi que le jeune aspirant au sacerdoce est conduit comme par la main jusqu'aux degrés du sanctuaire. Désormais sa vocation est assurée ; il a revêtu le saint habit des clercs ; le Saint-Esprit, qui l'a conduit jusque-là, va maintenant achever en lui son œuvre, en l'initiant par degrés à la sainte hiérarchie, et en imprimant enfin sur son front le sceau de la dignité sacerdotale.

Tandis que l'évêque accomplit extérieurement ses mystérieuses cérémonies : qu'il coupe les cheveux des tonsurés ; qu'il fait toucher aux ministres des divers ordres, en prononçant les formules sacrées, les instruments de leurs fonctions ; qu'il impose les mains aux diacres ; qu'il oint d'huile sainte les mains des prêtres, l'Esprit-Saint, opérateur invisible, donne à ces symboles, sans vertu par eux-mêmes, leur efficacité. Pénétrant dans l'âme de l'ordinand, il la bénit, il la sanctifie, il la consacre. Aux caractères du baptême et de la confirmation qu'il lui avait autrefois imprimés, il ajoute un nouveau caractère plus saint et plus auguste, en vertu duquel, après avoir parcouru les divers degrés de l'initiation mystique, elle est devenue enfin une âme de prêtre.

3° Toutefois, l'œuvre de l'Esprit-Saint par rapport au sacerdoce ne se termine pas à l'ordination. Le nouveau prêtre a reçu, avec l'onction sainte, des pouvoirs tout divins, et une grande abondance de grâces. Mais ne lui arrivera-t-il pas de défaillir ? Sera-t-il toujours un bon prêtre? et au lieu d'édifier l'Église par la pratique fidèle des vertus sacerdotales, ne la scandalisera-t-il pas par une vie indigne de son caractère ?

Ah ! sans doute Dieu permet que parfois il en soit ainsi, et cette terrible éventualité doit nous inspirer une terreur salutaire. Cependant, en considérant dans son ensemble le sacerdoce chrétien depuis les temps apostoliques jusqu'à nos jours, pourrions-nous ne pas admirer la conduite du Saint-Esprit, qui, nonobstant quelques défaillances, y conserve le dépôt de la piété, de la régularité et du zèle ?

Nos fonctions sont redoutables ; nos obligations sont nombreuses et d'une nature tout particulièrement délicate ; nous nous trouvons en présence de dangers sans cesse renaissants, que nous rencontrons dans l'accomplissement même de nos ministères sacrés ; nous ne sommes que de pauvres hommes faibles et fragiles, et il faut qu'au milieu de la corruption du monde, nous menions la vie des anges.

Ces conditions étant telles, il est impossible de ne pas reconnaître dans la fidélité du clergé catholique à ses grands devoirs, telle que l'histoire nous l'atteste, une sorte de prodige de la droite de Dieu, et un effet marqué de la providence spéciale qu'il exerce sur les prêtres, pour les maintenir à la hauteur de leur sainte vocation, pour prévenir les découragements et les défaillances, et faire qu'ils soient toujours le sel de la terre et la lumière du monde.

Quelle société en effet donna au monde, même aux

plus mauvaises époques, d'aussi beaux exemples de vertu, d'abnégation, de sainteté, de zèle ? Les annales de l'Église mentionnent les plus illustres; et ils sont innombrables. Mais combien d'autres merveilles sur lesquelles l'histoire se tait, qui se sont accomplies dans l'intérieur d'un humble presbytère, et qui font que le clergé est encore le corps social le plus respectable et le plus respecté !

Oui, ne nous lassons pas de le dire, le sacerdoce chrétien, malgré ses défaillances, a été et sera toujours l'exemplaire de la sainteté ; jamais le feu sacré ne s'éteindra en lui ; l'Esprit-Saint, qui est descendu sur lui au Cénacle, en la personne des apôtres, est toujours avec lui, pour lui faire accomplir sa divine mission.

III. — Affections et résolutions.

Je n'ai qu'à rentrer en moi-même pour trouver une application frappante des considérations que je viens de faire. Car je suis, ô divin Esprit, un de ceux que vous avez marqués de votre sceau, que vous avez séparés de la masse commune, et choisis pour les élever au rang des ministres sacrés. Vous m'avez tiré, comme autrefois David, du milieu de mes frères, beaucoup plus dignes que moi peut-être, pour me donner, non pas l'onction et le diadème des rois, mais ce qui doit être à mes yeux infiniment plus honorable et plus grand, l'onction et le diadème des prêtres. Le germe béni de la vocation ecclésiastique a été déposé dans mon âme ; et, malgré mes infidélités, peut-être malgré mes coupables résistances et mes efforts pour l'étouffer, vous l'avez fécondé par votre grâce. Encore un peu de temps, et le terme bienheureux qu'un attrait manifestement surnaturel me fait entrevoir depuis tant d'an-

nées comme le but suprême auquel je dois tendre aura été atteint : je serai prêtre.

Souvent, ô mon Dieu, je me suis représenté avec attendrissement cet enchaînement mystérieux de grâces qui, depuis mon enfance, n'a subi aucune interruption. Mais en ce moment, le souvenir s'en offre à mon esprit avec plus de force et de vivacité, et mon cœur éprouve un besoin plus pressant de vous témoigner ma reconnaissance. Puissent les réflexions nouvelles que je viens de faire, en me faisant mieux comprendre l'excellence de ma vocation, me déterminer à y correspondre avec plus de générosité ! Daignez, ô divin Esprit, ajouter cette grâce à toutes celles dont je vous suis redevable.

Je prends la résolution :

1° De remercier souvent l'Esprit-Saint de m'avoir appelé au sacerdoce ;

2° De lui demander sa protection et son secours pour que je me prépare avec un soin de plus en plus grand à cette grande faveur, et pour que, devenu prêtre, je conserve fidèlement la grâce de mon ordination ;

3° De conjurer ce divin Esprit de multiplier dans l'Église les vocations sacerdotales.

Accipietis virtutem supervenientis Spiritus Sancti in vos, et eritis mihi testes (1).

(1) *Act.*, I, 8.

CLI

POUR LA FÊTE DE LA SAINTE-TRINITÉ

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous ferons un acte de foi sur cet incompréhensible mystère. — Nous l'adorerons avec une foi humble et soumise. — Nous nous unirons aux louanges de l'Église du ciel, et aux chants de triomphe de l'Église de la terre.

II. Nous considérerons trois manifestations de la vie intime de la sainte Trinité :

1° *Dans le monde de la nature.* Car ce monde est l'œuvre de la sainte Trinité. — Le Père y a déployé sa puissance; le Fils y a imprimé son image; le Saint-Esprit l'a animé de son souffle.

2° *Dans le monde de la grâce.* Les mystères qui sont le fondement de l'ordre surnaturel sont l'œuvre des trois personnes divines. — La grâce de la Rédemption nous est appliquée par les sacrements et au nom de la sainte Trinité, à laquelle enfin la grâce habituelle nous unit.

3° *Dans le monde de la gloire.* Au ciel, l'adorable Trinité se révélera à notre intelligence, et se donnera à nous, pour être le terme de notre amour. — Alors, aussi, notre union à la Trinité recevra son achèvement.

III. Nous nous rappellerons que notre prière du matin résume nos devoirs envers la sainte Trinité. — Nous nous demanderons si nous récitons cette prière avec toute la dévotion désirable.

Résolutions : 1° Nous offrir chaque matin à la sainte Trinité; 2° faire des actes de foi à ce grand mystère; 3° rendre nos devoirs au nom des trois personnes divines quand nous le rencontrons dans nos lectures.

Bouquet spirituel : *Benedicamus Patrem et Filium cum Sancto Spiritu.*

I. — Adoration.

Faisons, au début de notre oraison, un acte de foi sur l'incompréhensible mystère que l'Église propose aujourd'hui à nos adorations. Je crois qu'il n'y a qu'un Dieu, dans lequel ma raison et ma foi me montrent réunies toutes les perfections, toutes les beautés, toutes les excellences : *Credo in unum Deum* (1). Mais, dans ce Dieu, un et simple par nature, je reconnais et j'adore trois personnes distinctes, formant entre elles la plus sainte et la plus ineffable des sociétés : un Père qui engendre, un Fils qui est engendré, un Saint-Esprit procédant de l'un et de l'autre. Trois termes, éléments essentiels de l'acte d'intelligence et d'amour par lequel la vie divine est éternellement constituée. Dans cette vie, à la fois Unité et Trinité, Dieu trouve son repos, sa joie, sa béatitude, et, sans sortir de lui-même, il possède la plénitude de tous les biens et le parfait bonheur.

Ne cherchons pas à comprendre ce mystère, que les plus grands génies ont essayé en vain d'approfondir. Mais, appuyés sur la parole infaillible de Dieu, qui l'a révélé, sur l'autorité de l'Église, qui le proclame dans ses symboles, adorons-le avec une foi humble et soumise : *Deum verum, unum in Trinitate, et Trinitatem in unitate, venite adoremus* (2).

Unissons-nous, avec tout le respect et tout l'amour dont nous sommes capables, aux hommages, aux bénédictions et aux louanges dont les bienheureux et les anges font retentir les voûtes du ciel en l'honneur de la sainte Trinité, et aux chants de triomphe par lesquels

(1) *Symb. Nic.*
(2) *Invit. SS. Trinit.*

l'Église de la terre s'efforce d'exalter et de glorifier ce grand mystère. Ne nous lassons pas de dire et de redire : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. » Ou encore : « Que la sainte et indivisible Trinité soit bénie, maintenant, et toujours, et dans l'infinité des siècles. »

En attendant qu'il nous soit donné de contempler avec les saints, dans la lumière de gloire, le mystère d'un Dieu en trois personnes, que notre plus douce consolation sur la terre soit de le méditer, de l'adorer, de l'aimer : *Benedicamus Patrem et Filium cum Sancto Spiritu ; laudemus et superexaltemus eum in secula* (1).

II. — Considérations.

Adorable en elle-même, la sainte Trinité ne l'est pas moins dans les œuvres extérieures par lesquelles sa vie s'est manifestée aux créatures sorties de ses mains. Cette manifestation de la vie de Dieu s'est faite à trois degrés : dans le monde de la nature, dans le monde de la grâce, dans le monde de la gloire. Considérons comment la sainte Trinité est le principe de ces trois mondes.

1° Elle a été, par son action, le principe du monde de la nature. La théologie nous enseigne que les œuvres de Dieu *ad extra* doivent être attribuées au concours des trois personnes divines, qui les produisent par une seule et même action. En effet, la parfaite égalité qui règne entre elles exige que tout leur soit commun, sauf ce qui les constitue dans leur distinction personnelle. D'ailleurs, il est aisé de comprendre que la création, œuvre de

(1) *Off. SS. Trin.*

puissance, d'intelligence et d'amour, n'a pu être réalisée que par l'opération simultanée du Père, du Fils et du Saint-Esprit: du Père, principe premier de qui tout procède; du Fils, dans lequel et par lequel le Père, en se contemplant lui-même, contemple les types éternels qu'il réalise par sa puissance; du Saint-Esprit, l'amour substantiel du Père et du Fils, et, à ce titre, l'inspirateur de l'œuvre créatrice, à laquelle Dieu n'a pu se porter que par amour.

Mais c'est surtout dans la création de l'homme, chef-d'œuvre et couronnement de la création, que cette action simultanée de la Trinité tout entière se révèle à nous. Le récit de nos saints Livres, en effet, nous montre les trois divines personnes agissant ensemble pour la réaliser.

Il nous fait entendre, en premier lieu, les paroles de Dieu le Père se déterminant à créer l'homme, et exhortant en quelque sorte les deux autres personnes à y concourir avec lui : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* (1).

Puis vient l'action du Fils. L'image de Dieu, éternellement contemplée en lui, s'imprime dans la matière pour donner naissance à l'homme, qui portera ainsi sur son front la ressemblance du Créateur et comme le sceau du Verbe divin : *Creavit Deus hominem ad imaginem suam; ad imaginem Dei creavit illum* (2).

Enfin l'Esprit-Saint allume dans cette créature privilégiée la flamme céleste de l'intelligence et de l'amour: *Inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ; et factus est homo in animam viventem* (3).

(1) *Gen.*, I, 26.
(2) *Gen.*, I, 27.
(3) *Gen.*, II, 7.

Le monde de la nature est donc l'œuvre de la sainte Trinité. Le Père y a déployé sa puissance; le Fils y a imprimé son image; le Saint-Esprit l'a animé de son souffle.

2° Manifestée dans l'œuvre créatrice, l'action de la sainte Trinité se révèle à nous d'une manière plus frappante encore dans la production du monde surnaturel de la grâce. Nous pouvons aisément la reconnaître : 1° dans la production des mystères qui en sont le fondement; 2° dans l'application qui nous est faite de la grâce, fruit de ces mystères; 3° dans l'état surnaturel auquel cette grâce nous élève.

En premier lieu, tout l'ordre surnaturel repose sur les mystères par lesquels s'est opérée notre Rédemption. Or, ces mystères sont l'œuvre de la sainte Trinité.

Nous y voyons l'action du Père, promettant à l'homme un Sauveur, préparant, pendant quatre mille ans, le monde à sa venue, et, lorsque les temps furent accomplis, engendrant, en quelque façon, de nouveau son Verbe sous une forme humaine, pour qu'il pût devenir notre victime : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (1).

Envoyé par son Père, le Verbe de Dieu se fait chair, vit de notre vie, souffre et meurt, pour expier nos péchés et nous mériter la grâce : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me* (2).

Enfin, remonté au ciel, après avoir accompli sa divine mission, le Verbe de Dieu fait chair nous envoie le Saint-Esprit, qui, en fondant l'Église, complète l'œuvre du Père et du Fils.

C'est donc à l'auguste Trinité que nous sommes rede-

(1) Joan., III, 16.
(2) *Gal.*, II, 20.

vables de la grâce, fruit de l'Incarnation et de la Rédemption ; c'est par elle aussi que l'application nous en est faite. Le saint baptême, par lequel nous avons été régénérés et engendrés à la vie surnaturelle, nous a été conféré au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. L'invocation de la sainte Trinité accompagne toutes les bénédictions que l'Église répand sur ses enfants. Et, lorsque le moment du redoutable passage du temps à l'éternité est arrivé pour eux, c'est encore au nom de la Trinité qu'elle leur dit le dernier adieu : *Proficiscere*, leur dit-elle, *anima christiana, de hoc mundo, in nomine Dei Patris omnipotentis, qui te creavit ; in nomine Jesu Christi Filii Dei vivi, qui pro te passus est ; in nomine Spiritus Sancti, qui in te effusus est* (1). Et c'est en alléguant leur foi à la Trinité qu'elle implore pour eux la clémence divine : *Licet enim peccaverit, tamen Patrem, et Filium, et Spiritum sanctum non negavit, sed credidit* (2).

Enfin, qu'est-ce que cette grâce que les sacrements nous confèrent, sinon un lien sacré qui nous unit intimement aux trois personnes de la sainte Trinité ? Par elle, en effet, rendus participants de la nature divine, nous devenons les enfants de Dieu : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri* (3) ; les membres du corps mystique de Jésus-Christ : *Corpora vestra membra sunt Christi* (4) ; le sanctuaire du Saint-Esprit : *Spiritus Dei habitat in vobis* (5).

3° Enfin, dans le monde de la gloire, la sainte Trinité sera la source de notre béatitude, et cela en trois manières.

(1) *Ordo comm. an.*
(2) *Ibid.*
(3) Joan., I, 12.
(4) *I Cor.*, VI, 15.
(5) *I Cor.*, III, 16.

En premier lieu, par la connaissance très parfaite qu'elle nous donnera d'elle-même. Ici-bas, tout est pour nous, dans ce mystère, nuage, obscurité, ténèbres. De quelle joie ne serons-nous pas inondés lorsque, dans la lumière de gloire, l'adorable Trinité se révélera pleinement à nous, qu'il nous sera donné de plonger nos regards dans les profondeurs de l'Être divin, et que nous pourrons contempler, non plus par la foi, mais par une claire vue, le Verbe de Dieu, engendré du Père, et le Saint-Esprit procédant de l'un et de l'autre?

En même temps que l'adorable Trinité se révélera à notre intelligence, elle se donnera à nous pour être le terme de notre amour, le bien dont la possession remplira la capacité, si vaste qu'elle soit, de notre cœur. Tout bien, toute douceur, toute jouissance vient de la Trinité. C'est un écoulement de cette béatitude parfaite qu'elle goûte en elle-même. Mais ce qu'elle donne avec mesure ici-bas, elle le donne aux élus sans mesure; en sorte que, selon l'expression du Psalmiste, ils seront comme enivrés du torrent des voluptés divines, qui, s'épanchant du sein de la sainte Trinité, les inonderont délicieusement, et les rassasieront.

Alors enfin, l'ineffable société qui, sur la terre, nous unit à la Trinité, sera complète. « Nous sommes les enfants de Dieu, dit saint Jean, mais ce que nous serons un jour ne se manifeste pas encore. Nous savons que, lorsque Dieu se révélera à nous, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est : *Nunc filii Dei sumus, et nondum apparuit quid erimus. Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus : quoniam videbimus eum sicuti est* (1). » Unis au Père, au Fils et au Saint-Esprit, associés à leur vie,

(1) *I Joan*, III, 2.

participants de leur gloire et de leur béatitude, nous serons en Dieu, et Dieu sera en nous ; et c'est alors que Dieu sera tout en tous : *Ut sit Deus omnia in omnibus* (1).

III. — Affections et résolutions.

La belle prière du matin que le fondateur de Saint-Sulpice, M. Olier, a composée à l'usage des prêtres et des séminaristes, renferme un admirable résumé des devoirs que nous avons à remplir envers la sainte Trinité. « Que la sainte et indivisible Trinité, y disons-nous, soit bénie, maintenant et à jamais, et dans les siècles des siècles : *Benedicta sit sancta atque individua Trinitas, nunc et semper, et per infinita secula seculorum.* » Puis, après avoir, en union avec le Verbe incarné, notre divin Médiateur, et en la grâce de son Esprit, adoré et remercié le Père, qui nous a créés et qui nous conserve, le Fils, qui nous a rachetés et nous a mérité la grâce, le Saint-Esprit, qui nous sanctifie, nous leur demandons pardon de l'abus que nous avons fait de ces dons divins ; nous leur offrons nos œuvres, nos pensées, nos affections; nous renonçons à nous-mêmes, à à notre vertu, à notre sagesse, à nos inclinations, pour nous abandonner à eux ; enfin, nous demandons au Père qu'il soit la perfection de notre âme, au Fils qu'il en soit la lumière, au Saint-Esprit qu'il en soit tout le mouvement.

J'ai souvent récité ou entendu réciter cette prière. Quelle attention y ai-je apportée? Avec quelle dévotion ai-je rendu à la sainte Trinité les devoirs qui y sont exprimés? Ai-je été fidèle, en m'unissant aux actes dont

(1) *I Cor.*, xv, 28.

elle se compose, à consacrer chacune de mes journées à l'adorable Trinité, dans la pensée que, tenant tout d'elle, je dois tout rapporter à sa plus grande gloire, ne vivre, ne travailler, n'user des créatures que pour elle?

Dans le sentiment de ce grand devoir, ai-je apporté, dans la récitation du saint Office, une attention spéciale aux formules de louanges que l'Église me met sur les lèvres en l'honneur de la sainte Trinité : à la doxologie des hymnes, au *Gloria Patri* qui termine les psaumes? Fais-je avec dévotion le signe de la croix, qui est un hommage rendu à la sainte Trinité et une manifestation de la disposition où je dois être d'agir en tout en son nom et pour sa plus grande gloire?

Pardonnez-moi, ô Trinité adorable, les négligences dont je me suis rendu coupable sur tous ces points. Accordez-moi la grâce de m'y montrer, à l'avenir, plus fidèle, et, pour le faire, d'observer les résolutions suivantes, qui seront le fruit de cette oraison :

1° Je m'offrirai chaque matin à la sainte Trinité, pour lui consacrer ma journée;

2° Je ferai de temps en temps un acte de foi à ce grand mystère;

3° Lorsque, dans mes lectures ou dans mes prières, je rencontrerai le nom des trois personnes divines, je me recueillerai, pour leur rendre intérieurement mes devoirs.

Benedicamus Patrem et Filium cum Sancto Spiritu; laudemus et superexaltemus eum in secula (1).

(1) *Off. SS. Trinitatis.*

CLII

POUR LA FÊTE DU SAINT-SACREMENT

CARACTÈRES PROPRES DE CETTE SOLENNITÉ

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons Notre-Seigneur inspirant à l'Église l'établissement de la fête du Saint-Sacrement. — Nous nous rappellerons les circonstances dans lesquelles elle a été établie. — Nous admirerons comment autour de la solennité de la Fête-Dieu se sont groupées d'autres pratiques de piété en l'honneur de l'Eucharistie. — Nous nous réjouirons des hommages dont Notre-Seigneur est l'objet en ce jour.

II. Nous verrons que la fête du Saint-Sacrement se distingue des autres fêtes par les trois caractères suivants :

1° Les autres fêtes sont des anniversaires et des solennités commémoratives. — La fête de demain, au contraire, a un objet présent, une réalité vivante et toujours subsistante, Notre-Seigneur Jésus-Christ caché dans l'hostie. — De là l'empressement de l'Église à donner à cette fête un éclat inaccoutumé, et l'enthousiasme avec lequel les fidèles se portent à la célébrer.

2° Les autres fêtes ont pour objet un mystère particulier. — La fête du Saint-Sacrement, au contraire, en honorant Jésus-Christ tout entier, honore tous ses mystères. — Aussi ne célébrons-nous qu'après tous les autres mystères le mystère eucharistique, qui en est le résumé sommaire.

3° Les autres fêtes ont pour but de nous faire participer à la grâce du mystère célébré. — Dans la fête du Saint-Sacrement nous nous oublions en quelque sorte ; et nous voulons, avant tout, honorer, louer, remercier Notre-Seigneur, et lui faire amende honorable.

III. Nous nous souviendrons que bien des fois déjà nous avons pris part au triomphe du Sauveur. — Nous nous

reprocherons la manière imparfaite dont nous avons célébré cette solennité.

Résolutions : 1° Être très recueillis pendant les saints Offices et la procession ; 2° nous renouveler dans les sentiments de reconnaissance que doit nous inspirer la présence réelle ; 3° nous efforcer de réparer les injures faites à Notre-Seigneur.

Bouquet spirituel : *Tantum ergo sacramentum veneremur cernui.*

1. — Adoration.

Adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ, inspirant à l'Église l'établissement de la fête de son corps et de son sang. Bien des siècles déjà s'étaient écoulés depuis l'institution de l'adorable sacrement de l'autel. Il était l'objet du culte de l'Église, qui, chaque année, le Jeudi saint, célébrait avec reconnaissance l'anniversaire de la dernière Cène, où Jésus lui avait laissé ce gage touchant de son amour. Toutefois, aucune fête spéciale n'avait encore été établie en l'honneur de l'Eucharistie.

Une inspiration céleste fut le moyen employé par la Providence pour donner au cycle sacré de nos fêtes chrétiennes un si digne complément. Les pontifes de Rome, dans leur zèle pour la glorification de l'Eucharistie, saisirent avec empressement cette indication. La fête du corps du Seigneur fut donc instituée par eux ; et la liturgie s'enrichit d'un de ses plus beaux Offices, de cet incomparable Office du Très Saint-Sacrement, que nous récitons chaque année avec tant de consolation, et dans lequel le génie du Docteur angélique a trouvé le secret d'unir d'une manière si heureuse la netteté de l'exposition dogmatique et l'élévation des pensées aux plus tendres effusions de la piété.

L'établissement de la fête du Saint-Sacrement marque, dans le culte de l'Eucharistie, une époque im-

portante. Il fut le point de départ de l'épanouissement, au sein de l'Église, de ce culte fondamental qui, dès lors, se développe, s'étend, revêt les formes les plus variées, et occupe une place de plus en plus considérable parmi les dévotions chères aux âmes pieuses.

Contemplons le beau et consolant spectacle que nous offre, à ce point de vue, l'Église depuis le XIII^e^ siècle. Autour de la fête du Saint-Sacrement, nous voyons se grouper successivement les processions, où le Dieu de l'Eucharistie est porté en triomphe au milieu d'une pompe extraordinaire, et qui forment la circonstance la plus touchante de la Fête-Dieu; les saluts du saint Sacrement, si multipliés aujourd'hui et si chers à la piété des fidèles; les Quarante Heures, l'Adoration perpétuelle, l'Adoration nocturne; la création de confréries et d'ordres religieux spécialement consacrés au culte du Saint-Sacrement; enfin, le mouvement pieux qui, de toutes parts, porte les âmes à honorer l'Eucharistie.

Adorons et bénissons le Saint-Esprit, inspirateur de toutes ces pratiques, et réjouissons-nous de voir Notre-Seigneur objet de tant d'hommages.

II. — Considérations.

La fête du Saint-Sacrement se distingue des autres fêtes établies en l'honneur de Jésus-Christ par trois caractères, qui doivent nous la rendre tout spécialement chère.

1° Les autres fêtes sont des anniversaires établis pour rappeler le souvenir de faits passés. Ainsi la fête de Noël nous rappelle le souvenir de la naissance du Sauveur; la fête de Pâques, celui de sa résurrection; la fête de l'Ascension, celui de son retour au ciel. Ces

solennités sont commémoratives de leur objet, et bien qu'elles nous fassent participer à la grâce du mystère qu'elles honorent, elles ne le supposent pas présent.

Il n'en est pas ainsi de la fête du Saint-Sacrement. Son objet est Jésus-Christ vivant sous les saintes espèces. Ce n'est donc plus ici un fait passé que l'Église nous remet en mémoire, un mystère accompli il y a des siècles que nous devons honorer, et pour lequel nous devons rendre à Dieu nos actions de grâces; c'est une réalité vivante et toujours subsistante qui s'offre à nous, voilée, il est vrai, pour nos sens, mais clairement perçue par notre foi; c'est Jésus-Christ lui-même continuant, au moyen de l'Eucharistie, sa présence au milieu de nous, et, par le plus étonnant miracle, se multipliant à l'infini pour recevoir nos adorations et nous communiquer sa vie.

L'Église n'a pas de plus riche trésor. Elle garde ce dépôt divin avec un soin jaloux; elle l'entoure de ses plus profonds hommages; elle veut que ses enfants l'honorent, et elle n'a rien négligé pour leur en inspirer l'amour. Mais non contente de tout ce qu'elle a fait pour reconnaître ce grand bienfait, elle a établi une fête qui est la fête propre de l'Eucharistie, la fête de cette sainte hostie que le prêtre consacre à la messe, qu'il donne en nourriture aux fidèles : *Festum Corporis Christi*. Cachée d'ordinaire dans le tabernacle, où elle reçoit nos adorations et nos prières, elle en est tirée en ce jour pour être exposée à la vénération des peuples, être portée en triomphe dans une procession solennelle, et, durant toute l'octave, recevoir des honneurs inaccoutumés.

C'est là sans doute ce qui explique le caractère si populaire de la Fête-Dieu et l'empressement pieux avec lequel les fidèles se portent à la célébrer. Elle s'applique à un objet qu'ils ont sous les yeux, qu'il leur est

donné de contempler à loisir, devant lequel ils peuvent se prosterner et adorer, et non à un objet éloigné dont la représentation exige un travail d'imagination et un effort de mémoire.

Tel est le premier caractère de la fête du Saint-Sacrement, et le premier motif de la dévotion spéciale qu'elle doit nous inspirer.

2° La série des fêtes établies en l'honneur de Notre-Seigneur, et qui forment l'année ecclésiastique, reproduit la suite des mystères dont se compose la vie du Verbe incarné. Chacune de ces fêtes a donc pour objet un mystère particulier. Les unes s'appliquent à quelqu'un des mystères joyeux ; d'autres honorent les mystères douloureux ; d'autres enfin se rapportent aux mystères glorieux. Toujours, il est vrai, c'est Jésus-Christ qui y est proposé à nos hommages, mais Jésus-Christ envisagé sous tel ou tel aspect, dans tel ou tel état, dans telle ou telle phase de son adorable vie, dans telle ou telle partie de son divin corps, dans telle ou telle de ses prérogatives. Ce n'est pas, s'il est permis de le dire, Jésus-Christ tout entier, mais Jésus-Christ divisé, et comme fractionné.

Il n'en est pas ainsi de la fête du Très-Saint-Sacrement. L'objet de cette fête n'est pas un mystère en particulier, mais la personne même de Jésus-Christ présent dans l'hostie, abstraction faite des divers aspects sous lesquels il s'offre à nos adorations et à notre amour. Disons mieux. Par un prodige digne de la divine sagesse, non seulement l'hostie que nous y honorons renferme le corps tout entier ainsi que l'âme et la divinité du Sauveur, elle renferme aussi les mystères de sa vie, qui, accomplis successivement dans le temps, se trouvent condensés, sans se confondre, dans le mystère

de nos autels. Nous pouvons donc y vénérer à la fois l'incarnation de Jésus dans le sein de Marie, sa bienheureuse naissance, sa vie d'enfant à Nazareth, son ministère public, sa passion et sa mort, le triomphe de sa résurrection et de son ascension.

La fête du Saint-Sacrement nous fait honorer à la fois tous ces mystères réalisés, vivants et rendus présents dans l'Eucharistie. Aussi, c'est après toutes les autres fêtes que l'Église nous la fait célébrer. Dans les solennités qu'elle nous a fait parcourir depuis Noël, elle nous a invités à suivre pieusement Jésus-Christ dans tous les états de sa vie jusqu'au moment où, remonté vers son Père, il envoie à son Église l'Esprit-Saint qu'il lui a promis. Pour couronner ces solennités, les résumer et nous les faire, pour ainsi dire, célébrer toutes en une seule, elle a placé en dernier lieu la fête du Saint-Sacrement, qui est l'abrégé sommaire, comme le dit la liturgie, des merveilles de Dieu : *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus.*

3e Cette fête se distingue encore des autres par un troisième caractère. Dans celles-ci, l'Église se propose, il est vrai, de nous faire honorer Jésus-Christ et de le remercier de ses bienfaits ; mais son but principal est de nous faire participer aux biens spirituels que Jésus-Christ nous a mérités en chacun de ses mystères, et de nous exciter, par son exemple, à la pratique des vertus qu'il a pratiquées lui-même. Notre intérêt, comme aussi le sentiment de notre misère, de nos péchés, de notre exil, du besoin de la divine grâce, ont donc ici quelque part.

Rien de semblable dans la fête du Très-Saint-Sacrement. L'Église, en instituant cette touchante solennité, n'a eu d'autre but que la glorification de Jésus présent

sur nos autels. C'est un magnifique triomphe décerné à l'Eucharistie, pour témoigner à Jésus-Christ notre reconnaissance; pour lui offrir une éclatante protestation de notre foi et de notre amour; pour le dédommager, par une solennelle amende honorable, des outrages qu'il y reçoit de la part des hérétiques, des impies et des mauvais chrétiens; en un mot, pour imiter sur la terre, autant qu'il nous est donné de le faire, les honneurs religieux que les anges et les saints rendent à Jésus-Christ dans la gloire.

Aussi, tout dans la Fête-Dieu présente le caractère du triomphe. Les chants que l'Église y met sur les lèvres de ses ministres sont des hymnes de gloire en l'honneur de l'Eucharistie : *Sacris solemniis juncta sint gaudia, Et ex præcordiis sonent præconia. — Pange, lingua, gloriosi corporis mysterium. — Tantum ergo sacramentum Veneremur cernui. — Lauda, Sion, Salvatorem, Lauda ducem et pastorem, In hymnis et canticis.*

Ce caractère ressort surtout d'une manière frappante de la procession propre à la Fête-Dieu, véritable marche triomphale, dans laquelle le Dieu de l'Eucharistie est solennellement porté par la main des prêtres, à travers nos rues richement décorées, au milieu d'une pompe extraordinaire, parmi les fleurs, les flambeaux, la fumée de l'encens, les chants joyeux, pour recevoir les hommages des foules prosternées sur son passage.

Pensée touchante qui, en nous montrant dans quelles dispositions il convient de célébrer la Fête-Dieu, doit nous la faire aimer entre toutes les autres solennités.

III. — **Affections et résolutions.**

Bien des fois, ô Jésus, j'ai pris part à ce glorieux triomphe que l'Église vous décerne, dans la solennité

destinée à honorer votre divin corps. Chaque année, c'est avec une grande joie que je salue le retour de cette fête. Il m'est très doux de faire partie du brillant cortège dont vous êtes entouré, et de manifester par là ma foi à votre présence au milieu de nous. Vous m'y avez fait goûter de suaves consolations ; et combien de fois, en mêlant ma voix aux chants de vos ministres, j'ai senti des larmes de joie inonder mon visage, tant j'étais touché des honneurs dont vous étiez l'objet ! Vous me faisiez sentir ainsi, par une effusion plus abondante qu'à l'ordinaire de lumière et de grâce, la réalité de votre présence. Soyez-en mille fois béni !

Et cependant, n'ai-je pas à m'adresser plus d'un reproche par rapport à la manière dont j'ai célébré cette fête ?

En ai-je profité pour me renouveler dans la foi et dans l'amour de l'Eucharistie, et pour fortifier en moi cette dévotion fondamentale du chrétien et du prêtre ?

Me suis-je efforcé de m'associer à la pensée qui a porté l'Église à instituer la fête du Saint-Sacrement, et n'ai-je rien négligé pour y rendre à Notre-Seigneur tous les honneurs qui lui sont dus ?

La pompe extérieure qu'on y déploie, en attirant trop mon attention, ne l'a-t-elle pas détournée de l'objet qui devait surtout la fixer ? Ai-je observé, spécialement dans la procession, la modestie du regard, et, au lieu d'édifier les fidèles par une attitude pieuse et recueillie, ne les ai-je pas scandalisés par mon extérieur dissipé et évaporé ?

Pour réparer ces manquements, je prends la résolution :

1° De me tenir aujourd'hui très recueilli pendant les saints Offices, surtout pendant la procession ;

2° De me renouveler dans les sentiments de reconnaissance que doit m'inspirer le grand bienfait de l'Eucharistie;

3° De m'efforcer, par la ferveur de mes adorations, de réparer les injures faites à Notre-Seigneur dans son sacrement.

Tantum ergo sacramentum veneremur cernui.

CLIII

POUR LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons et remercierons Notre-Seigneur révélant à l'Église la nécessité d'honorer son Cœur. — Nous serons heureux de la sanction que les Souverains Pontifes ont donnée à cette dévotion, en instituant la fête du Sacré-Cœur. — Nous nous réjouirons de la ferveur qui porte les âmes vers le Cœur de Jésus.

II. Nous verrons que la dévotion au Sacré-Cœur peut être envisagée à un triple point de vue :

1° *Dans son objet.* Considéré matériellement, le Cœur de Notre-Seigneur est la portion la plus noble de son corps et le foyer de sa vie adorable. — Dans son être spirituel, ce Cœur sacré est le symbole de l'amour incomparable que Jésus nous a porté et nous porte encore.

2° *Dans sa fin.* Cette dévotion a été surtout instituée pour remercier Notre-Seigneur de l'amour qu'il nous a porté, et lui faire amende honorable pour toutes les

injures qu'il reçoit, injures dont le Sauveur s'est plaint dans son apparition à la Bienheureuse Marguerite-Marie.

3° *Dans ses avantages.* Notre-Seigneur lui-même les a fait connaître à la Bienheureuse Marguerite-Marie : il a promis les biens temporels, et surtout les biens spirituels, aux fidèles et aux prêtres qui pratiqueraient la dévotion du Sacré-Cœur.

III. Nous reconnaîtrons avec humilité que notre dévotion au Sacré-Cœur n'a pas toujours été assez parfaite. — Nous nous consacrerons de nouveau, et avec ferveur, à ce divin Cœur.

Résolutions : 1° Nous renouveler dans la dévotion au Sacré-Cœur ; 2° en célébrer la fête avec ferveur, et lui consacrer le premier vendredi de chaque mois ; 3° avoir sous nos yeux une image de ce Cœur divin.

Bouquet spirituel : *Cor Jesu, flagrans amore nostri, inflamma cor nostrum amore tui.*

I. — Adoration.

Fondée par Jésus-Christ, fécondée par la grâce fruit du sacrifice de la croix, l'Église a toujours été saintement empressée à témoigner au Sauveur sa reconnaissance et son amour. Toujours elle a placé au premier rang de ses devoirs religieux le culte du Verbe incarné. Ce culte a pris naissance avec l'Église elle-même, et, sous la direction de l'Esprit-Saint, nous le voyons s'étendre et se développer de siècle en siècle, s'appliquant d'abord à la personne même de Jésus-Christ, puis à ses divers mystères, plus tard au sacrement dans lequel il daigne se donner à nous, et enfin soit à son divin nom, soit aux parties les plus nobles de son corps adorable.

C'est à cette dernière phase du culte rendu par l'Église à Notre-Seigneur que se rattache la dévotion au Sacré-Cœur. Comme la fête du Saint-Sacrement, elle

doit son origine à une révélation surnaturelle, dans laquelle Notre-Seigneur manifesta son désir de la voir établie dans l'Église. Accueillie d'abord avec réserve, elle ne tarde pas à surmonter les oppositions, et à conquérir tous les suffrages. L'Église la sanctionne par son autorité, en établissant la fête du Sacré-Cœur ; les fidèles l'embrassent avec ardeur ; bientôt elle se répand partout, et prend place parmi les dévotions les plus chères à la piété. Sous le vocable du Sacré-Cœur, des autels s'élèvent, des églises se construisent, des familles religieuses se fondent, des confréries, que le Saint-Siège enrichit de précieuses indulgences, s'établissent et prospèrent. Dans ce mouvement pieux des âmes vers le cœur de Jésus, qui pourrait méconnaître l'action surnaturelle de l'Esprit de Dieu, principe et inspirateur de toutes les dévotions de l'Église?

Adorons cet Esprit divin, et remercions-le de nous avoir ouvert, par l'établissement de la fête du Sacré-Cœur et des pratiques pieuses qui s'y rattachent, une nouvelle source de grâces. La persuasion des âmes pieuses est que de là doit venir le salut, que là se trouve le remède aux maux présents et le gage du triomphe si ardemment désiré.

Pénétrés de la même confiance, excitons-nous à honorer de plus en plus le divin Cœur de Jésus, et demandons à cet adorable Maître qu'il forme lui-même dans nos âmes une tendre dévotion à son Cœur.

II. — Considérations.

La dévotion au Sacré-Cœur peut être envisagée au triple point de vue de l'objet auquel elle s'applique, de la fin pour laquelle elle a été instituée, des avantages

qu'elle nous procure. De là trois motifs propres à nous la faire aimer.

1° La dévotion au Sacré-Cœur est, en premier lieu, excellente dans son objet. C'est le Cœur de Jésus. Or, soit que nous considérions ce divin Cœur en lui-même et comme l'un des organes du corps adorable du Verbe incarné, soit que nous l'envisagions spirituellement, en tant que symbole de l'amour de Jésus pour les hommes, nous devons reconnaître qu'il est infiniment digne de tous les respects et de tous les hommages.

C'est avec raison qu'entre les organes du corps de Jésus, l'Église a choisi son Cœur pour le présenter à nos adorations. Le cœur, en effet, est, avec le sang, auquel il communique le mouvement, la portion la plus noble de notre corps. Il est en nous le foyer de la vie, qui s'éteint dès qu'il cesse de battre. Bien plus, il y a entre les sentiments de notre âme et les battements de notre cœur une relation intime. Toutes les émotions que nous ressentons : la joie et la tristesse, l'espérance et la crainte, le calme et l'inquiétude, la sécurité et la terreur, l'amour et la haine, y ont leur retentissement. Il semble que cet organe a quelque chose de plus spirituel que les autres parties de notre corps. De là le respect, en quelque sorte religieux, dont partout et toujours il fut l'objet. On conserve avec amour le cœur d'un ami, d'un père, d'un homme illustre ; quelquefois même c'est un legs pieux, qui nous est transmis par héritage, en signe de spéciale affection.

Nous devons donc voir, dans le Cœur de Jésus, le principe de cette vie adorable du Verbe incarné, qui a pris sa source dans le sein de Marie, et après s'être éteinte sur la croix, s'est ranimée au jour de la résurrection, pour ne plus subir ni interruption ni défaillance.

Tous les actes que Jésus a accomplis dans le cours de son pèlerinage sur la terre, les prières qu'il a adressées à son Père, les angoisses de sa Passion, les joies de sa résurrection, les élans de son amour pour Dieu et pour les hommes, ont eu leur écho dans ce Cœur adorable. N'était-il pas bien juste qu'à tous ces titres il fût l'objet de notre culte?

Mais la dévotion au Sacré-Cœur a un objet plus excellent encore. Dans le langage de tous les peuples, en effet, le cœur, siège des sentiments affectueux, est devenu le symbole de l'amour. C'est donc l'amour de Jésus pour nous, symbolisé par son Cœur, que l'Église propose surtout à notre vénération dans la fete que nous célébrons: *Substantia devotionis Sacratissimi Cordis Jesu,* dit le pape Pie VI, *eo spectat ut, in symbolica cordis imagine, immensam caritatem effusumque amorem divini Redemptoris nostri meditemur atque veneremur* (1). L'amour que Jésus nous a porté est incomparable. Ce divin Maître nous a aimés jusqu'à se livrer, jusqu'à se sacrifier, jusqu'à mourir pour nous. C'est l'amour qui a été l'inspirateur de tous ses mystères, l'amour qui le retient au milieu de nous dans l'Eucharistie, appelée avec raison par la piété le sacrement de l'amour de Jésus. Quoi donc de plus convenable que le Cœur de Jésus, symbole de cet amour, reçoive les hommages de l'Église?

2° Excellente dans son objet, la dévotion au Sacré-Cœur ne mérite pas moins d'intéresser notre piété considérée dans sa fin.

Elle est d'abord un témoignage de reconnaissance pour l'amour que le Cœur de Jésus nous témoigne, et

(1) *Litt. ad Episcopum Pistoriensem* (30 juin 1781).

pour tous les innombrables biens que ce divin Cœur ne cesse, en s'épanchant, de répandre sur nous. Devoir capital, qu'il devrait nous être très doux de remplir, et que pourtant beaucoup d'âmes, même parmi les meilleures, oublient ou négligent.

Mais ce que nous devons surtout nous proposer en honorant le Cœur de Jésus, c'est de lui offrir une réparation pour toutes les injures qu'il reçoit de la part des hommes qui, au lieu de reconnaître son amour, l'outragent et le blasphèment.

Les saints nous apprennent que la perspective de cette ingratitude fut un des plus douloureux tourments du Sauveur pendant sa passion. Aujourd'hui, sans doute, son Cœur glorifié ne peut plus en sentir la peine ; mais il l'a sentie cruellement dans les jours de sa vie mortelle, et ce fut l'une des causes de l'agonie sanglante qu'il subit au jardin. C'est pourquoi les âmes qui aiment Jésus-Christ éprouvent le besoin de lui offrir une compensation aux outrages qu'il reçoit ; et tel est le but principal de la fête du Sacré-Cœur. Elle est essentiellement une fête d'amende honorable.

C'est ce que Notre-Seigneur lui-même a fait connaître à la bienheureuse Marguerite-Marie dans l'apparition célèbre qui fut l'origine de la dévotion au Sacré-Cœur. « Voilà, lui dit-il, ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour ; et, pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart d'entre eux que des ingratitudes, par les mépris, les irrévérences, les sacrilèges et la froideur qu'ils ont pour moi, dans ce sacrement d'amour. Mais, ce qui m'est encore plus sensible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui me traitent ainsi. C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement

soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur, en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable, communiant ce jour-là, pour les indignités qu'il a souffertes pendant qu'il est resté exposé sur les autels. »

Qui de nous ne s'empresserait de répondre à cet égard au désir de Notre-Seigneur, en honorant son divin Cœur; et en célébrant, avec toute la ferveur possible, la fête dont il a demandé lui-même l'institution ?

3° Aux motifs que nous venons de méditer vient s'ajouter la considération des précieux fruits que nous pouvons retirer de la dévotion au Sacré-Cœur. Notre-Seigneur lui-même a daigné nous les faire connaître, écoutons-le. « Je te promets, a-t-il dit à la bienheureuse Marguerite-Marie, que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son amour divin sur tous ceux qui lui rendront cet honneur. Je leur donnerai toutes les grâces nécessaires dans leur état. Je mettrai la paix dans leur famille. Je les consolerai dans toutes leurs peines. Je serai leur refuge assuré pendant leur vie, et surtout à la mort. Je répandrai d'abondantes bénédictions sur toutes leurs entreprises. Les pécheurs trouveront dans mon Cœur la source et l'océan infini de la miséricorde. Les âmes tièdes deviendront ferventes, et les âmes ferventes s'élèveront à une grande perfection. Je bénirai même les maisons où l'image de mon sacré Cœur sera exposée et honorée. Je donnerai aux prêtres le talent de toucher les cœurs les plus endurcis. Les personnes qui propageront cette dévotion auront leur nom écrit dans mon Cœur, et il n'en sera jamais effacé. »

Que peut-on ajouter à de telles promesses, et quelle

dévotion est de nature à nous procurer d'aussi nombreux avantages? C'est de la bouche même de Notre-Seigneur, la souveraine vérité, que sont sorties les consolantes paroles que nous venons de citer. Elles se sont vérifiées déjà en beaucoup d'âmes, sur lesquelles, en récompense de leur dévotion au Sacré-Cœur, les effusions de ce divin Cœur se sont répandues avec abondance. Et n'est-ce pas ce qui explique en partie les progrès étonnants de cette dévotion aujourd'hui si populaire, et la pieuse ardeur avec laquelle elle est partout pratiquée?

III. — Affections et résolutions.

Bien souvent, ô mon divin Maître, je me suis attristé avec vous des blessures si douloureuses que font à votre Cœur adorable les ingratitudes des hommes; et je vous ai promis, non seulement de ne pas m'en rendre coupable, mais encore de vous dédommager de ces indignités par une fidélité inviolable, par un amour tendre et fort, par mon zèle à pratiquer et à étendre le culte du Sacré-Cœur. Vous avez d'autant plus droit de l'attendre de moi que je suis du nombre de ces âmes qui vous sont consacrées, que vous aimez d'un amour de prédilection, et dans lesquelles l'indifférence ou l'oubli sont pour votre Cœur un outrage particulièrement sensible.

Ai-je été fidèle à ce devoir? Suis-je pénétré pour le Cœur de Jésus d'une vraie dévotion? La fête que l'Église célèbre chaque année excite-t-elle en moi les sentiments pieux qu'elle provoque dans les âmes embrasées de l'amour de Jésus? Mon cœur y éprouve-t-il le besoin de consoler le Cœur de ce divin Maître, par un redoublement de ferveur dans son service?

Prosterné à vos pieds, ô Jésus, je confesse humblement que je n'ai pas répondu à l'amour que vous m'avez témoigné comme je l'aurais dû faire. Pour réparer mes négligences passées, je me donne et me consacre à votre Cœur adorable. Je vous offre, pour l'honorer et le glorifier, tout ce que j'ai et tout ce que je suis : mon corps et tous ses sens, mon âme et toutes ses puissances, mes pensées, mes affections, mes peines et mes souffrances, ma vie tout entière. Je ne veux pas qu'il y ait rien en moi qui ne vous appartienne, aucun acte qui ne soit inspiré par le désir de vous plaire. Que votre Cœur vive et règne dans le mien, pour en diriger tous les mouvements ; qu'il y consume tout ce qui serait un obstacle à sa divine action ; qu'il y allume le feu de la charité, et qu'il fasse de moi une victime du saint amour.

Mes résolutions seront :

1° De me renouveler dans la dévotion au Sacré-Cœur ;

2° D'en célébrer la fête avec ferveur, et, à l'exemple des âmes pieuses, de consacrer à ce Cœur adorable le premier vendredi de chaque mois ;

3° D'avoir dans ma chambre, et autant que possible sous mes yeux, une image du Sacré-Cœur, pour m'exciter, par cette vue, à l'amour de Jésus-Christ.

Cor Jesu, flagrans amore nostri, inflamma cor meum amore tui.

CLIV

POUR LA FÊTE DE L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons la croix comme l'autel glorieux du sacrifice de Notre-Seigneur. — Elle est, de tous les monuments de la Passion, le plus auguste et le plus vénérable. — Nous nous efforcerons d'entrer dans les sentiments que nous aurions eus au Calvaire.

II. Nous verrons que la croix a été exaltée de trois manières:

1° *Par Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Le Sauveur a fait d'un instrument infâme l'instrument de notre rédemption. — La croix est devenue le signe, l'étendard, l'autel du Fils de Dieu. — La croix a converti le monde après l'avoir sauvé.

2° *Par l'Église.* Elle en a inspiré le respect à ses enfants. — L'amour de l'Église, pour ce signe auguste, se révèle par les honneurs qu'elle rend: à la vraie croix et aux images de la croix. — Ce culte se complète par la dévotion si chrétienne du signe de croix.

3° *Par les saints.* Car l'héroïcité de leurs vertus et la perfection de leur abnégation ne s'expliquent que par la grâce, et cette grâce a sa source dans la croix. — Les saints eux-mêmes l'ont reconnu et affirmé.

III. Nous nous rappellerons que pour exalter la croix en nous-mêmes, il faut lui rendre tous les honneurs qui lui sont dus, et porter notre croix avec courage à la suite du Sauveur. — Nous sommes-nous toujours acquittés fidèlement de ce double devoir?

Résolutions : 1° Méditer le mystère de Jésus mort sur la croix; 2° porter la croix sur nous, et la tenir devant nos yeux; 3° accepter les croix de providence.

Bouquet spirituel: *Tuam crucem adoramus, Domine.*

I. — Adoration.

Adorons la croix, non plus comme l'ignominieux instrument du supplice réservé aux esclaves, mais comme l'autel saint et glorieux sur lequel Jésus a voulu consommer son sacrifice. De tous les monuments de la passion du Sauveur, la croix est, sans contredit, le plus auguste et le plus digne de nos respects.

Nous honorons la colonne à laquelle Jésus fut attaché pour subir le cruel tourment de la flagellation, la couronne d'épines qui ceignit son front, les clous qui l'attachèrent à la croix, la lance qui fit jaillir de son côté entr'ouvert le sang et l'eau, le suaire qui enveloppa son corps dans le sépulcre. Les lieux mêmes où Jésus subit son douloureux martyre, le jardin où il livra son âme à l'agonie, le prétoire où il fut condamné, le chemin qu'il parcourut pour se rendre au lieu du supplice, la montagne du Calvaire, le saint Sépulcre, sont, pour les chrétiens qui ont le bonheur de les visiter, quelque chose de sacré, un sol béni qu'ils ne foulent qu'avec un religieux respect.

Mais quelque saints que soient ces lieux, quelque vénérables que soient ces objets, la croix, qui reçut le dernier soupir de Jésus, qu'il inonda du sang de son sacrifice, sur laquelle il accomplit la plus auguste fonction de son sacerdoce, l'est infiniment davantage. Digne en elle-même de recevoir nos hommages, elle en est digne également dans les images qui la représentent et nous en rappellent le souvenir.

Prosternés donc en esprit devant cette précieuse relique, adorons-la avec amour, nous efforçant d'exciter en nous les sentiments dont nous aurions été pénétrés si nous avions eu le bonheur de contempler de nos

yeux ce bois sacré, lorsque Jésus le portait sur ses épaules meurtries, ou lorsqu'il fut dressé sur le Calvaire chargé de son divin fardeau, ou enfin lorsque, après trois siècles, Dieu permit qu'il fût miraculeusement découvert, pour être l'objet de la vénération des pieux fidèles. Et pour fortifier en nous ces sentiments, aimons à redire souvent l'invocation que l'Église nous met aujourd'hui sur les lèvres : « Je vous salue, ô croix, notre unique espérance : *O crux, ave, spes unica.* »

II. — Considérations.

On peut distinguer trois exaltations de la croix qui sont l'objet de la fête que nous célébrons : celle qui lui vient de Jésus-Christ, celle qui lui vient de l'Église, celle enfin qui lui vient des saints.

1° C'est Jésus-Christ qui, le premier, a exalté la croix. Elle avait été, jusque-là, un objet d'ignominie, l'instrument infâme du plus déshonorant des supplices. Par une conduite mystérieuse, le Verbe de Dieu fait chair qui, en venant sur la terre, a choisi pour son partage ce qu'il y avait de plus humble, jeta les yeux sur elle, pour en faire l'instrument de notre rédemption.

C'est, en effet, en vertu de son libre choix que la croix fut élevée à ce suprême honneur. Les Juifs qui demandèrent pour lui le supplice du crucifiement, et Pilate qui l'y condamna, furent les exécuteurs inconscients des décrets divins.

Jésus avait donc résolu de mourir sur la croix. Quand elle lui fut présentée au sortir du prétoire, il l'embrassa avec amour et la mit joyeusement sur ses épaules, quelque pesante qu'elle fût, pour la

porter jusqu'au moment où il devait y être attaché. Il s'établit alors, entre Jésus et sa croix, une union mystérieuse que rien désormais ne pourra dissoudre. La croix est devenue le signe du Fils de l'homme, l'étendard qu'il déploiera dans les nuées du ciel, quand il viendra juger le monde : *Signum Filii hominis* (1). Associée par lui à l'œuvre de notre rédemption, elle est à la fois l'autel sur lequel il a offert son sacrifice, l'arme victorieuse avec laquelle il a vaincu la mort et l'enfer : *Hasta,* dit saint Jean Chrysostôme, *qua lethale vulnus dæmon suscepit* (2), le chemin qui conduit au ciel et la porte qui nous y introduit. *Crux est,* dit saint Bonaventure, *porta paradisi* (3).

Jésus a sauvé le monde par la croix ; c'est par la croix aussi qu'il l'a converti. Les apôtres, et après eux tous les hommes apostoliques, n'ont été que les prédicateurs de la croix, et tous ils ont pu dire avec l'apôtre saint Paul : *Prædicamus Christum crucifixum* (4). La croix a renversé les idoles, confondu la fausse sagesse des philosophes, rendu vaine la colère des tyrans ; c'est elle qui finalement a établi, sur les ruines du paganisme, le règne de Jésus-Christ. Il est donc vrai, comme l'atteste saint Paul, que ce signe auguste, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils, est l'expression la plus haute de la puissance de Dieu dans le monde : *Christum crucifixum... Dei virtutem* (5).

Puisque la croix a été à ce point exaltée par Jésus-Christ, puisque ce divin Maître l'a honorée et glorifiée le premier, n'est-il pas juste que nous l'honorions et

(1) Matth., XXIV, 30.
(2) Hom. LV, *super* Matth.
(3) *Laud. de SS. Cruce.*
(4) *I Cor.*, I, 23.
(5) *Ib.*, 24.

que nous la glorifiions aussi? En le faisant, c'est à Jésus-Christ même que nous rendons gloire et honneur; le culte que nous rendons à la croix s'appelle adoration comme celui que nous rendons à Jésus-Christ lui-même; Jésus et sa croix sont désormais inséparables, et nous ne pouvons les honorer l'un sans l'autre.

2° Magnifiquement exaltée par Jésus, la croix l'a été également par l'Église. Fidèle interprète de son divin époux, inspirée et dirigée par lui, l'Église a compris l'éminente dignité de la croix; et elle n'a rien négligé pour la faire ressortir et en inspirer le respect à ses enfants. « O croix, s'écrie-t-elle, croix plus brillante que tous les astres, illustre dans le monde entier, aimable aux hommes, incomparable en sainteté! Seule vous avez été jugée digne de porter le trésor du monde. O bois plein de douceur,... sauvez cette assemblée, réunie pour chanter vos louanges : *O crux splendidior cunctis astris, mundo celebris, hominibus multum amabilis, sanctior universis : quæ sola fuisti digna portare talentum mundi : dulce lignum,... salva præsentem catervam, in tuis hodie laudibus congregatam* (1). »

Déjà, au temps des persécutions, le culte de la croix était pratiqué mystérieusement dans le secret des catacombes. Il fut plus éclatant lorsque l'Église, en possession de la paix, put donner à sa liturgie tout son développement et tout son lustre. Des temples magnifiques furent alors érigés sous le vocable de la croix. Le bois sacré, miraculeusement retrouvé par les soins de sainte Hélène, devint l'objet de la vénération universelle. Les parcelles de cette précieuse relique, répandues dans le monde entier, reçurent des hommages presque sem-

(1) *Ant. ad Magnif. I Vesp. SS. Crucis.*

blables à ceux que reçoit l'Eucharistie. Deux fêtes solennelles furent établies en son honneur, et l'Église a consacré à sa louange un de ses plus beaux Offices.

L'image même de la croix est devenue pour les fidèles sainte et vénérable.

L'Église veut qu'au jour anniversaire de la mort de Jésus-Christ, tous se prosternent devant elle, et viennent, dans une cérémonie imposante, lui rendre nu-pieds le suprême hommage de l'adoration. Elle la place sur le frontispice et au sommet de ses temples; sur l'autel où s'offre le saint sacrifice, dans les cimetières où reposent ses trépassés; elle la porte avec solennité dans les processions; enfin, elle exhorte les fidèles à sanctifier, par cette image vénérée, leurs champs, leurs demeures, les routes mêmes et les places publiques.

Le culte rendu par l'Église à la croix se complète par la dévotion si chrétienne et si populaire du signe de croix. Il n'y a pas de cérémonie liturgique dans laquelle l'emploi de ce signe sacré ne soit prescrit; c'est par lui que l'Église commence et termine toutes ses prières, qu'elle bénit et qu'elle exorcise, et, dans l'oblation du saint sacrifice, l'acte le plus vénérable et le plus saint de la religion, le prêtre le réitère presque à chaque moment.

C'est ainsi qu'après avoir exalté par lui-même l'instrument de notre rédemption, le Sauveur l'exalte encore par les honneurs extraordinaires qu'il inspire à son Eglise de lui rendre.

3° Considérons enfin comment il a voulu que la croix fût en troisième lieu exaltée dans les saints.

L'Église, depuis son origine, n'a pas cessé de donner au monde le spectacle de la sainteté. Après les apôtres, les martyrs; après les martyrs, les confesseurs et les

vierges. Tous ces saints sont, avec raison, l'objet de notre admiration ; car tous ils ont été grands, tous ils se sont élevés à une hauteur de vertu et de perfection dont l'homme ne semblait pas capable. Dieu les a fait naître dans toutes les conditions, les a placés dans des situations très diverses, leur a fait parcourir des voies très inégales ; ils se distinguent profondément les uns des autres par leur physionomie morale et par le caractère de leur sainteté. Mais ce qui leur est commun à tous, c'est l'héroïcité de la vertu, c'est un amour sans bornes pour Dieu et pour leurs frères, c'est l'abnégation jusqu'au sacrifice, c'est le détachement parfait de toutes choses et d'eux-mêmes, c'est la victoire sur tous les penchants de la nature.

Abandonnés à eux-mêmes, ils auraient été faibles comme le reste des hommes ; mais la grâce de Jésus-Christ leur a donné la force de tout entreprendre. La grâce a fait les saints ; or, cette grâce a sa source dans la croix par laquelle le Sauveur nous l'a méritée. La vie des saints est donc, dans un sens très véritable, la glorification de la croix ; elle est comme un hymne et un chant de triomphe en l'honneur de la croix.

Les saints eux-mêmes l'ont reconnu, et c'est pourquoi ils ont tous été des amants passionnés de ce signe auguste. Tous ils ont pu dire avec le grand Apôtre : *Mihi absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi* (1). S'ils sont devenus saints, ils le doivent à la méditation assidue de Jésus crucifié, dont le souvenir ne les quittait pas. C'est au pied du crucifix qu'ils ont étudié, qu'ils ont prié, qu'ils ont pris leurs héroïques résolutions. Ils le portaient sur eux ; ils le contemplaient avec amour, et il leur suffisait de jeter un regard sur la croix

(1) *Galat.*, VI, 14.

pour se sentir fortifiés dans leurs tentations, soutenus dans leurs épreuves, capables de tout entreprendre et de tout souffrir.

Afin d'éprouver la vocation d'un jeune homme qui demandait à entrer dans un ordre austère, on lui exposait, en l'exagérant, la rigueur de la règle. « Pourrai-je, demanda-t-il, avoir sous les yeux l'image de Jésus crucifié? » Et sur la réponse affirmative. « S'il en est ainsi, ajouta-t-il, j'aurai la force de tout supporter. » Il fut admis et devint, soutenu par la croix, un fervent religieux. Ce trait nous révèle le secret de la perfection des saints. Ils ont été saints par la vertu toute-puissante de la croix, et leur sainteté a été une exaltation merveilleuse de ce signe sacré de notre salut.

III. — Affections et résolutions.

Vous avez donc voulu, ô Jésus, que votre croix fût exaltée en toutes manières; elle avait partagé vos ignominies, n'était-il pas juste qu'elle partageât votre gloire et votre triomphe? Mais pour que cette gloire et ce triomphe soient complets, il faut que la croix soit aussi exaltée en moi et par moi.

Or, cette exaltation de la croix dans mon cœur doit consister en deux choses : 1° en ce que je rende à la croix et à ses images tous les honneurs qui leur sont dus; 2° en ce que je marche avec courage, en portant ma croix, à la suite de Jésus crucifié.

Le premier devoir est facile; et cependant m'en suis-je toujours acquitté en véritable adorateur de la croix? N'ai-je pas rougi quelquefois de saluer la croix? La porté-je sur moi? L'ai-je sous les yeux quand je travaille, et suis-je fidèle à y coller de temps en temps mes lèvres? Avec quel respect intérieur et extérieur

fais-je le signe de croix? N'est-ce pas bien souvent par routine, tronquant ce rite vénérable, et lui donnant l'air d'une grimace, plutôt que d'un acte religieux?

Mais surtout ne dois-je pas reconnaître que je suis, hélas! bien éloigné de me montrer, dans ma conduite, un véritable disciple de la croix? J'ai horreur de tout ce qui contrarie la nature; la souffrance m'impatiente et me révolte; je ne sais rien supporter, et loin de pratiquer ce renoncement tant recommandé par Notre-Seigneur, ou plutôt imposé par lui à tous les chrétiens comme une indispensable loi, je cherche en tout mes satisfactions et mes aises.

O Jésus, rendez-moi, par la vertu de votre croix, capable de remplir ces grands devoirs, et écartez les obstacles que je dois surmonter pour cela : *Per signum crucis, de inimicis nostris libera nos, Deus noster* (1). La croix est un livre, que je sache y lire vos divins enseignements; elle est un idéal divin de perfection, que j'entreprenne généreusement de l'exprimer en moi; elle est une source de grâces, que je sache y puiser.

Mes résolutions seront :

1° De méditer souvent le mystère de Jésus mort sur la croix;

2° D'honorer le crucifix, en le portant sur moi, en le tenant devant mes yeux le plus que je pourrai;

3° De faire religieusement le signe de la croix;

4° D'accepter avec résignation les croix de providence que je rencontre.

Tuam crucem adoramus, Domine (2).

(1) *Off. Eccl.*
(2) *Off. Eccl.*

CLV

POUR LA FÊTE DE LA DÉDICACE DE L'ÉGLISE

Sommaire pour la veille au soir.

I. Nous adorerons Dieu, qui, présent partout, a voulu néanmoins qu'il y eût des lieux spécialement consacrés à son culte. — Les autels des patriarches, le temple auguste de Salomon, et par-dessus tout nos églises, sont comme remplis de la présence de Dieu. — Nous ferons un acte de foi à cette vérité.

II. Nous verrons que pour comprendre l'excellence de nos églises, nous devons considérer en elles trois aspects :

1° *Leur structure.* Le tabernacle était beau et riche, le temple de Salomon était plus beau encore. — L'Église prodigua aussi ses richesses dans les temples. — Elle a de plus inspiré et adopté, pour ces édifices, une architecture spéciale, où tout est symbolique.

2° *Leur consécration.* Les évêques seuls peuvent consacrer nos églises. — Rien n'est imposant comme les cérémonies, et rien n'est majestueux comme les prières de cette consécration. — C'est vraiment Dieu qui, par l'évêque, bénit, sanctifie et consacre nos temples.

3° *Les mystères qui s'y accomplissent.* C'est, plus spécialement que partout ailleurs, dans nos églises que se fait l'union de l'âme à Dieu par la prière. — C'est encore là par le sacrifice, la prédication et les sacrements, que se fait l'union de Dieu à l'âme.

III. Nous déduirons facilement de ces considérations que nous devons être pénétrés dans le lieu saint de trois dispositions : le respect, l'amour et la confiance. Nous nous interrogerons sur la fidélité que nous avons à entretenir en nous ces dispositions.

Résolutions : 1° Renouveler notre foi en entrant dans les églises ; 2° nous y tenir dans un profond respect ;

3° avoir un grand zèle pour leur propreté et leur décoration.

Bouquet spirituel : *Domum tuam decet sanctitudo, Domine.*

1. — Adoration.

Dieu est partout. Partout il nous voit ; partout sa providence nous accompagne ; partout aussi il entend nos prières et il reçoit nos hommages. Ainsi, le monde entier est comme un temple immense, où Dieu se rend présent, et où tout nous révèle ses attributs divins.

Mais il a voulu que, de plus, il y eût sur la terre des lieux qui lui fussent spécialement consacrés, où il eut sa demeure, et d'où s'épancheraient plus abondamment sur nous les trésors de sa grâce.

Dès les premiers âges du monde, nous rencontrons ces lieux privilégiés, devenus pour les peuples des centres religieux. Les saints patriarches, honorés de visions célestes, dans lesquelles Dieu se plaît à converser avec eux, dressent un autel à l'endroit où cette faveur leur est accordée, et y offrent à Dieu des sacrifices.

Bientôt la majesté de ces sanctuaires est effacée par celle du Temple de Jérusalem, qui les résume, en quelque sorte, et où se concentre toute la religion de l'ancien peuple. Lieu vénérable, demeure auguste, où Dieu daigne habiter et manifester sa gloire, objet, pour les pieux Israélites, d'un incomparable amour.

Avec quel pieux enthousiasme les saints prophètes n'en ont-ils pas célébré la gloire ? « Combien, s'écrie le Psalmiste, vos tabernacles, ô Dieu des vertus, sont chers à mon cœur : *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum* (1) ! » Avec quel empressement ne s'y ren-

(1) Ps. LXXXIII, 2.

dait-on pas pour célébrer les solennités du Seigneur? *Illuc enim ascenderunt tribus, tribus Domini: testimonium Israel, ad confitendum nomini Domini* (1).

Et cependant, qu'était ce temple en comparaison de nos églises? Ne sont-elles pas, dans un sens bien plus véritable, la maison de Dieu sur la terre, le lieu que la divine Majesté a choisi pour y faire son séjour?

Faisons un acte de foi sur cette vérité. Adorons Dieu dans ce tabernacle auguste qu'il a voulu se dresser parmi nous, et renouvelons-nous dans les sentiments de respect, d'amour et de confiance, dont nous devons être pénétrés dans nos églises.

II. — Considérations.

Il y a trois aspects principaux sous lesquels nous pouvons envisager nos églises, pour en comprendre l'excellence : leur structure, leur consécration, les mystères augustes qui s'y accomplissent.

1° *Structure.* — Autrefois, Dieu donna lui-même à son peuple le plan du tabernacle, dans lequel devaient s'accomplir les rites du culte mosaïque, et il voulut que tout y fût beau et riche. Plus tard, Salomon, le plus sage des rois d'Israël, construisit sur le même plan, mais étendu et agrandi, un temple plus magnifique et plus riche encore, où furent prodigués, avec une profusion à peine croyable, les métaux les plus précieux et les bois les plus rares, et qui fut regardé avec raison comme une des merveilles de l'univers.

L'Église, en inaugurant dans le monde, avec un nouveau symbole, un nouveau culte plus saint que l'ancien, voulut également que les édifices qui y seraient consa-

(1) Ps. CXXI, 1.

crés fussent aussi beaux, aussi riches, aussi magnifiques que possible. La piété des fidèles a compris cette pensée, et s'y est généreusement associée. De toutes parts, grâce aux largesses inspirées par la foi, se sont élevés des édifices somptueux, où rien de ce qui pouvait les rendre dignes de leur destination ne fut épargné.

Mais, pour atteindre le but que se proposait l'Église, ce n'était pas assez de la richesse. Il fallait à une foi nouvelle une architecture nouvelle; il fallait une forme d'édifice appropriée aux exigences de la liturgie sacrée, et qui, s'imprégnant de plus en plus de l'idée chrétienne, devînt enfin le temple catholique, ou ce que, dans le langage traditionnel, on appelle une *église*.

Tous les peuples païens ont eu leurs temples, qui, parfois, ont revêtu des formes d'une rare beauté; qu'il nous suffise de citer les édifices sacrés de l'Égypte, de la Grèce et de Rome. Mais quelque parfaits que soient ces modèles, ils n'égalent pas la majestueuse beauté de nos églises.

Celles-ci présentent à la fois des proportions plus vastes, plus d'élévation, une expression religieuse plus marquée. C'est, en architecture, le beau divin dans tout son épanouissement et toute sa splendeur. A l'intérieur, ces piliers, où l'élégance s'unit si parfaitement à la solidité, ces voûtes hardies, ces nefs mystérieuses, ces sculptures, qui donnent à la pierre la vie et le mouvement, ces verrières resplendissantes; à l'extérieur, les vastes portails, les tours majestueuses ou les flèches élancées, cette masse imposante, qui semble un défi jeté aux ravages du temps et fait penser à l'éternité : tout, dans ces constructions extraordinaires, complètement en dehors des traditions classiques de l'art païen, frappe, étonne, et, en provoquant l'admiration, porte l'âme à l'admiration et à la prière.

Ce n'est pas tout. Ces murs, dans leur silence, ont une voix. Tout y est symbolique.

C'est une nef (*navis*), image du vaisseau de l'Église, sur lequel nous voguons au milieu des tempêtes, et qui nous conduit au port de l'éternité.

Le plus souvent, c'est une croix, souvenir touchant du grand mystère de notre Rédemption, qui, en nous remettant sous les yeux la mort que le Sauveur a soufferte pour nous sur le Calvaire, nous excite à la gratitude, à l'amour et à la confiance.

Et remarquons que ce caractère de beau divin, qui saisit si puissamment l'âme dans nos grandes basiliques, se retrouve, à des degrés divers, dans nos plus modestes sanctuaires. Partout, quelque pauvre et humble qu'elle soit, l'église se reconnait. C'est un type à part, plus ou moins bien rendu, mais toujours facile à discerner. Dans quelque condition que ce soit, l'église se distingue sans peine des habitations ordinaires, même les plus somptueuses.

Ainsi, à ne la considérer qu'au point de vue matériel de sa structure, l'église mérite déjà notre admiration, notre respect et notre amour; toutefois, elle doit nous être chère à bien d'autres titres, qu'il nous reste à considérer.

2° *Consécration.* — Quand la piété des fidèles a élevé un temple à Dieu, il convient, pour qu'il soit complètement digne de sa destination, que ce temple soit consacré.

L'accomplissement des rites vénérables dont la consécration se compose est réservé à l'évêque, dépositaire du sacerdoce de Jésus-Christ dans toute sa plénitude, et son représentant sur la terre.

Il doit s'y préparer, aussi bien que les fidèles, par le jeûne et l'abstinence.

Après les cérémonies imposantes par lesquelles l'É-

glise ordonne ses lévites, ses prêtres et ses évêques, il n'y a rien dans la liturgie de plus beau, de plus solennel, que la dédicace d'un temple. Pour purifier le nouvel édifice, le pontife l'asperge plusieurs fois à l'extérieur et à l'intérieur ; puis il oint la porte et les murailles avec le saint Chrême ; il accomplit sur le pavé des rites mystérieux, symboles de la catholicité et de l'unité de l'Église. Il place dans la table de l'autel, sur lequel il multiplie les onctions et les encensements, les reliques des saints martyrs ; et, par les admirables prières dont ces cérémonies sont accompagnées, il attire sur l'église qu'il consacre les bénédictions divines.

Il est raconté aux livres des *Rois* qu'après la dédicace du Temple de Jérusalem, la majesté de Dieu, figurée par une épaisse nuée, en prit, en quelque sorte, possession : *Cum exissent sacerdotes de Sanctuario, nebula implevit Domum Domini, et non poterant sacerdotes stare et ministrare propter nebulam ; impleverat enim gloria Domini domum Domini* (1). Plus d'une fois, un prodige analogue a accompagné la dédicace des églises chrétiennes, tel, par exemple, que celui dont les annales de l'Église d'Orléans ont conservé le souvenir. Tandis que saint Euverte, après avoir consacré son église cathédrale, y célébrait les saints mystères, en présence de plusieurs évêques et d'une assistance nombreuse, tout à coup une nuée brillante se répandit sur la tête du saint évêque ; et de cette nuée sortit une main qui, les doigts étendus, bénit par trois fois le temple, le clergé et le peuple : *Ecce nubes splendida apparuit super caput ejus, et manus, porrectis digitis, tertio templum, clerum, populumque benedicens* (2).

(1) *III Reg.*, VIII, 10-11.
(2) *Propr. Aurel. in Festo Inv. SS. Crucis.*

Si Dieu ne manifeste pas toujours, d'une manière sensible, son entrée dans les édifices que l'Église lui dédie, nous ne pouvons douter qu'il n'en prenne néanmoins réellement possession, pour en faire sa demeure. Réalisant les paroles de l'évêque, il les bénit, il les sanctifie, il les consacre. Séparés désormais du profane, ils sont devenus, dans un sens très véritable, la maison de Dieu, qui y habite et les remplit de sa majesté. Ils sont ainsi, non seulement l'image, mais comme une sorte d'anticipation vivante du ciel sur la terre. Dieu y est entouré de ses anges et de ses saints : *Vere Dominus est in loco isto* (1). Bien plus, l'Église nous y découvre Jésus-Christ lui-même, le Verbe incarné. En effet, par la vertu de la consécration qui en a été faite, les pierres qui les composent, jusque-là matière brute, ont été élevées à une sorte d'union divine analogue à celle qui sanctifie nos âmes dans le baptême et nous fait membres vivants de Jésus-Christ.

Tel est le véritable fondement de la grandeur et de l'excellence de nos églises. Qu'elles soient pauvres ou riches, que l'architecture en soit humble ou magnifique, il importe peu. Pour les honorer et les aimer, il nous suffit de savoir qu'elles sont consacrées à Dieu, qui y réside.

3° Il est pourtant encore un autre titre des églises à notre vénération : la sainteté des *mystères qui s'y accomplissent.*

Les églises, nous l'avons dit déjà, sont comme le centre de la religion. C'est dans leur enceinte que se fait l'union mystérieuse de l'âme à Dieu par la prière, et de Dieu à l'âme par la grâce.

(1) *Gen.*, XXVIII, 16.

Union de l'âme à Dieu par la prière. Sans doute, la prière peut se faire en tout lieu ; car partout Dieu nous entend ; partout il s'incline vers l'âme, qui l'invoque avec confiance. Mais, de même que l'Église est, plus spécialement que tout autre lieu, la demeure du Seigneur, elle est aussi, par excellence, la maison de la prière : *Domus mea domus orationis vocabitur* (1). C'est là qu'au nom de l'Église tout entière, les ministres sacrés chantent les louanges de Dieu, faisant sur la terre ce que les anges font au ciel ; là que, chaque semaine, l'assemblée des fidèles se réunit pour adorer le Seigneur, le remercier de ses dons et lui demander ses grâces ; là que les âmes pieuses aiment à venir plus souvent encore, pour épancher leur cœur dans celui de Jésus-Christ, s'entretenir avec lui, lui dire leur amour, et se consoler à ses pieds de leurs tristesses.

Dans le temple, en effet, tout porte à la prière : le silence religieux qui y règne, les objets pieux qui y frappent les regards, le sentiment de la présence de Dieu rendue, pour ainsi dire, visible et palpable, favorisent puissamment le recueillement de l'âme, l'élèvent au-dessus des pensées de la terre, et la portent à Dieu sans effort.

Union de Dieu à l'âme par la grâce. La foi nous découvre la source et le principe de toutes les communications surnaturelles que Dieu daigne nous faire dans le sacrifice eucharistique, continuation mystique de celui qui fut offert par Jésus-Christ sur la croix pour notre Rédemption. Or, c'est dans l'église que, chaque jour, ce sacrifice se renouvelle ; dans l'église qu'à la voix du prêtre Jésus-Christ se rend présent sous la forme d'une victime immolée, s'offre de nouveau à son

(1) Matth., xxi, 13.

Père pour nous, et, par le mérite de son oblation, obtient, pour les membres de son corps mystique, une plus grande abondance de vie surnaturelle. C'est là aussi que cette vie divine, diversifiée selon le besoin des âmes, se communique à elles. Aux fonts baptismaux, elle devient pour les enfants nouveau-nés une grâce de régénération. Dans la chaire, elle est la lumière qui éclaire l'intelligence, et l'onction qui pénètre et qui touche. Au saint tribunal, elle est pour le pécheur repentant la réconciliation et le pardon. A la Table sainte, elle se transforme en un aliment surnaturel qui augmente la vie de Jésus-Christ dans les âmes. Enfin, au pied de ce même autel, où se consomme l'immolation sainte, tantôt les nouveaux époux reçoivent la grâce qui les aidera à supporter chrétiennement les épreuves de la vie; tantôt, par le ministère des pontifes, le sacrement de confirmation complète et perfectionne dans les chrétiens la grâce du baptême, ou bien le sacrement de l'Ordre donne à l'Église de nouveaux ministres.

Toutes ces opérations merveilleuses de la grâce que nos yeux corporels ne voient pas, mais que la foi nous fait apercevoir, s'opèrent dans l'enceinte de nos églises. Elles sont le lieu béni où les âmes sont purifiées, sanctifiées, et, s'il est permis de le dire, divinisées; et nous pouvons bien, leur appliquant la parole du prophète, dire que c'est en elles, plus qu'en aucun autre lieu du monde, que notre Dieu déploie toute sa magnificence : *Solummodo ibi magnificus est Dominus noster* (1).

(1) Is., XXXIII, 21.

III. — Affections et résolutions.

De ces considérations se déduisent naturellement les dispositions dont nous devons être animés dans les églises.

La première est le respect. Puisqu'elles sont la maison de Dieu, nous ne devons donc pas nous y comporter comme dans une demeure profane. Dieu y réside ; les anges et les saints s'y tiennent dans le recueillement de l'adoration ; n'est-il pas juste que nous nous y tenions nous-mêmes silencieux, recueillis, modestes, manifestant par tout notre extérieur les sentiments de foi vive, de religion profonde, d'anéantissement et d'humilité que demande la sainteté du lieu ?

La seconde disposition est l'amour. Que de motifs, en effet, n'avons-nous pas d'aimer nos églises, nous surtout, que Dieu appelle à son sacerdoce ? Elles sont la maison de Dieu ; elles sont aussi, dans un sens très véritable, notre demeure. Donc aimons-les. Soyons fidèles à les visiter. *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum* (1). Soyons saintement zélés, pour en procurer l'embellissement : *Domine, dilexi decorem domus tuæ* (2).

La troisième disposition est la confiance. C'est pour nous que Dieu réside dans nos églises ; et il nous invite à aller l'y invoquer. Elles sont le trône de la grâce et de la miséricorde. Soyons donc saintement empressés, dans nos besoins corporels et spirituels, à nous prosterner au pied de ce trône pour implorer la divine miséri-

(1) Ps. LXXXIII, 2.
(2) Ps. XXV, 8.

corde : *Adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus, in auxilio opportuno* (1).

Comment me suis-je acquitté de ces devoirs ? N'ai-je pas plus d'une fois, par mon attitude dans le saint lieu, par la légèreté de mes regards, par le peu de retenue de ma langue, par la précipitation de ma démarche, scandalisé les fidèles au lieu de les édifier? N'ai-je pas trop souvent oublié dans l'église la présence de Dieu, y laissant mon esprit s'égarer en mille pensées vaines? Enfin, les moments que j'ai eu à passer dans le lieu saint, au lieu d'être pour moi doux et consolants, ne m'ont-ils pas été une cause de dégoût et d'ennui ?

O Jésus, mettez dans mon cœur cette religion envers les églises qui fut toujours un des traits caractéristiques de la piété des bons prêtres, et donnez-moi d'être fidèle aux résolutions suivantes :

1° Renouveler ma foi en entrant dans l'église, et me rappeler alors cette parole de nos saints Livres : *Vere Dominus est in loco isto* (2) ;

2° M'y tenir dans un profond respect intérieur et extérieur ;

3° Avoir un grand zèle pour la propreté et la décoration de ce saint lieu.

Domum tuam decet sanctitudo, Domine (3).

(1) *Hebr.*, IV, 16.
(2) *Gen.*, XXVI, 16.
(3) Ps. XCII, 5.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME

Pages.

Prière du matin v

QUATRIÈME PARTIE

L'ANNÉE LITURGIQUE

(*Suite*)

II. — Temps de Noël.

XCVI. Pour la fête de Noël. 1

XCVII. La Dévotion envers Jésus naissant. 12

XCVIII. La Circoncision de Notre-Seigneur Jésus-Christ 20

XCIX. I. — Pour le renouvellement de l'année. Le Temps 30

C. II. — Pour le renouvellement de l'année. La Pensée de l'éternité. 39

CI. III. — Pour le renouvellement de l'année. Le Prêtre est l'homme de l'éternité. 47

CII. I. — Pour la fête de l'Épiphanie. 56

CIII. II. — Pour la fête de l'Épiphanie. Connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 66

CIV Pour la fête du saint nom de Jésus. I. — Excellence du nom de Jésus. 75

CV. Pour la fête du saint nom de Jésus. II. — Histoire du nom de Jésus. 85

CVI. Jésus notre voie 94

CVII. Jésus souveraine vérité 103

CVIII. Jésus notre vie. 112

CIX. L'Enfance chrétienne. 122

CX. La Sainte Famille. 130

III. — Temps de la Septuagésime, du Carême et de la Passion.

CXI. Pour le dimanche de la Septuagésime. Sur les ouvriers de la vigne. 141

CXII. Pour le mardi de la Septuagésime. Sur la prière de Jésus-Christ. 151

CXIII. Pour le dimanche de la Sexagésime. Sur la parole de Dieu. 160

CXIV. Pour le mardi de la Sexagésime. I. — Sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ 169

CXV. Pour le mardi de la Sexagésime. II. — Sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ 178

CXVI. Pour le dimanche de la Quinquagésime. I. — Sur les XL heures. 188

CXVII. Pour le dimanche de la Quinquagésime. II. — Sur la tristesse chrétienne. 199

CXVIII. Pour le mercredi des Cendres. Sur les dispositions avec lesquelles nous devons recevoir les Cendres. 209

CXIX. Pour le vendredi d'après les Cendres.
Fête de la sainte couronne d'épines. 217

CXX. Pour le Ier dimanche du Carême.
Sur le mystère de la Tentation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 226

CXXI. Pour le vendredi de la Ire semaine du Carême.
Fête de la sainte Lance et des saints Clous. 236

CXXII. Pour le IIe dimanche du Carême.
Sur la Transfiguration. 245

CXXIII. Pour le vendredi de la IIe semaine du Carême.
Sur le Saint-Suaire. 253

CXXIV. Pour le IIIe dimanche du Carême.
Sur la Rechute. 262

CXXV. Pour le vendredi de la IIIe semaine du Carême.
Sur les cinq plaies de Notre-Seigneur. . . . 272

CXXVI. Pour le IVe dimanche du Carême.
Sur le miracle de la multiplication des pains. 282

CXXVII. Pour le vendredi de la IVe semaine du Carême.
Le Précieux sang. 291

CXXVIII. Pour le dimanche de la Passion.
L'étendard de la croix. 300

CXXIX. Pour le vendredi de la semaine de la Passion
Fête des sept douleurs de la Bienheureuse Vierge Marie. 310

CXXX. Pour le dimanche des Rameaux.
Jésus notre roi. 319

CXXXI Pour le lundi de la semaine sainte.
Jésus au jardin. 329

CXXXII. Pour le mardi de la semaine sainte.
Jésus sur le chemin du Calvaire. 338

CXXXIII. Pour le mercredi de la semaine sainte.
Jésus sur la croix. 347

CXXXIV. Pour le jeudi saint.
Le mystère eucharistique. 355

CXXXV. Pour le vendredi saint.
La Passion de Jésus-Christ objet principal de la méditation des prêtres. 365

CXXXVI. Pour le samedi saint.
La sépulture de Jésus-Christ. 374

IV. — Temps pascal.

CXXXVII. Pour le saint jour de Pâques.
Sur le mystère pascal. 383

CXXXVIII. Les apparitions de Jésus ressuscité. 392

CXXXIX. Pour le dimanche de Quasimodo.
Sur l'Évangile de la messe. 400

CXL. Pour la IIe semaine après Pâques.
Sur la vie intérieure de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 410

CXLI. Pour la IIIe semaine après Pâques.
Sur les consolations spirituelles. 420

CXLII. Pour la IVe semaine après Pâques.
Sur la joie extérieure et sensible. 428

CXLIII. Pour la Ve semaine après Pâques.
Les Rogations. 435

CXLIV. Pour la fête de l'Ascension. 445

CXLV. Pour l'octave de l'Ascension.
La retraite des Apôtres au Cénacle. 455

CXLVI. Pour la fête de l'Invention de la Sainte-Croix. 464

V. — Temps de la Pentecôte.

CXLVII. I. — Pour la fête de la Pentecôte.
L'Esprit-Saint descend sur les Apôtres. . . . 474

CXLVIII. II. — Pour la fête de la Pentecôte.
Tableau de l'Église primitive. 484

CXLIX. III. — Pour la fête de la Pentecôte.
Luttes de l'Église naissante. 495

CL. IV. — Pour la fête de la Pentecôte.
Action de l'Esprit-Saint par rapport aux vocations sacerdotales. 506
CLI. Pour la fête de la Sainte-Trinité. 517
CLII. Pour la fête du Saint-Sacrement.
Caractères propres de cette solennité. . . . 526
CLIII. Pour la fête du Sacré-Cœur de Jésus. 534
CLIV. Pour la fête de l'Exaltation de la sainte Croix. 543
CLV. Pour la fête de la Dédicace de l'Église. . . . 552

Imp. Georges Jacob, — Orléans.

BX 1912.5 .B73 1890 v.3 SMC
Branchereau, Louis,
Meditations a l'usage des
eleves des grands seminaires
47235020

v. 3